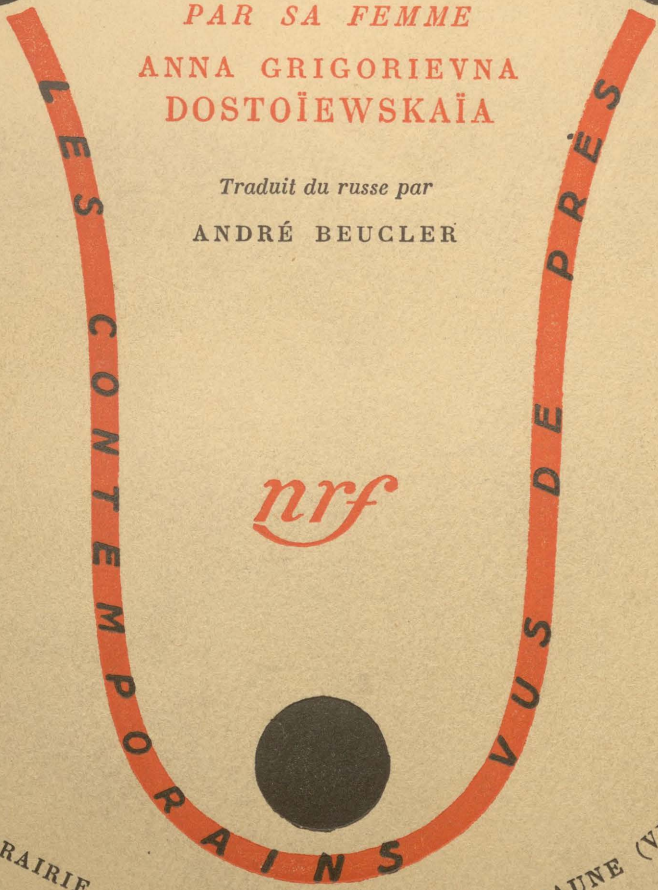
DOSTOÏEWSKI

PAR SA FEMME

ANNA GRIGORIEVNA
DOSTOÏEWSKAÏA

Traduit du russe par

ANDRÉ BEUCLER



nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD - 43, RUE DE BEAUNE (VII^e^)

S. P.

DOSTOIEWSKI

DOSTOÏEWSKI

PAR SA FEMME

ANNA GRIGORIEVNA
DOSTOÏEWSKAÏA

Traduit du russe par

ANDRÉ BEUCLER

nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD - 43, RUE DE BEAUNE (VII^e^)

S. P.

Il a été tiré de cet ouvrage deux cent quatre-vingt-dix-huit exemplaires sur Alfa Navarre, dont dix-huit hors commerce marqués de a *à* r, *deux cent cinquante numérotés de 1 à 250 et trente hors commerce réservés à l'Auteur, numérotés de 251 à 280.*

INTERNATIONAL
PSYCHOANALYTIC
UNIVERSITY BERLIN

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Madame Dostoïewski (Anna Grigorievna Snitkine) a déclaré elle-même que la pensée d'écrire ses mémoires ne lui était jamais venue. Ce n'est que trente ans [1] après la mort de son mari, pendant les mois d'hiver de 1911 à 1916, qu'elle a commencé à les rédiger. Elle espérait par ce moyen tromper la fin d'une existence brisée qu'elle trouvait sans objet, et prolonger à tout prix un passé dont elle n'arrivait pas à se séparer un seul instant.

« En 1910, écrivait-elle, lorsque, sur le conseil des médecins, je fus obligée de me retirer loin de la capitale, et de remettre à d'autres le soin d'éditer les œuvres de mon mari dont je m'occupais avec un si vif intérêt, j'ai ressenti un vide en moi que le travail seul pouvait combler ». Jusqu'à cette époque, en effet, l'édition des œuvres complètes de Dostoïewski et le soin qu'elle prenait du moindre de ses souvenirs, avaient absorbé toute son activité.

Anna Grigorievna, qui avait souhaité vivre quatre-vingt-dix ans, comme sa mère, et qui désirait beaucoup être ramenée auprès des siens à Saint-Pétersbourg, mourut pauvre à soixante-douze ans. Elle fut emportée par la fièvre paludéenne en 1918, et repose en Crimée, dans la crypte de la chapelle du cimetière Autski.

Le long ouvrage sur lequel elle s'est penchée pendant cinq ans « pour pouvoir supporter la vie et oublier la vanité de son existence » a été rédigé d'après des carnets de poche, des agendas, des notes sténographiées et des souvenirs. Dans une courte préface à ce pieux récit, Anna Grigorievna

1. Pendant ces trente années, et dans des circonstances diverses, en Russie et à l'étranger, Mme Dostoïewski passa successivement pour la veuve de Tourguéneff, d'Ostrowski, de Saltikoff, de Pouchkine, de Lermontoff, de Léon Tolstoï, de Glèbe Ouspenski et de Iouchkévitch.

garantit l'authenticité de tous les faits qu'elle rapporte et de tous les détails de sa vie conjugale — détails et faits que l'on peut d'ailleurs vérifier en se reportant aux articles de journaux, à la correspondance intime des époux et aux nombreux travaux qui ont été consacrés à l'auteur des *Possédés*. Elle ajoute que son ouvrage inégal et mal composé est encore écrit dans un style inexpérimenté et démodé, car « il est difficile d'apprendre quelque chose à soixante-dix ans. » Mais la qualité et la saveur littéraire de ce document de conséquence appartiennent à l'appréciation du sentiment, et bien que l'auteur ait pris soin de nous prévenir qu'il s'est montré aussi objectif qu'on peut l'être dans la relation des événements, c'est encore le sentiment qui fait, tout le long du récit, la part de la réalité et de la passion. Certes, un souvenir est toujours tragique, et le cœur y est pour quelque chose ; mais ici le ton de la confidence est solide et sincère par lui-même. Mme Dostoïewski ne veut rien nous prouver ; elle n'a pas eu l'intention toute particulière de nous faire connaître directement des faits. Elle pense pour elle-même, et c'est son amour qui lui propose heureusement les règles du genre.

Ces mémoires ne constituent pas, au sens où on l'entend depuis quelques années, une vie. Pourtant, rien n'est plus charnel que ce récit, et Dostoïewski y apparaît debout. On ne niera pas qu'il y ait plusieurs façons de concevoir une biographie, de composer une vie : un même homme laisse à chacun de ses témoins des impressions et des souvenirs différents, mais le plus sincère est celui qui l'a le plus aimé, et l'amour a encore ceci de généreux qu'il nous détourne de l'effort ambitieux et offre un langage assuré.

Anna Grigorievna n'a été la compagne fidèle et dévouée du romancier que pendant quatorze ans, et si elle a livré au public les joies et les secrets de cette vie dramatique, romanesque, touchante, qui semble avoir été rêvée par un sombre génie, c'est d'abord avec la certitude d'être utile à ses enfants, à ses petits-enfants, et peut-être à tant d'amis connus ou inconnus de l'écrivain, qui désirent encore s'approcher de l'homme et du chef de famille.

Les mémoires de Mme Dostoïewski commencent en 1866, à Saint-Pétersbourg, où elle habitait avec sa mère, Mme Snitkine. Mais, pour la clarté de l'ouvrage, il est nécessaire de

rappeler que Fiodor Michaïlovitch Dostoïewski est né à Moscou, le 31 octobre 1821, dans un petit hôtel qui appartenait à son père, Michel Dostoïewski, médecin chef d'un hôpital voisin et noble moscovite. Ce lithuanien d'origine était un homme sévère, orgueilleux, mal disposé contre les Russes et assez puritain. Tout jeune, l'auteur de *L'Éternel Mari* étudia le français au pensionnat Suchard et apprit des poèmes par cœur, notamment un fragment de la *Henriade*, qu'il déclama à une fête de famille. Quelques années plus tard, à une heure de dénûment, il publiait une excellente traduction d'*Eugénie Grandet*.

A la sortie du pensionnat, le jeune Dostoïewski fut placé avec son frère dans une école privée de Moscou, mais le père continuait d'assurer l'éducation de ses enfants à sa manière ; il les maintenait sous son influence exclusive, leur imposait sa piété, et le soir, pendant les veillées, leur faisait lire les grands écrivains russes. Lentement l'âme du jeune homme s'imprégnait de ce qui allait constituer sa substance particulière. Il s'isole en lui-même, souffre de tous les élans refoulés ; sa jeunesse d'enfant précoce et rêveur se retourne contre lui : il ignore la vie, et c'est à peine s'il connaît sa ville natale. Après avoir terminé ses études à l'école préparatoire de Moscou, il devait entrer, affamé de solitude et déjà incapable de résister à ses penchants, à l'école des ingénieurs de Saint-Pétersbourg où son père les laissa sans argent, son frère Michel et lui. Dostoïewski avait seize ans, et il continuait de vivre dans l'illusion, lisant des nuits entières tout ce qu'il trouvait, pénétré d'une force violente qui le poussait à prendre de l'exaltation, à se vouloir, à se rêver autre qu'il n'était, à se sacrifier et à se dévouer.

A partir de cet instant, son devenir est à peu près indiqué. La passion domine l'homme, l'étreint et le projette dans la vie qui l'épouvante ; cette même passion le fait osciller entre l'immodération et le dégoût, le pousse dans le même instant à la charité et à la débauche. Il « croyait » de façon excessive et se grisait de son propre emportement. Mais le génie se levait dans ce chaos ; le mélange de folie et de bonté, de contradiction et d'amour, de puissance et de faiblesse, secret de sa conscience profonde et troublée, se préparait dans les ténèbres.

C'est à ce moment qu'il se trouva séparé de son frère

Michel, jugé trop faible pour faire ses études dans la capitale. Et il resta seul, interne, avec des fils d'officiers supérieurs, dans l'ancien palais où fut assassiné Paul Ier. Mais l'enseignement scientifique ne lui souriait pas, et il souffrait horriblement au milieu de ses camarades élégants et légers auxquels il n'adressait pas la parole. Le goût de la solitude, hérité de son père, qui, à ce moment, buvait un verre de plus chaque jour, venait aviver son mécontentement et le rendait farouche. Mais le plus humiliant pour lui était de manquer d'argent dans une école aristocratique. Son père ne lui envoyait presque rien. Avec l'âge, l'avarice du médecin prenait des proportions démesurées, et l'alcool le maintenait dans un état de fureur. Un jour les paysans de sa propriété, qu'il méprisait, l'étouffèrent dans sa voiture. On dit que Dostoïewski eut sa première crise d'épilepsie en apprenant la mort du vieux lithuanien. Toute sa vie il sera hanté par ce crime.

En quittant le château des ingénieurs, où l'on montrera plus tard « la chambre de Dostoïewski » Fiodor Michaïlovitch se vit offrir une place de fonctionnaire, mais à peine était-il entré dans l'administration qu'il s'empressait de donner sa démission. L'unique camarade qu'il avait fait à l'école, Grigorovitch, prit la même décision. C'est à cette époque que Dostoïewski, qui se trouvait toujours sans argent, car il dépensait séance tenante la pension que lui servait son tuteur, fit ses premières dettes, payant par des semaines de vie errante un jour de largesse désordonnée. Un beau matin, il céda ses droits d'héritage pour quelques roubles et se mit à écrire. En 1844 il avait terminé son premier roman, *Les Pauvres Gens*, dont il confia le manuscrit à Nécrassoff, qui avait l'intention de publier une revue mensuelle. Le poète vint féliciter le jeune romancier au petit jour et l'embrassa, ne sachant plus comment exprimer son enthousiasme. Biélinski déclara fonder les plus grandes espérances sur le jeune écrivain. En quelques jours Dostoïewski était célèbre, mais il ne se montrait pas et demeurait l'humilié de ses récits. Il fallait presque le faire entrer de force dans les salons qui ne demandaient qu'à l'accueillir. Mais ce succès rapide fit beaucoup de jaloux parmi les jeunes confrères qui se hâtèrent de railler la timidité du triomphateur, et Tourguéneff écrivit même un poème pour ridiculiser l'auteur des *Pauvres*

Gens. Ces plaisanteries et l'attitude de la critique après une nouvelle *(Le Double)* qu'il publia dans la même revue, firent impression sur Fiodor Michaïlovitch. Il conçut les premiers doutes sur son talent. Déjà les menaces de l'épilepsie le rendaient irritable, et il cessait peu à peu de fréquenter les salons. Ses amis de café le croyaient fou. L'extase avait été de courte durée ; l'auteur retournait à l'ombre d'où il venait, et l'art qui, du premier coup, l'avait porté si haut, se changeait brusquement en nécessité. A partir de ce moment, et jusqu'à son dernier souffle, Dostoïewski n'écrira plus que pour gagner de l'argent. C'est pour lui l'avant-goût du bagne.

Il songeait à un nouveau roman lorsqu'on frappa un jour à sa porte. Ah ! On ne venait plus lui annoncer qu'il était un nouveau Gogol, mais l'arrêter. Quelques semaines auparavant, l'écrivain, partisan résolu de l'abolition de l'esclavage, avait rencontré le fameux Pétrachewski, agitateur adroit qui s'occupait de lever à ce moment une armée de volontaires contre le Tsar. Lorsque le complot fut découvert, la police arrêta les trois frères Dostoïewski. Fiodor Michaïlovitch dut payer pour les autres et fut enfermé à la forteresse Pierre et Paul où il resta quatre mois. Condamné à être fusillé, il vit sa peine commuée à la dernière seconde en un emprisonnement en Sibérie, et partit pour le bagne, pour « la maison des morts » où il demeura quatre ans, avec vingt-cinq roubles, privé de toute vie et arraché à toute espérance. Il n'avait commis aucun délit, et le procès Pétrachewski n'était lui-même que le grossissement d'une affaire de salon, mais l'écrivain condamné avait perdu sa santé.

Aussitôt sorti du bagne Fiodor Michaïlovitch voulait se remettre à lutter, mais, d'après la loi, il n'était pas au bout de ses peines et devait rester en exil comme soldat, attendre, à Semipalatinsk, un grande d'officier pour reconquérir le titre d'homme. Une grâce du sort voulut qu'il fît à ce moment la connaissance du baron Vrangel [1], avec lequel il se lia d'affection. Mais la rencontre la plus importante qu'il ait faite en Sibérie est celle du capitaine Issaeff, qui était à ce moment à la veille de quitter ce monde, et dont la femme,

1. C'est par les souvenirs du baron Vrangel que nous avons quelques renseignements sur la vie de Dostoïewski à cette époque.

Marie Dmitrievna, cherchait activement un remplaçant. L'écrivain Dostoïewski était à son goût, et elle se hâta de le lui faire comprendre, mais elle dût suivre son mari dans un autre coin de Sibérie, à Kouznetsk, où l'officier mourut. Le pauvre Dostoïewski, qui était resté en correspondance avec elle, commença par lui envoyer de l'argent, puis, savamment inquiété et attendri par la veuve sans scrupules, il obtint la permission de la rejoindre, car il venait de recevoir ses galons, l'épousa dans un mouvement de bonheur, ou de compassion, et goûta la double joie de l'illusion et du sacrifice. La veille du mariage, Marie Dmitrievna, fiancée d'une part et mère d'un fils de sept mois, était encore dans les bras d'un joli garçon.

Au bout de quelques mois, Fiodor Michaïlovitch, qui ne rêvait que de rentrer à Saint-Pétersbourg, écrivit à Alexandre II une lettre dans laquelle il faisait part de ses malheurs et de ses désirs. Le Tsar, sensible à la forme de cette requête, autorisa le ménage à quitter Tver, où Dostoïewski s'était installé. De retour dans la capitale Fiodor Michaïlovitch publia les *Souvenirs de la Maison des Morts* qui secouèrent toute la Russie d'un long frémissement. L'Empereur fut très ému. Du jour au lendemain l'écrivain connut une nouvelle heure de célébrité ; on ne s'abordait plus qu'en prononçant son nom. Assuré du succès et fou d'ardeur, le romancier fonde une revue avec son frère, mais l'énorme adversité que Dostoïewski eut toujours devant lui, se dresse une fois de plus : la revue est interdite à la suite d'un malentendu, et c'eût été le retour à la médiocrité sans une histoire d'amour.

Abandonnant sa femme infidèle et mourante qui ne l'avait que trop humilié, Dostoïewski s'enfuit à l'étranger à la poursuite d'une jeune fille de mœurs libres, qui s'était éprise de lui dans les cercles d'étudiants qu'il fréquentait. Ce sera la Pauline du *Joueur*. Fiodor Michaïlovitch visite en courant Paris, Londres, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. C'est au cours de ce voyage qu'il entre pour la première fois dans une salle de jeux. En revenant à Saint-Pétersbourg il avait perdu sa popularité ; il perdait du même coup la jeune et jolie aventurière qu'il avait eu l'intention d'épouser à la mort de sa femme. Marie Dmitrievna eut une longue agonie, et mourut à la fin de l'hiver ; quant à la belle, dont Théodore

Michaïlovitch fut très amoureux et qu'il détestait, elle disparut, car elle n'avait de sentiments que pour les personnages en renom, et Dostoïewski, à cette époque, était endetté, malade, amer, sombre, abattu par des difficultés de toutes sortes et mal accueilli par la critique. Convaincu de ne plus pouvoir inspirer d'amour, il couchait dans les mansardes et vivait d'expédients. Un beau jour il s'installa avec le fils de Marie Dmitrievna, Paul Alexandrovitch, dans l'appartement où il devait faire la connaissance de sa seconde femme, Anna Grigorievna Snitkine, dont les souvenirs constituent le livre que voici.

André BEUCLER.

DOSTOÏEWSKI ET LE PARRICIDE

Il semble qu'on puisse distinguer, dans la si riche personnalité de Dostoïewski, quatre aspects différents : celui du poète, celui du névropathe, celui du moraliste et celui du pécheur. Comment se retrouver dans cette complexité ?

Le poète est le plus inattaquable de ces quatre personnages : il se situe non loin de Shakespeare. Les Frères Karamazov *sont le plus admirable roman qui ait jamais été écrit ; l'épisode du Grand Inquisiteur est un des points culminants de la littérature universelle. La psychanalyse doit, hélas, se déclarer impuissante à résoudre le problème du poète.*

Le moraliste, Dostoïewski est celui qui prête le plus aux attaques. Le placer très haut, en tant qu'homme moral, sous prétexte que seul peut atteindre les plus hauts degrés de la morale celui qui fut le plus grand pécheur, serait juger un peu à la légère. Est moral celui qui réagit dès qu'il sent en lui la tentation et qui ne cède pas à elle.

L'homme à qui le repentir, après le péché, impose de grandes exigences morales, s'expose au reproche de s'être fait la tâche par trop aisée. Il n'a pas pratiqué l'essentiel de la morale, le renoncement ; car la conduite morale de la vie est exigée en vue des intérêts pratiques de l'humanité.

Il rappelle les barbares des grandes migrations, qui tuaient puis faisaient pénitence et pour qui faire pénitence devint une technique destinée à faciliter le meurtre. Ivan le Terrible ne se comportait pas autrement : cet accommodement avec le ciel est un trait essentiellement russe. D'ailleurs le résultat final des luttes intérieures soutenues par Dostoïewski n'est pas glorieux. Après les plus violents combats pour concilier les instincts de l'individu avec les exigences morales de la commu-

nauté humaine, il fit machine arrière et aboutit à la soumission aux autorités spirituelles et temporelles, au respect du Tzar et du Dieu des chrétiens, position à laquelle de moindres esprits parviennent sans tant d'efforts. C'est là le point faible de cette grande personnalité. Dostoïewski n'a pas su être un maître et un libérateur de l'humanité ; il s'est associé à ses geôliers ; l'évolution sociale lui devra peu de choses. Sans doute pourra-t-on démontrer qu'il fut condamné à cet échec par sa névrose. Étant donné sa haute intelligence et son grand amour des hommes une autre voie — celle d'un apôtre — lui eût pu être ouverte.

Il nous répugne de considérer Dostoïewski en tant que pêcheur et cela pour des raisons qui ne sont pas uniquement motivées par des opinions bourgeoises. Les motifs réels de cette réaction apparaissent aisément : deux traits caractérisent le criminel, un égoïsme illimité, et une forte tendance à la destruction. Nous trouvons, à la base de ces deux sentiments, nécessaire à leur extériorisation, le manque de toute vie effective.

Il apparaît immédiatement combien la nature de Dostoïewski s'oppose à cette définition. Nous nous rappelons son grand besoin d'affection, son immense faculté d'amour ; ils allèrent parfois jusqu'à un excès de bonté et lui faisaient aimer et aider celui-là même qu'il avait des raisons de haïr, dont il eût dû vouloir la vengeance (Cf. Ses rapports avec sa femme et avec l'amant de cette dernière). Comment motiver alors la tentation de ranger Dostoïewski parmi les criminels. Tout d'abord le choix qu'il fit de ses sujets, qui se distinguent par l'emploi de caractères violents, meurtriers, égoïstes — ce qui nous permet de supposer que ces tendances existaient en Dostoïewski — puis un certain nombre de faits matériels de son existence, comme sa passion du jeu et peut-être le viol d'une fillette impubère (Confession) [1].

1. Cf. La discussion relative à ce sujet dans « *Dostoïewsky inconnu* » 1926 (Stephan Zweig).

« Les barrières de la morale bourgeoise ne l'arrêtaient pas et nul ne sait exactement jusqu'où allèrent les infractions qu'il fit au droit com-

Cette apparente contradiction se résout, quand on reconnaît que le fort instinct de destruction de Dostoïewski — instinct qui l'eût facilement conduit jusqu'au crime — s'exerçait surtout contre lui-même (étant dirigé vers l'intérieur et non vers l'extérieur) et s'extériorisait sous forme de masochisme et de scrupules. Son individualité conserva néanmoins un certain nombre de caractéristiques sadiques, qui se révélaient par son irritabilité, son intolérance, son besoin de tourmenter, qui s'exerçaient même sur ceux qu'il aimait ; ces caractéristiques sadiques sont visibles aussi dans la façon dont, en tant qu'écrivain, il traite ses lecteurs. Nous en concluons donc que Dostoïewski était dans les petites choses un sadique dont le sadisme s'exerce sur les autres, et dans les grandes choses, un sadique dont le sadisme s'exerce sur lui-même, c'est-à-dire un masochiste, donc le plus tendre, le meilleur et le plus obligeant des hommes.

Nous avons pu distinguer dans le caractère complexe de Dostoïewski trois éléments : Deux d'entre eux sont quantitatifs, l'autre qualificatif. Les voici : une grande puissance de sentiments affectifs, des tendances à la perversité qui devaient le prédisposer à être un sado-masochiste ou un criminel, enfin un grand et inanalysable génie artistique. Cet ensemble pourrait fort bien exister sans névrose, puisqu'il y a de parfaits masochistes qui ne sont pas des névrosés. Étant donné les rapports entre ses instincts et leurs refoulements (et en y ajoutant les sublimations disponibles) on devrait classer Dostoïewski parmi ceux qu'on appelle les caractères instinctifs. Mais la situation se complique du fait de la présence de la névrose, qui, comme nous venons de le dire, n'était pas absolument indispensable en l'occurrence ; elle a cependant d'autant plus de chances d'exister, que les complications que doit maîtriser le moi sont plus nombreuses. (La névrose n'est que la preuve que le moi n'a pu faire cette synthèse et a perdu son unité profonde).

mun, ni quels furent parmi les instincts criminels de ses personnages, ceux qui se réalisèrent en lui » (Trois Maîtres, 1920). Voyez, en ce qui concerne les rapports intimes existant entre les héros de Dostoïewsky et ses propres aventures, les détails qui ont trait à Nicolaï Strachoff dans l'introduction à l'essai de René Fulop-Muller.

Mais par quoi la névrose — au sens le plus précis du mot — de Dostoïewski, nous est-elle prouvée?

Lui-même se qualifia d'épileptique et il passait pour tel aux yeux des autres, en raison des fortes crises de contractions musculaires, liées à des évanouissements et suivies d'hypocondrie, qu'il eut. Or il semble probable que ces soi-disant crises d'épilepsie ne furent que les symptômes d'une névrose et doivent être considérées comme hystéro-épilepsie, c'est-à-dire comme une hystérie grave.

Il nous est difficile, pour deux raisons, d'atteindre ici, à une certitude absolue : les dates anamnestiques des soi-disant crises d'épilepsie sont incomplètes et peu certaines, et le jugement sur les crises d'épilepsie n'est pas encore définitif.

Voyons tout d'abord ce second point : il est inutile de répéter ici toute la théorie de la pathologie de l'épilepsie, qui d'ailleurs ne nous apprend rien de définitif. En somme, il s'agit toujours de l'ancien Morbus Sacer, *avec ses crises imprévisibles et que rien ne semble avoir provoquées, avec les modifications dans le sens de l'irritabilité et de l'agressivité qu'il fait subir au caractère et la diminution progressive de l'activité intellectuelle qu'il entraîne. Mais chez Dostoïewski ces caractéristiques sont des plus imprécises. Les crises brutales, accompagnées de morsures de la langue et d'incontinence d'urine, rapprochées au point de présenter les caractéristiques du dangereux état épileptique et pouvant entraîner des attentats contre soi-même, diminuent parfois jusqu'à ne plus être que de courtes absences, des vertiges, de brefs laps de temps durant lesquels le malade, comme dominé par l'inconscient, accompli des gestes étranges; occasionnés généralement et de façon inexplicable par des causes purement physiques, elles peuvent néanmoins avoir une cause première purement psychique et réagir ensuite à des excitations psychiques elles aussi. Bien que la déchéance intellectuelle semble être une des caractéristiques de l'épilepsie, on connaît un cas dans lequel ce mal ne parvint pas à interrompre une activité d'un ordre très élevé (Melmholz). (Quant aux autres cas, au sujet desquels on le prétendit, ils sont aussi douteux que celui de Dostoïewski). Les personnes atteintes d'épilepsie*

peuvent donner l'impression d'être stupides, d'avoir eu leur développement entravé, puisque ce mal accompagne souvent — mais non nécessairement — de l'idiotie la plus évidente et des troubles cérébraux les plus graves ; mais ces crises et leurs multiples manifestations se produisent aussi chez des sujets qui présentent un développement psychique complet et une affectivité souvent trop grande et insuffisamment maîtrisée. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit difficile d'établir l'unité de la maladie clinique dénommée épilepsie. Ce qu'il y a de commun dans tous ces symptômes nous porte à croire qu'il s'agit de troubles essentiellement fonctionnels : un mécanisme de l'extériorisation des instincts semble entrer en action selon les diverses circonstances et cela aussi bien dans les troubles cérébraux provenant de très graves maladies des tissus et de maladies infectieuses que dans les cas où le malade ne parvient à dominer qu'incomplètement son économie psychique, c'est-à-dire quand l'énergie psychique agit par crises. On devine, derrière ce double aspect, l'identité du mécanisme de l'extériorisation des instincts. Et il est vraisemblable que ce même mécanisme se trouve en rapport avec l'activité sexuelle, qui n'est au fond elle aussi, qu'une intoxication ; les anciens appelaient le coït « une petite épilepsie », reconnaissant dans l'acte sexuel une adaptation atténuée du processus épileptique de l'extériorisation des instincts.

Il est certain que la réaction épileptique — on peut appeler ainsi cet ensemble — est au service de la névrose, dont le propre est de se débarrasser de façon somatique des complexes d'excitation dont elle ne parvient pas à se libérer autrement. La crise épileptique devient alors un symptôme d'hystérie qui l'adapte et la transforme à peu près comme elle le fait d'un acte sexuel normal. C'est donc avec raison qu'on distingue entre l'épilepsie organique et l'épilepsie affective : celui qui est atteint de la première épilepsie est un malade mental, celui qui est atteint de la seconde est un névropathe. Dans le premier cas la vie psychique est soumise à une perturbation provoquée par une cause extérieure, dans l'autre, ce trouble est l'expression de la vie psychique elle-même.

L'épilepsie de Dostoïewski semble devoir être rangée dans cette seconde catégorie. Il est impossible de le démontrer de façon indiscutable, car il faudrait tout d'abord situer dans l'ensemble de sa vie intellectuelle, les premières manifestations du mal ainsi que le rythme des crises et pour le faire nos documents sont insuffisants. La description des crises ne nous apprend rien, les renseignements concernant les rapports entre les crises et les événements extérieurs sont lacunaires et souvent contradictoires. Ce qui semble le plus probable, c'est que les attaques remontent à l'enfance de Dostoïewski, qu'elles se manifestèrent d'abord par de légers symptômes et ne prirent la forme épileptique que vers sa dix-huitième année, après l'effroyable événement qui fut l'assassinat de son père [1]. *Certes, notre tâche serait plus facile s'il était avéré que, durant le temps qu'il passa au bagne sibérien, Dostoïewski n'eut pas de crises ; mais certaines indications contredisent cette hypothèse* [2]. *Le rapport évident qui existe entre l'assassinat du père dans les*

1. Cf. L'essai de René Fulop-Muller « *Le Mal sacré de Dostoïewsky* », dans « La Science et la Vie » 1924 nº 19-20. On nous y rapporte ce détail d'un grand intérêt : quelque chose d'effroyable, d'inoubliable et de torturant avait eu lieu durant l'enfance de l'écrivain et c'est à cet événement qu'il faut ramener les premiers symptômes de son mal. (D'après Souvorine — article de la Novoïe Wremia 1881, cité dans la préface de « Dostoïewsky à la roulette »). D'autre part dans « *Ecrits autobiographiques de Dostoïewsky* » Orest Miller nous dit : « Il existe, il est vrai, une autre version concernant le mal de Fédor Dostoïewsky ». Il y est question d'un trait qui se réfère à sa première enfance et sa maladie y est rapprochée d'un événement tragique qui eut lieu dans la vie familiale de ses parents. Mais bien que cette version m'ait été donnée verbalement et par un des proches de Dostoïewsky, je ne peux me décider à la reproduire exactement et en détails, n'en ayant eus d'autre parti, aucune confirmation. Les biographes et les psychanalistes ne peuvent lui être reconnaissants de cette discrétion.

2. La plupart des renseignements et, entre autres, ceux-là même qui proviennent de Dostoïewsky font ressortir au contraire que la maladie ne prit son caractère épileptique et définitif que pendant le temps passé au bagne sibérien. On est malheureusement fondé de mettre en doute les révélations autobiographiques des névrosés. L'expérience nous apprend que leur mémoire entreprend des modifications destinées à détruire des rapports de cause à effet qui leur sont pénibles. Une chose néanmoins paraît certaine, c'est que le séjour en Sibérie semble avoir profondément modifié l'état morbide de Dostoïewsky. (Cf. *Le Mal sacré de Dostoïewsky*).

Frères Karamasoff *et le destin du père de Dostoïewski a frappé plusieurs de ses biographes et les a amenés à faire allusion à « la nouvelle direction d'une certaine psychologie moderne ». La psychanalyse, car c'est d'elle qu'il s'agit, est encline à voir dans cet événement le plus important traumatisme de la vie de Dostoïewski et dans la réaction qui le suivit la pierre angulaire de sa névrose.*

Je crains un peu d'être incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec le vocabulaire psychanalitique, dans la tentative que je vais faire pour justifier cette assertion.

Nous avons un point de départ certain. Nous connaissons la signification des premières crises qu'eut Dostoïewski dans ses jeunes années, longtemps avant que se manifestât l'épilepsie. Ces attaques étaient liées à l'idée de mort, elles étaient précédées d'une sorte d'angoisse de la mort et consistaient en des crises de sommeil léthargique. Elles apparurent sous la forme d'une neurasthénie soudaine et injustifiée, lorsqu'il n'était encore qu'un petit garçon : « l'impression que j'allais mourir immédiatement » dit-il plus tard à son ami Solovieff ; et cette crise d'angoisse était, en effet, suivie d'un état qui ressemblait à la mort véritable... Son frère André nous apprend que Fédor, lorsqu'il était encore enfant, avait coutume de disposer, avant de se coucher, de petits morceaux de papier sur lesquels il écrivait qu'il craignait de tomber en léthargie durant son sommeil et demandait qu'on ne l'enterrât qu'après un délai de cinq jours. (Dostoiewski à la roulette. *Introduction page LV*).

Nous connaissons la signification et l'intention de ces crises léthargiques. Elles indiquent une identification avec un mort, une personne qui est vraiment morte ou qui vit encore et dont on souhaite la mort — ce dernier cas est le plus significatif. La crise se trouve avoir alors la valeur d'un châtiment. On a souhaité la mort d'autrui, on est à présent cet autre et l'on est mort. La psychanalyse prétend que cet autre est en général le père, lorsqu'il s'agit d'un garçon et que la crise dite hystérique, est un châtiment qu'on s'inflige à soi-même pour avoir

désiré la mort du père détesté. Une théorie bien connue[1], *considère le parricide comme le crime le plus ancien et le plus important, tant de l'humanité que de l'individu. C'est lui qui est la source principale, sinon la seule, du sentiment de culpabilité : les recherches faites n'ont pu, jusqu'à présent, établir avec certitude l'origine de ce sentiment et du besoin d'expiation. Il n'est pas nécessaire d'ailleurs que le parricide soit la seule cause de ces sentiments. La situation psychologique est compliquée et nécessite quelques explications. Le rapport du jeune garçon au père est ambivalent, pour employer notre terminologie. Car en plus de la haine pour le père qui pousse l'enfant à se débarrasser de lui, se trouve une certaine somme de tendresse envers lui. Ces deux tendances aboutissent à l'identification avec le père : on voudrait être à la place du père, parce qu'on l'admire, on voudrait être semblable à lui parce qu'on désire le supprimer.*

L'ensemble de ce processus se heurte à un puissant obstacle : l'enfant prend conscience que toute tentative qu'il ferait pour supprimer son père, en tant que rival, serait punie par la castration. Par peur de la castration, c'est-à-dire dans l'intérêt de sa virilité, l'enfant renonce au désir de posséder la mère et de supprimer le père. Mais ces sentiments, aussi longtemps qu'ils demeurent dans l'inconscient forment la base du sentiment de culpabilité. Nous pensons que nous venons de décrire là des sentiments normaux, le destin normal de ce qu'on appelle le « complexe d'Œdipe ». Nous devons il est vrai y ajouter une chose d'importance.

Une complication peut se créer quand le facteur que nous appelons la bisexualité se trouve être plus développé chez l'enfant. Car, sous la menace de la castration se développe plus fortement la tendance vers la féminité, la tendance à se mettre à la place de la mère et la remplacer en tant qu'objet de l'amour du père. Mais la crainte de la castration fait aussi de cette solution une impossibilité. L'enfant se rend compte qu'il lui faudrait accepter sa propre castration pour être aimé de son

1. Voir *Totem et Tabou*, du même auteur.

père comme une femme. C'est ainsi que ces deux tendances, — haine du père, amour du père — sont finalement soumises au refoulement. Il existe cependant une différence psychologique dans le fait que la haine du père est abandonnée par crainte d'un danger extérieur (castration) tandis que l'amour du père est traité comme un danger présenté par des instincts intérieurs, danger qui est au fond le même que le danger provenant de l'extérieur.

Ce qui rend la haine du père inacceptable, c'est la crainte du père ; la castration est effroyable, que ce soit comme punition ou comme prix de l'amour. De ces deux facteurs qui refoulent la haine du père, le premier — la peur directe du châtiment et de la castration — peut être qualifié de normal ; il semble que l'amplification pathologique ne provienne que de l'autre facteur, la crainte provoquée par la tendance féminine. Une forte disposition bisexuelle semble donc être une des conditions de l'existence de la névrose ou de son exaspération. Il paraît certain que cette tendance exista chez Dostoïewski : nous en trouvons le germe dans l'importance qu'eurent, sa vie durant, ses amitiés masculines, dans son attitude si étrangement pleine de tendresse envers ses rivaux en amour, dans son excellente compréhension de certaines situations, telles qu'elle apparaît dans nombre de ses nouvelles et qui ne peut s'expliquer que par des tendances homosexuelles refoulées.

Je suis au regret de penser que mes explications se référant à la haine et à l'amour du père doivent sembler peu agréables et peu vraisemblables aux lecteurs ignorants de la psychanalyse, mais je n'y puis rien changer. Il me semblerait même normal que le complexe de la castration précisément éveillât une répugnance générale. Je ne peux qu'assurer que l'expérience psychanalitique démontre l'existence indiscutable de ces rapports et que nous sommes contraints de reconnaître en eux la clef de toutes les névroses.

Cette clef il faut que nous l'essayions aussi sur la soi-disant épilepsie de notre poète. Mais les choses qui dominent la vie inconsciente de notre âme sont très étrangères à notre conscience. Les conséquences du refoulement de la haine du père

dans le complexe d'Œdipe ne sont pas encore épuisées par ce que nous venons de dire. Nous devons ajouter que l'identification avec le père finit par s'approprier une place durable dans le moi. Cette identification est absorbée par le moi, mais s'y comporte ainsi qu'une autorité étrangère « ainsi qu'un juge » en face de l'autre contenu du moi.

Nous l'appelons alors le sur-moi, et lui attribuons, à elle qui est l'héritière de l'influence des parents, les plus importantes fonctions.

Le père était-il dur, violent, cruel, le sur-moi adoptera de lui ces particularités et dans ses rapports avec le moi se rétablit cette passivité qui eût dû justement être refoulée. Le sur-moi est devenu sadique, le moi sera masochiste (c'est-à-dire féminimement passif). Il en résulte dans le moi un grand désir de châtiment dont une partie constituera la matière sur laquelle s'exercera le destin et dont l'autre trouvera sa satisfaction dans les mauvais traitements que lui fera subir le sur-moi (sentiment de culpabilité). Car toute punition est au fond la castration et, comme telle, réalisation de l'ancienne tendance passive relative au père. Et le destin lui-même se trouve n'être qu'une tardive expression de la volonté du père.

Le processus normal de la formation de la conscience doit ressembler beaucoup au processus anormal que nous venons de retracer. Nous n'avons pu encore tracer de frontière entre eux. On remarquera qu'on attribue ici à la féminité refoulée le rôle capital quant au dénouement de la catastrophe des éléments passifs.

Si le père, redouté en tout état de cause, se trouve dans la réalité être un homme d'une rare violence, nous avons là un important facteur accidentel. Et c'est le cas pour Dostoïewski. Nous pourrons donc ramener à un très fort élément féminin son extrême sentiment de culpabilité ainsi que son attitude masochiste dans la conduite de sa vie. La formule de Dostoïewski sera donc : un homme à fortes tendances bisexuelles qui se défend avec une remarquable intensité contre la tutelle d'un père remarquablement dur.

Il est aisé maintenant d'interpréter le premier symptôme,

les crises léthargiques : il s'agit d'une identification avec le père, châtiment imposé par le super-moi. Tu as voulu tuer ton père pour être toi-même ce père. A présent, tu es le père, mais le père mort ; mécanisme habituel des manifestations hystériques. Ajouter à cela : et maintenant le père te tue : les symptômes de mort sont pour le moi tout à la fois la satisfaction imaginative du désir masculin et une satisfaction masochiste ; pour le super-moi il se trouve être une satisfaction accordée au besoin de châtiment, donc une satisfaction sadique. Le rapport entre personne et objet paternels, se trouve donc par le maintien de leur contenu, transformé en relation entre moi et super-moi. La même pièce se joue sur une autre scène. Ces réactions enfantines occasionnées par le complexe d'Œdipe peuvent disparaître si la réalité ne leur apporte pas de nouveaux aliments. Mais le caractère du père demeure le même ; il empire même avec les années. La haine de Dostoïewski pour le sien se maintient donc ainsi que son désir de tuer ce mauvais père. Or il est dangereux de voir la réalité réaliser ces désirs refoulés. L'imagination est devenue réalité, toutes les mesures de répression s'amplifient, s'exacerbent. C'est à présent que les crises de Dostoïewski deviennent épileptiques : elles correspondent certainement encore à l'identification — châtiment avec le père, mais sont devenues effroyables comme fut effroyable la mort réelle du père. Nous pouvons deviner quel est le contenu sexuel qui est venu s'ajouter à ces crises.

Il est curieux de noter que dans l'aura de la crise Dostoïewski atteint à un moment de suprême bonheur, moment qui peut fort bien être la fixation du sentiment de triomphe et de libération ressenti à l'annonce de cette mort et qui est suivie d'un châtiment d'autant plus cruel. Nous trouvons cette succession de triomphe et de deuil, de fêtes joyeuses et de rites funèbres chez les frères de la horde primitive, lorsqu'ils avaient tué le père ; nous retrouvons ces états successifs dans la cérémonie du repas des morts. S'il est vrai que Dostoïewski n'eut pas de crises en Sibérie cela confirme l'hypothèse selon laquelle elles étaient un châtiment. Il n'en avait plus besoin puisqu'il

était châtié d'une autre façon. Mais nous ne serons jamais fixés sur ce point. Le fait qu'il traversa sans en être moralement brisé, les années de misères et d'humiliations peut prouver cette nécessité du châtiment pour l'économie psychique.

Sa condamnation à titre de criminel politique fut injuste, il le savait, mais il acceptait du Petit Père le Tzar ce châtiment immérité comme une compensation au châtiment mérité par péché qu'il avait commis envers son père. Au lieu de se châtier lui-même il se laissa châtier par le représentant du père.

Nous pénétrons ici dans la justification psychologique des châtiments octroyés par la société. Il est vrai que certains criminels aspirent à leurs châtiments. Leur sur-moi le demande, s'épargnant ainsi de se châtier lui-même.

Celui qui connaît la marche compliquée des modifications des symptômes hystériques, comprendra que nous ne tentions pas ici de rechercher le sens des crises ultérieures [1].

On peut supposer — il nous suffit de le constater — que leur signification première demeura inchangée derrière tous les rapports nouveaux. Il est permis de dire que Dostoïewski ne se débarrassa jamais du remords d'avoir eu l'intention de tuer son père. C'est ce remords qui détermina son attitude à l'égard de l'autorité sociale et de la croyance en Dieu (deux domaines où les rapports avec le père jouent un rôle décisif). Dans le domaine social il aboutit à une soumission complète à notre Petit Père le Tzar, qui joua une fois véritablement la comédie de la mise à mort avec lui ; cette comédie qu'il voyait si souvent dans ses crises. En l'occurrence le châtiment triompha.

Dans le domaine religieux il conserva une plus grande liberté ; d'après des témoignages qui semblent de quelque poids,

1. Voir *Totem et Tabou*. — Dostoïewsky nous fournit, lui-même, les meilleurs renseignements sur la signification et le contenu de ses crises quand il dit à son ami Strachoff que son irritabilité et sa dépression après la crise d'épilepsie étaient causées par le fait qu'il s'apparaissait à lui-même comme un criminel, et ne parvenait pas à se débarrasser du sentiment de s'être chargé d'une faute inconnue, d'avoir commis un crime qui pesait sur lui. (*Le mal sacré de Dostoïewsky*, page 1188). La psychanalyse veut voir dans ces accusations la reconnaissance d'une certaine réalité psychique et s'efforce de rendre consciente cette faute inconnue.

il aurait, jusqu'aux derniers instants de sa vie, oscillé de la foi à l'athéisme. Sa grande intelligence lui rendait manifestes toutes les difficultés que rencontre l'intelligence à admettre la foi. Reproduisant individuellement une des phases du développement historique universel, il espérait trouver une chance de salut et un allègement à ses remords, dans l'idéal chrétien, il considérait que ses souffrances lui permettaient de jouer le rôle du Christ. S'il ne parvint pas à se libérer complètement et devint réactionnaire, cela provient de ce que l'universel sentiment de culpabilité filiale, sentiment sur lequel s'édifie le sentiment religieux, avait atteint chez lui une force sur-individuelle et ne put être vaincu même par sa grande intelligence. Nous savons que nous risquons d'encourir le reproche de renoncer à l'impartialité nécessaire à la psychanalyse et de soumettre Dostoïewski à un jugement sectaire, ou du moins à un jugement résultant d'une certaine conception du monde : un conservateur prendrait le parti du grand Inquisiteur et son jugement sur Dostoïewski serait différent du nôtre. Le reproche est fondé ; on ne peut que dire, pour l'atténuer, que la décision prise par Dostoïewski semble avoir été déterminée par le refoulement consécutif à sa névrose.

Ce n'est pas pur effet du hasard si trois des plus grandes œuvres littéraires qui soient, traitent du parricide : L'Œdipe-Roi *de Sophocle, le* Hamlet *de Shakespeare et les* Frères Karamazoff *de Dostoïewski. Et dans ces trois œuvres le motif du crime est dévoilé : la rivalité sexuelle imposée par une femme. C'est dans le drame qui se rattache à la légende que la situation est le plus franchement exposée. Le héros y commet encore l'acte lui-même. Mais, traiter ce sujet poétique sans l'adoucir et le voiler est impossible. Il semble que le pur et simple aveu du désir de parricide, tel que nous l'obtenons dans l'analyse soit insupportable à ceux qui n'ont pas une préparation psychanalitique. L'atténuation indispensable est magistralement obtenue dans le drame grec ; le contenu matériel est conservé mais le mobile inconscient du héros est projeté sous la forme d'une contrainte extérieure exercée par le destin. Le héros commet l'action involontairement et, en apparence, sans l'influence de la*

femme, mais il est tenu compte de ce rapport et il ne parviendra à conquérir sa mère et reine qu'après avoir reproduit son geste et tué le monstre qui symbolise le père. Sa faute découverte et devenue consciente, il ne tente aucune construction de secours ; il n'essaye pas de se justifier en la rejetant sur la contrainte que lui imposa le destin ; il reconnaît sa faute et elle sera punie comme une faute préméditée, ce qui semble injuste à la réflexion mais est d'une justesse psychologique absolue. Le drame anglais retrace la situation avec plus de détours ; l'action n'a pas été commise par le héros lui-même mais bien par un autre pour qui elle n'est pas un parricide. Il en résulte que le motif choquant de la rivalité sexuelle relative à la femme n'a pas besoin d'être dissimulé. C'est éclairé par une lumière réfléchie que nous apercevons le complexe d'Œdipe du héros : en voyant l'effet que produit sur lui le geste commis par un autre. Il doit venger le crime, mais chose étrange, se sent incapable de le faire. Nous savons que c'est le sentiment de sa culpabilité qui le paralyse ; d'une façon absolument conforme au processus névrotique, le sentiment de culpabilité sera transféré sur la conscience de son incapacité à remplir cette tâche. Nous percevons à certains signes que le héros considère cette faute comme sur-individuelle. Il méprise les autres autant que lui-même. « Traitez chacun selon son mérite, qui sera à l'abri des coups ? » Le roman du Russe va encore plus avant dans ce sens. Ici aussi c'est un autre qui a commis le crime, mais cet autre se trouve être, avec l'assassiné, dans les mêmes rapports de père à fils que Dimitri, qui, lui, avoue nettement le motif de la rivalité sexuelle. Chose remarquable, Dostoïewski a donné à l'assassin sa propre maladie, la soi-disant épilepsie, comme s'il voulait confesser qu'en lui l'épileptique, le névrosé, était un parricide. Puis vient, dans la plaidoirie devant la Cour, le fameux passage où il tourne en dérision la psychologie, arme à deux tranchants. Image admirable car il n'est besoin que de la retourner pour y trouver le sens le plus profond des conceptions Dostoïewskiennes. Ce n'est pas la psychologie qui mérite d'être tournée en dérision, mais bien le procédé d'enquête juridique. Car peu importe qui vraiment a commis l'acte ; pour la psycho-

logie il importe seulement qu'on l'ait au fond de soi désiré, puis accueilli avec joie lorsqu'il a été accompli, et c'est pourquoi, exception faite d'Alischa, personnage qui contraste avec les autres, tous les frères portent une égale culpabilité, le jouisseur soumis à ses instincts, le sceptique cynique, et le criminel épileptique. Une scène des Karamazoff *nous éclaire admirablement sur Dostoïewski. Le Straretz a, durant son entretien avec Dimitri, reconnu qu'il portait en lui la possibilité du parricide et se prosterne devant lui. Ce geste ne peut exprimer l'admiration ; il doit signifier que le saint repousse la tentation de mépriser ou d'abhorrer le meurtrier et s'humilie pour cela devant lui. En fait, la sympathie de Dostoïewski pour le meurtrier est infinie. Elle dépasse la pitié que mérite le malheureux et rappelle la terreur sacrée avec laquelle le moyen-âge regardait les épileptiques et les fous. Le meurtrier lui semble presque un libérateur qui a pris sur lui la faute que d'autres eussent commise. Plus n'est besoin de tuer : il a tué. Mais il faut lui en être reconnaissant puisque sans cela on eût dû accomplir soi-même le crime. Il ne s'agit pas là d'une bienveillante pitié, mais d'une identification dont la base est la même impulsion criminelle, d'un narcissiome légèrement transféré. Il ne s'agit pas de diminuer la valeur étique de cette bonté. Il se peut d'ailleurs que ce mécanisme soit celui de la sympathie bienveillante en général, qu'il est tout particulièrement aisé de découvrir dans le cas particulier, extérieur, du poète dominé par le sentiment de sa culpabilité. Il n'est pas douteux que la sympathie causée par l'identification ait été l'une des raisons qui déterminèrent Dostoïewski à choisir ce sujet. Mais il traita de l'assassin vulgaire — celui qui agit par égoïsme — de l'assassin politique, de l'assassin religieux, avant de traiter, au déclin de sa vie, du criminel originel, du parricide, et de faire à travers un personnage, ses aveux sous une forme poétique.*

La publication de ses écrits posthumes (et des journaux intimes de sa femme) ont mis en lumière une époque de sa vie, celle qu'il passa en Allemagne, dominé par la passion du jeu (Dostoïewski à la roulette). Il ne faut voir là qu'une indiscutable crise de passion pathologique. Il ne manque pas d'expli-

cations rationnelles relatives à cette conduite étrange et si condamnable. Le sentiment de culpabilité dite morale, comme il arrive souvent chez les névrosés, s'était transformé en une dette réelle et Dostoïewski pouvait prétendre qu'il voulait se procurer, par les gains du jeu, la possibilité de retourner en Russie sans se faire emprisonner par ses créanciers. Mais ce n'était là qu'un prétexte ; Dostoïewski était assez clairvoyant pour le reconnaître et assez loyal pour l'avouer. Il savait que l'essentiel était le jeu en lui-même, le jeu pour le jeu [1]. *Tous les détails de sa conduite passionnée et déraisonnable, nous le prouvent, et autre chose encore : Il ne s'arrêtait point qu'il n'eût tout perdu. Le jeu était pour lui un moyen de se châtier lui-même. Mille fois il fit à sa femme le serment de ne plus jouer ou de ne plus jouer ce jour-là, et très rarement, dit-elle, il tint sa parole. Quand par des pertes de jeu, il l'avait, ainsi que lui-même, entraînée dans la plus grande misère, il en résultait pour lui une seconde satisfaction pathologique. Il pouvait devant elle s'accuser, s'humilier, la prier de le mépriser, la plaindre de l'avoir épousé, lui, le vieux pécheur ; puis, le lendemain, après avoir ainsi soulagé sa conscience, il se remettait à jouer. Et la jeune femme s'accoutuma à ce cycle, parce qu'elle avait remarqué que la production littéraire, qui seule pouvait les sauver, ne se réalisait jamais avec autant d'aisance que lorsqu'ils avaient tout perdu et engagé leur suprême avoir chez l'usurier. Elle ne comprenait pas, bien entendu, le rapport qui liait ces choses. Quand son sentiment de culpabilité était apaisé, grâce au châtiment qu'il avait attiré lui même, alors libéré, il pouvait se remettre au travail, et se permettre de faire quelques pas sur le chemin du succès* [2].

Il est facile de découvrir à travers la nouvelle d'un jeune écrivain contemporain, quel est le fragment d'une vie enfan-

1. « L'essentiel est le jeu en lui-même » écrivit-il dans ses lettres. « Je vous jure qu'il ne s'agit pas de cupidité, bien que mon besoin d'argent soit des plus grands ».

2. Il ne quittait la table de jeu qu'au moment où, anéanti, il constatait qu'il avait tout perdu. Ce n'était que lorsque la catastrophe était complète que le démon quittait son âme, laissant la place au génie créateur.

tine — depuis longtemps ensevelie — qui dans la passion du jeu s'efforce de se réaliser à nouveau. Stéphan Zweig, qui d'ailleurs consacra une étude à Dostoïewski (Trois Maîtres) *raconte dans son recueil de trois nouvelles* « La Confusion des sentiments », *une histoire qu'il intitule* « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme ». *Ce petit chef-d'œuvre ne vise, en apparence, qu'à nous montrer quelle créature irresponsable est la femme et jusqu'à quelles transgressions à l'ordre établi elle peut être amenée par une impression inattendue. Mais la nouvelle nous en apprend bien davantage ; soumise à l'interprétation psychanalitique, privée de sa tendance à l'indulgence, elle nous révèle tout autre chose : un certain nombre de vérités générales concernant l'être humain ou plus exactement l'être masculin ; et cette interprétation s'impose avec tant de force qu'on ne peut la repousser. Chose caractéristique de la création artistique, cet écrivain, qui est de mes amis, me certifia en réponse à mes questions, que cette interprétation de son écrit n'avait été ni dans ses intentions, ni même dans sa conscience ; et cependant, en vérité, certains détails de cette nouvelle semblent y avoir été mis pour nous mettre sur la piste secrète.*

Une dame, femme du monde, d'un certain âge, raconte au poète une aventure qui lui arriva vingt ans auparavant. Veuve jeune, mère de deux fils qui n'avaient plus besoin d'elle, détachée de tous les espoirs de la vie elle pénétra, dans sa quarante-deuxième année, au cours d'un de ses voyages sans but, dans la salle de jeu du Casino de Monaco et, sous l'influence des étranges impressions nées de cet endroit, elle fut bientôt fascinée par l'aspect de deux mains qui semblaient trahir avec une franchise et une intensité impressionnantes, toutes les sensations du joueur malheureux. Les mains étaient celles d'un bel adolescent (l'écrivain lui donne, sans intention semble-t-il, l'âge du fils aîné de la spectatrice) qui après avoir tout perdu, quitte la salle, plongé dans le plus grand désespoir et vraisemblablement pour aller, dans le parc, mettre fin à une vie sans espoir. Une inexplicable sympathie contraint la femme à le suivre et à tout tenter pour le sauver. Il la tient pour une de ces femmes importunes qui pullulent en ce lieu, et tente de

s'en débarrasser, mais elle demeure auprès de lui et de la façon la plus naturelle qui soit, se voit contrainte de lui offrir l'hospitalité de son hôtel, puis de son lit. Après cette nuit d'amour improvisée, elle obtient du jeune homme, apaisé en apparence, la promesse solennelle qu'il ne jouera plus jamais ; elle lui donne le nécessaire pour qu'il retourne chez lui, et s'engage à le retrouver à la gare avant le départ du train. Mais alors une grande tendresse pour lui s'éveille en elle, elle veut tout sacrifier pour le garder, décide qu'au lieu de prendre congé de lui, elle partira avec lui en voyage. Retenue par une suite de hasards contraires, elle manque le train et, pleine de l'image du disparu, retourne à la salle de jeu. Épouvantée, elle y redécouvre les mains qui éveillèrent tout d'abord sa sympathie : oublieux du devoir, le jeune homme était retourné au jeu. Elle lui rappelle sa promesse, mais tout entier en proie à sa passion, il l'accuse d'être un trouble-fête et lui dit de s'en aller et d'un geste brusque lui rend l'argent avec lequel elle voulait le libérer. Elle s'enfuit pleine de honte, et parvient à savoir plus tard qu'elle n'a pu le sauver du suicide.

Ce récit admirablement conduit et déterminé n'a certes pas besoin d'autres raisons pour être durable et produire une profonde impression sur le lecteur. Mais l'analyse nous apprend que ce récit repose sur une rêverie — désir datant de la puberté, dont certaines personnes gardent d'ailleurs le souvenir. L'adolescent désire que la mère l'initie elle-même à la vie sexuelle afin de le délivrer des maux causés par l'onanisme. Les innombrables œuvres poétiques qui traitent de cette libération ont souvent la même origine. Le « vice » de l'onanisme est remplacé par la passion du jeu ; l'accent mis sur l'activité passionnée des mains nous le révèle. La rage du jeu est en vérité l'équivalent de l'ancienne contrainte de l'onanisme ; les enfants appellent « jouer » le fait de s'occuper avec leurs mains de leurs organes génitaux. La puissance de la tentation, l'engagement solennel, mais qui jamais n'est tenu, de ne plus recommencer, le plaisir engourdissant et la mauvaise conscience, l'idée qu'on se détruit (suicide) ont été conservés intacts dans le sentiment de substitution. La nouvelle de Zweig est contée du

point de vue de la mère, non du fils. Cela peut flatter le fils de penser : si ma mère savait à quels dangers m'expose l'onanisme, elle m'en libérerait certainement, en m'autorisant à me livrer à toutes les tendresses sur son propre corps. L'identification de la mère et de la courtisane qu'accomplit l'adolescent dans la nouvelle de Zweig fait partie de l'enchaînement de cette rêverie. Elle rend facilement accessible celle qui est inaccessible ; le remords qui accompagne cette divagation explique le fatal dénouement de l'œuvre littéraire. Il est intéressant aussi de noter selon quel moyen l'aspect extérieur donné par l'auteur à sa nouvelle, essaye d'en dissimuler le contenu analytique. Car il est très discutable que la vie amoureuse de la femme soit dominée par de soudaines et mystérieuses impulsions. L'analyse nous révèle bien plutôt un motif valable à l'étrange conduite de cette femme, détournée jusque-là des choses de l'amour. Fidèle au souvenir de l'époux perdu elle s'était armée contre toutes les exigences de ceux qui lui ressemblaient mais — et c'est en cela que la fantasmagorie du fils a quelque réalité — elle n'avait pu, en tant que mère, échapper à un transfert amoureux sur son fils et c'est par ce point faible que le destin s'emparera d'elle. Si la passion du jeu, avec son cortège d'efforts pour s'en libérer et les occasions qu'il offre au châtiment de soi-même, n'est qu'une répétition de la contrainte onaniste, nous ne serons pas étonnés qu'elle ait tenu une si grande place dans la vie de Dostoïewski. Car il n'existe pas de forte névrose dans laquelle la satisfaction érotique des premiers âges et de la puberté n'ait joué son rôle ; d'autre part les rapports entre les efforts tentés contre l'onanisme et la crainte du père sont trop connus pour que nous insistions sur eux [1].

Sigmund FREUD.

1. La plupart des opinions émises ici se trouvent aussi dans l'excellent ouvrage de Iolan Neufeld « *Dostoïewski, Esquisse d'une psychanalyse* » paru en 1923.

LA VIE DE DOSTOÏEWSKI

CHAPITRE PREMIER

COMMENT JE FIS LA CONNAISSANCE DE DOSTOIEWSKI

Le 3 octobre 1866, vers six heures du soir, je me rendis, comme d'habitude, au sixième gymnase de garçons pour assister au cours de sténographie du professeur P. M. Olchine. On attendait les retardataires, et la leçon n'était pas encore commencée. J'avais à peine ouvert mes cahiers en arrivant à ma place habituelle, que M. Olchine vint s'asseoir à côté de moi.

— Anna Grigorievna, dit-il, ne voudriez-vous pas accepter un petit travail de sténographie ? On m'a prié de chercher quelqu'un et j'ai pensé à vous.

— Avec le plus grand plaisir, lui répondis-je. J'ai, depuis longtemps, le désir de trouver un travail ; je me demande seulement si mes connaissances, que je crois insuffisantes, me permettront d'en accepter la responsabilité.

M. Olchine me tranquillisa en m'affirmant que le travail proposé n'exigeait pas une aussi grande rapidité que la mienne.

— Et... chez qui donc ? demandai-je.

— C'est l'écrivain Dostoïewski. Il travaille à un nouveau roman qu'il a l'intention de composer avec l'aide d'une sténographe. Il pense qu'il y aura environ sept placards de grand format, et offre cinquante roubles.

Je m'empressai d'accepter. Depuis mon enfance, le nom de Dostoïewski, romancier préféré de mon père, m'était familier. Moi-même, en admiration devant son œuvre, j'avais versé d'abondantes larmes à la lecture des *Souvenirs de la Maison des Morts*. La perspective de faire la connaissance d'un écrivain de talent et de l'aider dans son travail me réjouissait et me transportait de plaisir.

M. Olchine me remit un petit papier plié en quatre, qui portait ces mots : « *Stalarnëi Péréoulok, au coin de la petite rue Mechstianski, maison Alonkine, logement* 13. *Dostoïewski* » et ajouta :

— Je vous prie d'aller le voir demain, à onze heures et demie, ni plus tôt ni plus tard, comme il l'a demandé lui-même.

Puis, m'ayant donné sur l'écrivain une opinion dont je parlerai plus tard, le professeur regarda sa montre et se dirigea vers la chaire. Ce jour-là, la leçon fut entièrement perdue pour moi ; j'étais émue, envahie par la joie. Un secret désir venait de se réaliser : j'avais enfin une occupation ! Si M. Olchine, maître sévère et exigeant, trouvait que je connaissais suffisamment la sténographie et que j'écrivais assez vite, c'est qu'il en était réellement ainsi. Voilà qui me rehaussait à mes propres yeux. Je sentais que j'allais prendre une direction nouvelle, gagner de l'argent par mes propres moyens, devenir indépendante. Indépendante ! Cette idée, pour une jeune fille de cette époque, était la plus précieuse de toutes. Mais le plus agréable et le plus important aussi dans cette affaire, était de travailler chez Dostoïewski, d'avoir la possibilité de le connaître. De retour à la maison, je racontai tout à ma mère avec force détails, lui communiquant une émotion et une joie qui m'empêchèrent de dormir. Toute la nuit, j'essayai de me représenter Dostoïewski. En faisant de lui un contemporain de mon père, je supposai qu'il devait être déjà d'un certain âge ; je me le représentai tantôt comme un vieillard obèse et chauve, tantôt comme un homme de haute taille, maigre, mais extrêmement sévère

et renfrogné, comme Olchine le trouvait lui-même. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était la manière dont je devais lui parler. Dostoïewski me paraissait si cultivé et si intelligent que je tremblais à l'avance pour chaque mot à prononcer. Une autre pensée me troublait encore : je ne me souvenais pas très bien des noms des héros de ses romans, et j'étais sûre qu'il ne manquerait pas d'en parler. N'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer des écrivains célèbres dans les cercles que je fréquentais, je les voyais tous comme des créatures spéciales avec lesquelles il fallait s'entretenir d'une façon particulière. Quelle enfant j'étais encore, malgré mes vingt ans !

***

En m'éveillant, le 4 octobre, jour mémorable de ma première rencontre avec mon futur mari, je n'avais que des pensées joyeuses, et je me disais aussi que ce jour verrait l'accomplissement de mon plus cher désir : d'écolière que j'étais, j'allais devenir l'ouvrière indépendante d'une carrière librement choisie.

Je quittai la maison de bonne heure afin d'acheter en route, au Gastinneï Dvor, quelques crayons et une serviette qui devait, selon moi, donner de l'importance à ma jeunesse. Afin d'arriver chez Dostoïewski à l'heure fixée, je m'acheminai vers la ruelle Stalarnéï en consultant constamment ma montre. Je trouvai la maison Alonkine à onze heures vingt-cinq et demandai le logement numéro 13 au portier de garde, qui m'indiqua, à droite, un escalier sous la voûte. C'était une grande maison composée d'une infinité de petits logements, habités par des commerçants ou des artisans, et qui me fit penser à celle de Raskolnikoff, dont il est parlé dans *Crime et Châtiment.*

Le logement 13 se trouvait au deuxième étage. Une servante déjà mûre vint m'ouvrir. A la vue du châle vert et quadrillé qu'elle portait sur les épaules, je pensai invo-

lontairement, revenant encore à *Crime et Châtiment* que j'avais lu tout récemment :

— Ce châle ne serait-il pas le prototype de tous ces châles de dames qui ont joué un rôle important dans la famille des Marmeladoff ?

A une question de la servante, je répondis que son maître attendait ma visite. Elle me fit entrer dans la salle à manger dont l'ameublement était modeste : deux malles immenses recouvertes de petits tapis le long du mur ; à côté de la fenêtre, une commode sur laquelle on avait étalé un napperon blanc brodé au crochet ; un second divan surmonté d'une pendule s'appuyait contre un autre mur. Je remarquai avec satisfaction que les aiguilles indiquaient très exactement onze heures et demie.

Fiodor Michaïlovitch Dostoïewski ne se fit pas attendre et me pria de passer dans son cabinet, d'où il sortit aussitôt pour commander le thé, comme je le compris par la suite. Ce cabinet était une grande pièce à deux fenêtres, très claire par ce jour ensoleillé, mais, sombre et silencieuse à d'autres moments, elle produisait une impression pénible. L'on y était oppressé. J'aperçus en entrant un divan à ressorts sur lequel on avait jeté une étoffe un peu usée, une table ronde et sa nappe de drap rouge, une lampe, deux ou trois albums, quelques chaises rembourrées et des fauteuils. Au-dessus du divan, dans un cadre en noyer, le portrait d'une dame excessivement maigre, vêtue de noir et coiffée d'un bonnet noir. Ne connaissant rien de la famille de l'écrivain, je pensai qu'il s'agissait de M^me^ Dostoïewski. Une glace encadrée de noir était fixée entre les deux fenêtres sur le large trumeau, mais, par commodité, elle se trouvait plus rapprochée de la fenêtre de droite, ce qui était fort laid. Deux magnifiques vases chinois, élégants de forme, ornaient ces baies. Il faut signaler encore un large divan de cuir vert, une carafe d'eau sur une petite table ; enfin, devant moi, en travers de la chambre, le bureau derrière lequel, par la suite, je me tenais assise lorsque Fiodor Michaïlovitch dictait. L'ameublement

de ce cabinet de travail était, en somme, assez modeste et ressemblait à ceux qu'on voit dans les familles peu aisées.

Je pris place et j'écoutai. Il me semblait que j'allais entendre tout à coup des cris d'enfants, ou le roulement d'un petit tambour ; il me semblait enfin que la porte allait s'ouvrir sur la dame maigre du portrait. Pourtant, ce fut Fiodor Michaïlovitch qui entra, s'excusant d'avoir été retenu.

— Vous vous occupez de sténographie depuis longtemps ? me demanda-t-il.

— Six mois environ.

— Votre professeur a-t-il beaucoup d'élèves ?

— Au début, on comptait cent cinquante inscrits, mais il n'en reste que vingt-cinq aujourd'hui.

— Pourquoi si peu ?

— Beaucoup pensaient qu'il est très facile d'apprendre la sténographie, mais au bout de quelques jours, devant les résultats nuls, ils cessèrent de paraître au cours.

— Il en est ainsi chez nous, dit Fiodor Michaïlovitch. Ils commencent avec ardeur, mais lorsque cette ardeur se refroidit, ils abandonnent tout, se rendant compte qu'il faut faire un effort. Qui donc veut travailler, à présent ? Personne.

Au premier abord, Dostoïewski m'avait paru assez âgé, mais il devint plus jeune aussitôt qu'il eut parlé, et je lui donnai trente-cinq ou trente-sept ans. Il était de taille moyenne et se tenait très droit. Ses cheveux châtain clair et même légèrement roux étaient fortement pommadés et soigneusement lissés. Mais ce furent les yeux qui m'étonnèrent le plus dans ce visage. L'un était brun et l'autre avait la prunelle si grande que l'iris était invisible [1]. Cette asymétrie du regard lui donnait une expression assez énigma-

1. Au cours d'une crise d'épilepsie, Dostoïewski se fit, en tombant sur un objet aigu, une forte blessure à l'œil droit. Le professeur Young, qui le traita, prescrivit des gouttes d'atropine, ce qui eut pour effet de dilater la prunelle.

tique. Sa pauvre figure maladive me parut très connue, et sans doute parce que j'avais vu son portrait auparavant. Dostoïewski portait une jaquette de drap bleu déjà passablement élimée, mais le col et les manchettes de sa chemise étaient d'une blancheur de neige.

Au bout de cinq minutes, la servante apporta deux verres de thé très fort, presque noir, et deux petits pains sur un plateau. Je ne désirais point de thé, d'autant plus qu'il faisait très chaud dans la pièce ; mais, ne voulant pas me montrer cérémonieuse, je pris un verre et me mis à boire. J'étais assise près du mur, à côté d'une petite table. Dostoïewski s'arrêtait quelquefois devant son bureau, se promenait dans la chambre en fumant, éteignant souvent une cigarette pour en allumer une nouvelle. Il me proposa de fumer aussi. Je refusai.

— C'est peut-être par politesse, dit-il.

Je me hâtai de répondre que non seulement je ne fumais pas, mais qu'il m'était désagréable de voir fumer les femmes.

Dostoïewski chercha un autre sujet de conversation. Il avait l'air fatigué et malade. Dès les premières phrases, il me confia qu'il était atteint d'épilepsie et qu'il venait d'avoir une attaque. Sa franchise m'étonna beaucoup ; pourtant, en ce qui concerne le travail, il s'exprima d'une façon assez indéterminée.

— Nous verrons comment faire, dit-il, nous essaierons, nous verrons si c'est possible.

Je pensai que cette collaboration n'aurait vraisemblablement aucune suite, et que Dostoïewski lui-même, doutant de la possibilité et de la commodité pour lui d'un tel travail, se préparait peut-être à le refuser. Afin de l'aider à prendre une décision, je me risquai à dire :

— Soit, nous essaierons, mais si le travail en commun n'est pas à votre convenance, dites-le moi en toute franchise. Soyez assuré que je ne montrerais aucune prétention si la chose ne s'arrangeait pas.

A ces mots, il me dicta un passage du *Rousski Vestnik (Le Messager Russe)* et me demanda de traduire le texte

sténographié en écriture ordinaire. Il commença très vite, mais je l'arrêtai pour lui demander de dicter à la vitesse d'une simple conversation. Je tradusisis ensuite le texte sténographié en écriture courante, assez rapidement, mais il me pressait et s'étonnait de ma lenteur à recopier.

— Mais enfin, m'écriai-je pour le rassurer, je recopierai la dictée à la maison, et non pas ici. Le temps que je passerai à recopier est sans importance pour vous.

Après avoir examiné ma copie, il trouva que j'avais oublié un point et remarqua, en termes assez secs, que je n'avais pas mis clairement un signe d'accentuation. Il était évidemment irrité et ne pouvait rassembler ses idées. Tantôt il me demandait mon nom qui lui échappait en même temps, tantôt il se promenait dans la chambre, assez longtemps même, comme s'il eût oublié ma présence. Je restais assise, sans bouger, craignant d'interrompre sa méditation.

Il dit enfin qu'il lui était absolument impossible de dicter à ce moment, et me demanda si je voulais bien revenir chez lui ce même jour, vers huit heures ; alors seulement, il commencerait à dicter son roman. Cela n'était pas très commode pour moi de venir une seconde fois, mais, désirant ne pas refuser ce travail, je consentis.

— Je suis très heureux qu'Olchine m'ait proposé une demoiselle et non un homme. Savez-vous pourquoi ?

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'un homme aurait certainement bu, mais vous, j'espère, ne buvez pas.

Cela me parut terriblement comique, mais je retins mon envie de rire.

— Quant à moi, dis-je sérieusement, tenez pour assuré que je ne bois pas.

*
* *

Quand je quittai Dostoïewski, j'étais d'humeur assez triste. Il m'avait plu et, en même temps, laissé une impres-

sion pénible. Je pensais que, selon toute vraisemblance je ne travaillerais pas avec lui et que tous mes projets d'indépendance étaient en train de s'écrouler. Et cela m'était d'autant plus triste que ma bonne maman, la veille au soir, s'était grandement réjouie d'apprendre que j'avais trouvé une occupation.

Il était environ deux heures quand je pris congé de Dostoïewski. Que fallait-il faire ? Retourner à la maison ? C'était un peu trop loin : j'habitais près de Smolny, chez ma mère, Anna Nicolaïevna Snitkine. Je me décidai à rendre visite à des parents, impasse Fanarny, et à dîner avec eux pour retourner chez Dostoïewski dans la soirée.

Ceux-ci se montrèrent très intéressés par ma nouvelle connaissance et demandèrent force détails concernant l'écrivain. Le temps passa rapidement en conversation. A huit heures, j'étais déjà devant la maison Alonkine.

A la servante qui m'ouvrit la porte, je demandai comment s'appelait son maître. Sur ses ouvrages, j'avais bien lu Fiodor, mais je ne connaissais pas le nom de son père. Fédocie — ainsi se nommait la servante — me pria de nouveau d'attendre dans la salle à manger, puis elle me conduisit dans le cabinet de travail. Je saluai Fiodor Michaïlovitch et m'installai à la place que j'avais occupée le matin, à côté de la petite table. Cela ne plut pas à Dostoïewski, qui me proposa de me mettre à son bureau, m'assurant que je serais plus à mon aise pour travailler. J'avoue que cette proposition me remplit d'un orgueil extraordinaire. M'asseoir à cette table sur laquelle, tout récemment, *Crime et Châtiment* avait été écrit !

Je pris la place de Dostoïewski tandis qu'il s'asseyait à la mienne, à côté de la petite table. Une fois de plus, il me demanda mon nom et voulut savoir si je n'étais pas une parente d'un écrivain de talent, Snitkine, mort depuis peu. Je répondis que nous portions le même nom. Puis il me questionna sur la composition de ma famille, demanda où j'avais étudié et pourquoi j'apprenais la sténographie.

Je répondis à toutes ses questions, simplement, sérieu-

sement, presque méchamment, comme me l'assura plus tard Fiodor Michaïlovitch. Déjà, et depuis longtemps, j'avais décidé, s'il m'arrivait d'être occupée dans une maison particulière, d'établir, dès le premier contact, des rapports d'affaires avec les personnes que je connaissais peu, à seule fin de me protéger contre toute familiarité.

Il me semble que je n'ai pas souri une seule fois en parlant avec Fiodor Michaïlovitch, et que mon sérieux lui plut immédiatement. Par la suite, il m'avoua qu'il fut agréablement étonné de la façon dont je me tenais, habitué qu'il était à rencontrer dans la société des nihilistes dont les manières le révoltaient.

En outre, il avait plaisir à constater en moi une opposition complète avec les idées qui dominaient alors dans la jeunesse féminine.

Cependant, la servante Fédocie, qui avait servi le thé à la salle à manger, nous apporta deux verres, deux petits pains et du citron. Fiodor Michaïlovitch me proposa de nouveau une cigarette et m'offrit des poires.

Pendant la collation, notre conversation prit un tour facile, intime et sincère. Il me sembla brusquement que depuis longtemps déjà je connaissais Dostoïewski, et cette idée était agréable et légère à mon âme.

Je ne sais pourquoi, nous nous mîmes à parler de Petrachewski et de la peine de mort. Fiodor Michaïlovitch se lança dans ses souvenirs :

— Je me vois encore, dit-il, sur la place Semionoff, au milieu de camarades condamnés ; devant les préparatifs, je savais qu'il ne me restait plus que cinq minutes à vivre. Mais ces cinq minutes me représentaient des années, des dizaines d'années, et j'avais l'impression de vivre longtemps. On nous avait déjà passé les chemises de la mort et divisés par groupes de trois. J'étais le huitième du troisième rang. On attacha les trois premiers aux poteaux. Encore deux ou trois minutes et les deux premiers rangs seraient fusillés, puis notre tour viendrait. Comme je désirais vivre, mon Dieu ! Comme la vie me semblait chère !

Que de bien, que de belles choses j'aurais pu faire ! Tout mon passé me revint en un clin d'œil : il n'était pas entièrement beau, mon passé, et j'aurais voulu le revivre à nouveau, longtemps, longtemps... Tout à coup, le signal de la retraite se fit entendre. Je repris courage. On défit les liens de mes trois camarades attachés aux poteaux, on les ramena à leur place pour écouter la lecture d'un nouveau jugement : je m'entendis condamner à quatre ans de travaux forcés. Je n'ai pas souvenance d'un jour plus heureux que celui-là. Je parcourus toutes les casemates du fort en chantant à tue-tête, tellement j'étais heureux de la vie qu'on m'avait accordée.

Le récit de Fiodor Michaïlovitch me produisit une impression pénible ; je sentais le frisson courir sur ma peau. Mais ce qui m'étonnait extraordinairement, c'était la franchise avec laquelle il me parlait, à moi, presque une petite fille, qu'il voyait ce jour-là pour la première fois. Cet homme, évidemment renfermé et dur, me racontait sa vie passée avec tant de détails, avec tant de sincérité et de sentiments, qu'involontairement je demeurais surprise. C'est seulement par la suite, lorsque j'eus connaissance de sa manière de vivre, que je compris les raisons de sa confiance et de sa franchise : à ce moment, Fiodor Michaïlovitch était absolument seul, entouré seulement de visages ennemis. Il n'éprouvait que trop le besoin de s'ouvrir, de faire part de ses idées à des personnes qui ne lui témoignaient qu'une bonté mêlée d'attentions. En ce qui me concernait, cette franchise, le jour même que nous fîmes connaissance, me ravit extrêmement et me laissa une impression d'enchantement. Notre conversation sautait d'un sujet à un autre, mais nous n'avions pas encore commencé de travailler. Cela n'allait pas sans me préoccuper, car il était tard, et je me trouvais loin de la maison. J'avais promis à ma mère de rentrer directement et je craignais de la mettre dans l'inquiétude. Pourtant, il était difficile de rappeler à Fiodor Michaïlovitch la raison de ma présence chez lui. Mais, à ma grande satisfaction, se souvenant

que j'étais là, il me proposa bientôt de commencer le travail.

Après avoir dicté quelque temps, il me pria de lui lire ce que j'avais écrit ; mais il m'arrêta dès les premiers mots :

— Comment ! « retournèrent de Rouletenbourg » ? Est-ce que j'ai parlé de Rouletenbourg ?

— Oui, Fiodor Michaïlovitch, vous avez dicté ce mot.

— C'est impossible !

— Excusez-moi. Y a-t-il dans votre roman une ville de ce nom ?

— Oui, en effet, l'action se passe dans une ville de jeu que j'ai nommée Rouletenbourg.

— Ah ! s'il en est ainsi, vous avez dicté ce mot, sans aucun doute ; autrement, où aurais-je pu le prendre ?

— Vous avez raison, reconnut Fiodor Michaïlovitch. J'ai confondu.

Je fus très contente de voir le malentendu se dissiper ainsi. Je pense que Dostoïewski, trop profondément englouti dans ses pensées, et peut-être trop fatigué par une journée de travail, avait fait une erreur. Du reste, il le sentit lui-même lorsqu'il ajouta qu'il n'était plus en état de continuer, et me demanda de reprendre le travail le lendemain à midi. Ce que je promis de faire. Onze heures sonnèrent quand je me disposai à partir. Apprenant que j'habitais à Peska, Fiodor Michaïlovitch me dit qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'aller dans cet endroit éloigné de la ville et qu'il n'avait même aucune idée de sa situation. Mais il se déclara prêt à me faire accompagner par sa servante. Naturellement, je refusai. Il vint alors lui-même jusqu'à la porte et pria Fédocie de me donner de la lumière pendant que je descendais l'escalier. De retour à la maison, je racontai à ma mère, avec enthousiasme, comment Dostoïewski m'avait reçue, lui faisant part de sa bonté et de sa franchise ; mais, pour ne pas la chagriner, je lui cachai cette impression pénible, impression que je n'avais jamais éprouvée encore, qui me restait après tout ce qui s'était passé dans cette journée, et qui ne cessait de peser sur moi. J'avais vu, pour la première fois de ma vie, un homme

intelligent, bon, mais malheureux comme s'il eût été par tous rejeté. Un sentiment de profonde compassion et de pitié se levait dans mon cœur. Très fatiguée, j'allai bien vite me coucher, demandant à être réveillée de bonne heure afin de pouvoir recopier tout ce qui m'avait été dicté.

***

Le lendemain, je me mis de bonne heure à l'ouvrage. La dictée n'était pas très longue, mais je tenais à la recopier d'une façon parfaite, ce qui me prit un peu plus de temps ; et, bien que je me fusse pressée en route, je n'en arrivai pas moins avec une demi-heure de retard. Je trouvai Fiodor Michaïlovitch en proie à une grande agitation.

— Je pensais déjà, dit-il en me souhaitant le bonjour, que le travail vous avait paru trop pénible et que vous ne reviendriez plus. De plus, n'ayant pas pris note de votre adresse, je risquais de perdre ce que je vous avais dicté hier soir.

— Je suis très confuse d'être arrivée en retard, je vous demande pardon ; mais je vous prie de croire que si j'avais eu l'intention de refuser, je vous en aurais certainement informé en vous faisant parvenir la partie dictée.

— Je m'inquiétais, expliqua-t-il, parce que je dois absolument écrire ce roman pour le 1er novembre. Or, je n'en ai même pas établi le plan. Je sais seulement qu'il ne doit pas se composer de moins de sept placards de l'édition Stellowska.

Comme je lui demandais quelques éclaircissements, Fiodor Michaïlovitch m'exposa qu'on lui avait tendu une sorte de piège, révoltant en vérité.

Après la mort de son frère aîné, Michel, Dostoïewski avait pris sur soi les dettes contractées par celui-ci du temps qu'il éditait le journal *Vrémia*. La dette entière était reconnue par des billets signés, et les créanciers pressaient terriblement Fiodor Michaïlovitch, le menaçant

de saisie et d'emprisonnement pour dettes, ce qui était courant à l'époque. Les plus criardes atteignaient trois mille roubles. Dostoïewski chercha de l'argent partout, mais sans heureux résultat. Quand il eut épuisé tous les moyens de raisonner ses créanciers et qu'il se vit acculé au désespoir, l'éditeur O. T. Stellowski se présenta inopinément chez lui et proposa d'acheter pour trois mille roubles le droit d'éditer en trois volumes l'ensemble de ses œuvres. Outre cela, Fiodor Michaïlovitch dut s'engager à écrire un nouveau roman, mais sa situation était si critique qu'il accepta toutes les clauses du contrat, afin de se soustraire à la menace d'être privé de sa liberté. Aussitôt que le traité fut établi, Stellowski porta lui-même la somme convenue au notaire, qui désintéressa les créanciers dès le lendemain, en sorte que Dostoïewski n'eut absolument plus rien dans les mains. Mais le plus triste est que bientôt cette somme d'argent se trouva de nouveau dans la poche de Stellowski. On apprit ensuite que le bonhomme avait acheté aux créanciers, pour une somme dérisoire, tous les billets souscrits par Fiodor Michaïlovitch, et que deux comparses s'étaient chargés de la poursuite. Ce Stellowski fut l'exploiteur adroit et rusé de nos littérateurs, de Pissemski, de Kresstowski et du compositeur Glinka. Il connaissait l'art d'épier les hommes aux minutes dures et de les prendre dans ses filets. Trois mille roubles pour éditer les œuvres complètes d'un écrivain, quelle somme insignifiante, comparée au succès qu'obtenaient les romans de Dostoïewski ! La plus terrible clause du contrat consistait en ceci que Dostoïewski s'engageait à terminer son roman pour le 1er novembre 1866 ; passé cette date, il s'obligeait de payer une forte amende ; et si le manuscrit n'était pas livré le 1er décembre de cette même année, Dostoïewski perdait tous droits sur ses œuvres, qui devenaient de ce fait la propriété exclusive de Stellowski. Le vautour comptait sur ce résultat.

En 1866, Fiodor Michaïlovitch était englouti dans *Crime et Châtiment*, qu'il voulait terminer avec art ; com-

ment parviendrait-il encore, malade comme il l'était, à écrire autant de pages sur un nouveau sujet ?

A son retour de Moscou, peu auparavant, Dostoïewski eut un accès de désespoir en se rendant compte de l'impossibilité pour lui d'exécuter, en un mois et demi ou deux mois, les clauses du contrat Stellowski. Ses amis A. N. Maïkoff, A. P. Milioukoff et I. G. Dolgomostieff, qui désiraient le tirer de ce mauvais pas, lui donnèrent le conseil de faire le plan du roman, chacun d'eux s'offrant à écrire le tiers de l'ouvrage. A eux quatre, ils espéraient le terminer au jour fixé ; le soin de rédiger le texte et d'adoucir les angles d'un travail fait en commun serait laissé à Dostoïewski, qui lui donnerait son estampille. Fiodor Michaïlovitch repoussa pareille proposition, estimant qu'il était préférable de payer une amende, ou même de perdre ses droits littéraires, plutôt que de mettre son nom sur une telle production [1]. C'est alors que ses amis l'engagèrent à s'adresser à un sténographe. A. P. Milioukoff, qui était en rapport avec le professeur Olchine, alla le trouver et le pria de se rendre chez l'écrivain, qui, fort perplexe au sujet d'un semblable travail, n'en consentit pas moins à user de ce moyen.

Quoique je connusse peu les hommes de cette époque, la conduite de Stellowski me remplit d'une violente indignation.

On servit bientôt le thé et Fiodor Michaïlovitch se mit à dicter ; je devinai qu'il lui était difficile de travailler : il s'arrêtait souvent, réfléchissait, me demandant de lire ce qu'il avait dicté. Au bout d'une heure, il me confia qu'il se sentait fatigué et qu'il souhaitait se reposer.

La conversation recommença comme la veille. Fiodor Michaïlovitch était inquiet ; il sautait d'un sujet à un autre, me demandait comment je m'appelais, oubliait mon nom aussitôt. Une ou deux fois il me proposa une cigarette, quoi qu'il sût déjà que je ne fumais pas.

1. Milioukoff cite le fait dans ses Mémoires. (*Les Nouvelles Historiques de* 1881).

Je l'interrogeai sur nos écrivains. Répondre à mes questions devint pour lui une distraction à ses pensées sans suite ; il parlait tranquillement, même avec un certain plaisir. Je me souviens quelque peu de ces conversations. De Nécrassoff, il me dit que c'était un ami de jeunesse, et qu'il mettait très haut ses talents poétiques. Il faisait de Maïkoff non seulement un poète de valeur, mais le plus spirituel et le plus charmant des hommes. Quant à Tourguéneff, il le considérait comme un talent de premier ordre, regrettant toutefois de remarquer que les séjours qu'il faisait à l'étranger le conduisaient à moins comprendre la Russie et ses compatriotes. Aussitôt après le goûter, nous reprîmes le travail. Mais Fiodor Michaïlovitch recommençait à s'énerver, à s'inquiéter ; de toute évidence, il n'était pas bien disposé. Il n'avait pas l'habitude non plus de dicter ses impressions à une personne étrangère.

A quatre heures, sur le point de partir, je promis d'apporter la copie de la dictée le lendemain à midi. En me quittant, Dostoïewski me remit un rouleau de papier à lettre dont on distinguait à peine les lignes et sur lequel il écrivait d'ordinaire. Enfin, il m'indiqua avec soin la marge qu'il fallait laisser.

*
* *

Ainsi s'établit notre travail, et il continua de la même manière. J'arrivais chez Dostoïewski à midi et je partais à quatre heures. Dans l'intervalle, nous écrivions pendant une demi-heure et quelquefois davantage ; entre les dictées, nous prenions le thé en bavardant. Je remarquai avec grand plaisir que Fiodor Michaïlovitch s'habituait à ce genre de travail, si nouveau pour lui, et chaque jour je le trouvais plus calme. J'en faisais surtout la remarque au moment où, comptant la quantité de feuilles dont j'avais besoin pour remplir un placard de l'édition Stellowski, je pouvais évaluer exactement la valeur de ce que nous avions déjà préparé. Le volume augmentait de jour en jour,

ce qui encourageait et réjouissait l'écrivain. Dostoïewski me demandait souvent :

— Combien avons-nous couvert de pages hier, et combien, en général, avons-nous déjà de pages ? Que croyez-vous ? Finirons-nous au jour fixé ?

En parlant amicalement avec moi, il me découvrait souvent quelque sombre moment de sa vie. Une profonde tristesse envahissait involontairement mon cœur lorsque j'écoutais le récit d'une situation dramatique d'où il lui était difficile de sortir, et d'où il ne pouvait pas sortir.

Au début de nos relations, il était étrange pour moi de ne jamais rencontrer quelqu'un de son entourage. Je ne savais de combien de membres se composait sa famille, ni même où celle-ci vivait. Je fis connaissance avec l'un des siens le quatrième jour de notre travail en commun. La dictée terminée, je sortais de la maison lorsqu'un jeune homme m'arrêta. Je reconnus le visage que j'avais aperçu dans l'antichambre, la première fois que j'étais entrée chez Dostoïewski. De près, le jeune homme me parut plus laid que de loin. Sa figure basanée était presque jaune ; il avait des yeux noirs à sclérotiques jaunes et des dents jaunies par le tabac.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit il avec sans-gêne. Je vous ai vue chez papa. Je ne voulais pas vous déranger pendant vos occupations, mais je suis curieux de savoir ce que c'est que la sténographie, d'autant plus que je vais commencer à l'étudier. Permettez...

Et, sans plus de cérémonie, me prenant des mains ma serviette, il l'ouvrit et se mit, au milieu de la rue, à examiner les signes sténographiques. Je fus si surprise d'une telle audace que je ne songeai même pas à protester.

— C'est très curieux, dit-il en me rendant mon bien.

« Est-il possible qu'un homme si aimable et si bon ait un fils pareil ? » pensai-je.

Chaque jour, Fiodor Michaïlovitch se montrait plus cordial envers moi et plein d'attentions. Il m'appelait souvent « Ma colombe » (c'était son expression la plus caressante) ou « Ma bonne Anna Grigorievna » et « Ma chérie »

et je prenais ces expressions comme autant de marques de condescendance à l'égard d'une jeune fille, presque une enfant. Il m'était infiniment agréable de le soulager dans son travail et de voir que par mes affirmations celui-ci avançait avec succès, de telle sorte que le roman paraissait devoir être achevé au terme voulu, ce qui amenait la joie sur le visage de Fiodor Michaïlovitch et le courage dans son âme. Et mon orgueil venait non seulement de ce que j'aidais dans son travail un écrivain admiré, mais parce que mon action agissait agréablement sur ses dispositions d'esprit. Rien ne me rehaussait plus à mes propres yeux. J'avais cessé de craindre « un écrivain connu » et je m'entretenais librement et ouvertement avec lui, comme si c'eût été mon oncle, ou un ami plus âgé. Je l'interrogeais sur les différents événements de sa vie, et il consentait avec plaisir à satisfaire ma jeune curiosité. Il me raconta en détail son emprisonnement de dix-huit mois à la forteresse Pierre et Paul, où, par le moyen de coups frappés, il conversait avec d'autres détenus à travers les murs. Il me parlait de sa vie de forçat, des criminels qui purgeaient leur peine en même temps que lui. Il se rappelait son voyage à l'étranger, ses rencontres, ses parents de Moscou qu'il aimait beaucoup. Il me dit aussi, en passant, qu'il avait été marié ; sa femme était morte depuis trois ans ; il me montra son portrait qui ne me séduisit point. Cette femme qui s'était fait photographier alors qu'elle était gravement malade, une année avant sa mort, avait une expression effroyable, presque celle d'une morte. J'appris le même jour que le jeune homme si mal élevé que j'avais rencontré à la porte n'était pas son fils, mais celui d'un premier mariage de sa femme avec A. I. Issaev. Enfin, Dostoïewski se plaignait souvent de ses dettes, de sa situation matérielle difficile, de son manque d'argent. Par la suite, il m'arriva d'être témoin de ses embarras financiers [1].

1. Un jour, en arrivant chez lui, je remarquai la disparition d'un des beaux vases chinois que lui avaient donnés ses amis de Sibérie. Je demandai :

Tous les récits de Dostoïewski avaient un caractère de tristesse, si bien qu'un jour, n'y tenant plus, je demandai :

— Pourquoi donc ne me racontez-vous que vos malheurs ? Racontez-moi plutôt comment vous avez eu du bonheur.

— Le bonheur ! Je ne l'ai jamais connu ! Du moins, le bonheur auquel je songe constamment. Je l'attends. J'ai écrit, il y a quelques jours, à mon ami le baron Wrangel que, malgré tous les chagrins qui m'ont assailli, je pense cependant encore à commencer une nouvelle vie de bonheur.

Il m'était pénible d'entendre un tel aveu, et je trouvais atroce qu'à un âge déjà avancé, cet homme bon, cet homme de talent n'eût pas encore rencontré le bonheur désiré, mais qu'il le cherchât seulement.

Un jour, Dostoïewski me raconta comment il s'était fiancé avec Anna Vassilievna Korvin-Kroukovska, tout à la joie d'avoir obtenu le consentement de cette jeune fille intelligente, bonne et cultivée ; mais comme il fut pénible de lui rendre sa parole, quand il eut reconnu que l'opposition de leurs idées et convictions rendait le bonheur impossible ! Un autre jour, étant d'une humeur particulièrement agitée, il me confia qu'à ce moment, il se trouvait vérita-

— Est-il possible que vous ayez cassé un de ces vases ?

— Non, répondit-il, il n'est pas cassé, mais engagé. Il me fallait absolument vingt-cinq roubles, et j'ai été obligé de l'engager.

Trois jours plus tard, ce fut le tour du second.

Une autre fois, après mon travail, traversant la salle à manger, j'aperçus sur la table une cuiller de bois et dis en riant à Fiodor Michaïlovitch qui m'accompagnait :

— Maintenant, je sais que vous mangerez aujourd'hui du gruau de sarrasin.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? dit-il.

— J'ai vu la cuiller. Vous savez bien que le sarrasin est meilleur, dit-on, quand on le mange avec une cuiller de bois.

— Eh bien ! vous faites erreur ; j'avais besoin d'argent, et j'ai envoyé mon argenterie au clou. Mais, pour une douzaine dépareillée, on donne beaucoup moins d'argent, et j'ai dû me défaire de ma propre cuiller.

Je dois dire qu'en ce qui concerne ses embarras d'argent, Fiodor Michaïlovitch les regardait avec beaucoup d'indifférence.

blement à la limite, et qu'il avait à choisir entre trois routes ouvertes devant lui : partir pour l'Orient, soit à Constantinople, soit à Jérusalem, et peut-être rester là pour toujours ; ou bien aller à l'étranger et se jeter à corps perdu dans la roulette — le jeu l'ayant toujours attiré ; enfin, il pouvait encore se marier une deuxième fois et chercher le bonheur et la joie dans la famille. Répondre à ces questions qui devaient radicalement changer sa manière de vivre, jusqu'alors si compliquée et malheureuse, était un tourment pour lui. Et souvent, me voyant dans des dispositions amicales à son endroit, il me demandait de bien vouloir lui donner un conseil.

Je dois dire que la confiance qu'il mettait en moi m'embarrassait beaucoup ; de même son désir de partir pour l'Orient [1], ou l'envie de jouer à la roulette, me paraissaient troubles et fantastiques ; d'un autre côté, comme il existait d'heureux ménages dans le cercle de mes connaissances et parmi les miens, je lui conseillais de se remarier pour trouver le bonheur dans la famille.

— Ainsi, demanda Fiodor Michaïlovitch, vous pensez que le mariage est encore possible pour moi ; qu'une femme acceptera encore d'être mon épouse. Quelle femme dois-je choisir ? Intelligente ou bonne ?

— Intelligente, certainement.

— Eh bien ! non, s'il faut vraiment choisir, j'en prendrai une bonne afin qu'elle me plaigne et qu'elle m'aime.

Là-dessus, il me demanda pourquoi je ne me mariais pas.

Je répondis que j'étais l'objet de deux propositions. Tous deux étaient de bons sujets, et je les respectais beaucoup, mais n'ayant pas plus de sentiments pour l'un que pour l'autre, j'avais refusé, décidée à ne faire qu'un mariage d'amour.

1. Dostoïewski avait, en effet, la ferme intention de partir pour l'Orient, comme en fait foi une lettre de recommandation pour A. C. Engelghardt (trouvée dans ses papiers) ministre de Russie à Constantinople, qui lui avait été donnée par E. P. Kovalevsky, président, à l'époque, du *Fonds Littéraire*. Lettre du 3 juin 1865.

— Absolument ! Un mariage d'amour, approuva énergiquement Dostoïewski. Pour qu'un mariage soit heureux, l'estime ne suffit pas.

***

Un jour, vers le milieu d'octobre, pendant que nous étions occupés, A. N. Maïkoff apparut brusquement à la porte du cabinet. J'avais vu son portrait et je le reconnus instantanément.

— Très bien ! je vois que vous vivez d'une manière patriarcale, dit-il en plaisantant. La porte d'entrée ouverte, la servante invisible... On emporterait la maison !

La vue de Maïkoff réjouit visiblement Dostoïewski, qui fit les présentations en m'appelant *sa zélée collaboratrice*, ce qui fut très agréable à mes oreilles. En entendant mon nom, Apollon Nicolaïevitch me demanda immédiatement si j'étais une parente de Snitkine, l'écrivain défunt ; cette question m'était posée régulièrement, chaque fois que je rencontrais un homme de lettres. Bientôt Maïkoff voulut se retirer pour ne pas interrompre ou gêner notre travail. Je proposai aussitôt une récréation, et Fiodor Michaïlovitch emmena Maïkoff dans la chambre voisine. Ils parlèrent environ vingt minutes, pendant lesquelles je recopiai ce qui m'avait été dicté.

Lorsque Maïkoff revint dans le cabinet de travail pour me faire ses adieux, il pria Dostoïewski de me dicter quelque chose. A cette époque, la sténographie était encore une nouveauté, tout le monde s'y intéressait. Fiodor Michaïlovitch s'empressa de satisfaire le désir de son ami et me dicta une demi-page du roman que je lus immédiatement à haute voix. Maïkoff examina attentivement ce que j'avais sténographié et s'écria :

— Alors, là ! je ne comprends rien du tout.

Apollon Nicolaïevitch me plut beaucoup. Déjà, je l'aimais comme poète, et les louanges de Fiodor Michaïlovitch, qui l'appelait le bon, l'homme magnifique, ajou-

tèrent encore à l'agréable impression qu'il m'avait faite.

A mesure que le temps passait, Dostoïewski, entraîné, prenait le goût de son travail. Il ne me dictait plus par cœur, mais composait, travaillait la nuit et me dictait d'après des notes. Il lui arrivait parfois d'écrire un si grand nombre de pages, que j'étais obligée de recopier jusqu'à minuit ce qu'il m'avait dicté.

Mais aussi, avec quelle joie j'annonçais le lendemain l'augmentation du nombre des pages, et comme il m'était agréable de voir par quel sourire de satisfaction Fiodor Michaïlovitch répondait à l'assurance que le travail avançait heureusement et qu'il devait, selon toute vraisemblance, être achevé en temps voulu ! Tous deux, nous entrions dans la vie des héros du nouveau roman et nous avions, tous deux, nos amis et nos ennemis. Ma sympathie allait à une vieille grand'mère qui avait perdu sa fortune, ainsi qu'à mister Astley ; mon mépris était pour Pauline et pour le héros du roman, à qui je ne pouvais pardonner ni sa lâcheté ni sa passion du jeu. Dostoïewski, entièrement du côté du *joueur*, déclarait avoir ressenti lui-même la plupart des sentiments et impressions qu'il lui prêtait. Il assurait qu'on peut avoir une grande force de caractère, et le prouver par sa propre vie, sans toutefois trouver la force de vaincre en soi l'amour du jeu de roulette.

Je comparais involontairement Dostoïewski aux jeunes gens qu'il m'arrivait de rencontrer dans le cercle de nos relations. Ah ! que tous les entretiens semblaient médiocres et vides à côté de ceux que j'avais avec mon écrivain préféré ! Chaque fois que je le quittais, encore troublée par un certain nombre d'idées, neuves pour moi, je m'ennuyais à la maison et ne vivais que dans l'attente du lendemain. Hélas ! je voyais avec peine le travail toucher à sa fin, ce qui signifiait pour moi que notre liaison devait nécessairement cesser. On imagine à quel point je fus étonnée et heureuse lorsque Fiodor Michaïlovitch exprima lui-même cette idée qui me torturait :

— Savez-vous, Anna Grigorievna, à quoi je pense ?

Nous nous entendons si bien, nous nous retrouvons chaque jour si amicalement, nous sommes l'un et l'autre si habitués à nos bavardages faciles et plaisants, que je ne puis admettre de voir cesser nos relations, encore que le roman soit près d'être achevé. Vraiment, c'est dommage ! Vous me manquerez beaucoup. Où donc vous reverrai-je ?

— Mais, Fiodor Michaïlovitch, lui répondis-je, toute troublée, si les montagnes ne se rencontrent jamais, les hommes se retrouvent assez facilement !

— Cependant, où donc ?

— Quelque part, dans la société, au théâtre, au concert...

— Vous savez bien que je me montre rarement au théâtre, que je vais rarement dans le monde. Qu'est-ce que ces rencontres où l'on ne peut même pas échanger un mot ! Pourquoi ne m'inviteriez-vous pas à venir chez vous, dans votre famille ?

— Venez, je vous en prie, nous serons ravies de vous voir. Je crains seulement que nous ne soyons, ma mère et moi, de médiocres interlocutrices pour vous.

— Et quand donc puis-je venir ?

— Nous verrons cela aussitôt que nous aurons fini, dis-je. L'important est de terminer le roman.

La date de dépôt du texte approchait. Dostoïewski, brusquement pris par le sentiment d'un danger, s'imagina que Stellowski pourrait avoir l'idée de ruser, le prendrait en faute, refuserait la copie sous un prétexte quelconque. Je le rassurai de mon mieux, promettant de m'informer de ce qu'il pourrait faire si ses craintes se réalisaient. Le même soir, je priai ma mère d'aller prendre le conseil d'un avocat de nos amis, qui recommanda de remettre le manuscrit à un notaire, ou au commissaire de police du quartier où habitait Stellowski, en tout cas contre le reçu d'un personnage officiel. Le juge de paix Freïmann, frère d'un camarade d'école de l'écrivain, donna le même conseil à Dostoïewski, venu pour l'interroger à ce sujet.

*
* *

Notre dernière dictée eut lieu le 29 octobre. Le roman *Le Joueur* était terminé. En vingt-six jours, Dostoïewski avait écrit un texte de sept placards de grand format, de deux colonnes chacun, ce qui représentait dix placards ordinaires. Il était au comble de la joie et m'annonça qu'aussitôt le manuscrit remis à l'éditeur, il avait l'intention d'inviter ses amis à dîner, Maïkoff, Milioukoff, d'autres encore. Il me priait aussi à l'avance à prendre part à ce festin.

— Avez-vous déjà dîné au restaurant ?

— Non, jamais, répondis-je.

— Vous viendrez. Je désire boire à la santé de ma chère collaboratrice. Sans votre aide je n'aurais pas achevé mon roman le jour fixé. N'est-ce pas que vous viendrez ?

Je répondis que je demanderais l'opinion de ma mère, et décidai de ne pas me montrer à ce dîner, pensant que ma timidité me donnerait un air ennuyé et que je serais un obstacle à la gaîté générale.

Le 30 octobre, je remis à Dostoïewski les dernières pages recopiées. Il me reçut, ce jour-là, avec une affabilité particulière, et je vis même une légère rougeur sur ses joues au moment où j'entrai. Nous comptâmes d'abord les feuilles que j'apportais, en nous réjouissant de voir qu'il y en avait plus que nous n'en attendions. Dostoïewski devait relire le roman dans la journée, y faire quelques corrections et le porter le lendemain matin à Stellowski. Il me remit la somme fixée, cinquante roubles, et me serra fortement la main en me remerciant de ma collaboration.

Le 30 octobre était le jour anniversaire de la naissance de Dostoïewski. Je ne l'ignorais point. A cette occasion, j'avais décidé de mettre une robe de soie lilas au lieu de mon habituelle robe noire. Lui qui me voyait toujours en costume de deuil fut touché de mon attention, trouva que la couleur lilas était tout à fait à ma convenance et qu'en robe longue j'avais l'air plus grande et mieux faite. Il me

fut très agréable de recevoir ses compliments, mais ma joie fut gâtée par l'arrivée de la veuve de son frère, qui venait le féliciter elle aussi. En me présentant, Fiodor Michaïlovitch expliqua à sa belle-sœur qu'il avait pu terminer son roman à temps voulu grâce à mon aide, évitant ainsi les désagréments. Ce qui n'empêcha point Emilie Fiodrovna de se comporter froidement à mon égard et de me considérer avec hauteur. Je demeurai surprise et offensée. Mais le ton peu aimable de sa belle sœur ne plut pas à Fiodor Michaïlovitch, qui lui montra des papiers quelconques.

A ce moment, Apollon Nicolaïevitch Maïkoff entra dans la pièce et s'inclina devant moi. Il ne m'avait pas reconnue. S'adressant à Dostoïewski, il lui demanda des nouvelles du roman. Celui-ci, qui était en train de causer avec sa belle-sœur, n'entendit certainement pas la question, car il ne répondit pas. Prenant le parti de répondre à sa place, je dis que l'ouvrage était achevé depuis la veille et que je venais d'apporter la copie du dernier chapitre. A ces mots, Maïkoff s'approcha vivement de moi et me tendit la main en s'excusant de ne pas m'avoir reconnue tout de suite. Il mit son étourderie sur le compte de la myopie, ajoutant qu'en robe noire il m'avait trouvée plus petite de taille.

Puis il vint à parler du roman et voulut connaître mon opinion. Je m'exprimai avec enthousiasme sur cette nouvelle œuvre qui m'était si chère, et lui appris qu'on y trouvait plusieurs types extraordinairement vivants, très réussis : une grand'mère, mister Astley, un général amoureux. Nous parlâmes vingt-cinq minutes environ, et il m'était extrêmement facile de m'entretenir avec un homme si aimable et si bon. Emilie Fiodrovna était étonnée et même choquée de l'intérêt que m'avait témoigné Maïkoff, mais la raideur de son ton ne disparut point pour autant. Elle trouvait qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter la moindre attention à une sténographe.

Maïkoff se retira bientôt. Ne tenant pas à supporter l'arrogance de la belle-sœur, je suivis son exemple. Dostoïewski, qui voulait atténuer l'effet d'une indélicatesse,

fit tout ce qu'il put pour me retenir, m'accompagna dans l'antichambre et me rappela la promesse que je lui avais faite. Je réitérai mon invitation.

— Quand pourrais-je venir ? Demain ?

— Non, répondis-je, demain, je suis invitée chez une de mes amies du gymnase.

— Après-demain ?

— Après-demain, je vais au cours de sténographie.

— Alors, le 2 novembre ?

— Mercredi, je vais au théâtre.

— Mon Dieu ! vous êtes occupée tous les jours. Anna Grigorievna, je pense que vous le faites exprès et que, tout simplement, vous ne désirez pas que j'aille chez vous. Dites-le moi donc franchement.

— Mais pas du tout, je vous assure. Nous serons très heureuses de vous recevoir à la maison. Venez jeudi, à sept heures.

— Jeudi seulement ? Comme c'est loin ! Je vais m'ennuyer sans vous.

Je ne voulus voir dans ces paroles qu'une aimable plaisanterie.

A la fin de cette époque heureuse pour moi, je vis revenir les jours d'ennui. Tout le long du mois qui venait de s'écouler, je m'étais habituée à me hâter joyeusement pour courir à mes occupations ; j'étais toujours enchantée de revoir Dostoïewski, et les conversations que nous avions ensemble étaient vite devenues une nécessité pour moi. Mes occupations antérieures perdirent pour moi tout intérêt, je les trouvai vides et inutiles. Même la promesse de Fiodor Michaïlovitch, qui devait venir nous rendre visite, loin de me réjouir, me pesait au contraire, car je comprenais que ni moi ni ma bonne maman ne serions des compagnes assez intéressantes pour un homme si cultivé et intelligent. J'arrivais à penser que, si nous avions eu des entretiens animés jusqu'à ce jour, c'était uniquement parce qu'ils avaient roulé autour du roman que je copiais. Maintenant, Dostoïewski allait venir à la maison en qualité d'hôte ; il

faudrait absolument le distraire. Je me mis à chercher des thèmes pour nos futures conversations ; mais je me tourmentais en imaginant que l'impression d'avoir fait un voyage fatigant dans un endroit inconnu et l'ennui ressenti pendant une soirée effaceraient chez Dostoïewski, homme extraordinairement sensible, le souvenir de nos précédentes rencontres, et qu'il regretterait, finalement, de s'être entêté à vouloir faire des connaissances fastidieuses.

*
* *

Le jeudi 3 novembre, je me mis dès le matin à faire des préparatifs pour recevoir Fiodor Michaïlovitch : j'achetai cette sorte de poires qu'il aimait, des friandises comme celles dont il m'avait souvent régalée. Toute la journée, je fus inquiète, mais, un peu avant sept heures, mon émotion atteignit son plus haut degré. Sept heures et demie, puis huit heures sonnèrent : il n'était pas encore arrivé ! Alors, je pensai qu'il avait pris le parti de ne pas venir, ou qu'il avait oublié sa promesse. A huit heures et demie, le coup de sonnette, tant attendu, se fit entendre. Je me hâtai de courir à sa rencontre et demandai :

— Comment m'avez-vous dénichée ici ?

— Voilà qui est parfait ! me répondit-il aimablement. Vous dites cela d'un ton ! comme si vous n'étiez pas contente que je vous aie trouvée, et, cependant, je vous cherche depuis sept heures. J'ai parcouru tout le quartier, me renseignant à droite et à gauche. On sait bien qu'il y a une rue Kastromskaïa, mais personne ne saurait dire comment on y accède. Grâce à Dieu ! il s'est trouvé un homme assez bon pour s'asseoir à côté du cocher et nous indiquer le chemin.

Ma mère entra sur ces entrefaites et je fis les présentations. Dostoïewski baisa galamment la main de maman et déclara qu'il me devait beaucoup pour l'aide que je lui avais apportée. Pendant qu'on servait le thé, Fiodor

Michaïlovitch me fit le récit des ennuis qu'il avait eus pour remettre son manuscrit à Stellowski. Comme nous l'avions prévu, l'homme avait pris les devants : il était parti pour la province et ses domestiques répondirent qu'on ne savait quand il reviendrait. Dostoïewski se présenta au bureau des éditions Stellowska et essaya de remettre son roman au chef de service ; mais celui-ci refusa, sur un ton tranchant, de l'accepter, prétextant qu'il n'avait reçu à ce sujet aucun pouvoir de son maître. De là, Fiodor Michaïlovitch courut chez le notaire, qui n'était plus dans son étude : il arrivait trop tard ! Au commissariat du district, il ne trouva aucun employé supérieur à cette heure. On lui proposa de repasser le soir. Toute la journée s'écoula pour lui dans l'agitation, et c'est seulement à dix heures qu'il put enfin remettre son texte au commissariat et recevoir un reçu signé du surveillant.

Aussitôt après, nous nous mîmes à table pour prendre le thé et la conversation gaie et libre que j'aimais recommença comme autrefois.

Je fus donc obligée de laisser de côté tous les thèmes que j'avais préparés.

Ma mère, un peu confuse au début, fut conquise par la visite du *célèbre* écrivain. Fiodor Michaïlovitch savait être charmant, et il m'arriva souvent de remarquer par la suite que les personnes, même prévenues contre lui, se laissaient enchanter. Dostoïewski m'apprit qu'il avait l'intention de se reposer pendant une semaine avant de commencer la troisième partie de *Crime et Châtiment*.

— Je ne viens pas vous demander votre aide, ma bonne Anna Grigorievna, dit-il. Pourtant, il m'était tellement facile de travailler avec vous ! Plus tard, je voudrais dicter encore, et j'espère que vous ne refuserez pas d'être de nouveau ma collaboratrice.

— Je vous aiderais volontiers, lui répondis-je, mais je ne sais pas comment Olchine prendrait la chose. Peut-être a-t-il désigné un sténographe ou une autre sténographe pour me remplacer auprès de vous.

— Je suis habitué à votre manière de travailler et j'en suis extrêmement satisfait. Il serait même étrange qu'Olchine songeât à me recommander un autre collaborateur, avec lequel je ne m'accorderais peut-être pas. Mais vous-même ne désirez-vous plus travailler avec moi ? En ce cas, je n'oserais insister.

Il était visiblement peiné. Je fis mon possible pour le rassurer, affirmant qu'Olchine ne mettrait aucune objection à un nouveau travail, mais qu'il ne m'était pas commode de le lui demander.

A onze heures, Fiodor Michaïlovitch se leva pour prendre congé. Au moment de me dire adieu, il me fit promettre de parler à Olchine la première fois que j'irais au cours, et de le tenir lui-même au courant du résultat. Nous nous quittâmes de la manière la plus amicale du monde et je revins à la salle à manger enchantée de la soirée.

Il ne s'était pas écoulé dix minutes que la servante vint nous dire qu'à la faveur de l'obscurité on venait de voler un coussin au cocher qui avait amené notre hôte. Dostoïewski promit de le dédommager de la perte qu'il avait subie, ce qui mit fin à son désespoir.

J'étais encore si jeune alors que cet incident me troubla, et je croyais qu'il pouvait faire impression sur nos relations, jusqu'à empêcher Dostoïewski de venir dans un tel endroit, où il s'exposait à se laisser voler comme l'avait été le cocher. Je m'attristais jusqu'aux larmes en imaginant qu'une circonstance fâcheuse pouvait peut-être détruire une intimité si agréable.

Le lendemain de la visite de Dostoïewski, j'allai passer toute la journée chez ma sœur, Marie Grigorievna Swatkowa, et la mis au courant, ainsi que son mari, Paul Grigorievitch, de ce qui avait trait à mon travail chez Dostoïewski. Ma sœur, que je voyais rarement, m'écouta avec attention, interrompant quelquefois, exigeant des détails ; puis, devant mon extraordinaire animation, elle s'écria :

— C'est en vain, Netotchka, que tu te laisses ainsi entraîner vers Dostoïewski. Tu vois bien que tes illusions

ne peuvent se réaliser. Plaise à Dieu qu'elles ne se réalisent pas, si c'est un homme malade, chargé de famille et couvert de dettes !

Je répondis avec feu que je ne me sentais pas le moins du monde *entraînée* vers Fiodor Michaïlovitch, que je n'avais aucune *illusion* ; plus simplement, j'étais heureuse de m'entretenir avec un homme de grand talent, et intelligent ; outre cela, je lui étais très reconnaissante de sa bonté et des attentions qu'il avait eues pour moi.

Pourtant, les paroles de ma sœur m'avaient troublée à ce point que, de retour à la maison, je me posai cette question :

— Est-il possible que Marie ait raison, et que je sois sous le charme de Dostoïewski ? Est-il possible que ce soit le commencement d'aimer ? Sentiment que je n'ai pas éprouvé encore. Quel désir fou de ma part ! Est-ce possible ? Mais, si c'est là le commencement de l'amour, que dois-je faire ? Ne faut-il pas, sous un prétexte quelconque, refuser le travail qu'il me propose, ne plus le voir, ne plus penser à lui, chercher peu à peu à l'oublier et me plonger dans une occupation quelconque afin de retrouver mon ancienne tranquillité d'âme qui m'a toujours été si chère ? Mais il est possible que ma sœur se trompe, pensai-je, et que mon cœur ne soit exposé à aucun danger. En ce cas, pourquoi me priver du travail que me procure la sténographie, travail que j'ai tant désiré, ainsi que cet heureux et intéressant commerce qui l'accompagne ?

Et puis, ne m'était-il pas pénible de le laisser sans sténographe, au moment où il y était habitué ? Parmi les élèves d'Olchine, si j'en excepte deux qui étaient constamment occupés, je ne voyais personne qui pût utilement me remplacer quant à la vitesse de mon écriture et à l'exactitude avec laquelle je remettais la copie. Toutes ces pensées me trottaient par la cervelle et je me sentais très agitée.

*
* *

Un dimanche, le 6 novembre, je me disposais à aller féliciter ma marraine à l'occasion de son jour de fête. Je ne la voyais qu'aux moments solennels. Comme elle attendait beaucoup de visites, je comptais dissiper dans le monde l'humeur qui me rongeait depuis quelques jours. Elle habitait très loin, au pont Alartchine, et je tenais à arriver avant la nuit. Pendant que la servante courait à la recherche d'une voiture, je m'assis au piano.

En jouant, il m'était impossible d'entendre la sonnette. Tout à coup, des pas d'homme derrière moi attirèrent mon attention. Je me retournai : à ma grande surprise, à mon grand plaisir, je vis entrer Fiodor Michaïlovitch. Il avait l'air timide, un peu confus, Je me levai pour aller à sa rencontre.

— Savez-vous, Anna Grigorievna, ce que j'ai fait ? dit-il en me serrant fortement la main. Ces derniers jours, je me suis terriblement ennuyé ; aujourd'hui, depuis le matin, je me demandais si je viendrais ou non vous voir, si cela serait convenable, si une visite aussi prompte ne vous semblerait pas, à vous et à votre maman, singulière. J'étais ici jeudi et nous ne sommes que dimanche ! Je m'étais résolu à ne venir chez vous sous aucun prétexte, et, cependant, me voilà, comme vous voyez.

— Que dites-vous là, Fiodor Michaïlovitch ! Maman et moi serons toujours contentes de vous voir à la maison.

Malgré toute mon assurance, la conversation ne s'accrochait pas ; je ne pouvais surmonter mon agitation et je répondais seulement aux questions de Fiodor Michaïlovitch, ne lui demandant presque rien. Mais mon trouble avait une autre cause encore : le salon où nous nous trouvions était une pièce assez grande que l'on n'avait pas eu le temps de chauffer, il y faisait froid, et Dostoïewski fit cette observation :

— Comme il fait froid chez vous, et comme vous êtes froide vous-même, aujourd'hui !

Puis, remarquant ma robe de soie gris clair, il me demanda où je me proposais d'aller.

Apprenant que j'étais sur le point de faire une visite à ma marraine, il dit qu'il n'avait pas l'intention de me retenir, et proposa de me conduire dans son traîneau, car nous devions prendre la même direction. Je consentis volontiers et nous nous mîmes en route. A un tournant brusque, Fiodor Michaïlovitch voulut me retenir par la taille. Comme les autres jeunes filles des années 60, j'avais une prévention contre les attentions et galanteries de toutes sortes, baisers sur la main, étreintes et autres serrements.

— Je vous en prie, m'écriai-je, ne vous dérangez pas, je ne tomberai pas !

Dostoïewski, que je crus offensé, répondit :

— Comme je voudrais que vous tombiez tout de suite du traîneau !

J'éclatai de rire et la paix fut faite. Nous bavardâmes gaiement tout le reste du chemin et mon humeur chagrine se dissipa. En me quittant, Dostoïewski me pria d'aller le voir chez lui le surlendemain, afin que nous commencions à nous entendre au sujet de la rédaction de *Crime et Châtiment*.

CHAPITRE II

DÉCLARATION D'AMOUR

Le 8 novembre est l'un des jours les plus mémorables de ma vie. C'est le 8 novembre que Fiodor Michaïlovitch me dit qu'il m'aimait et qu'il me demanda d'être sa femme. Depuis ce jour, un demi-siècle s'est écoulé ; pourtant, tous les détails en sont si nets dans ma mémoire qu'il me semble que cet instant a eu lieu il y a un mois.

Il faisait clair et froid. Venue à pied chez Dostoïewski, j'arrivai en retard d'une bonne demi-heure au rendez-vous. Fiodor Michaïlovitch m'attendait visiblement depuis longtemps. Aussitôt qu'il entendit ma voix, il vint immédiatement à ma rencontre dans l'antichambre.

— Enfin, vous voilà ! dit-il joyeusement en m'aidant à délier les rubans de mon capuchon et à enlever mon manteau.

Nous entrâmes ensemble dans son cabinet de travail. Ce jour-là, il faisait clair dans la pièce. Je remarquai avec étonnement que Fiodor Michaïlovitch était très ému. Son agitation était si grande, l'expression de son visage si pleine d'enthousiasme, qu'il en paraissait plus jeune.

— Comme je suis heureux de vous voir ! Je craignais beaucoup que vous n'eussiez oublié votre promesse.

— Mais pourquoi donc penser ainsi ? Quand je donne ma parole, je la tiens.

— Pardonnez-moi, je sais que vous êtes toujours fidèle à votre parole ; je suis si heureux de vous revoir !

— Je suis contente aussi, Fiodor Michaïlovitch. Et quelle joyeuse humeur ! Vous serait-il donc arrivé quelque chose d'agréable ?

— Oui, agréable. Cette nuit, j'ai fait un rêve merveilleux.

— Seulement ? dis-je en riant.

— Ne riez pas, je vous en prie, je crois que les rêves signifient beaucoup, et les miens sont toujours prophétiques. S'il m'arrive de voir mon frère Micha, et principalement mon père, je sais que je cours un danger.

— Racontez-moi votre rêve.

— Vous voyez cette cassette de palissandre ? C'est un cadeau d'un ami de Sibérie, Tchokan Valikanoff. Elle m'est précieuse : j'y enferme mes manuscrits, des lettres, des souvenirs qui me sont chers. Or, voici qu'en rêve je me vis assis devant cette cassette, en train d'examiner des papiers. Tout à coup, j'aperçus parmi eux un objet brillant, qui scintillait, pareil à une étoile. Je fouillai plus avant ; et l'étoile tantôt apparaissait, tantôt disparaissait. Très intéressé, je me mis à ranger lentement les papiers, et je découvris un tout petit brillant, mais rempli de feux, étincelant.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Voilà le malheur, je ne m'en souviens pas... D'autres rêves suivirent, et je ne sais ce qu'il est devenu. Mais c'était un bon rêve.

— Il me semble, dis-je, qu'on explique les rêves au rebours de leur sens.

Mais je regrettai mes paroles dans le même instant : la figure de Fiodor Michaïlovitch venait de changer très vite, comme si elle se fût éteinte.

— Ainsi, vous pensez qu'il ne m'est rien arrivé d'heureux ? Que c'est seulement une vaine espérance ? s'écria-t-il avec tristesse.

— Je ne sais pas expliquer les rêves et je n'y crois pas du tout, répondis-je.

Pourtant, j'étais peinée de voir que sa belle humeur avait disparu ; j'essayai de le distraire, et quand il me demanda quels rêves je faisais, je cherchai un tour comique :

— Ce que je vois le plus souvent dans mes rêves, c'est notre ancienne directrice du gymnase, une personne majestueuse, qui porte aux tempes des boucles à l'ancienne mode ; et toujours je l'entends me reprocher quelque chose. Je vois aussi un chat rouge qui saute sur moi par-dessus la grille de notre jardin, et qui me fait terriblement peur.

— Ah ! vous, fillette, fillette ! répétait-il en riant et en me regardant avec des yeux caressants. Ce sont les rêves que vous voyez ! Eh bien ! parlez-moi de la fête chez votre marraine. Était-elle amusante ?

— Très gaie. Après le dîner, les personnes respectables ont joué aux cartes, et nous, les jeunes, rassemblés dans le cabinet du maître de maison, toute la soirée nous avons bavardé avec entrain. Il y avait là deux étudiants très aimables et très amusants.

A ces mots, la physionomie de Dostoïewski s'assombrit de nouveau. Cette fois, je fus très étonnée de voir avec quelle rapidité et quelle brusquerie son humeur changeait. Ne connaissant pas le caractère de l'épilepsie, je pensai qu'une telle mobilité annonçait l'approche d'une crise et demeurai glacée d'effroi.

Nous en avions fait la remarque depuis longtemps : aussitôt que j'arrivais, Dostoïewski me racontait ce qu'il avait fait et où il était allé en mon absence. Je me hâtai donc, cette fois encore, de lui demander ce qui l'avait occupé des derniers jours.

— J'ai pensé à un nouveau roman, répondit-il.

— Que dites-vous là ! Intéressant ?

— Pour moi, il est très intéressant. Seulement, la fin m'embarrasse un peu. La psychologie d'une jeune fille y

est mêlée. Si j'étais à Moscou, je m'adresserais à ma nièce Sonia ; aujourd'hui, c'est vous que je prierai de...

Quel orgueil pour moi de m'apprêter à mettre mes connaissances au service du talent !

— Qui est le héros de votre roman ? demandai-je.

— Un peintre, un homme qui n'est plus jeune, en un mot, un homme de mon âge.

— Racontez, racontez ! je vous en prie.

Et voilà qu'en réponse à ma question, il se lança dans une improvisation étourdissante. Jamais, ni avant ni depuis ce jour, je n'ai entendu de la bouche de Dostoïewski un récit si parfaitement inspiré. Plus il parlait, plus je devinais clairement qu'il me racontait sa propre vie, prenant soin de changer seulement les noms et les circonstances. Je retrouvais sous sa parole l'ensemble de ce qu'il m'avait dit auparavant par petites tranches, et tandis qu'il parlait, tous les détails enchaînés de son récit m'éclairaient sur les rapports qu'il avait eus avec sa femme défunte, qu'il avait avec ses parents. Ce roman me mit au courant d'une enfance austère, de la mort brusque d'un père chéri, de certaines circonstances fatales (une douloureuse maladie) qui, pendant une dizaine d'années, privèrent le peintre de la liberté et de son art bien-aimé. Et le roman continuait... Retour à l'existence, guérison du peintre, rencontre de la femme qu'il aima, chagrins que lui causa cet amour..., mort de cette femme et de ses proches..., mort de sa sœur préférée..., la pauvreté, les dettes...

L'état d'âme du héros, sa solitude, le désenchantement qu'il éprouve dans son entourage, la soif d'une nouvelle existence... besoin d'aimer, désir passionné de trouver de nouveau le bonheur à tout prix.

On ne pouvait s'y méprendre. Ce récit était celui des souffrances de l'auteur lui-même, et non le résultat de sa fantaisie.

Le portrait de son héros, Dostoïewski n'avait pas craint de le présenter sous de sombres couleurs. A écouter le narrateur, ce héros avait vieilli avant l'âge, atteint d'une

maladie incurable (paralysie des mains). Il était sombre, soupçonneux, d'un cœur tendre, il est vrai, mais incapable d'exprimer ses sentiments, artiste peut-être, et artiste de talent, sans succès pourtant, n'ayant pas réussi une seule fois dans sa vie, à donner à ses idées la forme dont il rêvait, ce qui le faisait souffrir constamment.

Reconnaissant Dostoïewski dans ce personnage, je ne pus m'empêcher de l'interrompre de la sorte :

— Mais pourquoi, Fiodor Michaïlovitch, avoir ainsi humilié votre héros ?

— Je vois qu'il ne vous est pas sympathique.

— Au contraire, il l'est beaucoup. Il a un cœur d'or. Que de malheurs l'ont accablé, et comme il les supporte sans murmurer ! Un autre à sa place, qui aurait enduré tant de chagrins, serait nécessairement devenu méchant ; pourtant, votre héros aime les hommes et leur vient en aide. Non, vous êtes véritablement injuste envers lui !

— C'est vrai, je vous approuve, il a effectivement un grand cœur, un cœur aimant. Comme je suis content que vous l'ayez compris ! Alors, dit-il en continuant son récit, à ce moment décisif de son existence, l'artiste rencontre sur sa route une jeune fille de votre âge, ou de deux ans plus âgée. Nous l'appellerons Anna, pour ne pas nommer l'héroïne. C'est un beau nom...

Ces mots m'apportèrent la conviction qu'il faisait allusion à Anna Vassilievna Korvin Kroukovska, son ancienne fiancée. A ce moment, j'oubliai tout à fait que je m'appelle Anna aussi. Je pensais si peu que son récit eût quelque rapport avec moi ! Il me vint à l'esprit que le thème de ce roman était né de l'impression produite sur lui par une lettre qu'il avait reçue naguère d'Anna Vassilievna, alors à l'étranger, et dont il m'avait parlé quelques jours auparavant, et mon cœur se serra. Le portrait de l'héroïne apparaissait sous d'autres traits que celui du héros. Dans la bouche de l'auteur, Anna était douce, intelligente, bonne, vivante, et montrait infiniment de tact dans ses rapports avec les autres. J'accordais à cette époque une

grande importance à la beauté féminine et je ne pus me retenir de demander :

— Est-elle jolie, votre héroïne ?

— Ce n'est pas une beauté, certainement, mais elle n'est vraiment pas mal, et j'aime sa figure.

Il me sembla que Dostoïewski se trahissait. Je me sentais mal à l'aise. J'éprouvais aussi un sentiment d'hostilité contre Korvin Kroukovska, et je fis cette remarque :

— Je crois que vous idéalisez votre Ania. Est-elle vraiment ce que vous dites ?

— Absolument. Je l'ai très bien étudiée. Le peintre, poursuivit-il, avait rencontré Ania dans un cercle d'artistes, et plus il la voyait, plus elle lui plaisait. Bientôt, il eut la profonde conviction qu'il trouverait le bonheur avec elle. En même temps, ce rêve lui paraissait presque impossible. Que pouvait-il, en effet, donner à cette jeune fille heureuse de vivre, bien portante, lui qui était vieux, malade et criblé de dettes ? C'eût été, de sa part à elle, un terrible sacrifice. Ne devait-elle pas regretter amèrement plus tard d'avoir enchaîné son sort au sort de l'autre ? Tout compte fait, est-il vraisemblable qu'une jeune fille si différente par le caractère et par l'âge puisse aimer mon peintre ? N'est-ce pas une erreur de psychologie ? C'est à ce sujet que je voudrais connaître votre opinion, Anna Grigorievna.

— Pourquoi serait-ce impossible ? Si, comme vous le dites, votre Ania n'est pas une simple coquette, si elle a du cœur, pourquoi n'aimerait-elle pas votre personnage ? Il est indifférent qu'il soit malade et pauvre. Est-il donc vrai qu'on ne puisse aimer que l'extérieur et la richesse ? Pourquoi voyez-vous un sacrifice de sa part ? Si elle aime, elle sera heureuse, et il ne lui arrivera jamais de rien regretter.

Je m'échauffais en parlant et Dostoïewski me regardait avec émotion.

— Vous croyez qu'elle pourrait l'aimer sincèrement, et pour la vie ?

Il se tut, comme s'il hésitait. Puis :

— Mettez-vous à sa place pour une minute, dit-il à voix tremblante. Supposez que ce peintre, ce soit moi, que je vous avoue mon amour, que je vous demande d'être ma femme. Dites, que répondriez-vous ?

La figure de Dostoïewski révélait un tel trouble, une telle agitation de l'âme, que je compris enfin : il ne s'agissait pas d'une simple conversation littéraire, et j'aurais porté un coup mortel à son amour-propre, à son orgeuil, si je lui avais donné une réponse négative. Je regardai le visage si ému qui m'était si cher, et :

— Je vous répondrais que je vous aime, que je vous aimerai toute ma vie.

Je ne rapporterai pas les paroles si tendres, si pleines d'amour que Fiodor Michaïlovitch me dit à cette minute inoubliable. Elles sont sacrées pour moi. J'étais frappée, presque anéantie par un immense bonheur, et longtemps je n'arrivais pas à y croire. Je me rappelle qu'une heure plus tard environ, quand il commença de m'exposer le plan de notre vie future et qu'il me demanda mon opinion, je lui répondis :

— Puis-je vraiment penser à quelque chose ? Maintenant, je suis donc terriblement heureuse !

Ignorant la façon dont les choses s'arrangeraient et la date à laquelle aurait lieu notre mariage, nous décidâmes de n'en parler à personne, en faisant exception pour ma mère.

Fiodor Michaïlovitch me promit de venir passer à la maison toute la soirée du lendemain, ajoutant qu'il attendrait ce moment avec impatience.

Il m'accompagna dans la galerie et me noua soigneusement les rubans de mon mantelet. J'étais prête à partir lorsqu'il m'arrêta par ces mots :

— Anna Grigorievna, je sais donc, à présent, ce qu'est devenu mon petit brillant.

— Comment ! Vous vous souvenez de votre rêve ?

— Non, je ne me souviens pas du rêve, mais je l'ai enfin trouvé et j'ai l'intention de le conserver toute ma vie.

— Vous vous trompez, Fiodor Michaïlovitch, dis-je en riant. Vous n'avez pas trouvé de brillant, mais une simple petite pierre.

— J'ai la conviction, cette fois, de ne pas me tromper, dit-il avec le plus grand sérieux en me souhaitant le bonsoir.

CHAPITRE III

FIANÇAILLES

Mon âme était débordante d'allégresse lorsque je quittai Dostoïewski. Pendant toute la durée du trajet, je proférais des exclamations, sans aucun égard pour les passants :

— Mon Dieu ! quel bonheur ! Est-il possible qu'il devienne mon mari !

Le bruit de la foule dans la rue me rappela ma propre présence, et je me souvins que j'étais attendue à dîner par des parents, à l'occasion de la fête de mon cousin germain, Michel Nicolaïévith Snitkine. J'entrai dans une boulangerie — à cette époque, il y avait très peu de confiseries — pour acheter un gâteau. Mon être portait tant de joie que tout le monde me paraissait bon et affable ; à tous j'aurais voulu dire quelques paroles agréables. D'ailleurs, il me fut impossible de me retenir, et je fis cette remarque à la demoiselle allemande qui servait les gâteaux :

— Quel superbe teint que le vôtre, et comme vous êtes délicieusement coiffée !

Un grand nombre d'invités étaient déjà rassemblés chez mes parents ; mais je ne vis pas ma mère, bien qu'elle eût promis d'arriver pour le dîner. Cela me chagrina, car je désirais follement lui faire part de ma joie exubérante.

Le dîner fut gai, mais je me conduisis fort étrangement, tantôt riant de tout, tantôt abîmée dans des réflexions. Je n'entendais pas ce qu'on me disait et répondais à tort

et à travers. Même, j'appelai un monsieur Fiodor Michaïlovitch. On commença de se moquer de moi, à ce point que je fus obligée de prétexter une forte migraine. Enfin, ma bonne maman arriva. Je courus à sa rencontre jusqu'à la porte d'entrée, l'enlaçai et lui murmurai à l'oreille :

— Félicite-moi, je suis fiancée !

Il me fut impossible d'en dire davantage, car nos parents s'étaient levés pour venir saluer ma mère. J'ai le souvenir que, toute la soirée, maman m'observa, me scruta, n'arrivant certainement pas à deviner lequel, parmi les assistants qui s'intéressaient à moi, j'avais choisi pour mari. C'est seulement sur le chemin de la maison que je pus lui nommer Dostoïewski. Je ne sais si elle fut contente, je pense même le contraire. Femme d'expérience, ayant beaucoup fréquenté le monde, il lui était impossible de ne pas prévoir les tourments et le chagrin auxquels m'exposait cette union, en raison de l'état de santé de mon futur mari et de la médiocrité de ses moyens d'existence. Mais elle n'essaya pas de me dissuader, comme d'autres personnes le firent par la suite, et je lui en suis reconnaissante. Et qui donc aurait pu me faire refuser cet immense bonheur que je voyais devant moi, et qui fut réellement, pour nous deux, le bonheur, malgré les difficultés de notre existence commune, la maladie de mon mari et les dettes !

Le lendemain, 9 novembre, la journée paraissait sans fin. Incapable de rien faire, je me souvenais des moindres détails de notre entretien de la veille, détails que je relatai jusque dans mon cahier de sténographie.

Dostoïewski arriva à six heures et demie et commença par s'excuser d'être venu en avance d'une demi-heure.

— Mais, dit-il, je ne pouvais attendre davantage, si grand était mon désir de vous revoir le plus tôt possible.

— Nous sommes logés à la même enseigne [1], lui répondis-je en riant. Toute la journée, je n'ai fait que penser à

1. En français dans le texte.

vous, et je suis on ne peut plus heureuse que vous soyez arrivé.

Il remarqua tout de suite que j'étais vêtue d'un costume clair :

— En route, je ne cessais de me demander si vous quitteriez le deuil pour prendre un autre costume ; et voilà que je vous trouve en rose !

— Comment pourrait-il en être autrement, quand j'ai le cœur inondé de bonheur ! Il va sans dire que je continuerai à porter le deuil dans la société tant que nous n'aurons pas annoncé notre mariage, mais ici, pour vous, je serai en toilette claire.

— Le rose vous va à ravir, dit Fiodor Michaïlovitch, mais il vous rend plus jeune et il semble que vous soyez une petite fille.

De fait, ma jeunesse le troublait visiblement. Je me mis donc à rire, l'assurant que je vieillirais très vite, et, bien que cette promesse fût à ce moment une plaisanterie, je la vis se réaliser très rapidement par la suite, aidée par de nombreuses circonstances ; ou, pour être plus juste, je ne vieillis pas, j'essayai par mes toilettes et par ma conversation de paraître une dame assez mûre, si bien que la différence d'âge entre nous devint de moins en moins visible.

Aussitôt que ma mère fut entrée, Fiodor Michaïlovitch lui baisa la main.

— Vous savez certainement, dit-il, que j'ai demandé la main de votre fille. Elle consent à devenir ma femme et j'en suis bien heureux, mais je voudrais beaucoup vous entendre approuver son choix. Anna Grigorievna m'a dit tant de bien de vous que je suis habitué à vous respecter. je vous donne ma parole que je ferai tout mon possible, et même tout l'impossible, pour la rendre heureuse. Pour vous, je serai le plus dévoué, le plus aimant des gendres.

Je dois lui rendre cette justice que, durant les quatorze années de notre mariage, il fut toujours prévenant et bon pour ma mère, qu'il aima et respecta sincèrement.

Dostoïewski prononça son petit discours avec solennité, s'embrouillant toutefois quelque peu, ce dont il eut conscience plus tard. Maman, très touchée, prit mon fiancé dans ses bras, lui demanda de m'aimer, d'avoir soin de moi et se mit à pleurer.

Je m'empressai de mettre un terme à ces épanchements, un peu désagréables pour Dostoïewski, en m'écriant :

— Chère maman, donne-nous vite du thé. Fiodor Michaïlovitch a terriblement froid.

Aussitôt qu'on nous eut servis, nous nous enfonçâmes, le verre en main, dans de bons vieux fauteuils. Après une heure d'adorable conversation, la bonne nous annonça l'arrivée de deux jeunes gens, qui venaient très souvent à la maison. Cette visite inattendue ne me réjouit pas le moins du monde, ce jour-là. Je priai maman de les recevoir et de m'excuser auprès d'eux en disant que j'avais la migraine.

— Je vous en prie, Anna Grigorievna recevez-les ! s'écria Fiodor Michaïlovitch.

Puis, tourné de mon côté, il ajouta à voix basse :

— Je veux vous voir dans la société des jeunes gens. N'oubliez pas que je ne vous ai vue jusqu'ici qu'entre nous, avec des vieux !

Je répondis par un sourire et demandai qu'on les fît entrer. Présentés à Fiodor Michaïlovitch, que je leur nommai, ces jeunes gens furent quelque peu gênés de leur brusque rencontre avec le célèbre romancier. Afin de leur expliquer la mise en scène légèrement solennelle dans laquelle ils nous trouvaient, je dis à nos hôtes que nous fêtions l'achèvement d'un nouveau roman, — achèvement dû à notre collaboration. Je tenais beaucoup à faire naître la conversation et à y mêler Dostoïewski. Saisissant au vol la question de l'un des visiteurs qui me demandait si je me ressentais encore de ma migraine de la veille, je lui dis :

— C'est votre faute. Vous fumez tous tellement, ici ! N'est-ce pas votre avis, Fiodor Michaïlovitch ? Il est mauvais de trop fumer.

— Je suis un mauvais juge, car je fume beaucoup.

— Mais c'est nuisible à la santé.

— Assurément, c'est nuisible, mais c'est une habitude dont on se passe difficilement.

Ce sont les seuls mots qu'il prononça, et il me fut impossible de l'amener à parler, malgré tous mes efforts. Il fumait et se contentait de nous regarder d'un œil interrogateur. Les jeunes gens, troublés par la présence de Dostoïewski dont le nom leur imposait, racontèrent qu'il avait été décidé la veille, après notre départ, d'aller entendre *Judith*, de Serov, et qu'ils étaient chargés de me demander un jour à ma convenance, afin de retenir une loge. Je leur expliquai très aimablement, mais très catégoriquement, qu'il m'était impossible d'aller à l'Opéra, étant obligée de travailler beaucoup la sténographie pour rattraper mes camarades.

— Parfait ! Mais, le 15 novembre, vous viendrez au concert, vous l'avez promis, dit l'un d'eux, fort chagriné.

— Je n'irai pas non plus au concert, toujours pour la même raison.

— Mais ce même concert vous a beaucoup plu, l'année dernière.

— Que savons-nous de ce qui eut lieu l'an dernier ! Depuis ce temps, l'eau a passé sous les ponts, répondis-je sentencieusement.

Alors les jeunes visiteurs se sentirent de trop et se levèrent pour s'en aller. Je ne les retins pas.

— Eh bien ! êtes-vous content de moi ? demandai-je à Fiodor Michaïlovitch aussitôt qu'ils furent partis.

— Vous avez gazouillé comme un oiseau. Il est dommage seulement que vous ayez offensé vos adorateurs en repoussant nettement tout ce qui vous intéressait.

— Que Dieu les bénisse ! Que sont-ils pour moi, maintenant ? Je n'ai besoin que d'un seul, mon tendre, mon cher, cher Fiodor Michaïlovitch.

— Suis-je donc si cher, si bon pour vous ?

Et notre entretien intime se prolongea ainsi toute la soirée.

Quel heureux temps pour moi ! Et comme je m'en souviens avec une reconnaissance profonde pour ma destinée !

La décision que nous avions prise de tenir nos fiançailles secrètes à l'égard de nos parents et connaissances ne dura qu'une semaine. Notre secret fut découvert de la manière la plus inattendue. Lorsque Dostoïewski venait à la maison, il prenait ordinairement un izvostchik à l'heure, de sept à dix. Pendant la route assez longue, à l'aller et au retour, Fiodor Michaïlovitch, qui aimait beaucoup les gens du commun, causait avec son cocher, et comme il éprouvait le besoin de partager sa joie avec quelqu'un, il racontait à ce compagnon qu'il était sur le point de se marier. Un jour qu'il rentrait à la maison, ne trouvant pas de monnaie dans sa poche, il promit au cocher de lui faire apporter le prix de sa course par sa servante. Ne sachant pas auquel des trois izvostchiks qui se trouvaient devant la porte elle devait remettre la somme, Fédocie demanda :

— Qui de vous a amené le « vieux monsieur » ?

— Le fiancé ? C'est moi !

— Quel fiancé ? Notre monsieur n'est pas fiancé.

— Ah ! pardon, il est fiancé. C'est lui-même qui me l'a dit. Et de plus j'ai vu la fiancée quand on a ouvert la porte. Elle est sortie pour l'accompagner. Elle est si joyeuse, elle rit tout le temps !

— Bon, d'où as-tu amené le monsieur ?

— De près de Smolny, que je l'ai ramené.

Connaissant mon adresse, Fédocie devina qui était la fiancée de son maître et s'empressa d'annoncer cette nouvelle à Paul Alexandrovitch. Dostoïewski me raconta cette scène le lendemain (il avait interrogé Fédocie) mais d'une manière si pittoresque qu'elle m'est restée pour toujours dans la mémoire. Quand je demandai à connaître la sorte d'impression que l'annonce de nos fiançailles avait produite sur son beau-fils, Fiodor Michaïlovitch s'assombrit ; il aurait voulu éviter cette question. Mais j'insistai pour savoir les détails. Alors il se mit à rire et me raconta que le matin même, revêtu d'un costume de parade et muni de ses

lunettes bleues qu'il ne portait que dans les circonstances solennelles, son beau-fils s'était présenté à lui dans son cabinet de travail et lui avait annoncé qu'il était au courant de son futur mariage ; qu'il en était consterné, étonné, révolté ; que, pour décider de son sort, Fiodor Michaïlovitch ne pensait pas à demander l'avis et le consentement de son *fils*, qu'une telle décision touchait de très près. Là-dessus, il pria son *père* de se souvenir qu'un *vieillard* n'était plus d'âge ni de force à commencer une nouvelle vie, lui rappela qu'il avait d'autres obligations, et ainsi de suite, et ainsi de suite...

Paul Alexandrovitch, d'après Dostoïewski, avait parlé gravement, emphatiquement, d'une façon menaçante, et d'un ton si révoltant, que, hors de soi, Fiodor Michaïlovitch l'avait en criant chassé de son cabinet.

Deux jours plus tard, lorsque j'arrivai chez mon fiancé, qui venait d'avoir une attaque, je n'aperçus pas le beau-fils. Il remuait avec bruit les meubles de la salle à manger et tançait furieusement la servante, avec l'intention de me faire savoir qu'il était à la maison. La semaine suivante, Paul Alexandrovitch, vraisemblablement stylé par son beau-père, entra dans la cabinet, me félicita sèchement, officiellement, et resta environ dix minutes sans dire un mot, l'air chagriné et offensé. Ce jour-là, Fiodor Michaïlovitch se trouvait dans d'excellentes dispositions ; de mon côté, je me sentais très gaie. Tous deux nous étions si heureux que nous n'accordions aucune attention au ton sévère et mesuré de Paul Alexandrovitch. Quand il s'aperçut enfin que son air rude n'avait aucun effet sur nous, sinon d'irriter Dostoïewski seulement, sa méchanceté se changea en douceur, et il se mit à me parler avec politesse et amabilité, ne manquant toutefois pas l'occasion de me décocher un trait.

***

L'heureux temps de nos fiançailles s'écoula pour nous extraordinairement vite. A l'extérieur, les jours passaient

d'une manière monotone : sous prétexte de quelque travail urgent, je ne me montrais chez personne et je n'invitais personne à la maison ; je n'allais ni au concert ni au théâtre. La seule exception à cette règle fut une soirée que nous passâmes à la représentation du drame d'Alexis Tolstoï : *La Mort d'Ivan le Terrible*, que Dostoïewski estimait beaucoup, et qu'il avait voulu voir avec moi. Nous étions dans une loge avec Emilie Fiodrovna, accompagnée de sa fille et de ses fils, et Paul Alexandrovitch. Quelque agréable que fût pour moi le plaisir d'échanger mes impressions avec Fiodor Michaïlovitch, la présence de personnes mal disposées à mon égard rendit pour moi la soirée pénible. Emilie Fiodrovna me montra si ouvertement son animosité qu'à la fin je devins tout à fait triste. Fiodor Michaïlovitch, l'ayant remarqué aussitôt, je m'empressai de mettre mon humeur sur le compte de la migraine. Pourtant, cette soirée désagréable ne porta aucune atteinte à mes heureuses dispositions. A la vérité, j'étais dans un état d'allégresse perpétuelle. Auparavant, je trouvais toujours une occupation ; depuis nos fiançailles, je ne faisais absolument rien. Je pensai à Fiodor Michaïlovitch toute la journée, me souvenant des conversations que nous avions eues ensemble, et j'attendais sa venue avec la plus grande impatience.

Il venait, d'habitude, à sept heures, quelquefois une demi-heure plus tôt. Le samovar était toujours sur la table. Nous étions en hiver, et je craignais constamment qu'il n'eût froid pendant le long trajet qu'il devait faire jusqu'à la maison. Dès qu'il entrait dans la chambre, je lui faisais apporter un verre de thé bouillant. Je regardais comme un grand sacrifice de sa part ses visites quotidiennes ; je le plaignais et, contre mon désir, je l'engageais à ne venir que tous les deux jours. En réponse, Fiodor Michaïlovitch m'assurait qu'il était infiniment doux pour lui de se trouver auprès de moi, qu'il revivait et se calmait en ma présence, et qu'il ne cesserait ses visites régulières que si elles me fatiguaient. Il parlait ainsi en plaisantant, car il voyait

lui-même à quel point sa vue me transportait de plaisir.

Après le thé, nous laissions nos corps descendre dans nos vieux fauteuils, non sans avoir disposé toutes sortes de douceurs sur une petite table. Il apportait, chaque soir, un petit paquet de Ballet, sa confiserie préférée. Au courant de sa situation matérielle assez difficile, je lui demandais de venir les mains vides, mais il trouvait que les cadeaux du fiancé à la fiancée rappelaient une vieille habitude excellente qu'il eût été dommage de supprimer.

De mon côté, j'avais soin de lui offrir toujours ce qu'il préférait : poires, raisin sec, figues, pâtes de fruits. Je courais moi-même les magasins pour découvrir une friandise particulière, afin de le gâter un peu, et je l'entendais s'étonner en assurant qu'une gourmande seule pouvait dénicher d'aussi bonnes choses.

Un peu avant dix heures, je commençais à le presser de s'en aller, car l'endroit où nous habitions était assez désert et je craignais toujours qu'il ne lui arrivât quelque malheur. Le premier soir, je proposai de le faire accompagner par notre portier, mais il ne voulut pas m'entendre, affirmant qu'il ne craignait rien et qu'il se débrouillerait bien tout seul, à supposer qu'il fît une mauvaise rencontre. Son assurance ne me calmait guère, et je recommandais au portier de l'accompagner en secret jusqu'au coin de la rue Slonovaïa, toujours très animée, en se tenant à quinze ou vingt pas derrière lui.

Il lui arrivait quelquefois de ne pouvoir venir à la maison, soit qu'il fît une conférence au cercle littéraire, soit qu'il fût invité à dîner ; mais nous nous étions entendus la veille : c'est moi qui allais chez lui d'une heure à cinq, et je ne puis me souvenir sans attendrissement de son insistance à me faire rester dix minutes encore, un quart d'heure, en me disant à voix plaintive :

— Pense donc, Ania, je ne te verrai pas pendant vingt-quatre heures !

Il lui arrivait aussi de pouvoir s'échapper d'une soirée en brûlant la politesse, ou de terminer sa conférence à temps,

et d'apparaître ainsi tout triomphant à la maison, à neuf heures, ou plus tard.

— Je me suis sauvé comme un écolier, s'écriait-il, afin de pouvoir m'asseoir auprès de vous ne fût-ce qu'une demi-heure.

J'étais naturellement on ne peut plus heureuse de le revoir une fois de plus dans la même journée.

Lorsqu'il arrivait à la maison, il était toujours de très tendre et agréable humeur, satisfait et joyeux, et je ne pouvais pas comprendre comment avait pris corps la légende qui le représentait triste sans cesse, ainsi que je l'avais lu, ou entendu chez des connaissances. A ce propos, un détail me revient à l'esprit. Un jour que nous parlions de mon professeur de sténographie, P. M. Olchine, Fiodor Michaïlovitch me dit :

— Quel homme sombre que cet Olchine !

J'éclatai de rire :

— Eh bien ! répondis-je, apprends donc qu'il m'a déclaré aussitôt après son entrevue avec toi : « Je vous propose de travailler chez le romancier Dostoïewski ; seulement, je ne sais comment vous pourrez vous accorder avec lui, il m'a paru si sombre, si triste ! » Et voilà que tu t'exprimes de la même façon sur son compte. Le certain est que, tous deux, vous n'êtes ni sombres ni tristes, vous le paraissez à peine.

— Qu'as-tu donc répondu à Olchine ? demanda mon fiancé, qui était curieux.

— Pourquoi ne m'accorderais-je pas avec Dostoïewski ? Au contraire, je ferai mon possible pour exécuter ce qu'il attend de moi. Quant à l'écrivain, mon admiration pour lui est telle que je le crains.

— Et vois ! malgré l'avertissement d'Olchine, nous nous sommes accordés, et accordés pour toute la vie, n'est-il pas vrai, ma chère Annette ? ajouta-t-il en me regardant de façon caressante.

Quand il arrivait ainsi, radieux, j'étais joyeuse à l'excès, intarissable, bavarde. Ma voix résonnait comme une clo-

chette, et j'éclatais de rire à propos d'une bagatelle, tandis qu'il applaudissait et s'écriait avec une terreur comique :

— Eh bien ! que vais-je faire d'une telle enfant, dis-le-moi, je t'en prie ? Qu'est donc devenue la sévère et quasi dure Anna Grigorievna qui venait travailler sous ma dictée ? On me l'a totalement changée !

Aussitôt, je cherchais une contenance grave et commençais de parler sur un ton de commandement qui se terminait par notre rire commun.

Pourtant, je n'étais pas toujours joyeuse, et même pas contente du tout lorsque Dostoïewski jouait le rôle d'un « vieux jeune ». Il pouvait, des heures durant, adopter le langage et les idées de son héros, le vieux prince de *Diadouchkina Son (Le Rêve du Vieil Oncle)* s'exprimer de façon inattendue, originale, extraordinaire, discourir avec allégresse et talent, mais ces récits à la manière d'un vieux-jeune, comme ce vieillard-qui-ne-valait-rien, me déplaisaient fortement, et je dirigeais toujours la conversation sur un autre sujet.

De quoi n'avons-nous pas parlé pendant ces trois mois d'heureux jours ? Je demandais à Fiodor Michaïlovitch les détails de son enfance, de son adolescence, de son passage à l'école des ingénieurs, de son activité politique, de son séjour en Sibérie, de son retour.

— Je veux tant connaître toute ta vie ! lui disais-je, avoir une image claire de ton passé, et comprendre ta nature profonde.

Il se souvenait volontiers de son heureuse et tranquille enfance et parlait de sa mère avec une ardente tendresse. Il aimait particulièrement son frère aîné Micha et sa grande sœur Varia ; ses jeunes frères et ses jeunes sœurs ne lui avaient pas laissé de vive impression. Je l'interrogeai sur sa vie sentimentale, et il me semblait étrange que, se rapportant à ses souvenirs, il ne trouvât pas dans sa jeunesse de sérieuse et violente passion pour une femme quelconque. Ce qui s'explique pour moi par le fait qu'il se donna très jeune à une vie uniquement cérébrale. Ses créations l'absorbèrent

à tel point que sa vie personnelle s'en trouva reléguée au second plan. Il faut ajouter qu'il mit encore toutes ses pensées au service de la politique, pour laquelle il fut d'ailleurs obligé de payer de sa personne.

J'essayai de l'interroger sur sa femme défunte, mais il n'aimait pas à s'en souvenir, et il est curieux que dans toute notre vie conjugale il n'ait parlé de Marie Dmitrievna qu'une seule fois, à Genève. Il avait une mémoire incomparablement plus empressée quand il s'agissait de son ancienne fiancée, A. V. Korvin Kroukowska ; c'est pourquoi je voulus connaître à la suite de quelles circonstances leurs fiançailles avaient été rompues.

— Anna Vassilievna est une des meilleures femmes que j'aie rencontrées dans ma vie. Elle est spirituelle, intelligente, cultivée, au fait des questions littéraires. Elle a un cœur sensible et bon ; c'est une demoiselle pleine de hautes qualités morales. Pourtant, ses convictions sont diamétralement opposées aux miennes et elle ne peut céder en rien, car elle a un caractère trop tranché. Il est probable qu'en raison de cet état de choses, notre mariage ne pouvait pas être heureux. Je lui ai rendu la parole qu'elle m'avait donnée, et c'est de tout cœur que je lui souhaite de rencontrer un homme qui accepte ses idées, un homme qui la rende heureuse.

Dostoïewski conserva toute sa vie les meilleurs rapports d'amitié avec Anna Vassilievna, qu'il tenait pour une amie fidèle. Six ans après notre mariage, je fis sa connaissance et me liai avec elle. Nous nous aimions sincèrement. Les paroles de Dostoïewski au sujet de son esprit, de son bon cœur et de ses grandes qualités morales étaient absolument justifiées ; mais il ne se trompait pas non plus lorsqu'il prétendait qu'ils n'auraient pas trouvé, elle et lui, le bonheur dans le mariage. Anna Vassilievna n'avait pas cette condescendance, si nécessaire à une vie conjugale, surtout lorsqu'il s'agit de s'unir à un homme malade et nerveux comme l'était souvent Fiodor Michaïlovitch. Outre cela, trop intéressée par la lutte des partis politiques, elle n'aurait pu

accorder beaucoup d'attention à la vie de famille. Elle a changé avec les années, et je l'ai connue bonne épouse et mère tendre.

***

Un soir, Fiodor Michaïlovitch me demanda :

— Dis-moi, Ania, te souviens-tu du jour où tu t'es aperçue pour la première fois que tu m'aimais ?

— Je sais, mon ami, lui répondis-je. Le nom de Dostoïewski m'est familier depuis mon enfance. Dès l'âge de quinze ans, j'étais amoureuse de toi, ou, plutôt, de l'un de tes héros.

Il se mit à rire, et prit ma réponse pour une plaisanterie.

— C'est sérieux ! Je parle sérieusement, continuai-je. Mon père aimait la lecture, et, quand il était question de la littérature moderne, il disait toujours :

« — Ah ! quels écrivains avons-nous donc, maintenant ? De mon temps, il y avait Pouchkine, Gogol, Joukowski, et, parmi les jeunes, un romancier appelé Dostoïewski, l'auteur des *Pauvres Gens*. C'était un véritable talent ; malheureusement, il a été compromis dans une affaire politique, envoyé en Sibérie, et depuis on n'en a plus entendu parler.

« Un jour, il fut très heureux d'apprendre que les frères Dostoïewski avaient l'intention d'éditer un nouveau journal : *Le Temps*.

« — Ainsi, ce Dostoïewski est revenu, dit-il avec grand plaisir ; grâce à Dieu, il n'est pas disparu !

« Nous passâmes l'été de 1861 à Péterhof. Chaque fois que maman allait en ville pour faire différents achats avec ma sœur, nous ne manquions jamais de lui recommander de passer à la bibliothèque Tcherkessoff pour y prendre la nouvelle publication : *Le Temps*. La vie à la maison était patriarcale et, de ce fait, le journal apporté appartenait d'abord à mon père. Le pauvre, il était alors de santé très faible et, souvent, assis dans son fauteuil, avec un journal ou un livre, il s'endormait après le dîner. Je m'approchais doucement de lui, subtilisais son livre et m'enfuyais dans le

jardin où j'espérais bien, sans être dérangée, jouir de la lecture de ton roman sous un buisson. Mais, hélas ! ma ruse ne réussissait pas ! Arrivait ma sœur Marie, qui, par droit d'aînesse, m'enlevait le volume, sans faire la moindre attention à la prière par laquelle je lui demandais de me laisser achever le dernier chapitre des *Humiliés*.

« Je suis d'un tempérament passablement rêveur, continuai-je, et le héros d'un roman a toujours été pour moi un être vivant. Je haïssais le prince Valkowski, méprisais Aliocha pour son manque de volonté, je m'attendrissais sur le vieux Ikmenieff et je plaignais de tout mon cœur la malheureuse Nelly... Je n'aimais pas Natacha... Tu vois, je connais par cœur les noms de tes héros ! »

— Je ne m'en souviens pas ; et, du reste, je n'ai qu'une vague mémoire du roman, observa Dostoïewski.

— Est-il possible que tu l'aies oublié ? m'écriai-je avec étonnement. Comme c'est dommage ! J'étais amoureuse d'Ivan Pétrovitch, dont le nom constitue tout le récit. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Natacha préférait à un si charmant homme un être médiocre comme cet Aliocha. « Elle mérite son malheur », me disais-je, en lisant, un peu plus loin, qu'elle avait repoussé l'amour d'Ivan Pétrovitch. Chose singulière, j'identifiais l'homme qui m'était si sympathique avec l'auteur du roman, et j'avais l'impression que Dostoïewski lui-même racontait la triste histoire d'un amour malheureux. Si tu l'as oublié, il faut absolument que tu relises un si beau roman.

Intéressé par mon récit, Dostoïewski promit de relire l'ouvrage dès qu'il aurait un moment de liberté.

— A ce propos, dis-je, tu te souviens m'avoir demandé un jour, au début de nos relations, si j'avais jamais été amoureuse. Pas une fois d'une personne vivante, mais, à quinze ans, j'étais amoureuse d'un héros de roman. Ce sont là mes paroles. Tu as voulu savoir le titre du roman, mais déjà je m'empressais de détourner la conversation, car il était gênant pour moi de nommer un de tes personnages. Tu aurais pu voir dans cet aveu une intention flatteuse de

la part d'une demoiselle qui désirait obtenir un travail littéraire. Je voulais être entièrement indépendante ! Et combien de larmes n'ai-je pas versées en lisant les *Mémoires de la Maison des Morts !* Mon cœur était plein de sympathie et de pitié pour l'écrivain qui avait supporté la vie terrible du bagne. C'est avec ces sentiments que je me suis présentée à toi, et je désirais ardemment t'aider afin d'adoucir dans la mesure de mes moyens l'existence d'un homme dont les œuvres m'avaient transportée d'admiration. Je rendis grâces à Dieu d'avoir été choisie de préférence à toute autre pour travailler à côté de toi.

Je crus remarquer que mon allusion à *La Maison des Morts* l'avait attristé. Aussitôt, je me hâtai de passer à un autre sujet et dis en plaisantant :

— Sais-tu que le sort m'avait prédestinée à devenir ta femme ? Dès l'âge de dix-sept ans, on m'avait surnommée Netotchka Nezvanova. Je m'appelle Anna — par conséquent, Netotchka. Comme j'allais souvent chez des parents sans être invitée, et pour ne pas me confondre avec quelque autre Netotchka, on m'avait surnommée Netotchka Nezvanova [1], avec une allusion à l'énorme intérêt que je montrais pour tes romans. Appelle-moi aussi Netotchka, demandai-je.

— Non, répondit-il, ma Netotchka a eu beaucoup de chagrin dans sa vie, et je veux que tu sois heureuse. Je préfère t'appeler Ania, comme je l'aime faire.

Le lendemain soir, à mon tour, je posai une question qui m'intéressait depuis longtemps, mais que j'étais embarrassée de formuler : quand avait-il senti qu'il m'aimait ? à quel moment avait-il pris la résolution de demander ma main ? Fiodor Michaïlovitch rassembla ses souvenirs, mais, à mon grand déplaisir, il m'avoua que, durant la première semaine de nos relations, il n'avait absolument pas remarqué mon visage.

— Comment ! pas remarqué ? Qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je, fort étonnée.

1. Celle qu'on n'a pas appelée.

— Lorsqu'on te présente une nouvelle connaissance avec laquelle tu n'échangeras que quelques phrases touchant la pluie et le beau temps, te souviendras-tu de son visage ? Assurément, non. Moi, du moins, j'oublie toujours ; c'est ce qui est arrivé cette fois-ci. J'ai causé avec toi, j'ai vu ton visage et tu es partie ; je t'ai oubliée immédiatement, et j'aurais été très embarrassé de dire que tu étais blonde ou brune, si quelqu'un me l'avait demandé. Ce n'est qu'à la fin d'octobre que j'ai fait attention à tes jolis yeux gris, à ton doux et clair sourire. A dater de ce moment-là, ton visage commença de me plaire chaque jour un peu plus, à ce point qu'il n'y a plus pour moi de visage au monde qui soit aussi joli que le tien. Tu es une beauté pour moi, ajouta naïvement Fiodor Michaïlovitch. Les premiers jours, je fus frappé par le tact qui apparaissait dans ta conduite, par les manières graves, presque dures, de nos rapports. « Quel être charmant que cette jeune fille sérieuse et laborieuse ! » pensai-je, en me réjouissant de voir qu'on la pouvait découvrir dans notre société. Un jour, j'ai employé involontairement un mot maladroit, tu m'as immédiatement regardé de telle façon, qu'à partir de ce moment j'ai pesé toutes mes expressions de crainte de t'offenser. Puis, je commençai à m'étonner, à être charmé par la sincère cordialité avec laquelle tu entrais dans mes intérêts, et la sympathie que tu me montrais aussitôt que j'étais menacé d'un ennui. « Mes parents, mes amis m'aiment, me disais-je ; ils sont désolés de me voir perdre mes droits d'auteur, ils s'indignent contre Stellowski, ils s'insurgent, me reprochent d'avoir signé un tel contrat — comme si j'avais pu ne pas le faire — me donnent des conseils, me tranquillisent. Pourtant, je ne vois là que des mots, des mots, et encore des mots. Personne d'entre eux pour prendre à cœur cette situation qui fait qu'en perdant mes droits, je suis privé de mes dernières ressources... Et voilà qu'une étrangère, une jeune fille que je connais à peine, entre au plus vif de mes difficultés, et sans cris, sans exclamations, sans reproches, vient à mon secours, non pas avec des mots,

mais par son travail ! » Quand, après quelques jours de collaboration, je sentis que mon espérance n'était pas entièrement anéantie, que rien n'était désespéré, je me persuadai que si j'arrivais à travailler ainsi par la suite, il me serait peut-être possible d'achever mon roman le jour fixé. Ton assurance que nous serions prêts — te souviens-tu comme nous comptions les feuilles que tu avais déjà recopiées ? — fortifiait mon espérance et me donnait l'énergie de continuer le travail. Souvent, en causant avec toi, je me répétais : « Quel bon cœur ! Ce n'est pas seulement avec des mots, mais avec le sentiment, qu'elle me plaint, qu'elle veut me sauver du péril. » Je me sentais si seul, que cette réelle sympathie fut pour moi une joie immense. C'est depuis ce moment, continua Fiodor Michaïlovitch, que j'ai commencé de t'aimer et que ton visage est devenu un plaisir pour moi. Je me surprenais souvent à penser à toi, et lorsque nous eûmes terminé *Le Joueur*, comprenant que nous n'allions plus nous voir chaque jour, je sentis que sans toi la vie ne me serait plus possible. C'est alors que je me décidai à demander ta main.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait cette demande simplement, comme font les autres ? Pourquoi as-tu imaginé un roman ? lui demandai-je.

— Sais-tu, Ania, ma petite colombe, murmura Fiodor Michaïlovitch d'une voix émue, au moment où j'ai senti ce que tu étais pour moi, je me suis vu face à face avec le désespoir, et l'idée de t'épouser me semblait une pure folie. Réfléchis un instant à ce qui nous sépare l'un de l'autre, à notre différence d'âge ? Je suis presque un vieillard, et tu es presque une enfant ! Je suis atteint d'une maladie incurable, morose, nerveux, tandis que tu n'es que santé, et vaillante, et heureuse de vivre ! Je suis presque à la fin de mon existence et j'ai eu tant de chagrin dans ma vie ! Quant à toi, tu as toujours eu la vie belle et tu l'as toute devant toi ! Enfin, je suis pauvre et couvert de dettes. Que peut-on attendre d'une telle inégalité ? Ou bien nous serons malheureux, nous souffrirons quelques années et

nous nous séparerons ; ou bien nous nous accorderons parfaitement et serons heureux le reste de notre existence.

Je souffrais d'entendre Fiodor Michaïlovitch s'humilier de la sorte et je m'écriai avec feu :

— Mon bien cher, tu exagères tout. Il n'y a aucune différence d'âge entre nous. Si nous nous aimons fortement l'un l'autre, nous deviendrons des amis et nous serons heureux sans fin. Je crains bien autre chose, c'est qu'un homme de talent, un homme cultivé comme tu l'es, ne choisisse pour compagne une jeune fille sotte, peu instruite à côté de toi, bien que j'aie terminé le gymnase avec la médaille d'argent (j'en étais bien fière, alors !) mais pas assez développée pourtant pour aller de pair avec toi. Je crains que tu ne me découvres bien vite, j'ai peur de te voir regretter, éprouver le chagrin de constater que je suis incapable de te comprendre. Voilà une inégalité pire que n'importe quel malheur !

Fiodor Michaïlovitch s'empressa de me tranquilliser en me comblant d'éloges, et nous revînmes à ce qui m'intéressait, c'est-à-dire à la demande en mariage.

— J'ai longtemps hésité sur la manière de la faire, dit-il. Un homme âgé, peu séduisant, qui fait une proposition à une jeune fille sans rencontrer de réciprocité de sa part peut paraître un peu brusque, et je ne voulais pas être ridicule à tes yeux. Si, tout à coup, tu m'avais répondu que tu en aimais un autre ! Ton refus entraînait nécessairement un froid qui aurait compromis nos relations. J'aurais perdu avec toi un ami, le seul qui m'ait montré, pendant ces deux dernières années, une affectueuse cordialité. Je le répète, je suis si seul que la privation de ton amitié et de ton aide eût été au-dessus de mes forces. C'est alors que j'ai imaginé de te faire part du plan d'un nouveau livre, afin de connaître tes sentiments. Par ce moyen, il m'aurait été plus facile de supporter ton refus. Il était question de personnages et non de moi-même.

A mon tour, je lui racontai tout ce que j'avais éprouvé, souffert, pendant sa proposition littéraire : mon incompré-

hension, mon envie, ma jalousie d'Anna Vassilievna.

— Il se trouve ainsi, dit Fiodor Michaïlovitch qui était très étonné, que je suis tombé sur toi à l'improviste, que j'ai enlevé ton consentement de force. Mais je vois, au surplus, que ce roman parlé est le meilleur de tous ceux que j'ai écrits : il a obtenu un succès immédiat et produit l'impression désirée.

Dans l'ardeur de nos nouvelles et joyeuses impressions, nous avions oublié presque entièrement le travail qui restait à faire pour terminer *Crime et Châtiment*, et, pourtant, nous devions encore écrire toute la troisième partie de l'ouvrage. Dostoïewski s'en avisa vers la fin de novembre, quand la rédaction du *Messager Russe* exigea la continuation du roman. Heureusement, les journaux paraissaient très irrégulièrement à cette époque. *Le Messager Russe*, par parenthèse, se distinguait par sa lenteur, en sorte que nous avions du temps devant nous. En me montrant la lettre de la rédaction, Dostoïewski me pria de lui donner un conseil. Je lui recommandai de consigner sa porte à tout le monde et de travailler chaque jour de deux à cinq heures. Le soir, il pouvait venir dicter à la maison, d'après ses notes. Ce qui eut lieu de la façon suivante : pendant une petite heure, je m'asseyais à ma table, Dostoïewski prenait place à côté de moi et j'écrivais sous la dictée, laquelle était interrompue par des conversations, des plaisanteries et des rires. Ce travail se fit avec beaucoup d'exactitude, et la dernière partie de *Crime et Châtiment*, comprenant sept feuilles environ, fut composée en quatre semaines. Fiodor Michaïlovitch m'assura qu'il n'avait jamais encore travaillé avec autant de facilité. Ce résultat, disait-il, était dû à ma collaboration.

Son humeur joyeuse, énergique même, eut une heureuse influence sur sa santé. Pendant les trois mois qui précédèrent notre mariage, il n'eut pas plus de trois ou quatre crises d'épilepsie. Je m'en félicitai, formant l'espoir de voir le mal s'atténuer à la faveur d'une vie plus tranquille et plus heureuse. C'est ce qui se produisit par la suite : auparavant,

il était sujet aux crises chaque semaine ; d'année en année, celles-ci devinrent plus rares et plus faibles. Quant à une guérison complète, il ne fallait pas y songer, d'autant moins qu'il ne s'était jamais soigné lui-même, et qu'il considérait sa maladie comme incurable. Aussi le décroissement et le caractère moins alarmant des crises furent déjà pour nous comme bénédiction de Dieu. Je vis Fiodor Michaïlovitch délivré de cette humeur sombre, si pénible pour lui, qui durait une semaine entière, immanquablement, après chaque crise. Je fus délivrée moi-même des larmes que je versais et de la douleur que je supportais devant les manifestations de cette terrible maladie.

*
* *

Il arriva par hasard qu'une de nos soirées, ordinairement si tranquilles et gaies, se passa pour nous d'une façon orageuse. Cela se produisit vers la fin novembre. Fiodor Michaïlovitch se présenta comme d'habitude, à sept heures ; il était glacé. Après avoir bu un verre de thé très chaud, il me demanda si nous avions du cognac. Nous n'avions pas de cognac, mais du xérès, et je le lui apportai. Il en but coup sur coup trois ou quatre verres assez grands, puis il redemanda du thé ; mais c'est à peine s'il pouvait se réchauffer. Je m'étonnais de le voir ainsi et ne savais à quoi attribuer cet état. Pourtant, j'en devinai bientôt la cause ; en passant dans l'antichambre, je remarquai, pendu au portemanteau, un pardessus ouaté au lieu de l'habituelle pelisse que je connaissais. Je revins immédiatement au salon et demandai :

— Tu n'as donc pas mis ta pelisse, aujourd'hui ?

— N...on, répondit-il en hésitant ; j'ai un pardessus ouaté.

— Quelle imprudence ! Pourquoi n'as-tu pas mis ta pelisse ?

— On m'avait annoncé le dégel pour aujourd'hui.

— Je m'explique, maintenant, que tu aies si froid. Je

vais envoyer Simon emporter ton pardessus et rapporter ta pelisse.

— Non, il ne faut pas, il ne faut pas, s'empressa de dire Fiodor Michaïlovitch.

— Comment ! il ne faut pas ! Cher, tu risques de te refroidir en partant ; la nuit, il fera plus froid encore.

Il ne répondit pas ; je persistai. A la fin, il avoua :

— Mais je n'ai plus de pelisse...

— Comment ! tu n'en as pas ? Est-ce qu'on te l'aurait volée ?

— Non, on ne me l'a pas volée, mais il a fallu la mettre au clou !

Je m'étonnai. A force de le presser de questions, il finit par me raconter à regret qu'Émilie Fiodrovna était venue le voir le matin de ce jour pour lui demander de la tirer d'embarras : elle avait à payer sans délai une dette de cinquante roubles. Son beau-fils aussi lui avait demandé de l'argent ; et son jeune frère, Nicolas Michaïlovitch, également dans le besoin, le sollicitait par lettre à ce sujet. Dostoïewski se trouvant démuni, ils s'emparèrent de sa pelisse et la portèrent à l'agence du Mont-de-Piété la plus rapprochée. Puis, avec une grande légèreté de cœur, ils assurèrent Fiodor Michaïlovitch qu'en raison du dégel il pouvait, pendant quelques jours, porter son pardessus ouaté en attendant de toucher l'argent du *Messager Russe*.

Profondément indignée par le manque de cœur de ses parents, je lui dis que je comprenais parfaitement son désir de leur venir en aide, mais qu'il était exagéré de sa part d'exposer ainsi sa santé et peut-être de risquer la mort.

J'avais commencé tranquillement, mais, à chaque mot, je sentais augmenter ma colère et mon chagrin. Bientôt, je perdis tout contrôle sur moi et lui parlai comme aurait fait une folle, sans chercher mes expressions, lui démontrant qu'il avait aussi des obligations envers moi, sa fiancée, l'assurant que je ne survivrais pas à sa mort ; et je pleurais, poussant des exclamations, sanglotant comme une hystérique. Dostoïewski se montra très chagriné, il me serra dans

ses bras, m'embrassa les mains, me supplia de retrouver mon calme. Attirée par mes sanglots, maman s'empressa de m'apporter un verre d'eau sucrée, ce qui m'apaisa un peu. J'eus honte de moi et je m'excusai auprès de mon fiancé, qui m'avoua, en guise d'explication, avoir engagé sa pelisse cinq ou six fois les hivers précédents, et porté ainsi un pardessus d'été sans dommage.

— Je suis si habitué à le faire que, cette fois, je ne l'ai même pas remarqué. Si j'avais pensé que tu pouvais prendre la chose tragiquement, je n'aurais permis à Paul d'emporter ma pelisse sous aucun prétexte.

Mettant ce repentir à profit, je me fis donner la promesse que cette façon d'agir ne se répéterait plus, et je lui proposai quatre-vingts roubles pour le rachat de sa pelisse, mais il ne voulut pas m'entendre. Alors je l'engageai de toutes mes forces à ne pas quitter la maison aussi longtemps qu'il n'aurait pas reçu d'argent de Moscou.

Dostoïewski consentit à « être aux arrêts » en me priant seulement de venir chez lui chaque jour jusqu'à l'heure du dîner. Au moment de nous quitter, je lui demandai de me pardonner la petite scène que je lui avais faite.

— Il n'y a pas de mal sans bien, répondit-il. Maintenant, je sais combien tu m'aimes : tu n'aurais pu pleurer ainsi, si je ne t'étais pas si cher.

Je lui entourai le cou de mon fichu tricoté et le forçai de se couvrir les épaules avec notre plaid. Toute la soirée, je me tourmentai à l'idée que Fiodor Michaïlovitch allait cesser de m'aimer, maintenant qu'il me savait capable de lui faire des scènes ; toute la soirée, je craignis qu'il n'eût pris froid, qu'il ne tombât gravement malade.

N'ayant presque pas dormi, je me levai très tôt ; à dix heures, je sonnais déjà chez Dostoïewski. Fédocie me tranquillisa dès la porte en m'apprenant que son maître était déjà levé, qu'il n'avait pas été souffrant pendant la nuit.

Je peux dire que cette soirée mouvementée ne se reproduisit pas pendant les trois mois qui précédèrent notre mariage. Les *arrêts* de l'écrivain durèrent une semaine ; je

vins le voir chaque jour pour prendre le texte de *Crime et Châtiment* sous sa dictée.

Un jour que nous étions très absorbés par le travail, il m'étonna beaucoup. Dans la rue, un orgue de Barbarie venait d'attaquer l'air si connu : *La donna è mobile*. Fiodor Michaïlovitch s'arrêta de dicter, prêta l'oreille, et se mit tout à coup à chanter en remplaçant les mots italiens par ceux de mon nom : Anna Grigorievna. Il chantait d'une agréable voix de ténor, peut-être un peu étouffée. La chanson finie, il ouvrit un vasistas et jeta une pièce de monnaie au joueur, qui s'éloigna sur-le-champ. Puis il m'expliqua que le brave homme, ayant sans doute remarqué qu'on lui jetait de l'argent après ce morceau de son répertoire, venait chaque jour sous ses fenêtres pour ne jouer que cet air de *Rigoletto*.

— Et je marche, et je chante ton cher nom sur cet air-là, dit-il.

Je me mis à rire, feignant d'entendre avec grand déplaisir mon nom à la place de ces paroles légères. J'assurai mon fiancé que mon caractère n'était pas inconstant et que si je l'aimais, je l'aimais déjà pour la vie.

— Nous verrons, nous verrons, dit-il en riant.

Cet air d'orgue et la voix de Dostoïewski, je les entendis les deux jours suivants, étonnée de la justesse avec laquelle mon ténor suivait la musique. Évidemment, il avait de l'oreille.

Durant toute cette période, nos entretiens, pourtant extrêmement variés, n'ont jamais effleuré de thèmes déshonnêtes ou scabreux.

Il serait difficile de montrer plus de retenue et de délicatesse à l'égard de ma modestie et de ma pudeur de jeune fille que n'en ressentait mon fiancé. On peut se faire une idée des rapports qu'il eut avec moi par les termes de cette lettre, écrite après notre mariage (17 mai 1867) :

« Dieu t'a confiée à moi afin qu'aucune des conceptions et des richesses de ton âme et de ton cœur ne soit perdue, mais, au contraire, pour que tout s'épanouisse et se déve-

loppe dans la magnificence ; il t'a donnée à moi afin que je puisse racheter par toi mes immenses péchés, et te présenter à Lui développée, dirigée, conservée, sauvée de toutes les bassesses et de tout ce qui est mortel pour l'âme. »

En général, Fiodor Michaïlovitch s'était fait un devoir de me tenir à l'abri de toute impression corruptrice.

Je me souviens qu'en arrivant un jour chez lui, je me mis à feuilleter un roman français quelconque qui traînait sur la table. Dostoïewski s'approcha de moi et me retira doucement le livre des mains.

— Je ne comprends pas très bien le français, lui dis-je ; laisse-moi lire ce roman.

— Pas celui-là, du moins. Pourquoi veux-tu salir ton imagination ? répondit-il.

Même après notre mariage, ayant à cœur de diriger mon développement littéraire, il se chargea de choisir lui-même les livres. Pour rien au monde il ne m'aurait autorisée à lire des romans frivoles. Ce contrôle m'offensait quelque fois, et je protestais.

— Pourquoi les lis-tu toi-même ? Pourquoi salir ton imagination ?

— Je suis un homme trempé, répondait Dostoïewski. J'ai besoin des livres des autres comme d'un matériel pour mon travail. Un écrivain doit tout savoir et beaucoup examiner. Je t'assure que les scènes cyniques ne m'intéressent pas, mais qu'elles n'appellent chez moi que le dégoût.

Ce ne sont pas là des phrases ; il disait vrai. Il observait la même attitude quant à l'opérette, qui était alors en vogue, n'allait jamais aux Bouffes, et ne m'y conduisait pas.

— S'il est déjà possible d'aller au théâtre, disait-il, il convient encore de choisir la pièce qui puisse donner au spectateur une haute et saine impression, car il est inutile de s'emplir la tête de stupidités.

Après quatorze ans de vie commune avec lui, j'ai acquis la certitude absolue qu'il était le plus pur des hommes.

On comprend à quel point il me fut amer de lire que I. S. Tourguéneff, l'un de mes auteurs favoris, tenait Dostoïewski pour un cynique et se permettait de l'appeler le « Marquis de Sade russe ».

Le thème principal de nos conversations avec Dostoïewski était certainement celui de notre vie conjugale.

La pensée que je ne me séparerais jamais de mon mari, que je participerais à ses occupations, que j'aurais la possibilité de surveiller sa santé et que je pourrais le défendre des importuns qui l'irritaient, me rendait parfois si heureuse que j'étais prête à pleurer en imaginant que ce bonheur pouvait encore se faire attendre. La date de notre mariage était subordonnée en grande partie à la réponse qui serait faite par *Le Messager Russe*. Dostoïewski se proposait d'aller à Moscou, pendant les fêtes de Noël, avec le dessein d'offrir son prochain roman à Katkoff. Il ne doutait pas que *Le Messager Russe* n'eût le désir de le compter parmi ses collaborateurs, d'autant plus qu'en 1866 *Crime et Châtiment* avait produit une forte impression dans le monde littéraire et amené au journal un grand nombre de nouveaux abonnés.

Toute la question était de savoir si le journal aurait suffisamment d'argent liquide pour avancer à Dostoïewski les quelques milliers de roubles sans lesquels il nous était impossible d'organiser notre nouvelle existence.

A supposer que les choses ne se fussent pas arrangées avec *Le Messager*, mon fiancé avait l'intention d'achever immédiatement *Crime et Châtiment*, de composer un nouvel ouvrage et d'en proposer la plus grande partie à un autre journal. Échouer à Moscou, c'était retarder la célébration de notre mariage, le reporter à une date indéterminée, peut-être même le reculer d'une année entière. Cette seule pensée me jetait dans un découragement profond.

Fiodor Michaïlovitch me faisait part de tous ses soucis. Il ne voulait rien me cacher, de peur que notre vie commune, si pleine de difficultés futures, ne fût un jour pour moi un fardeau inattendu.

Très reconnaissante de sa franchise, je me mis à inventer

toutes sortes de manières de diminuer les dettes qui le rongeaient, comprenant que dans la situation où il se trouvait à cette époque, il lui était à peu près impossible de s'en libérer. Peu au courant de la vie pratique, ayant vécu sans soucis dans une famille aisée, je ne fus cependant pas longue à remarquer un fait qui me remplit d'indignation. Aussitôt que Dostoïewski recevait de l'argent, dans le même moment, tous ses parents : frère, belle-sœur, beau-fils, neveux, venaient lui exposer des besoins divers, inattendus, mais toujours urgents ; et des trois ou quatre cents roubles reçus de Moscou pour *Crime et Châtiment*, il ne restait, le lendemain, que trente ou quarante, si bien qu'on n'arrivait même pas à retirer un billet signé, on se bornait à payer les intérêts seulement. Et, de nouveau, les soucis de Fiodor Michaïlovitch réapparaissaient : où trouver de l'argent pour payer les intérêts, pour vivre, pour satisfaire les demandes de ses nombreux parents ? Cette situation commença de m'inquiéter sérieusement. Mais je me consolai par l'espoir de prendre le ménage en mains aussitôt mariée, et de régler la question des subsides aux parents en leur proposant à chacun une certaine somme par an. Emilie Fiodrovna avait de grands fils qui pouvaient subvenir à ses besoins ; le frère Nicolas Michaïlovitch était un architecte de talent, qui aurait pu travailler avec un peu de volonté. Quant au beau-fils, âgé de vingt et un ans, le temps était venu pour lui de prendre une occupation quelconque et de ne plus compter exclusivement sur le travail de son beau-père malade et criblé de dettes.

La présence de tous ces oisifs me révoltait, et je voyais bien que ses perpétuels soucis d'argent empoisonnaient la bonne humeur de mon fiancé et faisaient impression sur sa santé. Tous ces ennuis le rendaient extrêmement irritable et les crises d'épilepsie devenaient plus fréquentes.

Les choses en étaient là au moment où j'entrai dans la vie de Dostoïewski, lorsque, pour un temps, la situation prit une meilleure tournure. Je désirais seulement que dans la nouvelle vie qui nous attendait, sa santé pût se rétablir

entièrement, et je souhaitais le voir conserver une humeur joyeuse et sereine.

Ses dettes l'obligeaient, malheureusement, à proposer son travail aux journaux ; il recevait de ce fait des droits inférieurs à ceux de certains écrivains, en particulier Tourguéneff et Gontcharoff, qui étaient à leur aise. A la même époque, et dans le même journal, le placard imprimé était payé cent cinquante roubles à Dostoïewski et quelquefois cinq cents à Tourguéneff. Mais le plus regrettable était que sa situation le mettait en demeure de travailler vite ; il n'avait ni le moyen ni le temps de composer et d'achever ses œuvres, ce qui était pour lui une grande source de chagrin. Les critiques lui reprochaient souvent le manque de forme de ses ouvrages, la coexistence de plusieurs sujets dans le même roman, l'enchevêtrement et la confusion des événements, inachevés pour la plupart. Ces critiques sévères ignoraient, sans doute, dans quelles conditions travaillait Dostoïewski. En voici un exemple : les trois premiers chapitres d'un roman sont imprimés, le quatrième est à la composition, le cinquième vient d'être envoyé par la poste, l'auteur est en train d'écrire le sixième ; quant au reste, il n'y a pas encore pensé. Que de fois, l'entendant reconnaître qu'il avait « gâté une idée qui lui était chère... » idée qu'il n'avait pas la possibilité de reprendre, que de fois j'ai assisté à un accès de désespoir sincère !

Une situation matérielle si pénible me causait beaucoup de peine, mais j'arrivais à me consoler en me répétant que la possibilité de lui venir en aide me serait donnée dans un avenir très rapproché, et peut-être dans une année. Ne devais-je pas recevoir à ma majorité la maison que mon père m'avait léguée par testament ?

Depuis les années 40, mes parents possédaient, rues Jaroslawskaïa et Kostromskaïa, deux grands terrains : deux hectares environ. Sur le premier s'élevaient trois pavillons de bois et la maison de pierre dans laquelle nous habitions. Deux maisons de bois avaient été bâties sur l'autre terrain. La première figurait sur la dot de ma sœur ; la seconde, qui

m'était destinée, aurait pu être vendue dix mille roubles, avec lesquels je me proposais de payer une partie des dettes de Dostoïewski ; mais, à mon grand regret, je ne pouvais rien entreprendre avant ma majorité. Maman offrit à Fiodor Michaïlovitch de devenir mon tuteur, mais il refusa catégoriquement.

— Cette maison appartient à Ania, dit-il ; qu'elle la reçoive en automne, quand elle aura vingt et un ans. Pour ma part, je ne voudrais pas me mêler de ses affaires d'argent.

Aussi longtemps que nous fûmes fiancés, Dostoïewski refusa toujours mon aide pécuniaire. Je lui expliquai que tout devait être commun entre nous, dès l'instant que nous nous aimions. Mais lui :

— Certainement, il en sera ainsi lorsque nous serons mariés ; mais, pour l'instant, je ne veux rien accepter de toi, pas même un rouble.

A mon sens, Dostoïewski comprenait fort bien que les besoins de ses proches étaient quelquefois excessifs, mais, n'ayant pas la force de leur résister, il ne voulait quand même pas satisfaire leurs demandes avec mon argent. Il refusa même d'accepter les deux mille roubles qui constituaient ma dot, et me conseilla d'acheter avec cette somme tout ce que je désirais pour notre installation future. Je me souviens avec attendrissement de la manière dont il examinait et rangeait dans l'écrin les couteaux et les fourchettes dont je venais de faire l'acquisition. Toujours il approuvait mon choix ; il savait que ses compliments me comblaient de joie et il avait du bonheur à constater mon plaisir.

Il aimait particulièrement à regarder mes nouvelles robes et me priait de les mettre pour me montrer à lui, aussitôt qu'on les avait apportées. L'une d'entre elles, de couleur cerise, le ravit à tel point qu'il me demanda de la garder toute une soirée. Il m'obligeait aussi à essayer mes chapeaux et trouvait qu'ils me coiffaient admirablement. Sans cesse il s'appliquait à chercher une parole heureuse, agréable à entendre, afin de me faire une joie. Que de bonté, que de tendresse dans ce cœur aimant !

***

Le temps s'écoula très vite jusqu'à Noël. Fiodor Michaïlovitch passait ordinairement les fêtes chez sa sœur bien-aimée, V. M. Ivanoff, et, cette fois encore, il résolut de partir pour Moscou. Mais l'objet principal du voyage consistait en ceci qu'il avait l'intention de proposer à Katkoff son nouveau roman et de toucher l'argent nécessaire à notre mariage. Je le vis très abattu les jours qui précédèrent son départ. Amoureux de moi, il avait de la peine à me quitter. J'éprouvais moi-même une grande tristesse, et, je ne sais pourquoi, il me semblait que je ne devais plus le revoir. Armée de courage, je m'efforçai toutefois de lui cacher mes sentiments pour ne pas l'ébranler davantage. Particulièrement affecté à la gare où je l'accompagnai, il me regardait avec une tristesse infinie, serrait mes mains et répétait sans cesse :

— Je pars pour Moscou avec beaucoup d'espoir, ma chère Anetchka ; mais comment nous reverrons-nous, comment nous retrouverons-nous ?

Un peu avant le départ, je vis son chagrin encore accru par une sortie stupide de son beau-fils, venu le saluer en compagnie de ses neveux. Nous étions tous entrés dans le compartiment pour voir la place que devait occuper mon fiancé. Tout à coup, désireux de montrer le soin qu'il avait de son père, Paul Alexandrovitch s'écria :

— Surtout, papa, ne choisissez pas la couchette du haut ; s'il vous arrivait d'avoir une crise en route et de tomber, on ne retrouverait pas vos os.

On imagine l'impression que ces mots produisirent sur Fiodor Michaïlovitch, sur nous autres et sur les personnes qui se trouvaient là. Une dame, probablement nerveuse, hésita quelques instants et demanda à un porteur qui traversait le wagon de bien vouloir transporter ses

bagages dans un compartiment de dames, croyant deviner, ajouta-t-elle, qu'on s'apprêtait à fumer dans celui-ci — le wagon était pourtant réservé aux non-fumeurs.

Cet incident irrita au plus haut point le pauvre Dostoïewski, qui n'aimait point qu'on fît allusion en public à sa terrible maladie. Nous étions tous très confus, incapables de dire un mot, et ce fut pour nous un soulagement d'entendre le second coup de cloche qui nous obligea à sortir du wagon. Révoltée par la conduite de Paul Alexandrovitch, je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque :

— Pourquoi avez-vous mis en colère le pauvre Fiodor Michaïlovitch ?

— Qu'il soit fâché ou non, cela m'est égal. Je m'inquiète de sa santé, et il devrait m'en être reconnaissant.

Telles étaient les attentions du jeune homme.

Dostoïewski m'écrivit de Moscou deux lettres charmantes qui me comblèrent de joie. Dix fois, je les lues et relues, attendant son retour avec une grande impatience. Mon fiancé passa douze jours loin de moi et conduisit au succès les pourparlers engagés avec *Le Messager Russe*. Mis au courant de notre mariage, Katkoff félicita chaudement Fiodor Michaïlovitch et lui souhaita tout le bonheur possible. Quant à l'avance de deux mille roubles, il promit de l'envoyer en deux ou trois fois dans le courant de janvier. Ainsi nous avions la possibilité de nous unir avant le carême.

Les sept cents roubles qu'il rapporta de son voyage furent distribués en un clin d'œil à ses parents et créanciers. Chaque soir, il m'avouait avec terreur que l'argent fondait dans ses mains comme la neige au soleil. Au reçu du second versement de sept cents roubles, très inquiète, je lui demandai d'épargner au moins une certaine somme pour les frais de notre mariage. Le crayon à la main, Fiodor Michaïlovitch fit le total des dépenses relatives au service religieux et à une petite réception après la cérémonie ; elles s'élevaient à quatre ou cinq cents roubles ; mais il s'opposa énergiquement au désir de ma mère, qui désirait prendre

ce soin sur elle. Comment mettre, pourtant, cette somme de côté, quand chaque jour voyait affluer de nouveaux et de nouveaux besoins ?

— Sais-tu, Ania, tu vas garder la somme toi-même, s'écria-t-il, heureux de tenir une bonne occasion de refuser de l'argent à ses parents lorsque ceux-ci se présenteraient.

Le lendemain, il m'apportait cinq cents roubles et déclarait avec une solennité comique...

— Et maintenant, Ania, tiens-les fortement. Notre destin dépend de cette somme.

Malgré notre empressement, nous ne fûmes cependant pas en état de nous marier avant le milieu de février. Les quatre pièces de Dostoïewski n'étant pas suffisantes, il fallut chercher un nouvel appartement, et mon fiancé céda le sien à sa belle-sœur, Emilie Fiodrovna, qui s'engageait à payer cinquante roubles par mois. Les avantages de ce logement étaient de poids : le propriétaire de la maison, le riche marchand Alonkine, qui tenait Dostoïewski pour « un grand ami du travail »[1] se gardait bien de rappeler l'échéance du terme à son locataire, persuadé que celui-ci apporterait l'argent lui-même aussitôt qu'il le pourrait[2]. Fiodor Michaïlovitch s'entretenait volontiers avec ce respectable vieillard.

Mon fiancé trouva un logement dans la maison Toll, aujourd'hui numéro 27 de Vosnessenski Prospekt, juste en face de l'église de l'Ascension. L'entrée était à l'intérieur de la cour et les fenêtres donnaient sur la ruelle de l'Ascension. Ce logement se trouvait au second étage et comprenait cinq grandes pièces : salon, cabinet de travail, salle à manger, chambre à coucher et chambre pour Paul Alexandrovitch, mais il nécessitait une remise à neuf.

1. « Je vais à la messe de minuit, disait Alonkine, et je vois de la lumière dans son cabinet, cela veut dire qu'il travaille. »

2 «. Cet Alonkine me rappelle, par son extérieur, le marchand Samsonoff, protecteur de Grouchenka, tel que Dostoïewski l'a dépeint dans *Les Frères Karamazoff.* » (Note de Mme Dostoïewski.)

Il fallut attendre. Lorsque les pièces furent en état de nous recevoir, nous fîmes transporter les meubles de mon fiancé et les miens dans cette nouvelle demeure. Enfin, la date de notre mariage fut fixée au mercredi 15 février, et il ne nous resta plus qu'à envoyer nos invitations aux amis et connaissances.

IV

NOTRE MARIAGE

La veille de la cérémonie, j'annonçai à Dostoïewski la visite de ma sœur Marie, qui devait, à sept heures, venir déballer tous mes objets personnels arrivés dans des malles, des caisses, des cartons, et différents ustensiles de ménage nécessaires au repas du lendemain. Mon fiancé, ainsi que me l'a raconté ma sœur, la reçut avec une extrême amabilité, l'aida à ouvrir les malles, à mettre les choses en place, la régala et la charma complètement. Elle ne pouvait que partager mon opinion : mon futur mari était un homme délicieux et plein d'affectueuse bonhomie. J'avais choisi de passer cette dernière soirée seule avec ma mère que je plaignais de tout mon cœur. Ma pauvre maman avait vécu toute sa vie entourée de sa famille ; elle allait être seule maintenant : mon père était mort, mon frère parti pour Moscou ; à mon tour, je m'apprêtais à quitter la maison. Elle nous avait tous si tendrement aimés, et nous avions vécu avec elle dans une telle harmonie que je comprenais le chagrin qu'elle ressentait en face de la solitude. Toute la soirée, nous nous rappelâmes notre heureuse vie commune.

Comme nous étions seules, je la priai de bénir déjà ma nouvelle existence, car j'avais remarqué, aux mariages de mes amies, que la bénédiction des parents avant le départ pour l'église, en présence des invités et au milieu des pré-

paratifs de la noce, avait un caractère plus officiel qu'affectueux.

Maman me donna donc sa bénédiction, et nous versâmes ensemble beaucoup de larmes en nous promettant, toutefois, de ne pas pleurer le lendemain, au moment du départ, car je ne voulais pas arriver à l'église le visage tuméfié et les yeux rouges.

Levée de bonne heure le 15 février, j'assistai à la première messe du monastère Smolny ; après le service, je priai mon confesseur, le prêtre O. Philippe Speranski, qui me connaissait depuis l'enfance, de me donner sa bénédiction. Le père Philippe me souhaita le bonheur. Je le quittai pour aller sur la tombe de mon père, au cimetière de grande Okta. A cinq heures, j'étais déjà coiffée, vêtue de ma robe de mariée, une robe de moire blanche à longue traîne. Coiffure et robe convenaient bien à mon visage ; j'étais heureuse. La cérémonie avait été fixée pour sept heures ; à six heures, Fiodor Michaïlovitch, neveu de Dostoïewski et garçon d'honneur, devait venir me prendre à la maison.

A l'heure dite, tous mes parents se trouvaient réunis ; nous étions prêts, mais le garçon d'honneur n'arrivait pas ; on n'apercevait pas non plus le fils de P. M. Olchine, chargé de porter l'icone devant moi. Personne ne l'avait amené. Je commençais à m'inquiéter vivement ; il me semblait que mon fiancé était souffrant, et je regrettais de ne pas avoir fait prendre de ses nouvelles dans la journée.

Enfin, à sept heures, Fiodor Michaïlovitch le jeune entra dans la chambre et me pressa de partir :

— Anna Grigorievna, vous êtes prête ? Au nom du ciel, partons, dépêchons-nous ! Mon oncle est déjà à l'église, terriblement anxieux ; il se demande si vous viendrez. Nous avons mis plus d'une heure pour arriver ici. Le retour ne prendra pas moins de temps. Pensez au tourment d'esprit de mon oncle pendant ces deux heures !

— On n'a pas encore amené le petit garçon, lui dis-je.

— Partons sans lui, mais au plus vite, afin de rassurer Fiodor Michaïlovitch !

On me bénit ; maman et moi, nous nous embrassâmes, et l'on m'enveloppa d'une pelisse. Au dernier moment parut un charmant petit garçon, Kostia, en costume russe de couleur rouge.

Un groupe important s'était formé dans l'escalier : tous les habitants de nos maisons se trouvaient là pour me saluer et me faire escorte. Les uns m'embrassaient, d'autres me serraient les mains ; tous, à haute voix, me souhaitaient le bonheur. Quelqu'un me jeta du houblon, gage de richesse, selon la croyance populaire. J'étais très touchée de toutes ces marques de cordialité. Quelques instants plus tard, la voiture partait rapidement.

Au bout d'un instant, nous nous aperçûmes, ma sœur et moi, que le petit Kostia n'avait ni chapeau ni pelisse. Effrayée, craignant qu'il ne prît froid, je le couvris de mon large manteau. Il s'endormit bientôt profondément. Arrivés à la cathédrale Ismaïlowski, le garçon d'honneur le prit, encore endormi, dans son pardessus fourré, et le porta dans l'église par le grand escalier. Je sortis de voiture avec l'aide d'un laquais et j'entrai dans l'église à mon tour. Dès qu'il m'aperçut, Fiodor Michaïlovitch se hâta de venir à ma rencontre et me saisit fortement par la main :

— Enfin, je te vois ; maintenant, tu ne me quitteras plus jamais !

Je voulus répondre que je n'avais nulle envie de le quitter, mais je remarquai en même temps sa pâleur. Alors, sans me laisser le temps de prononcer un seul mot, il me conduisit rapidement vers l'autel, et la cérémonie commença.

Toute l'église était illuminée ; le chœur des chantres s'élevait admirablement. Une assistance élégante et nombreuse se pressait dans la nef. Toutes choses dont je ne fus informée que plus tard, lorsqu'on m'en fit le récit. Sur le moment, et pendant la première partie du service, je demeurai dans une sorte de brouillard, me signant

machinalement. A peine entendait-on les réponses que je faisais aux questions du prêtre, et c'est après la communion seulement que je retrouvai mes esprits ; alors je me mis à prier avec ferveur. Les félicitations eurent lieu à la fin du cantique d'actions de grâces ; puis, mon mari me conduisit devant un livre quelconque où j'avais à signer. A l'issue de la cérémonie, on habilla chaudement *le petit garcon à l'icone*, et le cortège prit le chemin de notre nouvel appartement. Cette fois, Kostia ne s'endormit pas pendant le trajet, mais le petit scélérat raconta par la suite que l'oncle et la tante s'étaient embrassés tout le temps du voyage. Je trouvai, en arrivant, tous nos invités rassemblés. Ma mère et mon parrain nous donnèrent une bénédiction nouvelle.

Les félicitations recommencèrent avec le champagne. Tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie sans me connaître auparavant s'étonnèrent beaucoup de voir, au lieu d'une pâle et sérieuse jeune fille aperçue à l'église, une dame aux joues rouges, rayonnante de vie et de bonheur. Fiodor Michaïlovitch aussi avait l'air bien heureux. Ayant amené devant moi ses amis et ses connaissances, il s'écria :

— Regardez comme elle est adorable ! C'est pour moi un être merveilleux. Elle a un petit cœur d'or !

Et d'autres compliments qui me couvrirent de confusion. Ce fut ensuite le tour des dames, qu'il me nomma, et je le vis réellement très satisfait de remarquer que je trouvais un mot aimable pour chacune.

Lorsque, à mon tour, je le présentai à mes amis et à mes parents, il me fut extrêmement agréable de voir l'impression d'enchantement qu'il produisait sur tous.

Fiodor Michaïlovitch, qui aimait à recevoir largement, avait voulu du champagne, des fruits et des friandises en abondance.

Nos invités ne se retirèrent qu'à minuit, mais nous restâmes encore longtemps à revivre ensemble tous les détails de cet admirable jour.

***

Deux semaines après le mariage, un de nos amis nous apprit que le journal *Le Fils de la Patrie* (no 34, février 1867) avait publié, sous le titre *Mariage d'un Romancier* un article qui concernait Dostoïewski. Je me procurai le numéro de la gazette et nous lûmes ce qui suit :

« *Le correspondant à Pétersbourg du journal* Nord *écrit :* Il n'est bruit ici que des conditions assez singulières dans lesquelles aurait été échafaudé et conclu un mariage littéraire. L'un de nos plus célèbres romanciers, quelque peu distrait et qui ne se distingue pas par une grande ponctualité à exécuter les engagements qu'il a contractés avec les éditeurs de ses œuvres, se souvint brusquement, vers la fin novembre, qu'il avait à écrire un roman de deux cents pages au moins pour le 1er décembre, et qu'en cas de non-accomplissement du contrat, il s'exposait à payer une somme assez élevée. Comment sortir de cette situation ? Il est vrai que l'auteur tenait le sujet de son ouvrage ; les scènes principales étaient conçues, imaginées ; mais la première ligne du manuscrit n'avait pas encore été écrite, et jusqu'à la date fatale il restait à peine une semaine. Sur le conseil d'un de ses amis, et dans l'espoir d'alléger son travail, notre auteur fit venir chez lui un sténographe et se mit à dicter son roman. Pendant le travail, il se promenait de long en large dans sa chambre en caressant de la main ses cheveux qu'il a très longs, comme si ce geste eût dû faire jaillir de nouvelles idées.

« Nous avons oublié de dire que le sténographe choisi par l'écrivain était une demoiselle entièrement pénétrée des idées nouvelles, non pas quelque nihiliste pourtant, mais une jeune fille avisée, capable de se créer une situation indépendante par son travail. G. X. (nous désignerons notre romancier par ces initiales) absorbé dans la recherche de conceptions originales, ne s'aperçut pour ainsi dire pas que sa collaboratrice était jeune et vraiment très jolie. Les pre-

miers jours, le travail en commun se fit dans les meilleures conditions du monde, mais, à mesure que l'on approchait du dénouement, les difficultés devenaient plus grandes. Le héros du livre, un veuf sans avantages physiques et déjà sur le retour, s'amourachait de la jolie jeune fille ; pourtant il était nécessaire d'achever l'ouvrage d'une manière assez naturelle, en évitant le suicide et les scènes triviales. Les idées ne se présentaient pas en foule à l'esprit de l'auteur, et déjà ses longs cheveux commençaient de s'en ressentir. Cependant, il ne restait que deux jours pour terminer. Le romancier était sur le point de s'habituer à l'idée de payer un dédit, lorsque sa collaboratrice, qui, jusqu'à ce moment, avait joué en silence son rôle de sténographe, se décida brusquement à lui conseiller d'amener son héroïne à déclarer qu'elle partageait les sentiments amoureux du héros.

« — Mais ce n'est pas naturel du tout ! s'écria l'auteur. Songez que le héros est un vieux célibataire comme moi, tandis que l'héroïne possède tout le charme de la beauté et de la jeunesse..., comme vous, par exemple.

« A ces mots, la jeune sténographe répondit sur-le-champ qu'un homme charme les femmes par son esprit, par son talent, et non par sa beauté. En fin de compte, le dénouement qu'elle proposait fut accepté, et le roman se trouva prêt à temps. Le dernier jour, G. X. demanda d'une voix un peu émue à la belle sténographe la permission de lui faire une visite chez elle pour la remercier.

« Elle consentit à le recevoir.

« — En ce cas, je viendrai chez vous demain, dit-il...

« — Non, si cela est possible, ne venez qu'après-demain.

« Le romancier se présenta à l'heure fixée, et, après la deuxième tasse de café, se risqua à faire part de son amour. La déclaration fut acceptée favorablement.

« — Pourquoi donc, demanda G. X., n'avez-vous pas voulu me recevoir hier ? Vous m'auriez rendu heureux un jour plus tôt.

« — Parce que, lui répondit la sténographe en rougis-

sant, j'attendais hier une amie qui est beaucoup plus intéressante que moi, et je craignais qu'elle ne vous fît changer d'intention.

« En apprenant par cet aveu naïf qu'il était effectivement aimé, le plaisir du romancier ne connut plus de limites. Ne vous imaginez pas, pourtant, que cet autre roman se soit achevé par ce dénouement appelé en Russie *mariage civil*. Au contraire, le couple vient de s'unir régulièrement, ces jours derniers, dans une église paroissiale de la ville. »

Cet article nous amusa grandement, mon mari et moi. Le ton banal du récit fit supposer à Fiodor Michaïlovitch que Milioukoff n'y était pas étranger. Du reste, Milioukoff connaissait très bien les habitudes de mon mari. Dostoïewski aimait effectivement à se promener dans sa chambre, et, dans les circonstances difficiles, il lui arrivait de malmener un peu sa longue chevelure.

Jusqu'au grand Carême, notre vie ne fut qu'une sorte de long et joyeux remue-ménage : visites de mariage à mes parents, aux parents de mon mari, aux amis communs. Partout on se faisait une fête de féliciter au champagne les nouveaux époux ; c'était l'habitude de l'époque. De toute ma vie je n'ai bu autant de champagne que pendant ces dix jours. Mais ces félicitations eurent d'assez tristes conséquences et me causèrent les premiers grands chagrins de ma vie conjugale ! Une fois, et dans la même journée, Fiodor Michaïlovitch eut deux crises d'épilepsie et, ce qui est fort étrange, non pas de nuit, comme cela se produit ordinairement, mais de jour, en visite ! Le dernier soir de la semaine sainte, au retour d'un dîner de famille chez mes parents, nous nous trouvions réunis dans l'appartement de ma sœur. Le souper fut très gai, inévitablement arrosé de champagne. Après le départ de nos hôtes nous restâmes entre nous. Fiodor Michaïlovitch, particulièrement animé, s'entretenait avec ma sœur. Tout à coup, il s'interrompit au milieu d'une phrase, pâlit, s'ap-

puya au divan et commença de s'incliner de mon côté. Je regardais son visage transformé avec beaucoup d'étonnement ; brusquement un cri effrayant retentit, un cri qui n'avait plus rien d'humain, un hurlement pour mieux dire, et mon mari continuait de plier le corps de plus en plus. Dans le même instant, ma sœur, qui était sa voisine, s'écria violemment elle aussi, sauta de son fauteuil et, poursuivie par mon beau-frère, s'enfuit de la chambre en poussant des sanglots hystériques.

Par la suite, il m'arriva d'entendre dix fois et plus ces gémissements inhumains, si communs chez les épileptiques au début des crises, et chaque fois je fus secouée de peur. Mais à mon grand étonnement, dans cette minute singulièrement alarmante, je ne m'effrayai pas le moins du monde, et pourtant j'assistais à une crise d'épilepsie pour la première fois de ma vie.

Je saisis Fiodor Michaïlovitch par les épaules et l'obligeai de toute mon énergie à s'asseoir sur le divan ; mais quelle ne fut pas ma stupeur de voir le corps insensible glisser à terre au moment où je n'avais plus la force de le retenir ! Repoussant la table sur laquelle se trouvait une lampe allumée, je donnai au malade la possibilité de s'étendre sur le plancher, puis, assise à côté de lui, tout le temps que durèrent les convulsions, je gardai sa tête sur mes genoux. Personne n'était venu à mon secours : ma sœur avait une crise d'hystérie ; mon beau-frère et la domestique se trouvaient auprès d'elle. Peu à peu les convulsions cessèrent, Fiodor Michaïlovitch revint à lui ; d'abord il ne comprit pas où il se trouvait, même il avait perdu l'usage de la parole. Il faisait un effort pour dire quelque chose, mais prononçait un mot pour l'autre, et nous n'arrivions pas à le comprendre. Une demi-heure plus tard seulement, il nous était possible de le coucher sur le divan où nous pensions qu'il se reposerait avant de rentrer à la maison. Hélas ! pour mon immense chagrin, il eut bientôt une nouvelle crise, beaucoup plus violente que la première, et ce n'est qu'au bout de deux heures qu'il reprit connais-

sance en criant de douleur ! C'était un spectacle effrayant !

Par la suite, Fiodor Michaïlovitch eut à subir encore des crises pareilles, mais assez rares en comparaison. Les docteurs virent la cause de son extraordinaire excitation dans la quantité de champagne qu'il avait absorbée au cours des dîners et soirées organisées en l'honneur des nouveaux époux ! Le vin agissait terriblement sur lui, et il n'en buvait jamais.

Nous fûmes obligés de passer la nuit chez ma sœur. Fiodor Michaïlovitch était véritablement sans force, et nous redoutions de nouvelles crises. Quels affreux moments je passai ! C'est alors que je compris pour la première fois de quel mal atroce était atteint mon pauvre mari. Des heures durant, j'entendais ses cris et ses gémissements, je regardais sa figure presque méconnaissable, tordue par la douleur, son regard extraordinairement fixe, sans expression ; je ne comprenais pas ses paroles désordonnées, j'étais à moitié convaincue que mon cher mari tant aimé devenait fou, et cette seule pensée me jetait dans l'épouvante.

Après quelques heures de repos, mon mari se trouva, grâce à Dieu, en état de marcher et nous pûmes retourner à la maison. L'accablante tristesse qui succédait ordinairement aux crises se prolongea toute une semaine. « J'ai l'impression d'avoir perdu l'être qui m'est le plus cher au monde, d'avoir enterré quelqu'un ». Ce sont les mots dont il se servait lui-même pour définir son état. Cette soirée a toujours été pour moi le plus lourd des souvenirs, et c'est pendant cette pénible semaine, en présence des ennuis et des malentendus qui ont empoisonné les premiers jours de notre vie commune, que je me suis involontairement souvenue de notre lune de miel avec des sentiments de tristesse et de dépit.

Afin d'être comprise, il est bon de tracer le tableau de ma nouvelle vie. Fiodor Michaïlovitch, habitué à travailler la nuit, ne pouvait s'endormir de bonne heure et lisait ; il ne se levait ainsi que très tard. De mon côté, prête à dix heures, j'allais au marché de la *Sennaïa* faire les pro-

visions avec la cuisinière. A la vérité, j'étais, en me mariant, une très mauvaise femme d'intérieur. Sept ans de gymnase, les cours supérieurs, la sténographie... je n'avais pas eu le temps de me mettre au courant de l'économie domestique. Mais, en devenant la femme de Fiodor Michaïlovitch, dont les ressources m'étaient connues, je lui donnai ma parole et je me promis à moi-même d'apprendre à tenir une maison, l'assurant en riant que je préparerais moi-même les gâteaux qu'il aimait. Je lui conseillai même d'engager une cuisinière « chère » (à l'époque, on les payait douze francs par mois) afin de prendre des leçons d'art culinaire.

De retour à la maison à onze heures, je trouvais presque toujours Katia Dostoïewski, nièce de mon mari. C'était une adorable fillette de quinze ans, avec de beaux yeux noirs et deux longues tresses blondes sur le dos. Sa mère, Émilie Fiodrovna, qui m'avait, à plusieurs reprises, confié que Katia m'aimait beaucoup, exprima le désir de la voir sous mon influence. A un appel si flatteur pour moi, je ne pouvais répondre qu'en invitant la fillette à venir aussi souvent qu'elle le souhaitait. Comme Katia n'avait pas d'occupations régulières et qu'elle s'ennuyait à la maison, elle entrait directement chez nous, aussitôt après sa promenade du matin. A midi, arrivait Micha Dostoïewski, le neveu de mon mari, garçon de dix-sept ans, qui étudiait le violon au Conservatoire. Il venait, en passant, voir Paul Alexandrovitch. Tout naturellement, je le gardais à déjeuner.

Souvent Fiodor Michaïlovitch le jeune, excellent pianiste, se montrait aussi pour quelques instants. Puis, à partir de deux heures, nous recevions la visite des amis et des connaissances de mon mari, qui les avaient, momentanément, sans travail pressé. A l'heure du dîner, on voyait souvent apparaître Émilie Fiodrovna, puis le frère, Nicolas Michaïlovitch, puis sa sœur Alexandra Michaïlovna Golenovskaïa et son excellent ami Nicolas Ivanovitch. Tous passaient la soirée avec nous jusqu'à dix ou onze heures.

Telle était la vie de chaque jour : les étrangers et les parents emplissaient la maison.

J'avais été élevée dans une famille patriarcale et hospitalière, pourtant nous ne recevions de visites que le dimanche et les jours de fête. Ici, l'obligation de recevoir et d'entretenir continuellement des invités et des habitués était très pénible pour moi, d'autant plus que les jeunes Dostoïewski et le beau-fils, très différents de moi par l'âge, ne répondaient pas à mes aspirations du moment. Au contraire, les amis de Dostoïewski et les littérateurs Maïkoff, Averkéieff Strakhoff, Milioukoff, Dolgomostieff et d'autres, étaient pour moi des hôtes extrêmement intéressants.

Le monde littéraire, jusqu'alors inconnu pour moi, m'attirait beaucoup. J'avais un grand désir de parler, de discuter peut-être, mais surtout d'écouter... Ce plaisir m'était rarement accordé ; en présence des figures ennuyées de nos jeunes hôtes, Dostoïewski me murmurait : « Ma colombe, vois comme ils s'ennuient, emmène-les, tâche de les occuper d'une manière ou d'une autre ». Alors, sous un prétexte quelconque, je les emmenais et je m'efforçais de les occuper. Pourtant, j'étais très affectée de constater que la présence ininterrompue de visites m'empêchait de me livrer à mes occupations favorites, ce qui pour moi était une grande privation. Je m'apercevais souvent, avec tristesse, que j'étais restée tout un mois sans lire un livre, sans consacrer un instant à la sténographie que j'aurais voulu étudier jusqu'à l'extrême. Enfin, le plus douloureux pour moi était que je n'avais plus la possibilité, toujours pour les mêmes raisons, de me trouver seule avec mon cher mari. Dès que j'avais une minute dans la journée, j'accourais dans son cabinet de travail pour m'asseoir un peu auprès de lui, mais quelqu'un sonnait à notre porte au moment même, ou bien l'on m'appelait à la cuisine au sujet d'une question de ménage. Cette situation nous avait retiré le plaisir du tête-à-tête intime qu'il fallut oublier. Le soir, après une journée entière passée au milieu de visi-

teurs et d'amis, perdue en conversations et futilités, nous étions las tous deux ; j'avais sommeil et Fiodor Michaïlovitch prenait un livre attrayant pour se remettre un peu

CHAPITRE V

LES ENNEMIS DANS LA MAISON

Il est possible qu'avec le temps j'eusse pu m'habituer à ce genre de vie, conquérir quelques instants de liberté, trouver des loisirs pour mes occupations personnelles, mais de nouveaux sujets de déplaisir, créés par les parents de Dostoïewski lui-même, vinrent s'ajouter aux premiers désagréments. La belle-sœur, Emilie Fiodrovna, était bonne, mais assez bornée. A la mort de son mari, Dostoïewski l'avait prise à sa charge ainsi que sa famille. Depuis longtemps, elle considérait cette générosité comme une obligation ; aussi avait-elle été estomaquée à la nouvelle de notre mariage prochain. De là, ce ton désagréable qu'elle avait pris avec moi pendant nos fiançailles. Au lendemain de la cérémonie, lorsqu'elle se trouva en présence d'un fait accompli, ses manières devinrent plus aimables, surtout quand elle eut remarqué que j'avais beaucoup d'attentions pour ses enfants. Elle venait à la maison presque chaque jour, et comme elle se croyait une maîtresse de maison parfaite, elle ne cessait de me donner des conseils pour bien administrer mon ménage. Je veux bien qu'elle l'ait fait par bonté d'âme, avec le désir de m'être utile ; mais comme ses conseils, pour ne pas dire ses observations, avaient toujours lieu en présence de Fiodor Michaïlovitch, il ne m'était pas agréable d'assister, devant mon mari, à la critique opiniâtre de mon incapacité et de mes dépenses

domestiques. Il était encore plus vexant pour moi de l'entendre à chaque instant prendre, comme exemple en tout, la première femme de mon mari, ce qui dénotait de sa part un grand manque de tact. Mais si les observations constantes et le ton protecteur d'Emilie Fiodrovna n'étaient que désagréables, les insolences et les grossièretés que Paul Alexandrovitch se permettaient à mon égard allaient au delà de ce que je pouvais supporter. En me mariant, je savais parfaitement que le beau-fils habiterait avec nous. Fiodor Michaïlovitch, qui n'avait pas les moyens de lui servir une pension pour vivre de façon indépendante, désirait en outre l'avoir sous la main tant que son caractère ne serait pas formé. Jeune comme je l'étais, je ne trouvais rien de désagréable à la présence dans ma famille d'une personne étrangère pour moi. Je pensais que Dostoïewski aimait son beau-fils et qu'il lui aurait été pénible de se séparer de lui, mais l'idée ne me serait pas venue d'exiger son départ de la maison. Au contraire un garçon de son âge ne pouvait selon moi qu'apporter plus de vie dans le foyer, me familiariser moi-même avec les habitudes de mon mari (beaucoup d'entre elles m'étaient inconnues) et me donner ainsi le moyen de ne rien troubler dans son existence.

Je ne veux pas dire que Paul Alexandrovitch Issaëff ait été un sot, ou un méchant homme. Le malheur pour lui fut qu'il ne sut jamais se rendre compte de sa situation. Habitué dès l'enfance aux bontés et à l'amabilité des parents et des amis de son beau-père, il voyait là un devoir de leur part, sans comprendre que ces sentiments ne lui étaient pas destinés personnellement, mais témoignaient seulement du désir d'être agréable à Dostoïewski. Au lieu d'apprécier et de mériter l'amitié que les personnes étrangères lui montraient, il se comportait légèrement à leur égard, et quelquefois de la façon la plus incorrecte du monde, ce qui les chagrinait et les irritait toutes. Paul Alexandrovitch traitait Dostoïewski avec autant d'insolence et de hauteur que les autres personnes, en particulier Maïkoff,

qui avait essayé, sans succès, de lui suggérer une conduite. Il vivait chez mon mari depuis l'âge de douze ans et l'appelait son *père* (bien qu'il fût né à Astrakhan en 1845 et que Dostoïewski n'eût pas quitté Pétersbourg avant 1849) convaincu que ce père devait travailler pour lui, exclusivement, et lui procurer de l'argent. Lui-même ne faisait rien pour venir en aide à Fiodor Michaïlovitch, sinon l'irriter par ses faits et gestes et l'amener jusqu'aux crises, comme l'affirmaient ses proches. « Vieillard usé » disait-il de Dostoïewski à ses propres parents, ajoutant que ce désir d'avoir un bonheur personnel était une absurdité.

Paul Alexandrovitch me tenait pour une usurpatrice. A ses yeux, j'étais entrée de force dans leur famille où, jusqu'à ce moment, il avait été le maître, du fait que Dostoïewski, absorbé par ses travaux littéraires, ne pouvait s'occuper du ménage. N'ayant pas pu mettre entrave à notre mariage, il me rendait la vie impossible, et je suis sûre qu'en exploitant toutes sortes de disputes et d'ennuis, ou encore les potins qu'il faisait sur mon compte à l'oreille de Dostoïewski, il comptait bien nous amener à nous quereller, et m'obliger ainsi à quitter la maison. Les désagréments qu'il me créait, pris à part, n'étaient pas énormes, mais incalculables, et j'y voyais toujours l'intention bien arrêtée de me rendre méchante ou de m'offenser. Pourtant, je ne pouvais ni les négliger ni m'emporter. En voici un exemple : Paul Alexandrovitch avait pris l'habitude d'envoyer chaque matin la servante quelque part : il fallait tantôt acheter des cigarettes, tantôt porter un costume chez le tailleur, ou une lettre à un camarade et attendre la réponse... Bref, il l'expédiait toujours assez loin pour la mettre en retard et l'empêcher ainsi de nettoyer le cabinet de travail de mon mari. Dostoïewski, très sévère sous le rapport de la propreté et de l'ordre, entrait en colère lorsque son cabinet n'était pas prêt à son réveil. Fédocie absente, j'étais bien obligée de prendre le balai. M'ayant surprise un jour à ce travail, Fiodor Michaïlovitch me fit une réprimande et me rappela que je n'avais

pas à faire le ménage. Lorsque Fédocie [1] refusait d'aller trop loin afin de ne pas encourir les reproches de sa maîtresse, Paul Alexandrovitch, qui me savait dans la chambre voisine, ne se gênait pas pour crier :

— Qui est le maître ici, Fédocie ? Anna Grigorievna ou moi ? Comprends-tu, alors file où l'on t'envoie !

Ce jeune homme n'avait pas son pareil pour compliquer et envenimer la vie. Tantôt il avalait toute la crème avant l'arrivée de Fiodor Michaïlovitch à la salle à manger, et il fallait envoyer chercher immédiatement dans une boutique une crème quelconque, généralement mauvaise, pendant que mon mari attendait son café ; tantôt il mangeait une gelinotte quelques minutes avant le dîner, et l'on en servait ainsi deux au lieu de trois, ce qui ne suffisait jamais ; tantôt il faisait disparaître toutes les allumettes de la maison. Ces contretemps irritaient mon mari, qui réprimandait aigrement Fédocie pendant que Paul Alexandrovitch, organisateur de tout ce désordre, haussait les épaules et disait :

— Eh ! bien, papa, du temps que j'avais le ménage en mains, rien ne clochait !

Ce qui signifiait que j'étais responsable de tout. Paul Alexandrovitch avait sa tactique : en présence de son beau-père, il était extraordinairement prévenant avec moi, me passait les assiettes, courait après la bonne, ramassait ma serviette : Fiodor Michaïlovitch fit même par deux fois la remarque que les femmes, et la sienne en particulier (avec Emilie Fiodrovna et Katia il était trop familier) agissaient heureusement sur ses manières. Mais il suffisait que mon

1. Fedocie s'effrayait facilement. Veuve d'un petit employé qui s'enivrait jusqu'au délirium et la frappait, Fiodor Michaïlovitch l'avait recueillie avec ses trois enfants. Pendant nos fiançailles, Fédocie me fit part souvent de la bonté de Dostoïewski, qui se levait de son travail et venait recouvrir un des petits qu'il avait entendu tousser ou pleurer, ou bien la réveillait quand il n'arrivait pas à calmer l'enfant. Fédocie, qui avait vu mon mari pendant ses crises, était devenue très peureuse, et Paul Alexandrovitch ne cessait de l'épouvanter par ses cris.

mari sortît de la chambre pour que son beau-fils changeât sur le champ sa façon d'être avec moi. Tantôt il me faisait, devant les étrangers, des remarques peu flatteuses au sujet du ménage, assurant que celui-ci était plus ordonné auparavant ; tantôt il m'accusait de dépenser trop d'argent, ajoutant que l'argent était notre bien commun ; tantôt il se posait en victime du despotisme familial ; tantôt il exposait la triste situation d'un orphelin qui avait tenu heureusement la première place dans le foyer jusqu'au jour où une étrangère (il voulait parler de moi) avait fait irruption dans la maison, pris le pouvoir et prétendu occuper cette place. La nouvelle maîtresse de maison avait commencé de poursuivre le *fils*, de lui créer des ennuis, de troubler sa vie. Il ne pouvait même plus prendre ses repas tranquillement, certain que le regard mauvais et soupçonneux de la maîtresse de maison accompagnait chaque morceau qu'il portait à sa bouche. Ah ! comme il se souvenait des années heureuses ! Comme il espérait les voir revenir, car il était bien décidé à ne céder à personne l'influence qu'il avait sur son père ! Les jeunes Dostoïewski ne surent pas prendre ma défense, quant aux aînés, ils soutenaient Paul Alexandrovitch de leurs rires. Leur protection n'allait pas plus loin ! |

Pour ne pas m'abandonner son influence sur son père, le jeune homme avait accoutumé d'entrer chaque matin dans le cabinet de travail de Fiodor Michaïlovitch pendant que celui-ci lisait le journal. Souvent, on entendait aussitôt un éclat de voix de mon mari ; Paul Alexandrovitch sortait brusquement de la pièce et déclarait que le père était occupé, qu'il ne tenait pas à le déranger. D'autres jours il restait longtemps auprès de Dostoïewski, puis, l'air triomphant, venait donner des ordres à Fédocie qui était tremblante. A l'issue de ces entretiens, Fiodor Michaïlovitch me disait : « Anetchka, cesse de te disputer avec Pacha, ne l'offense pas, c'est un bon garçon ! » Lorsque je voulais savoir en quoi j'avais offensé Paul, Dostoïewski répondait qu'il s'agissait de vétilles, qu'il en avait les

oreilles fatiguées, mais qu'il me priait d'avoir de l'indulgence pour son beau-fils. (On me demanda une fois de plus comment je pouvais supporter les insolences et les grossièretés quotidiennes de Paul Alexandrovitch, le sans-gêne de sa conduite ; comment je pouvais supporter de savoir qu'il me calomniait auprès de Fiodor Michaïlovich ! Je me taisais, je ne savais pas remettre le beau-fils à sa véritable place). C'est vrai, je ne savais pas, et je me taisais. Il ne faut pas oublier que j'avais à peine vingt ans à cette époque, et que mon expérience n'était qu'une expérience d'enfant. J'avais passé toute ma vie dans une excellente famille, très ordonnée, où ne se produisaient jamais ni luttes ni complications. C'est pour cette raison que la conduite incorrecte de Paul Alexandrovitch me surprenait, m'offensait et me chagrinait ; mais, au premier abord, je ne savais que faire pour mettre fin à cet état de choses. Outre cela, il avait encore une façon particulière de se comporter : dès qu'il s'était montré insolent à mon égard, il disparaissait sans me donner le temps de répondre. A son retour, j'étais calmée et je n'avais plus envie de recommencer la dispute. Aussi bien les querelles m'étaient toujours pénibles. Que pouvais-je faire, d'ailleurs ? Me plaindre à mon mari ? Paul Alexandrovitch, qui avait l'habitude de se lamenter, se plaignait de moi ; si, de mon côté, j'avais commencé à me plaindre de lui, à me lamenter aussi, quelle eût été l'existence de mon bien-aimé mari ? Du reste, j'admettais qu'il eût quelques regrets à voir le changement qui s'était opéré dans sa vie aisée. J'espérais seulement qu'il se fatiguerait lui-même des ennuis qu'il me créait, qu'il comprendrait un jour son indélicatesse, ou que les parents de Dostoïewski la lui feraient comprendre.

Telle fut l'atmosphère des premières années de notre vie commune : grossièretés du beau-fils, conseils d'Emilie Fiodrovna, présence continuelle et ennuyeuse de personnes sans intérêt pour moi, et qui m'empêchaient d'être seule avec mon mari, éternelle inquiétude entretenue par

nos affaires embrouillées. Même, il me semblait sentir chez Fiodor Michaïlovitch un certain éloignement, qui provenait précisément de notre genre de vie. Souvent, je cherchais à deviner les conséquences de cette situation qui me décourageait, me tourmentait, et si je me reporte aux sentiments que j'avais à cette époque, je vois qu'elle aurait pu se terminer par une catastrophe. Certes, j'aimais infiniment mon mari, mais non d'un amour charnel ou passionné, comme il arrive entre époux de même âge ; mon amour était purement cérébral, idéal. Adoration, plutôt, pour un homme de grande valeur morale devant lequel je m'inclinais. Mon cœur s'emplissait d'une immense pitié pour celui qui avait tant souffert, pour cet être privé de joie et de bonheur, rejeté par des parents qui lui devaient tout et pour lesquels il montra, cependant, une grande bonté toute sa vie.

Le désir de devenir sa compagne, de partager son travail, d'alléger son existence et de lui donner du bonheur s'était emparé de mon imagination ; il devenait mon Dieu, mon idole ; j'étais prête à passer toute ma vie à genoux devant lui. Sentiments très élevés, rêves, que les circonstances difficiles de cette époque pouvaient anéantir ! Cette situation me conduisit bientôt sur le chemin du doute et des malentendus. Tantôt je croyais que Fiodor Michaïlovitch avait déjà cessé de m'aimer, qu'il avait compris à quel point j'étais médiocre, et sotte, que je ne pouvais lui convenir en rien, qu'il regrettait même de m'avoir épousée, sans savoir comment réparer la faute qu'il avait commise ; mais, quoique j'eusse pour lui les sentiments les plus ardents, mon orgueil ne m'aurait pas permis de rester un moment de plus chez lui s'il avait effectivement cessé de m'aimer. Il me semblait que je lui devais ce sacrifice : le quitter, dès l'instant que notre existence commune lui devenait un fardeau. Tantôt, à mon grand chagrin, je sentais naître en moi une irritation contre lui, et je me demandais pourquoi un tel connaisseur d'âmes ne voyait pas à quel point la vie m'était pénible, pourquoi il ne cher-

chait pas à me la rendre facile, pourquoi il m'imposait ses ennuyeux parents, pour quelle raison enfin il prenait la défense de ce désagréable beau-fils qui se conduisait avec moi de façon odieuse ? Et souvent, le souvenir des merveilleuses et charmantes soirées que nous avions passées tous deux jusqu'au mariage, la pensée que la vie de bonheur était une illusion, me jetaient dans la tristesse.

A ces moments, passait comme un éclair le regret de ma vie tranquille dans une famille où je n'ai connu ni le chagrin ni l'inquiétude. En un mot, les terreurs de l'enfance continuaient de me troubler ; le doute sous toutes ses formes se présentait à mon esprit encore jeune, à mon caractère mal défini ; j'ignorais tout de la vie, et je craignais de ne pouvoir supporter jusqu'au bout les ennuis domestiques ; je craignais de n'emporter, d'irriter mon mari par des reproches et des soupçons mal fondés. Mais je risquais ainsi de provoquer une scène, après quoi mon orgueil ne m'aurait pas permis de rester chez Fiodor Michaïlovitch une minute de plus. Il faut se rappeler que j'appartenais à la génération de 1860 et que, comme toutes les femmes de cette époque, je chérissais l'indépendance par-dessus tout. Je ne me serais jamais décidée, malgré mon amour pour Dostoïewski, à faire les premiers pas d'une réconciliation. J'avais encore la vanité de l'enfance : pour rien au monde je n'aurais voulu supporter de voir Paul Alexandrovitch railler une soumission de ma part. Il est possible que Fiodor Michaïlovitch n'eût pas été tenté lui-même par l'idée d'une réconciliation ; il ne m'aimait peut-être pas à ce moment aussi violemment qu'il fit par la suite. Son orgueil offensé, le sentiment de sa dignité, et sans doute les accusations portées contre moi par son beau-fils auraient pu l'empêcher, au premier abord, de se raccommoder. Les malentendus se seraient multipliés entre nous jusqu'à rendre tout rapprochement impossible. Lorsque je me reporte à ces jours, il m'arrive de songer avec effroi à ce qui aurait pu se produire. D'un prix trop élevé à cette époque, le divorce était au-dessus

des moyens de Fiodor Michaïlovitch, qui perdait ainsi toutes les chances d'un bonheur futur ; il n'aurait pas eu d'enfants — le désir de toute sa vie ! — Mon existence à moi n'eût pas été moins malheureuse : J'attendais trop de bonheur de mon union avec Dostoïewski, et il eût été trop amer pour moi de ne pas voir se réaliser ce rêve doré.

CHAPITRE VI

LA DÉLIVRANCE

Mais la destinée n'a pas voulu nous priver du grand bonheur dont nous devions jouir pendant quatorze ans, Dostoïewski et moi. Je me souviens encore du jour — le mardi de la cinquième semaine du Carême — où notre vie prit brusquement une direction heureuse et inattendue. Ce jour commença comme les autres par une série d'ennuis. L'ordre du ménage avait été troublé, selon la coutume, par Paul Alexandrovitch : plus d'allumettes ni de crayons dans toute la maison ! Fiodor Michaïlovitch, indigné, malmena la pauvre Fédocie. Sur ces entrefaites arrivèrent les visiteurs ponctuels et ennuyeux, et, comme de juste, le beau-fils me couvrit d'insolences. Mon mari, particulièrement pensif et abattu, m'adressait à peine la parole, et cela me chagrinait infiniment.

Comme nous étions invités à passer la soirée chez Maïkoff, nos hôtes se retirèrent aussitôt après le dîner. Mais j'avais une telle migraine et les nerfs si tendus, que je pris le parti de rester à la maison, de peur d'éclater en sanglots chez nos amis pour peu que notre vie de famille eût été mise en question. Au moment de partir, Fiodor Michaïlovitch essaya de me faire entendre raison ; je crois qu'il était mécontent. Aussitôt qu'il eut quitté la maison, Paul Alexandrovitch, qui avait à me faire des reproches, vint me retrouver et m'apprit que mes caprices agaçaient son père. Il ne croyait pas à ma

migraine et pensait que je n'avais refusé de me rendre chez Maïkoff que pour exaspérer Fiodor Michaïlovitch. Il ajouta que Dostoïewski avait commis une sottise en m'épousant, que j'étais une détestable maîtresse de maison, que je dépensais l'argent commun sans compter. Enfin, il avait remarqué que Fiodor Michaïlovitch était sujet à des crises beaucoup plus fréquentes depuis son mariage.

Lorsqu'il eut fini de débiter ses impertinences, il disparut comme par enchantement ; mais c'en était trop pour moi. Cette scène, comme on dit, fut la goutte qui fait déborder le vase. Paul Alexandrovitch ne pouvait pas me mortifier plus qu'en m'accusant d'aggraver la maladie de Fiodor Michaïlovitch. J'étais humiliée au plus haut point. La tête en feu, je me jetai sur le lit et je pleurai amèrement. Au bout d'une heure et demie, Fiodor Michaïlovitch rentra. Comme il s'ennuyait trop sans moi, il était revenu à la maison ; mais, voyant l'appartement plongé dans l'obscurité, il demanda où je me trouvais. « Madame est couchée et pleure » lui dit mystérieusement Fédocie. Inquiet, Dostoïewski me demanda ce que j'avais. J'eus l'intention de tout lui cacher, mais il m'interrogeait avec tant d'insistance, il parlait avec tant de douceur que mon cœur s'amollit, et je lui fis en pleurant et sanglotant le récit de mes peines. Je lui représentai ma vie pénible ; je lui révélai les outrages que je subissais sous son toit ; je lui confiai même qu'à mes yeux il avait cessé de m'aimer ; je lui dis qu'il ne venait plus prendre mon conseil comme il faisait autrefois ; que j'avais énormément de chagrin et que je souffrais... J'ai rarement tant pleuré, et plus il cherchait à me calmer, plus mes larmes coulaient.

Je lui fis part, avec la plus grande franchise, de tout ce qui alourdissait mon cœur, de mes doutes, de mon incertitude. Mon pauvre mari me regardait et m'écoutait avec le plus parfait étonnement. Il était clair que l'extraordinaire prévenance de Paul Alexandrovitch ne lui avait jamais permis de soupçonner sa véritable conduite envers

moi. Alors il se mit à me reprocher affectueusement mon manque de sincérité. Pourquoi n'étais-je pas venue me plaindre de son beau-fils ? Pourquoi ne m'étais-je pas dressée en face de lui dès le premier jour, de façon à lui retirer le courage de ses grossièretés ?... Il m'assura ensuite de son grand amour et s'étonna que j'eusse pu en douter. En manière de conclusion, il avoua à son tour que notre vie commune, si déréglée, était terriblement lourde. Naguère encore ses jeunes parents venaient le voir aussi, mais plus rarement, car ils s'ennuyaient avec lui ; depuis le mariage, il expliquait leurs fréquentes visites par mon amabilité à leur égard, par la gaité de notre intérieur, et il avait pensé que la société des jeunes gens, leurs joyeuses conversations et leurs discussions pouvaient être intéressantes pour moi. Lui aussi souffrait comme moi de notre intimité perdue et regrettait nos chers entretiens passés que les visites ininterrompues nous empêchaient de reprendre. Il dit enfin que l'idée lui était venue récemment de faire un voyage à Moscou et que notre conversation n'avait fait que renforcer ce projet : « Nous partirons ensemble ; je veux te faire faire la connaissance de mes parents de Moscou : Véra, ma sœur, et Sonia, ma nièce, ne te connaissent que par nos lettres, mais je désire que vous vous connaissiez et vous aimiez mutuellement. Outre cela, je vais essayer de demander une nouvelle avance à Katkoff ; avec cet argent, nous pourrions partir pour l'étranger. Tu n'as pas oublié que nous en avons parlé ensemble et que c'était notre rêve. Il pourra peut-être se réaliser. J'aimerais aussi entretenir Katkoff de mon nouveau roman. Par lettre, il est toujours difficile de se mettre d'accord ; une entrevue est préférable. S'il ne nous était pas possible de partir pour l'étranger, il nous sera cependant plus facile d'organiser notre vie sur de nouvelles bases, à notre retour de Moscou, et de sauver notre foyer du désordre qui nous est à tous deux si désagréable. Es-tu prête à partir pour Moscou, Anetchka ?

Il était bien inutile de me demander mon consentement. Fiodor Michaïlovitch se montrait si humble, si bon, si

tendre, comme au temps de nos fiançailles ! Toutes mes frayeurs, tous les doutes que j'avais eus sur son amour s'évanouirent. Seuls, peut-être pour la première fois depuis notre mariage, nous décidâmes après une conversation affectueuse et cordiale, de ne pas retarder notre voyage et de partir le lendemain.

Les parents de mon mari et Paul Alexandrovitch en particulier furent assez désagréablement surpris de cette nouvelle, mais comme Fiodor Michaïlovitch était au bout de ses ressources, on supposa qu'il allait chercher de l'argent, et personne n'entreprit de nous faire changer d'idée. Au moment des adieux, Paul Alexandrovitch, qui ne pouvait se modérer, m'avertit qu'il remettrait de l'ordre dans mon désordre. Je ne m'offensai pas et ne lui répondis rien ; j'étais trop heureuse de lui échapper, même pour un temps.

CHAPITRE VII

LUNE DE MIEL

Le jeudi de la cinquième semaine du Carême, arrivés à Moscou de bon matin, nous descendîmes à l'hôtel Dusseau pour lequel Fiodor Michaïlovitch avait un faible. Fatigués par le voyage, nous décidâmes de ne rien entreprendre ce jour-là et de faire aux Ivanoff une visite qui me troublait beaucoup. De tous ses parents, Dostoïewski préférait sa sœur Véra et sa famille. A Saint-Pétersbourg, il me disait souvent qu'il souhaitait beaucoup me voir plaire aux Ivanoff et lier amitié avec eux. C'était aussi mon désir, mais je craignais que la première impression ne fût défavorable ; aussi c'est avec un soin particulier que je me préparai. Satisfait de ma toilette — robe lilas et chapeau élégant — mon mari trouva que j'avais bon air et me fit des compliments qui me donnèrent le courage nécessaire.

Les Ivanoff habitaient à Méjévoï Institut, et, pour y arriver, il fallait traverser toute la ville. En passant devant l'église de l'Assomption de Notre-Dame, Fiodor Michaïlovitch me proposa de descendre de traineau une autre fois afin d'admirer le monument dans toute sa splendeur. Il était extraordinairement sensible à l'architecture de cette église et ne manquait jamais de la visiter. Plus nous approchions de la maison des Ivanoff, plus mon cœur se serrait. Et si j'allais ne pas leur plaire ? En nous recevant, le domes-

tique nous avertit qu'Alexandre Pavlovitch, le beau-frère de Dostoïewski, et Sophie Alexandrovna, sa nièce, n'étaient pas à la maison, mais qu'il nous annoncerait à Véra Michaïlovna. Nous entrâmes dans un immense salon, garni de meubles anciens. Fiodor Michaïlovitch prit sur la table les « Nouvelles de Moscou » pendant que j'ouvrais un album de photographies. Véra Michaïlovna, qui ne voulait pas se montrer en peignoir à une parente inconnue, devait, selon toute probabilité, passer une toilette de circonstance. Au bout d'une demi-heure environ, la porte du salon s'ouvrit brusquement et nous vîmes passer, en coup de vent, un petit garçon d'une dizaine d'années.

— Vitia ! Vitia ! appela mon mari.

Mais l'enfant ne s'arrêta pas, courut dans une autre chambre et s'écria :

— Jeune, très élégante et sans lunettes !

Au même instant on lui imposa silence et il se tut, mais Fiodor Michaïlovitch, qui connaissait les habitudes de la maison, comprit immédiatement de quoi il retournait.

— Ils n'ont pas pu attendre, dit-il en riant, et ils ont chargé Vitia de voir la femme que j'ai !

Véra Michaïlovna parut enfin. Elle se montra très cordiale, me prit dans ses bras pour m'embrasser et me demanda d'aimer son frère et d'avoir soin de lui. Le mari, et Sonia, la fille aînée, vinrent nous féliciter assez officiellement et nous souhaitèrent le bonheur. Sonia me tendit la main en souriant légèrement et m'examina en silence. Bientôt Alexandre Pavlovitch ouvrit une porte et s'écria :

— Allons ! les enfants, venez apporter vos félicitations, et faire la connaissance de votre nouvelle tante !

Les jeunes Ivanoff sortirent l'un après l'autre : ils étaient sept : Sonia, vingt ans ; Machenka, dix-neuf ans ; Sacha, dix-sept ans ; Ioulenka, quinze ans ; Vitia et d'autres plus petits. Tous félicitèrent leur oncle avec affection, mais tous me témoignèrent de la froideur. Ils s'inclinèrent devant moi en faisant la révérence, s'assirent et se mirent à m'examiner de tous leurs yeux. Je compris à cet instant que les

enfants avaient été montés contre la jeune tante, et je ne me trompais pas, car il fut établi par la suite que c'est toute une cabale qui avait été formée contre moi.

Les Ivanoff aimaient beaucoup leur tante Hélène Pavlovna, sœur de leur père, dont le mari était gravement malade depuis des années ; et il avait été décidé en famille qu'Hélène Pavlovna, une fois veuve, épouserait Fiodor Michaïlovitch, lequel viendrait définitivement habiter Moscou. Dostoïewski était leur oncle préféré, et il n'est pas étonnant que toute cette jeunesse ne m'ait pas vue d'un bon œil : j'avais détruit un rêve depuis si longtemps caressé. Les éloges de mon mari, lors de son voyage, n'avaient pas enchanté mes neveux et nièces qui, sur l'information que je m'occupais de sténographie, avaient décidé que j'étais vieille, nihiliste, que je portais cheveux courts et lunettes. A la nouvelle de notre arrivée à Moscou, ils s'étaient donné le mot, résolus à se moquer de moi et à me montrer ma place par l'étalage de leur indépendance. Mais, quand au lieu d'une vieille et savante nihiliste, ils virent une jeune femme, presque une enfant, qui tremblait à moitié devant eux, ils furent ébahis au point de ne plus me quitter des yeux ; une attention si soutenue me fit perdre contenance. Habituée à m'exprimer simplement, sans fantaisie, je me mis à parler d'une manière littéraire, cherchant à faire de jolies phrases, si bien que ma conversation n'eut plus rien de naturel. J'essayai de causer avec mes jeunes parentes ; on ne me répondit que par oui et par non : il était visible qu'on ne voulait pas avoir d'entretien avec moi.

Le dîner eut lieu à cinq heures, et l'on apporta le champagne des félicitations. Ce repas fut bruyant, mais peu joyeux pour moi, quoique je fisse mille efforts pour paraître animée ; je plaisantais, je riais. Après le dîner mes affaires allèrent encore plus mal. Quelques amis et camarades d'Ivanoff vinrent passer la soirée. Beaucoup d'entre eux aimaient fort Dostoïewski, qui avait passé l'été précédent à Loubline, non loin de Moscou, dans la maison

de campagne des Ivanoff, et tous avaient le plus grand désir de voir sa femme. On organisa de petits jeux de société qui exigeaient de l'observation et de l'ingéniosité. Une des amies des filles aînées de Véra Michaïlovna, Marie Serguiéevna Ivantchine-Pissareff se distinguait par son esprit ; c'était une jeune fille de vingt-deux ans, pas jolie, mais gaie, vive, hardie, assurée, qui possédait le secret de faire rire tout le monde. (La famille Ivanoff est décrite dans le roman de Dostoïewski « L'éternel mari » sous le pseudonyme de Zakleibine. Quant à Marie Serguiéevna Ivantchine, elle est facilement reconnaissable dans l'audacieuse amie de Marie Nikitichna.)

La jeunesse l'avait chargée de me mettre hors de moi et de me placer dans une situation ridicule aux yeux de mon mari. On commença par le jeu des gages. Chacun des joueurs devait composer un bouquet relatif à une circonstance quelconque : Un vieillard le jour de ses quatre-vingts ans, une demoiselle à son premier bal etc... N'ayant jamais vécu à la campagne, je connaissais seulement les fleurs de jardin et je nommai le pavot, le bleuet, la dent de lion, et quelques autres, si bien que mon bouquet fut à l'unanimité et justement condamné. On me proposa d'en composer un autre, mais, prévoyant mon insuccès, je m'y refusai :

— Permettez-moi de me retirer du jeu, dis-je en riant, je vois moi-même que je n'ai aucun goût !

— Nous n'en doutons pas du tout, répondit Marie Serguiéevna ; vous l'avez prouvé brillamment il n'y a pas longtemps.

En même temps, elle fit tomber son regard sur Fiodor Michaïlovitch, qui se trouvait assis à côté de moi et qui suivait attentivement nos petits jeux.

Ces paroles avaient été prononcées avec tant de fiel et d'esprit à la fois, que tous, et mon mari lui-même, éclatèrent. Heureusement le rire général eut raison de l'animosité, et la soirée se termina plus agréablement qu'elle n'avait commencé.

De retour à l'hôtel, Fiodor Michaïlovitch me demanda mes impressions. Je lui répondis que Véra Michaïlovna m'avait beaucoup plu, ainsi que Sonia, mais que je n'avais pas regardé le reste de la famille. Pourtant, comme il avait remarqué mon triste visage, il me dit :

— Ma pauvre petite Annette, elles t'ont déchiquetée. Tu as eu tort ; il fallait renvoyer les coups, et elles se seraient mordu la langue. Il faut être plus hardie, mon amie. Tu as beaucoup plu à ma sœur et à Sonia, c'est vrai, et tu as été toute la journée si jolie que je n'ai pu assez t'admirer.

Ces mots me consolèrent, et pourtant je fus longue à m'endormir cette nuit-là ; je me reprochais de ne pas savoir me conduire dans le monde. Je n'arrivais pas à comprendre pour quelles raisons toutes ces charmantes jeunes filles et ces jeunes gens étaient animés de mauvais sentiments à mon égard. Quant à la déception causée par le mariage de Dostoïewski, je ne l'ai apprise que par la suite.

Le lendemain soir, nous retournâmes chez les Ivanoff. C'était un Vendredi, jour de réception. Une nombreuse société se trouvait réunie chez ma belle-sœur. On jouait dans le salon à un jeu très à la mode à ce moment. Je fus placée à côté d'un jeune homme très spirituel et très gai, camarade de Sacha Ivanoff, du nom de Platz, et comme il ne semblait pas partager l'animosité générale dont je souffrais, je me mis à bavarder et à rire avec lui.

Mon mari jouait aux cartes dans le cabinet de travail, mais il se dérangeait souvent pour venir nous regarder et chaque fois je le voyais plus préoccupé et plus triste. Au souper, je me retrouvai à côté de mon jeune partenaire ; assis en face de moi, Fiodor Michaïlovitch ne détachait pas ses yeux des miens et prêtait grande attention à notre bavardage. Très gaie, je lui adressai plusieurs fois la parole avec le désir de le voir prendre part à notre conversation ; ce fut en vain. Aussitôt après le souper, nous prîmes congé. Au retour, et pendant tout le trajet, il garda le silence et ne répondit à aucune de mes questions. Lorsque nous

fûmes dans notre chambre il se mit à marcher de long en large, visiblement très agité. Comme j'avais de la peine à le voir ainsi, je m'approchai de lui pour le caresser, pour essayer de dissiper sa mauvaise humeur, mais il me repoussa brusquement la main et me regarda avec des yeux si méchants, si cruels, que mon cœur s'arrêta de battre.

— Es-tu fâché contre moi, Fédia ? lui demandais-je timidement. Pourquoi ?

A cette question Fiodor Michaïlovitch entra dans une violente colère et m'accabla d'outrages. D'après ses paroles, je n'étais qu'une coquette sans cœur ; toute la soirée, je n'avais que minaudé devant mon voisin afin de le faire souffrir seulement. J'essayai de me justifier, mais ce fut pour jeter de l'huile sur le feu ; mon mari sortit de ses gonds et, oubliant que nous étions à l'hôtel, cria de toute la force de ses poumons.

Je me sentis blessée jusqu'au plus profond de moi-même par ses injustes reproches et ses accusations fausses. Ses cris et l'expression affreuse de sa figure m'épouvantèrent. Je crus qu'il allait avoir une terrible crise d'épilepsie et qu'il était capable de me tuer. N'y tenant plus, j'éclatai en sanglots. Aussitôt mon mari reprit possession de lui-même et se mit à me calmer, à me consoler, à me demander de lui pardonner ; il m'embrassait les mains, pleurait et se maudissait pour la scène qu'il m'avait faite.

— J'ai tellement souffert toute la soirée, dit-il, en te voyant bavarder de façon si animée avec ce jeune homme. Je me figurais que tu étais amoureuse de lui. Fou de jalousie, j'étais prêt à lui crier des insolences. Maintenant je vois à quel point j'ai été injuste envers toi.

Il se repentit sincèrement, me pria d'oublier ses offenses et me donna sa parole de ne jamais plus se montrer jaloux. Une grande souffrance se lisait sur son visage. Prise de vraie pitié pour mon pauvre mari, je restai presque toute la nuit assise à côté de lui, le calmant, le consolant. Les cloches de la messe du matin mirent fin à notre entretien, mais longtemps nous ne pûmes nous endormir. Le lende-

main, j'ouvris les yeux à une heure de l'après-midi. Fiodor Michaïlovitch, levé plus tôt, était resté deux heures au moins sans oser remuer, de peur de me réveiller. Il se plaignait drôlement d'être à moitié mort d'inanition à cause de moi. Dans la crainte de troubler mon sommeil, il n'avait pas eu le courage de demander son café. Je le trouvais extrêmement tendre avec moi, mais le souvenir de la scène nocturne, qui s'était pour toujours imprimé dans mon cœur, m'obligea à envisager nos futurs rapports. Je compris à quel point la jalousie pouvait torturer l'âme de Dostoïewski, et je me promis de lui épargner de semblables impressions.

CHAPITRE VIII

VISITE A MON FRÈRE

De ce lointain séjour à Moscou, je me rappelle tout particulièrement notre excursion à Petrovskoe-Rasoumskoe où habitait mon frère Ivan Grigoriévitch, étudiant à l'académie agronomique, très joli garçon de dix-sept ans, au teint rouge, aux cheveux blonds frisés, timide comme une jeune fille, très bon et très aimé ; le plus jeune étudiant de l'académie. Dès notre arrivée, je lui avais écrit pour lui demander de venir nous voir, mais de préférence à onze heures, et le jour qu'il voudrait, le priant d'attendre dans le salon de lecture s'il ne nous trouvait pas à l'hôtel. Mon frère reçut ma lettre le vendredi, et le samedi il se faisait annoncer ; mais lorsqu'il apprit de la bouche du garçon d'étage que nous n'étions pas encore levés, il alla rendre visite à un de ses camarades, alors souffrant, auprès duquel il demeura un certain temps, si bien qu'en revenant il ne nous trouva plus à l'hôtel. Il attendit toute la journée notre retour et enfin laissa une lettre par laquelle il nous prévenait de son intention de revenir le surlendemain. Or, nous avions décidé, mon mari et moi, de partir le dimanche soir pour Saint-Pétersbourg si les pourparlers engagés avec Katkoff ne prenaient pas bonne tournure, et je risquais ainsi de ne pas voir Ivan Grigorievitch. Je priai donc mon mari, qui, invité par Katkoff dans la journée, ne pouvait pas m'accompagner, de me laisser aller seule à Petrovskoe-

Rasoumskoe. Fiodor Michaïlovitch me loua un traîneau, dont il releva le numéro, et je quittai Moscou à une heure, promettant d'être de retour à quatre, avec mon frère.

J'étais d'une humeur rayonnante : toute la matinée mon mari s'était montré extrêmement tendre avec moi ; je pense que notre scène de la veille lui avait laissé une pénible impression. Le temps était superbe, la route excellente ; je me réjouissais beaucoup de rencontrer mon frère. Le dimanche, l'établissement était à peu près désert, et seuls les internes s'y trouvaient. En entrant dans une grande salle de réception je demandai à un jeune homme s'il m'était possible de voir l'étudiant Snitkine, mon frère. Tous les élèves inscrits à l'académie savaient que la sœur de Snitkine s'était mariée quelque temps auparavant, et, pour, la première fois, le jour de mon mariage, mon frère, qui n'assistait jamais aux beuveries communes, s'était enivré complètement, puis, toute la soirée, pleurant et sanglotant, il avait répété à ses camarades qui le consolaient :

— Tout est fini, je n'ai plus de sœur, elle est morte pour moi !

Le jeune homme me conduisit immédiatement dans la chambre de Vania ; mon frère vint à ma rencontre avec un plaisir immense ; il me prit dans ses bras ; même je le vis pleurer en m'embrassant. Nous n'avions pas échangé dix mots qu'un garçon apportait un samovar, une théière pleine, deux verres, et un pain français. Quelques instants plus tard, un autre garçon apportait un deuxième samovar, une cafetière, de la crème et des biscuits. Les camarades de mon frère, qui supposaient que je devais être gelée, avaient commandé ce goûter ; chacun envoyait à Vania ce qu'il pouvait trouver sur sa table.

Les collègues de Vania, dont certains étaient des admirateurs du talent de mon mari, entrèrent l'un après l'autre ; tous étaient désireux de connaître la femme de Dostoïewski. Ils étaient neuf, qui vinrent s'asseoir, comme un groupe de parents, sur les chaises, sur le lit, sur l'appui de la fenêtre. Je leur versai du thé, et le garçon qui estimait

que le premier samovar apporté par lui n'était plus assez chaud, en apporta un troisième, bouillant. Cette assemblée de samovars sur la table fit rire les étudiants, ce qui me fournit l'occasion de leur parler, de plaisanter avec eux.

La conversation prit bientôt le chemin de la littérature et l'auditoire se divisa en deux camps : pour et contre Dostoïewski. L'un de ses adversaires entreprit de démontrer avec ardeur que Dostoïewski, en faisant de l'étudiant Raskolnikoff le héros de « Crime et châtiment » avait calomnié la jeune génération. Je pris évidemment la défense de mon mari, mais on me tînt tête, et la discussion échauffa les esprits : chacun parlait pour son compte sans vouloir écouter les objections de l'adversaire, et les jeunes gens restèrent sur leurs positions. Mais, dans la chaleur des débats, personne n'avait remarqué que le temps passait, et je restai là deux heures au lieu d'une. Lorsque je me levai en hâte pour rentrer à la maison, les étudiants des deux partis m'accompagnèrent jusqu'à la porte d'entrée. Hélas ! le cocher qui m'avait amenée, et que j'avais eu l'imprudence de payer, était parti. Les jeunes gens le cherchèrent de tous côtés sans le retrouver. On m'apprit qu'après m'avoir attendue une heure, il avait conduit en ville un professeur. Un élève proposa de nous accompagner jusqu'à Boutirky par les voies les plus courtes ; là, on était sûr de trouver des équipages. Le chemin le plus court, comme il arrive en ce cas, est généralement le plus long. Nous dûmes nous frayer un passage à travers les amoncellements de neige, ce qui nous retarda encore. Tous mes compagnons riaient, mais j'avais le cœur alarmé en imaginant l'inquiétude de mon mari. Au bout d'une heure, nous arrivâmes à Boutirky où il fallut chercher longtemps un izvostchik, et il faisait presque nuit lorsque je fus enfin de retour à Moscou avec mon frère. Il était plus de six heures. Je sautai de traîneau et demandai au portier de l'hôtel si mon mari se trouvait à la maison.

— Voilà près de trois heures qu'il vous attend à l'angle

de la rue ; à chaque instant il vient demander si vous êtes rentrée.

Au coin de la rue, j'aperçus effectivement Dostoïewski, en train d'examiner les passants avec une grande attention. Il était pâle et paraissait ému. Je sortis de l'hôtel, très anxieuse.

— Fédia, mon chéri, me voilà revenue ! Rentrons vite à la maison, m'écriais-je aussitôt que je fus auprès de lui.

Sa joie fut telle qu'il me saisit les deux mains avec une précipitation où je crus comprendre qu'il avait craint de ne plus me revoir.

Lorsque je voulus lui présenter mon frère, j'eus peur que sa colère ne retombât sur le pauvre Vania, tout à fait innocent, anéantissant ainsi le rêve que j'avais de les voir s'aimer. Il n'en fut rien, fort heureusement, et mon mari l'aborda avec beaucoup de cordialité.

Le dîner se passa très gaiement. Dostoïewski me demanda des détails sur le voyage, et je lui fis le récit de notre aventure avec humour. Mon frère nous quitta aussitôt après le dîner, et je passai avec Fiodor Michaïlovitch la plus charmante soirée qui soit, à l'image des heureux instants d'avant le mariage. Je lui demandai en badinant :

— Réponds-moi franchement : Tu croyais que j'étais partie avec quelqu'un ?

— Qu'est-ce que tu vas encore penser là ! répondit-il.

Mais ses yeux disaient que j'avais deviné juste.

CHAPITRE IX

IMPRESSIONS DE MOSCOU

Je me souviens avec plaisir des derniers jours que nous avons passés à Moscou. Chaque matin, nous allions visiter les curiosités de la ville : la cathédrale du Kremlin, les églises, le palais, la maison des Romanoff. Par un clair matin, mon mari me conduisit au cimetière où est enterrée sa mère, Marie Fiodrovna Dostoïewski, dont il a toujours chéri la mémoire. La chance nous fit rencontrer dans la chapelle un prêtre qui voulut bien faire une courte prière sur la tombe. Mon mari m'emmena aussi sur la colline des Moineaux ; j'avais en lui un excellent cicerone, de plus il était de Moscou, et il me raconta mille choses intéressantes et curieuses, en particulier en ce qui concerne le temps des premiers empereurs.

Fatigués et affamés, nous avions l'habitude, au retour de nos promenades, d'aller déjeuner chez Tostoff. Mon mari aimait la cuisine russe et commandait pour moi, qui suis originaire de Saint-Pétersbourg, les plats régionaux : saliancas moscovites, petits pâtés, d'autres pâtés encore, et s'étonnait de mon jeune appétit. Le soir, nous allions dîner chez les Ivanoff. Là, afin d'éviter des sursauts de jalousie, je ne quittais pas Fiodor Michaïlovitch d'une semelle, si bien qu'avec son aide je fis de grands progrès dans l'intimité de Véra Michaïlovna, de Sonia et de la jeunesse. J'arrivai même à entrer en amitié avec la perfide

Marie Serguiéevna ; chacun voulut me raconter, avec force détails, pourquoi je n'avais pas été aimée au début, et l'on me fit part du complot organisé pour irriter et mettre hors d'elle-même une jeune et indésirable parente.

De retour à l'hôtel, nous ne nous endormions pas avant d'avoir échangé agréablement les impressions de la journée. Cette espèce de tension dans nos rapports, qui datait de la dernière semaine de notre vie à Saint-Pétersbourg, se dissipa entièrement au cours de ce voyage à Moscou, et je redevins gaie, heureuse d'exister, comme je l'avais été durant nos fiançailles. Mon mari affirmait avoir retrouvé enfin son ancienne Anna, qu'il avait quasi perdue à Saint-Pétersbourg, et disait que la lune de miel commençait pour lui. A ce moment seulement, je compris que notre vie conjugale aurait pu être heureusement organisée dès le début, s'il n'y avait pas eu entre nous les parents de mon mari qui entretenaient chez lui un ressentiment contre moi. Le souvenir de ce voyage me resta toujours dans le cœur, et lorsque je venais à Moscou par la suite, je m'y sentais heureuse, tranquille et satisfaite, beaucoup plus qu'en aucun autre endroit.

La rédaction du *Messager Russe* consentit à faire une avance de mille roubles à Dostoïewski, et nous partîmes pour Saint-Pétersbourg. Je n'ai pas encore oublié que notre train s'arrêta longtemps, sans raison, à la gare de Kline. Il pouvait être sept heures ; dans la salle commune, on célébrait une messe à l'occasion de la veille des Rameaux. Chacun tenait à la main la branche de saule et la bougie. Nous nous joignîmes aux fidèles pour nous recueillir avec eux, et je me souviens de la ferveur avec laquelle je priais, serrée contre mon bien-aimé mari, remerciant Dieu de tout cœur du bonheur qu'il m'avait donné.

De telles minutes ne sauraient s'oublier.

CHAPITRE X

VOYAGE A L'ÉTRANGER

Lorsque nous fûmes de retour à Saint-Pétersbourg, le cours ennuyeux de la vie recommença pour moi... Nos hôtes habituels apparurent à l'heure du déjeuner, suivis par les autres parents qui avaient été informés de notre retour, et par le beau-fils. Comme par le passé, je fus de nouveau obligée d' « amuser » et de « régaler » tout le monde. Mais, pour cette fois, je le fis assez volontiers, soutenue par l'espoir que la situation allait bientôt changer. Mon mari avait à sortir. Je résolus, pour ma part, et afin d'éviter des froissements, de ne parler à personne de notre départ probable pour l'étranger. C'est au dîner seulement, en présence de ma mère qui était venue se joindre à nous, et comme la conversation roulait sur les premiers beaux jours du printemps, que la question fut soulevée.

Selon le conseil d'Emilie Fiodrovna, il était expédient de profiter des jours clairs pour se mettre à la recherche d'une maison de campagne, si l'on ne voulait pas apprendre trop tard que les meilleures avaient été louées. Elle ajouta qu'elle connaissait à Tiarlevo, près de Pavlovsk, une très belle maison, entourée d'un grand jardin, et si vaste qu'on y pourrait loger toute la famille Dostoïewski.

— Anna Grigorievna sera très contente de vivre au milieu de la jeune société ; quant à moi, je suis prête à me

sacrifier et à prendre la direction du ménage qui ne réussit pas à notre aimable hôtesse.

Cette insinuation fit froncer les sourcils de Fiodor Michaïlovitch, mais peut-être aussi la remarque qu'il me serait plus agréable de me trouver au milieu de la jeunesse !...

— Nous n'avons aucune raison de chercher une maison de campagne, déclara-t-il ; nous partons pour l'étranger avec Ania.

L'assistance entière prit la chose comme une plaisanterie ; mais quand il commença d'exposer les détails du voyage, on comprit qu'il disait vrai. Le mécontentement put se lire aussitôt sur tous les visages, et cette nouvelle fut suivie d'un étrange silence. J'essayai de ranimer la conversation en parlant des Ivanoff et de nos promenades dans Moscou, mais personne n'y prit part. Lorsqu'on servit le café, Dostoïewski, irrité par cette protestation muette, se retira dans son cabinet. Quelques instants plus tard, Emilie Fiodrovna allait le retrouver ; les autres membres de la famille passèrent dans le salon, et je demeurai seule avec Paul Alexandrovitch dans la salle à manger :

— Je vois très bien que c'est une de vos inventions, Anna Grigorievna, dit-il avec colère.

— Quelle invention ?

— Vous ne comprenez pas ? Mais ce stupide départ pour l'étranger ! Or, vous vous trompez beaucoup dans vos calculs. Si j'ai *autorisé* votre voyage à Moscou, c'est pour que papa puisse toucher de l'argent ; quant au voyage à l'étranger, c'est votre désir, Anna Grigorievna, et je n'ai pas un instant l'intention de vous le laisser faire !

Révoltée par un tel ton, je ne voulus cependant pas provoquer une dispute, et dis en plaisantant :

— Mais peut-être nous ferez-vous grâce ?

— Ne comptez pas là-dessus ; ce caprice coûtera de l'argent. Or, il faut de l'argent, non pas pour un seul, mais pour toute la famille ; cet argent nous est commun à tous !..

Et celui qui me parlait ainsi était un homme redevable en tout à son beau-père ; un homme qui ne savait pas même gagner un centime. Mais, pour ne pas lui crier ce que je ressentais après une telle insolence, ou l'insulter, je m'enfuis rapidement.

Une demi-heure plus tard, Emilie Fiodrovna, fort irritée, quittait le cabinet de travail de mon mari. Elle donna l'ordre à ses filles de s'apprêter et prit congé de moi assez sèchement. Le père, Nicolas Mikaïlovitch prit, sans attendre, la place qu'elle venait de laisser libre ; bientôt tous les autres parents entraient à leur tour pour faire leurs adieux. Lorsqu'ils furent enfin partis, Paul Alexandrovitch s'enferma avec son beau-père. Selon son habitude, il se mit à parler avec tant de violence et de passion que mon mari, excédé, le pria de sortir de son cabinet. Quelques instants plus tard, je le vis quitter l'appartement.

Demeurée seule, je vins m'asseoir auprès de Fiodor Michaïlovitch que je trouvais très impatient et indigné. Il me confia que ses parents, opposés en principe à notre voyage à l'étranger, exigeaient, dans le cas où celui-ci aurait lieu, qu'il leur laissât de l'argent pour plusieurs mois.

— A combien s'élèverait la somme ? demandai-je ?

— Emilie Fiodrovna, qui doit avoir un entretien avec ses enfants, fera connaître sa réponse demain.

Ces paroles me causèrent un grand trouble. Sur l'avance qu'il avait reçue à Moscou, Dostoïewski pensait donner deux cents roubles à Emilie Fiodrovna, cent à son beau-fils, cent à son frère Nicolas ; il nous restait ainsi en tout et pour tout cent roubles pour vivre jusqu'au départ, et cinq cents pour le voyage projeté ! Nous avions pensé que Dostoïewski se reposerait un mois à l'étranger avant d'écrire son article sur Bielinski, et que les trois ou quatre cents roubles qu'il devait toucher assez rapidement en rémunération de ce travail, seraient versés aux parents, pour leurs besoins pendant l'été. Nous pensions même être de retour à Saint-Pétersbourg à la fin d'août, mais mes tristes pressentiments se réalisèrent !

Le lendemain matin Émilie Fiodrovna vint nous déclarer qu'une somme de sept cents roubles lui était absolument nécessaire pour faire vivre sa famille et assurer l'entretien de Paul Alexandrovitch pendant notre absence. Fiodor Michaïlovitch lui proposa d'accepter trois cents roubles pour elle et son beau-fils, promettant de lui faire parvenir le reste dans un délai de deux mois, mais Émilie Fiodrovna ne voulut rien entendre, et mon mari n'eut pas la force de refuser, car il était habitué, depuis trop longtemps, à se charger entièrement de la subsistance de la famille de son frère défunt.

Au milieu de la journée, Fiodor Michaïlovitch eut une nouvelle surprise désagréable au cours de la visite, tout à fait inattendue, que lui fit le fils d'une certaine dame Reimann. Cette personne détenait, signés par Dostoïewski, quelques billets à ordre pour la somme de deux mille roubles ; mais comme il lui payait de gros intérêts, elle ne l'avait jamais inquiété jusqu'à ce jour. Or, le jeune homme venait exiger le remboursement d'un billet de cinq cents roubles, ajoutant qu'il se verrait dans l'obligation de s'adresser à la justice et de faire apposer les scellés sur nos meubles s'il n'obtenait pas satisfaction. Mon mari se montra fort étonné par cette demande qu'il n'attendait pas, mais la requête était si formelle qu'il promit de payer trois cents roubles le lendemain. Le même jour, les parents nous faisaient savoir par lettre qu'ils comptaient sur une somme de onze cents roubles. Pour faire face à ces exigences, nous n'avions même pas mille roubles à la maison ! Pourtant, si je ne me retins pas de dire que cette demande soudaine de remboursement, venant de la part d'une personne toujours si accommodante, me paraissait un peu étrange, je me gardai toutefois de faire part à mon mari des soupçons que j'avais.

Très tard dans la soirée, lorsqu'il eut fait le compte de ce qu'on attendait de lui, mon mari me confia avec chagrin :

— Tu vois, ma chère Annette, le sort est contre nous ! Si nous partons pour l'étranger au printemps, nous aurons besoin de deux mille roubles, et nous en avons à peine la

moitié ! Mais si nous restons en Russie, nous pourrons vivre deux mois tranquillement et même, je crois, louer, la maison de campagne que recommande Émilie Fiodrovna. Je me mettrai au travail, et il est possible qu'en automne je reçoive de l'argent ; alors, nous pourrions faire un voyage de deux mois. Si tu savais, ma bien chère amie, combien je suis chagriné de voir qu'il nous est impossible de partir maintenant. Ah ! quand je pensais à ce voyage, comme il me paraissait nécessaire à tous deux !

Devant son abattement, je fis effort pour cacher mon chagrin et lui dis avec courage :

— Allons, calme-toi, mon aimé ; attendons l'automne, espérons qu'à ce moment, nous aurons plus de chance !

Puis, prétextant un mal de tête, je sortis du cabinet de travail, craignant d'éclater en sanglots et d'ajouter encore à la tristesse de mon mari ; mais j'étais désespérée.

Toutes les tristes pensées et les doutes qui m'avaient naguère assaillie, et qui s'étaient dissipés pendant notre voyage à Moscou, me revenaient brusquement avec une intensité plus grande, et je n'arrivais pas à me consoler de voir que le rêve qui nous occupait tant tous deux était chose irréalisable. Il ne fallait compter que sur la communion de nos âmes, tant appréciée autrefois durant les heureuses semaines de nos fiançailles, et de nouveau éprouvée pendant notre séjour à Moscou, pensai-je, pour créer cette forte et affectueuse union souhaitée par l'un et par l'autre. Il nous était indispensable de nous retirer au moins deux ou trois mois dans la solitude pour nous calmer nous-mêmes et sauver notre amour si cruellement mis à l'épreuve.

J'étais profondément convaincue qu'au bout de ce temps, nous devions, mon mari et moi, nous entendre pour la vie entière. Personne ne pourrait plus nous séparer. Mais où trouver l'argent de ce voyage qui était notre secret et profond désir ? C'est à ce moment qu'une pensée me traversa tout à coup l'esprit. Pourquoi ne pas engager ma dot, et venir ainsi au secours de mon bonheur ?

Peu à peu, cette pensée m'envahit toute, mais sa mise en

pratique ne semblait pas chose aisée. Avant tout, il ne m'était pas très facile de me décider à un tel sacrifice. Malgré mes vingt ans, comme je l'ai dit, j'étais encore une enfant par beaucoup de points. Les parures de toutes sortes, les bibelots, avaient un grand prix pour moi. Mon piano me plaisait au-delà de toute expression, ainsi que de jolies petites tables, mes étagères, tout mon mobilier, tous les détails du ménage que je venais à peine d'acquérir. N'était-il pas triste de se séparer de ces choses en courant le risque de ne jamais les revoir ? Je redoutais aussi le mécontentement de ma mère. Mariée depuis peu, je me trouvais encore sous son influence et je craignais par-dessus tout de lui causer du chagrin. Outre cela, une partie de ma dot était constituée par son argent personnel. Qu'arrivera-t-il, pensai-je, si maman accuse mon mari d'une trop grande partialité à l'égard de ses parents, si tout à coup elle le soupçonne de ne pas m'aimer ? Comme elle souffrirait, elle qui a toujours considéré que le bonheur de ses enfants était plus précieux que le sien propre ! Toute la nuit je vécus dans l'hésitation et le doute. A cinq heures, lorsque le son des cloches annonça la première messe, je pris la résolution d'aller prier à l'église de l'Ascension, qui se trouvait en face de notre maison.

L'office eut une heureuse action sur moi ; ainsi qu'il arrivait d'habitude je priai jusqu'aux larmes, avec une grande ferveur. En sortant, ma décision était prise, mais au lieu de rentrer à la maison, j'allai chez ma mère. Lorsqu'elle me vit arriver de si grand matin avec des yeux rougis par les larmes, ma pauvre maman s'effraya. De tous mes proches, elle seule connaissait les embarras de ma vie conjugale. Elle me reprochait souvent de ne pas savoir remettre Paul Alexandrovitch à sa place, ni l'obliger à plus de respect envers moi, ce qui aurait changé le ton de notre vie intime. Elle s'étonnait encore de voir sa fille, autrefois si attirée par le travail, ne pas faire autre chose aujourd'hui qu'amuser et restaurer de nombreuses et peu intéressantes visites. Maman, qui était suédoise, considérait l'existence à travers la culture occidentale et craignait que les bonnes habitudes

qui m'avaient été inculquées par l'éducation, ne disparussent au contact de notre vie russe si désordonnée et hospitalière. Comme elle savait d'autre part que je n'avais ni la volonté ni l'aisance qui permettent de maintenir les gens à leur place, elle espérait aussi beaucoup de notre voyage à l'étranger. Même elle avait l'intention, à notre retour, de nous proposer d'habiter avec elle dans notre maison. Nous aurions eu là un bon logement, et gratuit. La distance devait empêcher les parents de venir nous déranger chaque jour ; Paul Alexandrovitch, de son côté, n'accepterait pas de vivre dans ce trou perdu, comme il disait d'un ton méprisant lorsqu'il parlait du quartier ; il resterait certainement chez Émilie Fiodrovna ; ainsi cette séparation n'aurait pas l'air de venir à la suite de quelque discorde dans la famille.

Apprenant que notre voyage à l'étranger ne pouvait avoir lieu, et que j'allais être obligée de passer l'été dans une maison de campagne en compagnie de tous les Dostoïewski, ma mère conçut beaucoup de frayeur. Elle connaissait mon caractère indépendant, intransigeant, et pensait que je ne pourrais pas tenir longtemps, que nous étions à la veille d'une catastrophe. Aussi, mon intention d'engager tout ce que je possédais fut accueillie par elle avec joie. Je lui demandai si elle ne regretterait pas de voir disparaître ainsi ce qu'elle m'avait donné à l'occasion de mon mariage. Maman répondit :

— Certainement, je le regrette ; mais que faire si ton bonheur est en danger ? Vous êtes si différents, Fiodor Michaïlovitch et toi, que si vous ne vous accordez pas à présent comme il convient, vous ne vous accorderez jamais. Partez, partez le plus vite possible, avant les fêtes de Pâques, avant que de nouvelles complications ne surviennent.

— Aurons-nous le temps d'engager quelque chose et de recevoir l'argent ? lui demandai-je.

Par bonheur, ma mère, qui connaissait le directeur d'une société mobilière quelconque, me promit d'aller le voir sans tarder pour lui demander d'envoyer chez nous un expert le lendemain.

Comme le terme de notre loyer n'expirait que le premier Mai, il était possible de faire le transport des meubles après la semaine sainte. Maman prenait sur elle de répartir entre les parents la somme que mon mari mettait à leur disposition.

Quant aux objets d'or et d'argent, aux billets à lots et aux fourrures, on pouvait très facilement les engager avant notre départ.

Lorsque je rentrai à la maison, tout à fait réconfortée, mon mari n'était pas encore levé. Paul Alexandrovitch, qui était très curieux de savoir où j'étais allée de si grand matin, entra dans la salle à manger pendant que je préparais le café et se mit à m'importuner ironiquement, selon son habitude :

— Il m'est fort agréable de constater que vous êtes très pieuse, Anna Grigorievna, que vous assistez non seulement à la messe de midi, mais à la première messe du matin, comme je l'ai appris de Fédocie.

— Oui, j'ai été à l'église, répondis-je.

— Mais pourquoi êtes-vous aujourd'hui si pensive ? Pourriez-vous me dire dans quelle ville d'eaux étrangère séjourne votre imagination enflammée ?

— Vous savez bien que nous ne partons pas en voyage.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Vous voilà renseignée sur mon habileté. Êtes-vous convaincue maintenant que je ne puis autoriser ce voyage à l'étranger ?

— Certainement, je sais, je sais, mais à quoi bon parler de cela ? lui répondis-je, ne désirant pas voir naître une dispute, bien que je fusse outrée de son insolence.

C'était pourtant un grand problème pour moi que d'apprendre à mon mari le plan ingénieux que j'avais conçu, puis de le lui faire accepter. Le mettre au courant à la maison, était chose à peu près impossible, parce qu'à chaque instant quelqu'un pouvait nous déranger ; Paul Alexandrovitch, qui attendait l'arrivée des jeunes Dostoïewski, nos hôtes habituels du matin, ne songeait d'ailleurs pas le moins du monde à quitter l'appartement. Par bonheur, mon mari,

appelé par ses affaires, était obligé de s'absenter ce jour-là. Je lui proposai donc de l'accompagner jusqu'à la pharmacie la plus proche. En sortant de la maison, nous entrâmes d'abord, sur ma demande, dans la chapelle de l'église de l'Ascension pour prier devant l'image de la Mère de Dieu, puis, par la perspective Voznessenski, nous nous acheminâmes vers les quais de la Moïka. J'étais très émue et ne savais par quel moyen engager la conversation. C'est lui qui vint à mon aide, aussitôt qu'il eut remarqué l'agitation dans laquelle je me trouvais ; il me dit :

— Comme je suis content, Ania, que tu aies si bien pris ton parti du contretemps qui nous oblige à renoncer à notre voyage et au beau rêve que nous formions à ce propos.

— Mais notre voyage peut se faire, si tu acceptes le projet que je vais te soumettre, lui répondis-je en le lui exposant sur-le-champ.

Comme j'aurais dû m'y attendre, mon mari ne reçut point favorablement ce que je lui proposais, car il ne voulait pas me voir sacrifier mon bien. Nous discutions en marchant, sans remarquer la route, et nous arrivâmes ainsi, toujours le long des quais de la Moïka, à un endroit désert qui m'était tout à fait inconnu. Alors j'avouai pour la deuxième fois à Fiodor Michaïlovitch que la vie m'était dure, et je le suppliai de m'accorder deux ou trois mois seulement d'une existence tranquille et heureuse. Je l'assurai que les conditions de notre vie nous amèneraient non seulement à ne plus éprouver l'un pour l'autre l'affection que nous avions rêvée, mais peut-être à nous séparer pour toujours. Je l'adjurai presque de sauver notre amour, notre bonheur ; enfin, n'y tenant plus, je me mis à sangloter si violemment, que le pauvre Fiodor Michaïlovitch, qui perdait complètement la tête et ne savait que faire, s'empressa d'acquiescer à tout. Ma joie fut telle que, ne prêtant aucune attention aux passants, peu nombreux, il est vrai, à cet endroit, je couvris mon mari de baisers, et sans perdre une minute je lui proposai d'aller s'informer auprès du Général Gouverneur de la date à laquelle nous pourrions obtenir des passeports pour

l'étranger. En ce qui le concernait, c'était une chose fort compliquée : condamné autrefois pour crime contre la sûreté de l'État, mon mari était sous la surveillance de la police et il avait besoin, avant de remplir les formalités ordinaires, de l'autorisation préalable du Gouverneur Militaire. Un employé de la Chancellerie, grand admirateur du talent de Dostoïewski, proposa de rédiger sur-le-champ une demande qu'il devait présenter le lendemain à son chef, et nous promit de préparer le passeport en même temps.

Je me souviens du bonheur, impossible à décrire, que j'éprouvai ce jour-là. Même la conduite de Paul Alexandrovitch ne m'irritait plus ; je savais que ces odieuses manières touchaient à leur fin. Nous ne parlâmes de notre voyage à personne, sauf à maman, qui vint passer la soirée avec nous, et qui emporta les objets d'or et d'argent et les billets à lots qu'elle devait engager.

Le lendemain, un mercredi, l'expert de la Compagnie vint examiner nos meubles afin d'évaluer la somme qu'il était possible de nous remettre. Ce même jour, à l'heure du dîner, lorsque tous les parents se trouvèrent réunis à table, Dostoïewski annonça que nous partions le surlendemain pour l'étranger. La nouvelle eut beaucoup d'effet sur Paul Alexandrovitch, qui s'écria.

— Permettez-moi, papa, de vous faire tout de suite une observation.

Mon mari répondit de façon emportée :

— Il n'y a pas d'observation à faire ; chacun recevra la somme qui lui est allouée et pas un kopeck de plus !

— Mais permettez, c'est impossible, j'ai oublié de vous dire que mon pardessus d'été est tout à fait démodé et qu'il m'en faut absolument un neuf ; d'ailleurs, il y a encore d'autres dépenses, continuait Paul Alexandrovitch.

— Tu ne recevras rien de plus ; nous partons avec l'argent d'Anna Grigorievna, et je n'ai pas le droit d'y toucher !

Paul Alexandrovitch essaya encore deux ou trois fois de faire valoir un certain nombre d'exigences, mais Fiodor Michaïlovitch refusa de l'écouter.

Après le dîner, les parents défilèrent à tour de rôle dans le cabinet de travail de mon mari, où Fédia paya en argent la moitié des allocations ; l'autre moitié, qui devait être réglée par ma mère le premier Mai, était garantie par écrit.

Je demandai à Dostoïewski de donner quand même à son beau-fils le supplément dont il avait besoin pour acheter un pardessus d'été, espérant ainsi qu'il nous ferait grâce du reste. Pourtant ce sacrifice ne l'adoucit pas. Au moment des adieux, Paul Alexandrovitch s'empressa de me prévenir que ma perfidie ne resterait certainement pas impunie, et qu'en automne, à notre retour, lorsque nous pourrions de nouveau mesurer nos forces, nul ne pouvait dire de quel côté irait la victoire. Mais j'étais si heureuse que je n'accordai aucune attention aux traits dont on me harcelait de toutes parts. Nos préparatifs furent vite faits, car nous emportions peu de choses pour un voyage de courte durée. Nous laissions à maman qui devait le mettre en gage, l'ensemble de notre mobilier ; Paul Alexandrovitch était venu lui offrir ses services, mais il l'embarrassait plus qu'il ne se rendait utile. Il prit chez lui une partie du cabinet de travail et la bibliothèque de Dostoïewski, déclarant qu'il avait l'intention de compléter son savoir par la lecture.

Nous partions pour trois mois, mais notre séjour à l'étranger dura beaucoup plus longtemps, et je ne revis le sol russe qu'après quatre ans d'absence. Je serai éternellement reconnaissante à Dieu d'avoir affermi en moi le désir de faire ce voyage, car c'est à l'étranger que nos nœuds d'amitié et d'amour devinrent plus serrés et que je vis commencer pour nous cette vie nouvelle, heureuse, qui devait se prolonger jusqu'à la mort de mon époux.

CHAPITRE XI

NOTRE PREMIÈRE DISPUTE CONJUGALE

... C'est aujourd'hui le 18 avril. La pluie fine qui tombe dehors semble vouloir durer toute la journée. Les Berlinois ont ouvert les fenêtres de leurs maisons ; devant notre chambre les tilleuls sont en fleurs. La pluie ne cesse pas, mais nous avions décidé de sortir pour visiter la ville. Nous sommes allés nous promener à « Unter den Linden » nous avons vu le palais, les Académies, l'Opéra, l'Université, l'Arsenal, et Hedwigskirche.

En route, Fédia me fit remarquer que je portais des vêtements d'hiver, un chapeau blanc duveté, des gants défraîchis. Très contrariée, je lui répondis que s'il me trouvait mal vêtue, il était préférable que nous ne marchions pas ensemble, et, sans attendre, tournant les talons, je m'éloignai à grands pas, en sens opposé. Fédia me rappela plusieurs fois et voulut courir après moi, mais, se ravisant brusquement, il continua son chemin. Je me sentais terriblement offensée, et la réflexion de mon mari me semblait être de la plus grande indélicatesse. Je parcourus plusieurs rues en courant et me trouvai enfin devant la porte de Brandebourg. La pluie tombait toujours, et les Allemands considéraient avec étonnement la jeune fille qui allait sans parapluie sous l'averse. Peu à peu, je me calmai, comprenant que Fédia n'avait pas voulu m'offenser, que je m'étais fâchée inutilement. Cette petite dispute avec mon mari

m'inquiétait beaucoup, et Dieu sait ce que je m'imaginai à ce propos. Je décidai de rentrer, pensant le trouver à l'hôtel, et que nous pourrions faire la paix.

Quel ne fut pas mon chagrin d'apprendre qu'il était rentré, en effet, mais qu'il était ressorti de nouveau, après avoir attendu quelques minutes dans notre chambre.

Mon Dieu ! Comment dire ce que j'ai éprouvé à ce moment ! Fédia ne m'aimait plus ; malheureux et convaincu que j'étais un être désagréable et capricieux, je le voyais se jeter dans la Sprée ! Puis, je crus qu'il était allé à l'ambassade avec l'intention de divorcer, de me faire donner un passeport et de me renvoyer en Russie. Cette crainte me semblait d'autant plus juste que sa valise avait été ouverte et déplacée. De toute évidence, Fédia avait cherché ses papiers avant d'aller à l'ambassade. Très tourmentée, je me mis à pleurer amèrement, en m'accusant d'être capricieuse et sans cœur, mais je jurai de ne retourner en Russie pour rien au monde, s'il devait me quitter. Je me serais plutôt cachée à l'étranger, dans un village, afin de pleurer éternellement sa perte. Deux heures se passèrent ainsi. A chaque instant, je courais à la fenêtre pour voir s'il ne revenait pas. Au moment où mon désespoir atteignait à son comble, je l'aperçus tout à coup qui marchait dans la rue, l'air très indifférent, les mains dans les poches de son pardessus. Je me retrouvai exagérément joyeuse, et quand il entra dans la chambre je me jetai à son cou en sanglotant. En voyant mes yeux pleins de larmes, il prit peur et me demanda ce qui était arrivé. Je lui fis part de mes craintes, mais il se mit à rire et déclara qu'il faudrait avoir bien peu d'amour-propre pour se jeter dans une aussi petite rivière. Quant au divorce, il se contenta d'en rire encore davantage, me disant que je ne savais pas encore combien il aimait sa chère petite femme. S'il avait ouvert sa valise, c'était pour y prendre de l'argent, car il voulait commander un pardessus.

Tout s'expliquait pour moi et je me réconciliai avec lui dans une minute de grand bonheur.

CHAPITRE XII

DRESDE

Après avoir passé deux jours à Berlin, nous partîmes pour Dresde. Comme mon mari avait à faire un travail littéraire difficile, nous décidâmes de passer un mois dans cette ville. Fiodor Michaïlovitch aimait beaucoup Dresde, ses tableaux remarquables et les magnifiques jardins environnants qu'il n'oubliait jamais pendant ses voyages. Il connaissait ma curiosité et pensait que, satisfaite par le grand nombre de musées et les trésors d'art de la ville, je n'aurais pas le temps d'avoir l'ennui de la Russie, ce qu'il avait craint tout d'abord.

Nous nous arrêtâmes dans l'un des meilleurs hôtels de l'époque « Stadt Berlin ». A peine arrivés, mon mari me fit visiter la Galerie de Tableaux, qu'il voulait me montrer avant les autres richesses, et il affirmait qu'il se souvenait encore très bien du chemin le plus court pour aller à Tsvinger ; mais nous nous égarâmes presque immédiatement dans des rues étroites, où nous arriva cet incident grotesque que mon mari relate dans une des lettres qu'il m'écrivit au sujet de la résistance et de la lourdeur de l'esprit allemand. Dostoïewski s'adressa à un monsieur, apparemment intelligent, et lui demande :

— Bitte, mein Herr, wo ist die Gemäldegalerie ?

— Die Gemäldegalerie ?

— Ia, die Gemäldegalerie.

— Die Königliche Gemäldegalerie ?
— Ia, die Königliche Gemäldegalerie.
— Ich weiss es nicht.

Nous étions étonnés de ses questions puisqu'il ne savait pas où se trouvait la fameuse galerie. Du reste, nous y arrivâmes assez vite et, bien qu'il n'y eût plus qu'une heure avant la fermeture des portes, nous entrâmes cependant. Mon mari traversa toutes les salles sans s'arrêter et me conduisit devant la Madone de la Chapelle Sixtine, qu'il considérait comme le chef-d'œuvre du genre humain. Par la suite, je m'aperçus qu'il pouvait rester des heures entières, ému et attendri, devant ce tableau d'une incomparable beauté. Je dirai que ma première impression en présence de la Madone fut mêlée de surprise. Il me semblait que la Mère de Dieu s'envolait, avec son petit dans les bras, à la rencontre des arrivants. J'ai éprouvé, plus tard, la même impression pendant la messe de minuit du 1er octobre, lorsque j'entrai à Kiev dans la cathédrale de Saint-Vladimir, brillamment éclairée, et que j'aperçus le chef-d'œuvre du peintre Waznetsoff. L'impression qui se dégageait de la Mère de Dieu, que je voyais venir à ma rencontre avec un sourire bienveillant sur son visage divin, ébranla et attendrit mon âme.

Ce même jour, mon mari retint à Iohannesstrasse un logement qui se composait de trois chambres : salon, bureau et chambre à coucher. Il nous était cédé par une Française qui venait de perdre son mari. Le lendemain, nous faisions l'achat d'un chapeau pour remplacer celui de Saint-Pétersbourg. Mon mari m'en fit essayer une dizaine et arrêta son choix sur un modèle qui, d'après ses paroles « me coiffait à merveille ». Je ne l'ai pas oublié, ce chapeau : il était en paille d'Italie blanche, garni de roses, orné de rubans de velours noirs qui tombaient sur les épaules et qu'on appelait alors des « suivez-moi ».

Plus tard, je reçus un manteau d'été. A mon grand étonnement, il n'était pas ennuyeux pour mon mari de s'occuper de ces achats, au contraire il examinait la qualité

et les impressions de l'étoffe avec une grande attention. Tout ce qu'il choisissait pour moi était d'excellente fabrication, simple, élégant, si bien que par la suite je m'en rapportai entièrement à son goût. J'ai vécu dans cet appartement une période de bonheur sans disputes. Nous n'y connûmes pas non plus de soucis d'argent, qui ne devaient arriver qu'en automne. Aucune personne étrangère ne vint troubler notre union, et j'eus tout le loisir de profiter largement de la présence de mon mari. Le souvenir de cet heureux temps est très nettement gravé dans mon cœur.

Dostoïewski aimait l'ordre en tout, même dans l'emploi de son temps, ce qui nous permettait de disposer chacun, à notre guise, de nos instants. Comme il travaillait la nuit, il ne se levait qu'à onze heures ; nous déjeunions ensemble, puis je partais seule visiter consciencieusement quelque collection. A deux heures exactement, j'arrivais à la Galerie de tableaux où je savais retrouver mon mari, et nous regardions tous deux les œuvres qu'il préférait et que je préférai bientôt à mon tour. Il mettait Raphaël au-dessus de tous les peintres et, parmi ses œuvres, il plaçait, au premier rang, la Madone. Il aimait aussi beaucoup le talent du Titien en particulier *Der Zinsgroschen* (le Christ et la pièce de monnaie) et restait longtemps devant ce tableau dont il ne pouvait détacher ses yeux. Parmi les autres tableaux devant lesquels il éprouvait une vraie jouissance et qu'il admirait à chacune de ses visites, je dois citer : *Marie et l'enfant* de Murillo, *La Sainte nuit* de Corrège, *Le Christ* d'Annibal Carracci, une *Madeleine* de Battoni, *La chasse* de Ruysdaël, *Le matin et le soir* de Claude Lorrain ; il appelait tous les paysages de celui-ci : *Le siècle d'or*, et en parle dans *Le Journal d'un écrivain*. Il adorait encore : *Rembrandt et sa femme*, le *Charles Ier*, de Van Dyck, *La chocolatière* de Jean Liotard.

A trois heures, lorsqu'on fermait les portes du musée, nous allions dîner au restaurant le plus proche « Le village italien » sorte de galerie couverte qui semblait suspendue au-dessus de l'eau. Les immenses fenêtres de l'établissement ouvraient des deux côtés sur le cours de l'Elbe, et par beau

temps, il était agréable de dîner là, en regardant la vie du fleuve. La nourriture excellente était d'un prix très abordable, et mon mari se faisait servir chaque jour un plat de poisson, particulièrement de l'anguille bleue, qu'il aimait beaucoup, et qu'on pouvait avoir très fraîche, aussitôt que pêchée. Il buvait avec plaisir le vin blanc du Rhin qui coûtait alors dix groschen la demi-bouteille. L'endroit était bien assorti en publications étrangères, et mon mari lisait les journaux français. Vers la fin de la journée nous allions nous promener dans le parc, dont Fédia aimait l'arrangement à l'anglaise. Il marchait avec plaisir, même par temps de pluie, et me confiait que ce trajet de sept kilomètres avait une heureuse influence sur son tempérament. Un orchestre jouait dans le restaurant qui se trouvait là à l'époque. Le programme comportait souvent des fragments d'œuvres classiques. Sans être musicien lui-même, Fiodor Michaïlovitch avait une culture musicale, et il appréciait Mozart, Beethoven, Mendelsohn, Rossini, mais il ne supportait pas Wagner. Ces distractions le reposaient de ses travaux littéraires et de ses réflexions, et je l'ai toujours vu d'heureuse humeur pendant cette période. Il plaisantait et riait fréquemment...

Ces promenades quotidiennes nous rappelaient les soirées de nos fiançailles ; elles étaient, comme elles, joyeuses, sincères, infiniment cordiales. A neuf heures, nous étions de retour pour le thé ; Dostoïewski prenait les œuvres d'Alexandre Herzen, qu'il avait achetées à l'étranger. J'ouvrais mon journal intime. J'employai la sténographie les deux premières années de notre mariage, avec de légers intervalles pendant ma maladie. Parmi les motifs qui me poussèrent à commencer un journal, je citerai d'abord le grand nombre d'impressions, nouvelles pour moi, dont je ne voulais pas perdre le souvenir ; outre cela, la pratique journalière était un moyen de ne pas oublier la sténographie, mais d'accroître, au contraire, mon habileté. Tout autre était pourtant la raison principale de cette occupation : mon mari lui-même, si intéressant, si mystérieux pour moi ;

et je croyais mieux le connaître et le deviner en notant régulièrement ses idées et ses observations. Pour le surplus, je me trouvais assez seule à l'étranger, et je n'avais personne avec qui échanger mes remarques et mes impressions ; souvent même, il me venait des doutes, alors mon journal devenait un ami, et je lui confiais mes pensées, mes espérances et mes craintes.

Ce journal intéressait au plus haut point Fiodor Michaïlovitch, qui me disait souvent : « Ma chère Annette, je donnerais beaucoup pour savoir ce que tu écris là avec tes crochets ; je gage que tu me fais querelle ! »

— Il arrive que je t'encense, et il arrive que je te malmène, selon ce que tu mérites. Du reste, comment ne pas te gronder ? lui disais-je pour reprendre à mon tour ces mêmes questions affectueuses qu'il m'adressait lorsqu'il voulait me taquiner.

Une des causes de nos divergences de vues était ce que nous appelions la « question féminine ». Je soutenais les droits et l'indépendance des femmes et je m'emportais contre mon mari, que je trouvais injuste envers elles ; même j'étais prête quelquefois à me ranger personnellement parmi les offensées, et il m'arrivait souvent de ne pas le cacher. Je me souviens qu'un jour, me voyant toute chagrinée, Dostoïewski me demande :

— Qu'as-tu donc, Annette, serais-tu contrariée ?

— Certainement, tu m'as peinée ; nous parlions hier des nihilistes et tu les as maltraitées durement !

— Mais tu n'es pas nihiliste, pourquoi te fâches-tu ?

— Je ne suis pas nihiliste, c'est vrai, mais je suis femme, et il m'est très pénible d'entendre parler des femmes de la sorte.

— Quelle femme es-tu donc ?

— Comment, quelle femme ?

— Tu es ma belle, mon incomparable Annette, voilà ce que tu es, et il n'y en a pas une autre au monde ; mais tu n'es pas qu'une femme !

N'écoutant que ma jeunesse, j'étais prête à rejeter ces

compliments, exagérés à mon sens, et je n'acceptais pas, moi qui tenais absolument à faire figure de femme, de ne pas être considérée comme je l'entendais.

Certes, Dostoïewski n'avait aucune sympathie pour les nihilistes de cette époque. Leur négation de toute féminité, leur malpropreté, leur langage grossier et leur laisser-aller n'appelaient en lui que du dégoût ; or, il appréciait justement en moi les qualités contraires. Par la suite, ses idées changèrent complètement. Vers l'année 1870, lorsque les femmes se distinguèrent par une culture et une tenue plus sérieuses, il fit leur éloge dans le *Journal d'un écrivain* et n'hésita pas à écrire qu'il attendait beaucoup des femmes russes. Ce qui me révoltait le plus dans nos discussions sur ce sujet, c'est qu'il refusait aux femmes de ma génération toute espèce de fermeté de caractère ; elles étaient incapables, selon lui, de manifester la moindre suite dans les idées, la moindre volonté dans une action quelconque. Il me dit un jour :

— Prenons une chose excessivement simple, par exemple le fait de collectionner des timbres-poste (nous passions justement devant la vitrine d'un magasin où se trouvait exposée toute une collection) eh ! bien, si c'est un homme qui s'occupe de cette chose avec méthode, il collectionnera et entassera ses timbres, même s'il n'accorde que peu de temps à ce travail, et si la passion de rassembler se refroidit, il n'abandonnera pas son idée et gardera cette collection très longtemps, peut-être même jusqu'à la fin de sa vie, comme le souvenir d'un entraînement de jeunesse. Voyons ce que fera une femme : elle brûlera d'abord du désir de collectionner des timbres, achètera un magnifique album, harcelera tous ses parents et connaissances, leur demandera des timbres, dépensera beaucoup d'argent pour en acheter de nouveaux ; mais bientôt la première ardeur s'émoussera ; on trouvera l'album splendide oublié sur une étagère, et finalement on s'en débarrassera comme d'une chose ennuyeuse et inutile. Avec les femmes, il en est ainsi des choses les plus futiles comme des plus sérieuses. Elles

sont tout feu, tout flamme au début, mais jamais on ne les voit montrer d'opiniâtreté ni de force jusqu'aux résultats concrets d'un travail commencé.

Un peu agacée par cette façon de voir, je proposai à mon mari de lui prouver par mon propre exemple qu'une femme peut, et pendant des années, suivre de près, avec le secours de l'attention, une idée ou un projet.

— Comme je ne vois rien pour le moment qui puisse m'occuper sérieusement, je vais commencer un travail quelconque, même vide de sens, et celui-là même dont tu viens de parler : dès aujourd'hui, je fais collection de timbres !

Aussitôt, j'entraînai Fiodor Michaïlovitch dans le premier magasin venu où j'achetai, avec mon argent, un album à bon marché. Rentrée à la maison, je collai sur-le-champ les timbres de trois ou quatre lettres de Russie, pour commencer ma collection. Dès qu'elle fut informée de mon intention, notre propriétaire chercha dans ses lettres et me fit cadeau de quelques vieux timbres du royaume de Saxe. Telle fut l'origine de cette collection qui dura quarante-neuf ans. Je ne fis jamais aucun effort pour trouver des timbres, je les additionnai seulement ; aujourd'hui j'en possède [1]... parmi lesquels il y a des raretés. Je puis affirmer que je n'ai jamais acheté un seul timbre ; tous, je les ai pris sur des enveloppes ; on m'en a donné beaucoup. Mes proches connaissent ma faiblesse, et ma fille affranchit toujours les lettres qu'elle m'adresse avec des timbres de différentes valeurs. Quelquefois je me vantais devant mon mari de l'importance de ma collection, et il voulait bien en rire.

Au cours de notre séjour à Dresde, une circonstance me rappela l'un des mauvais côtés du caractère de mon mari : la jalousie tout à fait injustifiée. Ayant appris que nous avions l'intention de séjourner à Dresde, Olchine, mon professeur de sténographie, m'avait fait remettre un mot pour le professeur Zeibig, vice-président d'une société de Gabels-

1. La quantité ne figure pas dans le texte original des mémoires.

berg où l'on enseignait la méthode que j'avais étudiée moi-même ; Olchine m'assurait que Zeibig était un charmant homme, capable de nous être d'un grand secours dans nos visites aux galeries de tableaux. J'hésitai longtemps à me présenter chez lui, mais comme il était indélicat de ne pas lui remettre la lettre, je me résolus un beau jour à lui faire une visite. Ne l'ayant pas trouvé à la maison, je laissai la lettre ; le lendemain, le professeur vint me rendre ma visite et nous proposa d'assister à une séance de la Société. Fédia accepta, puis, s'étant ravisé, il me conseilla d'aller seule avec Zeibig, m'assurant qu'il ne pourrait que s'ennuyer à une séance si spéciale. Je l'écoutai. Les sténographes se réunissaient à l'hôtel Wilsdrufferstrasse, et la séance était déjà commencée lorsque nous entrâmes. Un vieillard quelconque lisait un rapport. Bien que Zeibig m'eût invité à prendre place à côté de lui, je m'assis ailleurs et m'ennuyai terriblement pendant une demi-heure. Lors d'une interruption de séance, le professeur me conduisit auprès du Président et annonça aux membres de l'assemblée que j'étais arrivée de Russie avec une lettre d'une personne de leur spécialité. Le Président me souhaita la bienvenue, mais je devins si confuse que je ne trouvai rien à répondre et m'inclinai seulement. La lecture des rapports était terminée ; tous les membres du cercle prirent place à de grandes tables et se mirent à boire de la bière, puis ils vinrent se présenter à moi l'un après l'autre ; peu à peu je m'enhardis, et bientôt je bavardai avec tout le monde, comme si j'eusse été chez moi.

Je m'exprimai en allemand, en commettant des fautes, certes, mais avec beaucoup de fermeté, et je ne fus pas longue à grouper autour de moi une foule d'adorateurs. Dostoïewski me le reprocha par la suite. Jeunes ou vieux, tous les membres du cercle burent à ma santé et me régalèrent de fruits, de gâteaux. A neuf heures, lorsque Zeibig me proposa de me reconduire à la maison, je me risquai à faire un petit discours en allemand pour remercier mes hôtes d'une si agréable réception, les assurant qu'ils seraient reçus à Saint-

Pétersbourg avec autant d'amabilité s'ils acceptaient de s'y rendre.

Le lendemain, un article publié dans les *Nouvelles de Dresde* venait encore ajouter à cette sorte de triomphe.

Mais les sentiments de mon mari furent différents des miens à ce sujet. Quand je lui racontai les détails de la réception, son visage eut une expression désagréable ; toute la soirée, il demeura triste et renfermé. Trois jours plus tard nous rencontrâmes, au cours d'une promenade, un des membres du cercle, jeune homme tout rose et gras, pareil à un petit cochon de lait, qui me salua. Fiodor Michaïlovitch me fit une telle scène que je ne voulus plus entendre parler de ces promenades dans les environs de Dresde, que Zeibig nous proposait. Ce trait du caractère de mon mari, qui se montrait de nouveau, m'était très pénible et m'obligeait à être constamment sur mes gardes pour éviter complications et disputes.

Pendant notre séjour à Dresde, un autre événement survint qui nous agita extraordinairement tous deux. Fiodor Michaïlovitch apprit un jour, par un bruit qui courait la ville, que notre Empereur avait été victime à Paris, où il visitait l'exposition, d'un odieux attentat. L'assassin se nommait, disait-on, Berezowski. Grand partisan d'Alexandre II depuis qu'il avait libéré les paysans et opéré des réformes, Dostoïewski le considérait encore comme son bienfaiteur et n'oubliait pas que le Tsar lui avait rendu sa noblesse héréditaire à l'occasion du couronnement (ce que mon mari appréciait au plus haut degré) et l'avait autorisé à revenir de Sibérie à Saint-Pétersbourg. Je ne puis décrire l'état d'affolement dans lequel je le vis ce jour-là. Il se précipita immédiatement au consulat russe, n'y trouva personne, revint à la maison en courant, si troublé que je redoutais une crise ; ce qui, d'ailleurs, eut lieu la même nuit. Par bonheur, la rumeur était exagérée et l'on apprit bientôt que la tentative du meurtrier avait échoué. Mon mari voulut voir figurer nos noms à la suite des personnes qui vinrent s'inscrire au Consulat pour exprimer

l'indignation ressentie. Toute la journée, il fut irritable et triste. Un nouvel attentat, qui suivait de si près celui de Karakazoff, lui montrait que le réseau du complot politique s'étendait assez loin, et que la vie de son Empereur bien-aimé était en danger.

Nous étions à Dresde depuis trois semaines lorsque Dostoïewski fit tout à coup allusion à la roulette et me confia que s'il avait été seul à l'étranger, il n'aurait pas manqué de jouer. (Je dois dire que la façon dont nous avions composé *le Joueur* nous revenait souvent à l'esprit). Comme je ne voulais pas être un obstacle à ses désirs et que la chose semblait l'occuper, je lui demandai ce qui l'empêchait de se livrer à son plaisir. Il me répondit qu'il ne tenait pas à me laisser seule et qu'il était coûteux d'entrer à deux dans une salle de jeux. Je le persuadai d'aller passer quelques jours à Hambourg, en l'assurant que rien de fâcheux ne pouvait m'arriver en son absence. Fédia essaya de refuser, mais il désirait si ardemment tenter sa chance que je n'eus pas à me montrer pressante pour le décider à me laisser aux bons soins de la logeuse. Je paraissais brave, pourtant je ne pus me retenir de pleurer après le départ du train qui l'emporta. Deux jours plus tard, il m'écrivit pour me mettre au courant de ses pertes et me demander de l'argent. J'envoyai immédiatement une somme qui fut aussitôt perdue. Le même sort attendait le second envoi. J'ignorais les émotions du joueur, je les imaginais plus violentes encore qu'elles ne sont, et je pensais qu'elles pouvaient faire impression sur la santé de mon mari ! Je le voyais troublé, inquiet, agité, exposé aux crises, et je ne me consolais pas de l'avoir laissé partir, de ne pas me trouver à côté de lui pour le calmer, pour l'encourager. Je m'accusais d'être égoïste, presque criminelle, et il m'était odieux de voir que je ne pouvais rien pour lui pendant ces minutes d'angoisse.

Au bout d'une semaine, Dostoïewski revint à Dresde, très heureux et content, non seulement parce qu'il n'entendit ni reproches ni regrets de ma part, mais parce que je le consolai en le suppliant de ne pas désespérer. Pourtant,

l'insuccès du voyage à Hambourg eut une répercussion sur son état général. Le jeu ne cessait de le préoccuper ; il regrettait l'argent perdu, s'accusait d'avoir mal joué, affirmait que la chance lui avait souri, mais qu'au lieu d'en profiter il s'était montré impatient, fiévreux, changeant sa mise, essayant différentes méthodes en même temps pour tout perdre en fin de compte. Cela parce qu'il s'était trop dépêché, et que, venu seul à Hambourg, il avait eu beaucoup d'inquiétude à mon sujet. Il est vrai qu'au cours de ses voyages antérieurs, il ne s'était risqué à jouer que deux ou trois jours au maximum, toujours avec peu d'argent, ce qui l'empêchait de suivre le jeu comme il voulait. Ah ! s'il pouvait passer deux ou trois semaines dans une ville de jeux, il connaîtrait enfin la chance et, n'ayant pas à se presser, il pourrait employer une méthode tranquille, sans dangers, et qui permet toujours de couvrir les pertes quand on ne gagne pas de grosses sommes. Dostoïewski parlait avec une telle assurance, il donnait tant d'exemples et de preuves à l'appui de sa thèse, que je me laissai convaincre et acceptai, lorsque se posa la question de notre départ pour la Suisse, de m'arrêter deux semaines à Baden-Baden, comme il le proposait. Je consentis d'autant plus facilement que ma présence à la table de jeu pouvait, selon moi, le modérer ; mais au fond, il m'était indifférent d'aller n'importe où, pourvu que je fusse avec lui. Lorsqu'il eut la certitude de pouvoir passer deux semaines à Baden-Baden, Dostoïewski se tranquillisa et se remit à un travail qu'il n'avait pu mener à bien jusqu'à ce moment. Il s'agissait d'un article sur la personne de Bielinski, dans lequel mon mari avait à cœur d'exposer tous les sentiments et l'admiration qu'il éprouvait pour le célèbre critique.

Fiodor Michaïlovitch, qui écrivit encore sur Bielinski en 1877, dans *le Journal d'un Ecrivain*, estimait l'homme grandement, même à l'époque où il ne le connaissait pas encore, et il mettait très haut son intelligence critique. Il lui était très reconnaissant aussi des encouragements qu'il avait reçus de sa part, mais il n'arrivait pas à lui pardonner

ses écrits ironiques, dédaigneux, parfois blasphématoires, en opposition complète avec ses propres convictions religieuses. Il est possible que les froissements de toutes sortes qui ont transformé leurs relations n'aient été que les conséquences de certains bruits, propos et potins divers, répandus par les amis qui, au début, reconnaissaient et proclamaient hautement le talent de Dostoïewski ; mais, pour des raisons que je n'ai jamais pu comprendre, ces mêmes amis commencèrent à persécuter le timide auteur des *Pauvres Gens*, firent courir sur lui une rumeur désobligeante et rédigèrent des épigrammes dans l'intention de l'offenser et de l'irriter [1]. Lorsqu'on demanda à mon mari d'écrire un article sur Bielinski, il accepta l'offre avec joie, heureux de pouvoir exprimer son opinion sincère sur cet homme qui lui avait montré, après une amitié forte, l'hostilité la plus violente ; mais il n'était pas encore maître de ses idées, et cinq fois l'étude fut refaite, transformée, sans donner à l'auteur la satisfaction qu'il attendait. On peut lire dans une lettre qu'il adressa à Maïkoff :

« Certes, j'ai terminé ce maudit article ; je ne pouvais plus ni l'ajourner ni me taire. Ah ! j'ai sué en l'écrivant ; ce travail m'a éreinté. J'avais commencé le texte en été, mais il m'a tenu jusqu'ici, et je viens de le finir en grinçant des dents. Le fait est que j'ai été stupide d'en accepter la rédaction. Dès les premières lignes, je me suis aperçu qu'il me serait impossible d'éviter la censure, car j'avais l'intention de tout dire ; j'aurais écrit plus facilement dix pages de roman que les deux feuilles de cet article. Enfin, j'ai recopié ce maudit texte cinq fois, si je compte bien, puis j'ai rayé cette dernière copie et j'ai tout changé une fois de plus. Aujourd'hui, j'ai terminé ce travail tant bien que mal, mais il est si déplorable que je ne puis le regarder sans dégoût. Ah ! que de faits précieux j'ai été obligé de rejeter, si bien que le médiocre seul est resté, comme il fallait s'y attendre ! »

1. Cf. Journal *Niva* 1884, nº 4, article de Polonski (Souvenirs) A. I. Golonatcheff, Panaev 1890.

CHAPITRE XIII

DOSTOIEWSKI JOUEUR

A la fin de Juin, nous reçûmes de l'argent du *Messager Russe*, et il fut décidé que nous partirions sans tarder, mais c'est avec un véritable regret que je quittai Dresde où j'avais été heureuse. Je pressentais vaguement un grand changement moral. Je ne me trompais pas, et lorsque je pense, en relisant ces lignes, aux cinq semaines passées à Baden, je demeure convaincue que mon mari était à ce moment la proie d'une sorte de cauchemar dont il n'arrivait pas à se délivrer.

Tous les raisonnements de Fiodor Michaïlovitch, en ce qui concernait sa possibilité de gagner à la roulette d'après une méthode de jeu à lui, étaient certes très justes. Le succès de celle-ci aurait pu être complet si le joueur avait été un Anglais, ou un Allemand quelconque de sang-froid, et non un homme nerveux qui se laissait entraîner en tout jusqu'aux extrémités, comme était mon mari. Mais le calme et le sang-froid ne suffisent pas : il faut encore que le joueur dispose d'un certain capital pour pouvoir supporter les coups malheureux du sort. Sous ce rapport, Dostoïewski était aussi mal partagé que possible ; nous avions relativement peu d'argent, et nous n'en aurions reçu de nulle part le jour d'une catastrophe. Une semaine ne s'était pas écoulée que mon mari avait perdu tout ce qui nous restait, alors commença pour nous une agitation journalière :

Où et comment se procurer de l'argent pour continuer à jouer ? Il fallut recourir à la mise en gage. Mais aussitôt qu'il avait engagé certains objets, mon mari ne pouvait se retenir et perdait quelquefois tout ce qu'on venait à peine de lui remettre. Souvent il lui arrivait de laisser au jeu son dernier thaler, et brusquement la chance tournait en sa faveur, alors il rapportait à la maison quelques dizaines de pièces (Fridrichsdorf). Je me souviens avoir compté un jour deux cent douze jetons de vingt thalers chacun, soit quatre mille trois cents thalers. Mais l'argent ne restait pas longtemps entre nos mains, et mon mari ne se contenait point. Il courait jouer vingt pièces, les perdait, venait en chercher vingt autres qu'il perdait aussitôt, et ainsi de suite jusqu'à épuisement de la somme gagnée quelques instants auparavant. Comme il ne nous restait plus de bijoux, nous n'avions plus rien à mettre en gage. Les dettes s'accumulaient un peu partout, nous jetant dans le désarroi. Notre propriétaire, une femme absurde qui était au courant de nos difficultés, ne se gênait plus avec nous ; elle se montrait fort négligente et nous privait d'un certain nombre de commodités auxquelles nous avions droit. Nous écrivîmes à ma mère de nous envoyer de l'argent. Avec quelle impatience avons-nous attendu sa réponse ! Pourtant, en moins de deux jours, la somme reçue fut avalée par le jeu ; c'est à peine si nous avions payé notre chambre et la pension. Une fois de plus nous restions sans ressources, cherchant le moyen de nous procurer une nouvelle somme, non plus pour jouer, mais pour faire face à nos dettes et nous enfuir de cet enfer ! Pour ma part, je supportais avec beaucoup de sang-froid les coups et les revers de cette aventure que nous avions choisie nous-mêmes.

Après les émotions du début, il fallut bien me rendre à cette évidence : mon mari ne réussirait jamais à gagner ; c'est-à-dire qu'il pouvait peut-être gagner, même une grosse somme, mais celle-ci retournait au jeu le même jour ou le lendemain au plus tard. Mes prières, mes exhortations étaient sans effet, et je trouvais inexplicable, étrange,

qu'un homme comme Dostoïewski, qui avait supporté au cours de sa vie les souffrances les plus cruelles (emprisonnement dans une forteresse, vision de l'échafaud, bagne, mort d'un frère aimé, de sa femme) n'eût pas le courage de résister, de se retenir, de limiter ses pertes, de ne plus risquer un dernier thaler. Il me semblait qu'une telle déchéance était indigne de son caractère élevé, qu'à ce degré la faiblesse de mon bien-aimé mari était humiliante pour moi. Bientôt je compris qu'il ne s'agissait pas seulement d'une absence de volonté, mais d'une passion qui absorbait son homme, une sorte de force élémentaire contre laquelle se serait brisé le caractère le plus énergique. Il faut en prendre son parti et considérer l'attraction exercée par le jeu comme une maladie incurable. La seule chance de salut était la fuite, mais nous ne pouvions pas quitter Baden-Baden avant d'avoir reçu de Russie une somme assez importante.

Je dois me rendre cette justice que je n'ai pas fait un seul reproche à mon mari et que nous n'avons eu aucune dispute à ce sujet (ce qu'il a su apprécier de ma part). J'ai abandonné sans murmurer nos dernières ressources, sachant bien que mes bijoux ne seraient jamais retirés avant terme, ni même sauvés. J'ai supporté toutes sortes de vexations infligées par la propriétaire et les créanciers. Mais j'ai souffert, jusqu'au fond du cœur, de le voir souffrir lui-même. Il rentrait à la maison (car il trouvait qu'une femme n'est pas à sa place dans une salle de jeux) pâle, sans force, tenant à peine sur ses jambes, me demandait une certaine somme (il me remettait toujours l'argent) sortait et revenait au bout d'une demi-heure, plus défaillant encore. Quand il n'avait plus rien, et qu'il lui était impossible de s'approcher de la roulette, Fiodor Michaïlovitch, abattu et secoué par les sanglots, s'agenouillait devant moi et me suppliait de lui pardonner les souffrances que sa passion me causait. Il était désespéré. Je m'efforçais alors de le vaincre par la persuasion, de le calmer, en lui affirmant que notre situation n'était pas sans espoir, qu'il fallait essayer d'en sortir en portant ailleurs son attention et ses pensées. Comme je fus heu-

reuse, un jour, de le conduire dans une salle de lecture où il consentit à feuilleter les journaux ! Comme je fus heureuse de l'entraîner dans de longues promenades ! Nous avons ainsi, par intervalles, entre les envois d'argent, parcouru des kilomètres dans les environs de Baden. Mon mari recouvrait alors sa bonne humeur et pouvait parler des heures entières en marchant. Notre promenade favorite nous conduisait d'abord au château de X... et de là, à travers la forêt, à un vieux château où nous buvions chaque fois du lait ou du café. Nous avons visité, à huit kilomètres de Baden, le château d'Erenbreitstein où nous nous sommes attardés pour dîner !

Nos excursions étaient si agréables, et si intéressants nos entretiens, qu'en dépit de nos embarras et de nos ennuis avec la propriétaire, j'étais prête à ne pas manger pour retarder les envois d'argent de Saint-Pétersbourg. Mais l'argent revenait un beau jour, et avec l'argent le cauchemar.

Nous n'avions pas de connaissances à Baden. Un jour pourtant nous rencontrâmes, par hasard, dans le parc I. A. Gontcharof, que mon mari me présenta. Par son extérieur, il me rappelait les employés de Saint-Pétersbourg, et sa conversation était assez vulgaire et décousue. Fort déçue par l'homme, je ne pouvais croire qu'il fût l'auteur d'*Oblomoff*, un roman qui m'avait émerveillée. Dostoïewski alla voir aussi Tourguéneff, qui se trouvait à Baden à cette époque, mais il revint très vite et me raconta tous les détails de l'entrevue.

CHAPITRE XIV

GENÈVE 1867

La période orageuse de notre vie à l'étranger prit fin à Baden. Comme d'habitude, ce fut notre bon génie, *Le Messager Russe*, qui vint nous tirer d'embarras. Mais jusqu'à ce jour les gages et dettes de toutes sortes s'étaient accumulés, si bien que la somme reçue fut employée presque entièrement. Il fallut, à mon grand chagrin, renoncer à racheter mes bijoux, et notamment une broche et des boucles d'oreilles ornées de brillants et de rubis ! Ce cadeau de mon mari était pour toujours perdu.

Au départ de Baden, notre rêve était d'aller à Paris ou en Italie, mais après avoir examiné nos ressources il fut convenu que nous resterions à Genève, avec la seule pensée de continuer vers le sud si les circonstances le permettaient. Sur la route de Genève, nous nous arrêtâmes un jour à Bâle pour visiter le musée où se trouve un tableau dont on avait parlé à mon mari. C'est une toile de Holbein, où l'on voit le Christ, qui vient de supporter un martyre inhumain, déjà détaché de la croix et abandonné à la décomposition. Le spectacle de ce visage tuméfié, couvert de blessures sanguignolentes est effrayant ; aussi, trop faible pour regarder plus longtemps, dans la situation où je me trouvais alors, je m'en allai dans une autre salle. Mais mon mari semblait anéanti. On peut trouver dans *L'Idiot* un reflet de l'impression très forte que ce tableau fit sur lui. Quand je

revins au bout de vingt minutes, il était encore là, à la même place, enchaîné. Son visage ému portait cette expression de frayeur que j'avais déjà remarquée très souvent au début des crises d'épilepsie. Je le pris doucement par le bras, l'emmenai de la salle et le fis asseoir sur un banc, attendant d'une minute à l'autre la crise, qui, par bonheur, n'eut pas lieu. Il se calma peu à peu, mais en sortant du musée il insista pour revoir une fois encore le tableau.

Notre premier soin à Genève fut de chercher une chambre garnie. On nous en fit voir sans résultat un grand nombre ; toutes étaient d'un prix trop élevé pour nous, ou bien trop exposées au bruit, et ma situation ne me permettait pas de m'y installer. C'est le soir seulement que nous en trouvâmes une à ma convenance, assez grande, au second étage d'une maison qui fait le coin des rues Guillaume Tell et Barthelier. Par la fenêtre, on apercevait le pont sur le Rhône et l'Ile Jean-Jacques Rousseau. Les propriétaires, deux vieilles filles, Mesdemoiselles Raumondain, nous plurent beaucoup ; elles nous reçurent avec tant de cordialité et même de tendresse à mon égard que nous n'hésitâmes pas un instant à vivre chez elles.

Au début de notre séjour à Genève, nous ne disposions que de moyens très réduits. Après avoir payé la chambre pour un mois et vécu quatre jours, il ne nous restait que dix-huit francs, mais nous espérions recevoir cinquante roubles ; pourtant, nous étions déjà habitués à nous en tirer avec de petites sommes, et quand elles étaient épuisées nous engagions quelque objet, si bien qu'après les jours mouvementés de Baden, la vie nous paraissait très agréable.

A Genève comme à Dresde, il fut résolu que nous aurions un emploi du temps. Dostoïewski travaillait la nuit, se levait à onze heures ; nous déjeunions ensemble et j'allais me promener selon les recommandations du docteur. A trois heures, nous allions dîner au restaurant, puis je rentrais me reposer à la maison. Après m'avoir accompagnée, mon mari allait s'asseoir dans un café, sur le quai du Mont-Blanc, où l'on trouvait des journaux russes ; il passait là

deux heures à lire *La Voix*, *Les Nouvelles de Moscou*, et les *Nouvelles de Pétersbourg* : il lisait aussi les journaux étrangers. A sept heures, nous faisions une assez grande promenade, mais pour ne point m'imposer une fatigue trop grande, nous nous arrêtions souvent devant les vitrines bien éclairées des magasins. Là, mon mari remarquait les bijoux qu'il m'aurait achetés si nos moyens l'avaient permis. Je dois à la vérité de dire qu'il avait un goût très élevé et très sûr, et que les choses qui lui plaisaient étaient réellement admirables. Dans la soirée, il me dictait ce qu'il avait écrit ; souvent, il me faisait lire des ouvrages français. Il tenait à me voir lire et étudier systématiquement les œuvres d'un auteur quelconque sans toutefois perdre de vue les œuvres des autres. Dostoïewski appréciait au plus haut degré Balzac et George Sand, dont j'ai lu, petit à petit, tous les romans. Ces lectures faisaient l'objet de toutes nos conversations, et mon mari m'expliquait, au cours des promenades, les beautés des ouvrages que j'avais lus. Quel étonnement pour moi de voir qu'après tout ce qui nous était arrivé, il se souvenait très clairement du nom des héros et des sujets des romans de ces deux auteurs qu'il aimait !

Dostoïewski avait fait naguère à Genève la connaissance d'un certain N. Ogareff, poète connu, un ami de Herzens, chez qui ils s'étaient rencontrés. Cet Ogareff venait nous voir souvent, apportait des livres, des journaux, et nous prêtait quelquefois dix francs que nous lui rendions aussitôt qu'il nous était possible de le faire. Mon mari appréciait beaucoup certains de ses poèmes, et nous étions toujours content de le voir arriver chez nous. A cette époque, Ogareff était déjà un vieillard et il s'adressait à moi comme à une petite fille, et du reste j'étais encore une petite fille. Ses visites cessèrent brusquement au bout de deux ou trois mois, à notre grand regret, à la suite d'un accident. Il avait eu une attaque d'épilepsie et s'était cassé une jambe en tombant, alors qu'il rentrait un soir dans sa villa qui se trouvait en dehors de la ville. L'endroit était peu fréquenté et le pauvre vieux demeura toute la nuit étendu dans un

fossé où il prit froid. Des amis l'emmenèrent en Italie pour le sauver, et nous perdîmes ainsi l'unique relation agréable que nous avions en Suisse.

En septembre 1867, lorsque s'ouvrit le Congrès de la Paix, Guiseppe Garibaldi arriva à Genève. Nous nous tenions, mon mari et moi, rue du Mont-Blanc, par où il devait passer en venant de la gare. On attachait une grande importance à sa présence, et la ville lui fit une grandiose réception : les maisons étaient pavoisées, ornées de guirlandes de feuilles ; une foule immense se serrait le long des façades. Vêtu d'un costume original, Garibaldi, debout dans la calèche, agitait un petit chapeau en réponse aux ovations. Nous le vîmes de très près ; mon mari trouva que le héros italien avait un visage extrêmement sympathique et un bon sourire.

J'ai assisté avec Dostoïewski à la seconde séance de ce congrès qui nous intéressait beaucoup, et deux heures durant, nous avons entendu des discours. Mon mari quitta la salle sous le coup d'une impression pénible et il écrivit à Ivan Kmiroff les lignes suivantes : « Ils commencèrent par nous dire que pour faire régner la paix sur terre, il fallait anéantir la foi chrétienne, détruire les grandes nations et les remplacer par de petites, supprimer le capital afin que tout soit commun à tous... et cela sans aucune preuve à l'appui... toutes choses que chacun connaît par cœur depuis vingt ans, et qui resteront ce qu'elles sont, mais avant tout, détruire par le fer et le feu, pour avoir la paix... »

Nous eûmes bientôt à regretter d'avoir choisi, comme lieu de résidence, Genève, dont le climat d'automne et les changements brusques de température ne convenaient pas du tout au tempérament nerveux de mon mari. Ce fut le retour des crises d'épilepsie, et nous étions terriblement inquiets tous deux, car il était temps pour lui de se mettre sérieusement à l'ouvrage. Il venait de faire le plan de l'Idiot, qu'il destinait aux premières livraisons du Messager russe pour 1868. L'idée de ce roman consistait à

dépeindre un homme « parfaitement excellent » mais cette idée qui lui était chère se présentait à lui comme « illimitée ». Ce projet le préoccupait beaucoup. En même temps, et bien qu'il n'eût aucune raison de penser ainsi, il redoutait pour moi l'ennui, car nous vivions tous deux dans un isolement complet, « dans une île inhabitée » comme il l'écrivait à Maïkoff. Je fis de mon mieux pour le persuader de mon bonheur parfait, pour lui affirmer que je ne n'avais besoin que de sa présence et de son amour, mais toutes mes paroles avaient sur lui peu d'effet, et il regrettait de ne pouvoir m'emmener à Paris, où j'aurais pu me distraire, mais il n'avait pas d'argent ! Ah ! comme il me connaissait mal à cette époque ! En un mot, Dostoïewski était profondément abattu. Alors, afin de l'arracher à ses tristes pensées, je lui proposai un voyage à Saxon-les-Bains, où il pourrait encore une fois essayer sa chance à la roulette. (Saxon-les-Bains se trouvait à cinq heures de chemin de fer de Genève). Mon mari ne se fit pas prier et nous partîmes quelques jours plus tard.

Le jeu, comme je l'avais prévu, ne nous apporta aucun bien-être matériel ; en revanche, il eut un heureux résultat moral. Le changement, le voyage, le retour des émotions avaient complètement transformé l'homme.

De retour à Genève, Dostoïewski reprit avec ardeur le travail interrompu et écrivit en vingt-trois jours, quatre-vingt-dix-huit pages pour le numéro de Janvier du Messager Russe. Pourtant, la partie déjà écrite du roman ne lui plaisait pas ; je dois dire à ce propos que mon mari était toujours très sévère envers lui-même, rarement ses écrits rencontraient sa propre approbation. Il se passionnait quelquefois pour les idées de ses romans, qu'il portait longtemps dans sa tête, mais il n'était presque jamais satisfait de les voir exprimées. Je me souviens que pendant l'hiver de cette année, il s'intéressa beaucoup aux détails du procès Oumetski au point de vouloir faire de l'héroïne de ce procès, Olga Oumetski, l'héroïne de son roman. Elle figure d'ailleurs sous ce nom sur un petit carnet et

dans le plan qui avait été primitivement conçu. Il regrettait que nous ne fussions pas à Saint-Pétersbourg, où il n'aurait pas manqué d'intervenir personnellement dans les débats.

A ce propos, je me souviens aussi de l'intérêt énorme qu'il montrait pour les corps de jurés qu'on venait d'instituer ; quelquefois, en lisant les journaux, il s'éprenait d'enthousiasme pour leurs jugements raisonnables et justes, dont il me faisait part aussitôt.

Mais le temps passait, et l'attente de notre premier enfant nous remplissait de soucis. Toutes nos pensées et nos forces se pressaient autour de cette espérance, et déjà nous aimions le petit qui allait naître. Il fut décidé qu'une fille s'appellerait Sophie (j'avais repoussé le nom d'Anna que désirait mon mari) en l'honneur de la nièce de Dostoïewski, Sophie Ivanoff, et aussi en souvenir de Sophie Marmeladoff, dont j'ai tant pleuré les malheurs ; un garçon devait s'appeler Michel, en souvenir du frère bien-aimé de Fiodor Michaïlovitch.

J'ai la plus profonde reconnaissance pour les soins dont m'entoura mon cher mari pendant les mois d'attente, et je ne puis oublier les craintes qu'il avait à mon sujet. Il prenait mille précautions, s'inquiétait pour un rien, me soutenait à chaque instant pour me préserver d'un faux mouvement ou d'un faux pas, dont il n'ignorait pas les conséquences dangereuses. La meilleure des mères n'aurait pu montrer plus d'attentions ni plus d'égards que lui.

A notre arrivée à Genève, aussitôt qu'il eut reçu de l'argent, il s'était mis en rapports avec l'accoucheur le plus réputé. Celui-ci nous recommanda une excellente sage-femme qui devait me prendre sous sa protection et venir me visiter au moins une fois par semaine. Un mois avant l'accouchement, j'eus l'occasion de voir jusqu'où allait la sollicitude de mon mari et j'en demeurai profondément touchée. Un jour qu'elle se trouvait dans ma chambre, M^me^ Barraud, la sage-femme, me demanda de lui dire qui de nos connaissances habitait la même rue qu'elle, car elle y rencontrait souvent Fiodor Michaïlovitch. Très

étonnée, je supposai qu'elle devait se tromper ; mon mari fit la sourde oreille, mais il m'expliqua plus tard que la sage-femme habitait l'une des nombreuses *rues basses* qui forment le quartier des affaires. Toutes ces rues se ressemblent et leur pente les rend inaccessibles aux voitures. Pensant que l'aide de la sage-femme pouvait lui être nécessaire brusquement, et ne se fiant pas la nuit à son sens de l'orientation, il s'était fait une règle de venir se promener là tous les jours, passant et repassant devant la maison de Mme Barraud, aussitôt qu'il avait lu ses journaux. Trois mois il fit ainsi la navette, malgré la raideur des rues en pente et sans prendre garde à l'asthme dont il souffrait. Je le dissuadai de se fatiguer ainsi, mais il n'en continua pas moins ses promenades journalières. Aussi, quel ne fut pas son triomphe quand, à la minute critique, il put découvrir rapidement la maison de Mme Barraud dans l'obscurité matinale et revenir avec la sage-femme ! Inquiet de ma santé et désireux de me faire plaisir, Fédia se décida à inviter maman à venir passer deux ou trois mois avec nous. Ma mère, qui s'ennuyait et se préoccupait beaucoup de moi, me demanda seulement de lui accorder le temps de prendre ses dispositions au sujet de la gérance de ses maisons. En décembre 1867, en prévision de la naissance de notre enfant, Fiodor Michaïlovitch loua un nouveau logement, rue du Mont-Blanc, non loin de l'église anglaise. Cette fois, nous avions deux chambres dont une très grande, à quatre fenêtres, avec vue sur l'église. L'appartement était supérieur au premier, mais j'eus souvent l'occasion de regretter nos deux vieilles demoiselles. Les nouveaux propriétaires s'absentaient fréquemment, laissant la maison à la garde d'une servante qui comprenait mal le français et qui ne pouvait m'être d'aucun secours. Aussi, mon mari était-il résolu à prendre une garde-malade qui devait me soigner et s'occuper de l'enfant aussitôt après la délivrance.

Au milieu de l'hiver, surpris et détraqué par un brusque changement de température qui avait amené des orages,

Fiodor Michaïlovitch fut sujet à de nouvelles crises d'épilepsie. La seconde, qui survint dans la nuit du 20 février, fut si forte et si longue qu'il n'était pas encore en état de se tenir sur ses jambes au réveil. Ah ! la triste journée qu'il vécut ! Je l'engageai à se coucher de bonne heure et il s'endormit dans la soirée. Il avait à peine fermé les yeux que je ressentis des douleurs, faibles au début, mais nouvelles pour moi, et plus violentes d'heure en heure. Je compris que le dénouement approchait. Longtemps, j'endurai la souffrance sans murmurer, mais au bout de trois heures, craignant de rester sans aide, je me décidai à réveiller mon cher malade, quelque regret que j'eusse à troubler son repos, et je lui touchai légèrement l'épaule. Fédia leva vivement la tête au-dessus de l'oreiller :

— Annette, qu'as-tu ?

— Il me semble que cela commence, dis-je ; je souffre beaucoup.

— Comme je te plains, ma chérie, répondit-il de sa voix la plus tendre.

Mais sa tête retomba, et il se rendormit aussitôt. Son regard, sincèrement affectueux, m'avait touchée ; et pourtant je voyais bien qu'il lui était impossible de m'assister, de se lever, d'aller chercher la sage-femme. Au contraire, je risquais d'être la cause d'une nouvelle crise si je ne le laissais pas reprendre des forces dans un long sommeil. Les propriétaires, qui assistaient chaque nuit à je ne sais quelles réunions, étaient absents selon leur habitude ; quant à la servante, on ne pouvait rien attendre d'elle. Fort heureusement, les douleurs s'atténuèrent un peu, et je me résignai à les supporter le plus longtemps possible. Mais quelle terrible nuit je passai ! Les arbres bruissaient affreusement autour de l'église ; la pluie et le vent cinglaient les vitres, et la rue était dans une obscurité profonde. Je ne cacherai pas que la conscience de ma solitude et de mon abandon me frappaient de terreur ; il était amer, à cette heure pénible de mon existence, de ne voir aucun de mes proches à mon chevet et de savoir que mon seul soutien,

mon protecteur, mon mari, se trouvait lui-même sans secours. Je me tournai vers Dieu de toute ma ferveur, et la prière soutint mes forces chancelantes.

Le matin, les douleurs devinrent plus violentes et je me décidai à réveiller mon mari à sept heures. Il avait l'air passablement reposé. Lorsqu'il apprit que j'avais souffert toute la nuit, il commença par me reprocher de ne pas l'avoir appelé plus tôt, s'habilla en un clin d'œil et courut chez Mme Barraud où il fut obligé de sonner plusieurs fois. Mais la domestique qui lui ouvrit enfin la porte ne voulait pas réveiller sa maîtresse rentrée depuis peu. Dostoïewski l'avertit qu'il allait continuer de sonner, et qu'au besoin, il casserait les vitres ; l'effet de ces menaces fut tel, qu'il revint, au bout d'une heure, avec la sage-femme. Celle-ci me réprimanda aussitôt sur un certain nombre d'imprudences que j'avais commises par ignorance et qui pouvaient retarder les choses ; elle ne me cacha point que la délivrance n'aurait pas lieu avant sept ou huit heures et promit de revenir à ce moment. Fiodor Michaïlovitch fit appeler une garde-malade et nous attendîmes le dénouement dans l'abattement et l'angoisse. Mme Barraud ne se montra pas à l'heure dite, et Fédia, qui fut obligé de partir une seconde fois à sa recherche, apprit qu'elle dînait chez des amis, non loin de la gare. Il courut à cette adresse et somma la sage-femme de venir se rendre compte de la situation. Mme Barraud me confia qu'elle ne me trouvait pas en progrès, me donna quelques conseils, et se retira sur l'impression qu'il ne fallait rien attendre avant la nuit. Mes souffrances redoublèrent et mon mari se tourmentait terriblement à me voir. Après neuf heures, n'y tenant plus, il courut chez les amis de Mme Barraud et trouva la sage-femme qui jouait au loto. Très mécontente de se voir ainsi arrachée à une intéressante partie, elle répéta tout haut, et à plusieurs reprises : « Oh ! ces Russes ! Ces Russes ! » Mais mon mari lui avait fait entendre qu'il était prêt, si elle ne se levait pas de table, à demander à l'accoucheur l'adresse d'une sage-femme plus consciente de ses

obligations. Elle le suivit ; pour la calmer, mon mari se mit en devoir de préparer un excellent souper et acheta en route des hors-d'œuvre, des friandises et du vin. Je me réjouis de penser que ces emplettes l'avaient distrait, même un instant, de l'inquiétude dont j'étais l'objet, car il faut avouer qu'à mes souffrances physiques s'ajoutait encore la tristesse de voir à quel point mon état faisait impression sur mon pauvre mari, lui-même accablé. Je lisais un tel désespoir dans ses yeux, que je me demandais à chaque instant si je n'étais pas en train de mourir. Quand je me reporte maintenant à ces émotions et que je le revois pleurer de façon déchirante, je suis sûre de l'avoir plaint plus que moi-même, parce que ma mort aurait été pour lui une catastrophe. C'est à cette époque que j'eus pour la première fois la révélation de l'espérance que mon cher mari mettait en moi, et de tout ce qu'il attendait de notre union et de notre enfant. Pour un caractère sans retenue, comme était le sien, la ruine de cette confiance en l'avenir eût été comparable à un anéantissement complet.

La sage-femme, qui supposait que nos émotions communes et mon inquiétude contribuaient à retarder la délivrance, pria Dostoïewski de ne plus entrer dans ma chambre. Il obéit en s'excusant, mais mon anxiété n'en diminua pas moins, et je ne cessai de demander à la sage-femme ou à la garde-malade d'aller voir ce qu'il faisait. Absorbé en lui-même, se couvrant le visage de ses mains, il priait à genoux dans l'autre pièce. Bientôt, mes souffrances devinrent intolérables ; je m'évanouissais par intervalles, et lorsque je reprenais connaissance, je voyais, penché sur le mien, le visage inconnu de la garde-malade ; alors, prise de frayeur, je ne savais plus où je me trouvais ni ce qui m'arrivait. Enfin, le 22 février, environ cinq heures du matin, la douleur cessa et je mis au monde notre petite Sophie. Mon mari me raconta, par la suite, qu'il avait prié pour moi tout le temps de mes souffrances et que, tout à coup, il avait entendu un cri au milieu de mes gémissements, un cri étrange, un cri d'enfant ! D'abord, il n'en

crut pas ses oreilles, mais, au second cri, il comprit que l'enfant était né ; alors, ivre de joie, il se précipita sur la porte et la défonça, car elle était fermée au verrou ; puis il se jeta à genoux à côté du lit et me baisa les mains. Nous étions si ébranlés tous deux que nous restâmes dix minutes sans savoir si nous avions un garçon ou une fille. L'une des femmes demanda :

— Un garçon, n'est-ce pas ? et l'autre répondit :

— Fillette, adorable fillette !

Mais, dans notre commune joie, il ne nous était pas possible de préférer ; nous étions trop heureux d'assister à la réalisation d'un rêve. Mon Dieu ! Notre premier enfant ! une nouvelle existence !

Mme Barraud, qui avait emmailloté l'enfant pendant ce moment d'émotion, nous adressa ses félicitations et nous apporta notre fille sous la forme d'un gros paquet blanc au-dessus duquel mon mari fit pieusement le signe de croix, puis il embrassa le petit visage ridé et s'écria : « Ania, regarde comme elle est belle ! » J'embrassai ma fille à mon tour, toute joyeuse de voir le bonheur et l'expression rayonnante de mon mari qui prit Mme Barraud dans ses bras et embrassa dix fois les mains de la garde-malade. En me confiant qu'elle n'avait jamais vu, au cours de sa longue carrière, un père aussi déchiré, aussi accablé, aussi ému que mon mari, la sage-femme ajouta : « Oh ! ces Russes, ces Russes ! ! » Puis, elle dépêcha la garde-malade à la pharmacie et pria Fiodor Michaïlovitch de rester auprès de moi. (Les impressions ressenties par lui pendant la naissance de notre fille, Dostoïewski les a utilisées dans les « Possédés » lorsqu'il décrit l'accouchement de la femme de Chatoff) Mme Barraud annonça à mon mari que la loi suisse oblige le père du nouveau-né à se présenter lui-même à la mairie en vue de la rédaction de l'acte de naissance. Elle le pria même de faire sa déclaration au plus tôt s'il ne voulait pas être passible d'une amende ou d'un emprisonnement. Dostoïewski accomplit cette formalité le lendemain, mais il ne revint à la maison qu'au bout de

quatre heures, car il s'était présenté à la mairie sans témoin et avait été obligé de faire appel à deux sergents de ville. A la sortie, il les avait invités à boire un verre de vin rouge du pays à la santé de notre enfant. Il pensait bien que je devais mourir d'inquiétude à la maison, mais les bouteilles s'ajoutaient aux bouteilles, et les sergents s'étaient mis à raconter des histoires de leur service.

Dostoïewski demanda à Maïkoff d'être parrain de notre petite Sonia. Ma mère, Anna Nicolaevna Snitkine était marraine. Maman aurait dû arriver pour la naissance, mais elle était souffrante, et le docteur ne lui permettait pas d'entreprendre un aussi grand voyage avant le printemps. Elle vint à Genève au commencement de Mai, seulement pour le baptême de Sonia.

Trente-trois heures de souffrances indescriptibles m'avaient beaucoup affaiblie, pourtant je me relevai relativement assez vite et me mis à nourrir ma petite fille avec joie. Mais je m'aperçus bientôt que nous serions obligés de recourir, pour une certaine part, à l'allaitement artificiel, afin d'obtenir de bons résultats, car l'enfant, qui était gros et bien portant, avait besoin d'une assez forte alimentation. Prendre une nourrice était chose impossible en Suisse, où l'on nourrit les enfants au biberon ou au lait de vache additionné de poudre. Certaines mères mettent leurs enfants en nourrice, ou les envoient dans les montagnes à soixante kilomètres. Nous séparer de Sonia et la confier à des mains étrangères était au-dessus de nos forces ; aussi bien les docteurs s'y opposaient parce que les paysannes, que l'on ne surveillait point, prenaient souvent plusieurs enfants sous leur garde et beaucoup d'entre eux mouraient.

Avec le retour de l'ordre dans la maison, commença pour nous une vie nouvelle dont je conserverai toute ma vie l'agréable souvenir. Pour mon plus grand bonheur, Fiodor Michaïlovitch se montra un père tendre. Il tenait absolument à me voir mettre la petite dans son bain ; il m'aidait à l'emmailloter dans une couverture dont il fixait

lui-même les épingles de sûreté ; il la portait, la berçait dans ses bras et quittait son travail pour accourir auprès d'elle dès qu'il entendait sa petite voix. Sa première question en se réveillant ou en rentrant à la maison était pour elle :

— Sonia se porte-t-elle bien ? A-t-elle bien dormi ? bien pris le sein ?

Il restait des heures auprès de son berceau, tantôt il lui chantait quelque chose, et tantôt lui parlait, et quand elle eut trois mois, il était persuadé qu'elle le connaissait. Il écrivait à Maïkoff le 18 mai 1868 : « Cette petite chose de trois mois, si insignifiante et pareille à une miette, avait déjà une figure, un caractère ; elle commençait à me reconnaître, à m'aimer, à me sourire lorsque je m'approchais d'elle ; elle ne pleurait pas, ne fronçait pas ses traits lorsque je l'embrassais et cessait de pleurer lorsque je me penchais sur elle ».

Il ne nous fut pas donné de jouir longtemps de ce bonheur sans nuages. Au début de Mai, le temps était magnifique, et, sur les conseils du docteur, nous allions nous promener chaque jour avec notre chère petite au « Jardin des Anglais » où elle dormait deux ou trois heures dans sa voiture. Mais un malheureux jour, à la suite d'un brusque changement de température, le vent du nord se mit à souffler ; notre petite fille prit froid et, dans la nuit, se mit à tousser. Nous nous adressâmes immédiatement au meilleur docteur, qui vint la voir chaque jour, et chaque jour nous assura qu'elle guérirait. Trois heures avant sa mort, il disait encore qu'elle allait mieux. Malgré ces affirmations répétées, mon mari, qui ne pouvait plus travailler, ne quittait presque pas le berceau. Nous étions tous deux atrocement inquiets et visités par de sombres pressentiments. Notre petite Sonia s'éteignit dans la journée du 12 Mai. Je n'ai pas la force d'exprimer le désespoir qui s'empara de nous lorsque nous la vîmes immobile. A mon chagrin sans limites, venait s'ajouter l'inquiétude terrible que je ressentais à l'égard de mon malheureux mari, extraor-

dinairement frappé par cette mort. Il souffrait, il pleurait, il criait, il sanglotait comme une femme devant le corps glacé de sa bien-aimée fillette ; il couvrait sa petite figure pâle et ses mains minuscules de brûlants baisers. Je n'ai jamais vu pareille désolation. Comment avons-nous pu supporter ce malheur ? Deux jours durant, nous ne nous quittâmes pas une minute, faisant ensemble les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation d'enterrer notre chère petite et veillant ensemble aux préparatifs. Nous l'avons vêtue ensemble d'une robe de satin blanc avant de la déposer dans un petit cercueil tapissé de satin blanc aussi, et nous avons pleuré ensemble, pleuré, pleuré ! sans pouvoir nous contenir. Mon mari défait, amaigri par la douleur éprouvée au cours de cette terrible semaine, mon pauvre mari faisait peur. Le troisième jour, nous conduisîmes notre trésor à l'église russe, puis au cimetière de « Plein Palais » où on l'enterra dans la partie réservée aux enfants. Au bout de quelques jours, la tombe surmontée d'une croix de marbre blanc fut entourée de cyprès. Chaque jour, nous allions porter des fleurs et pleurer... Ah ! comme il était dur pour nous de nous séparer ainsi de notre si précieuse petite que nous avions eu le temps d'adorer profondément et dont la vie portait tant de rêves et d'espérances !

Nous n'avions plus de raisons de rester à Genève, où tout nous rappelait notre Sophie, et nous allâmes à Vevey, revenant ainsi à notre intention primitive, mais nous regrettions bien vivement de ne pouvoir, faute de moyens, quitter définitivement la Suisse que mon mari ne pouvait plus supporter. Il imputait la mort de Sonia au climat changeant de Genève, à l'assurance exagérée du docteur et à l'incapacité des bonnes d'enfants. Il n'avait jamais beaucoup aimé les Suisses, et le manque ou la dureté de cœur que nous rencontrâmes autour de nous aux plus pénibles minutes de notre chagrin, contribuèrent encore à augmenter sa haine. Veut-on un exemple de cette sécheresse ? Nos voisins, pourtant informés de notre douloureuse perte,

n'hésitèrent pas à nous faire dire que je pleurais trop fort et que mes sanglots avaient une action sur leurs nerfs. Je n'oublierai jamais ce jour, pour nous si triste, où nous allâmes dire adieu pour la dernière fois à la tombe de notre chère petite. Une heure, agenouillés devant le monument, nous avons pleuré comme deux orphelins ; puis, en quittant le cimetière, nous nous sommes retournés plusieurs fois vers le dernier asile de notre Sophie.

Le bateau qui nous emportait était un bateau de transport et il s'y trouvait peu de passagers. La journée chaude et lourde accablait notre humeur. Dostoïewski, qui était encore sous l'influence des adieux paraissait extraordinairement ébranlé ; pour la première fois de sa vie, je l'entendis se plaindre amèrement de la destinée qui le poursuivait toujours et partout. Il me parlait de la triste enfance qui fut la sienne, après la mort d'une mère tendrement aimée ; il se souvenait devant moi des moqueries de ses camarades. Au moment de ses débuts littéraires, ces camarades l'avaient apprécié d'abord pour le persécuter par la suite. En ce qui concerne le bagne, il me fit part des souffrances qu'il y avait endurées pendant quatre ans. Il avait espéré que son mariage avec Marie Dmitrievna lui apporterait le bonheur familial qu'il désirait, mais ils n'eurent point d'enfants, et le caractère étrange, soupçonneux, fantasque de sa première femme le rendit très malheureux. Et maintenant qu'il aurait pu apprécier « le grand et unique bonheur d'avoir un enfant », la destinée, qui ne l'épargnait pas, venait de lui ravir cette petite créature tant aimée ! Jamais non plus, il ne m'avait raconté avec autant de détails touchants les vexations et les peines qu'il supporta toute sa vie de la part de ses connaissances et de ses proches.

Je faisais de mon mieux pour le consoler, le suppliant d'accepter humblement l'épreuve terrible qui nous accablait, mais il était visible que son cœur débordait de chagrin et qu'il tenait absolument à se soulager, même en accusant la destinée qui le poursuivait sans cesse. Cette émouvante et douloureuse confession me découvrit tous

les mystérieux secrets de cette âme malade et contribua à resserrer encore les nœuds de notre affection.

Dans le cours des quatorze années de notre vie conjugale, je ne me souviens pas d'avoir vécu un été aussi triste que celui que nous passâmes à Vevey en 1868. La vie s'était comme arrêtée pour nous : toutes nos pensées, toutes nos paroles, se ramassaient dans le souvenir de Sonia et des jours heureux passés auprès de son berceau quand elle illuminait notre vie. Chaque enfant nous rappelait la perte que nous avions faite ; aussi, pour ne pas nous exposer à souffrir davantage, nous recherchions la montagne et les endroits écartés pour échapper à toute rencontre susceptible de nous émouvoir. Je supportais moi-même très difficilement notre chagrin et versais beaucoup de larmes en souvenir de mon enfant, mais j'avais au fond du cœur l'espoir qu'en voyant notre peine, Dieu nous enverrait un autre enfant, dans sa miséricorde, et je priais avec ferveur. Je priais, j'espérais sans relâche et je pensais à ma pauvre maman qui désirait être grand-mère. Mon chagrin s'émoussa peu à peu, mais en même temps l'état de mon mari commençait de m'inquiéter sérieusement. Pour lui, c'est le contraire qui avait lieu. Voici ce que je lus dans une lettre à Maïkoff, le 22 juin, au moment d'ajouter quelques mots aimables pour sa femme : « Mon cher Ami, Apollon Nicolaïevitch, je sais et je crois que vous me plaignez sincèrement, mais je n'ai jamais été plus malheureux que ces derniers temps. Je ne vous décrirai rien, mais plus le temps passe, plus le souvenir devient puissant et plus l'image de ma petite Sonia devient claire à mes yeux. Il y a des minutes que je puis à peine supporter. Elle me connaissait déjà, et le jour de sa mort, lorsque je sortis de la maison pour aller lire les journaux, ne pensant pas qu'elle aurait cessé de vivre deux heures plus tard, elle suivit mes mouvements avec une telle attention, elle me regardait avec des yeux si expressifs que je la vois encore. Chaque jour, son souvenir est plus vivant pour moi. Je ne l'oublierai jamais, et jamais je ne cesserai de

souffrir. Même s'il nous était donné d'avoir un autre enfant, je ne puis comprendre comment je m'y prendrais pour l'aimer. Où trouverais-je de l'amour ? Je ne veux que Sonia. Je ne puis comprendre qu'elle ne soit plus, que je ne la reverrai jamais ».

Aux paroles de consolation de ma mère, Dostoïewski répondit par les mêmes mots.

Cet état d'âme entretenait mon inquiétude et je me demandais avec chagrin : « Si Dieu nous accorde sa bénédiction et qu'il nous donne un nouvel enfant, est-il possible que Fédia n'éprouve pas le même bonheur qu'à la naissance de Sonia ? » Il y avait quelque chose de si désolé, de si triste dans notre famille qu'un rideau noir semblait tendu devant nous. Dostoïewski continuait d'écrire son roman, mais le travail ne le consolait pas. A cette misérable situation vint s'ajouter un nouveau sujet d'inquiétude : une quantité de lettres à notre adresse ne nous étaient pas remises, si bien que nous eûmes mille difficultés de correspondance avec nos parents et connaissances. Nous regrettions surtout les lettres de Maïkoff, toujours si pleines d'intérêt. Nos soupçons et nos craintes se changèrent bientôt en certitude à la réception d'une lettre anonyme par laquelle on nous informait que Dostoïewski était surveillé et que l'ordre avait été donné d'ouvrir sa correspondance et de le fouiller soigneusement à la frontière à son retour en Russie. Comme un fait exprès, mon mari reçut en même temps un ouvrage interdit : Les secrets du palais des tsars (au temps de l'empereur Nicolas Pavlovitch) [1]. Dostoïewski et sa femme figuraient dans ce livre parmi les héros exilés ; on y lisait aussi que Fiodor Michaïlovitch était décédé et que sa femme entrait au couvent. Ce récit indigna tellement mon mari qu'il voulut envoyer un démenti (un brouillon de cette lettre existe) mais il me confia un peu plus tard qu'il était inutile d'attribuer la moindre importance à une brochure stupide.

1. Nicolas Ier.

CHAPITRE XV

EN ITALIE

En automne, la nécessité de nous délivrer de notre morne tristesse nous apparut clairement, et notre départ pour l'Italie fut décidé en Septembre. Nous devions nous arrêter à Milan d'abord. La route la plus courte était celle du Simplon, que nous fîmes en grande partie à pied, suivant une énorme diligence qu'il nous arrivait de dépasser souvent, en empruntant les sentiers de montagne où nous pouvions cueillir des fleurs. Nous descendîmes le versant italien en cabriolet. A Domo d'Ossola, je voulus mettre mes connaissances à l'épreuve, car j'avais appris la langue italienne pendant l'été. Apercevant mon mari dans un magasin où il marchandait une chaîne quelconque pour me faire une surprise, je courus le rejoindre. Le marchand, qui nous prenait pour des étrangers, exigeait trois mille francs de sa chaîne et nous assurait qu'elle datait de l'époque de Vespasien. Ce prix était au-dessus de nos moyens, et Fiodor Michaïlovitch se mit à sourire pour la première fois depuis notre malheur. Le changement, les impressions de voyage, les figures nouvelles (les paysans lombards, d'après mon mari, ressemblaient beaucoup aux paysans russes) avaient eu une heureuse influence sur son moral, et je le vis très animé à notre arrivée à Milan. Il me fit visiter le fameux Dôme qui était toujours pour lui l'objet d'un véritable ravissement. Il regrettait seulement que les mai-

sons de la place fussent trop rapprochées de la cathédrale, et disait que le Dôme lui-même perdait de ce fait beaucoup de sa majesté.

Par un beau jour clair, nous montâmes sur le toit de la cathédrale afin de regarder les environs, et de pouvoir admirer de près les statues qui la décorent. Nous trouvâmes à nous loger près du Corso, dans une rue si étroite que les habitants pouvaient se parler d'une fenêtre à l'autre. Je commençai à me réjouir de l'animation de mon mari, mais, à mon grand regret celle-ci ne dura que quelques jours et il retomba dans son humeur sombre. Seule, sa correspondance avec Maïkoff et Strakoff le tirait un peu de la mélancolie. Ce dernier lui annonça la fondation d'un nouveau journal « Zaria » (L'Aube) édité par W. Kachpirïeff. Dostoïewski s'y intéressa surtout parce que Strakoff était à la tête de la rédaction. Strakoff avait été collaborateur au « Temps » et à « La Voix ». De cette façon, selon les propres paroles de mon mari : « notre direction et notre travail en commun n'étaient pas perdus ». Le *Temps* et *La Voix* ont, malgré tout, porté des fruits. Que cette nouvelle affaire ait vu la nécessité de commencer là où nous nous étions arrêtés, c'est trop de bonheur! »

Il montra beaucoup de sympathie pour ce nouveau journal, s'intéressa aux collaborateurs, aux articles qu'on lui envoyait (principalement à Danilewski, l'auteur de cette œuvre capitale « la Russie et l'Europe » que mon mari avait connu tout jeune, fervent disciple de Fourrier).

Strakhoff tenait beaucoup à voir Dostoïewski collaborer au journal *Zaria* et mon mari était consentant, mais il ne voulait rien écrire avant d'avoir terminé *L'Idiot*, qui n'allait pas sans difficultés et dont il était très mécontent. Il me disait souvent qu'il n'avait jamais eu idée poétique plus riche à développer que celle de ce roman, mais qu'il n'avait pas exprimé la dixième partie de ce qu'il aurait voulu dire.

L'automne de 1868 fut pluvieux, il devint impossible de se promener dans Milan. On ne trouvait ni journaux ni

livres russes dans les salons de lecture de la ville, et mon mari souffrait beaucoup d'être sans nouvelles de son pays. Après un séjour de deux mois à Milan, en novembre 1868, nous partions pour Florence (alors capitale de l'Italie) où nous devions passer l'hiver. Nous nous logeâmes non loin du Palais Pitti et, pour la seconde fois, le changement de résidence fit une heureuse impression sur mon mari qui s'empressa aussitôt de me faire visiter les églises, les musées et les palais. Fédia admirait l'église Santa Maria del Fiore, et la petite chapelle del Battistero. Les fameuses portes de bronze du Baptistère (principalement celles du Paradis) le jettaient dans le ravissement. Jamais il ne passait devant l'œuvre du grand Ghiberti sans s'arrêter, m'assurant que s'il devait un jour s'enrichir, il ne manquerait pas d'acheter la photographie de ces portes, dans la grandeur naturelle autant que possible, afin de les placer dans son cabinet de travail, où il les pourrait admirer. Au Palais Pitti, il contemplait avec émerveillement la *Madona della Sedia*, de Raphaël.

Aux Offices, c'est devant le *S. Giovan Battista nel déserto*, aussi de Raphaël, qu'il restait ébloui de longs moments, et il déclarait chaque fois que la Vénus de Cléomène était une œuvre de génie.

A notre grande satisfaction, nous trouvâmes à Florence une excellente bibliothèque et une salle de lecture abonnée à deux journaux russes que Fédia lisait chaque jour régulièrement, après dîner. C'est là qu'il emprunta les œuvres de Voltaire et de Diderot, qu'il lut couramment dans le texte tout le long de l'hiver.

L'an 1869 nous apporta un bonheur : je compris bientôt que Dieu bénissait notre union et que nous pouvions espérer avoir un enfant. Notre joie fut immense et mon mari se mit à me soigner comme il l'avait fait pour ma première grossesse. Les précautions qu'il prenait allaient si loin qu'il m'empêcha de lire, dans « La guerre et la Paix » que venait de nous envoyer Strakhoff, les pages où Tolstoï décrit de façon si dramatique et pittoresque l'agonie de la

princesse Bolkonsky, qui mourut en couches. Il redoutait pour moi une impression trop forte. Je cherchai partout le tome égaré et grondai mon mari d'avoir perdu un livre aussi intéressant. Il se justifiait, donnait des raisons, assurait que le livre se retrouverait et il me le rendit en effet après l'accouchement. « Je l'attends avec émotion, écrivait-il à Strakoff, avec crainte, avec espoir et timidité ». Nous désirions tous deux avoir une fille encore, et nous l'aimions déjà avec tant d'ardeur dans nos rêves que nous l'appelions Lioubof (Amour), bien que ce nom ne figurât ni dans la famille de mon mari ni dans la mienne. Sur les recommandations du médecin, nous allions nous promener chaque jour dans les jardins Boboli, qui entourent le palais Pitti, et qui sont tout fleuris de roses en janvier. Nous réchauffant au soleil, nous pensions au bonheur qui nous attendait.

En 1869, notre situation matérielle était encore détestable, et le besoin se faisait sentir cruellement. *L'Idiot* était payé à Dostoïewski 150 roubles la feuille, ce qui porta la somme totale à sept mille roubles environ. Mais nous avions reçu une avance de trois mille roubles, avant de partir pour l'étranger, et le reste fut employé à payer les intérêts des objets laissés en gage à Saint-Pétersbourg, à venir en aide au beau-fils de mon mari et à la famille de son frère défunt, si bien que notre part se trouva fort réduite. Pourtant, nous supportions notre pauvreté relative sans murmurer et quelquefois avec insouciance. Fédia se nommait Mister Micawber et moi, Mrs Micawber. Nous vivions l'âme dans l'âme, heureux de porter un merveilleux espoir. Tout aurait été pour le mieux sans la menace d'un nouveau sujet d'inquiétude. Au cours des deux années qui venaient de s'écouler, Fiodor Michaïlovitch s'était un peu séparé de la Russie, et il commençait à souffrir beaucoup de cet éloignement. Le 8 mars 1869, faisant part à Kmiroff du plan d'un roman nouveau « Athéisme » il ajoutait... « Je ne peux pas l'écrire ici, il faut que je sois absolument en Russie, que je voie, que j'entende, que je

participe directement à la vie russe... ». « Ici, je perds même la possibilité d'écrire, n'ayant pas sous la main les matériaux nécessaires, je veux dire l'activité et le mouvement russes d'où me viendraient les idées, et la population russe... »

Pourtant ce ne sont pas les hommes de notre race qui manquaient, mais les hommes en général ! A Florence, nous ne connaissions pas une personne avec qui nous aurions pu parler, discuter, plaisanter, échanger des impressions. Autour de nous je ne vois que visages étrangers, et quelquefois désagréables ; cet isolement complet est souvent chose très pénible. A cette époque, je pensais que ceux qui sont ainsi condamnés à vivre dans cette sorte d'exil absolu arrivent un beau jour à se haïr, ou à s'unir parfaitement pour le reste de leur vie. Fort heureusement, nous sommes de ceux qui se sont attachés, et notre solitude involontaire nous a amenés à nous rapprocher plus intimement encore, à nous chérir davantage. Pendant les neuf mois de notre séjour, j'appris un peu la langue italienne, c'est-à-dire suffisamment pour parler à la domestique et me débrouiller dans les magasins ; même, je pouvais lire les journaux « Popolo » et « Secolo » dont je comprenais tous les articles. Trop occupé par son travail, mon mari n'avait pas le temps de se livrer aux mêmes études et je devins son interprète ; mais comme l'heureux événement approchait, il fallait absolument songer à s'installer dans un pays où Fiodor Michaïlovitch pourrait faire usage du français ou de l'allemand pour s'adresser à un médecin ou une sage-femme. Outre cela, il aurait été excellent pour lui de fréquenter une société intellectuelle. Je lui donnai le conseil d'aller à Prague, trouvant que cette ville avait une certaine parenté avec notre pays. A Prague, Dostoïewski aurait pu nouer quelque liaison avec des personnages politiques éminents et se faire admettre par leur entremise dans les cercles littéraires ou artistiques. Fiodor Michaïlovitch m'approuvait, et cela d'autant plus qu'il avait regretté plus d'une fois de n'avoir pas pu prendre

part au Congrès slave de 1867 : il était partisan de l'idée de rapprochement de tous les slaves et désirait les connaître mieux. Il fut donc entendu que nous irions passer l'hiver à Prague, mais ma situation n'était point faite pour faciliter le voyage, et nous décidâmes de nous arrêter en route.

Notre première étape devait être Venise, mais nous descendîmes à Bologne pour visiter le musée où mon mari admira la Sainte Cécile de Raphaël, dont il n'avait vu que des copies. Il m'en coûta beaucoup de l'arracher à ce tableau divin, mais je ne voulais pas apprendre que nous avions manqué le train.

Nous restâmes quelques jours à Venise. Emerveillé par l'architecture de l'église Saint-Marc, mon mari passait des heures entières à regarder les murs décorés de mosaïques. Au Palais des Doges, où je l'accompagnai, il fut ébloui par la richesse et la beauté des plafonds décorés par les plus célèbres peintres du XV^e^ siècle. Je puis dire que nous n'avons presque pas quitté la place Saint-Marc, qui produisait sur nous, jour et nuit, un véritable enchantement !

CHAPITRE XVI

RETOUR A DRESDE

La traversée en bateau de Vienne à Trieste fut très agitée. Fort inquiet de moi, Fédia ne me quittait pas d'une semelle, mais, par bonheur, tout se passa le mieux du monde. Quelque temps plus tard, nous nous arrêtions à Vienne et ce n'est qu'après dix jours de voyage que nous arrivâmes à Prague où nous attendait une grande déception.

A cette époque, on ne louait de chambres garnies et de logements meublés qu'aux personnes seules, non aux familles. Pour rester à Prague, il fallait prendre un appartement, payer six mois d'avance, se pourvoir de meubles et de toutes les choses nécessaires au ménage. Voilà qui dépassait largement nos moyens et nous fûmes obligés de quitter Prague à regret, après trois jours de recherches.

Les beaux rêves de mon mari, qui désirait se mettre en rapport avec les membres influents du monde slave s'écroulèrent, et il ne nous resta plus d'autres ressources que de retourner à Dresde, dont nous connaissions les conditions de vie. C'est là que nous arrivâmes au début du mois d'août pour nous installer dans un appartement meublé de trois pièces, dans le quartier Anglais, 5, rue Victoria, où naquit, le 14 septembre 1869, notre seconde fille, Lioubof. Ma mère était arrivée au moment de mes couches ; mon mari, qui était très heureux, demanda à Maïkoff d'être

parrain : « Il y a trois jours que notre fille Lioubof est née, écrivait-il, tout s'est passé le mieux du monde : le bébé est gros, bien portant et joli. Il est certain que, seuls, les yeux d'un père aimant et enchanté peuvent trouver de la beauté dans un morceau de chair rose. » Avec la naissance de cet enfant, le bonheur resplendit de nouveau dans notre famille. Fiodor Michaïlovitch était d'une tendresse peu ordinaire pour sa fille ; il s'en occupait constamment, la baignait, la prenait dans ses bras, l'emmaillotait et se sentait si heureux qu'il écrivait à Strakhoff :

« Ah ! que n'êtes-vous marié ! et pourquoi n'avez-vous pas d'enfant ! Je vous jure, très honoré Nicolas Nicolaïévitch qu'un enfant représente les trois quarts du bonheur de la vie : le dernier quart suffit pour le reste ! »

Maïkoff fut parrain, et la bien-aimée sœur de mon mari, Véra Michaïlovna, marraine ; ma mère suppléait cette dernière. Le baptême n'eut lieu qu'en décembre, car j'étais souffrante et le prêtre de l'église russe à Dresde avait entrepris un voyage d'affaires à Saint-Pétersbourg.

Il existait à Dresde une superbe salle de lecture, bien fournie en livres et journaux de notre langue ; nous eûmes aussi l'occasion de faire la connaissance de quelques russes fixés à Dresde, qui avaient l'habitude, à l'issue du service religieux, de se réunir chez le prêtre, lequel était très hospitalier. Parmi ces nouvelles connaissances, mon mari rencontra quelques hommes fort intelligents avec qui il eut plaisir à s'entretenir. Ce fut le beau côté de notre vie à Dresde.

Quand il eut terminé *L'Eternel mari* Dostoïewski donna ce roman au journal *Zaria* où il parut dans les deux premières livraisons de 1870. Cet ouvrage a une signification autobiographique. Il s'agit de la réminiscence d'un écho de l'été 1866, que mon mari avait passé à Lioubline, près de Moscou, dans une maison de campagne voisine de celle de sa sœur V. M. Ivanoff. La famille Zakhlébine du récit n'est autre que la famille Ivanoff. On y reconnaît le père,

docteur toujours occupé de sa nombreuse clientèle ; la mère, toujours fatiguée des soucis du ménage, et la jeunesse joyeuse qui rappelle les neveux et nièces de mon mari et leurs amis. Dans le personnage de Marie Nikititchna, l'amie de la maison, on retrouve Marie Serguiéevna Ivantchine Pissareff ; enfin, Alexandre Loboff personnifie le beau-fils de mon mari, P. A. Issaeff, mais celui-ci a été considérablement idéalisé. Et même, dans le caractère de Veltchaninoff, on aperçoit certains traits de mon mari, notamment dans la description des différents jeux vers lesquels il fut attiré à la campagne, dès son arrivée.

Pendant l'hiver de 1869-1870, Dostoïewski écrivit un nouveau roman qu'il voulait intituler : « La vie d'un grand pécheur ». Dans la pensée de mon mari, cet ouvrage devait se composer de cinq grandes nouvelles (de quinze placards chacune). Chaque nouvelle devait former une œuvre distincte, susceptible d'être publiée dans un journal ou éditée en volume ; et dans ces cinq nouvelles, il avait l'intention de traiter le grave et troublant sujet de l'existence de Dieu qui l'avait préoccupé douloureusement toute sa vie.

L'action de la première nouvelle se passait dans les années 40 du siècle dernier, et Dostoïewski connaissait si bien l'atmosphère et les hommes de cette époque qu'il pouvait écrire son texte à l'étranger. Il pensait donner cette nouvelle au journal *Zaria* ; mais, en ce qui concerne la seconde nouvelle, dont l'action se déroulait dans un monastère, de toute nécessité, Fiodor Michaïlovitch devait retourner en Russie. Le héros principal qu'il voulait mettre en scène dans ce récit était saint Tikone Zadomski, mais naturellement sous un autre nom. Il fondait de grandes espérances sur ce roman éventuel et considérait qu'il devait marquer l'apogée de son activité littéraire. (*Biographie et lettres*, page 288).

Ses desseins et prévisions prirent forme, par la suite, en ce sens qu'un certain nombre de personnages du roman projeté se trouvent dans les Frères Karamazoff. Pour-

tant il ne mit pas son projet à exécution parce qu'il avait été attiré à l'époque par un autre sujet, à propos duquel il écrivit à Strakhoff : « J'attends beaucoup du texte que je publie en ce moment dans le Messager Russe, non pas seulement sur le plan artistique, mais en ce qui touche à ses tendances. Je voudrais exposer certaines pensées, même si mon art devait en souffrir du dommage, mais je suis entraîné par ce qui s'est amassé dans mon esprit et dans mon cœur. Qu'il n'en sorte qu'un pamphlet, cela m'est égal, mais je l'exposerai ! » Ce fut un roman, *Les Possédés*, publié en 1871.

L'arrivée de mon frère n'a pas été sans influence sur ce nouvel ouvrage. Fiodor Michaïlovitch, qui lisait dans un certain nombre de journaux étrangers des nouvelles que ne publiaient pas les journaux russes, avait été amené à conclure qu'un mouvement politique était à la veille d'éclater à l'Institut Agronomique de Pétrovski. Craignant que mon frère, qui était jeune et sans caractère, ne prît une part active à l'événement, il engagea vivement ma mère à le faire venir, pour un temps, à Dresde.

Fiodor Michaïlovitch, qui avait toujours eu beaucoup de sympathie pour lui, s'intéressait à ses études, à ses connaissances et, en général, à l'esprit des étudiants. Mon frère profita de ses vacances pour venir nous rejoindre et fit à son oncle, avec force détails et beaucoup d'entrain, un tableau de la situation. C'est alors que mon mari eut brusquement l'idée d'exposer dans une de ses nouvelles le mouvement politique de l'époque et de faire de l'étudiant Ivanoff [1] le héros du récit, sous le nom de Chatoff. Mon frère parlait de l'étudiant Ivanoff comme d'un homme de grand esprit et de caractère, qui avait renié d'une manière catégorique ses anciennes convictions. Quel ne fut pas le chagrin de mon mari lorsqu'il apprit, toujours par les journaux, l'assassinat dont fut victime ce jeune homme qu'il avait pris en affection ! La description de l'Académie de

1. Ivanoff fut assassiné quelque temps plus tard par Netschaeff.

Pétrovski et de la grotte où fut tué Ivanoff, fut faite d'après les propres paroles de mon frère.

J'ajouterai que le voyage de mon frère à Dresde fut par lui-même un événement capital dans sa vie, car il rencontra parmi les membres de la société russe une jeune fille qui devint sa femme un an plus tard.

Bien que tous les matériaux de son nouveau roman eussent été tirés des événements actuels, mon mari n'en éprouva pas moins beaucoup de difficultés à l'écrire. Comme d'habitude, il fut mécontent de son œuvre, la refit plusieurs fois et déchira quinze pages. Un roman à tendances, évidemment, n'était pas dans la ligne de ses créations.

A mesure que notre Lioubotchka grandissait et que ma présence lui devenait moins indispensable, j'entrevoyais la possibilité d'accompagner mon mari dans ses visites aux musées, d'assister avec lui aux concerts à bon marché de la terrasse Brühlschen. Et c'est à cette époque, au cours d'une promenade que nous fîmes ensemble, qu'un incident me renseigna tout à fait sur le caractère emporté de mon mari. Pendant l'hiver de 1870, nous fûmes informés de la vente aux enchères publiques d'un mobilier ayant appartenu à une duchesse allemande décédée. Des brillants, des robes, des fourrures et différents objets furent dispersés dans les salles de son hôtel qui ne désemplissait pas. Un des derniers jours, comme nous passions devant l'immeuble, je proposai à mon mari d'entrer pour un moment, curieuse de voir une vente aux enchères en Allemagne. Il ne restait pas grand chose des objets (de luxe en grande partie) pour lesquels on trouvait peu d'amateurs parmi les Allemands économes. De ce fait, les prix étaient relativement réduits, et les choses se vendaient au-dessous de leur valeur. Mon mari aperçut tout à coup, sur un buffet, un surtout de table de style élégant et orné, en verre de Bohême cerise foncé. Le service était composé de dix-huit pièces : deux grands vases, deux moyens, six plus petits, quatre récipients à confiture et quatre assiettes, le tout du même modèle.

Fiodor Michaïlovitch, amateur de belles choses, examina les objets, puis :

— Ah ! si nous pouvions acheter ces verres, dit-il ; veux-tu que nous les achetions, Annette ?

La question me fit rire ; nous avions de l'argent à cette époque, mais point de trop.

A côté de nous, une Française admirait elle aussi les beaux cristaux :

— Je regrette, disait-elle à sa compagne, qu'il y ait tant de pièces, car j'en achèterais bien une partie.

A ces mots, mon mari se tourna vers elle :

— Madame, achetons chacun la moitié !

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le service était mis à l'encan pour dix-huit thalers, un thaler par objet.

Bien que les allemands fussent économes, la somme demandée leur parut fort avantageuse relativement à la qualité et à la quantité des objets. Quelques amateurs élevaient la somme par enchères de cinq groschen. Seul, mon mari enchérissait d'un thaler chaque fois, et je sentais que le démon du jeu le reprenait. Le prix montait à chaque instant. Je voyais, avec frayeur, que ces objets allaient nous rester si la Française au dernier moment refusait de partager. Que serait-il arrivé ? Le commissaire-priseur amena la somme à quarante et un thalers puis, craignant sans doute de perdre ses acheteurs, nous adjugea le service. La Française accepta de partager avec nous et nous fîmes le compte des pièces, puis il fallut emporter notre moitié à la maison. Fiodor Michaïlovitch resta dans la salle. J'appelai deux commissionnaires et rentrai à la maison, portant un verre dans chaque main.

On peut imaginer l'étonnement de ma mère lorsqu'elle aperçut une collection de cristaux dans la chambre de mon mari.

— Comment ferez-vous pour emporter tout cela en Russie ? Vous n'avez pas de malles, pas de valises, tout cela se cassera pendant le trajet !

Cette réflexion ne nous était pas venue à l'esprit, et même s'il y avait réfléchi, Fiodor Michaïlovitch, emporté par le feu des enchères, n'aurait jamais consenti à renoncer à cet achat. Du reste, tout s'arrangea pour le mieux. Parmi les Russes qui faisaient souvent le voyage de Saint-Pétersbourg, je priai chacune de nos connaissances de remettre un vase à ma sœur. Ce « surtout de table » qui est encore intact aujourd'hui, constitue un trésor de famille.

J'ai déjà eu l'occasion d'écrire que nous fréquentions souvent chez le prêtre russe N. F. Rosanoff, que mon mari n'aimait pas beaucoup. Par son caractère mouvant et la légèreté de son jugement, il ne personnifiait pas le type du serviteur de l'autel que Fiodor Michaïlovitch imaginait. La femme du prêtre était bonne et très hospitalière ; elle avait de charmants enfants qui s'intéressaient à tout. Parmi les femmes de la colonie russe, il y en avait quelques-unes qui étaient de ferventes admiratrices de mon mari, à qui elles apportaient des fleurs ou des livres ; mais le plus souvent, elles songeaient à gâter notre Lioubotchka et venaient avec des cadeaux, ce qui attirait naturellement sur elles l'attention de mon mari.

A la fin d'octobre 1870, les Russes de Dresde réunis chez le prêtre décidèrent, de leur propre initiative, d'envoyer une adresse au chancelier à l'occasion de sa dépêche du 19 octobre à tous les représentants de la Russie. Tous les assistants prièrent mon mari de rédiger le texte ; bien que fort occupé à ce moment, Fiodor Michaïlovitch consentit à se charger de ce travail et écrivit ce qui suit :

« Nous, soussignés, Russes résidant temporairement à l'étranger, à Dresde, avons appris avec enthousiasme et reconnaissance la haute volonté que Vous avez exprimée dans Votre dépêche du 19 octobre aux représentants de la Russie auprès des puissances signataires du traité de Paris. Réunis en toute fraternité, nous sommes heureux de pouvoir d'ici exprimer à l'unanimité à Votre Excellence les sentiments de joie éprouvée par chacun de nous à la lecture de Votre Dépêche. Pour nous, c'est comme si nous

avions entendu la voix même de notre grande et glorieuse Russie. Chacun de nous, fier d'être Russe, a lu ces paroles pleines de justice et de haute dignité. Nous prions Dieu qu'il accorde la bonheur à notre Patrie Bien-Aimée et qu'il la préserve longtemps des épreuves. Nous le supplions de nous conserver, pour de longues années encore, notre adoré Empereur libérateur et ses escellents serviteurs dont vous êtes le premier ».

Cette adresse fut couverte de plus de cent signatures et envoyée au Chancelier.

Les trois premières années de notre séjour à l'étranger, j'eus quelquefois la nostalgie de la Russie, mais de nouvelles impressions survenaient, bonnes ou mauvaises, qui dissipaient l'ennui ; quand vint la quatrième année je n'eus plus le courage de lutter. Bien que j'eusse autour de moi les êtres les plus aimés et les plus précieux, mon mari, mon enfant, ma mère et mon frère, quelque chose de plus grand, de nécessaire, me manquait : ma patrie, la Russie !

Ma nostalgie se transforma peu à peu en une souffrance, je tombai malade ; notre avenir me paraissait sans espoir. Je pensais que jamais plus nous ne retournerions en Russie et qu'il y aurait toujours un obstacle quelconque au voyage : tantôt nous sommes sans argent, tantôt, nous avons de l'argent, mais il ne nous est pas possible de partir, soit à cause de ma grossesse, soit parce que nous craignons que la petite ne prenne froid. L'étranger me paraissait une prison où j'étais enfermée et d'où je ne pourrais jamais m'évader. Les consolations de mes parents, la promesse que les circonstances changeraient et que nous pourrions revoir notre patrie restaient vaines et sans effet. Je ne croyais pas à ces promesses et j'étais convaincue que le sort m'avait destinée à rester toujours à l'étranger. Je voyais fort bien que mon ennui était pénible à mon cher mari, qui souffrait autant que moi d'être éloigné de son pays, et j'essayai de me retenir, de ne pas pleurer, de ne pas me plaindre devant lui, mais souvent mon aspect désolé me trahissait. J'étais

prête à tout supporter, la pauvreté et les privations, pourvu qu'on me rendît ma chère patrie dont je fus toujours orgueilleuse.

Lorsque je pense aujourd'hui à mon état moral de cette époque, je dirais qu'il était inexprimablement pénible et que je ne le souhaiterais pas à mon plus terrible ennemi.

A la fin de 1870, grâce à un enchaînement de circonstances, nous eûmes l'occasion de recevoir une somme d'argent, considérable pour nous. Stellowski, qui avait acquis en 1865 le droit d'éditer les œuvres complètes de mon mari, publiait à l'époque une édition séparée de Crime et Châtiment. D'après le contrat, Stellowski s'était engagé à payer à Dostoïewski une somme supérieure à mille roubles ; or, le roman était en vente et l'éditeur refusait de s'exécuter ; pourtant le beau-fils de mon mari assurait qu'il pouvait toucher la somme par procuration. Mais mon mari, qui n'avait pas confiance dans l'habileté de Paul Alexandrovitch, pria Maïkoff de s'occuper de cette affaire avec le secours d'un avocat expérimenté.

Je me souviens avec reconnaissance de la bonté sans fin que nous témoigna le si estimé Apollon Nicolaïevitch pendant les quatre années de notre séjour à l'étranger. Cette fois encore, il prit nos intérêts à cœur et, non content de s'adresser à un avocat, se mit directement en rapports avec Stellowski. Mais Stellowski embrouilla immédiatement les choses et Maïkoff, qui craignait d'être la dupe de cet escroc, se décida à rappeler Dostoïewski à Saint-Pétersbourg. Comme il n'ignorait pas que nous étions toujours sans argent, il songea à un moyen extrême et conseilla à Fiodor Michaïlovitch, par télégramme, d'emprunter cent roubles à la caisse du « Fonds littéraire » pour faire le voyage sans sa famille. Mais, par une coïncidence fâcheuse, ce télégramme nous fut remis le premier Avril (jour où, en Russie, on a l'habitude de mystifier) et nous crûmes à une plaisanterie, à la méchanceté de quelque lâche créancier, peut-être à une machination de Stellowski lui-même, qui voulait attirer Dostoïewski à Saint-Pétersbourg, le

menacer d'emprisonnement pour dettes, et se dispenser ainsi de régler ce qu'il nous devait pour *Crime et Châtiment*, acheté par lui pour un morceau de pain avec nos billets à ordre.

Le bon Maïkoff ne s'en tint pas à l'envoi de cette dépêche et fit de lui-même une démarche auprès du Comité du *Fonds littéraire* pour solliciter un prêt de cent roubles, au nom du romancier Dostoïewski ; mais le Comité fit connaître une réponse peu aimable, ce que Maïkoff relate dans sa lettre du 21 avril 1871.

Très affecté par cette nouvelle, mon mari répondit en ces termes :

« Vous voyez comme le Fonds le prend de haut avec moi (c'est-à-dire votre demande en mon nom), vous voyez les garanties qu'ils exigent et l'insolence de leur ton. Si un nihiliste les avait sollicités, on ne lui aurait pas répondu de la sorte. »

En avril 1871, nous vivions à l'étranger depuis quatre ans et l'espoir de retourner en Russie tantôt apparaissait, tantôt disparaissait. A la fin, nous prîmes la ferme résolution de partir le plus tôt possible pour Saint-Pétersbourg, quelles que fussent les conséquences que ce voyage de retour pouvait entraîner. Mais nos projets ne tenaient qu'à un cheveu : nous attendions la naissance d'un nouvel enfant en juillet, ou au commencement d'août, si bien que nous serions obligés de rester inévitablement toute une année encore à Dresde si nous ne trouvions pas le moyen de quitter l'Allemagne dans le courant du mois ; en tout cas, il aurait fallu attendre le prochain printemps, parce qu'un voyage avec un nouveau-né était chose impossible en automne.

La perspective de rester une année encore hors de Russie nous jetait tous deux dans le plus violent désespoir ; si insupportable pour nous était notre vie à l'étranger. Et Fiodor Michaïlovitch allait jusqu'à dire qu'il se considérait comme un homme fini s'il était obligé de vivre un

an de plus à Dresde. Bientôt il ne serait plus en état d'écrire, il était sans matériaux ; il cessait de se souvenir de la Russie et de la comprendre. Les Russes qui habitaient Dresde et nos connaissances n'étaient plus, d'après lui, des Russes, mais des émigrés volontaires qui n'aimaient pas la Russie, et l'avaient quittée pour toujours. C'était vrai. Tous appartenaient à des familles nobles qui n'avaient pu accepter ni la suppression du droit de servage ni le changement des conditions d'existence, et qui reniaient la patrie pour jouir de la civilisation occidentale. Tous ces hommes, pour la plupart aigris par une situation nouvelle et l'atteinte portée à leur aisance, avaient pensé qu'il leur serait plus facile de vivre à l'étranger.

Dostoïewski me parlait si souvent de la « disparition » inévitable de son talent, il souffrait tellement de penser que sa famille allait en augmentant sans qu'il sût lui-même comment il pourrait l'entretenir, que j'étais désespérée de l'entendre se lamenter. Pour le tranquilliser un peu et chasser l'obsession qui l'empêchait de se livrer entièrement à son travail, j'eus recours au seul moyen susceptible de le distraire et de lui redonner de l'entrain. Profitant d'un moment où nous disposions d'une certaine somme d'argent, trois cents thalers environ, j'amenai un jour la conversation sur le jeu, et demandai à mon mari s'il n'était pas curieux de courir sa chance une fois de plus à la roulette, rappelant qu'il lui était arrivé de gagner. Pourquoi ne pas espérer que la chance lui sourirait encore ? Je ne comptais naturellement pas sur un gain, et même il était pénible pour moi de perdre les cent thalers qu'il fallait absolument sacrifier, mais je savais par expérience que lorsqu'il aurait fortement éprouvé les violentes impressions du jeu et satisfait son goût du risque, Fiodor Michaïlovitch reviendrait à la maison tout à fait tranquille et convaincu de la fragilité de ses illusions ; alors il se remettrait au travail avec une ardeur nouvelle et regagnerait en deux ou trois semaines ce qu'il aurait perdu. Ma proposition lui tenait trop à cœur pour qu'il la refusât. Il

prit cent vingt thalers, et il fut convenu que je devais lui envoyer de quoi rentrer, en cas de perte. Là-dessus, il partit pour Wiesbaden où il resta une semaine. Comme je l'avais prévu, le jeu eut un résultat désastreux et nous coûta cent quatre-vingts thalers, voyage compris ; la perte était sensible, mais les cruels soucis que Fédia avait éprouvés pendant cette semaine et les reproches qu'il s'était fait d'ôter le pain de la bouche de sa femme et de ses enfants, agirent si profondément sur lui qu'il résolut de ne jamais plus jouer à la roulette. Voici ce qu'il m'écrivait le 28 avril 1871 :

« Une grande chose s'est passée en moi, l'horrible fantaisie qui m'a tourmenté dix ans (ou, pour mieux dire, depuis la mort de mon frère, au moment où je fus brusquement écrasé par les dettes, et que je pensais gagner, sérieusement, passionnément) vient de disparaître. Maintenant, tout est fini ! Ce fut véritablement la dernière fois. Crois-tu, Ania, que j'aie les mains libres d'entraves aujourd'hui ? J'étais enchaîné au jeu, mais à présent, je vais penser aux affaires et non plus à jouer des nuits entières, comme par le passé ».

Certes, je ne pouvais pas croire du coup à cet immense bonheur : Dostoïewski avait cessé de penser à la roulette ! Que de fois il m'avait promis de ne plus jouer ! Mais il était sans volonté et recommençait ! Pourtant ce bonheur se réalisa et ce fut effectivement la dernière fois qu'il joua à la roulette. Dans les voyages successifs qu'il fit à l'étranger (1874, 1875, 1876, 1879), Fiodor Michaïlovitch ne pensa pas une fois à rechercher un lieu où l'on jouait. Il est vrai qu'en Allemagne la roulette fut interdite ; mais elle subsistait à Monte-Carlo et à Saxon-les-Bains, et la distance ne l'aurait certes pas retenu, mais il était déjà loin du jeu. Il s'agissait bien d'une maladie dont il venait de guérir pour toujours !

De Wiesbaden, il me revint tout à fait bien, tranquille, et se mit tout de suite au travail, impatient de continuer

son roman *Les Possédés*, prévoyant que notre retour en Russie, l'emménagement à faire et l'arrivée d'un nouvel enfant ne lui laisseraient pas le temps d'écrire. Toutes ses pensées étaient tournées vers la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui, et il commençait déjà d'imaginer les rencontres avec ses amis et ses parents, qui tous pouvaient avoir beaucoup changé pendant les quatre années qui venaient de s'écouler. Lui-même avouait un certain changement dans ses principes et ses idées.

Les derniers jours de 1871, Fiodor Michaïlovitch reçut du *Messager Russe* la somme qui lui était due en paiement de son roman, et qui nous permit de régler aussitôt toutes nos affaires de Dresde. (Il serait plus juste de dire : racheter les objets engagés et payer les dettes). Deux jours avant notre départ, mon mari m'appela auprès de lui et me remit quelques rouleaux de papier de grand format qu'il me demanda de brûler. Bien que nous eussions parlé de la chose auparavant, il m'en coûtait beaucoup de détruire ses manuscrits et je le suppliai de me permettre de les garder, mais il me rappela qu'on ne manquerait pas de le fouiller à la frontière russe et de confisquer tous ses papiers, qui seraient vraisemblablement perdus, comme le furent ceux qu'on trouva sur lui lors de son arrestation en 1849. On pouvait aussi supposer que nous serions retenus à Wirgebolovo (Wirballen) jusqu'à complet examen des papiers, ce qui était dangereux pour moi dans la situation où je me trouvais. Aussi, quel que fut mon regret de détruire ces manuscrits, je dus cependant me rendre aux raisons invoquées par mon mari et allumer la cheminée où les papiers flambèrent. Ainsi furent détruits les manuscrits de *L'Idiot* et de *L'Éternel mari*. Il m'était particulièrement douloureux de me séparer d'une certaine partie des *Possédés* qui constituaient la variante originale de ce roman à tendance. Je conservai pourtant les petits carnets de notes relatives à ces œuvres et les remis à ma mère qui pensait retourner en Russie un peu plus tard, vers la fin de l'automne. Toutefois, il lui était impossible de se char-

ger d'une valise de manuscrits sans attirer l'attention. On les lui aurait finalement confisqués.

Enfin, le 5 juillet au soir, nous quittions Dresde pour prendre à Berlin le train de Russie. Notre petite Lioubotchka, âgée de vingt-neuf mois à cette époque, nous occasionna mille soucis. Nous partions sans bonne d'enfant et, comme je n'étais pas en état de le faire, c'est mon mari qui dut s'occuper de notre fille pendant les soixante heures du trajet. Il la promenait le long des quais, jouait avec elle, lui apportait du lait et des provisions, en un mot, il se comportait à la façon d'une nourrice, ce qui me rendit plus léger et supportable ce long voyage.

Comme nous l'avions prévu, nos bagages et paquets furent consciencieusement fouillés à la frontière. On mit de côté les papiers et quelques livres. Tous les voyageurs avaient déjà quitté la salle, et nous étions encore là, avec quelques douaniers qui n'en finissaient pas d'examiner et d'éplucher les volumes et les manuscrits confisqués. Nous commencions à craindre de manquer le train de Saint-Pétersbourg, quand notre Lioubotchka vint à notre secours. La pauvre petite, qui était affamée, se mit à crier « Maman, donne-moi un petit pain ». A la fin, l'employé, que ces lamentations ennuyaient, résolut de nous laisser partir en paix et nous rendit livres et manuscrits sans la moindre observation.

Nous eûmes encore à souffrir une journée en wagon, mais l'impression que nous roulions en territoire russe, qu'autour de nous tout était russe, nous apportait une si forte consolation que nous oubliâmes tous les désagréments du voyage ; nous étions gais et heureux et la réalisation de nos anciens rêves nous semblait quelque chose de tellement sauvage que nous ne cessions de nous demander s'il était bien vrai que nous fussions enfin en Russie.

En terminant le récit de notre vie à l'étranger, je dirai que je me souviens de ces années avec une grande reconnaissance envers la destinée. Certes, pendant les quatre années de notre exil volontaire, nous avons été en butte

à bien des épreuves et tourments : la mort de notre fille aimée, la maladie de mon mari, notre continuel besoin d'argent, l'incertitude du travail, la malheureuse passion de mon mari pour la roulette et l'impossibilité de revenir en Russie. Mais toutes ces épreuves ont tourné à notre avantage ; elles nous ont rapproché l'un de l'autre en nous obligeant à mieux nous comprendre, à mieux nous apprécier ; elles ont créé ce solide attachement qui nous permit d'être heureux dans le cours de notre vie conjugale.

Personnellement, le souvenir de ces années forme pour moi un tableau très brillant : Nous avons habité et visité beaucoup de jolies villes, Dresde, Baden-Baden, Genève, Milan, Florence, Venise, Prague ; devant mes yeux émerveillés se déroulait un monde qui m'était jusqu'alors inconnu ; ma jeune et ardente curiosité a été entièrement satisfaite par les visites aux cathédrales, musées, galeries, et surtout parce que ces visites ont été faites en compagnie d'un homme aimé dont chaque parole découvrait pour moi quelque chose de nouveau dans l'art et dans la vie. Pour mon mari, ces lieux ne présentaient rien de nouveau, mais comme il avait un goût profondément développé, il fréquenta avec une réelle jouissance les galeries et collections de Dresde et Florence et passa des heures entières à contempler la cathédrale Saint-Marc et les Palais de Venise.

Il faut dire qu'à l'exception de quelques rencontres de hasard, nous n'avions aucune relation à l'étranger, pourtant, pendant les deux premières années, Dostoïewski se montra même assez satisfait de cet isolement. Depuis la mort de son frère aîné Michel, il s'était trop usé à lutter contre l'adversité et à résister aux malheurs ; il avait éprouvé de trop cruelles et amères déceptions dans ses rapports avec le monde littéraire. Outre cela, Dostoïewski estimait qu'il est quelquefois nécessaire à un penseur de vivre dans la solitude, loin des événements qui toujours ont une répercussion morale, et de se plonger entièrement dans ses pensées et dans ses rêves. Et plus tard, lorsqu'il fut de

retour dans les cercles agités de la capitale, il se souvenait souvent de l'heureux temps qu'il avait passé à l'étranger, quand il pouvait à loisir faire le plan de ses ouvrages, lire un livre de son choix, sans se presser et se laisser envahir par l'enthousiasme ou l'attendrissement. Et que de joies profondes, radieuses, avons-nous ressenties tous deux, en dehors des impressions purement esthétiques : la naissance de nos enfants, le commencement de cette famille dont Dostoïewski avait toujours rêvé, et qui remplit, et éclaira notre vie. Aussi, par reconnaissance pour la destinée, je dis : « Que soient bénies ces belles années qu'il me fut donné de vivre à l'étranger, presque dans la solitude, mais avec un homme d'une grande âme, et remarquable par ses hautes qualités morales ».

En terminant cet aperçu, je dois ajouter quelques mots sur la signification intérieure de notre si longue solitude. Malgré ses soucis sans nombre, un continuel manque d'argent et l'isolement lui-même, cette période eut une influence féconde sur mon mari en ce qui concerne l'apparition et le développement des pensées et des sentiments chrétiens qui avaient toujours existé chez lui. Tous les amis et connaissances que nous devions rencontrer après notre retour s'accordaient à me dire que Fiodor Michaïlovitch était méconnaissable ; son caractère était différent, et lui-même se montrait doux, bon et indulgent envers tout le monde. Son obstination et son impatience habituelles avaient complètement disparu ; et Strakoff disait : « Je suis absolument convaincu que les quatre années que Dostoïewski a passées à l'étranger constituent le meilleur temps de sa vie, c'est-à-dire celui qui a apporté le plus grand nombre de pensées et de sentiments purs et profonds. Il travaillait avec plus d'ardeur et souvent manquait du nécessaire, mais il avait la tranquillité et la joie d'une heureuse vie de famille et vivait dans une solitude presque complète, c'est-à-dire à l'abri de toute occasion de quitter le droit chemin de son développement spirituel et moral. »

La naissance des enfants, les soucis qu'ils apportèrent,

la participation d'un des époux aux souffrances de l'autre, la mort même du premier enfant ont été pour nous des émotions très pures et quelquefois très hautes ; et il est hors de doute que c'est précisément à l'étranger, à la faveur de longues et tranquilles méditations, que s'est éveillée en lui cette âme chrétienne qui fut toujours la sienne. A son retour, ce changement réel fut clair pour tous ceux qui le connaissaient, car il dirigeait constamment la conversation sur des sujets religieux. Mais il y a plus : Fiodor Michaïlovitch avait changé jusque dans la manière de s'exprimer, et sa voix, qui s'était faite plus douce, atteignait quelquefois à une grande tendresse. Même les traits de son visage indiquaient cette paix heureuse de la vie intérieure, et ses lèvres souriaient toujours affectueusement. Il était animé des plus hauts sentiments chrétiens, ceux-là même qu'il exprimait de plus en plus et avec une plus grande clarté dans ses écrits. Tel il était revenu de l'étranger.

En ce qui me concerne, mes parents et connaissances remarquèrent en moi le même changement. La jeune fille timide d'autrefois était devenue une femme au caractère déterminé, une femme que la lutte contre l'adversité et les dettes ne pouvait déjà plus effrayer. A notre arrivée à Saint-Pétersbourg, l'ensemble de nos dettes s'élevait à vingt-cinq mille roubles ! Ma gaîté et mon bonheur de vivre étaient intacts, mais je ne me laissais aller à la joie qu'au sein de ma famille, ou au milieu d'amis. Auprès des étrangers, et surtout dans la société des hommes, je me montrais excessivement sérieuse, limitant mes rapports avec eux à une froide politesse ; j'écoutais attentivement plutôt que d'exprimer mes propres idées. Mes amies m'assuraient que j'avais terriblement vieilli durant ces quatre années et me reprochaient de n'accorder plus aucune attention à ma toilette, et certes, je n'étais ni vêtue ni coiffée à la mode. Mais tout en reconnaissant la justesse de ces remarques, je ne songeais pas à changer mes habitudes, fermement convaincue que mon mari ne m'aimait pas seulement pour « l'extérieur » mais bien pour la bonne nature de mon esprit

et la force de mon caractère, et que, comme il le disait lui-même, nous avions grandi par le cœur pendant notre séjour à l'étranger. Ma mise démodée et l'éloignement que je montrais pour la société masculine ne pouvaient avoir qu'une heureuse influence sur Fiodor Michaïlovitch, qui n'avait de ce fait aucune occasion de donner libre cours à certains mauvais côtés de son caractère, et particulièrement sa jalousie.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

RETOUR DANS LA PATRIE
ARRIVÉE A SAINT-PÉTERSBOURG

Le 8 juillet 1871, par un jour ensoleillé et chaud, nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg après une absence de plus de quatre années. Nous venions de la gare de Varsovie, par la perspective Ismaïloff. En passant devant la cathédrale de la Sainte-Trinité, où avait été célébré notre mariage, tournés vers l'église qui nous regardait et dont la croix semblait bénir notre petite fillette, nous fîmes une prière.

— Eh ! bien, Annette, dit Fiodor Michaïlovitch, nous avons quand même vécu heureusement ces quatre années, malgré de durs moments. Que nous réserve la vie de Saint-Pétersbourg ? Devant nous, tout est dans le brouillard... Je prévois beaucoup de difficultés, de soucis et d'inquiétudes avant que nous puissions nous tenir sur nos jambes, et je n'ai d'espoir qu'en Dieu seul !

— A quoi bon s'inquiéter à l'avance, lui répondis-je pour le consoler ; espérons que Dieu ne nous abandonnera pas ; l'important est que notre ancien rêve à tous deux se soit réalisé, et que nous soyons de retour dans la Patrie.

Nous descendîmes dans un hôtel de la rue des Grandes-Écuries, où nous ne restâmes que deux jours. Habiter à l'hôtel n'était pas commode ; j'étais à la veille de mettre au monde notre deuxième enfant, et l'hôtel était trop cher pour

nous. Nous louâmes deux chambres meublées, au troisième étage d'un immeuble de la perspective Catherine, non loin du jardin Youssoupoff, où notre petite fille allait pouvoir passer à l'ombre les chaudes journées de l'été. Les parents de mon mari vinrent nous voir les premiers jours qui suivirent notre arrivée. La rencontre fut très aimable et cordiale. En quatre ans, la situation d'Émilie Fiodrovna s'était sensiblement améliorée : son fils aîné, Fiodor Michaïlovitch, très bon pianiste, donnait des leçons bien rétribuées ; le deuxième fils, Michel Michaïlovitch, était employé à la Banque ; la fille, Catherine Michaïlovna, avait obtenu un poste de sténographe : si bien que la famille pouvait vivre aisément ; de plus, Émilie Fiodrovna s'était habituée, pendant notre absence, à ne plus avoir recours à mon mari que dans les moments difficiles. Seul, Paul Alexandrovitch ne pouvait se défaire de l'idée que son « père » était obligé de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Mais je dois dire que nous nous sommes retrouvés assez cordialement, surtout parce que sa femme, Nadiejda Michaïlovna, qu'il avait épousée en avril, me plut beaucoup ; c'était une femme très gentille, modeste et point sotte. Pourtant, je n'arrivais pas à comprendre qu'elle eût épousé un homme aussi insupportable que Paul Alexandrovitch, et je la plaignais sincèrement en imaginant l'existence qui l'attendait.

Huit jours après notre arrivée à Saint-Pétersbourg, le 16 juillet, de grand matin, je mis au monde l'aîné de nos fils Fiodor. La veille, comme je souffrais déjà, mon mari avait prié tout le jour et toute la nuit pour une heureuse issue, et il me raconta plus tard qu'il était décidé, même si notre fils était né dix minutes avant minuit, de l'appeler Vladimir, en l'honneur de saint Vladimir, dont la fête tombe le 15 juillet ; mais l'enfant vint au monde le 16, et il l'appela Fiodor, ainsi qu'il était convenu entre nous.

Le baptême de notre fils eut lieu aussitôt que je me sentis à peu près remise. Le parrain fut celui de nos deux filles, le grand ami de Dostoïewski, Apollon Nicolaïevitch Maïkoff.

Quant à la marraine, elle n'avait pas encore deux ans : c'était notre petite Lioubotchka.

A la fin d'août, mon mari se rendit à Moscou pour toucher, dans les bureaux du *Messager Russe*, une partie de ses droits sur les *Possédés*. La somme n'était pas considérable, mais elle nous permit de retenir un appartement pour l'hiver ; nous n'avions, malheureusement, pas de meubles. L'idée me vint de demander à un boutiquier du marché Apraxine s'il pouvait consentir à nous vendre des meubles payables par mensualités de vingt-cinq roubles, avec cette condition que ces meubles seraient considérés comme sa propriété jusqu'à complet paiement. J'eus la chance de trouver un marchand qui accepta ma proposition et nous vendit un mobilier de quatre cents roubles. Mais quels meubles ! Ils étaient neufs, mais grossiers, vergne et sapin, d'une forme invraisemblable, et si mal fabriqués qu'il fallut en acheter d'autres au bout de trois ans. Pourtant, j'étais très heureuse de les avoir pour l'installation d'un appartement bien à nous, car il nous était impossible de vivre plus longtemps dans les chambres garnies où mon mari, dérangé par le voisinage des enfants et leurs cris, indépendamment des incommodités de toutes sortes, ne pouvait ni travailler ni dormir.

Lorsque je fus en possession de mes meubles, je me mis en quête d'un logement. Le même soir, Paul Alexandrovitch m'annonça qu'il en connaissait un superbe, composé de huit chambres, et très avantageux : cent roubles par mois.

— Pourquoi prendrions-nous un logement aussi grand, lui demandai-je avec étonnement ?

— Il n'est pas grand du tout ! Vous aurez un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher et une chambre pour les enfants ; nous aurons, nous, un salon, un cabinet de travail et une chambre à coucher ; la salle à manger sera commune.

— Est-ce que vous comptez donc habiter chez nous ? m'écriai-je, surprise par son impudence.

— Comment pourrait-il en être autrement ? J'ai dit à

ma femme que nous nous installerions chez mon père, dès son retour.

J'eus donc à lui démontrer sérieusement que les circonstances étaient changées, et que je ne consentirais sous aucun prétexte à vivre en commun dans le même appartement. Selon son habitude, Paul Alexandrovitch se mit à me dire des insolences et me prévint qu'il irait se plaindre à mon mari, mais je ne l'écoutai pas davantage ; les quatre années que nous avions passées dans l'indépendance et l'intimité n'avaient pas été inutiles pour moi.

Paul Alexandrovitch mit sa menace à exécution et courut se plaindre à mon mari. Fedia lui fit cette réponse :

— J'ai confié à ma femme la conduite du ménage. Il sera fait selon ses désirs.

Longtemps, le beau-fils ne put me pardonner la ruine de ses projets.

Après beaucoup de recherches, je trouvai un logement dans la rue Serpoukhovskaïa, non loin de l'Institut Technologique, dans la maison de Mme Archangelskoï.

Pour épargner tout ennui domestique à mon mari, je pris l'appartement à mon nom. Le logement se composait de quatre chambres : un bureau où mon mari devait travailler et dormir, un salon, une salle à manger et une grande chambre pour les enfants, qui fut la mienne aussi.

Chaque fois que je jetais les yeux sur nos tristes meubles, je me consolais en pensant que je n'avais pas, du moins, à acheter les ustensiles indispensables ainsi que les vêtements chauds, que nous avions mis en garde chez différentes personnes au moment de notre départ. Hélas ! que de surprises m'attendaient. La vaisselle et les ustensiles de cuisine avaient été confiés à une vieille demoiselle qui habitait notre maison, mais elle était morte pendant notre absence et sa sœur, qui vivait en province, avait tout emporté, sans s'occuper de la provenance des objets. J'appris que nos pelisses avaient été vendues à l'expiration du délai, pour payer les intérêts ! pourtant, nous avions envoyé régulièrement l'argent à une certaine dame. La verrerie et la porcelaine que nous

avions déposées chez ma sœur avaient été brisées par la servante, un jour que celle-ci avait laissé tomber le plateau sur lequel elle transportait verres et tasses. Cette dernière perte me fut particulièrement sensible. Mon père, grand connaisseur et expert en porcelaine, aimait à fouiller chez les antiquaires, où il avait acheté beaucoup de jolies choses ; après sa mort, j'avais reçu pour ma part quelques superbes tasses en vieux Sèvres de l'époque de l'empereur Nicolas Ier, et un certain nombre de vases, finement taillés. Je regrette jusqu'à maintenant ces magnifiques tasses et leurs bergers, un certain verre aussi qui s'ornait d'une mouche si parfaitement dessinée qu'on la croyait vivante et que chacun essayait de l'attraper. Que n'aurais-je pas donné pour rentrer en possession de ces chers souvenirs d'enfance ! Le même sort avait été réservé aux objets de mon mari. Il possédait une magnifique bibliothèque et il s'ennuyait beaucoup d'elle à l'étranger. Celle-ci contenait une quantité de livres offerts par des écrivains qu'il connaissait, plusieurs ouvrages historiques, d'autres relatifs aux anciennes cérémonies orthodoxes, auxquelles il s'intéressait particulièrement. Au moment de notre départ, Paul Alexandrovitch avait demandé de lui en laisser l'usage, assurant mon mari qu'une bibliothèque lui était nécessaire pour parfaire son éducation ; il promettait de la rendre intacte et complète à notre retour. Mais, ayant eu besoin d'argent dans l'intervalle, il avait tout vendu à différents bouquinistes. Aux reproches que je lui fis, il répondit par des grossiéretés, affirmant que les torts étaient de notre côté, car nous ne lui avions pas envoyé d'argent en temps voulu.

La perte de sa bibliothèque remplit de chagrin Fiodor Michaïlovitch qui ne disposait plus comme jadis de grandes sommes pour l'achat des livres nécessaires. Outre cela, il avait eu naguère des ouvrages très rares que l'on ne pouvait plus trouver.

En revanche, une agréable surprise m'était réservée ; je trouvai, dans un grand panier conservé chez un de mes parents, écrits de la main de Dostoïewski, plusieurs carnets

ayant trait au roman *Crime et Châtiment*, quelques courtes nouvelles, un certain nombre de livres relatifs à l'activité des journaux *Le Temps* et *L'époque*, qu'il avait reçus après la mort de son frère Michel, et toute une correspondance. Tous ces ouvrages, lettres et documents, furent très utiles dans le cours de notre existence, principalement le jour où nous eûmes à prouver ou à réfuter certains faits de la vie de mon mari.

CHAPITRE II

LUTTE AVEC LES CRÉANCIERS

En septembre 1871, un certain journal informa le public que le romancier Dostoïewski venait d'arriver de l'étranger, ce qui nous rendit un bien mauvais service. Nos créanciers, qui n'avaient pas donné signe de vie jusqu'à ce moment, se présentèrent sur l'heure en exigeant le remboursement de leur créances. Le premier et le plus menaçant était un certain Ginterstein. Personnellement, mon mari ne lui devait rien et il ne s'agissait pas du journal, mais de la manufacture de tabacs de son frère défunt, dont il avait pris les dettes à sa charge.

Michel Michaïlovitch était un homme très entreprenant, qui s'occupait, en dehors de son journal, d'un certain nombre d'affaires. A titre de propagande et pour accroître la vente de ses tabacs, il avait créé toutes sortes de primes, ciseaux, rasoirs et canifs, qu'il joignait aux boîtes de cigares. Ces surprises augmentèrent naturellement le nombre des fumeurs. Michel Michaïlovitch achetait ces objets métalliques en gros, chez Ginterstein, qui les lui vendait à crédit avec de gros intérêts. Quand le journal *Vrémia* eut un nombre respectable d'abonnés, Michel Michaïlovitch s'acquitta de sa dette par tranches, mais il considérait le marchand comme le plus intraitable de ses créanciers. Un peu avant sa mort, il confia à sa femme, en présence de mon mari, qu'il était enfin débarrassé de « cette sangsue de Ginterstein ». A quelque temps de là, lorsque toutes les dettes furent

portées au compte de Dostoïewski, la femme de Ginterstein vint un jour le trouver et lui apprit que Michel Michaïlovitch lui devait encore deux mille roubles. Mon mari, qui se souvenait des paroles de son frère, lui répondit que tout avait été payé, mais elle lui fit comprendre qu'il s'agissait d'une dette particulière et qu'elle avait prêté cette somme à Michel Michaïlovitch sans aucun échange de documents, elle supplia Dostoïewski de lui remettre deux mille roubles ou de lui signer des billets, se jeta à genoux, l'assurant que son mari la tuerait, Fiodor Michaïlovitch, qui croyait toujours à l'honnêteté des gens, signa deux billets de mille roubles. Le premier billet avait été remboursé avant 1867 ; quant au second, les intérêts n'ayant pas été payés, il s'élevait à mille deux cents roubles, que Ginterstein exigea aussitôt après notre retour. Il écrivit même une lettre menaçante à Fiodor Michaïlovitch, qui se rendit chez lui pour le prier de patienter jusqu'au nouvel an, date à laquelle son nouveau roman devait lui être payé. Mais mon mari revint désespéré à la maison ; Ginterstein l'avait prévenu qu'il ne voulait plus attendre, qu'il allait le faire saisir et que si la vente de son mobilier ne couvrait pas la somme, il réclamerait pour lui l'emprisonnement pour dettes. (Cette maison d'arrêt spéciale se trouvait à la première division d'Ismaïloff, dans la maison Tarassoff, où l'on emprisonnait ceux qui ne pouvaient pas payer leurs dettes).

— Est-ce qu'il me sera possible d'exercer mon métier d'écrivain, loin de ma famille, au milieu de toutes sortes d'individus ? Si je ne puis travailler, comment vous paierai-je ? demanda Fiodor Michaïlovitch.

— Oh ! vous êtes un littérateur très connu, et je compte bien que le « Fonds littéraire » s'empressera de vous faire mettre en liberté ! lui dit Ginterstein.

Mon mari, qui n'aimait pas, à cette époque, les membres du Comité du « Fonds » et ne comptait pas sur leur secours, fit part de ses craintes à Ginterstein, ajoutant qu'il préférait d'ailleurs être emprisonné que d'accepter un prêt.

Après avoir longuement examiné la question, mon mari

et moi, nous décidâmes de proposer à Ginterstein cent roubles immédiatement et cinquante roubles par mois jusqu'à la nouvelle année, le solde devait être payé après cette date. Mon mari fit une nouvelle visite au marchand, mais il revint terriblement agité. A l'issue d'une longue conversation, Ginterstein lui avait déclaré :

— Voyez-vous, vous êtes un écrivain russe de talent et moi je ne suis qu'un petit marchand allemand ; mais je veux vous prouver que je peux faire enfermer pour dettes un célèbre romancier russe ; soyez assuré que je le ferai.

Cela, après la guerre franco-allemande, lorsque les Allemands, tout remplis d'orgueil, jouaient les importants. Outrée par cette façon d'agir envers Dostoïewski, je compris que nous étions entre les mains d'une canaille dont il ne nous était pas possible de nous défaire. Prévoyant que le créancier ne s'en tiendrait pas aux menaces, je pris le parti d'essayer d'arranger cette affaire moi-même et, sans en parler à mon mari, qui m'aurait empêchée de tenter quelque chose, je me rendis chez Ginterstein.

Il me reçut avec hauteur et me dit :

— Ou l'argent tout de suite sur la table, ou bien, dans une semaine, votre mobilier sera vendu aux enchères et votre mari enfermé dans la maison Tarassoff.

— Notre logement est à mon nom, et non à celui de mon mari, lui répondis-je froidement ; les meubles ont été achetés à crédit et appartiennent au marchand tant que nous ne les aurons pas payés, de sorte qu'il vous est impossible de nous faire saisir.

A l'appui de mes dires, je lui montrait la copie du traité que j'avais avec le marchand de meubles ainsi que le carnet de location du logement.

— Quant à votre menace de faire emprisonner mon mari, continuai-je, je vous préviens que je le supplierai de rester en prison jusqu'à complète extinction de la dette ; j'irai m'installer dans le voisinage pour le visiter avec mes enfants et l'aider à travailler ; de cette façon, vous ne recevrez pas un kopeck ; en outre, vous serez obligé de subvenir à son

entretien. Je puis vous donner ma parole que votre obstination sera punie ». (Pour une dette de douze cents roubles, Dostoïewski aurait dû faire de neuf à quatorze mois de prison).

Ginterstein se mit à se plaindre de l'ingratitude de mon mari qui refusait de payer une dette pour laquelle il avait patienté si longtemps.

— Pas du tout, c'est vous, au contraire, qui devriez lui être plus reconnaissant, dis-je avec indignation, d'avoir consenti à signer des billets à votre femme pour une dette qui peut-être avait été payée depuis longtemps. S'il l'a fait, c'est simplement par grandeur d'âme et par pitié. Votre femme pleurait, sanglotait, criait que vous pourriez la tuer. Si vous osez mettre vos menaces à exécution, j'écrirai toute cette histoire et je la donnerai au *Fils de la Patrie* afin que chacun sache de quoi sont capables les « honnêtes » Allemands !

J'étais hors de moi et parlais sans mesurer mes paroles, mais mon emportement cette fois me servit à quelque chose. Mon Allemand eut peur et me demanda ce que je voulais.

— La même chose que mon mari vous a demandée hier.

— C'est bien, donnez l'argent !

J'exigeai un reçu en bonne et due forme, contenant toutes les conditions de ce marché, car je craignais que mon Allemand ne changeât d'idée par la suite. Je rentrai toute victorieuse à la maison : j'avais pour quelque temps rendu la tranquillité à mon mari.

Avant de raconter notre lutte avec les créanciers, lutte qui se prolongea pendant dix ans, presque jusqu'à la mort de mon mari, je veux expliquer la provenance de ces dettes qui nous ont si violemment tourmentés tous deux.

C'est à peine si Fiodor Michaïlovitch avait contracté pour son compte une dette de deux ou trois mille roubles ; toutes avaient été faites par Michel Michaïlovitch, pour sa manufacture de tabacs et son journal *Vrémia*.

Après sa mort soudaine, sa femme et ses quatre enfants,

habitués à vivre convenablement, presque luxueusement, restaient sans ressources.

Dostoïewski, qui était veuf à ce moment et sans enfants, estima de son devoir de payer les dettes de son frère et d'entretenir sa famille. Peut-être aurait-il pu réaliser ce noble désir de bien faire s'il avait eu un caractère prudent et pratique. Mais par la suite, lorsque j'entendis les récits des témoins qui l'avaient vu signer des billets, et qu'il me fut possible d'avoir connaissance des choses par la lecture d'anciennes lettres, ou par l'examen détaillé des faits, je fus étonnée de sa puérilité. Il avait été trompé par tous ceux qui n'ont pas de conscience, ni paresse non plus, et leur avait signé des billets.

Pendant la vie de son frère, Dostoïewski n'entrait jamais dans les questions d'argent du Journal et ne savait pas dans quelle situation se trouvaient ses affaires. Quand, après la mort de Michel, il prit sur lui d'éditer le Journal *L'Epoque*, il dut accepter de ce fait de payer les sommes dues pour l'édition de l'autre journal *Le Temps* : typographie, papiers, fabrication, rédaction, etc... Mais à côté des collaborateurs qu'il connaissait, il s'en présenta un grand nombre qu'il ignorait et qui tous assuraient que Michel Michaïlovitch leur devait de l'argent. Personne n'avait de preuves à montrer, et mon mari les croyait sur parole dans son honnêteté d'enfant ; il ne leur demandait rien. Il répondait habituellement (comme on me l'a raconté) à tous les solliciteurs :

— Je n'ai pas d'argent en ce moment, mais si vous voulez bien, je peux vous signer un billet à ordre. Je vous demanderai seulement de ne pas me demander trop vite le remboursement. Je paierai quand je pourrai.

Les gens acceptaient sa signature et promettaient d'attendre ; mais, ne tenant aucun compte de leurs promesses, mettaient immédiatement les billets en circulation. Je citerai comme exemple un cas dont j'ai pu contrôler l'exactitude d'après des documents :

Un certain X., écrivain de peu de talent, qui avait donné une œuvre au Journal *Vrémia*, se présenta un jour à Dos-

toïewski et le pria de lui payer deux cent cinquante roubles pour une nouvelle publiée dans le journal, du temps de Michel Michaïlovitch. Comme d'habitude, mon mari n'ayant pas d'argent, proposa de signer un billet. X. remercia chaudement, promit d'attendre le retour des affaires et demanda même un billet sans date d'échéance afin qu'il n'eût pas à le protester. Quel ne fut pas l'étonnement de Fiodor Michaïlovitch quand, deux semaines plus tard, on exigea le remboursement du billet en demandant la saisie du mobilier. Mon mari fit une visite à X. pour obtenir des explications. Celui-ci se montra très confus et commença de se justifier en racontant que sa propriétaire l'avait menacé de le mettre à la porte et que, poussé dans ses derniers retranchements, il lui avait donné le billet contre la promesse formelle qu'elle n'en exigerait pas le remboursement. Il promit de lui en parler, de la convaincre, etc., etc...

Il va de soi que ses conversations n'aboutirent à rien et que Fiodor Michaïlovitch dut finalement emprunter une somme à gros intérêts pour retirer le billet.

Huit ans plus tard, examinant je ne sais plus à quel sujet les papiers de Dostoïewski, je trouvai un carnet de la rédaction de *Vrémia* ; quelle ne fut pas mon indignation lorsque je découvris le reçu que X. avait signé à Michel Michaïlovitch pour le prix de la fameuse nouvelle ! Je montrai le reçu à mon mari, et voici la réponse qu'il me fit :

— Eh ! bien, je ne m'attendais pas à cela de X. Voilà jusqu'où la nécessité conduit les gens !

D'après mon opinion, la plus grande partie des dettes prises à son compte par Dostoïewski avaient une origine semblable. Elles se montaient à vingt mille roubles ; à notre retour de l'étranger les intérêts impayés les mettaient à vingt cinq mille ! C'est à peine si on en vint à bout un an avant la mort de mon mari ; alors nous pûmes respirer librement, n'ayant plus à redouter ni demande, ni explication d'aucune sorte, ni menace de saisie ou vente de notre mobilier, etc...

Pour éteindre ces dettes fictives, Dostoïewski dut travailler au delà de ses forces, en se refusant à soi-même et en refusant à sa famille, non seulement les satisfactions et le confort, mais souvent le strict nécessaire. Ah ! que nous aurions eu une existence heureuse pendant les quatorze ans de notre vie conjugale, sans le souci constant de ces dettes au-dessus de nous.

Combien les œuvres de mon mari n'auraient-elles pas gagné sur le plan artistique, s'il n'avait pas eu à se préoccuper de ce cauchemar ! s'il avait pu écrire ses romans sans se presser, s'il avait pu les revoir, les corriger, les polir avant de les donner à l'éditeur ! Dans la littérature, dans la société où l'on compare souvent les œuvres de Dostoïewski avec celles d'autres écrivains de talent, on reproche à mon mari une complication extraordinaire, de la confusion et une surcharge d'idées et de faits dans ses romans. Mais d'autres, comme Tourguéneff, par exemple, publiaient presque des pièces d'orfèvrerie. Et il viendra rarement à l'idée de quelqu'un de se demander dans quelles conditions, quelles circonstances, vivaient ou écrivaient les autres, dans quelle situation se trouvait mon mari !

Presque tous, Tolstoï, Tourguéneff, Gontcharoff, étaient des hommes bien portants, robustes, à l'abri du besoin ; ils avaient la possibilité de penser, de soigner leurs œuvres. Dostoïewski souffrait de deux lourdes maladies, il était surchargé de famille, de dettes, et préoccupé par la pensée de chercher le pain du lendemain. Lui était-il possible, dans de telles conditions, de se donner entièrement à tous les détails de son œuvre ? Que de fois, pendant ces quatorze ans, j'ai vu un roman ainsi morcelé : deux ou trois chapitres étaient publiés dans un journal, le quatrième était à l'imprimerie, le cinquième voyageait par poste vers le *Messager Russe*, quant aux derniers, ils n'étaient pas encore écrits, ni même conçus. Et mon mari de s'écrier :

— Si on pouvait les reprendre ! Si je pouvais corriger ! Maintenant je vois où est la difficulté ; je vois pourquoi

mes romans ne me réussissent pas. J'ai peut-être tué mon idée par ma faute !

C'était alors chez lui un vrai chagrin, un chagrin d'artiste qui voyait clairement où et comment il s'était trompé, et qui n'avait pas la possibilité de réparer la moindre erreur ; malheureusement il n'eut jamais l'occasion de le faire ! Il fallait de l'argent pour vivre, pour payer les dettes ; pour cette raison, malgré la maladie, et quelquefois le lendemain d'une crise, il était nécessaire de travailler, de se hâter, sans même revoir le texte écrit, pourvu que celui-ci pût être remis le jour fixé et rapporter le plus vite possible l'argent qu'on en attendait.

Dans toute sa vie (à l'exception du récit *Les Pauvres Gens*) il n'est pas un ouvrage que Dostoïewski ait écrit sans se dépêcher. Le loisir de penser au plan du roman et de l'examiner dans tous ses détails ne lui fut jamais donné. La destinée ne lui accorda pas un tel bonheur et ce fut là pourtant son rêve unique !

Ces dettes lui furent nuisibles même sur le plan matériel : à l'époque où des romanciers dont l'existence était assurée, Tolstoï, Tourgueneff, Gontcharoff, savaient bien que les journaux se disputaient leurs œuvres et qu'ils toucheraient cinq cents roubles par placard imprimé, le pauvre besogneux Dostoïewski devait proposer lui-même ses manuscrits dans les salles de rédaction et, comme la chose proposée perd toujours de sa valeur, se contenter d'une rétribution très inférieure. C'est ainsi qu'il ne reçut que cent cinquante roubles par feuille imprimée pour *Crime et Châtiment*, *L'Idiot*, et *Les Possédés*, deux cent cinquante par feuille imprimée de *L'Adolescent*, et ce n'est que pour son dernier ouvrage, *Les Frères Karamazoff*, qu'on lui offrit trois cents roubles.

Je sens en moi une bien grande amertume lorsque je songe que ces dettes ont empoisonné ma vie personnelle, ces dettes contractées par un homme que je n'ai ni vu ni connu, ces dettes fictives pour lesquelles mon mari, grugé, dut signer des billets à des gens dépourvus de conscience.

Je me souviens que toute ma vie était alors constamment assombrie par la pensée qu'à telle date il fallait trouver telle somme, mais où ? Pour quelle somme pouvait-on engager tel objet ; que faire pour que mon mari n'apprît point que j'avais reçu la visite de quelque créancier ? Tout cela détruisit ma jeunesse et ma santé.

Le plus triste en cette affaire est de penser que la bonne moitié de ces malheurs aurait pu être évitée s'il s'était trouvé parmi les amis de Dostoïewski des hommes dévoués et capables de le guider, car il ignorait tout de l'édition d'un Journal. Il est incompréhensible et cruel que des hommes que Fiodor Michaïlovitch considérait comme des amis, et qui connaissaient sa nature purement enfantine et dépourvue de sens pratique, sa confiance illimitée, son état maladif, aient pu le laisser se débrouiller tout seul au milieu de toutes les affaires d'argent et des dettes dont il hérita à la mort de son frère. Est-il vraiment possible qu'ils n'aient pas pu l'aider à examiner les demandes d'argent et à exiger des preuves de ses créances ? Hélas, parmi les amis et les admirateurs de mon mari, il ne s'est pas trouvé un homme de cœur qui ait voulu lui consacrer un peu de son temps et lui rendre un vrai service. Tous le plaignaient, l'assuraient de leur sympathie, mais ce n'étaient là que des mots, des mots et encore des mots !

On dira peut-être que ses amis étaient des romanciers, des poètes qui ne comprenaient rien non plus à la vie pratique. Je répondrai à cela que tous surent parfaitement arranger leurs propres affaires. On dira encore que Dostoïewski aimait trop son indépendance pour écouter les conseils d'autrui, mais cette remarque ne serait pas juste. Il me passait volontiers toutes ses affaires, écoutait et suivait mes conseils, et pourtant, au début, il ne pouvait certainement pas me prendre pour une femme experte. Fiodor Michaïlovitch aurait accepté tous les conseils et l'aide de ses amis, comme il faisait pour moi ; aussi c'est avec un sentiment d'amertume et même d'offense que je pense à de tels amis et à de semblables rapports d'amitié.

Les premiers mois, j'espérais pouvoir payer une partie des dettes en vendant la maison que j'avais reçue en dot. J'attendais avec impatience le retour de ma mère, partie pour Dresde à l'occasion du mariage de mon frère ; j'attendais aussi le retour de ma sœur qui gérait nos maisons en l'absence de ma mère, mais elle était à Rome. Au printemps, la malheureuse fut atteinte du typhus et mourut en Italie le 1er mai 1872. Après sa mort nous apprîmes qu'*elle* avait depuis longtemps cédé à son mari la procuration qu'*elle* possédait, et que celui-ci, obligé de quitter fréquemment Saint-Pétersbourg en même temps que sa femme, l'avait cédée à son tour à une personne de ses connaissances. Cet individu, qui avait empoché pendant quatre ans le revenu des immeubles, n'avait pas trouvé nécessaire de payer les impôts. Comme les sommes dues s'étaient accumulées et faisaient un assez joli total, nos maisons furent mises en adjudication. Nous n'avions pas d'argent pour payer les contributions en retard et sauver ainsi nos biens, mais nous espérions que la vente rapporterait beaucoup et que ma mère, une fois payée, me remettrait ma dot au lieu de la maison promise. Par malheur mes espérances furent déçues. Le gérant avait conclu un contrat fictif avec des personnes supposées auxquelles il prétendait avoir loué les maisons pour une période de dix ans, qui avait été payée d'avance. Cet arrangement fut découvert à la vente, et il va sans dire qu'il ne se trouva pas d'amateurs. Alors la canaille acheta les immeubles, paya les impôts, c'est-à-dire quelques milliers de roubles, et devint propriétaire de trois maisons, deux grands pavillons et un immense terrain. De la somme produite nous ne vîmes pas un kopeck, ni ma mère, ni mon frère, ni moi. Assurément, nous aurions pu intenter un procès, mais nous n'avions pas d'argent ; outre cela nous aurions été obligés d'accuser le mari de ma sœur, ce qui nous aurait brouillés avec lui et privés de la possibilité de voir ses enfants que nous aimions beaucoup. Ah ! comme il me fut pénible de voir disparaître l'unique espoir que j'avais d'arranger nos tristes affaires.

Au début, je laissais les créanciers discuter avec mon mari, mais le résultat de ces conversations fut détestable : les créanciers lui disaient des insolences, le menaçaient de saisie et de prison. Après ces entrevues, Fiodor Michaïlovitch était au désespoir et se promenait dans sa chambre des heures entières, en s'arrachant les cheveux des tempes (c'était son geste habituel dans les moments de forte agitation) et répétant :

— Mais que faire, que faire à présent ?

Le lendemain, il avait immanquablement une crise d'épilepsie. Comme je le plaignais beaucoup, je pris le parti de me charger à son insu de ces discussions déprimantes. Quels types étonnants défilèrent chez moi à cette époque ! Trafiquants professionnels de billets à ordre, veuves d'employés, tenanciers de chambres meublées, officiers en retraite, tous appartenaient à la dernière classe de la société. Ils avaient acheté ces billets pour un morceau de pain et ils exigeaient le remboursement total. Tous me menaçaient de saisie ou de prison, mais je savais déjà comment il fallait leur parler. Mes arguments étaient ceux que j'avais employés avec Ginterstein. Quand ils se rendaient compte de l'inutilité de leurs menaces, ils consentaient à accepter, en échange des billets, les nouvelles conditions signées que nous leur proposions. Mais comme il m'était difficile de payer et de tenir ma promesse à la date fixée ! A quels stratagèmes fallut-il en venir ! Emprunter de l'argent aux parents, engager des objets, se refuser le nécessaire, et le refuser à sa propre famille ! Nos recettes n'étaient pas régulières, et tout dépendait du résultat des travaux de mon mari. Il nous arrivait de devoir notre loyer, d'avoir des dettes dans les magasins, si bien que lorsque nous recevions de l'argent, quatre ou cinq cents roubles à la fois (que mon mari me remettait toujours) il ne restait plus le lendemain que vingt-cinq ou trente roubles.

Les visites des créanciers ne passaient pas toujours inaperçues aux yeux de mon mari ; il me demandait souvent qui était venu, et pour quelle affaire, et comme je ne

désirais pas le lui dire, il me reprochait de lui faire des cachotteries. Ces plaintes avaient une répercussion jusque dans ses lettres. Je ne pouvais pas être toujours franche avec lui, car il avait besoin de tranquillité pour écrire. Les ennuis étaient toujours suivis de crises, et son travail en souffrait. Il fallait lui cacher soigneusement ce qui pouvait le déranger, le chagriner, même en s'exposant à lui laisser voir que je lui dissimulais quelque chose.

Ah ! que tout cela était pénible ! Et j'ai vécu ainsi pendant treize ans ! Je ne me souviens pas sans amertume non plus du sans-gêne avec lequel les parents de mon mari lui demandaient de l'argent. Quelque infimes que fussent nos moyens, Fiodor Michaïlovitch n'avait pas le droit de refuser du secours à son frère, Nicolas Michaïlovitch, à son beau-fils et, dans des cas particuliers, à d'autres parents. En plus des cinquante roubles qu'il recevait mensuellement, le frère Nicolas touchait encore cinq roubles à chacune de ses visites. Il était gentil et faisait pitié, on l'aimait pour sa bonté et sa délicatesse ; et pourtant j'étais fâchée de le voir arriver trop souvent à la maison sous différents prétextes : féliciter les enfants les jours d'anniversaire, ou les jours de fête, s'inquiéter de notre santé, et autres inventions. Sans être avare, je me tourmentais à la pensée qu'il restait peut-être vingt roubles à peine à la maison, et qu'il faudrait encore payer quelque chose le lendemain, c'est-à-dire engager un nouvel objet.

Paul Alexandrovitch m'irritait plus que les autres. Il ne demandait pas, *il exigeait*, profondément convaincu qu'il avait le droit d'exiger. Chaque fois que mon mari recevait une somme importante, il en donnait une partie assez raisonnable à son beau-fils. Mais celui-ci avait toujours besoin d'argent pour une affaire spéciale et il revenait bientôt solliciter son beau-père, bien que parfaitement au courant de nos difficultés matérielles.

— Et papa, comment va-t-il ? me demandait-il en entrant ; il faut absolument que je lui parle. J'ai un grand besoin de quarante roubles.

Je lui répondais :

— Vous savez bien que Katkhoff n'a encore rien envoyé, et que nous n'avons pas d'argent à la maison. Aujourd'hui j'ai engagé ma broche pour vingt-cinq roubles, voilà la quittance, regardez.

— Eh, bien ! mais, engagez encore quelque chose.

— Je n'ai plus rien à engager.

Il insistait :

— J'ai absolument besoin d'acheter telle chose.

— Vous l'achèterez quand nous aurons reçu de l'argent.

— Je ne peux pas attendre.

— Mais je n'ai rien !

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Trouvez-en quelque part !

J'essayais de l'amadouer, lui proposant de demander quinze roubles seulement à son beau-père, au lieu de quarante, afin qu'il me restât au moins cinq roubles pour le lendemain. Après de longs pourparlers, il consentait, persuadé qu'il venait de me faire une grande grâce.

Alors je donnais quinze roubles à mon mari pour les remettre à son beau-fils en pensant avec tristesse que nous aurions pu vivre trois jours avec cette petite somme. Au lieu de cela, j'allais être obligée de faire un nouvel engagement le lendemain. Je ne peux pas oublier les chagrins et les désagréments que ce sans-gêne m'a causés.

On se demande peut-être pourquoi je ne protestais pas contre ces demandes incessantes. Mais si je m'étais disputée avec le beau-fils, il serait allé se plaindre à mon mari, ce qui aurait amené des froissements, car il était habitué à tourner les choses en sa faveur et à se donner pour l'offensé. Aussi, comme je tenais à sauvegarder la tranquillité de Fiodor Michaïlovitch, je préférais tout supporter et tout me refuser pour voir la paix régner dans la famille.

Malgré l'obsession dans laquelle me faisaient vivre les créanciers et notre continuel manque d'argent, je me souviens cependant avec plaisir de l'hiver 1871-1872. Il y

avait pour moi ceci de sûr que nous étions de nouveau en Russie, au milieu de Russes, de tout ce qui est russe, et cela représentait pour moi le plus grand bonheur. Comme moi, Dostoïewski se montrait parfaitement satisfait de son retour, de la possibilité qu'il avait de revoir ses amis, et principalement celle de pouvoir observer la vie russe dont il se sentait quelque peu éloigné. Il renoua amitié avec d'anciennes connaissances, et il eut l'occasion, chez un de ses parents, le professeur Vladislavleff, de rencontrer un grand nombre de personnalités du monde scientifique, et particulièrement V.-V. Grigorieff, orientaliste, avec qui Fiodor Michaïlovitch trouva grand plaisir à s'entretenir. Chez le prince V. P. Mestcherski, propriétaire du journal *Grajdanine* (Le Citoyen) il fit la connaissance de Philippoff et de tout son groupe, qui dînait là tous les mercredis.

C'est encore là qu'il rencontra Pobédonostseff, avec qui, par la suite, il contracta une amitié qui ne s'éteignit qu'au moment de la mort.

Je me souviens que cet hiver-là, Danilewski, qui habitait continuellement la Crimée, était arrivé à Saint-Pétersbourg. Dostoïewski, qui l'avait connu dans sa jeunesse ardent fouriériste, et qui appréciait beaucoup son livre *La Russie et l'Europe*, eut le désir de le revoir souvent. Il le pria à dîner avec quelques hommes de talent, Maïkoff, Lamanski, Strakhoff ; leur conversation se prolongea bien tard dans la nuit.

Ce même hiver, Trétiakoff, propriétaire de la galerie de tableaux de Moscou, proposa à mon mari de lui faire faire son portrait par le célèbre Peroff, qui arrivait spécialement de Moscou à cet effet. Avant de commencer son travail, le peintre nous rendit visite chaque jour pendant une semaine ; il trouvait mon mari dans les dispositions d'esprit les plus diverses, s'entretenait avec lui, provoquait des discussions et savait remarquer les expressions les plus caractéristiques du visage de l'écrivain, principalement celle que mon mari prenait quand il méditait sur l'art. On peut dire que Peroff a su saisir sur le vif et rendre la *minute créatrice*

de Dostoïewski. J'ai souvent observé cette expression sur la figure de Fiodor Michaïlovitch au moment où j'entrais dans son cabinet : il avait l'air de regarder en soi-même ; je sortais sans prononcer un mot. Il était tellement absorbé dans ses réflexions qu'il n'avait rien vu, rien entendu, et ne voulait pas croire qu'on fût entré chez lui.

Peroff était intelligent et aimable, et mon mari jouissait de sa conversation avec grand plaisir. J'ai assisté à toutes les séances et j'ai conservé le meilleur souvenir du peintre.

L'hiver se passa vite, puis vint le printemps de 1872 qui amena dans notre famille toute une série de malheurs dont je ne puis oublier les conséquences.

CHAPITRE III

L'ÉTÉ DE 1872.

Le proverbe dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. Il y a en effet un moment dans la vie où tout homme est accablé de déboires et de revers inattendus et successifs. C'est ce qui nous arriva. Nos malheurs commencèrent à la fin d'avril 1872, un jour que notre petite Lili, qui avait un an et demi, tomba sous nos yeux, en courant dans la chambre. Comme elle poussa un cri, nous nous élançâmes pour la relever et la consoler ; mais elle pleurait très fort et ne permettait pas qu'on lui touchât le bras droit, ce qui nous fit supposer qu'elle s'était sérieusement fait mal. Mon mari, la bonne, la femme de chambre, partirent sur-le-champ à la recherche d'un docteur, et Fiodor Michaïlovitch obtint à la pharmacie l'adresse d'un chirurgien avec lequel il revint au bout d'une demi-heure. Presque en même temps la bonne amenait un docteur de l'hôpital Aboukowski. Après avoir examiné la partie malade, le chirurgien nous apprit que la petite s'était luxé le bras dans la chute. Il remit l'os en place et fixa le bras à un solide morceau de bois. L'autre docteur fut du même avis que le chirurgien et assura que, l'os étant remis en place, le bras guérirait assez vite. L'opinion des deux praticiens nous tranquillisa, mais nous priâmes le chirurgien de venir visiter la malade, ce qu'il fit chaque matin pendant deux semaines, examinant l'état de la luxation et répétant que tout allait bien. Pourtant nous attirâmes

son attention sur une tumeur d'un rouge sombre qui apparaissait à cinq ou six centimètres au-dessus de la paume de la main. Le chirurgien nous expliqua que le bras de la malade était entièrement enflé, comme il arrive habituellement dans ces cas-là, mais que l'enflure devait disparaître peu à peu.

En prévision d'un voyage que nous devions faire, et pour éviter toute complication, le chirurgien nous conseilla de ne pas enlever le pansement tant que nous ne serions pas arrivés à destination [1]. Entièrement rassurés sur cet accident, nous partîmes le 15 mai pour Staraïa Roussa.

Nous avions choisi cette station balnéaire sur la recommandation du Professeur Vladislavleff, le mari de Marie Michaïlovna, la nièce de mon mari. Tous deux nous assuraient qu'à Staraïa Roussa la vie était tranquille, économique, et que l'été précédent leurs enfants avaient tiré un grand avantage des bains salés. Dostoïewski, qui prenait grand soin de la santé de ses enfants, voulait justement les amener à Roussa pour les faire profiter de la cure.

Notre premier voyage à Staraïa Roussa est resté vivant dans ma mémoire comme un des meilleurs souvenirs de notre vie de famille. L'hiver de 1871-1872 s'était bien passé pour nous, et de façon assez intéressante, mais dès le carême, nous pensions partir très tôt, aussi loin que possible, dans un endroit perdu où nous aurions eu le loisir de travailler et de vivre ensemble, séparés du monde, non comme à Saint-Pétersbourg, mais comme à l'étranger, en jouissant de notre seule société ; et notre rêve s'était réalisé. Nous partîmes par un beau et chaud matin ; quatre heures plus tard nous arrivions à la station de Sosninka d'où partent sur la Volga les bateaux pour Novgorod. Nous apprîmes que le bateau ne quittait le port qu'à une heure après minuit, et nous fûmes obligés d'attendre toute la journée. Nous aurions

1. J'ai été obligée de m'étendre un peu longuement dans le récit des malheurs qui nous accablèrent pendant l'été de 1872 ; mais je l'ai fait surtout pour que la lettre que Dostoïewski m'adressa à ce sujet fût bien comprise des lecteurs. (Note de Mme Dostoiewski).

pu entrer à l'auberge, mais comme l'atmosphère de la salle était suffocante, il valait mieux promener les enfants en compagnie de la vieille bonne. En route, il se produisit dans le village un incident singulier. A mi-chemin, nous rencontrâmes une paysanne avec un enfant dont le visage était couvert de taches rouges et de pustules ; même rencontre un peu plus loin : trois ou quatre enfants étaient dans le même état. Cette constatation nous étonna et nous fit supposer que si des cas de petite vérole s'étaient déclarés dans le village, nos enfants risquaient de contracter le mal. Fiodor Michaïlovitch nous fit rebrousser chemin bien vite et demanda à l'aubergiste si une épidémie n'attaquait pas le village, et pourquoi les enfants avaient la figure couverte d'éruptions et de pustules ? La bonne femme s'offensa et répondit « qu'il n'y avait pas de maladie » mais que « c'était les moustiques qui arrangeaient ainsi les enfants ». Rassurés au sujet de la maladie contagieuse, nous eûmes bientôt la conviction qu'il s'agissait effectivement d'insectes, car les mains et le visage de nos enfants étaient dévorés de piqûres.

Vers minuit il fut possible de s'embarquer. Lorsque les enfants furent couchés, nous restâmes sur le pont jusqu'à trois heures, admirant le fleuve et la verdure encore imperceptible qui apparaissait un peu sur les bords de la Volga. Le matin, comme le froid se faisait sentir, je rentrai dans la cabine ; mon mari, qui aimait les nuits blanches, resta sur le pont. A six heures, je devinai qu'on me touchait l'épaule ; m'étant soulevée, j'entendis la voix de Fiodor Michaïlovitch :

— Ania, viens sur le pont pour voir un tableau magnifique !

Il est vrai que le tableau était d'une surprenante beauté, pareil à ceux qu'on voit en rêve ; et quand, par la suite, je me rappelais Novgorod, ce tableau revenait toujours devant mes yeux : Un ravissant matin de printemps, le soleil éclairait violemment les bords opposés du fleuve au-dessus duquel s'élevaient les murs crénelés du Kremlin et les coupoles dorées de la cathédrale Sainte-Sophie, étincelantes comme des flammes.

Dans l'air froid résonnait le bourdonnement des cloches qui appelaient à la messe du matin.

Fiodor Michaïlovitch aimait et comprenait la nature ; il était dans un état d'esprit charmant, qu'involontairement je ressentais moi-même. Longtemps, nous restâmes assis l'un à côté de l'autre, sans dire un mot, dans la crainte d'éloigner le charme qui nous dominait. Du reste, cet heureux sentiment se prolongea toute la journée, d'autant mieux que nous n'avions pas ressenti pareille tranquillité d'âme depuis longtemps.

Quand les enfants s'éveillèrent, nous prîmes un autre bateau à destination de Staraïa Roussa. Il y avait peu de passagers, et l'on pouvait s'installer à sa convenance. C'était un vrai bonheur de naviguer. Le lac Ilmen était calme comme un miroir et s'étendait sous un ciel sans nuages, d'un bleu tendre, ce qui donnait presque l'illusion d'une croisière sur un lac suisse. Pendant les deux dernières heures, le bateau emprunta la rivière Polisti, qui est très sinueuse, si bien que Staraïa Roussa, qu'on apercevait avec ses églises, semblait tantôt se rapprocher et tantôt s'éloigner.

Enfin, environ trois heures de l'après-midi, le bateau accosta le débarcadère. Aussitôt que les bagages furent rassemblés, quelqu'un héla un char à bancs et l'on se mit à la recherche de la maison de campagne du prêtre Roumiantseff, louée par notre parent Vladislavleff. Elle ne fut pas longue à trouver ; à peine avions-nous tourné le coin du quai pour prendre la rue Vendredi, que l'izvostchik me dit : « Voyez le *batiouchka* (le prêtre) debout sur sa porte, il nous attend certainement ! » Effectivement, sachant que nous devions arriver vers le 15 mai, le batiouchka et sa famille, assis devant la porte, nous attendaient. Ils nous accueillirent avec plaisir et nous eûmes l'impression que nous étions tombés chez de braves gens. Après avoir souhaité la bienvenue à mon mari, qui se trouvait dans la première voiture, le prêtre s'approcha de la seconde où j'avais pris place avec mon Fedia sur les bras. Celui-ci, par parenthèse, était assez sauvage ; tout à coup le voilà qui tend très amicale-

ment les mains au batiouchka et prend le grand bord de son chapeau qu'il jette à terre. Tout le monde éclata de rire. Dès cette minute, s'établit avec la famille Roumiantseff une amitié qui dura dix ans et qui ne prit fin qu'à la mort de ces dignes personnes.

Nous étions tous bien fatigués par le voyage, mais c'est dans une joyeuse humeur que s'acheva le premier jour de notre vie à Staraïa Roussa.

O, mon Dieu ! comme l'homme peut difficilement prévoir ce qui lui arrivera le lendemain. Voici ce qui se produisit : A onze heures, après le déjeuner, désirant voir les enfants se promener dans le jardin, je voulus refaire le pansement de la petite, que le voyage avait sali, et je défis le bâton qui soutenait le bandage du bras malade comme le chirurgien me l'avait montré. Mais qu'est-ce que j'aperçus ! L'inflammation avait beaucoup diminué en quelques jours, mais en revanche on apercevait davantage cette excroissance au-dessus de la main, que nous avions indiquée au chirurgien. Cette fois, la tumeur était déjà dure. Vers la partie supérieure du bras une sorte de cavité de l'épaisseur d'un doigt s'était formée, de sorte que le bras était nettement tordu. Prise de frayeur, j'appelai mon mari qui, alarmé, se demanda si rien n'avait pu se produire pendant notre long voyage. Le prêtre nous indiqua l'adresse du docteur. Celui-ci ne se fit pas attendre, car il était voisin. Quand il eut soigneusement examiné le bras, il nous apprit, à notre grand effroi, qu'il ne s'agissait pas d'une luxation, mais bien d'une fracture. L'os avait été mal remis et, non plâtré, avait poussé de travers. A une question bien naturelle que je posai, le docteur répondit que le gauchissement du bras ne ferait que s'accuser, que l'enfant serait estropiée ; qu'il se pouvait encore que le bras gauche se développât normalement, tandis que la croissance s'arrêterait dans le droit — la petite resterait ainsi avec un bras court !

Quel ne fut pas notre saisissement d'apprendre que la petite que nous aimions si fort, et dont nous avions pris tant de soin, allait être estropiée !

D'abord nous ne pouvions pas le croire, et nous voulions savoir s'il y avait un chirurgien dans la ville. Le docteur répondit qu'il y avait un chirurgien militaire, venu à Roussa avec la troupe, mais qu'il ne le connaissait pas et ne pouvait pas répondre de lui. Nous résolûmes de l'appeler malgré tout et priâmes le docteur de bien vouloir attendre. Le bon batiouchka partit à la recherche du chirurgien qu'il trouva en train de jouer au billard ; il revint avec lui au bout d'une demi-heure. Habitué à voir des soldats, et ne songeant pas à être prudent avec une petite malade, il saisit le bras de la petite avec brusquerie et Lioubotchka se mit à crier.

A notre grand chagrin le chirurgien fut de même opinion que le docteur et déclara que, l'accident remontant à trois semaines, l'os déjà ressoudé avait une croissance anormale.

Lorsque nous leur demandâmes ce qu'il était possible de faire, ils répondirent ensemble qu'il fallait absolument fracturer l'os à nouveau, refaire la soudure régulièrement et mettre le bras dans le plâtre. Ils ajoutèrent qu'il était nécessaire de faire l'opération le plus tôt possible, pendant que l'os était encore tendre. A la question de savoir si l'opération ne serait pas trop douloureuse, ils répondirent affirmativement, et le chirurgien nous prévint qu'il ne pouvait en prendre la responsabilité, craignant que l'enfant, qui était très pâle et chétive, fût incapable de la supporter.

— Mais, demanda mon mari, ne peut-on pas endormir l'enfant ?

On lui répondit qu'il est dangereux de chloroformer les enfants, car ils peuvent ne pas se réveiller.

C'est avec un serrement de cœur que je me souviens de ce que nous éprouvions alors, mon mari et moi. Ne sachant à quoi nous résoudre, nous demandâmes aux docteurs d'attendre le lendemain, de nous laisser le temps de réfléchir et de nous décider à quelque chose.

Notre situation était tragique : d'un côté il était impossible de laisser l'enfant dans cet état sans essayer de réparer le mal ; d'un autre côté, nous avions peur de confier une opération aussi délicate à un chirurgien qui n'était peut-être pas

très habile (nous avions payé assez cher notre récente confiance) et qui plus est, aimait à boire. Lui-même n'avait pas grand espoir dans le succès de l'opération. « Je ne puis répondre que le bras se développera normalement, et qu'il ne faudra pas recommencer une autre fois. » Telles sont ses propres paroles. Il n'affirmait pas non plus que l'enfant supporterait l'opération. Tout cela nous plongeait dans le plus profond désespoir. Grand Dieu ! que n'avons-nous pas éprouvé ce jour de malheur en cherchant à quoi nous résoudre. Mon mari, désemparé par le chagrin et l'inquiétude, allait et venait sur la terrasse, s'arrachant les cheveux des tempes ; à chaque instant je m'attendais à une crise, et lorsque je les regardais, lui et ma petite malade, je pleurais. Ma pauvre petite fille, qui ne me quittait pas, pleurait aussi. C'était un vrai malheur. Ce fut le bon père Ivan Roumiantseff (depuis ce jour il devint un ami intime) qui nous tira d'affaire. Voyant mon désespoir, il dit :

— Laissez donc tous ces docteurs, ils ne comprennent ni ne savent rien ; ils feront seulement souffrir votre petite. Allez plutôt à Saint-Pétersbourg avec elle, et si une opération est nécessaire, eh, bien ! faites-la faire !

Le bon prêtre parlait avec tant de conviction et présentait tant d'arguments qu'il nous aida à prendre le parti de retourner à Saint-Pétersbourg. Il y avait pourtant de grosses objections à faire à ce voyage. Nous avions compté passer l'été dans la solitude et la tranquillité avec le désir d'affermir la santé de nos enfants pour l'hiver ; nous avions découvert une excellente maison de campagne, nous avions fait un long et fatiguant trajet, et voilà que tout à coup il fallait retourner, avec toute la famille, dans l'atmosphère étouffante de Saint-Pétersbourg où nous n'avions pas de logement (nous avions sous-loué le nôtre avant notre départ). Après avoir payé cent cinquante roubles pour la maison de campagne, voilà qu'il fallait en chercher une autre dans les environs de la capitale, et tout cela avec nos moyens limités, et au moment où nous étions obligés d'observer une stricte prudence. Et le chagrin de quitter une maison

qui nous plaisait, de nous séparer de personnes qui nous montraient tant de bonté !

Le bon prêtre proposa une autre combinaison : nous partions avec Liouba et revenions à Roussa après l'opération ; la nourrice, le petit Fedia et la cuisinière restaient à la campagne ; le prêtre et sa femme, Catherine Petrovna, promettaient de veiller et sur la nourrice et sur l'enfant pendant notre absence. Tous deux, le batiouchka et la matiouchka prenaient une part si cordiale et si touchante à notre malheur, et ils s'offraient si sincèrement à s'occuper du petit que nous pouvions être tout à fait tranquilles à ce sujet.

Mais il restait pourtant une autre objection : notre Fédia n'avait que dix mois, et je le nourrissais encore. Nous nous portions tous deux fort bien et j'avais pensé le sevrer au moment où il aurait ses dents de lait. Il allait donc falloir abandonner le pauvre petit qui ne connaissait pas d'autre nourriture ! Il nous semblait qu'un changement si brusque aurait de fâcheuses conséquences pour le bébé ; de mon côté je m'exposais à souffrir en cessant de donner le sein. Tout cela nous tourmentait affreusement. Mais la crainte et la pitié que nous avions pour notre petite prirent le dessus, et nous décidâmes de partir le lendemain pour Saint-Pétersbourg. Ah ! que ce départ fut triste ! Toute la matinée je ne quittai pas mon cher petit. Mon mari entrait quelquefois dans la chambre des enfants et ne pouvait assez regarder son fils. Je le nourris pour la dernière fois en le pressant sur mon sein ; j'avais l'impression que je ne le reverrais plus jamais. Puis, nous étant mis à prier devant les icônes, nous donnâmes notre bénédiction à notre joyeux petit qui nous souriait. Enfin, déchirés par l'inquiétude, nous allâmes nous embarquer.

Je me souviens de la famille Roumiantseff avec la plus grande reconnaissance ; grâce à eux, tout se termina heureusement. On me raconta par la suite comment mon petit, qui avait faim, me cherchait et montrait du doigt la porte à la nourrice, en disant : « Là » ! La bonne vieille

le portait d'une chambre à l'autre, mais, ne m'apercevant nulle part, le pauvre petit sanglotait, repoussait la nourriture qu'on lui proposait et ne dormait pas la nuit. Puis il se mit à boire du lait et se porta très bien. Mais ce qui me fut le plus sensible, c'est qu'après trois semaines, lorsque, n'y tenant plus, je revins à Roussa, le petit Fedia ne reconnut pas sa maman et ne voulut pas venir dans mes bras. Il avait pu m'oublier entièrement !

Notre voyage à Saint-Pétersbourg fut triste ; le paysage du lac Ilmen ni la rivière Volkova n'attirèrent notre attention ; tout en nous était tourné vers notre chère petite malade. Pendant la nuit, et pour qu'elle ne s'appuyât pas sur son bras endolori, nous restions auprès d'elle, mon mari et moi, en nous relayant toutes les deux heures, et nous attendions la fin du voyage avec la plus grande impatience.

Comme nous étions sans domicile, nous descendîmes dans l'appartement vide de mon frère I. G. Snitkine, qui était à la campagne avec sa femme et maman. Le temps était très chaud, insupportable. En nous ouvrant la porte, la servante nous dit :

— Chez nous, la vieille dame (ma mère) est malade.

— Oh ! mon Dieu, qu'a-t-elle ? où est-elle ? à la campagne ?

— Non, elle est ici, dans l'appartement.

Je cours dans sa chambre et je vois ma mère toute pâle, amaigrie, assise sur le divan, une jambe bandée. Je lui demande comment cela est arrivé et j'apprends que l'accident s'est produit le jour où l'on transportait nos meubles aux dépôts Kokorieff. Maman n'avait pas fait attention à un paysan, ivre sans doute, qui laissa tomber une malle sur son pied ; le gros orteil du pied gauche fut écrasé. Le docteur avait diagnostiqué un commencement d'inflammation et promis, si la malade ne bougeait pas, la guérison au bout d'un mois. Notre retour inattendu, et surtout le triste motif de ce retour, chagrinèrent beaucoup ma mère qui adorait son unique petite fille. Elle se mit à pleurer,

à s'inquiéter, à se tourmenter, ce qui détermina un accès de fièvre, et le docteur, qui vint la voir le soir même, me dit que l'inflammation avait fortement augmenté, et qu'on serait peut-être obligé de faire l'amputation du doigt. On peut imaginer mon désespoir en présence de ce nouveau malheur.

Dès notre arrivée, Fiodor Michaïlovitch se rendit chez Ivan Martinovitch Bartch, médecin chef de la clinique Maximilian. C'était, à ce moment, le meilleur chirurgien de la capitale. Mon mari le connaissait de longue date, mais il n'était pas encore allé le voir depuis notre retour de l'étranger. Au moment de l'accident de notre petite, Fiodor Michaïlovitch avait eu l'intention de s'adresser à lui, mais il savait que le chirurgien n'aurait rien voulu accepter, et cela nous semblait gênant ; quant à le remercier par un cadeau, nous n'en avions pas les moyens. Outre cela, le chirurgien qui soignait Lioubotchka paraissait connaître son affaire, et il n'était pas commode de déranger Bartch pour une bagatelle de ce genre. Mais, en revenant de Roussa, mon mari se reprochait et me reprochait amèrement (comme il l'écrivait) notre négligence. Jamais il ne devait me pardonner ni se pardonner à lui-même.

A son tour, Bartch, qui le reçut très cordialement, reprocha d'abord à mon mari de ne pas l'avoir fait appeler tout au début, et promit de venir à la maison le soir même. Bartch sut intéresser la fillette avec sa montre et ses breloques, et lui débanda le bras tout doucement, presque sans le tâter, afin de ne pas lui faire mal, puis il nous dit que les docteurs de Roussa ne s'étaient pas trompés : l'os se développait irrégulièrement. Il nous expliqua qu'il était peu probable qu'un bras fût plus court que l'autre ; pourtant la difformité serait toujours visible, à moins de casser à nouveau le poignet pour permettre à l'os de reprendre sa place dans un bandage de plâtre. Fiodor Michaïlovitch, qui savait combien cette opération était douloureuse, craignait que la petite ne la supportât pas.

— Mais elle ne sentira rien du tout, nous l'endormirons, dit le docteur.

— Les médecins de Roussa nous ont dit, répondit mon mari, qu'il était dangereux de chloroformer les enfants.

— Les docteurs de Roussa font comme ils le veulent, dit Bartch en souriant à cette observation ; nous autres, nous chloroformons même les enfants au sein, et tout se passe le mieux du monde !

Tout en demandant des détails, le docteur me regarda fixement et son regard expérimenté ne manqua pas de remarquer mon aspect fiévreux.

— Vous-même, me dit-il tout à coup, ne seriez-vous pas souffrante ? Pourquoi êtes-vous si rouge, vous avez de la fièvre ?

J'avouai que j'avais eu de la fièvre toute la nuit et j'expliquai que je souffrais d'un mal de tête depuis le matin. Mon mari me reprocha de lui avoir caché mon état.

— Eh ! bien, Madame, dit Bartch, nous guérirons votre fille, mais je ne tenterai pas l'opération avant que vous ne soyez remise. Le lait peut vous monter à la tête, ce qui est mauvais. Envoyez chercher à la pharmacie ce que je vais vous prescrire, et tâchez de vous endormir.

Quand il apprit que nous étions dans un logement étranger et qu'il s'y trouvait même une malade, le docteur nous proposa de venir occuper une chambre séparée à la clinique, pour trois semaines. On ne pouvait espérer la guérison de la petite avant ce délai, et lui-même se refusait à entreprendre l'opération si, pendant ce temps, nous ne restions pas à Saint-Pétersbourg.

Nous nous décidâmes à venir habiter à la clinique et Bartch promit de procéder à l'opération le lendemain.

Un jour de doute et de douleur se leva pour nous. Nous arrivâmes à la clinique à midi ; bientôt Maïkoff venait nous y rejoindre. C'était le parrain de la petite. Bartch, la veille encore, avait demandé que quelqu'un de nos parents ou connaissances assistât à l'opération. Fiodor Michaïlovitch s'était adressé à Maïkoff.

Il fut décidé qu'on endormirait notre fille pendant son sommeil, après le déjeuner ; mais elle avait été agitée par le voyage dans la ville et l'aspect d'un nouvel intérieur, de sorte qu'elle ne put s'endormir. On prit le parti de la chloroformer et Bartch, assisté du docteur Glama, entrèrent dans notre chambre. Mais quand le chirurgien apprit que nous désirions assister à l'opération, il s'y opposa en ces termes :

— Pensez donc, dit-il, l'un de vous aura une syncope et l'autre une crise d'épilepsie, si bien qu'il faudra vous soigner et abandonner l'opération. Non, vous partirez tous les deux ; il le faut, je vous enverrai chercher.

Nous fîmes plusieurs fois le signe de croix sur notre petite. Dostoïewski était blanc comme un linge, et ses mains tremblaient ; je tenais à peine sur mes jambes ; nous embrassâmes notre enfant et, comme elle s'endormait déjà sous l'action du chloroforme, le docteur nous la prit des bras et la déposa sur le lit avec grand soin. Nous sortîmes de la chambre la mort dans l'âme, pensant ne plus la retrouver vivante. Un domestique nous conduisit dans une pièce éloignée et nous restâmes seuls.

— Ania, prions pour demander le secours de Dieu ; le Seigneur nous viendra en aide, me dit mon mari à voix entrecoupée ; et nous tombâmes à genoux.

Jamais peut-être nous n'avons prié avec tant de ferveur qu'à cette minute. Brusquement, nous entendîmes des pas précipités qui se hâtaient vers notre refuge.

Maïkoff venait nous appeler par ordre du docteur. Nous eûmes, mon mari et moi, la même pensée : la petite n'avait pas supporté le chloroforme, et l'on nous appelait pour assister à ses derniers moments ! Je n'ai jamais éprouvé une pareille terreur. Je me représentais le tableau de la mort de notre fille aimée. Mon mari me saisit la main, me la pressa convulsivement, et rapidement, très rapidement, presque en courant, nous suivîmes le corridor. En entrant dans la chambre, nous aperçûmes Bartch, sans redingote, les manches de sa chemise retroussées, visiblement ému.

D'un signe, il nous appela auprès du lit sur lequel notre fillette était tranquillement étendue. Son bras cassé, qui reposait sur un coussin, était normal ; aucune déformation n'apparaissait plus.

— Maintenant, regardez, dit Bartch ; voyez, le bras est tout à fait redressé et vous n'avez, ce me semble, pas grande confiance en moi. A présent, reculez-vous, laissez-moi achever !

En notre présence, il banda la main et la couvrit de plâtre, mais avec une telle rapidité, en sept minutes exactement, que l'opération était déjà terminée avant que nous ne fussions remis.

Le docteur Glama tâtait sans cesse le pouls de la petite. Le docteur Bartch estima qu'il était temps de la réveiller, et me pria de l'appeler à haute voix par son nom. Elle fut longue à ouvrir les yeux et, quand elle revint à elle, elle fut très étonnée de son bandage et dit qu'il ressemblait à un pain de sucre. Mon Dieu ! comme nous étions heureux quand tout fut fini. Les médecins se retirèrent et nous restâmes seuls avec notre enfant. Il est difficile de décrire ce que nous ressentions : Il nous semblait que tous nos chagrins, tous nos malheurs, tous nos soucis venaient de disparaître et qu'ils ne reviendraient jamais. Hélas ! il n'en fut pas ainsi.

Dostoïewski resta encore un jour à Saint-Pétersbourg. Comme le résultat de l'opération, c'est-à-dire la soudure de l'os, ne pouvait se faire que dans le délai de trois semaines, il décida de ne pas attendre et de retourner de suite à Roussa, auprès de son Fedia dont il avait l'ennui. Quant à moi, je ne pouvais penser sans un serrement de cœur que j'avais abandonné mon pauvre petit, et je me tourmentais sans fin à imaginer qu'il lui était arrivé quelque malheur. Le départ précipité de mon mari me rendit heureuse. Je savais combien il était tendre, je savais qu'il prendrait grand soin de notre cher petit garçon. Mais en demeurant seule avec ma fille, j'étais loin de penser aux souffrances morales que j'allais supporter. Moi d'abord,

j'étais terriblement inquiète ; je craignais qu'en courant dans la chambre Lilia ne donnât contre un objet, et ne fût en danger une seconde fois. A chaque faux mouvement, le plâtre pouvait se casser, le bandage se déranger, l'os risquait de ne plus se souder normalement. Je suivais tous les gestes de ma petite, et comme elle était d'une nature très vive, mon attention était si concentrée que cela épuisait mes nerfs ; je dormais mal, me réveillant à toute minute afin de m'assurer que Lilia ne reposait pas sur son bras malade. Il faut ajouter qu'elle était habituée à vivre en famille, à voir autour d'elle son père, son frère, la nourrice ; seule à la clinique, elle s'ennuyait, devenait capricieuse et pleurait. Il faisait chaud et lourd en ville ; dans notre pièce, nous vivions dans une odeur de pharmacie. Il devenait indispensable de sortir à l'air, et je voulais aussi aller voir ma mère qui était toujours malade. Mais dans la rue, que d'occasions pour la petite de tomber, de heurter quelque chose de son bras ! Il était au-dessus de mes forces de la porter ; marcher, elle ne le pouvait pas longtemps ; prendre un izvostchik, c'était toute une affaire, car en montant ou en descendant de voiture, l'enfant pouvait se cogner le bras. Outre cela, j'étais inquiète au sujet de mon mari et je craignais qu'il n'eût des crises. Par ses lettres, je voyais qu'il s'ennuyait de nous, qu'il concevait de l'inquiétude aussi, et je ne pouvais lui aider en rien. Je me tourmentais en songeant à mon petit garçon, ou bien au sujet de ma mère, dont la blessure, loin de guérir, allait empirant. Ces soucis constants agissaient sur mes nerfs, et je passais mes jours à pleurer, à sangloter.

Et les malheurs nous accablaient, nous poursuivaient sans relâche.

Quelques jours après le départ de mon mari, mon frère Ivan vint me voir. Il attendait les couches de sa femme et entrait quelquefois, aussitôt qu'il pouvait s'absenter, pour prendre de nos nouvelles à tous. Il avait l'air si triste et abattu que cela sautait aux yeux. Je lui demandai si rien de grave n'était arrivé, et il me répondit que tout allait

bien. Sa femme était en bonne santé, ma mère se portait mieux. Pourquoi donc cette mine désolée ? Il avait même des larmes aux yeux. Je me mis à réfléchir après qu'il fut parti. Peut-être était-il arrivé quelque chose à mon mari, ou à mon fils, et il me le cachait ? Mon inquiétude alla jusqu'à l'extrême, et je ne dormis pas de toute la nuit, en imaginant Dieu sait quoi. Le lendemain, de bon matin, je télégraphiai à mon frère de venir me voir de toute urgence ; il se présenta avec le même air que la veille. Je lui dis que je soupçonnais quelque malheur à Staraïa Roussa et que, ne pouvant plus y tenir, j'étais décidée à partir le jour même au risque de compromettre le rétablissement de ma fille. Mon frère m'assura qu'il n'avait reçu aucune mauvaise nouvelle des miens et que son chagrin avait une autre cause. Se rendant compte de ma situation et craignant de me voir partir, mon frère, qui ne voulait pas me chagriner davantage, se résolut à m'annoncer le nouveau malheur qui frappait toute notre famille, et me fit part de la mort de mon unique sœur, Marie Grigorievna Svitkovskaïa. Ma sœur, son mari et leurs deux aînés, étaient partis pour l'étranger, laissant les deux plus jeunes enfants à Saint-Pétersbourg. En février 1872, ils se fixèrent à Rome. Dans une promenade, ma sœur attrapa la malaria, ou plutôt, d'après l'opinion des docteurs, le typhus. Elle mourut le 1er mai 1872, après une maladie de deux mois. Pour une raison quelconque, son mari n'avait pas eu la possibilité de nous apprendre ce malheur, et il l'annonça seulement à sa sœur, qui avait en garde ses deux autres enfants, la prévenant en outre qu'il reviendrait bientôt. Mon frère et moi nous aimions beaucoup ma sœur Marie, et sa mort nous causa un violent chagrin. C'était une personne bien portante, pleine de vie, très jolie. Elle avait à peine trente ans. A notre chagrin s'ajoutait l'inquiétude au sujet de ses quatre enfants pour qui elle était très tendre. Notre peine était sans bornes, nous sanglotions, et ma petite fille, nous voyant dans cet état, se mit aussi à pleurer. Je n'oublierai jamais ce triste jour.

Quand les premières minutes de désespoir furent passées, je demandai à mon frère comment il avait appris cette triste nouvelle. Le fait est qu'à la demande de ma mère, il était allé chez la sœur de mon beau-frère pour voir les enfants et, en entrant, il avait trouvé mon beau-frère qui venait d'arriver de l'étranger le matin même. Sachant bien que l'annonce de cette mort me porterait un grand coup, et que si le chagrin allait me rendre malade, personne ne pourrait prendre soin de ma petite Lilia, il s'était résolu à ne rien me dire. Mais il m'assura qu'il se sentait mieux depuis qu'il m'avait fait partager sa douleur, et que nous pourrions au moins nous concerter, car c'était tout un problème que d'apprendre à notre mère la mort de sa fille aînée qu'elle aimait tendrement ; nous craignions qu'elle ne supportât pas cette terrible nouvelle. Elle pouvait en devenir folle. Ainsi il fut convenu entre nous que nous ne lui dirions rien pour l'instant. Je voulais l'emmener avec moi à Roussa et la préparer doucement à ce choc ; pour cela, je comptais sur l'aide de mon mari qui avait toujours été très bon pour elle. Mais mon mari s'éleva de toutes ses forces contre ce plan qui ne pouvait faire qu'augmenter son chagrin. Il nous conseilla de lui révéler ce malheur aussitôt, et tandis qu'elle pouvait encore partager son chagrin avec ses petits enfants. Pourtant cette intention se compliqua du fait que le docteur, qui soignait maman, nous recommanda, lorsqu'il apprit la nouvelle, de la lui cacher tant que sa jambe ne serait pas guérie, assurant que l'inflammation augmenterait immanquablement à la suite de l'agitation et des larmes, et qu'il faudrait en fin de compte pratiquer l'amputation. A quoi devions-nous nous résoudre ? Telle était la question que nous nous posions mon frère et moi. De plus, mon frère était soucieux de l'état de sa femme qui allait être mère, et pour un premier bébé il tremblait qu'il n'arrivât quelque malheur. De mon côté, j'avais mille peines de cœur au sujet de mon mari, de mon fils, du résultat de l'opération de ma fille, de la maladie de ma mère, et voilà que nous étions affligés par un nouveau

et terrible chagrin. Et pourtant, lorsque Dieu, dans sa miséricorde, nous envoyait une nouvelle épreuve, il nous donnait en même temps la force de la supporter.

Ainsi nous nous résolûmes à ne rien dire à notre mère ; mais comme cela fut pénible ! Nous savions que maman parlait constamment du retour de ma sœur, lui écrivait, préparait des cadeaux pour son arrivée. Nous souffrions le martyre à l'entendre, et nous devions faire attention à nos moindres paroles pour ne pas nous trahir pendant que le souvenir de notre sœur appelait nos larmes et nous remplissait de tristesse. Maman remarquait souvent que je pleurais ; aussitôt je mettais mes larmes sur le compte de mes tourments, de l'opération, ou de mon inquiétude au sujet de ceux qui étaient à Roussa.

Le temps passait et nous remettions toujours le soin d'apprendre la terrible chose, lorsqu'un beau jour, très affligée d'être sans nouvelles de sa fille malade, ma mère se décida d'aller voir elle-même ce que devenaient ses petits enfants. Nous mîmes tout en œuvre pour la détourner de cette intention, prétextant que cela était dangereux pour sa guérison, mais elle s'attacha avec ténacité à son idée. A ce moment, une lettre de Fiodor Michaïlovitch vint ébranler nos résolutions. Enfin, nous fixâmes le jour de la visite ; je demandai à l'infirmière de rester deux ou trois heures avec la petite pour ne pas la laisser seule. Mon frère aussi était inquiet au sujet de sa femme. Nous prîmes un équipage et conduisîmes maman chez les enfants de sa fille défunte. Combien n'avons-nous pas souffert, mon frère et moi, ce jour-là ! Nous allions lentement, afin d'éviter les secousses. J'avais l'impression de me rendre au supplice. Je pensais que chaque minute, chaque tour de roue nous rapprochait d'un nouveau malheur, peut-être même de la mort de maman ! Comme c'était terrible ! même après plusieurs années, ce jour est encore pour moi un affreux cauchemar.

Nous arrivâmes à la maison de ma sœur, rue des Italiens ; le Suisse et un portier portèrent ma mère sur leurs bras

jusqu'au second étage. Les enfants, Lili et Olga, descendirent en courant à la rencontre de leur grand'mère. Mais maman fut très étonnée de ne pas voir ma sœur les accompagner et brusquement, ainsi qu'elle le raconta plus tard, elle eut la certitude que sa fille n'était plus de ce monde.

— Marie est morte, ma chère Marie est morte ! s'écria-t-elle en sanglotant.

Tous se mirent à pleurer et mon beau-frère sortit ; il était en proie à la plus violente émotion ; une scène déchirante de désespoir eut lieu à ce moment, mais je renonce à la décrire. Le calme ne nous revint un peu qu'après deux heures de chagrin. Il fallait penser à reconduire ma mère chez elle ; il était impossible de la laisser là, personne n'aurait pu la soigner dans cette famille éplorée qui n'avait pas encore eu le temps de s'installer après un long voyage.

Et ma mère désirait retourner chez elle pour y pleurer à son aise dans la solitude. Mon frère devait se hâter auprès de sa femme malade, et moi auprès de ma fillette que je trouvai endormie sur le lit, à côté de l'infirmière qui dormait fortement elle aussi.

Nous étions tous dans les larmes et le désespoir. Enfin ma mère accepta de revenir bientôt avec nous auprès de ses chers orphelins ; et comme nous l'avions fait à l'aller, nous retournâmes tout doucement dans la voiture et nous reconduisîmes maman à la maison. C'était un grand soulagement pour nous que d'être délivrés vis-à-vis d'elle de notre terrible secret.

Dès que je fus rentrée, je réveillai Lilia, l'habillai et passai avec elle le reste de la journée auprès de maman, que je ne voulais pas abandonner seule à son énorme chagrin.

Lorsque nous arrivâmes, Lili et moi, à Roussa, il y eut pour nous un moment d'accalmie et de tranquillité, mais cela ne dura pas longtemps. L'été était pluvieux et froid. A la suite d'un fort rhume, un abcès se forma dans ma gorge. Pendant plusieurs jours ma température monta jusqu'à

quarante degrés. C'est le médecin militaire, venu pour la saison, le Dr Chenk qui me soignait. Un beau jour, il jugea nécessaire de prévenir mon mari qu'il ne répondait plus de mes jours si l'abcès ne s'ouvrait pas dans les vingt-quatre heures. J'étais d'ailleurs très affaiblie, et mon cœur fonctionnait mal. A ces mots, mon mari tomba dans un violent désespoir, mais pour ne pas me tourmenter, il ne pleura pas devant moi ; il se réfugia chez le père Ivan, s'assit à table, se cacha le visage dans ses mains et éclata en sanglots. La matiouchka s'approcha de lui et voulut savoir ce qu'avait dit le docteur.

— Anna Grigorievna est mourante ! répondit mon mari d'une voix entrecoupée par les sanglots. Que vais-je faire sans elle ? Est-ce que je puis vivre sans elle ? Elle est tout pour moi.

La bonne matiouchka le prit par les épaules et commença de le raisonner.

— Ne pleurez pas, Fiodor Michaïlovitch, ne vous désolez pas ! Le bon Dieu est miséricordieux, il ne permettra pas que vous soyez orphelins, vous et vos petits enfants !

La sympathie que lui montra la matiouchka, ainsi que les bonnes paroles qu'elle lui dit, firent une bonne impression sur mon mari. Fiodor Michaïlovitch, lorsqu'il se souvenait par la suite de la part qu'avait prise à sa détresse la femme du prêtre, lui en était toujours reconnaissant, et il l'estimait beaucoup.

On peut se représenter mon désespoir dans le cours de ma maladie : je voyais que mon état empirait et depuis quelques jours je ne pouvais plus parler. J'écrivais mes désirs sur des morceaux de papier. Fiodor Michaïlovitch me cachait la feuille où le docteur prenait note de ma température deux fois par jour ; mais la bonne, qui ne comprenait rien, me la fit voir à ma demande et je compris clairement comment tout allait finir. Cela me faisait une peine terrible d'abandonner mon mari et mes pauvres petits, dont l'avenir ne présentait rien de joyeux. Qu'est-ce qui pouvait les attendre, privés de leur maman, avec un père

malade et sans ressources ? Ma mère était âgée et souffrante, ma sœur morte, il ne restait d'espoir qu'en mon bon frère, qui n'abandonnerait pas mes petits. Ah ! que je plaignais mon cher mari. Qui l'aimerait, qui prendrait soin de lui, qui partagerait son travail et ses chagrins ? J'appelais par signes tantôt Fiodor Michaïlovitch, tantôt les enfants, que j'embrassais en leur donnant ma bénédiction, puis j'écrivis mes dernières volontés à mon mari et ce qu'il devait faire si je mourrais. Mais les deux derniers jours avant la crise, je fus plongée dans une sorte d'indifférence. Je ne plaignais plus ni mon mari ni les enfants ; j'étais déjà partie pour un monde meilleur. A notre grande joie, la crise se produisit cette même nuit : l'abcès perça, et je commençai à me remettre. Deux semaines plus tard, un autre abcès se forma, mais il était beaucoup plus petit.

Ainsi se termina la série des malheurs qui nous accablèrent en 1872.

J'ai beaucoup souffert, j'ai été très éprouvée dans ma vie, j'ai passé de terribles moments : la mort de mon mari et de mon fils Alexis ; mais une telle série de malheurs ne s'est jamais répétée.

CHAPITRE IV

JALOUSIE DE DOSTOÏEWSKI

En examinant notre misérable situation matérielle, je me demandais souvent ce que j'aurais bien pu entreprendre pour augmenter nos ressources par mon travail, et je songeais de nouveau à m'occuper de sténographie, car j'avais fait de sensibles progrès pendant ces dernières années. Je priai mes parents et connaissances de me procurer des travaux de ce genre dans quelque établissement.

Pendant l'hiver de 1872, mon maître Olchine me trouva, par l'intermédiaire d'une de ses relations, un poste au Congrès Forestier, et le rédacteur du « Journal Forestier », N. Chafranoff, me proposa de venir à Moscou du 3 au 18 août. Par malheur je me sentais encore si déprimée depuis l'été que je refusai la proposition. Sur ces entrefaites, mon frère, arrivé depuis peu à Saint-Pétersbourg avec sa femme, m'annonça qu'un certain congrès allait bientôt s'ouvrir dans une ville de l'Ouest, et qu'on cherchait une sténographe. J'écrivis immédiatement au Président dont dépendait le choix. Je fis cette démarche avec le consentement de mon mari ; et, bien qu'il fût assuré qu'en m'occupant des enfants, du ménage et en l'aidant encore dans ses occupations, je faisais suffisamment pour la famille, Fiodor Michaïlovitch ne chercha pas à me dissuader et s'inclina devant mon désir de gagner de l'argent par mon travail. Mais il m'avoua plus tard qu'il espérait

un refus de la part du président du congrès. Cependant, celui-ci répondit favorablement et me fit connaître les conditions. Je ne dirai pas qu'elles étaient attrayantes : la plus grande partie du traitement devait être absorbée par les frais de voyage et le séjour à l'hôtel ; toutefois, le plus important, ce n'était pas seulement l'argent, mais le commencement d'une occupation. Bien reçue et admise, j'aurais pu obtenir par la suite une recommandation du président du congrès et prétendre à d'autres travaux mieux rétribués.

Mon mari n'avait aucune objection à mon voyage, d'autant plus que ma mère promettait de venir surveiller les enfants et le ménage en mon absence. Dostoïewski n'avait pas non plus de travail pour moi ; il refaisait en ce moment le plan de son roman « Les Possédés » et pourtant mon projet ne lui plaisait pas. Il cherchait tous les motifs possibles pour m'empêcher de partir, et me demandait comment moi, une jeune femme, je m'en irais seule dans une ville de Pologne où je ne connaissais personne ; de quelle façon je m'installerais, etc... etc... A ce moment, mon frère se souvint qu'un de ses anciens camarades, qui connaissait bien l'ouest, se rendait à ce congrès, et il nous invita à venir prendre le thé chez lui afin de nous mettre en rapport avec son ami et de nous faire renseigner par lui.

Nous arrivâmes chez mon frère le soir convenu. Dostoïewski, qui n'avait pas eu de crise depuis longtemps, était dans de très bonnes dispositions. Nous attendîmes tranquillement avec mon frère et sa femme l'arrivée de son ami. Je ne l'avais jamais vu, mais mon frère en parlait beaucoup. C'était un jeune Caucasien, bon, pas très intelligent, mais qu'en raison de sa nature emportée ses camarades appelaient le *sauvage asiatique*. Ce surnom l'irritait, et pour prouver qu'il était européen, il s'était fait une idole dans le domaine de chaque art : en musique son Dieu était Chopin, en peinture Répine, en littérature Dostoïewski. Mon frère le reçut dans l'antichambre et lui apprit qu'il allait faire la connaissance de Dostoïewski et qu'il pourrait

même rendre un service à l'écrivain. Le pauvre jeune homme était dans le ravissement, mais au bout d'un moment il perdit contenance. En entrant dans le salon, il vit son Dieu et devint confus ; puis sans mot dire, il salua mon mari et la maîtresse de maison de façon assez banale. Il pouvait avoir vingt-trois ans : grand de taille, les cheveux frisés, des yeux qui sortaient de leurs orbites et des lèvres d'un rouge vif. Devant l'embarras de son camarade, mon frère s'empressa de me le présenter. L'Asiatique me saisit la main, l'embrassa, la secoua plusieurs fois, et dit en grasseyant :

— Je suis heureux d'apprendre que vous allez à ce congrès et de pouvoir vous être de quelque utilité.

Son enthousiasme me fit rire et fâcha mon mari. Rarement Fiodor Michaïlovitch embrassait la main des dames et n'accordait aucune importance à cette marque de politesse, mais il ne pouvait supporter qu'on embrassât la mienne. Mon frère avait remarqué le changement subit qui s'était produit dans l'humeur de mon mari — il passait brusquement d'une humeur à l'autre — et s'empressa d'amener la conversation sur le congrès. L'Asiatique, confus, n'osait pas regarder Dostoïewski et répondait aux questions en s'adressant à moi. Je me souviens de quelques-unes de ses réponses aimables mais stupides :

— N'est-il pas très difficile d'aller jusqu'à A.. ? lui demandai-je ; y a-t-il beaucoup de changements de train ?

— Ne vous inquiétez pas, Anna Grigorievna, je vous accompagnerai, et si vous le désirez je pourrai même voyager dans le même wagon.

— Y a-t-il un hôtel convenable à A... où puisse s'arrêter une jeune dame ? lui demanda mon mari.

Le jeune homme, qui était enthousiasmé, le regarda en s'écriant avec chaleur :

— Si Anna Grigarievna le désire, je pourrai habiter le même hôtel qu'elle, bien que j'aie l'intention de m'arrêter chez un ami.

— Tu entends Anna, le jeune homme consent à habiter

avec toi ! Mais c'est tout simplement ma-gni-fi-que ! s'écria Fiodor Michaïlovitch, qui donna en même temps et de toutes ses forces un coup sur la table. Son verre plein de thé vola dans l'air et se brisa sur le plancher. La maîtresse de maison s'élança pour retenir la lampe allumée qui vacilla sous le choc. Mon mari bondit de sa place, courut dans l'antichambre, endossa son pardessus et disparut, Je m'habillai en hâte et me jetai à sa poursuite. En sortant. je l'aperçus qui courait dans la direction opposée à notre maison. Je me mis à courir après lui et je l'atteignis au bout de cinq bonnes minutes. Il respirait bruyamment, mais ne s'arrêta pas malgré mon insistance. Je me précipitai en avant, saisis à deux mains son pardessus qu'il avait jeté sur ses épaules, et m'écriai :

— Tu es devenu fou, Fedia, où cours-tu ? ce n'est pas notre route. Arrête, mets ton pardessus, tu vas prendre froid !

Mon air agité l'émut. Il s'arrêta, s'enveloppa de son pardessus que je boutonnais. Puis je le pris par le bras et le fis rebrousser chemin. Il se taisait, il était tout confus.

— Quoi donc ? te voilà de nouveau jaloux, n'est-ce pas ? lui dis-je avec indignation. Tu penses que j'ai pu devenir en quelques minutes amoureuse du « sauvage asiatique » et lui de moi, et que nous nous préparons à fuir ensemble ! N'est-ce pas cela ? Comment n'as-tu pas honte ? Tu ne comprends donc pas que ta jalousie est une offense pour moi ?

Nous sommes mariés depuis cinq ans, tu sais combien je t'aime, combien j'apprécie notre bonheur conjugal, et tu es prêt à être jaloux du premier venu, prêt à nous mettre tous deux dans une situation ridicule !

Mon mari s'excusa, promit de ne plus jamais être jaloux. Je ne pouvais pas le bouder longtemps, sachant bien qu'il ne pouvait lui-même rester sous l'empire de la jalousie. Je me mis à rire en me souvenant de l'enthousiasme du jeune homme et de la sortie furieuse de Fiodor Michaïlovitch. Quand il vit ce changement d'humeur, mon mari

se mit à se moquer de lui-même et me demanda combien de choses il avait brisées chez mon frère, et s'il n'avait pas assommé par hasard mon fougueux admirateur.

La soirée s'annonçait belle, nous rentrâmes à pied à la maison. Le trajet était long et il nous fallut plus d'une heure pour parcourir la distance. En arrivant, nous trouvâmes mon frère qui nous attendait. La fuite soudaine de mon mari, et la mienne à sa suite, l'avaient effrayé. Il s'était empressé d'accourir chez nous et fut très étonné de ne pas nous y trouver. Il nous attendit pendant une heure, en proie aux plus sombres pressentiments, et fut stupéfait de nous apercevoir tout à coup dans une attitude bien paisible. Il prit le thé avec nous, et je nous vois encore rire tous trois au souvenir de l'incident. Je voulus savoir comment il avait expliqué notre fuite au caucasien ; mon frère répondit :

— Quand il me demanda ce qui était arrivé, je lui dis : « Va au diable, si tu ne le comprends pas ! »

Après cette histoire, je sentis que je n'avais plus qu'à décliner l'offre du congrès. Certes, à ce moment, j'aurais pu obtenir de mon mari qu'il me laissât partir. Mais il se serait agité, inquiété et, n'y tenant plus, il serait venu un beau jour me retrouver à A... C'eût été finalement le scandale ; nous aurions dépensé inutilement de l'argent et nous en avions si peu !

Ainsi prit fin, prématurément, mon désir de gagner notre pain par le moyen de la sténographie.

CHAPITRE V

LA MALADIE DE FEDIA, A NOEL

Le jour de Noël 1872, il se produisit dans notre famille un petit incident singulier que voici : Fiodor Michaïllovich, qui était un papa d'une tendresse extraordinaire, ne pensait qu'à la façon de faire plaisir à ses enfants. Il s'inquiétait particulièrement des sapins de Noël, et il exigeait absolument que le sapin fût grand et branchu, et il le décorait personnellement (les mêmes ornements étaient conservés d'une année à l'autre). Il montait lui-même sur un tabouret, plaçait les bougies du haut et l'étoile au sommet. Le sapin de 1872 fut particulièrement beau et, pour la première fois, notre Fedia y assistait avec une entière compréhension. On avait allumé le sapin de bonne heure et le papa amena ses deux petits au salon. Les enfants furent émerveillés par les lumières éclatantes, par les jouets et les ornements qui décoraient le sapin. Leur papa leur distribua les cadeaux : une charmante poupée et un petit service à thé pour poupée à sa fille ; à son fils une grande trompette dans laquelle le petit se mit à souffler sur-le-champ, et un tambour. Mais le plus gros effet fut obtenu par les chevaux de papier mâché, chevaux à crinières et queues superbes, attelés à un traîneau assez grand pour les contenir tous deux. Aussitôt, ils mirent leurs jouets de côté pour s'asseoir dans le traîneau ; et Fedia, s'emparant des rênes, commença de les secouer pour faire marcher les chevaux. La petite

fille fut bientôt fatiguée du traîneau et reprit ses autres jouets. Mais le petit garçon, que l'enthousiasme mettait hors de lui, criait sur les chevaux, agitait les rênes, se souvenant sans aucun doute des manières employées par les cochers qui passaient devant la maison de Roussa. Il fallut employer la ruse pour l'emmener du salon et le coucher. Fiodor Michaïlovitch et moi, nous restâmes ensemble fort avant dans la soirée à nous souvenir des moindres détails de notre petite fête de Noël ; mon mari était, je crois, plus heureux que les enfants. Je me couchai à minuit. Dostoïewski fit le plus grand éloge d'un livre qu'il avait acheté à la librairie Wolff, et si intéressant pour lui qu'il se disposait à le lire pendant la nuit. Ce qui n'arriva pas. Vers une heure il entendit des pleurs dans la chambre des enfants, il y courut et trouva le petit garçon, rouge d'avoir crié, qui se débattait dans les bras de la vieille nourrice, sanglottant et articulant quelques mots incompréhensibles (il n'avait que dix-huit mois et ne parlait pas clairement). Les cris me réveillèrent et j'accourus à mon tour, mais comme le petit pouvait déranger sa sœur, qui dormait dans la même chambre, son père l'emporta dans son cabinet de travail. En traversant le salon, Fedia aperçut le traîneau et ses cris cessèrent aussitôt ; de toutes ses forces il se penchait vers le jouet, et bientôt Fiodor Michaïlovitch, qui ne pouvait plus le retenir, l'assit sur le siège. Les larmes roulaient encore sur ses joues, mais déjà il riait. Puis, saisissant les rênes, il se mit à les agiter pour faire avancer les chevaux. Lorsque l'enfant fut calmé, mon mari voulut le reporter dans son lit, mais Fédia se remit à pleurer à chaudes larmes jusqu'à ce qu'on l'eût assis de nouveau dans son traîneau. Au début, nous pensions que cette maladie n'était pas naturelle et bien qu'il fît nuit, voulions faire venir un docteur ; la chose était pourtant très facile à comprendre, l'imagination de l'enfant avait été excitée par le sapin, les jouets et le plaisir qu'il avait éprouvé dans le traîneau ; s'étant réveillé dans la nuit, il avait désiré les mêmes choses et, comme on ne

satisfaisait pas ses exigences, il s'était mis à pousser des cris par le moyen desquels il avait atteint son but. Que faire ? Ce petit était si bien éveillé qu'il ne voulait plus dormir. Afin de ne pas veiller tous les trois, la nourrice et moi allâmes nous recoucher, pendant que Fiodor Michaïlovitch restait avec l'enfant, attendant qu'il fût fatigué pour le reporter dans son lit. Ce qui arriva bientôt. Le lendemain, mon mari se plaignit ainsi :

— Eh ! bien, il m'en a fait voir cette nuit, Fedia. Deux ou trois heures je ne l'ai pas quitté des yeux, craignant qu'il ne tombât du traîneau et ne se fît du mal ; la nourrice vint par deux fois pour le prendre, mais il agitait les mains et recommençait de pleurer, si bien que nous sommes restés là, tous deux, jusqu'à cinq heures du matin. Fatigué, il se mit à pencher à droite, puis à gauche. En le soutenant, je m'aperçus qu'il dormait profondément ; enfin je l'ai emporté dans son lit. Voilà comment il ne m'a pas été possible de commencer la lecture de mon livre, dit en riant Fiodor Michaïlovitch, visiblement satisfait de voir que l'incident, qui, au début, nous avait effrayés, s'était terminé heureusement.

CHAPITRE VI

1873. ÉDITION DES « POSSÉDÉS ». — RÉDACTION DU « GRAJDANINE » NOUVELLES CONNAISSANCES

Lorsqu'il eut terminé les *Possédés*, Dostoïewski demeura quelque temps indécis sur ce qu'il allait entreprendre. Il s'était tellement fatigué à écrire ce roman qu'il lui était pour un temps impossible d'en commencer un autre. Mettre à exécution l'idée qu'il avait eue à l'étranger, éditer un *Journal d'un écrivain*, sous la forme d'un volume mensuel, était un peu difficile. Pour éditer ce Journal et entretenir la famille, sans parler des dettes à payer, il fallait disposer de moyens assez considérables. En outre, nous nous demandions si ce journal aurait réellement un succès, car il représentait par lui-même quelque chose d'inédit dans la production littéraire russe, tant par la forme que par le contenu. En cas d'échec, nous nous serions trouvés dans une situation sans issue. Dostoïewski hésita longtemps et je ne sais la décision qu'il eût prise si, à ce moment, le prince V. P. Mestcherski n'était venu lui proposer d'être rédacteur en chef du journal hebdomadaire le *Grajdanine*. Fondé depuis une année seulement, ce journal était dirigé par G. K. Gradowski, qui avait groupé autour de lui un certain nombre de personnages d'idées et d'opinions identiques, parmi lesquels K. P. Pobédonostseff, A. N. Maïkoff, T. I. Philippoff, N. N. Strakhoff, A. Porjezki, Eugène Bie-

loff, tous sympathiques à mon mari, qui se réjouissait de collaborer avec eux ; et pour lui, l'idée de pouvoir partager souvent avec les lecteurs les espérances et les doutes qui grandissaient dans son esprit, n'était pas moins grande que la joie de travailler avec ses amis.

L'idée du *Journal d'un Écrivain* ne pouvait trouver sa place dans les pages du *Grajdanine*, mais sous une autre forme, qui fut adoptée par la suite.

Du point de vue matériel, l'affaire se présentait bien : Le traitement de rédacteur était de trois mille roubles, et la rétribution des articles du *Journal d'un écrivain*, et plus tard des articles politiques, n'était pas comprise dans cette somme. Au total, nous touchions cinq mille roubles par an, et le traitement mensuel fixe avait encore ceci de bon qu'il permettait à Dostoïewski de ne plus être distrait de ce travail dont il prenait sous sa responsabilité, par les soucis domestiques qui faisaient impression au plus haut point sur sa santé et son humeur.

Pourtant, lorsque sur les instances de personnes sympathiques, mon mari consentit à se charger de la rédaction du Grajdanine, il ne cacha point qu'il prenait cette responsabilité provisoirement, comme un repos à ses travaux artistiques, et surtout une occasion de sa familiariser avec les affaires courantes, mais que le jour où il se sentirait de nouveau attiré par la création poétique, il quitterait une situation qui n'était pas faite pour son caractère.

Je me souviens particulièrement de l'année 1873 à cause de la publication de la première édition de notre roman *Les Possédés*. Cette édition fut pour nous le commencement de notre travail en commun ; par la suite, après la mort de Dostoïewski, mon activité dans l'édition se prolongea pendant trente-huit années. Car l'espoir d'améliorer nos affaires financières était pour nous le principal, il reposait sur la possibilité de vendre nous-mêmes en volumes l'*Idiot*, puis les *Possédés*. A l'étranger, il était difficile d'organiser une affaire semblable, mais cela ne nous parut pas plus commode quand nous fûmes de retour en Russie ; il fallut

se mettre en rapport avec des éditeurs. Tous ceux à qui nous nous adressâmes nous firent des conditions peu avantageuses ; ainsi, pour les droits d'édition en un volume séparé de l'*Éternel Mari*, à deux mille exemplaires, le libraire A. F. Glazounoff nous proposa cent cinquante roubles, et pour les *Possédés* cinq cents roubles, payables en deux annuités. Tout jeune, Dostoïewski voulait déjà éditer lui-même ses œuvres, et il écrivit à ce sujet à son père, alors à l'étranger.

Cette affaire m'intéressait beaucoup et petit à petit j'essayai de connaître toutes les conditions de l'édition et de la vente des livres.

En commandant un jour des cartes de visite pour mon mari, je m'entretins avec le propriétaire d'une imprimerie et lui demandai s'il pouvait se charger d'éditer un livre. Cet homme m'expliqua qu'il fallait en général faire les frais de toute édition, mais que lorsque l'auteur porte un nom connu dans la littérature et que ses ouvrages se vendent, chaque imprimeur-éditeur accorde volontiers un crédit de six mois, avec cette condition que, si au bout de ce délai l'argent n'est pas versé, un certain intérêt est ajouté à la dette. On peut obtenir des conditions semblables pour le papier. Il me communiqua les prix approximatifs de l'édition, y compris les prix du papier, de l'impression, du travail typographique et du brochage. D'après ses calculs, un ouvrage comme les *Possédés*, tiré à 3.500 exemplaires, revenait à quatre mille roubles. On pouvait l'éditer en trois tomes, imprimés en gros caractères élégants, sur papier blanc satiné, et mis dans le commerce au prix de trois roubles cinquante. De la somme totale, douze mille deux cent cinquante roubles, que devait rapporter la vente des exemplaires, il fallait encore défalquer trente pour cent au profit des libraires ; mais, dans ce cas, compte tenu de tous les autres frais entraînés par une vente rapide, il devait nous rester encore une assez jolie somme.

A cette époque, aucun écrivain n'éditait lui-même ses œuvres, et s'il s'était trouvé un audacieux pour le faire,

il aurait payé cette audace de sa poche. Il existait quelques maisons d'édition : Bazounoff, Wolff, Issakoff, etc... qui achetaient le droit d'éditer et vendaient dans toute la Russie. Les éditions des sociétés savantes et d'autres, entreprises par des particuliers, étaient prises en dépôt par les libraires, ou en commission, avec une remise de 50 %, sous prétexte que la conservation des ouvrages et la publicité, qui d'ailleurs était très rare, leur coûtait fort cher. Le résultat était que les livres donnés en garde ou à la commission revenaient en partie invendus à l'éditeur et quelquefois en mauvais état. Comme j'avais le désir d'éditer *Les Possédés*, je me risquai à demander dans les librairies quelle était la remise qui devait leur être consentie, mais je reçus des réponses assez vagues, notamment que la remise dépend du livre, 40 à 50 %, et même plus ! Un jour que j'achetai pour mon mari un livre de trois roubles, je demandai, pour avoir une certitude, s'il était possible de me le laisser à deux roubles, donnant comme prétexte qu'eux-mêmes recevaient une remise de 50 % et que le livre ne leur coûtait, en somme, qu'un rouble cinquante. L'employé fut très étonné de ma proposition et me dit qu'ils ne recevaient que 20 ou 25 %, 30 % pour quelques rares éditions, et même à la condition d'en commander ferme un assez grand nombre. A la suite d'une pareille enquête, je fus fixée sur la quantité d'exemplaires à partir de laquelle on pouvait offrir une certaine remise aux libraires.

Lorsque nous annonçâmes à nos amis et connaissances notre intention d'éditer nous-mêmes, nous entendîmes toutes sortes d'avis contradictoires ; on nous donna le conseil de ne pas nous lancer dans une affaire que nous ne connaissions pas. Notre ignorance nous ferait faire fausse route, et bientôt il faudrait ajouter de nouvelles dettes aux anciennes. Mais toutes ces objections n'eurent aucun effet sur nous et nous résolûmes de mettre nos projets à exécution.

Nous achetâmes le papier à la fabrique A. I. Bargounine,

qui était et est encore en ce moment la meilleure fabrique de papier de chiffon, et nous fîmes imprimer par la maison Zamouislovski, passée aux mains des frères Pantéléïeff. La fin de 1872 et le commencement de 1873 furent pour nous remplis de soucis : je vérifiais les premières et les dernières épreuves ; mon mari se chargeait des corrections d'auteur. Vers le 12 janvier, l'édition brochée fut en partie livrée à notre domicile. Dostoïewski se déclara très satisfait de l'aspect extérieur de son ouvrage, et j'en étais charmée moi-même. La veille de la mise en vente, Fiodor Michaïlovitch montra un exemplaire du roman à l'un des meilleurs libraires, chez qui il achetait constamment ses livres, dans l'espoir que le marchand lui en commanderait une certaine quantité. Le libraire tourna et retourna le volume, puis :

— Eh ! bien, faites-moi livrer deux cents exemplaires à la commission.

— Avec quelle remise ? demanda mon mari.

— Mais, pas moins de 50 %.

Dostoïewski ne répondit rien. Il revint à la maison très peiné de son insuccès. J'étais de mon côté assez inquiète, car la proposition du libraire de prendre deux cents exemplaires à la commission ne me souriait pas du tout, et je savais que s'il vendait les livres, nous n'étions pas à la veille de voir l'argent.

Enfin, le 22 janvier 1873, jour mémorable dans notre vie, parut dans le journal *La Voix* l'annonce de la mise en vente des *Possédés*. A dix heures, un employé de la librairie M. V. Popoff, établie dans le passage, se présenta. Je sortis dans l'antichambre pour lui demander ce qu'il voulait.

— Nous avons lu votre annonce, et je viens chercher une dizaine d'exemplaires.

Je lui apportai les livres et lui dis avec une certaine émotion :

— Le prix des dix exemplaires est de trente-cinq rou-

bles ; mais, en tenant compte de la remise de 20 %, vous ne me devez que vingt-huit roubles.

— Pourquoi si peu, ne pouvez-vous me faire 30 % ? demanda l'employé.

— Impossible.

— Au moins 25 % ?

— Je vous assure que c'est impossible, lui dis-je avec une grande inquiétude. (Je me disais : « Il va s'en aller et je laisserai partir le premier acheteur !). Mais lui :

— Si c'est impossible, eh ! bien, voilà.

Et il me remit l'argent.

J'étais si contente que je lui donnai trente kopecks pour sa voiture. Quelques instants plus tard, le commis d'une librairie qui se trouvait dans les environs de la ville, vint m'acheter dix nouveaux exemplaires, également avec 20 % de remise ; il avait marchandé de la même façon. Un envoyé du libraire Glazounoff s'offrait à prendre vingt cinq exemplaires si je lui accordais la remise de 25 %, en considération de la quantité. Je les lui cédai. Il vint encore plusieurs acheteurs qui prirent chacun dix exemplaires. Tous marchandaient, mais je ne donnais pas plus de 20 %. A midi, un employé très élégant se présenta de la part d'un libraire qui connaissait mon mari, et me dit qu'il venait prendre deux cents exemplaires à la commission. Encouragée par mon succès de la matinée, je lui répondis que je ne donnais pas de livres à la commission, mais les vendais au comptant.

— Comment donc ? Fiodor Michaïlovitch nous a promis de traiter avec nous à la commission ; je viens prendre livraison des volumes.

— Mon mari écrit les livres, lui répondis-je, et moi je les vends.

J'ajoutai que tels et tels commis de librairie étaient venus m'acheter des ouvrages au comptant.

— Est-ce que je ne pourrais pas voir Dostoïewski lui-même ? demanda l'employé, qui espérait évidemment une diminution.

— Fiodor Michaïlovitch a travaillé toute la nuit, il dort, je ne puis le réveiller avant deux heures.

L'employé me pria de lui remettre les deux cents exemplaires et m'assura qu'on remettrait l'argent à Fiodor Michaïlovitch lui-même.

Je restai ferme, me bornant à annoncer la remise que je ferais pour une certaine quantité. Comme nous n'avions reçu que cinq cents exemplaires, je pensais les vendre tous dans la journée. L'employé, un peu chiffonné, prit congé sans avoir rien décidé. Une heure plus tard, arrivait un nouvel employé du même magasin qui emporta cinquante exemplaires payés comptant avec 30 % de remise.

Je voulais terriblement partager ma joie avec mon mari, mais il fallait attendre qu'il sortît de sa chambre. Je dois faire part en deux mots d'un trait étrange du caractère de Dostoïewski. Quand il se levait le matin, il semblait encore complètement sous l'influence des rêves et des cauchemars de la nuit qui le tracassaient quelquefois ; il observait un mutisme absolu et n'aimait pas du tout qu'on lui parlât à ces moments. J'avais pris l'habitude de ne jamais l'inquiéter le matin, quelque importants que fussent les motifs de le faire, et j'attendais qu'il eût pris deux tasses de café bouillant, qu'il fût entré dans son cabinet de travail ; alors je venais auprès de lui et lui faisais part des nouvelles agréables ou désagréables. A cet instant, Fiodor Michaïlowitch était revenu à de très bonnes dispositions d'esprit, il s'intéressait à tout et demandait des détails ; il appelait les enfants, plaisantait et jouait avec eux. Il en fut ainsi cette fois encore. Quand il eut fini de jouer avec les enfants, je les renvoyai dans leur chambre, puis je m'assis à ma place habituelle, à côté de son bureau. Voyant que je me taisais, il me dit, en me regardant avec une certaine moquerie :

— Eh ! bien, Annette, comment va notre commerce ?

— Très bien, lui dis-je sur le même ton.

— As-tu déjà pu vendre un seul volume ?

— Pas un seul, mais déjà cent quinze !

— Vrai ? Alors je te félicite, continua-t-il de la même voix moqueuse, car il pensait que je plaisantais.

— Oui, je dis vrai, pourquoi ne me crois-tu pas ?

En même temps, je tirai de ma poche une feuille où j'avais noté la quantité de volumes vendus et un paquet de billets de banque qui représentait environ trois cents roubles. Comme il savait que nous avions peu d'argent à la maison, la somme que je lui montrai lui prouva que je ne plaisantais pas. A quatre heures, les coups de sonnette recommencèrent et de nouveaux acheteurs se présentèrent, ainsi que ceux de la matinée qui venaient faire de nouvelles commandes. L'édition avait du succès, et je triomphais comme cela m'est rarement arrivé. J'étais assurément satisfaite de l'argent reçu, mais particulièrement d'avoir trouvé pour moi une affaire intéressante : l'édition des œuvres de mon cher mari ! et j'étais heureuse d'avoir pu mener à bien mes rêves, malgré les avertissements de mes conseillers littéraires.

Dostoïewski était aussi très content, notamment lorsque je lui rapportai les paroles d'un commis de librairie, d'après lequel le public réclamait un roman depuis longtemps. La sympathie du public était toujours très chère à Fiodor Michaïlovitch parce que *seule* elle l'avait fidèlement soutenu de son attention pendant tout le temps de sa carrière littéraire. Les critiques, à l'exception de Bielinski, de Dobroloubоff et de Bourénine, avaient été peu nombreux, dans ce temps-là, à reconnaître son talent. Ils paraissaient ignorer son œuvre, quand ils ne le traitaient pas avec hostilité. Aujourd'hui, trente-cinq ans après sa mort, il est même étrange de relire la critique qui fut faite de ses livres, tellement elle est stupide, superficielle, sans poids, mais en revanche profondément défavorable !

Le soir, l'arrivée du libraire Kojantchikoff complèta mon triomphe.

Kojantchikoff nous proposait de faire l'acquisition de trois cents exemplaires, payables à quatre mois, avec une remise de 30%. La proposition était tentante parce qu'il

achetait pour la province et ne pouvait gêner en rien notre vente à Saint-Pétersbourg. Je m'étonnai seulement qu'il payât en billets, et mon mari voulut me consulter à ce sujet. Je n'avais alors aucune idée des effets de commerce, et je demandai à Fédia d'entretenir le marchand un moment, le temps de faire un saut chez l'imprimeur qui habitait non loin de notre maison. Par bonheur, je trouvai l'un des Pantéléïeff chez lui ; celui-ci me conseilla de ne pas manquer de traiter avec un acheteur aussi solide, ajoutant que les effets de Kojantchikoff pouvaient être escomptés, et qu'il les prendrait lui-même volontiers en règlement des frais d'édition. Je revins à la maison avec ces bonnes nouvelles. En commerçant expert, le libraire, qui avait toujours sur lui des effets en blanc, nous remit séance tenante trois effets pour sept cent trente-cinq roubles, et Fiodor Michaïlovitch lui rédigea une note qui lui permettait de se faire livrer les exemplaires à l'imprimerie.

En résumé, notre commerce commença brillamment. Trois mille exemplaires furent vendus à la fin de l'année ! Les cinq cents qui nous restaient se vendirent dans les deux ou trois années qui suivirent. Comme résultat, en défalquant la remise et tous frais concernant l'édition, il nous resta plus de quatre mille roubles, ce qui nous permit d'éteindre quelques dettes criardes.

Je ne dirai pas que, pour une première fois, il n'y eut pas de perte : quelques filous profitèrent de mon inexpérience ; mais les pertes nous apprirent à être prudents et à ne pas nous laisser aller à des offres tentantes qui passaient ensuite aux profits et pertes.

Le titre du roman *Les Possédés* servit à ceux qui venaient acheter ce livre pour lui donner différents noms : les uns l'appelaient : *Les forces ennemies* ; d'autres disaient : « je suis venu chercher les *Diablesses* ; un troisième demandait à la vendeuse : donnez-moi une dizaine de *Diables*. La vieille nourrice, qui entendait souvent ces sortes d'appellations du roman, se plaignit à moi et m'assura que depuis que nous gardions chez nous une « force impure » *(les*

Possédés) son élève (mon fils) était devenu impossible le jour et ne dormait pas la nuit.

Les premier jours, Fiodor Michaïlovitch fut très intéressé par la rédaction de *Grajdanine*, par la nouveauté de ses occupations et par la collection des types de toutes catégories qu'il lui arrivait de recevoir à son bureau. Au début je fus aussi très contente pour mon mari de ce changement de travail ; je supposais que la rédaction quotidienne du journal ne présentait pas beaucoup de difficultés et qu'elle permettrait à Fiodor Michaïlovitch de prendre un peu de repos après les trois années qu'il avait passées à écrire son roman. Mais peu à peu nous fûmes forcés de reconnaître qu'en acceptant une telle situation, qui n'était pas en rapport avec son caractère, il avait commis une erreur. Mon mari remplissait ses fonctions de rédacteur avec une rare conscience ; et non seulement il lisait tous les articles qu'on lui envoyait pour le journal, mais encore il en corrigeait quelques-uns, qui étaient mal rédigés, par exemple ceux de l'éditeur lui-même, ce qui lui prenait beaucoup de temps. J'ai conservé deux ou trois brouillons de poèmes, maladroitement écrits, mais dont certains offraient des reflets de talent, et qui avaient réellement une tournure élégante après les corrections de Dostoïewski.

En dehors des lectures et de la correction des articles étrangers, mon mari avait encore à assurer toute une correspondance avec les auteurs. Beaucoup d'entre eux tenaient à leurs phrases, et quand il arrivait à mon mari de corriger leur texte ou de le changer, ils lui écrivaient des lettres sèches, quelquefois même insolentes. Dostoïewski n'en restait pas là et rendait la monnaie de sa pièce au collaborateur mécontent en lui répondant non moins sèchement, ce qu'il regrettait régulièrement le lendemain.

Il me confiait habituellement l'expédition de sa correspondance, mais comme je savais que sa colère passerait pendant la nuit, et qu'il maudirait son emportement, je n'envoyais jamais les lettres tout de suite, et le lendemain,

lorsqu'il exprimait ses regrets d'avoir répondu si vertement, on s'apercevait toujours que j'avais oublié d'envoyer par hasard la lettre délicate. Fiodor Michaïlovitch répondait alors en des termes plus parlementaires. J'ai conservé dans mes archives plus de dix lettres de ce genre, qui auraient pu amener des querelles entre mon mari et des correspondants avec lesquels il n'avait nulle envie de se fâcher ; mais, sous l'empire du dépit ou de l'irritation, il ne pouvait se retenir de donner son opinion, sans se soucier de l'amour-propre du destinataire. Pourtant, il fut toujours très reconnaissant envers moi lorsque j'oubliais d'envoyer certaines lettres « comme par hasard ! » Combien de conversations peu agréables n'eut-il pas à supporter ! Il y avait bien un secrétaire de la rédaction, V. F. Poutsikovitch, mais la grande majorité des auteurs désirait parler au rédacteur en chef, et il se produisait parfois de fâcheux malentendus. Fiodor Michaïlovitch, qui était toujours sincère dans ses paroles comme dans ses actes, exposait tout droit ses idées, se créant ainsi beaucoup d'ennemis dans le journalisme. A côté des désagréments matériels, tout le temps qu'il fut rédacteur, Fiodor Michaïlovitch eut à supporter beaucoup de vexations douloureuses de la part des personnes qui n'avaient pas de sympathie pour les opinions du *Grajdanine*, ou qui n'aimaient pas personnellement le prince Mestcherski, et qui reportaient leur ressentiment, quelquefois leur haine sur Dostoïewski. Il se fit dans la littérature une masse d'ennemis, mais spécialement en qualité de rédacteur en chef d'un journal aussi conservateur que le *Grajdanine*.

N'est-il pas étrange qu'avant et après sa mort, beaucoup ne purent pardonner à mon mari son rôle dans ce journal ? Des réminiscences de cette inimitié se sentent encore dans la presse actuelle.

Au début de sa carrière dans le journalisme, Dostoïewski commit une faute ; il publia notamment un article du prince Mestcherski *Les députés Kirghises à Saint-Pétersbourg* [1]

1. Le *Grajdanine* nº 5.

en rapportant les paroles impériales aux députés. Or, selon les instructions de la censure à cette époque, les discours des membres de la famille impériale, et principalement ceux de l'empereur, ne pouvaient être publiés sans l'autorisation du Ministre de la Cour. Mon mari ignorait cette règle, mais il n'en fut pas moins déféré devant une juridiction qui ne comportait pas de jury. Le jugement fut rendu le 11 juin 1873, au palais de Justice de Saint-Pétersbourg (les juges étaient : Le comte E. N. Borkh, V. N. Krestianoff, K. A. Bilbassoff et le procureur G. Zeguer). Dostoïewski se présenta en personne et reconnut naturellement sa faute ; il fut condamné à vingt-cinq roubles d'amende et quarante-huit heures d'arrêts. L'incertitude où il était de ne pas savoir à quel moment il devait entrer en prison le tourmentait d'autant plus que cela l'empêchait de venir nous voir à Roussa. A cette occasion, il fit la connaissance de A. F. Koni, président du département de Justice de Saint-Pétersbourg, qui mit tout en œuvre pour que mon mari purgeât sa peine au moment le plus commode pour lui. De ce jour, les deux hommes se vouèrent une amitié qui ne prit fin qu'avec la mort.

Afin de nous rapprocher des bureaux du journal, il fallut chercher un nouvel appartement et venir habiter la rue Logovka, au coin de l'impasse Goussieff, dans la maison Slivichanski. Ce logement était très incommode : chambres petites et mal distribuées ; mais comme ce changement s'était fait pendant l'hiver, il fallut supporter les inconvénients, à commencer par le mauvais caractère du propriétaire, un vieillard fort entêté dans ses idées singulières, et qui nous causa à tous deux de grands tourments. Mon mari me parla de ses difficultés avec ce vieillard agité dans sa lettre du 19 août. Au printemps de 1873, sur les conseils du docteur, je partis pour Staraïa Roussa, avec les enfants, pour leur faire prendre les bains salés qui leur avaient été si profitables l'année précédente. Il nous fut impossible de nous installer chez le bon prêtre, car sa propriété était louée, et nous nous logeâmes dans la mai-

son du vieux colonel Gribbe, qui était déjà en service du temps d'Arakschéeff.

Être séparé de sa famille était un supplice pour Fiodor Michaïlovitch, qui s'ennuyait beaucoup sans nous ; il vint nous voir quatre ou cinq fois au cours de l'été. En l'absence du prince Mestcherski, il fut obligé de prendre sur soi tous les soucis matériels du Journal, et de passer ainsi tout un été étouffant à Saint-Pétersbourg. Cette circonstance, déprimante pour son état nerveux, le rendit malade, de sorte qu'en automne il ressentit de la fatigue et rêva de reprendre son bien-aimé travail purement artistique.

En 1873, Dostoïewski, nommé membre de la Société des Amis de l'Éducation Religieuse et membre de la Société Slave de Bienfaisance, assistait aux séances de ces deux groupements. Ainsi notre cercle de connaissances s'élargit, et les amis de mon mari fréquentèrent la maison de plus en plus fréquemment. En dehors de Strakhoff, qui vint plusieurs années dîner chez nous le dimanche, Maïkoff nous visita très souvent pendant l'hiver, et V. S. Solovieff, qui venait seulement de terminer ses études, fut un des plus assidus. D'abord, il avait écrit à mon mari et vint nous voir sur invitation. Il produisit alors une charmante impression ; plus on le voyait, plus Dostoïevski éprouvait son charme, surtout en raison de son grand fonds de connaissances. Un jour, mon mari lui fit part du secret de son attachement pour lui :

— Vous me rappelez d'une manière étonnante un certain Chidlowski, qui a eu sur ma jeunesse une immense influence. Vous lui ressemblez à tel point par le visage et le caractère, que pour moi, en certains moments, son âme habite en vous.

— Est-il mort depuis longtemps ? demanda Solovieff.

— Non, quatre ans seulement.

— Alors vous pensez que pendant les vingt ans qui ont précédé sa mort, j'ai vécu sans âme ? demanda Vladimir Serguiéevitch en riant aux éclats.

En général, il était très gai ; il avait un rire communicatif. Mais quelquefois, par la faute de ses distractions, il lui arrivait des choses curieuses. Sachant que Dostoïewski avait cinquante ans, Solovieff supposait que sa femme devait être aussi âgée, si bien qu'un jour, comme on parlait du roman les *Hommes des Années* 40, de Pissemski, Solovieff s'adressa à nous en ces termes :

— Certainement, à vous, des gens des années 40, cela peut vous sembler etc...

A ces mots, Fiodor Michaïlovitch me taquina en riant :

— Entends-tu, Anna, Vladimir Serguiéevitch te range parmi les gens des années 40.

— Il ne se trompe pas du tout, j'appartiens aux gens des années 40, puisque je suis née en 1846 ! lui répondis-je.

Solovieff fut très confus de sa méprise ; et je crois bien qu'il me regarda pour la première fois, qu'il s'aperçut de la différence d'âge entre mon mari et moi. En parlant de son visage, Fiodor Michaïlovitch disait qu'il lui rappelait des tableaux qu'il aimait beaucoup, particulièrement *La tête du Christ jeune*, d'Annibal Carracci.

C'est de 1873 que datent les rapports de Dostoïewski avec Julie Denissovna Zassetski, fille du partisan Denis Davidoff. Elle venait à peine de fonder le premier asile de nuit de Saint-Pétersbourg (dans les locaux de la seconde division du régiment d'Ismaïloff) et, par l'entremise du Secrétaire de la rédaction du Grajdanine, elle invita mon mari à venir assister à la réception de son établissement pour les « sans asile ». Zassetski était « rodstokiste » et, sur son invitation, Dostoïewski avait plusieurs fois assisté aux réunions religieuses de lord Rodstok, et autres prophètes avancés de cette doctrine. Il avait beaucoup de considération pour cette femme, à cause de son esprit, de sa bonté peu ordinaire ; il la voyait souvent, et eut avec elle une correspondance assez suivie. Julie Denisssovna venait fréquemment chez nous, et je me liai d'amitié avec elle, car elle

était infiniment bonne et charmante. Elle prit une grande part à mon chagrin à la mort de mon mari.

En 1873, nous fréquentions souvent les Kachpiroff. Le mari, Vassili Vladimirovitch, le chef de famille, éditait le journal « Zaria » (l'Aurore) et sa femme, Sophie Serguiéevna, était rédactrice et directrice d'un journal d'enfants : *Les soirées en famille*. Mais les deux, mari et femme, nous étaient très sympathiques et Fiodor Michaïlovitch aimait à aller chez eux. Ils organisèrent en 1873 une soirée très intéressante, à laquelle assitaient un grand nombre de littérateurs. C'est là que le célèbre Pissemski lut le manuscrit de son roman *Mestchake* (les Petits Bourgeois) encore inédit. L'extérieur de Pissemski ne produisait pas une impression agréable : il était gros, assez gauche, mais il lisait à la perfection, faisant admirablement ressortir, presque plastiquement, les héros de son récit.

En 1873, Fiodor Michaïlovitch entra en liaison avec la famille Stakenschneider, dont le centre était Hélène Andréevna, la fille de l'architecte fameux. C'était une femme de grand esprit, possédant une forte culture littéraire. Elle réunissait chez elle, chaque dimanche, une société d'écrivains et de peintres. Elle était infiniment bonne pour mon mari et nous avions beaucoup d'amitié l'une pour l'autre. Dans le cours de ces années-là, je sortais peu, car nos enfants étaient petits encore, et il était dangereux de les laisser seuls avec la nourrice.

Fiodor Michaïlovitch me plaignait beaucoup de ne pouvoir m'absenter, et pendant l'hiver de 1873, il voulut à tout prix me voir prendre un abonnement à l'Opéra Italien où brillaient alors des célébrités : Scalecci, Patti, Volpini, Saleolari, Everardi, et d'autres. Ma place était dans la galerie, juste en face du grand lustre, de sorte que je voyais à peine ce qui se passait, et seulement sur le côté droit de la scène ; quelquefois je ne voyais que les pieds et alors je demandais à mon voisin : « Qui est donc en bottes jaunes, ou en bottines roses ? » Mais l'inconvénient de ma place ne m'empêchait cependant pas de jouir des voix exquises

des artistes. (La Patti, dans l'opéra « Dinorah » chantait comme le rossignol). Lorsque j'allais à l'Opéra, je n'avais pas lieu de m'inquiéter au sujet des enfants, car mon mari ne quittait pas la maison. Au moindre bruit, au moindre cri, il accourait auprès d'eux pour voir si rien n'était arrivé.

CHAPITRE VII

ARRIVÉE DE NEKRASSOFF

Les premiers mois de 1874 ne furent pas très agréables pour nous. Obligé par les affaires du Grajdanine de sortir par tous les temps, et d'attendre des heures entières dans la salle des correcteurs, qui était surchauffée, mon mari se refroidissait souvent. La toux légère dont il souffrait devint très aiguë, et la respiration pénible. Il dut consulter le professeur Kochlakoff, qui lui conseilla de se traiter par l'air comprimé, dans la clinique du docteur Simonoff, située rue Gagarine, où, trois fois par semaine, Fiodor Michaïlovitch vint passer deux heures sous une cloche. Ce moyen thérapeutique lui fut d'un grand secours, mais il lui prenait beaucoup de temps et fractionnait ses journées. Il était obligé de se lever de bonne heure, d'arriver à heure fixe, d'attendre les malades en retard qui devaient entrer sous cloche en même temps que lui, et cela faisait impression sur son humeur. Ses occupations au journal et sa maladie l'avaient empêché jusque-là d'entrer pour quarante-huit heures à la maison d'arrêt. A la fin, il s'entendit avec Koni, qui fixa la date de l'emprisonnement pour la deuxième quinzaine de Mars. Le 21 au matin, un officier de la police se présenta chez nous ; mon mari l'attendait ; ils se rendirent au palais de justice. Deux heures plus tard, j'allai au commissariat m'informer de l'endroit où mon mari devait être enfermé. Il fut écroué à la maison

d'arrêt de la rue Sennaïa (les Halles). Je lui apportai aussitôt une valise contenant du linge de nuit. C'était le bon temps ! On me laissa entrer immédiatement auprès de mon mari, que je trouvai dans d'excellentes dispositions d'esprit. Il me demanda si les enfants ne s'ennuyaient pas, me recommanda de leur donner des douceurs, et de leur dire qu'il était parti pour Moscou, chercher des jouets.

Lorsque j'eus mis les enfants au lit, je ne tins plus à la maison, et je sortis pour retourner auprès de mon mari ; mais comme il était tard, on ne me permit pas d'entrer, et je dus me borner à lui faire passer un pain frais et une lettre. J'eus beaucoup de peine de n'avoir pu le rassurer au sujet des enfants, je restai un bon moment devant la fenêtre et je l'aperçus bientôt, assis à table et lisant un livre. Je frappai doucement au carreau, Fiodor Michaïlovitch se leva aussitôt et me regarda en souriant de plaisir, puis il me fit un signe de la tête. A ce moment, un gardien s'approcha de moi et je dus me retirer. Je m'en allai chez Maïkoff, qui habitait non loin de là, et le priai d'aller voir mon mari le lendemain matin. Il fut assez aimable pour prévenir Solovieff, qui se rendit également à la prison. Le second jour, j'allai voir Fiodor Michaïlovitch deux fois ; le soir, je revins devant la fenêtre : il m'attendait. Enfin, le troisième jour, à midi, les enfants coururent à la rencontre du papa qui revenait de Moscou ! En route, il leur avait acheté des jouets. Il était très gai et dit qu'il avait passé son temps très agréablement. Son compagnon d'infortune, un ouvrier quelconque, dormait constamment et mon mari avait pu, sans être dérangé, relire *Les Misérables* de Victor Hugo, qu'il appréciait au plus haut point.

— C'est un bonheur pour moi qu'on m'ait mis aux arrêts, dit-il, sans cela je n'aurais jamais trouvé le temps de relire avec un violent intérêt ce magistral ouvrage.

Au commencement de 1874, Fiodor Michaïlovitch décida de quitter définitivement la rédaction du Gradjanine, et le dernier numéro qu'il signa parut en mars 1874. Il se sentait de nouveau attiré par son travail favori. De nouvelles

idées, de nouveaux types habitaient son cerveau, et il éprouvait la nécessité de les incarner dans une œuvre nouvelle. La question de savoir où publier le roman, au cas où le Messager Russe aurait déjà acquis tous les textes nécessaires pour l'année entière, devenait un souci pour lui, et en général il lui était toujours pénible de proposer son travail ; mais une heureuse circonstance vint nous épargner cette fois l'inquiétude.

Un matin d'avril, à l'heure de midi, la servante m'apporta une carte de visite où je lus : Nicolas Alexéievitch Nekrassoff. Fiodor Michaïlovitch était déjà habillé et il allait bientôt partir. On fit entrer le visiteur au salon pendant que je portais la carte à mon mari. Cinq minutes plus tard, s'excusant de l'avoir fait attendre, Dostoïewski priait le nouveau venu d'entrer dans son cabinet de travail.

L'arrivée de Nekrassoff, ami de jeunesse, puis ennemi littéraire de mon mari, m'intéressait beaucoup. Je me rappelai qu'on avait violemment pris à partie mon mari dans les *Contemporains*, pendant les années 60, quand il dirigeait le *Temps* et l'*Époque*. Il n'était pas rare non plus de lire dans les journaux plus récents des attaques peu amicales à l'adresse de Dostoïewski, de la part de Michaïlowski, Skabitchewski, Elisséeff et d'autres. Je savais aussi que depuis son retour de l'étranger, mon mari n'avait pas une seule fois rencontré Nekrassoff, dont la visite devait avoir une certaine importance. Ma curiosité était si grande que j'écoutai à la porte du cabinet qui donnait dans la salle à manger. A mon grand plaisir, j'entendis que Nekrassoff demandait à mon mari de collaborer aux Écrits de la Patrie, sous la forme d'un roman qui serait publié l'année suivante ; il lui proposait deux cent cinquante roubles par placard, alors que jusqu'à ce jour Dostoïewski n'en touchait que cent cinquante.

En présence de notre modeste mobilier, il est possible que Nekrassoff ait pensé que mon mari pouvait s'estimer heureux d'une telle augmentation d'honoraires, et qu'il donnerait immédiatement son consentement. Mais en

remerciant son ami, Fiodor Michaïlovitch ajouta :

— Je ne puis, Nicolas Alexéiëvitch, vous donner une réponse affirmative, et ceci pour deux raisons. Je dois d'abord demander au Messager Russe s'ils n'attendent pas une œuvre de moi. S'ils ont ce qui leur est nécessaire pour l'année, je me trouverais libre et pourrais vous promettre mon roman. Je suis un vieux collaborateur du Messager, et comme Katkoff a toujours agi envers moi avec beaucoup de délicatesse, il serait indigne de ma part de le quitter sans lui proposer d'abord mon travail. Nous serons fixés à ce sujet dans deux semaines au plus tard. Je dois aussi vous prévenir que je prends toujours une avance de deux ou trois mille roubles.

Nekrassoff donna son entier consentement.

— La seconde raison, continua Fiodor Michaïlovitch, est de savoir comment ma femme accueillera votre proposition. Elle est à la maison en ce moment et je vais lui demander son avis.

Sur ces mots, mon mari vint me trouver. Je me hâtai de lui dire :

— Pourquoi me consulter ? Il faut accepter, Fédia, accepte tout de suite !

— Accepter quoi ? me demanda-t-il tout étonné.

— Mais, mon Dieu, la proposition de Nekrassoff.

— Mais comment sais-tu qu'il m'a fait une proposition !

— J'ai entendu toute votre conversation, car j'étais derrière la porte.

— Ainsi tu as tout entendu ! Comment n'as-tu pas honte, Annetchka, s'écria-t-il avec chagrin.

— Il n'y a rien de honteux là-dedans ; tu n'as pas de secret pour moi, et d'ailleurs tu m'aurais tout raconté à l'instant ! Quelle importance cela peut-il avoir ? que j'aie écouté ? ce n'est pourtant pas une chose à cacher, c'est notre affaire à nous !

Il ne resta à mon mari qu'à se décroiser les mains devant

une telle logique. En rentrant dans son cabinet, Fiodor Michaïlovitch déclara :

— J'ai parlé à ma femme, qui consent à voir paraître mes romans dans les Écrits de la Patrie.

Nekrassoff fut quelque peu étonné que Dostoïewski eût besoin de l'assentiment de sa femme, et répondit :

— Je n'aurais jamais supposé que vous fussiez ainsi sous la pantoufle de votre épouse !

— Il n'y a pas de quoi s'étonner, dit Fiodor Michaïlovitch. Ma femme et moi vivons très amicalement. Je lui ai remis l'entière direction de mes affaires, et j'ai confiance en son esprit actif. Pourquoi ne pas lui demander conseil dans une affaire aussi importante que celle qui nous occupe en ce moment vous et moi ?

— Certainement, je comprends, fit Nekrassoff en changeant de conversation.

Il demeura encore à peu près vingt minutes et prit congé de mon mari sur des protestations d'amitié, le priant de bien vouloir le prévenir dès qu'il aurait reçu une réponse de Moscou.

Pour éviter tout retard, mon mari, au lieu d'écrire, partit pour Moscou vers la fin d'avril. Quand il apprit la proposition de Nekrassoff, Katkhoff consentit à donner le même prix à Dostoïewski ; mais quand celui-ci lui demanda une avance de deux mille roubles, Katkhoff répondit qu'ayant tout récemment dépensé une grande somme pour l'achat du roman de Tolstoï, *Anna Karenine*, la rédaction se trouvait un peu gênée. De cette façon la question du roman de Dostoïewski fut résolue en faveur de Nékrassoff.

CHAPITRE VIII

VOYAGE A L'ÉTRANGER

Après avoir passé un mois en famille à Staraïa Roussa, Dostoïewski retourna le 4 juin à Saint-Pétersbourg où il devait se préparer à partir pour Ems, sur les conseils du professeur Kochlakoff. A Saint-Pétersbourg, le prince Mestcherski, et quelqu'un de sa famille, conseillèrent à mon mari de ne pas aller à Ems, mais à Soden. Le docteur Von Bretzell, qui soignait mon mari, lui avait donné le même conseil. Toutes ces opinions l'indisposèrent tellement, qu'il résolut, en passant à Berlin, de s'adresser à une sommité médicale, le professeur Friedrich. Celui-ci l'ausculta deux minutes, lui appliqua le stétoscope sur la poitrine et lui donna finalement l'adresse du docteur Gutenberg, qu'il lui recommandait.

Accoutumé à l'examen attentif des docteurs russes, mon mari fut très mécontent de la négligence de l'illustre allemand.

Arrivé le 9 juin à Berlin, où il trouva toutes les banques fermées, Fiodor Michaïlovitch se rendit au musée royal pour voir les tableaux de Kaulbach sur lequel on écrivait beaucoup. Les œuvres de ce peintre ne lui plurent pas, il n'y voyait que froides allégories. En revanche, d'autres tableaux de ce musée, particulièrement ceux des anciens maîtres, produisirent sur lui une impression profonde ; il m'exprimait par lettre le regret que nous n'eussions pas

vu ensemble ces trésors de la peinture au moment de notre séjour à Berlin. A la demande de la propriétaire de notre maison, mon mari courut les magasins pour découvrir un châle en cachemire noir, semblable à celui qu'il m'avait acheté à Dresde. La chance le favorisa, car il trouva un superbe châle à bon marché. Il faut dire que mon mari s'entendait admirablement à ces choses-là, et que tous ses achats dénotaient toujours le meilleur goût.

Enchanté par la beauté de la nature pendant le trajet de Berlin à Ems, il m'écrivait : « Tout ce qu'on aperçoit est séduisant, tendre, fantastique, c'est ce qu'il y a de beau dans le monde : collines, montagnes, châteaux, villes, Marbourg, Limbourg aux tours splendides, succession étonnante de villes et de montagnes comme je n'en ai jamais vues. Jusqu'à Ems le train roulait sous un radieux soleil matinal. »

Il décrivait les beautés d'Ems avec un grand enthousiasme, qui tomba plus tard, lorsque l'ennui et la solitude commencèrent à le déprimer. Il descendit à l'hôtel, et le jour même il alla voir le docteur Orth pour qui il avait une lettre du docteur Bretzell. Orth l'examina attentivement, et diagnostiqua un catharre passager, mais il expliqua que c'était une affection sérieuse qui, négligée, pouvait empirer et devenir incurable. Il recommanda l'eau d'Ems, assurant au malade qu'au bout d'une cure de quatre semaines, il serait complètement rétabli.

Ce même jour, après de laborieuses recherches, Fedia découvrit deux chambres pour le prix de douze thalers par semaine. Pour un thaler et demi par jour, on lui offrait le petit déjeuner, le dîner, le thé et un léger souper.

Au sujet de la façon dont il passait son temps, Fiodor Michaïlovitch m'écrivait qu'il lisait seulement Pouchkine, lequel le remplissait d'enthousiasme :

« J'y trouve chaque jour quelque chose de nouveau ».

Dans sa lettre du 16 juin, il me disait :

« Hier soir, sur la promenade, pour la première fois j'ai

rencontré l'Empereur Guillaume : très haut de taille, un vieillard à l'aspect imposant. Ici, tout le monde se lève, même les dames. Tous se découvrent et s'inclinent : lui ne répond à personne, c'est à peine si parfois il agite un peu la main. Notre tsar, au contraire, salue tout le monde, ce que les Allemands apprécient beaucoup. On m'a raconté que les Allemands et les Russes, et principalement les dames du grand monde, cherchent par tous les moyens à se trouver sur son passage afin de s'asseoir devant lui. »

Très vite Fiodor Michaïlovitch eut l'ennui de sa famille, dont il ne s'était encore séparé jusqu'à ce jour que pour très peu de temps et même, en cas d'urgence, il avait toujours eu la possibilité d'arriver immédiatement auprès de nous. Son ennui augmenta encore du fait que mes lettres lui arrivaient irrégulièrement, et plus tard qu'il ne les attendait. Le sachant inquiet, j'allais moi-même porter le courrier à la poste, recommandant chaque fois au receveur de l'expédier séance tenante. Je lui montrai même une lettre de mon mari où il se plaignait du retard apporté aux envois à la poste de Roussa. Je le suppliai de ne pas retenir notre correspondance, mais tout fut inutile, on gardait nos lettres deux ou trois jours à Roussa, et ce n'est qu'au printemps de 1875 que nous apprîmes la raison de ce retard.

Après être resté trois semaines dans la maison Blücher, où la patronne le volait et voulait le faire monter au dernier étage, Fiodor Michaïlovitch vint habiter l'hôtel de la ville d'Alger, chambres 4 et 5. Là, il se sentit plus à l'aise parce que les chambres étaient plus élevées et que le balcon restait ouvert très tard dans la nuit. A Ems, Dostoïewski entra en relations avec quelques connaissances russes qui lui étaien très sympathiques : Koublitski, Stakenschneider, Monsieur X et la princesse Chelikoff qu'il avait rencontrée chez Katkoff. Cette bonne vieille princesse l'aida beaucoup à supporter l'ennui de la solitude par son naturel aimable et gai. Je lui étais très reconnaissante de son amabilité. Mais son ennui augmentait encore parce qu'il était privé du plaisir de se promener deux fois par

jour. Il lui était impossible de se mouvoir au milieu de la foule qui se pressait dans le petit parc des sources. Quant à aller dans la montagne, sa santé ne le lui permettait pas. Il était aussi tourmenté par la question de savoir comment nous allions subsister pendant l'hiver. L'avance assez grande qu'il avait reçue de Nekrassoff était épuisée : une partie avait servi à éteindre des dettes criardes, l'autre couvrait les frais du voyage à Ems. Demander une avance nouvelle avant d'avoir remis une seule ligne du roman était chose impossible. L'ensemble de ces détails et de ces soucis accablait mon pauvre mari, ses nerfs étaient ébranlés, peut-être aussi sous l'action de l'eau. Il passait dans le public pour le « bilieux russe », qui faisait des observations à tout le monde.

Les lettres sur les polissonneries et les discours des enfants le calmaient. « Tes anecdotes au sujet des enfants, ma bien chère Anna, me rajeunissent tout simplement, comme si j'avais été vous voir », m'écrivait-il en juillet. Dans cette même lettre, il me rappelait une lacune dans l'éducation de nos petits : « Ils n'ont pas de connaissances parmi les enfants, pas de petits camarades de leur âge ». Effectivement, parmi nos connaissances, il n'y avait pas d'enfants de l'âge des nôtres, et c'est seulement pendant l'été qu'ils trouvaient des amis dans la famille du prêtre Roumiantseff. En projetant ce voyage à l'étranger, nous avions pensé qu'après sa cure mon mari s'installerait quelque part pour une après-cure et que, s'il recevait de l'argent, il irait faire un tour à Paris.

Il me vint à l'idée de lui envoyer cinquante roubles et de lui demander de m'acheter de la soie à Paris, avec quoi je désirais confectionner une robe du soir nécessaire pour certaines circonstances de notre vie.

Mon envoi d'argent l'étonna. Sous l'influence d'une crise, ou par la faute d'une mauvaise explication de ma part, il m'avait mal comprise. Néanmoins, la pensée de satisfaire mon désir ne quittait pas son esprit. A Berlin il entra dans un certain nombre de magasins et me rap-

porta une magnifique pièce de soie. Il déclara cette acquisition à la douane, mais on ne prêta nulle attention à ses paroles. En revanche, dans l'espoir d'y trouver un objet prohibé, on examina avec le plus grand soin ses livres et ses carnets de notes.

Mon mari n'avait pas assez d'argent pour faire un voyage en France. Mais il ne put se refuser d'accomplir son plus cher désir, et il se rendit une fois encore dans sa vie sur la tombe de notre fillette aimée, notre Sophie, dont il conservait le souvenir au fond de son cœur. Il partit pour Genève, entra deux fois au cimetière des enfants de Plain Palais et me rapporta quelques petites branches des cyprès qui avaient poussé dans l'espace de six ans, à côté de la tombe de Sophie. Environ le 10 août, après avoir passé quelques jours à Saint-Pétersbourg, Dostoïewski revenait à Staraïa Roussa.

CHAPITRE IX

ÉTÉ ET HIVER A STARAÏA ROUSSA

Dans les lettres qu'il m'écrivit d'Ems, Fiodor Michaïlovitch se préoccupait de plus en plus des sérieuses difficultés qui nous attendaient dans un avenir assez rapproché. La situation était telle qu'il y avait effectivement de quoi se tourmenter, même pour nous qui avions vécu dans des conditions matérielles très dures. Je sais bien que Nekrassoff avait demandé à Fiodor Michaïlovitch son prochain roman pour les Écrits de la Patrie, et mon mari avait été lui-même très heureux de renouer connaissance avec Nekrassoff dont il appréciait le talent à un haut degré. Surtout nous étions ravis par l'espoir de toucher grâce à lui cent roubles de plus qu'au Messager Russe. Mais ce projet présentait un fâcheux inconvénient pour mon mari. Les Écrits de la Patrie! Le journal était d'opinions diamétralement opposées aux siennes ; et Dostoïewski avait soutenu dans *Le Temps* et l'*Époque* une polémique des plus aigres contre ce point de vue. Outre cela, il avait des ennemis littéraires dans la propre rédaction des Écrits : Michaïlovski, Skabitchewski, Elisseeff, et en partie Plechtchéeff, qui pouvaient exiger de mon mari qu'il exposât dans son roman des vues conformes à leurs tendances. En aucun cas Dostoïewski n'était disposé à céder, ou à abandonner ses fermes convictions. Les Écrits de la Patrie pouvaient aussi refuser ses idées personnelles. A la première dis-

cussion sur ce sujet délicat, il aurait retiré son roman, sans se soucier des conséquences désastreuses de son geste. Dans sa lettre du 20 décembre 1874, il m'écrivait, tourmenté par des pensées de cette sorte : « Maintenant, Nekrassoff peut m'ennuyer sérieusement si j'expose quelque chose contre leurs tendances... Mais quand nous devrions aller mendier, je ne cèderai pas d'un point ».

Qu'allions-nous devenir en cas de mésentente avec cette publication ? Cette idée nous tarabustait tous deux, sans compter que nous aurions à rendre immédiatement l'argent avancé, argent qui était presque entièrement dépensé. Rendre cette somme serait pour nous d'une difficulté terrible ! Restait encore l'inquiétude de savoir comment nous pourrions vivre en attendant que mon mari eût placé son roman. Pour celui-ci, il n'y avait guère que le Messager Russe, en raison de ses opinions.

A la recherche de différentes issues pour remédier à l'insuccès prévu, je résolus de diminuer nos dépenses domestiques dans la mesure du possible. Si simplement que nous vivions, nous avions besoin, en dehors des dettes et des intérêts, de trois mille roubles. Notre logement seul, pourtant très modeste, nous revenait à mille roubles avec les charges. J'imaginai de passer l'hiver à Roussa, d'autant plus qu'il était déjà entendu que nous revenions au printemps, tant le séjour était favorable à nos enfants.

Retourner dans la capitale pour huit ou neuf mois, dont un et demi se passerait à rechercher un logement et à préparer le départ, était somme toute une perte de temps, à un moment où Dostoïewski désirait achever le plus tôt possible son roman afin de se consacrer à la réalisation d'un rêve caressé depuis longtemps : la publication indépendante du *Journal d'un Écrivain*.

Sans même parler du logement économique de Roussa, des provisions deux fois moins chères qu'à Saint-Pétersbourg, il y avait d'autres frais en ville, qui n'existaient pas à la campagne. Question matérielle à part, j'étais person-

nellement séduite par l'idée de passer tout l'hiver dans cette tranquillité que nous aimions et dont nous nous souvenions toujours d'avoir joui en été. En hiver, mon mari appartenait peu à la famille, obligé qu'il était d'aller dans le monde, d'assister aux séances des Sociétés dont il faisait partie ; nous-mêmes devions beaucoup recevoir, et cela nous privait, les enfants et moi, de la présence de Fedia, qui, de son côté, se sentait très privé du bonheur de notre vie de famille. En restant à Roussa, nous étions du coup débarrassés de ce qui desservait la joie du foyer. Enfin, lorsque nous eûmes décidé de passer l'hiver loin de la capitale, je me mis en quête d'un logement. Rester où nous étions était impossible pour plusieurs raisons ; mais trouver un grand logement pour l'hiver était chose facile. Les villas, qui se louaient trois et même quatre cents roubles en été, on les pouvait avoir pour quinze à vingt roubles par mois en hiver. Mais sans mon mari, je ne pouvais rien décider de définitif. En traversant Saint-Pétersbourg, il pouvait avoir déjà retenu un logement, en sorte qu'il n'y aurait plus à organiser la vie d'hiver à Roussa. Dostoïewski arriva à la fin de juillet, après avoir passé deux ou trois jours à Saint-Pétersbourg, sans découvrir un logement, qu'il n'avait d'ailleurs pas beaucoup cherché, pressé qu'il était de revoir sa famille.

Quelques jours après son retour, la conversation tomba sur l'hiver et l'époque à laquelle il fallait quitter Roussa. Alors, sous la forme d'une simple proposition :

— Et si nous restions à Roussa ? dis-je.

Mais mon mari s'opposait vivement à ce projet.

La raison de son refus était très inattendue, mais très flatteuse pour moi. Mon mari soutint que je m'ennuierais à Roussa en vivant dans une solitude complète, comme nous le faisions en été.

— L'hiver dernier, dit-il, tu n'es pas sortie, et tu as été privée de tous les plaisirs ; cet hiver, avec l'aide de Dieu, le travail marchera bien, nous aurons plus d'argent, tu te feras des toilettes et nous irons dans le monde. J'ai

résolu cela avec fermeté. Ici, tu deviendrais tout à fait malade.

Je cherchai à le convaincre en lui laissant entendre que nous aurions à travailler durement pendant l'hiver, qu'il fallait continuer et terminer *l'Adolescent*, et qu'il ne saurait être question ni de toilettes ni de plaisirs.

— Tout cela ne me tente pas, et pour moi, l'essentiel c'est la vie tranquille, en famille, sans surprises désagréables, une vie comme nous menons ici.

J'ajoutai seulement que je craignais pour lui l'ennui d'être privé d'une société aimable et plaisante, mais qu'on pouvait parer à cet inconvénient s'il allait de temps en temps passer deux ou trois jours à Saint-Pétersbourg, pour voir ses amis. Les frais de voyage ne seraient pas énormes, et lui-même aurait ainsi la possibilité de renouveler ses impressions, sans risquer de rester en deçà du mouvement littéraire et artistique. J'énumérai ensuite tous les avantages matériels et les commodités qu'il y avait pour nous à hiverner à Roussa. Il fut charmé lui-même du tableau que je lui fis de notre future existence, laquelle lui permettrait de se consacrer entièrement à ses créations. Il doutait seulement qu'on pût trouver un bon logement pour l'hiver. Alors je lui proposai de visiter pendant une promenade la villa de l'Amiral Leontieff, qui allait être libre, et qu'on louait toujours pour la saison. Après la visite, la question était résolue. L'appartement du rez-de-chaussée, qui donnait sur la rue Ilinskaïa, très animée, plut beaucoup à Fiodor Michaïlovitch. Le prix de la location de la villa était de huit cents roubles pour la saison. Le logement, qui nous convenait, se composait de six grandes chambres pour une famille. Mais ce qui était le plus agréable à mon mari, c'est que son appartement (chambre à coucher et cabinet de travail) était séparé du nôtre par un salon à quatre fenêtres.

Grâce à cette disposition, les jeux et les cris des enfants ne le gênaient ni dans son travail ni dans son sommeil. Rien n'empêchait non plus les enfants de courir et de crier

autant qu'ils voulaient — ce que mon mari avait à cœur. Les personnes chargées de la gérance de la propriété nous louèrent la villa jusqu'au 15 mai de l'année suivante, à raison de quinze roubles par mois.

Cet hiver de 1874-75 est un de mes meilleurs souvenirs. Les enfants se portèrent admirablement — et l'on n'eut pas une seule fois besoin d'appeler un docteur, contrairement à ce qui se passait à Saint-Pétersbourg. Fiodor Michaïlovitch se sentait tout à fait bien ; sa toux avait diminué, sa respiration était plus profonde, la cure d'Ems avait eu de bons résultats. La tranquillité bienfaisante, la vie régulière et l'absence d'incidents imprévus, si fréquents en ville, tonifièrent les nerfs de mon mari ; les crises d'épilepsie devinrent plus faibles et plus rares. Aussi Fiodor Michaïlovitch se fâchait rarement, s'irritait peu, il était presque toujours d'un commerce agréable, très communicatif et joyeux. La maladie qui devait le conduire au tombeau six ans plus tard ne s'était pas encore déclarée ; il ne souffrait pas de l'asthme, et pouvait courir et jouer avec les enfants. Ceux-ci, nos amis de Roussa et moi-même, nous nous souvenons très bien de l'avoir vu s'amuser le soir, avec eux, aux sons d'un petit orgue qu'il avait acheté spécialement et qui enchante aujourd'hui ses petits-enfants ; nous nous souvenons de l'avoir vu danser avec nous tous quadrille, valse et mazurka. Mon mari aimait particulièrement la mazurka et il faut lui rendre cette justice qu'il la dansait en maître, avec entrain, comme un vrai polonais, et il fut très flatté quand un jour j'exprimai cette opinion devant lui.

Notre vie à Roussa était scrupuleusement réglée heure par heure, et nous observions avec conscience l'emploi du temps. Comme il travaillait la nuit, mon mari se levait à onze heures, venait prendre son café, appelait les enfants qui se hâtaient d'accourir joyeusement pour lui raconter ce qui s'était passé le matin et ce qu'ils avaient vu pendant leur promenade. En les regardant, mon mari paraissait ravi, et il bavardait avec beaucoup d'animation. Pour moi,

personne n'était capable de s'intéresser aux enfants comme mon mari, et personne ne savait comme lui les charmer par sa conversation.

Après le repas de midi, il m'appelait dans son cabinet et me dictait ce qu'il avait écrit pendant la nuit. Travailler avec lui était un plaisir pour moi, et je concevais beaucoup d'orgueil à l'aider, à être sa première lectrice, à entendre un récit inédit de la bouche même de l'auteur.

Selon son habitude, il dictait d'après ses notes ; mais, lorsqu'il était content, ou s'il doutait de son travail, il me lisait d'abord tout un chapitre et dictait ensuite. Et j'avais ainsi une meilleure impression du texte qu'après une dictée ordinaire.

J'ai quelques mots à dire au sujet de ce travail en commun. Dostoïewski travaillait la nuit, lorsque tout bruit avait cessé et que rien ne pouvait le distraire de ses pensées. Il me dictait chaque jour, de deux à trois heures, et ces moments sont restés pour moi les plus heureux de ma vie. Entendre avec toutes les intonations une page nouvelle de la bouche même de mon auteur favori, était pour moi un plaisir que je savourais avec plénitude. Quand il avait fini de parler, mon mari me disait toujours :

— Eh ! bien, qu'en penses-tu, Annette ?

— Je dirai que c'est beau, répondais-je. « C'est beau » signifiait pour lui que le morceau dicté était peut-être réussi, mais qu'il n'avait pas produit sur moi un effet particulier. Fiodor Michaïlovitch accordait une importance très grande à l'impression immédiate que je ressentais, et il était vrai presque chaque fois que les pages du roman qui m'avaient touchée, intéressée ou émue avaient la même action sur la majorité du public. De quoi mon mari se rendait compte à la suite des conversations qu'il avait avec certains lecteurs, ou d'après l'opinion des critiques. Toujours préoccupée d'être sincère, je n'exprimais ni louanges ni enthousiasme, lorsque cela ne venait pas du cœur, et mon mari se déclarait très heureux de ma franchise. Je ne lui cachais jamais mes impressions, et je me

souviens encore d'avoir beaucoup ri à la lecture des propos de Mme Kokhlakova, ou du général, dans l'*Idiot*, et de m'être moquée largement de mon mari au sujet du discours du procureur dans les *Frères Karamazoff*.

— Ah ! quel dommage que tu ne sois pas procureur ! Ton discours aurait envoyé les plus innocents au fin fond de la Sibérie.

— Ainsi, d'après toi, le discours du procureur est réussi ! demandait Fiodor Michaïlovitch.

— Très réussi, mais je regrette que tu n'aies pas choisi la carrière juridique. Tu serais maintenant général et, grâce à toi, je serais Madame la Générale, et non la femme d'un sous-lieutenant en retraite !

Lorsqu'il me dicta le discours de Fétioukovitch, il me posa la question habituelle. Je me rappelle lui avoir répondu :

— Et maintenant, je te dirai, mon très cher, pourquoi n'es-tu pas avocat ? Tu aurais blanchi comme neige le pire des assassins. Vrai, tu as manqué ta vocation. Mais Fétioukovitch te fait honneur !

D'autres fois il m'arrivait même de pleurer.

Je ne puis oublier le récit de la scène du retour d'Aliocha avec le petit, après les funérailles d'Iliouchetski ; j'étais si attristée que j'écrivais d'une main en essuyant mes larmes de l'autre. Fedia s'aperçut de mon émotion, s'approcha de moi et me mit un baiser dans les cheveux.

En général, je dois dire qu'il m'idéalisait et me supposait une plus grande intelligence de ses œuvres que je n'en montrais en réalité. Il était convaincu que je comprenais le côté philosophique de ses écrits. Un jour, aussitôt après la dictée d'un chapitre des *Frères Karamazoff*, je répondis à la traditionnelle question :

— Sais-tu que j'ai très peu compris à ce que tu m'as dicté. (Il était question du Grand Inquisiteur). Je pense que pour comprendre cela il faut connaître la philosophie mieux que je ne fais.

— Attends, dit mon mari, je te raconterai cela autre-

ment, et il employa pour le même récit des expressions qui étaient plus à ma portée.

— Maintenant, est-ce clair ? demanda-t-il ?

— Et maintenant ce n'est pas clair ! Oblige-moi à raconter et tu verras que je ne saurai pas le faire.

— Pas du tout, tu as compris si j'en juges par les quelques questions que tu m'as posées ; et si tu ne peux pas raconter, c'est par manque de style.

Je dirai à ce sujet que plus la vie s'avançait pour moi, avec toutes ses complications, plus large devenait le cadre des œuvres de mon mari, et plus vite j'arrivai à les comprendre.

Un jour, à Roussa, tandis qu'il me lisait le passage où la jeune fille se pend (l'*Adolescent*, première partie, chap. IX) mon mari s'écria brusquement :

— Ania, qu'as-tu ? Ma chérie, tu es toute pâle ; es-tu fatiguée ? te sens-tu mal ?

— C'est toi qui m'as effrayée, lui répondis-je.

— Est-il possible que cette lecture te produise une si forte impression ? Comme je le regrette, comme je le regrette !

Ce chapitre produisit aussi une violente impression sur Nekrassoff. A ce propos mon mari m'écrivit le 9 février 1875.

Je reviens à l'année 1874.

Quand il avait terminé sa dictée, Dostoïewski se mettait à lire (cet hiver-là il lisait le *Voyage du Moine Parfeni*) ou bien il écrivait des lettres, et quel que fût le temps, à trois heures et demie, il allait se promener dans les rues tranquilles et désertes de Roussa ; presque chaque fois il entrait chez Plotnikoff, où il achetait les hors-d'œuvre et les friandises à peine arrivés de Saint-Pétersbourg ; il achetait de tout, mais en petite quantité. On le connaissait et on le respectait dans la boutique ; et même quand il n'achetait qu'une demi-livre, et quelquefois moins, on s'empressait de lui montrer les nouveautés.

A cinq heures, nous dînions avec les enfants, et mon

mari était toujours d'une humeur charmante. Avant tout, la vieille Prokorovna lui apportait un verre de Vodka. (La vieille nourrice est décrite dans les *Frères Karamazoff*, et c'est dans sa boutique que Dmitri Karamazoff achetait des sucreries quand il allait à Moscou).

— Un petit verre, ma bonne Nianouchka ? proposait mon mari.

Elle buvait un petit verre et mangeait une croûte de pain au sel [1]. Le dîner se passait joyeusement, les enfants bavardaient sans cesse, mais nous ne parlions jamais devant eux de choses qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Après le café, mon mari passait encore une demi-heure avec eux ; il leur racontait des contes ou leur lisait les fables de Kriloff.

A sept heures, nous allions nous promener ensemble, et au retour nous ne manquions jamais de nous arrêter à la poste où l'on venait de faire le triage du courrier de Saint-Pétersbourg [2].

Mon mari recevait un courrier assez volumineux ; nous rentrions en hâte du bureau de poste à la maison pour lire les lettres et les journaux. A neuf heures, lorsque les enfants étaient couchés, Fiodor Michaïlovitch venait régulièrement auprès d'eux pour leur donner sa bénédiction et leur souhaiter bonne nuit ; puis il disait avec eux « Notre Père » la prière à la mère de Dieu et sa prière favorite : « Sainte Mère de Dieu, toute mon espérance est en toi, et je te prie de me garder sous ta protection ».

A dix heures, tout était tranquille dans la maison. Selon la coutume provinciale, chacun se couchait de bonne heure. Fedia allait lire les journaux dans son cabinet de travail;

1. Dostoïevski estimait beaucoup la nourrice pour l'amour qu'elle témoignait à son fils. Il me parlait d'elle dans toutes ses lettres ; il fit d'elle un personnage des *Frères Karamazoff*. On l'y voit sous l'aspect d'une vieille qui croit son fils mort parce qu'elle est sans nouvelles de lui.

2. En ce temps-là le train n'allait que jusqu'à Novgorod, d'où le courrier était transporté en voiture sur une distance de quatre-vingts kilomètres, dont quarante à travers le lac. Les facteurs n'apportaient la correspondance que le lendemain à domicile, mais en allant soi-même à la poste on avait les nouvelles le soir même.

et moi, fatiguée par les occupations de la journée et les cris des enfants, j'étais heureuse de m'asseoir au calme dans ma chambre et de faire des patiences ; j'en connaissais une douzaine.

Je me souviens avec attendrissement que mon mari venait plusieurs fois me raconter ce qu'il avait à peine lu dans le journal, ou simplement bavarder, et il m'aidait toujours dans ma patience. Il assurait que mon insuccès venait de ce que je laissais passer la chance ; lui, à mon grand étonnement, trouvait toujours les cartes nécessaires, mais non celles que j'avais choisies. Les patiences étaient assez compliquées, et il m'arrivait rarement de les réussir sans son secours [1].

A onze heures, il apparaissait à la porte de ma chambre, et cela signifiait qu'il était temps pour moi de me coucher. Alors je lui demandais de faire encore une patience, à quoi il consentait, et nous étalions les cartes ensemble. Enfin je me retirais dans ma chambre à coucher. Tout le monde dormait dans la maison, seul mon mari veillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

La première moitié de l'hiver, de septembre à mars, se passa le mieux du monde, et je ne me souviens pas que nous ayons jamais joui d'une aussi complète tranquillité. Il est vrai que notre vie était si monotone qu'un jour ressemblait à l'autre, que tous se fondaient en un seul, et que rien ne se produisit pour nous.

Au début de l'hiver, pourtant, un événement tragi-comique vint troubler pour quelques jours notre paix. J'avais appris que les marchands de la foire de Novgorod avaient reçu tout un assortiment de pelisses pour grandes personnes et pour enfants, et j'en parlai à mon mari, qui s'intéressa à la chose en me confiant que lui-même avait porté autrefois

1. A ce propos, dans la société composée en grande partie d'écrivains, où fréquentait mon mari, on ne jouait pas aux cartes. Pendant toute notre vie conjugale, mon mari joua une seule fois à la Préférence, chez mes parents, et bien qu'il n'eût pas touché une carte depuis dix ans, il joua adroitement et gagna quelques roubles à son adversaire, ce qui le rendit confus.

une touloupe et qu'il en achèterait une à notre Fedia. On nous montra dans une boutique une dizaine de vêtements, tous plus jolis les uns que les autres ; Fedia en choisit quelques-uns qu'on nous envoya pour les essayer. L'un d'entre eux, d'un jaune clair et portant des broderies sur le devant et sur les pans, plaisait beaucoup à Fiodor Michaïlovitch et allait admirablement à notre petit fils. Avec son haut bonnet de cocher, vêtu de sa touloupe et ceinturé de rouge, notre gros garçon aux joues rouges était une beauté. Nous commandâmes aussi un petit paletot élégant pour la fillette. Mon mari examinait ses enfants avec plaisir toutes les fois qu'ils allaient se promener. Mais cette satisfaction toucha bien vite à sa fin. Je remarquai un jour sur le devant de la touloupe jaune clair d'immenses taches de graisse, épaisses sur le cuir. Pourtant le petit n'avait pas pu se barbouiller ainsi pendant la promenade. Mais voici la cause de ce désastre : le mari de notre vieille cuisinière, qui était presque aveugle, restait toute la journée assis dans la cuisine. N'ayant pas trouvé de torchon après son repas, il s'était essuyé les mains sur la pelisse pendue à la cuisine, où elle séchait. Tout fut essayé pour enlever la tache de graisse, mais après chaque nettoyage elle était encore plus apparente et la belle pelisse fut endommagée. Cette aventure m'affligea beaucoup et il n'y avait pas moyen de se procurer une autre pelisse. Je me plaignis à la cuisinière qui ne savait pas surveiller sa cuisine ; et, furieuse, j'avais même envie de la mettre à la porte avec son mari maladroit, mais Fiodor Michaïlovitch prit sa défense et me ramena à la raison. Ainsi ce petit désagrément fut vite oublié.

La publication des *Possédés* et de *L'Idiot* ayant eu un excellent résultat, nous décidâmes de donner chaque année un volume de mon mari. Ce fut le tour des *Mémoires de la Maison des Morts*, qui depuis quelques années n'étaient plus en vente. De Roussa, je m'entendis avec l'imprimeur qui me fit envoyer placards et épreuves ; vers la mi-décembre la moitié du volume était déjà prête. En ce qui concerne la

vente d'une partie du tirage, je dus aller passer quelques jours à Saint-Pétersbourg, et laisser les enfants et le ménage à la charge de mon mari. Il eût été difficile de trouver un meilleur surveillant, tellement il se montrait tendre avec les petits. Me sachant inquiète à leur sujet, il m'écrivait chaque jour les moindres détails de leur vie.

Mon voyage fut un succès. Les libraires de la banlieue répondirent mal à mes avances, mais ceux de la ville m'achetèrent d'un seul coup sept cents exemplaires, payables, il est vrai, à terme, pour la plupart ; il me fut possible de régler l'impression et le papier, dont une partie nous avait été livrée à crédit. Je ne rapportais pas une bien grande somme à la maison, ayant acheté des jouets pour l'arbre de Noël et quelques livres que mon mari désirait depuis longtemps. Au retour, il fallut traverser en compagnie le lac Illmen gelé, ce qui raccourcissait le trajet d'une trentaine de kilomètres, mais nos traîneaux surchargés (on y était à trois) furent sur le point de tomber dans la partie non gelée de la Volkova. Les cochers se mirent à la recherche d'un chemin frayé et nous restâmes plus d'une heure au milieu des immenses amoncellements de neige, jusqu'au moment où les animaux intelligents nous conduisirent d'eux-mêmes sur la bonne route. Deux fois nous fûmes jetés hors des traîneaux, et il fallait rechercher nos paquets dans la neige, mais le voyage s'acheva heureusement.

CHAPITRE X

L'HIVER DE 1874.

Dans ce temps-là, été comme hiver, un incendie détruisait assez fréquemment une rue entière de Roussa. La plupart du temps, le malheur arrivait pendant la nuit, dans une boulangerie ou dans un établissement de bains. Peu de temps auparavant, disait mon mari, Orenbourg avait été anéanti de fonds en comble ; et cela nous inquiétait affreusement. Lorsqu'un incendie se déclarait, les trompettes sonnaient au haut du clocher de la cathédrale, et si l'incendie s'étendait, on les entendait au haut du clocher des églises les plus voisines. Mon mari savait qu'en temps ordinaire je n'avais peur de rien, mais il savait aussi que je perdais la tête à la moindre alerte, commettant alors les plus stupides maladresses. Comme il était très inquiet à ce sujet, il fut entendu une fois pour toutes, dès notre arrivée à Roussa, que l'un éveillerait l'autre aussitôt qu'il aurait entendu le tocsin. Habituellement, dès qu'il entendait la cloche, Fiodor Michaïlovitch me touchait doucement l'épaule et disait : « Réveille-toi, Ania, il y a un incendie quelque part. N'aie pas peur ; je t'en prie, je vais voir où est le feu. » Je me levais séance tenante, habillais les enfants endormis, leur mettais leurs bas, leurs chaussures et apprêtais leurs habits afin qu'ils n'eussent point froid au cas où il faudrait les emporter. Puis je prenais de grands draps, et dans l'un d'eux je rangeais aussi soigneusement que possible tous les vêtements

de mon mari, ses carnets de notes et ses manuscrits. Dans l'autre je mettais tout le linge qui se trouvait dans une armoire et dans la commode, ainsi que mes robes et le trousseau des enfants. Lorsque ces préparatifs étaient terminés, je me sentais tranquille, car le principal serait ainsi sauvé. Au début, je portais ces ballots dans le corridor, aussi près que possible de la porte, mais depuis le jour où mon mari, qui revenait de patrouille, les avait heurtés dans l'obscurité, aù risque de tomber, je les laissais dans nos chambres. Plus d'une fois Fiodor Michaïlovitch se moqua de moi, en me disant qu'il y avait un incendie à trois verstes de là, alors que j'avais déjà tout empaqueté. Mais quand il vit qu'il n'y avait pas moyen de me faire entendre raison sur ce point, et que de semblables préparatifs me tranquillisaient, il m'engageait à faire les paquets à chaque coup de tocsin, exigeant cependant que tous ses objets personnels fussent remis immédiatement à leurs places après l'alerte.

Je me souviens qu'au printemps de 1875, au moment de quitter nos quartiers d'hiver pour réoccuper la villa Gribbe, le gardien de la maison nous dit en nous faisant ses adieux :

— Ce qui me fait le plus de peine, c'est que votre Monsieur s'en aille.

— Pourquoi cela ? lui demandai-je, sachant que mon mari n'avait aucun rapport avec lui.

— Mais comment donc, Madame, aussitôt qu'un incendie est signalé et qu'on sonne à la cathédrale, votre Monsieur est déjà debout, éveillant le gardien : « Lève-toi, informe-toi ! il y a du feu quelque part ! » Si bien qu'en parlant de moi, le commissaire dit ceci : « On ne trouverait pas dans toute la ville de gardien aussi zélé que celui du général Leontieff. A peine a-t-on sonné qu'il est déjà sur sa porte ! » Mais maintenant, comment vais-je faire ? Comment ne pas regretter votre Monsieur !

Je transmis les compliments du gardien à mon mari qui me dit en riant aux éclats :

— Tu vois maintenant que j'ai un mérite dont je n'avais moi-même aucune idée.

Notre vie suivit son cours habituel ; le travail avançait d'une manière assez satisfaisante. Ce qui était très important pour nous car, au cours d'un voyage que Dostoïewski avait fait à Saint-Pétersbourg, et devant les heureux résultats de la première cure d'Ems, le professeur Kochlakoff lui avait conseillé vivement un nouveau séjour en Allemagne, afin de se guérir complètement. En avril 1875, il fallut s'occuper d'obtenir un passeport pour l'étranger. A Saint-Pétersbourg, voilà qui n'aurait présenté aucune difficulté, mais à Staraïa Roussa, mon mari devait demander cette pièce au gouverneur de Novgorod. Afin de connaître la marche à suivre et le prix du document, j'allai voir l'officier de police de Roussa. A l'époque, c'était le colonel Gotski, un homme assez négligent, selon la rumeur, et toujours en visite chez les propriétaires du voisinage. Sur présentation de ma carte, il me fit entrer tout de suite dans son cabinet, me pria de m'asseoir dans un fauteuil et me demanda la raison qui m'amenait chez lui. Puis il chercha quelque chose dans un tiroir de son bureau et me tendit un cahier assez volumineux, revêtu d'une couverture bleue. Je l'ouvris et, à mon grand étonnement, je lus ceci : *Affaire concernant le sous-lieutenant en retraite F.-M. Dostoïewski, placé sous surveillance secrète et demeurant provisoirement à Roussa.*

J'examinai quelques feuilles et je me mis à rire :

— Ainsi, nous sommes sous votre surveillance éclairée, et vous, sans aucun doute, savez tout ce qui se passe chez nous ? Voilà une chose à laquelle je ne m'attendais pas.

— Oui, je sais tout ce qui se passe dans votre famille, me dit avec importance cet officier de police. Je puis dire que jusqu'à maintenant, je suis fort satisfait de votre mari.

— Puis-je transmettre ce satisfecit à Fiodor Michaïlovitch ? lui demandai-je d'un ton moqueur.

— Même je vous prierai de lui dire qu'il se conduit admirablement et que je compte bien qu'il ne me créera aucun ennui par la suite.

De retour à la maison, je rapportai à mon mari les paroles

de l'officier, amusée par l'idée qu'un homme comme Dostoïewski pût être sous la surveillance d'un sbire stupide. Mais il fut profondément affecté par la nouvelle que je lui communiquai.

— Combien de personnages nuisibles à la société n'ont-ils pas perdu de vue ! Et ils me soupçonnent, ils me surveillent, moi, un homme dévoué corps et âme à l'empereur et à la patrie ! Quelle offense !

C'est grâce au bavardage de cet officier de police que nous fûmes mis au courant de cette situation singulière, mais très triste pour nous ; nous apprîmes donc enfin la cause, jusqu'alors inexpliquée, du retard apporté à mes lettres pour Ems, que je portais moi-même à la poste. Il en était de même des lettres que mon mari écrivait à Roussa. Pendant ce temps, Fiodor Michaïlovitch ne recevait pas en temps voulu les nouvelles qu'il attendait, devenait inquiet et souffrait de crises d'épilepsie, comme on le voit par sa lettre du 23 mai 1874. Tout était clair, notre correspondance attendait le bon vouloir de cet homme qui courait des bordées de plusieurs jours.

Cette surveillance exercée sur ma correspondance avec mon mari, et, probablement, sur toute sa correspondance, se prolongea pendant les années qui suivirent, nous apportant à tous deux de grands sujets d'inquiétude ; mais se débarrasser de cette incommodité était chose impossible. Dostoïewski lui-même ne souleva pas la question. Et pourtant, de hautes personnalités politiques l'avaient assuré que, du moment qu'il lui était permis de publier le *Journal d'un Ecrivain*, toute surveillance de police devait être levée. Elle n'en continua pas moins jusqu'en 1880. Enfin, au moment des fêtes de Pouchkine, Fiodor Michaïlovitch eut l'occasion de parler de cette affaire à une personne haut placée, qui donna l'ordre de mettre fin à cette censure.

CHAPITRE XI

1875 — VOYAGE A EMS.

Au commencement de février, Dostoïewski dut aller passer deux semaines à Saint-Pétersbourg. L'objet principal de ce voyage était une visite à Nekrassoff, avec lequel il voulait s'entendre au sujet de la publication de son roman. Il avait aussi à consulter le professeur Kochlakoff avant de partir pour Ems, où il espérait se guérir définitivement.

Le lendemain de son arrivée dans la capitale, mon mari était on ne peut plus inquiet, car on l'appelait au commissariat de police. Comme il n'avait pas pu se lever assez tôt pour répondre à la convocation (neuf heures du matin) il se rendit au commissariat pendant la journée et, n'ayant trouvé personne, il dut y retourner dans la soirée. On l'avait fait venir au sujet de son passeport, qui n'était valable que pour un laps de temps déterminé, et on lui demandait de présenter un passeport authentique, chose qu'il ne possédait pas. Dostoïewski expliqua au commissaire qu'il vivait avec cette pièce provisoire depuis 1859, qu'on lui délivrait un passeport pour l'étranger sur présentation de ce document et que jamais personne ne lui avait demandé autre chose. Je rappellerai ici sa lettre du 7 février 1875 : « Le commissaire adjoint commença aussi à discuter et dit : « Nous ne vous délivrerons pas de passeport, voilà tout ; nous devons observer la loi. » — « Alors que dois-je faire ? » — « Montrez-nous un passeport permanent. » — « Où le

prendrai-je ? » — « Ce n'est pas notre affaire !... » Et la discussion de continuer ainsi. Ah ! que de préjugés nichent encore dans ce peuple ! Tout cela simplement pour « poser » devant un « écrivain » ! Enfin je m'écriai : « Il y a à Saint-Pétersbourg vingt mille personnes sans passeport et vous retenez un homme très connu . » — « Nous savons cela, nous le savons trop bien que vous êtes un homme connu dans toute la Russie, mais nous respectons la loi ! Du reste, à quoi bon vous inquiéter, demain ou après demain, à la place de votre passeport, nous vous donnerons un certificat ; est-ce que cela ne vous est pas égal ? » — « Eh ! Diable, que ne l'avez-vous dit tout de suite, au lieu de faire des histoires ! »

En fin de compte, après ce débat inutile, on conserva son vieux passeport jusqu'à son départ pour l'étranger, et on le lui renouvela, mais on ne lui en établit pas un nouveau. Que d'émotions inutiles !

C'est avec un sentiment de réel plaisir que mon mari me fit part dans ses lettres de son amicale rencontre avec Nékrassoff et surtout de l'enthousiasme de ce dernier après la lecture de la fin de *l'Adolescent* (première partie). « Nekrassoff avait lu toute la nuit tellement il avait été intéressé : « ce que mon âge et ma santé n'auraient pas dû me permettre... Et quelle fraîcheur que la vôtre ! » C'est la scène dernière, avec Lisa, qui l'a le plus frappé. « Une telle fraîcheur, à votre âge, est très rare, et il n'y en a de semblable chez aucun écrivain ! Dans son dernier roman, Tolstoï répète à peu près ce que j'ai lu de lui auparavant, seulement, avant c'était meilleur ! » Il trouve que le récit de la scène du suicide est « le sommet de la perfection » Imagine-toi que les deux premiers chapitres lui plaisaient beaucoup, et que de tous les chapitres, c'est le huitième qui est le plus faible : « il y a beaucoup de faits, dit-il, qui lui sont extérieurs ». C'est vrai, à la lecture des épreuves, c'est ce huitième qui me plaît le moins, et je l'ai beaucoup élagué. »

De retour à Roussa, mon mari me raconta en détail la conversation qu'il avait eue avec Nekrassoff, et je pus me

convaincre de la joie qu'il avait à renouer amitié avec un camarade de jeunesse. Mais l'impression qu'il avait ressentie en se retrouvant avec d'autres personnalités du monde littéraire était moins agréable. Somme toute, son séjour de deux semaines dans la capitale lui avait laissé le souvenir d'une grande agitation, doublée de fatigue, et il était extrêmement ravi de se retrouver au sein de sa famille, de nous retrouver tous en bonne santé, et très heureux.

A la fin du mois de mai, Dostoïewski retourna pour quelques jours à Saint-Pétersbourg et partit de là pour l'étranger. Cette fois il allait à Ems avec peu de plaisir, et il m'avait fallu beaucoup insister auprès de lui pour qu'il ne passât pas l'été sans faire de cure. Son ennui avait pour cause ma santé un peu chancelante, car j'étais une fois de plus dans une « situation intéressante ». Ainsi, à ses préoccupations habituelles s'ajoutait une inquiétude à mon sujet.

Vers la fin de son séjour, un petit événement faillit entraîner pour nous un grand malheur. Je reçus le 23 juin une lettre de Saint-Pétersbourg dans laquelle on m'apprenait que le *Messager de Pétersbourg* avait parlé d'une « sérieuse maladie de Dostoïewski. » N'ajoutant pas foi à cette nouvelle, je me précipitai au Salon de Lecture des *Eaux Minérales*, recherchai le journal de la veille, numéro 159, et je lus les lignes suivantes dans la chronique :

« Nous apprenons que notre célèbre écrivain, F.-M. Dostoïewski est sérieusement malade ! »

On peut imaginer l'effet d'une pareille nouvelle sur moi ! Je pensai aussitôt que Fiodor Michaïlovitch avait subi une double crise d'épilepsie, dont les conséquences étaient une attaque de nerfs ou quelque chose d'affreux. Désemparée, je me hâtai d'envoyer un télégramme. En attendant la réponse, je fis mes préparatifs de départ à la maison, ayant décidé de laisser mes enfants chez nos bons amis les Roumiantseff. Ceux-ci me déconseillaient le voyage, mais je ne pouvais supporter la pensée de rester, et, sachant mon mari peut-être en danger de mort, de ne pas être auprès de lui. A six heures, heureusement, on m'apporta une

réponse rassurante. J'imagine avec terreur ce qui aurait pu m'arriver en cours de route, dans ma situation, et dans l'état d'inquiétude où je me trouvais au sujet de mon bien aimé mari et de mes enfants. Mais le Tout-Puissant nous préserva du malheur ! Il ne me fut pas possible de savoir qui avait communiqué au journal cette nouvelle sans fondement, nouvelle qui fut pour nous un martyre de quelques heures.

Mais en dehors des soucis que nous lui donnions, mon mari en avait d'autres au sujet de son roman qui n'avançait pas, et qu'il ne pouvait terminer pour le moment fixé. Je lis dans sa lettre du 13 juin : « Ce qui me tourmente le plus, c'est que mon travail ne progresse pas ; jusqu'à maintenant je n'ai encore rien fait, je m'inquiète, je doute, et je n'ai pas le courage de m'y mettre. Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut écrire une œuvre littéraire, ce n'est pas sur commande, ni sous la férule, mais avec le temps et la volonté. Pourtant, il me semble enfin que je vais bientôt entreprendre un véritable travail. Quel en sera le résultat ? Je l'ignore. Dans mon ennui, je risque d'en gâter l'idée même. »

Outre cela, mon mari était très préoccupé par la question du logement pour l'hiver. Bien que nous eussions admirablement vécu à Roussa, il nous était difficile d'y passer un deuxième hiver, et cela d'autant plus qu'au début de 1874, Dostoïewski avait dessein de mettre à exécution son cher et vieux projet de publier le « Journal d'un Écrivain. »

Devait-il se mettre à la recherche d'un logement à son passage à Saint-Pétersbourg ; ou bien fallait-il rentrer avec toute la famille et descendre d'abord à l'hôtel ? Chacune de ces deux solutions avait ses inconvénients ; mais j'étais prête à partir pour Saint-Pétersbourg au moment du retour de mon mari, et à chercher avec lui un domicile pour l'hiver. Mon mari s'opposa à ce projet et résolut de passer lui-même deux ou trois jours dans la capitale, puis de revenir à Roussa si ces recherches étaient infructueuses.

CHAPITRE XII

1875 — LA PETITE SOURIS.

Pendant notre séjour à Staraïa Roussa, l'humeur de Dostoïewski fut toujours égale et joyeuse, comme on le peut voir par une plaisanterie qu'il me fit.

Un jour de printemps, en 1875, je le vis sortir de sa chambre, l'air assez renfrogné. Inquiète, je lui demandais des nouvelles de sa santé.

— Je me porte admirablement, répondit-il, mais il vient de m'arriver une assez triste histoire : il y avait une petite souris dans mon lit. Je me suis réveillé avec la sensation que quelque chose me courait le long de la jambe ; j'ai aussitôt rejeté la couverture et j'ai aperçu une petite souris. C'était dégoûtant (et il fit une grimace de dégoût). Il faudrait bien chercher dans le lit.

— Absolument, lui répondis-je.

Fiodor Michaïlovitch alla prendre son café dans la salle à manger. J'appelai la femme de chambre et la cuisinière. A nous trois, nous nous mîmes à retourner le lit en tous sens, enlevant les couvertures, les draps, les oreillers. Le linge fut changé, mais on ne trouva rien. Nous déplaçâmes les tables et les étagères le long des murs, afin de découvrir le trou de la souris.

Quand il entendit le bruit que nous faisions, mon mari m'appela, et, comme je ne venais pas, il m'envoya chercher par l'un des enfants. Je répondis que je viendrais dès que

nous aurions remis de l'ordre dans la pièce. Alors Fiodor Michaïlovitch m'appela avec autorité dans la salle à manger, où je vins immédiatement.

— Alors quoi ? Avez-vous trouvé la souris ? demanda-t-il avec le même air de dégoût.

— Où la trouver ? elle s'est sauvée ! De plus, il n'y a aucun trou dans la pièce. Elle a dû venir de l'antichambre.

— Premier avril, Annetchka, premier avril ! s'écria-t-il.

Un doux et joyeux sourire éclairait tout son visage. Il s'était souvenu de la coutume qui veut que l'on mystifie ce jour-là, et voulait s'amuser à mes dépens.

Pour une fois, je tombai dans le piège, ayant oublié la date. Ainsi nous gardâmes l'habitude de nous mystifier mutuellement le premier avril, et les enfants prirent une grande part à ce jeu.

Naissance d'Aliocha. — Retour à Saint-Pétersbourg.

A son retour d'Ems, le 6 juillet 1875, Dostoïewski resta deux ou trois jours à Saint-Pétersbourg, mais, en si peu de temps, il lui fut difficile de trouver un appartement commode ; après en avoir visité plusieurs, il renonça à ses recherches et partit pour Roussa, car il était impatient de revoir sa famille. Quand il fut parmi nous, ayant changé d'idée, nous résolûmes d'attendre la naissance d'un nouvel enfant à la campagne. Nos vieux propriétaires, qui aimaient beaucoup nos enfants, nous engageaient à ne pas les emmener au milieu de l'été. Mon mari consentit à rester avec plaisir, d'autant plus qu'il trouvait ainsi la possibilité de travailler tranquillement à son roman, sans se passer de ma collaboration, avant et après mes couches. Il fallait se mettre à l'ouvrage avec ardeur si nous voulions, à notre arrivée à Saint-Pétersbourg, demander à Nekrassoff une somme à valoir sur les droits de *l'Adolescent*. L'argent nous était

très nécessaire pour notre installation. Tout allait bien. Mon mari se sentait complètement guéri ; les enfants grandissaient, et depuis le retour de Fiodor Michaïlovitch, je ne sentais plus cette appréhension de la mort que j'avais toujours à l'approche de la délivrance.

Un mois s'écoula dans cette grande quiétude, et le 10 août, le bon Dieu nous envoya un deuxième petit garçon que nous appelâmes Alexis, bien que ce nom n'existât pas dans notre famille. Notre bonheur ne connut pas de limites, et comme la venue au monde s'était passée sans beaucoup de douleurs pour moi, je fus bientôt sur pied et repris ma place de sténographe auprès de mon mari.

Le mois d'août fut beau. Avec septembre commença ce qu'on appelle l' « été des vieilles femmes », d'une façon calme et chaude. Mais vers le 15, redoutant un changement de température, nous décidâmes de partir. Le voyage s'annonçait difficile. La rivière Polisti était à peu près à sec, et le bateau ne s'arrêtait plus dans la ville, mais dans le lac Illmen, en face du village d'Oustriki, à dix-huit verstes de Roussa. Par un matin assez chaud, nous quittâmes la maison en une longue caravane. Dans la première voiture se tenaient le papa et les deux aînés. J'avais pris place avec le bébé et la nourrice dans la seconde, et dans une troisième, sur une montagne de malles, de sacs et de paquets, était juchée la cuisinière. Tous, nous étions joyeux ; de temps en temps Fiodor Michaïlovitch arrêtait les chevaux pour demander si tout allait bien, et il était heureux d'assurer qu'il se trouvait dans le ravissement auprès de ses enfants.

Nous arrivâmes à Oustriki au bout de deux heures et demie, mais une petite déception nous attendait là, sur laquelle nous n'avions pas compté. Le bateau de la veille avait emmené une telle foule de passagers que le capitaine, qui supposait que l'affluence serait moindre le lendemain, avait décidé de laisser passer un jour entre deux services. Il n'y avait rien à faire, et nous dûmes passer la nuit à Oustriki.

Quelques paysans vinrent nous proposer de loger chez

eux. Mon mari choisit la maison qui lui parut la plus propre, et toute notre famille y entra. Je demandai à la patronne combien elle nous prendrait pour la nuit, à quoi elle répondit avec amabilité : « Soyez tranquille, Madame, nous ne demanderons pas trop, et je suis sûre que vous ne vous offenserez pas ». La chambre était d'une grandeur moyenne, avec un très large lit, en travers duquel on pouvait coucher les enfants ; je décidai de dormir sur des tabourets rapprochés, mon mari sur un vieux divan qui, par sa forme, lui rappelait sa jeunesse. Quant aux servantes, on promit de les installer dans le foin.

Comme nous voyagions en « propriétaires » avec des provisions de bouche, notre cuisinière se mit à préparer un dîner sur-le-champ. Pendant ce temps, nous allâmes tous nous promener et nous nous assîmes au bord du lac, sur des couvertures de voyage. (Nous avions même apporté le nouveau-né, qui dormit au grand air). La journée se passa agréablement. Mon mari, qui était très gai, s'amusait et courait avec les enfants. J'étais aussi très contente que nous eussions pu faire assez convenablement cette longue route. Après le dîner, comme la nuit tombait rapidement, la famille se coucha au grand complet. A huit heures du matin, quelqu'un vint nous dire qu'on apercevait la fumée du bateau. Nous avions une heure et demie pour refaire les bagages et habiller les enfants. Mais quand je voulus régler la dépense, la patronne fut introuvable et son fils vint toucher l'argent à sa place. A le juger par son visage tuméfié, il était facile de voir qu'il aimait la vodka. Il avait fait son compte, mais de façon si compliquée que je n'y comprenais rien. Nous devions quatorze roubles et des kopecks : deux roubles pour une poule, deux roubles de lait et dix roubles de chambre ! Je me fâchai et me mis à éplucher cette note, mais le fils de la paysanne ne voulait rien rabattre et menaçait de garder nos malles si je ne le payais pas. Certes, je lui remis ce qu'il demandait, mais je ne me retins pas de le traiter de voleur.

Pendant ce temps, le bateau s'était rapproché ; il s'arrêta

bientôt à une demi-verste du rivage, en sorte qu'il fallait le joindre en barque. En arrivant au bord du lac, nous remarquâmes que les barques étaient rangées à dix pas de la grève, et que les paysans retiraient leurs chaussures pour entrer dans l'eau. De robustes paysannes nous portèrent sur leur dos. On peut imaginer la crainte que nous ressentions au sujet des petits. Mon mari fut transporté le premier (il put recevoir les enfants qui criaient et pleuraient de peur) et moi la dernière, enfin ce fut le tour du bébé. Une fois dans la barque, je me demandai comment nous allions nous y prendre pour monter sur le pont avec un petit sur les bras, mais le capitaine nous envoya aussitôt un matelot qui porta tous les enfants. Pendant ce temps, nos bagages étaient arrivés dans une barque conduite par le fils de la logeuse.

La journée était splendide ; les eaux du lac, d'un vert d'émeraude, rappelaient la couleur des lacs suisses. Pas le moindre roulis. Nous restâmes sur le pont tout le temps du voyage, qui durait quatre heures.

Arrivés à Novgorod à trois heures, nous allâmes directement à la gare, après avoir laissé nos bagages aux camionneurs du port. Comme je n'avais pas grande confiance dans la servante, je les vérifiai moi-même quand on les apporta : nous avions deux grandes valises de cuir, une noire et une jaune, et quelques sacs de voyage. A sept heures, un employé me conseilla de prendre nos billets et de faire enregistrer les bagages avant l'arrivée du public. Je me présentai au guichet et pris nos billets. En me retournant vers l'homme, je lui indiquai nos deux grands valises et les deux gros sacs qu'il fallait enregistrer. Tout à coup, à mon grand étonnement, l'employé me dit en désignant la valise noire :

— Ce n'est pas à vous, Madame ; il n'y a pas longtemps qu'un autre voyageur me l'a donnée en garde.

— Comment pas la mienne, c'est impossible ! m'écriai-je en examinant la valise.

Hélas ! bien qu'elle fût absolument semblable à la nôtre par la forme et les dimensions, il n'y avait pas de doute,

c'était la valise d'un autre voyageur. On voyait même sur le couvercle des initiales à moitié effacées.

— Mon Dieu, mais alors où donc est notre valise ? Cherchez-la, dis-je au gardien.

Il me répondit qu'il n'y en avait pas d'autre. J'étais au désespoir, car c'est dans cette valise que se trouvaient la plupart des objets personnels de mon mari, ses vêtements, son linge et, ce qui était plus grave, le manuscrit de *l'Adolescent* qu'il devait porter le lendemain aux Ecrits de la Patrie pour toucher la somme qui nous était si nécessaire. Ainsi, non seulement le travail des deux derniers mois était perdu, mais il était même impossible de refaire ce texte, car les notes de Dostoïewski se trouvaient aussi dans cette valise, et sans elles on ne pouvait rien entreprendre. Il fallait recommencer par le plan ! Je me représentai immédiatement et parfaitement l'étendue du désastre. Affolée, je courus dans la salle d'attente où mon mari se trouvait avec les enfants. En voyant ma figure défaite, Fiodor Michaïlovitch craignit qu'il ne fût arrivé quelque chose au bébé que la nourrice tenait dans ses bras, dans la pièce réservée aux Dames. Je lui racontai ce qui venait d'arriver en trouvant à peine mes mots. Fiodor Michaïlovitch fut véritablement consterné ; il pâlit et dit doucement :

— Oui, c'est un grand malheur ; qu'allons-nous faire maintenant ?

— Sais-tu, m'écriai-je tout à coup, c'est cette canaille de fils qui, par vengeance, n'a pas amené notre valise sur le pont parce que je l'ai appelé voleur !

— Tu as raison, dit mon mari ; mais on ne peut pas laisser cette affaire ainsi, il faut essayer de retrouver la valise ; elle n'a pas pu disparaître comme cela ! Voilà ce que nous allons faire : tu vas partir pour Saint-Pétersbourg avec les enfants, car il n'est pas possible de rester ici à l'hôtel avec eux et la nourrice ; l'argent ne suffirait pas. Moi je resterai, et demain j'irai voir Lerche (le gouverneur de Novgorod que Dostoïewski connaissait). Je lui demanderai de me faire accompagner par un agent de police et je retournerai par le bateau

à Oustriki. Si le bonhomme a gardé la valise chez lui, il la rendra sûrement par peur d'une perquisition. Mais toi, au nom du ciel, calme-toi, regarde à quoi tu ressembles ! Epargne-toi pour le petit. Va te laver à l'eau froide et reviens près de nous immédiatement !

J'allai faire un peu de toilette, mais j'étais complètement désespérée, et je me rendais responsable de ce malheur, m'accusant de n'avoir pas veillé sur le plus précieux de nos bagages. Par ma faute, deux mois de travail étaient perdus ! « Mais j'ai bien regardé, j'étais certaine que c'était bien notre valise, me disai-je. Fallait-il vraiment une telle coïncidence ! Je restais debout dans la salle des bagages, appuyée à un pilier, et les larmes roulaient sur mes joues. Une pensée me vint tout à coup à l'esprit : « Et si notre valise avait été tout simplement oubliée sur le débarcadère ? Dans ce cas, on l'aurait mise de côté. Pourquoi ne pas s'en informer ? Je m'adressai au gardien et lui demandai s'il consentait à courir jusqu'au débarcadère où devait se trouver notre valise. Au cas où on refuserait de lui remettre l'objet, je le priai de dire que le propriétaire se présenterait le lendemain en personne.

Le gardien me répondit qu'il ne pouvait pas s'absenter, il était de service. Alors, sans plus réfléchir, je me décidai à retourner au port moi-même. Apercevant deux voitures de place dans la cour de la gare, je criai : « Qui peut me conduire au débarcadère ? Un rouble cinquante aller et retour ! » Le premier me fit savoir qu'il n'était pas libre ; l'autre, un gaillard de dix-neuf ans, consentit. Il faisait déjà sombre dans la ville au moment où je sautai dans la voiture. Tandis que nous roulions au milieu des passants, à la lueur des lanternes, j'étais encore à l'aise, mais quand nous eûmes traversé le pont de la Volkova et tourné vers la droite, le long des grands hangars obscurs, je commençai de frémir. Dans le noir, au fond des baraques et des constructions. je devinais des êtres cachés ; il me semblait que deux loqueteux couraient après nous. Le cocher donna des rênes et mit le cheval au galop. En vingt minutes, nous fûmes au débar-

cadère. Je descendis de voiture, courus vers la passerelle où se trouvait le bureau de la navigation fluviale. Tout était sombre, et l'on pouvait penser que le gardien dormait. Je me mis à frapper de toutes mes forces à une cloison, puis à une autre, ensuite à la fenêtre ; je criai à tue-tête : « Gardien, ouvre-moi, ouvre tout de suite ! » Au bout de cinq minutes, comme j'étais déjà désespérée et sur le point de retourner dans la voiture, j'entendis tousser un vieillard. Puis une voix :

— Qui frappe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ouvre, grand'père, ouvre vite, m'écriai-je, comprenant que je parlais à un vieillard. On a oublié ici une grande valise noire et je viens la chercher.

— Oui, elle est ici, dit le vieux en faisant glisser la cloison à travers laquelle on livrait les bagages. En même temps, il poussait ma valise sur la passerelle.

On peut imaginer facilement la joie extraordinaire qui me remplit le cœur.

— Grand'père, porte ma valise dans la voiture, je te donnerai un bon pourboire !

Mais le vieux ne m'entendit pas, ou bien, par crainte de l'humidité du soir, il referma aussitôt la cloison. L'endroit était plongé dans l'obscurité. Je tirai à moi la valise qui était très lourde ; elle pouvait peser cinquante kilos, puis je revins en courant auprès du cocher qui se refusait à quitter son siège :

— Vous voyez vous-même dans quel endroit nous sommes ; si je descends de voiture quelqu'un fera partir mon cheval.

Je retournai sur mes pas, saisis la valise par la poignée et la traînai sur le sol en m'arrêtant à chaque pas. Comme un fait exprès, la passerelle était très longue, mais j'arrivai au bout. Le cocher sauta de son siège et chargea le colis à l'intérieur de la calèche, et je dus m'asseoir sur la valise, bien résolue à ne pas m'en séparer si quelques vagabonds tombaient sur nous. Le jeune homme se mit à fouetter son cheval qui partit au pas de course. Des silhouettes entrevues

en passant crièrent à notre passage. Un quart d'heure plus tard nous nous trouvions sur la place de la Foire où il n'y avait plus de danger. Mon cocher, devenu plus courageux, se mit à me raconter la frayeur qu'il avait eue : « Je voulais m'en aller, dit-il, mais je craignais de vous laisser là. Deux voyous se sont approchés de moi et m'ont interrogé ; j'ai répondu que j'avais amené un moujik. Quand ils vous ont entendu crier avec quelqu'un, ils sont partis. »

Je le suppliai d'aller plus vite, car je venais seulement de m'apercevoir que le temps avait passé depuis mon départ, et je pensais que Fiodor Michaïlovitch devait être mort d'inquiétude. Ne me voyant pas revenir, mon mari était entré dans la salle réservée aux Dames, et, ne m'y trouvant pas, il avait laissé les enfants à la nourrice et s'était mis à ma recherche. Il avait interrogé les gardiens, essayant de savoir si l'un d'eux m'avait vue ; on lui apprit qu'une dame avait pris un izvostchik et qu'elle était partie dans telle direction. Fiodor Michaïlovitch était au désespoir, car il ne comprenait pas où j'avais pu aller si tard. Pour m'apercevoir plus vite, il sortit sur le perron. De loin je lui criai :

— Fedia, c'est moi, j'ai la valise !

Fort heureusement, l'entrée de la gare était assez obscure ; car le spectacle d'une dame assise sur une valise, et la valise elle-même placée sur le siège, n'avaient rien de bien esthétique.

Quand mon mari eut entendu le récit de l'aventure, il demeura effrayé et me traita de folle.

— Mon Dieu, mon Dieu ! criait-il, pense un peu à quels dangers tu as échappé ! En voyant qu'un simple izvostchik conduisait une dame, les voyous qui vous poursuivaient pouvaient se jeter sur toi, te voler, te frapper, te tuer ! Que serions-nous devenus, et moi, et les enfants ! Dieu t'a préservée à cause de nos petits anges ! Ah ! Ania, Ania ! ta vivacité exagérée ne nous apportera un jour rien de bon !

(Dostoïewski nommait vice, et il me le rappelle quelque part dans une lettre, cette vivacité ou cette chaleur, le pouvoir enfin de prendre en une seconde une résolution quel-

conque et de la mettre à exécution sans penser un instant aux conséquences qu'elle pouvait entraîner). Mais il se calma peu à peu, et ce même soir nous partions pour Saint-Pétersbourg où nous arrivâmes sans encombres.

J'ai raconté cet épisode pour montrer à quelles difficultés et à quels désagréments l'on était exposé à cette époque dans un tout petit voyage comme celui de Staraïa Roussa.

1876-1879. — *Une plaisanterie.*

Le souvenir de ce qui arriva le 18 mai 1876 me remplit encore souvent d'effroi aujourd'hui. Les Écrits de la Patrie publiaient cette année-là le nouveau roman de Sophie Smirnoff sous le titre *Forces du Caractère*. Dostoïewski était un ami de Sophie Ivanovna Smirnoff, dont il appréciait le talent littéraire. Comme il s'intéressait à son dernier ouvrage, il me demanda de lui procurer les livraisons du Journal au fur et à mesure de leur mise en vente. Je choisissais toujours les quelques jours de répit, pendant lesquels il se reposait un peu après avoir travaillé au *Journal d'un Écrivain*, et lui apportais les Écrits de la Patrie. Comme on ne donnait en lecture le nouveau fascicule que pour deux ou trois jours seulement, je priais mon mari de se hâter afin de rendre la livraison à la bibliothèque en temps utile et sans payer d'amende. Il en fut ainsi pour le numéro d'avril. Dostoïewski lut le roman et me dit que notre chère Sophie Ivanovna (je l'aimais beaucoup aussi) avait admirablement dépeint l'un des personnages masculins de son ouvrage. Ce même soir, mon mari étant allé à une réunion quelconque, je me mis à lire à mon tour *Forces du Caractère* aussitôt après avoir couché les enfants. Ce roman contient, par parenthèse, une lettre anonyme adressée au héros par un fripon. En voici le texte :

Cher Monsieur et très honoré Piotre Ivanovitch,

Je ne suis assurément pas connu de vous, mais comme je

partage vos sentiments, je me permets de vous adresser ces quelques lignes. Votre noble caractère m'est parfaitement connu, et mon cœur se serre à la pensée que, sans égard pour votre honorabilité, une certaine personne qui vous touche de très près vous trompe indignement.

Séparée de vous par un millier de verstes au moins, elle déploie ses ailes comme une colombe heureuse pour s'envoler vers le ciel, et ne veut pas revenir dans la maison paternelle. Vous lui avez donné la liberté pour votre perte et la sienne, elle se trouve dans les griffes d'un homme qu'elle craint, mais qui la charme par son extérieur flatteur ; il lui a volé son cœur, et elle ne voit plus que par ses yeux. Ainsi, ses petits enfants lui deviennent indifférents, s'il ne lui adresse pas un mot affectueux.

Vous voudriez savoir qui est ce scélérat : je ne vous dirai pas son nom, mais observez vous-même qui vient chez vous le plus souvent, faites attention aux *brunets*. Quand vous verrez un *brunet* sur le point de franchir le seuil de votre maison, soyez sur vos gardes.

Il y a longtemps que ce brunet se met en travers de votre chemin, seulement vous ne pouviez pas deviner.

Rien ne m'incite à vous découvrir ce secret si ce n'est votre nature élevée. Si vous ne me croyez pas, regardez un peu qui se trouve dans le médaillon que votre femme porte sur son cœur. »

(Une personne véritablement dévouée qui vous sera éternellement inconnue).

Je dois avouer avant tout que j'étais d'excellente humeur à ce moment. Mon mari n'avait pas eu de crise depuis longtemps ; les enfants se portaient le mieux du monde, nos dettes s'effaçaient peu à peu et le *Journal d'un écrivain* connaissait le succès. Toutes choses qui me soutenaient et faisaient impression sur mon caractère et mon humeur joyeuse. Et voilà que brusquement, sous le coup de la lettre anonyme que je venais de lire, l'idée polissonne me vint à l'esprit de la recopier et, après avoir supprimé deux ou trois phrases et changé le nom, de l'envoyer à mon mari. Je supposais qu'il avait lu cette lettre dans le roman de Sophie Smirnoff la veille au soir, qu'il devinerait immédia-

tement la plaisanterie et que nous en pourrions rire ensemble. En même temps je pensais qu'il pouvait aussi prendre la chose au sérieux ; et dans ce cas il était intéressant pour moi de voir comment il allait se comporter après lecture d'une lettre anonyme : me la montrerait-il, ou la jetterait-il au panier ? Sitôt dit, sitôt fait, selon mon habitude !

Tout d'abord, je voulus écrire de mon écriture, mais comme je recopiais chaque jour le texte sténographié du Journal, pour mon mari, ma manière lui était trop connue. Il fallait donc pousser la plaisanterie plus loin et employer un stratagème ; alors je me mis à recopier la lettre en usant d'une écriture différente et plus belle que celle qui lui était familière. Cela fut pourtant assez difficile, et je noircis plusieurs feuilles de papier avant d'obtenir une lettre convenable que je portai à la poste le lendemain.

Cette lettre nous parvint dans la journée avec le courrier habituel.

Ce jour-là, Fiodor Michaïlovitch, qui avait été retenu, revint à la maison juste à cinq heures, et comme il ne voulait pas faire attendre les enfants, il changea rapidement de costume et, sans même regarder les lettres, vint se mettre à table.

Les enfants furent bruyants pendant le dîner. Mon mari était de bonne humeur, il parlait beaucoup et riait en répondant aux questions des petits. Après le repas, un verre de thé à la main, il s'enferma comme à l'ordinaire dans son cabinet de travail pendant que j'accompagnai les enfants dans leur chambre. Dix minutes plus tard, je pouvais juger de l'effet produit par ma lettre anonyme.

J'entrai dans le cabinet de travail et m'assis près du bureau à ma place habituelle, amenant à dessein la conversation sur un sujet qui devait provoquer les réponses de mon mari. Mais il se taisait opiniâtrement, et arpentait la pièce à pas lourds. Je m'aperçus qu'il était ému et j'eus pitié de lui aussitôt. Afin de rompre le silence, je demandai :

— Pourquoi es-tu si sombre, Fedia ?

Il me regarda avec colère, fit encore deux fois le tour de la

chambre et s'arrêta devant moi ; il me touchait presque.

— Tu portes un médaillon ? demanda-t-il, à voix étranglée.

— J'en porte un.

— Montre-le-moi.

— Pourquoi ? Tu l'as déjà vu tant de fois !

— Mon-tre-moi-ce-mé-dail-lon ! cria-t-il de toute la force de sa voix.

Je compris que ma plaisanterie était allée trop loin, et, pour calmer mon mari, je déboutonnai le col de mon corsage. Mais je n'eus pas le temps de prendre moi-même le médaillon. Ne maîtrisant plus sa colère, Fiodor Michaïlovitch s'élança sur moi et tira violemment sur la chaîne très fine qu'il m'avait achetée à Venise ; elle se brisa du coup et l'objet lui resta dans les mains. Il courut à son bureau et se pencha pour ouvrir le médaillon. Ne sachant où presser le ressort, il le retourna longtemps dans tous les sens. Je voyais ses mains trembler, et le médaillon prêt à lui échapper. Fiodor Michaïlovitch me faisait pitié, et je regrettais ce que j'avais fait. Je m'adressai à lui sur un ton amical, et lui proposai d'ouvrir le médaillon, mais il refusa mon aide avec colère. Enfin il trouva le ressort, ouvrit le médaillon et aperçut d'un côté le portrait de notre Liouba et de l'autre le sien. Tout à fait confus, il continuait pourtant à examiner les portraits sans dire un mot.

— Eh ! bien, qu'as-tu trouvé, Fedia, sot que tu es ? comment as-tu pu croire une lettre anonyme ?

— D'où sais-tu qu'il y a une lettre anonyme ?

— Comment d'où ? C'est moi-même qui te l'ai envoyée !

— Comment toi-même ? qu'est-ce que tu racontes, c'est invraisemblable !

— Je vais te le prouver tout de suite.

J'allais à l'autre table sur laquelle se trouvait la livraison des Écrits de la Patrie, d'où je tirai les quelques feuilles sur lesquelles je m'étais exercée la veille.

Mon mari en laissa tomber ses bras d'étonnement.

— Et c'est toi qui as composé cette lettre ?

— Je ne l'ai pas composée du tout, je l'ai simplement recopiée dans le roman de Sophie Ivavnova. Tu l'as lue hier soir, j'ai pensé que tu devinerais tout de suite !

— Où et comment veux-tu que je me souviennes ! Toutes les lettres anonymes sont écrites de la même manière. Seulement, je ne comprends pas pourquoi tu me l'as envoyée.

— J'ai simplement voulu faire une plaisanterie !

— Est-ce qu'on peut plaisanter de cette façon ? Vois comme j'ai souffert de cela pendant une demi-heure !

— Qui pouvait savoir que tu es ainsi, un véritable Othello ! et que sans penser à rien « tu grimperais au mur ! »

— Dans ce cas-là on ne raisonne pas. On voit bien que tu n'as éprouvé ni véritable amour ni vraie jalousie.

— J'éprouve jusqu'à ce jour l'amour vrai, mais ce que je ne connais pas c'est la vraie jalousie, et c'est toi le coupable ! Pourquoi ne m'as-tu pas trompée ? dis-je en riant afin de dissiper le nuage et désorienter son humeur. Je t'en prie, trompe-moi une fois. Bien que je sois meilleure que toi, je ne te toucherais même pas, mais à elle, la scélérate, je lui crèverai les yeux !

— Tu ris de tout, Annetchka, dit-il, à voix fautive. Pense au malheur qui pouvait arriver ! Sache donc que dans ma colère j'aurais pu t'étrangler. Ah ! On peut répéter : Dieu a eu pitié de mes enfants ! Pense aussi que si je n'avais pas trouvé mon portrait dans le médaillon il me serait resté un doute pour toute la vie sur ta fidélité, et toute ma vie j'en aurais souffert. Je t'en supplie, ne plaisante plus sur de tels sujets ; dans la fureur je ne puis répondre de moi !

Pendant la conversation j'éprouvais une sensation désagréable dans les mouvements du cou. Je portai mon mouchoir à l'endroit douloureux, et nous vîmes qu'il était taché de sang. A la vue du sang, mon mari fut désespéré.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Annetchka, ma chérie, pardonne-moi, je t'ai blessée, cela te fait mal ! Dis-moi, tu souffres beaucoup ?

Je le calmai en l'assurant qu'il n'y avait là aucune bles-

sure, que ce n'était qu'une égratignure qui disparaîtrait le lendemain. Ce n'était pas la plaisanterie qui le troublait, mais bien son propre emportement. Toute la soirée se passa en excuses, en regrets et en tendresses. De mon côté j'étais heureuse que cette farce stupide se fût terminée agréablement. Je me repentais sincèrement de l'avoir fait souffrir et je me fis le serment de ne plus m'amuser de cette façon avec lui, ayant appris par l'expérience jusqu'à quelle rage pouvait aller mon bien-aimé mari dans un accès de jalousie.

J'ai conservé, depuis le 18 mai 1876 jusqu'à aujourd'hui, le médaillon et la lettre anonyme.

CHAPITRE XIII

A LA RECHERCHE D'UNE VACHE.

Nicolas Petrovitch Wagner, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, passa l'été de 1876 à Staraïa Roussa avec sa famille. Il vint nous voir avec une lettre de J. P. Polonski et produisit sur mon mari une excellente impression. Les deux hommes se virent fréquemment, et Dostoïewski montra beaucoup d'intérêt pour cette nouvelle connaissance : Wagner était un homme assez fantasque, très adonné au spiritisme.

Le professeur me rencontra un jour dans le parc et me dit :

— Eh ! bien, Fiodor Michaïlovitch m'a bien étonné hier.

— Comment cela ? lui demandai-je avec curiosité.

Le soir, en me promenant, comme je me proposais d'entrer chez vous, j'ai rencontré Fiodor Michaïlovitch à la croisée des chemins et lui ai demandé : Vous allez vous promener, Fiodor Michaïlovitch ?

— Non, répondit-il, je suis sorti pour affaire.

— Puis-je vous accompagner ?

— Venez si cela vous chante, me répondit-il d'un ton peu engageant.

Il avait l'air préoccupé et ne semblait pas vouloir soutenir la conversation. Nous marchâmes jusqu'à la première croisée de chemins. Une bonne femme venait à notre rencontre. Votre mari lui demanda :

— Dis-moi, petite tante, n'aurais-tu pas aperçu une vache brune, par hasard ?

— Non, petit père, je n'ai rien rencontré, répondit-elle.

Cette histoire de vache brune me parut étrange, et je la mis sur le compte de la croyance populaire d'après laquelle on peut juger du temps qu'il fera le lendemain par la rencontre de la première vache qui rentre des champs. Je pensai que Fiodor Michaïlovitch était désireux de connaître le temps qu'il ferait aujourd'hui. Mais quand nous eûmes traversé un autre croisement, votre mari adressa la même question à un gamin que nous rencontrâmes. N'y tenant plus, je me tournai vers lui :

— Pourquoi, diable, avez-vous besoin d'une vache brune, Fiodor Michaïlovitch ?

— Comment pourquoi ? je la cherche.

— Vous la cherchez ? fis-je tout étonné.

— Bien sûr, je cherche notre vache, elle n'est pas revenue des champs. Toute la maison est partie à sa recherche, et j'y vais aussi de mon côté.

Alors seulement je compris pourquoi il regardait si attentivement dans les fossés de chaque côté de la route, et pourquoi il était si distrait.

— Qu'est-ce qui vous a donc tellement étonné, demandai-je à Wagner ?

— Comment peut-il en être autrement ? me répondit-il. Un grand artiste du verbe, dont l'esprit et l'imagination sont constamment occupés par les idées les plus élevées, et qui s'en va tout à coup par les rues à la recherche d'une vache quelconque...

— Vous ignorez, cher Monsieur, que Fiodor Michaïlovitch n'est pas seulement un écrivain de talent ; c'est aussi un tendre père de famille pour lequel tout ce qui se passe dans la maison a une grande signification. Si donc notre vache n'était pas rentrée hier au soir, nos enfants, et particulièrement le plus petit, seraient restés sans lait, ou bien ils auraient eu celui d'une vache inconnue et peut-

être malade, voilà pourquoi mon mari est parti à sa recherche !

Il faut ajouter que nous n'avions pas de vache à nous ; mais à notre arrivée à Roussa, les paysans des environs essayèrent par tous les moyens de nous louer une vache maigre avec l'espoir de la voir revenir bien nourrie pour l'automne. Cela ne nous coûtait pour l'été que dix ou quinze roubles, mais sous engagement de payer quatre-vingt-dix roubles si la vache était rendue malade ou en mauvais état. Trois ou quatre fois par saison la vache ne revenait pas du pâturage ; aussitôt, toute la maisonnée, à l'exception de la nourrice et du dernier né, se mettait à sa recherche dans les différentes rues. Mon mari, qui prenait tellement à cœur les joies et les ennuis de la famille, nous aidait toujours dans ces occasions et il lui arriva deux ou trois fois de ramener lui-même la vache et de la conduire à l'étable. La tendre attention que ce bon père montrait pour sa famille me touchait au plus haut point.

CHAPITRE XIV

HIVER DE 1876

Le cercle des connaissances mondaines de mon mari s'agrandit considérablement pendant l'hiver de 1876. On le recevait partout à bras ouverts, car on l'estimait grandement, non seulement à cause de son esprit et de son talent, mais aussi pour la bonté qu'il montrait dans les moments de chagrin de chacun.

Pour mon compte, je pris la décision de ne pas aller dans le monde cet hiver-là. Je me sentais, en effet, très fatiguée à la fin des journées par la rédaction du Journal d'un écrivain, les soins du ménage et le souci que me donnaient nos enfants ; le soir, je ne désirais que me reposer, ou bien lire un ouvrage intéressant ; et je craignais aussi de faire triste figure dans le monde. Aussi bien, je n'avais aucun regret de ne pas me montrer dans la société. Depuis notre retour en Russie, nous avions contracté certaines habitudes qui se prolongèrent jusqu'à la mort de mon mari. Comme il était assez peiné de voir que je ne l'accompagnais pas, et qu'il voulait quand même me donner une satisfaction, car il pensait que je m'ennuyais à la maison, il me racontait tout ce qu'il avait vu ou entendu, il me nommait les personnes avec lesquelles il s'était entretenu et me répétait ce qu'on avait dit. Ses rapports étaient si attrayants et si pleins d'intérêt, il me tenait au courant de façon si heureuse que ses récits remplaçaient pour moi les sorties et que j'attendais avec impatience son retour d'une soirée quelconque. Il rentrait d'habitude à une heure

ou un peu plus tard. Le thé était toujours préparé pour son retour. Il se déshabillait, mettait son large pardessus d'été en guise de robe de chambre, buvait un verre de thé bien chaud et se mettait à raconter les détails de sa soirée. Ces récits avaient beaucoup de charme pour moi, aussi était-il attentif à ne rien passer sous silence et me rapportait toutes ses conversations.

Je lui demandais régulièrement : « Qu'est-ce qu'elle t'a dit et qu'est-ce que tu lui as répondu ? » Lorsqu'il rentrait ainsi, il ne se mettait plus au travail, mais comme il avait l'habitude de se coucher tard, nous bavardions souvent jusqu'à cinq heures du matin ; à la fin, il me forçait à m'endormir en me prévenant que j'aurais mal à la tête et qu'il me raconterait le reste le lendemain. Souvent il se vantait devant moi d'avoir dirigé une discussion littéraire ou politique. D'autres fois, il me faisait part d'une incorrection qu'il avait commise en ne reconnaissant pas ou ne voulant pas reconnaître une personne, et toujours il me demandait mon opinion pour réparer le malentendu ou l'offense. Fiodor Michaïlovitch se plaignait quelquefois ouvertement de certaines personnes qu'il accusait d'être injustes envers lui, de chercher à le blesser ou à piquer son amour-propre. Il faut dire très sincèrement que les hommes de sa profession, même ceux qui avaient de l'esprit et du talent, s'en prenaient à lui assez souvent et lui lançaient de petites pointes acérées pour lui faire entendre que son talent n'avait aucune valeur à leurs yeux. Les uns, par exemple, ne parlaient jamais à mon mari de sa nouvelle œuvre, comme pour ne pas l'offenser par de dures appréciations ; et pourtant ils savaient parfaitement qu'il n'attendait d'eux ni louanges ni compliments, mais leur véritable opinion, afin de savoir s'il était parvenu à développer dans son roman l'idée qu'il avait conçue. A une question directe de Dostoïewski : « l'Ami avait-il lu le dernier chapitre du roman » (même un mois après sa publication) ? L'ami répondait que ses enfants s'étaient emparés du livre et l'avaient prêté, mais qu'on mettait le roman très haut. Cet homme savait

bien que Fiodor Michaïlovitch ne se souciait pas du tout de l'opinion de la verte jeunesse, qu'il attendait la sienne propre et qu'il lui était pénible de savoir que *l'ami* s'intéressait si peu à ce qu'il écrivait qu'il n'avait pas trouvé le moyen de le lire, pendant un mois.

Je me souviens qu'un écrivain rencontra mon mari dans le monde et lui expliqua qu'il avait enfin réussi à lire son roman *l'Idiot*, lequel lui avait plu, mais qu'il y trouvait une certaine inexactitude. (Le roman avait paru cinq ans auparavant).

— En quoi consiste l'inexactitude, demanda Dostoïewski, supposant qu'elle résidait dans l'idée ou dans le caractère des héros du roman.

— J'ai habité Pavlovsk cet été, répondit l'interlocuteur ; et, en me promenant avec mes filles, nous avons cherché cette luxueuse maison de campagne, dans le goût des chalets suisses, où vous faites vivre l'héroïne du roman, Aglaé Epantchine. Excusez-moi, mais une semblable maison de campagne n'existe pas à Pavlovsk.

Comme si, dans ses romans, Fiodor Michaïlovitch était obligé de représenter une maison de campagne réelle et non imaginée.

Un autre homme de lettres expliqua un jour comment il avait lu à deux reprises, avec une grande curiosité, le discours du procureur dans les Frères Kamarazoff, mais la seconde fois à haute voix, et la montre en main.

— Mais pourquoi la montre en main ? demanda mon mari étonné.

— Vous dites dans le roman que le discours dura tant de minutes. J'ai voulu vérifier. Or, vous êtes loin du compte. Ce n'est pas tant de minutes...

D'abord mon mari pensa que le discours du procureur avait si vivement intéressé l'écrivain qu'il l'avait relu comme on fait souvent pour une chose qui étonne. Mais la raison était différente et elle avait si peu de signification qu'on pouvait la mentionner dans la seule intention d'offenser ou de bafouer Dostoïewski. De tels rapports entre

mon mari et ses contemporains étaient très fréquents. Certes, il ne faut voir là que des blessures faites à son amour-propre, indignes d'écrivains de talent, mais elles agissaient pernicieusement sur les nerfs de mon bien-aimé malade. Je me fâchais souvent contre ces méchantes personnes et j'avais une tendance, qu'on me pardonne si je me trompe, à expliquer ces incartades blessantes par « l'envie professionnelle » qui, il faut rendre cette justice à mon mari, n'exista jamais dans son cœur. Il reconnaissait toujours le talent dans l'œuvre d'un écrivain, et il lui importait peu que son interlocuteur ou son correspondant fût différent de lui par l'opinion.

J'étais toujours très intéressée lorsque Fiodor Michaïlovitch décrivait à ma demande les toilettes féminines qu'il avait vues dans un salon ; quelquefois il désirait me voir porter une robe qui lui avait plu.

— Sais-tu, Ania, disait-il, elle portait une splendide toilette, la façon en était des plus simples : la robe relevée et rassemblée à droite, le derrière allongé jusqu'à terre, mais ne traînant pas ; à gauche, j'ai oublié, il me semble qu'elle était aussi relevée. Il faut te faire une robe pareille. Tu verras comme elle t'ira bien.

Je lui promis de m'y mettre, quoique d'après la description de mon mari, il eût été difficile de composer une robe convenable.

Il se trompait aussi dans les couleurs, nommant des nuances dont le nom a disparu de l'usage, comme par exemple *massaca*, et il me disait que cette couleur se marierait au teint de mon visage, que je devais songer à une toilette de cette couleur. Je voulus lui faire plaisir et demandai dans plusieurs magasins de l'étoffe massaca ; les marchands ne me comprenaient pas. J'appris d'une vieille femme que massaca voulait dire lilas foncé et qu'on tapissait autrefois à Moscou les cercueils de velours de cette couleur. Il se peut que le massaca convienne à certains visages, même au mien, mais il ne me fut pas possible d'avoir une robe lilas foncé, et de contenter le désir de

mon mari. Je le savais toujours heureux de me voir en jolie toilette et bien coiffée ; son rêve était que je fusse bien mise, ce dont il se montrait plus satisfait que moi-même. Mais nos affaires d'argent étaient toujours en si mauvais état qu'il n'y avait pas lieu de penser à la toilette. Pourtant, chaque fois qu'il avait l'occasion, même contre mon désir, de me rapporter de jolies choses de l'étranger, mon mari était ravi. A chacun de ses voyages à Ems, il faisait des économies pour pouvoir revenir avec un cadeau. Un jour il me rapporta un splendide éventail d'ivoire, d'un travail remarquable ; une autre fois, de ravissantes jumelles de théâtre en émail bleu, puis une parure : broche, bracelet et boucles d'oreilles. Il choisissait longuement ces bibelots, les examinait, les essayait sur soi et était extraordinairement content lorsque les cadeaux me plaisaient. Sachant combien il éprouvait de plaisir à me les faire, je les recevais toujours en manifestant une grande joie, bien qu'un peu chagrinée de voir qu'il achetait des choses plus jolies qu'utiles. Je me souviens qu'ayant reçu un jour de l'argent de Katkoff, il m'acheta, dans un des meilleurs magasins de Moscou, une douzaine de chemises à douze roubles pièce ; il faut bien avouer que je reçus ce cadeau avec un faux enthousiasme. Comment pouvait-il dépenser tant d'argent pour des chemises dont je n'avais nul besoin, alors qu'il aurait pu faire l'acquisition d'un objet beaucoup plus nécessaire. L'achat de ces chemises élégantes avait été précédé par un incident comique très réjouissant.

Une nuit, vers deux heures, mon mari entra dans ma chambre et me réveilla à haute voix :

— Ania, est-ce ta chemise ?

— Quelle chemise ? Probablement la mienne ! (je ne comprenais rien dans mon demi-sommeil).

— Comment peux-tu porter du linge si grossier ? disait-il avec indignation.

— Mais certainement qu'on le peut, je ne comprends pas de quoi tu me parles, laisse-moi dormir, mon cher.

Le matin, nous eûmes l'explication de son arrivée dans

ma chambre et de son indignation. Le femme de chambre raconta comment mon mari les avait d'abord effrayées, elle et la cuisinière, avant de les étonner. Le soir elle avait lavé deux de ses chemises et les avait suspendues à la fenêtre, sur une ficelle, pour les sécher. Pendant la nuit le vent s'était levé, et les chemises gelées frappaient sur les vitres. Mon mari, qui travaillait dans son cabinet, entendit le bruit, et, craignant pour le sommeil des enfants, vint dans la cuisine, monta sur un tabouret, ouvrit la croisée, retira les chemises l'une après l'autre avec précaution et les disposa très soigneusement sur une ficelle au-dessus de la cuisinière. Puis il examina les chemises qui étaient d'une grossière toile grise, prit peur et vint me réveiller. Le matin, lorsque je lui expliquai la chose, il rit beaucoup de sa méprise. Quand je lui demandai pourquoi il n'avait pas réveillé la servante, il me répondit : « Cela me faisait de la peine de la déranger. Elle travaille toute la journée, qu'elle dorme au moins la nuit ! » Tels furent toujours les rapports de mon mari avec les gens de la maison dont il n'exigeait jamais rien pour lui personnellement. Fiodor Michaïlovitch fut particulièrement content lorsqu'il eut, deux ans avant sa mort, la possibilité de me faire cadeau d'une paire de boucles d'oreilles portant chacune un brillant. Il les avait payées deux cents roubles, sur le conseil de P. F. Pantéléïeff, connaisseur en pierres précieuses. Je me souviens de les avoir portées la première fois à une soirée littéraire où mon mari fit une lecture de ses œuvres. Pendant une autre lecture, nous étions assis tous les deux près d'un mur orné de glaces. Tout à coup je remarquai que mon mari regardait de côté et souriait à quelqu'un ; puis se tournant vers moi, il me chuchota avec un orgueil mêlé d'enthousiasme : « Elles étincellent, elles étincellent magnifiquement ! »

Les lumières innombrables de la salle se reflétaient en effet dans mes brillants dont le flamboiement était remarquable, et mon mari en concevait autant de joie qu'un enfant.

CHAPITRE XV

LA DETTE ENVERS TOURGUENEFF

J'ai le souvenir d'un petit malentendu qui se produisit en 1876 et qui émut beaucoup mon mari, car il venait d'avoir une crise d'épilepsie. Un jeune homme, Alexandre Otto, qui habitait Paris, et qui devait réunir par la suite une magnifique collection des ouvrages de Pouchkine et de documents, se présenta un jour chez mon mari et déclara qu'Ivan Tourguéneff, dont il était l'ami, l'avait chargé de passer chez Dostoïewski pour recevoir une somme d'argent que mon mari lui devait. Mon mari, fort étonné, demanda si Tourguéneff n'avait pas reçu les cinquante thalers remis à son intention à P. V. Annenkoff, au mois de juillet de l'année précédente, un jour qu'il l'avait rencontré dans le train sur le chemin de la Russie ? A. F. Otto reconnut qu'Annenkoff avait effectivement remis l'argent à Tourguéneff, mais il ajouta que Tourguéneff avait envoyé cent thalers à Dostoïewski, alors à Wiesbaden. Ainsi mon mari était encore débiteur de cinquante thalers. Très embarrassé et très ému par l'erreur commise, Fiodor Michaïlovitch m'appela aussitôt :

— Dis-moi, Ania, combien d'argent devais-je à Tourguéneff ? me demanda-t-il en me présentant le jeune homme.

— Cinquante thalers.

— Est-ce sûr ? Te souviens-tu bien ? Ne me trompes-tu pas ?

— Je m'en souviens parfaitement, et Tourguéneff indique lui-même dans sa lettre la somme qu'il t'a envoyée.

— Montre cette lettre. Où l'as-tu mise ? demanda mon mari.

Je n'avais pas cette lettre sous la main, et je promis de la rechercher. Nous priâmes le jeune homme de revenir deux jours plus tard. Mon mari était très contrarié par l'idée d'une erreur possible de ma part, et il s'agitait à tel point que je me mis à chercher cette lettre partout ; j'étais prête à chercher toute la nuit s'il le fallait, car il m'avait communiqué son inquiétude. En cherchant, je me demandais si nous n'étions pas en présence d'un malentendu. Par malheur, la correspondance de mon mari était dans le plus grand désordre et il me fallut examiner trois ou quatre cents lettres avant de découvrir celle de Tourguéneff. Après l'avoir lue, mon mari se tranquillisa enfin, convaincu que nous n'avions commis aucune erreur. Deux jours plus tard, nous montrâmes ce document au jeune Otto qui, très confus, nous pria de le lui communiquer, promettant de nous le remettre aussitôt que Tourguéneff lui-même le lui aurait rendu.

Au bout de trois semaines, le jeune homme se présenta de nouveau et nous apporta une lettre, non pas celle de Tourguéneff, mais celle de mon mari, datée de Wiesbaden, et par laquelle celui-ci priait Tourguéneff de lui prêter cinquante thalers. Ainsi, à notre grande satisfaction, le malentendu se trouvait expliqué. Il n'y a que le pauvre Otto qui en souffrit, comme il me le fit savoir par la suite (19 décembre 1888) : « les rapports de courte durée que j'ai eus avec Dostoïewski reposent sur un malentendu désagréable pour lui et dans lequel j'ai involontairement joué un rôle. C'est moi qui me suis présenté chez vous, il y a longtemps, oh ! bien longtemps, quand vous habitiez encore à Peski. J'arrivai à un moment bien mal choisi pour le pauvre Fiodor Michaïlovitch, qui était souffrant ; j'étais chargé par mon

ami Tourguéneff de recevoir une somme d'argent qu'il avait prêtée à Dostoïewski. J'ai vécu là une minute pénible, car vous m'avez exposé votre situation matérielle en toute franchise, et votre mari, ému et profondément troublé, me donna la preuve que la demande de Tourguéneff était plus qu'injustifiée. Naturellement vif et impétueux, j'écrivis une lettre assez tranchante à Ivan Serguiéevitch, et le malentendu s'expliqua : Tourguéneff reconnut son erreur. Mais j'ai perdu son amitié. C'est ce qui arrive toujours à celui qui se mêle des disputes des autres.

Au commencement de l'année 1877, j'eus l'occasion de faire connaissance avec la police secrète. On m'avait volé une cape de renard toute neuve. Je dois dire que depuis notre retour en Russie, je continuai à porter en hiver ce manteau mi-long d'astrakan gris que je mettais à Dresde. En me voyant aussi légèrement vêtue, Fiodor Michaïlovitch, effrayé, me prédit un refroidissement avec toutes ses suites. Pendant les jours glacés de Décembre et de Janvier ce vêtement n'était pas suffisant, et par les grands froids, j'étais obligée de mettre un plaid épais par-dessus, ce qui me donnait un aspect assez peu élégant. Mais le lendemain de notre retour en Russie, il fallait d'abord songer aux dettes avant toutes choses, et la question d'une pelisse chaude, soulevée chaque automne, était toujours remise à une époque plus favorable. Enfin, en 1876, au commencement de l'hiver, l'occasion de satisfaire notre ancien désir se présenta, et je me souviens que cette insignifiante affaire domestique intéressait au plus haut point mon mari. Comme il n'ignorait pas ma traditionnelle avarice en ce qui concernait la toilette, il résolut de s'occuper lui-même de l'achat et me conduisit chez le fourreur Zazerine (aujourd'hui Mertens) où il donnait chaque été sa pelisse en garde. Là, il demanda au plus ancien commis de nous choisir en toute conscience une fourrure de renard et un col de martre pour un manteau. Le commis, qui était un admirateur de mon mari, jeta sur le comptoir une mon-

tagne de peaux de renard, en indiquant leurs qualités et leurs défauts, en choisit une qui était parfaite, pour la somme de cent roubles ; le col de martre, presque du même prix, était magnifique. Je trouvai dans le même magasin un échantillon de satin noir que Fiodor Michaïlovitch examina à la lumière pour se rendre compte de la teinte et de la résistance du tissu. Quand il fut question de la façon (on commençait alors à voir des rotondes) mon mari se fit montrer les nouveautés et s'éleva sur le champ contre la mode stupide. Le commis insinua en plaisantant que la rotonde avait été inventée par un tailleur désireux de se défaire de sa femme ; mon mari lui répondit :

— Comme je n'ai pas l'intention de me défaire de la mienne, faites-moi ce vêtement à l'ancienne mode, c'est-à-dire un manteau avec des manches.

Voyant que la confection de ce manteau intéressait tellement mon mari, je n'insistai pas pour une rotonde. Deux semaines plus tard, quand on apporta le manteau et qu'il le vit sur moi, Fiodor Michaïlovitch me dit avec plaisir :

— Maintenant, tu ressembles tout à fait à une marchande de Moscou, et je n'aurai plus à redouter pour toi un refroidissement.

Et voilà que ce manteau enfin « construit » après tant d'années d'attente et tant d'émotions, venait de m'être volé !

La chose était arrivée en plein jour, en l'espace de dix minutes. J'appris un matin en rentrant à la maison que Fiodor Michaïlovitch était déjà levé et m'avait demandée. Je m'empressai d'aller le rejoindre dans son cabinet de travail et laissai mon manteau pendu dans la galerie, bien que j'eusse l'habitude de le porter moi-même dans ma chambre. Lorsque j'eus causé avec mon mari, je revins dans la galerie mais ma fourrure n'était plus au porte-manteau. Tout le monde fut alarmé ; les deux domestiques qui se trouvaient à la cuisine déclarèrent que personne n'était venu ; mais l'on s'aperçut que la porte d'entrée était ouverte. La servante qui m'avait aidée à me dévêtir

avait probablement oublié de la fermer, et le voleur avait profité de l'imprudence. Fiodor Michaïlovitch se montra très chagriné de la disparition de mon manteau, car il restait encore deux mois d'hiver très froids à passer. J'étais complètement désespérée, je me déchirais, je me démenais, j'insultais les domestiques, je me fâchais contre moi. Pourquoi avais-je laissé ma fourrure dans l'antichambre. Je fis venir le doyen des portiers, qui avertit immédiatement la police. Le soir, un agent quelconque vint interroger les servantes et me conseilla de me présenter moi-même au département des recherches et de demander qu'on s'occupât sérieusement de retrouver mon manteau.

Le lendemain matin, je me présentais rue des Officiers où, grâce à mon nom de famille littéraire, je fus reçue immédiatement par l'un des principaux chefs. Mon nom de famille, durant la vie de mon mari, produisait toujours son effet dans les établissements officiels (car un écrivain peut se servir de la presse). On m'écouta très attentivement et l'on me pria de dire si j'avais des soupçons sur quelqu'un. Je déclarai que j'avais une entière confiance en nos deux domestiques, amenées de Roussa, qui étaient à mon service depuis trois ans, et sur le compte desquelles je n'avais jamais eu à me plaindre. J'ajoutai que je ne soupçonnais personne.

— Dites-nous qui vient le plus souvent chez vous ? me demanda un fonctionnaire.

— Nos connaissances, puis des employés de magasin qui viennent chercher des livres et des journaux, encore ceux-ci entrent-ils toujours par la cuisine ; mais hier personne n'est venu.

— Ne voyez-vous pas de gens plus simples, c'est-à-dire des pauvres qui viennent demander du secours ?

— Il en vient, et même beaucoup. Il faut vous dire que mon mari est d'une bonté exceptionnelle et n'a pas le cœur de refuser son aide à quelqu'un, dans la mesure de ses moyens. Et même, quelquefois, lorsqu'il n'a pas de monnaie et qu'on lui demande l'aumône non loin de sa porte, il

fait monter les mendiants à son appartement et leur donne de l'argent. Depuis, ces quémandeurs se sont mis à venir d'eux-mêmes, et comme ils connaissent le nom de mon mari par la plaque qui est sur la porte, ils demandent à le voir. Naturellement c'est moi qui les reçois ; ils me racontent leurs malheurs et je leur donne trente ou quarante kopeks. Nous ne sommes pas riches, mais nous pouvons toujours venir en aide de cette manière-là.

— Eh ! bien, c'est un de ceux-là qui vous a volée !

— Je ne pense pas, dis-je, permettez-moi d'intercéder en faveur de mes pauvres, bien qu'ils soient ennuyeux et qu'ils me prennent beaucoup de temps ; mais je ne puis les prendre pour des voleurs, tant ils ont l'air humble.

— Nous allons voir, dit l'employé. Ivanoff, apportez moi l'album.

Ivanoff apporta un volumineux album qu'il plaça devant moi sur la table.

— Ne voulez-vous pas jeter les yeux un instant, peut-être verrez-vous ici une figure de connaissance.

Je me mis à feuilleter l'album avec curiosité ; à la troisième page, j'aperçus une physionomie qui m'était bien connue.

— Messieurs, m'écriai-je, je reconnais très bien cet homme-là ; il vient souvent chez nous ; et celui-ci aussi est venu, et cet autre, répétai-je à mesure que je tournais les pages de l'album. Sous chacune des photographies de mes « connaissances » il y avait une inscription : voleur dans les antichambres ; sous une autre, qui m'était aussi très connue, on pouvait lire : vol avec effraction ; a été arrêté les armes à la main.

J'étais littéralement stupéfaite : ces hommes qui venaient souvent chez nous, et avec lesquels j'avais parlé sans témoins, étaient des voleurs, même des assassins, qui pouvaient non seulement nous voler, mais encore me tuer, ainsi que Fiodor Michaïlovitch et mettre notre foyer en danger. Je demeurai glacée d'effroi, et il me vint une horrible pensée : ces hommes allaient continuer à venir chez

nous et rien ne nous garantissait dans l'avenir contre l'agression. Si nous leur refusons du secours, ils se montreront plus terribles et nous serons en péril !

Je restai plusieurs minutes dans un état d'abattement profond.

— Quel dommage, dis-je, que mon mari ne puisse voir les portraits de ses connaissances et des miennes ! Je pense qu'il ne croira jamais que ce sont là des voleurs.

— Eh ! bien, ne voulez-vous pas choisir quelques-uns de ces portraits, nous les avons en double exemplaire, ils vous serviront et voici comment : si quelques-uns parmi eux se présentent chez vous, prévenez-les que vous vous êtes adressée à la police où l'on vous a remis leurs photographies. Vous pouvez être assurée qu'ils vont se le répéter l'un à l'autre, et vous serez débarrassée de leurs visites pour toute l'année.

Un cadeau m'a rarement satisfaite comme celui de cette remarquable collection, que j'ai conservée.

L'aimable fonctionnaire promit de nous envoyer un agent expérimenté qui devait, selon toute vraisemblance, retrouver l'objet volé, d'autant plus qu'on savait dans quel milieu il fallait maintenant pousser les recherches.

Fiodor Michaïlovitch ne fut pas moins ahuri que moi en voyant les portraits et leurs mentions caractéristiques. Il reconnaissait parfaitement certaines figures, rencontrées pendant la promenade du soir à la porte de l'hôpital Oldenbourg, où les vagabonds mendient un peu d'argent pour enterrer un neveu ou un enfant mort à l'hôpital des enfants. Ils s'étaient souvent adressés à mon mari qui ne leur refusait jamais une charité, bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur leurs déclarations.

La collection de photographies qu'on m'avait donnée me servit effectivement. Il faut reconnaître que pendant tout le mois qui suivit le vol de mon manteau, personne ne vint nous demander l'aumône. Enfin se présenta l'un des plus importants quémandeurs, à qui nous avions donné de l'argent pendant deux ans pour l'enterrement non pas

d'une seule tante, mais d'une quantité de tantes. Cette fois, il venait demander un secours pour acheter des médicaments destinés à une tante malade. Pour plus de sûreté, j'appelai Loukeria, la servante, une forte et grande fille, et je lui demandai trente kopeks qu'elle posa sur la table. Puis je m'adressai d'un ton sévère au « voleur dans les antichambres ».

— Écoutez, prenez ces trente kopeks et ne remettez pas les pieds ici, entendez-vous ? Il n'y a pas longtemps qu'on m'a volé un manteau. A cette occasion, je suis allée à la police des recherches, où l'on m'a fait cadeau des portraits de « voleurs dans les antichambres » et l'on m'a demandé de faire connaître tous ceux qui viendraient mendier chez nous. Or votre photographie figure, je ne sais comment, dans la collection. Voulez-vous la voir ?

— Non, pourquoi vous déranger, murmura le quémandeur qui débarrassa le plancher en un clin d'œil, sans même ramasser les trente kopeks qu'on lui proposait.

Cet aimable personnage mit ses camarades au courant de la collection de portraits, et depuis ce jour presque personne ne vint demander l'aumône. Pour sa part, Fiodor Michaïlovitch cessa d'amener des loqueteux à la maison, et si par hasard quelqu'un l'accostait dans la rue, il faisait attendre en bas et envoyait l'argent par la servante.

L'agent qu'on avait promis de nous envoyer se présenta le lendemain et m'obligea à raconter en détail ce qui était arrivé, puis il me demanda d'un air mystérieux mille choses inutiles. Je voulus savoir si l'on retrouvait quelquefois les objets volés.

— Cela dépend, Madame ; il faut savoir si le volé désire oui ou non rentrer en possession de l'objet...

— Je suppose que chacun le désire.

— Supposons que chacun le désire, mais l'un s'en occupera beaucoup et l'autre moins. Voici un exemple. On nous signale chez le Prince P. un vol de bijoux d'une valeur de cinq mille roubles. Le prince me dit sans ambages : il y aura 10 % pour vous, alors on a retrouvé les bijoux. Il

est agréable à chaque agent de savoir que sa peine sera récompensée.

Il me cita encore deux ou trois exemples. J'allai trouver mon mari et lui annonçai que nous devions proposer un pourcentage et verser quelque chose tout de suite, ne fût-ce que cinq roubles. Fiodor Michaïlovitch hocha la tête et me dit qu'il doutait beaucoup du résultat des recherches. Je promis à l'agent de l'intéresser et lui remis cinq roubles, sur quoi il m'assura qu'il allait prendre immédiatement de sérieuses mesures. Deux jours plus tard il vint m'avertir qu'il était sur la piste du voleur, mais, par crainte d'une révélation prématurée, il ne pouvait me donner son nom. Il se borna à me demander une fois de plus des détails inutiles et me fit perdre une heure de mon temps. Supposant qu'après avoir reçu un pourboire il s'en irait plus vite, je lui donnai encore cinq roubles et le priai de ne plus me déranger avant d'avoir un renseignement certain à me communiquer, car j'étais fort occupée.

Une semaine et demie passa. Un jour, la servante entra toute joyeuse dans la salle à manger où nous nous trouvions mon mari et moi.

— Réjouissez-vous, Madame, le manteau est retrouvé ! l'agent nous l'a dit, il va venir tout de suite.

Nous étions très contents. L'agent déclara que le voleur avait déposé le manteau volé dans une agence de prêts sur gages, rue Moïka ; on l'avait trouvé porteur de la quittance. Il ajoutait que l'agence était obligée de restituer le manteau gratuitement, si je pouvais fournir la preuve qu'il m'appartenait, et il m'engageait à le suivre à l'agence pour faire valoir mon bon droit sans attendre.

Cette proposition ne plut pas beaucoup à Fiodor Michaïlovitch qui exprima le désir de faire lui-même la démarche, mais l'agent lui fit comprendre qu'un homme ne saurait pas exposer tous les signes extérieurs de l'objet volé. Je désirais tellement rentrer en possession de mes fourrures que mon mari consentit enfin à me laisser partir avec le policier, à la condition que je me couvrirais le visage d'une

voilette s'il nous arrivait de rencontrer des personnes de connaissance. C'est ainsi que par un beau jour ensoleillé je traversai le centre de Saint-Pétersbourg accompagnée d'un agent du service des recherches, et je riais de penser que tous les voleurs de la capitale qui se promenaient sur la perspective Newski, allaient être très perplexes à la vue d'une voleuse inconnue d'eux, conduite par un agent de police qu'ils ne connaissaient que trop bien.

A l'arrivée, je voulus régler l'izvostchik, mais l'agent me dit que j'aurais besoin de la voiture pour me reconduire, une fois que je serais en possession du manteau. Nous entrâmes au bureau, d'où l'on nous conduisit dans une salle spéciale. Au bout de dix minutes on nous montra un manteau de renard qu'au premier coup d'œil je ne reconnus pas pour le mien.

— Mais examinez-le bien, dit l'agent, peut-être allez-vous le reconnaître ; regardez les manches, c'est principalement par là que les dames reconnaissent les vêtements.

A ce moment, on appela l'agent par un signe. Tout à coup j'aperçus l'étiquette de la Société, fixée sur l'étoffe. Je me penchai pour lire ; quelle ne fut pas mon indignation de voir par l'inscription que ce manteau avait été engagé en novembre 1876, quatre mois exactement avant qu'on n'eût volé le mien ! Il était clair pour moi que l'agent savait cela parfaitement, mais il avait pensé que je ne reconnaîtrais pas mon bien, ou que, ne retrouvant pas mon manteau, je prendrais celui qu'on m'offrait.

Aussi, quand il revint auprès de moi, je lui montrai l'étiquette et, par-devant le directeur de la maison, je lui exprimai mon indignation pour ce mensonge flagrant.

Dépité, il s'éloigna vers une vitrine quelconque. En quittant cet endroit, je dis au cocher que je n'avais plus besoin de lui et demandai ce que je lui devais pour la course et pour l'attente. J'eus la désagréable surprise d'entendre que je lui devais sept roubles « parce qu'il avait conduit « le monsieur » depuis le matin et que le « monsieur » lui avait dit que la dame paierait tout ! »

Ainsi les prévisions de Fiodor Michaïlovitch s'étaient réalisées, et toutes les recherches demeurèrent vaines. Au prix d'achat, il n'y avait plus qu'à ajouter dix-sept roubles dépensés avec le détective. Se plaindre de ce dernier à l'aimable employé qui l'avait recommandé était, selon mon mari, chose inutile. L'aimable employé se serait empressé d'envoyer un autre agent, et la musique aurait recommencé. Le plus sage était de faire son deuil du manteau perdu, et de jurer qu'on ne demanderait plus le secours d'une si honorable institution, si les mêmes circonstances se reproduisaient.

CHAPITRE XVI

L'ANNÉE 1877

Il nous arriva, au commencement de l'année 1877, une bien triste nouvelle : A. K. Gribbe, le propriétaire de la maison de campagne que nous habitions depuis quatre ans à Roussa, venait de mourir. Au chagrin très sincère causé par la mort d'un si bon vieillard qui s'était toujours montré plein de cordialité pour notre famille, s'ajoutait l'inquiétude de savoir à qui reviendrait la maison, et si le nouveau propriétaire consentirait à nous la louer pour l'été. Cette question fut très importante pour moi, parce que depuis cinq ans le séjour à Staraïa Roussa était de la plus grande utilité pour nos enfants et je désirais en profiter dans l'avenir. Sans parler de la ville, nous aimions cette maison Gribbe, et il nous semblait qu'il était impossible d'en trouver une pareille. Cette villa n'offrait rien de commun avec une maison de la ville ; elle était plutôt une demeure de propriétaire et comprenait avec un grand jardin ombragé, un potager, des hangars, des caves, et particulièrement une salle de bains à la russe qui se trouvait au fond du jardin et que mon mari adorait.

Cette villa Gribbe existait — et existe encore — aux confins de la ville, près de Kolomtsa sur le bord de la rivière Pererititsi, bordée de grands ormes, plantés du temps d'Araktchéeff.

Des deux côtés de la propriété, deux larges rues lon-

geaient le jardin ; un côté seulement attenait au jardin d'un voisin. Fiodor Michaïlovitch avait grand peur des incendies qui détruisent parfois une ville entière construite en bois, comme Orenbourg, et il appréciait au plus haut point cette maison écartée. Tout lui plaisait, la maison et le jardin, et la grande cour pavée où il pouvait se promener les jours de pluie quand il lui était impossible de s'aventurer dans les rues couvertes de boue. Ce qui nous ravissait le plus c'était la disposition très commode des deux chambres, un peu exiguës il est vrai, mais confortables, avec les vieux et solides meubles d'acajou dans lesquels on se sentait à l'aise et au chaud ; et comme notre petit Alexis y était né, il semblait que ce fût la maison de la famille ! Longtemps la perspective de perdre notre coin bien-aimé nous rendit inquiets, mais un jour nous fûmes rassurés. L'héritière du vieux père Gribbe quittait la ville et mettait en vente la villa pour la somme de mille roubles (avec le mobilier et dix sagènes de bois). Somme que les habitants de Roussa trouvaient très élevée. Nous n'avions pas d'argent, mais j'avais une telle envie de cette propriété que je demandais à mon frère Nicolas de l'acheter à son nom, avec la promesse que nous la reprendrions dès que nous en aurions le moyen. Mon frère exhaussa mon désir. Après la mort de mon mari, je rachetai la maison et la fit mettre à mon nom. Ainsi, selon les paroles de Fiodor Michaïlovitch, nous nous étions fait un *nid* où nous nous retirions tout au début de l'été et d'où nous ne partions qu'à regret à l'extrême fin de l'automne. Cette maison, mon mari la considérait comme un endroit de repos physique et moral, et je me souviens qu'il remettait toujours la lecture des livres préférés et intéressants à son séjour à Roussa, où la solitude qu'il aimait était rarement troublée par l'arrivée d'hôtes indésirables.

En 1877, Dostoïewski continuait à éditer le *Journal d'un Écrivain*, mais à côté de son succès moral et matériel, grandissaient les soucis intimement liés à la publication mensuelle d'un périodique, c'est-à-dire l'envoi des numéros,

la tenue des comptes, la correspondance avec les souscripteurs.

Comme je n'avais personne pour m'aider dans cette affaire, en dehors d'un garçon de courses, je me fatiguais beaucoup, et ce travail eut une détestable influence sur mon état, qui avait été excellent jusqu'à ce jour. Je m'étais mise à tousser les deux derniers mois, et mon cher mari, qui avait le plus grand soin de ma santé, insista pour un repos complet pendant l'été. Comme un semblable repos était impossible à Roussa, où j'avais à m'occuper du ménage, Fiodor Michaïlovitch accepta l'invitation de mon frère, qui nous priait de venir passer une saison chez lui à la campagne. Au commencement de Mai, toute la famille se mit en route pour le gouvernement de Koursk, où se trouvait la propriété de mon frère, à Maléï Pricol, non loin de Miropole.

Je me souviens fort bien de notre long voyage, avec des arrêts à Moscou et dans les grandes stations de la ligne, où notre train devait se garer des heures entières pour laisser passer les convois militaires qui se dirigeaient sur le théâtre de la guerre. A chaque station, Fiodor Michaïlovitch allait au buffet, achetait une grande quantité de petits pains, des pains d'épice, des cigarettes, des boîtes d'allumettes qu'il distribuait aux soldats avec lesquels il avait de longues conversations.

Durant tout ce voyage Fiodor Michaïlovitch, si nerveux d'habitude, fut, à mon grand étonnement, un aimable et charmant compagnon de route, consentant à tout, n'exprimant aucune prétention ni exigence, mais faisant au contraire tous ses efforts pour m'aider, ainsi que la nourrice, dans les soins à donner aux enfants, qui se fatiguent très vite en wagon et devenaient capricieux. Il les calmait en un clin d'œil. D'ailleurs il possédait un talent particulier, et que j'admirais, pour parler aux enfants : il savait entrer dans leurs intérêts, gagner leur confiance ; et cela se produisait même avec des enfants étrangers, rencontrés par hasard ; il les amusait si bien qu'immédiatement

ils cessaient de pleurer et devenaient joyeux et obéissants. J'attribue ce pouvoir à l'amour qu'il eut toujours pour les petits et qui semblait lui dicter dans toutes les circonstances la façon de se comporter avec eux.

A la fin Juin, Dostoïewski dut faire le voyage de Saint-Pétersbourg pour publier un numéro d'été (mai et juin) du *Journal d'un Écrivain*. Je l'accompagnai avec nos deux aînés jusqu'à Korenovo, d'où je fis un pèlerinage à Kiev. En ce qui concerne l'éducation de ses enfants, Dostoïewski accordait une grande importance aux impressions rapides et claires qu'ils éprouvaient durant leurs jeunes années. Sachant que je désirais depuis longtemps visiter Kiev et me prosterner devant les saintes images de cette ville, il m'avait proposé de faire ce voyage pendant son absence. Ce qui eut lieu.

A Saint-Pétersbourg, Fiodor Michaïlovitch fit paraître le numéro d'été du *Journal d'un Écrivain* dans d'excellentes conditions, mais j'appris que, privé de mes lettres pendant un certain temps, il était dans la plus grande inquiétude. Il avait été convenu que j'adresserais mon courrier au vieux domestique de notre maison, lequel devait le remettre à mon mari; mais, sous l'influence d'une crise d'épilepsie, Fiodor Michaïlovitch avait tout à fait oublié cet arrangement. D'autre part, si j'avais expédié mes lettres à son nom, le bureau central les aurait retournées à Miropole, avec la nombreuse correspondance qu'on lui adressait à Saint-Pétersbourg.

Les dernières années, mon mari exprima plusieurs fois le regret de ne jamais pouvoir séjourner à Darovo, propriété de sa mère défunte, où il avait toujours passé l'été dans sa jeunesse. Comme il se portait très bien à cette époque, je lui conseillai de s'arrêter à Moscou à son retour de Pétersbourg et d'aller directement à Darovo. C'est ce qu'il fit. Il resta deux jours chez sa sœur Vera Michaïlovna Ivanoff, qui avait hérité de la propriété. Ses parents me racontèrent par la suite qu'il avait visité pendant ce séjour tous les endroits du parc et des environs, chers à

sa mémoire, et qu'il était allé à pied, à deux verstes de la maison, dans une petite forêt « Tchermachnia » qu'il avait autrefois aimée par-dessus tout et que l'on retrouve dans les *Frères Karamazoff*.

Il était entré dans les isbas pour revoir les paysans de son âge qui se souvenaient de lui, et qui l'accueillaient par des transports de joie, l'invitant chez eux et lui offrant du thé. Son voyage à Darovo ranima en lui mille souvenirs et impressions dont il nous fit part à son retour avec une grande vivacité. Il promit à ses enfants de les emmener un jour à Davoro afin de leur montrer tous les endroits du parc qu'il aimait et où il avait passé son enfance. Selon son désir, je conduisis les enfants à Darovo en 1884, et là, sur les indications de ses parents, nous visitâmes tous les lieux où Fiodor Michaïlovitch s'était promené la dernière fois.

L'été de 1877 se passa pour toute la famille dans d'excellentes conditions de gaîté et de santé. Nous regrettions seulement de ne pouvoir rester à la campagne un mois de plus, mais il fallait faire paraître le numéro du *Journal d'un Écrivain* (Juillet-août). A la fin d'août, nous étions de retour dans la capitale où la vie habituelle, pleine de petits événements, reprit aussitôt son cours. Chaque jour Dostoïewski recevait un certain nombre de personnes connues ou inconnues. L'écrivain V. S. Solovieff, grand admirateur de son talent, nous fit de fréquentes visites dans le courant de l'automne. Il nous apprit un jour qu'il avait fait la connaissance d'une dame très intéressante, Madame Field. Celle-ci lui avait raconté sa vie passée avec une grande précision et lui avait prédit certains faits qui s'étaient déjà réalisés à son étonnement. Le soir, lorsque Solovieff nous quitta, Fiodor Michaïlowitch lui proposa de l'accompagner, ce qui lui permettait de faire ainsi sa promenade habituelle. En route, mon cher mari demanda à Solovieff si cette dame habitait très loin, et quand il apprit qu'elle demeurait dans le voisinage, il le pria de le conduire immédiatement chez elle. Solovieff consentit et ils entrèrent chez la devineresse. Madame Field ignorait tout de son nouvel hôte, mais ce

qu'elle lui prédit ce jour-là s'est en tous points réalisé. Elle lui annonça dans un avenir très rapproché une très grande gloire, si grande qu'il était difficile de l'imaginer. Cette prophétie se réalisa aux fêtes de Pouchkine. Mais, pour notre grand malheur, la menace d'un chagrin pour notre famille se réalisa aussi : notre cher petit Alexis mourut, pourtant je n'appris ce triste présage qu'après le deuil, lorsque Fiodor Michaïlovitch m'en fit part.

Comme l'année finissait, Dostoïewski se demandait s'il devait continuer l'année suivante encore à publier le *Journal d'un Écrivain*. Il était très satisfait du résultat matériel de l'affaire, de l'attitude du public et de la confiance qu'on lui exprimait par lettres. Les nombreuses visites d'inconnus étaient pour lui une source de joie. Mais le désir d'écrire, de créer quelque chose de nouveau, le préoccupait, et il prit la décision d'interrompre la publication du Journal pendant deux ou trois ans, afin d'écrire un nouveau roman. On peut voir par son carnet de notes, trouvé après sa mort, quels étaient les problèmes littéraires qui occupaient son esprit. Voici ce qu'il écrivait dans ce carnet à la date du 24 décembre 1877 :

MEMENTO POUR TOUTE LA VIE

I. — Écrire le Candide russe
II. — Ecrire un livre sur Jésus-Christ.
III. — Ecrire mes mémoires.
IV. — Écrire un poème de « Sorokovine ».

(N. B.). Tout cela, hormis le dernier roman, et l'intention de publier le Journal d'un Écrivain, représente dix années d'activité, et j'ai maintenant cinquante-six ans !)

Vers la mi-avril de la même année, Fiodor Michaïlovitch eut à se rendre à la Banque d'État. Craignant qu'il n'eût quelque difficulté à trouver la division du batiment ou il avait à se présenter, je m'offris à l'accompagner. En passant dans la perspective Newski, nous remarquâmes qu'un attroupement s'était formé autour d'un crieur de journaux.

Nous demandâmes au cocher de s'arrêter, et je me faufilai dans la foule pour acheter le manifeste qui venait de paraître. C'était la « très haute proclamation » de Kichineff, du 12 avril 1877, qui faisait connaître au peuple l'entrée des troupes russes en territoire turc. On attendait ce manifeste depuis longtemps ; maintenant seulement la déclaration de guerre était un fait accompli. Lorsqu'il eut pris connaissance du texte, mon mari nous fit conduire à la cathédrale de Kazan, aux trois quarts pleine de fidèles. Sans interruption, des prières étaient dites devant l'image de la Vierge de Kazan. Dostoïewski disparut dans la foule. Je savais qu'à ces minutes solennelles il aimait à prier dans le silence et sans témoin ; je ne le suivis pas. Une demi-heure plus tard, je le trouvai dans un coin de la cathédrale, mais si plongé dans le recueillement et si absorbé par l'émotion qu'il ne me reconnut pas au premier abord. Il n'était plus question d'aller à la Banque : mon mari avait été trop profondément remué par un tel événement, si capital, si conséquent pour nous. Il rangea le manifeste dans ses documents importants. Ce texte se trouve aujourd'hui encore dans ses archives.

En novembre, Fiodor Michaïlovitch eut un grand chagrin : Nekrassoff, atteint d'une douloureuse maladie, était mourant. Le nom de Nekrassoff rappelait à mon mari les souvenirs de sa jeunesse et le commencement de sa carrière littéraire. Nekrassoff avait été l'un des premiers à tenir pour authentique le talent de Dostoïewski et à le faire connaître dans la société intellectuelle de l'époque. On doit à la vérité de dire que les deux hommes se séparèrent par la suite à cause de la divergence de leurs opinions politiques. Dans les années 60, il soutinrent même une polémique ennemie dans les journaux *Le Temps* et le *Contemporain*. Mais mon mari avait oublié toute méchanceté, et quand Nékrassoff vint lui offrir de publier un roman dans les Écrits de la Patrie, Fiodor Michaïlovitch consentit avec joie et renoua avec son ancien ennemi les liens d'amitié de leurs chères jeunes années. Lorsqu'il apprit que Nekrassoff était dange-

reusement malade, mon mari s'empressa d'accourir auprès de lui pour prendre des nouvelles de sa santé. D'autres fois, mon mari s'opposait à ce qu'on dérangeât le malade et demandait simplement qu'on lui fît part de son affectueuse sympathie. Souvent il se trouvait en meilleur état, alors Nekrassoff lui lisait ses derniers poèmes et principalement *Les Malheureux*. Il disait :

— C'est de vous qu'il est question. C'est pour vous que je l'ai écrit.

Ce qui touchait infiniment mon mari.

Leurs dernières entrevues laissèrent à Dostoïewski une profonde impression et lorsque, le 27 décembre, il apprit la mort de son ami, il fut chagriné jusqu'au fond du cœur. Toute la nuit il lut à voix haute des poèmes de l'artiste disparu ; il en admirait un certain nombre qu'il tenait pour les perles de la poésie russe. Le voyant si exalté, je craignais pour lui une crise d'épilepsie. Et toute la nuit, je demeurai auprès de lui, dans son cabinet de travail, et j'appris par ses récits certains épisodes de sa jeunesse que j'ignorais encore.

Fiodor Michaïlovitch prit part à toutes les prières et résolut d'assister au service funèbre. Le 30 décembre, nous arrivâmes de grand matin à la maison mortuaire, rue Liteïnaïa (maison Kraevski) où habitait Nekrassoff ; là se tenaient en grand nombre des jeunes gens portant des couronnes de laurier. Mon mari suivit le convoi jusqu'à la rue des Italiens, mais comme il faisait trop froid pour marcher nu-tête, je lui conseillai de rentrer à la maison et de se faire conduire en voiture, deux heures plus tard, au couvent Novodiévitch pour assister au service funèbre. Ce qui fut fait. A midi nous étions au couvent.

Après être resté une demi-heure dans l'église surchauffée, Fiodor Michaïlovitch sortit à l'air. F. Miller nous suivait. Nous nous mîmes ensemble à la recherche du futur tombeau de Nekrassoff. La tranquillité du cimetière rendit le calme à mon mari, qui me confia :

— Quand je mourrai, Ania, fais-moi mettre en terre ici,

ou bien où tu voudras, mais souviens-toi que je ne veux pas être enterré au cimetière de Volkoff, dans le quartier des hommes de lettres ; je ne veux pas reposer au milieu de mes ennemis ; ils m'ont assez fait souffrir pendant ma vie.

Il était pénible pour moi de l'entendre prendre toutes ses dispositions en vue de ses funérailles, et je le raisonnai, l'assurant qu'il se portait très bien et qu'il n'y avait pas à penser à la mort. Je tenais à dissiper son humeur chagrine et je me mis à plaisanter à propos de ses funérailles, en le priant de vivre le plus longtemps possible.

— Tu ne veux pas être enterré au cimetière de Volkoff, eh ! bien, je te ferai enterrer à la chapelle de Newski, à côté de Joukowski, que tu aimais tant, mais ne meurs pas, je t'en prie ! Je ferai venir les chantres de Newski, et le service sera célébré par un archevêque, même deux. Sais-tu, je ferai en sorte qu'il n'y ait pas seulement une foule de jeunes gens, mais soixante, quatre-vingt mille personnes, tout Pétersbourg enfin, qu'il y ait au moins trois fois plus de couronnes qu'aujourd'hui. Tu vois quelles splendides funérailles je te prépare, mais à la condition que tu vives encore beaucoup beaucoup d'années, autrement je serais malheureuse.

C'est à dessein que je faisais ces promesses hyperboliques. car je savais qu'elles détourneraient mon mari de ses tristes pensées, et je réussis, car il sourit bientôt et dit :

— Très bien, très bien, je ferai mon possible pour vivre longtemps.

O. F. Miller dit quelque chose de « ma riche fantaisie » et la conversation prit une autre tournure.

Trois années plus tard, lorsqu'on fit à Dostoïewski des funérailles grandioses, comme on n'en avait encore jamais vues à Saint-Pétersbourg, O. F. Miller vint me voir un jour et me rappela ma prédiction qui s'était accomplie presque à la lettre. Effectivement, ainsi que je l'avais prédit, Fiodor Michaïlovitch a trouvé la place du repos éternel dans le cimetière de la chapelle Alexandre Newski, à côté de Joukowski.

Le service funèbre fut célébré par deux archevêques, et les chantres de la chapelle chantèrent admirablement. Ainsi que je l'avais prédit, le cortège fut suivi par soixante à quatre-vingt mille personnes qui portaient une quantité innombrable de couronnes. Je me rappelai ma fantastique prophétie du couvent Novodiévitch, mais je ne fus pas étonnée du tout de son accomplissement exact ; je n'ignorais pas que je possédais le pouvoir de préscience ; il m'arrivait souvent d'émettre des suppositions ou de simples remarques (tout à fait par hasard et qui me sortaient involontairement des lèvres, dans la conversation) qui se réalisaient presque à la lettre.

D'habitude, cette divination se manifestait les jours où j'avais les nerfs détraqués : je me trouvais particulièrement dans cet état aux funérailles de Nekrassoff, et je voyais avec inquiétude que la mort de cet ami de jeunesse avait affecté mon mari au plus haut degré.

J'ai lu quelque part que cette puissance, qui est comme une sorte de prévision, est l'apanage des femmes du nord, des Norvégiennes et des Suédoises. Mon origine maternelle (maman était suédoise) pourrait expliquer cette aptitude qui m'a valu en certaines circonstances pas mal de minutes désagréables.

Après que les collaborateurs des Écrits de la Patrie eurent pris la parole sur la tombe du poète, la jeunesse réunie au cimetière exprima avec insistance le désir de voir Dostoïewski dire à son tour quelques mots d'adieu. Profondément troublé, Fiodor Michaïlovitch prononça d'une voix brisée par l'émotion un discours assez bref, dans lequel il plaça très haut le talent du poète défunt, et montra l'étendue de la perte que venait de faire la littérature russe. D'après l'opinion du plus grand nombre, ces paroles furent les plus cordiales et les plus sincères qui eussent été prononcées sur cette tombe encore ouverte. Ce discours, considérablement augmenté, fut publié dans le

numéro de décembre 1877 du *Journal d'un Écrivain*, il était ainsi composé :

I. — Mort de Nekrassoff (ce qui avait été dit sur la tombe).
II. — Pouchkine, Lermontoff et Nekrassoff.
III. — Le poète et le citoyen. Nekrassoff, l'homme.
IV. — Témoignages en faveur de Nekrassoff.

(Selon l'opinion d'un grand nombre d'écrivains, cet article était la plus juste appréciation de Nekrassoff, et de beaucoup supérieure à tout ce que les critiques écrivirent à l'époque.)

CHAPITRE XVII

CONFÉRENCE DE SOLOVIEFF — MORT DE NOTRE FILS CADET RELATIONS AVEC LES GRANDS DUCS.

Pendant le carême de 1878, Vladimir Solovieff fit une série de conférences philosophiques à la demande de la Société des amis de l'initiation spirituelle, dans la grande salle de « Solianoï Gorodok ». Ces conférences réunissaient un grand nombre d'auditeurs parmi lesquels se trouvaient beaucoup de nos connaissances. Comme tout allait bien à la maison, j'accompagnai mon mari à ces séances.

Un jour que nous revenions d'une conférence de Solovieff, mon mari me demanda :

— N'as-tu pas remarqué combien l'attitude de Strakhoff envers nous était étrange ce soir ? Il n'est pas venu à nous comme il le fait toujours, et quand nous nous sommes rencontrés pendant l'entr'acte, à peine nous étions-nous serrés les mains qu'il s'éloignait pour parler à quelqu'un d'autre. Ne l'aurions-nous pas offensé ? Qu'en penses-tu ?

— Oui, il me semble qu'il nous évitait. Cependant, quand nous nous sommes quittés, je lui ai dit :

— N'oubliez pas nos dimanches. Et il a répondu : « J'en serai. »

Cela m'inquiétait un peu. N'avais-je pas prononcé, dans un instant d'impulsion, et sans réflexion, quelque chose d'offensant à l'adresse d'un de nos habitués du dimanche ? Mon mari aimait beaucoup à s'entretenir avec Strakhoff ; et

souvent, avant le dîner, il me rappelait d'acheter du bon vin et de préparer le poisson qu'aimait notre hôte.

Le dimanche suivant, N. N. Strakhoff vint dîner à la maison. Je voulus mettre la chose au clair et lui demandai sans ambages s'il était fâché contre nous.

— Qu'est-ce qui vous passe par la tête, Anna Grigorievna ? me demanda Strakhoff.

— Il nous avait semblé, à mon mari et à moi, que vous nous évitiez à la dernière conférence de Solovieff.

— Ah ! c'était une circonstance particulière, dit-il en riant. Ce n'est pas seulement vous, mais tout le monde que je fuyais ce soir-là. J'étais venu à la conférence avec le comte Léon Tolstoï, qui m'avait demandé de ne le présenter à personne ; voilà la raison pour laquelle je me détournais de tous.

— Comment, vous étiez avec Tolstoï ? Comme je regrette de ne pas l'avoir vu, s'écria Fiodor Michaïlovitch avec étonnement. Certes, je ne lui aurais pas imposé de faire ma connaissance, puisque l'homme n'y tient pas ; mais que ne m'avez-vous murmuré avec qui vous étiez ? Je l'aurais un peu regardé.

— Vous le connaissez suffisamment d'après son portrait, dit en riant Strakhoff.

— Qu'est-ce qu'un portrait ? est-ce qu'il communique un homme ? L'original vaut mieux. Un seul regard suffit quelquefois pour vous imprimer dans le cœur un homme pour toute la vie. Je ne vous pardonnerai jamais, Nicolas Nicolaïevitch, de ne pas me l'avoir montré.

Et ce n'est pas une fois que Fiodor Michaïlovitch a exprimé le regret de ne pas connaître Tolstoï de figure !

*
* *

Le 16 mai 1878, un grand malheur s'abattit sur notre famille : notre fils Alexis mourut. Rien ne nous aurait permis de prévoir un tel événement, car l'enfant avait toujours été bien portant et joyeux. Le matin de ce jour il bavardait dans

son langage encore peu compréhensible et riait aux éclats avec sa vieille nourrice Prokorovna qui était venue passer quelques jours à la maison avant notre départ pour Staraïa Roussa. Tout à coup, une sorte de frémissement courut sur le petit visage de l'enfant, et la nourrice crut à une petite fièvre, ce qui arrive quelquefois chez les enfants au moment des premières dents, et justement c'était le cas du petit Alexis. Effrayée, je fis appeler le docteur comte Tchochine, notre médecin habituel, qui n'accorda pas beaucoup d'importance à cette maladie, prescrivit quelque chose et assura que les convulsions disparaîtraient très vite. Mais comme le spasme ne cessait point, j'éveillai Fiodor Michaïlovitch qui fut pris d'une grande inquiétude. Nous décidâmes d'appeler une spécialiste des maladies nerveuses, et je courus chercher le professeur Ouspenski. C'était l'heure de sa consultation. Une vingtaine de personnes attendaient dans le salon. Ouspenski me promit de venir à la maison aussitôt après sa consultation. En attendant, il prescrivit un calmant et me dit de me munir d'un ballon d'oxygène qu'il fallait de temps en temps faire respirer à l'enfant. En revenant à la maison, je trouvai mon pauvre petit dans le même état : il était sans connaissance et, par intervalles, tout son petit corps était secoué de convulsions. Il est possible qu'il n'ait pas souffert, car il n'émettait ni gémissements ni cris. Nous ne quittions pas notre petit martyr et attendions le docteur avec impatience. Il arriva vers deux heures, regarda l'enfant et me dit : « Ne pleurez pas, tranquillisez-vous, tout sera bientôt fini. » Mon mari sortit pour l'accompagner, et revint, tout pâle, se mettre à genoux au chevet du divan sur lequel nous avions couché le pauvre petit pour que le docteur eût plus de facilité pour l'examiner. Je me mis aussi à genoux à côté de mon mari, impatiente de lui demander quelle était l'opinion du docteur. Comme je l'ai appris plus tard, Ouspenski avait dit à Fiodor Michaïlovitch que l'agonie était commencée, mais d'un signe il lui avait interdit de rien me dire. Une heure se passa ; les convulsions diminuaient sensiblement. Tranquillisée par

le docteur, j'étais déjà contente et je supposais que les spasmes allaient se changer en sommeil tranquille, que peut-être ils précédaient la guérison. Quel ne fut pas mon désespoir, lorsque la respiration du petit cessa tout à coup. Il était entré tout doucement dans la mort. Fiodor Michaïlovitch embrassa son fils, fit trois fois sur lui le signe de croix et éclata en sanglots. Je sanglotais de même et nos enfants pleuraient avec chagrin ; tous nous aimions tellement notre cher petit Alexis !

Mon mari fut terriblement frappé par cette mort soudaine, il aimait particulièrement Alexis, d'un amour presque maladif ; on aurait dit qu'il sentait sa fin prochaine, et ce qui lui causait le plus de peine, c'est que l'enfant était mort d'une crise épileptique, maladie qu'il avait héritée de son père. Tranquille, il supporta courageusement ce coup du sort, mais je craignais que cette résistance à son profond chagrin n'eût des suites fatales pour sa santé chancelante. Afin de le calmer un peu et de le détourner de son abattement, je priais Solovieff, qui était venu très souvent chez nous pendant ces jours de chagrin, de l'engager vivement à l'accompagner à *Optina Poustine*, où Solovieff se préparait à passer l'été. Cette visite à Poustine était un rêve depuis longtemps caressé par Fiodor Michaïlovitch. Mais il lui était difficile de le réaliser. Vladimir Serguiéevitch consentit à m'aider et se mit à persuader mon mari. De mon côté, je l'encourageais de toutes mes forces, si bien que le voyage fut décidé. Fiodor Michaïlovitch devait aller à Moscou le 15 juin (il avait déjà décidé auparavant de partir pour Moscou où il comptait proposer à Katkoff son futur roman). Il profita de la circonstance pour continuer son voyage jusqu'à Poustine en compagnie de Solovieff. Je n'aurais jamais consenti à ce qu'il fît seul un voyage aussi long et aussi fatiguant. Bien que Solovieff, d'après mon opinion « ne fût pas de ce monde » il aurait cependant pu prendre soin de mon mari si celui-ci avait souffert d'une crise.

La mort de notre cher petit avait produit sur moi une impression des plus pénibles. Je m'abandonnais à un tel

point, j'avais tant de chagrin et je pleurais tellement que personne ne me reconnaissait. Mon naturel enjoué disparut et mon ancienne énergie fit place à l'apathie. Je me détachais de tout, me désintéressais de tout, de mon ménage, des affaires et même de mes propres enfants ; je me confinais dans mes souvenirs des trois dernières années. Il y a beaucoup, dans les *Frères Karamazoff*, de mes doutes, de mes pensées, et même de mes paroles dans le chapitre « des femmes croyantes » où l'on voit une femme qui a perdu son enfant raconter son chagrin au père Zozime.

Fiodor Michaïlovitch souffrait beaucoup de mon état, il me raisonnait, me suppliait d'accepter la volonté de Dieu, de me réconcilier avec le malheur qui nous accablait, de penser à nos enfants pour lesquels je n'avais plus que de l'indifférence. Ses prières, ses supplications eurent le don de m'émouvoir et je repris un peu d'empire sur moi afin que le débordement de mon chagrin ne vînt pas troubler mon mari, plus malheureux que moi.

Notre cher petit Alexis fut enterré au cimetière de Grande Okta. Quelque temps après, nous partions pour Roussa. Le 20 juin Fiodor Michaïlovitch arrivait à Moscou où, en fort peu de temps, il se mettait d'accord avec le *Messager Russe* pour la publication de son nouveau roman en 1879. Quand il eut terminé ses affaires, il partit pour Optina Poustine. L'histoire de son voyage, ou mieux de sa vie errante avec V. S. Solovieff est décrite dans les lettres qu'il m'adressa à partir du 29 juin 1878.

Il revint de ce voyage très apaisé et remarquablement plus calme ; il me raconta les coutumes de Poustine où il passa deux jours. Trois fois il vit le célèbre et vénérable père Ambroise. Une fois dans la foule, au milieu du peuple, et deux fois tout à fait seul. Il emporta de ses entretiens avec lui une profonde et persistante impression. Quand il fit part au père de la perte cruelle que nous avions faite et du chagrin qui nous minait, le père Ambroise lui demanda : « Est-elle croyante ? » Mon mari lui répondit affirmativement. Alors le père Ambroise le pria de me transmettre sa

bénédiction. Celle-ci, de même que ses paroles, figurèrent plus tard dans le roman où le père Zozime s'adresse à une mère chagrinée. Par le récit de Fiodor Michaïlovitch, on pouvait se faire une idée du respect profond que tous éprouvaient pour le vénérable.

En rentrant à Saint-Pétersbourg en automne, il ne nous fut pas possible de conserver notre logement où trop de douloureux souvenirs nous rappelaient la mort de notre enfant bien aimé, et nous vînmes habiter rue Kouznetskaïa, dans la maison où, deux ans et demi plus tard, devait mourir Dostoïewski.

Notre logement, situé au deuxième étage, se composait de six chambres, d'une grande pièce destinée à la bibliothèque, d'une cuisine et d'une galerie. Sept fenêtres donnaient sur la rue, et le cabinet de travail de mon mari se trouvait à l'endroit où est placée aujourd'hui la plaque de marbre sur laquelle est gravée la date de sa mort ; la porte d'entrée, qui a été changée depuis, se trouvait sous notre salon, à côté du cabinet de travail.

Malgré nos efforts pour nous soumettre à la volonté de Dieu, et pour ne pas nous abandonner au désespoir, nous ne pouvions oublier notre cher petit Alexis ; l'automne et le commencement de l'hiver furent assombris par nos tristes souvenirs. La perte que nous avions faite avait eu pour effet de rendre mon mari, toujours tendre et attentif envers ses enfants, plus tendre et plus attentif encore.

Notre vie extérieure continuait comme par le passé, mon mari travaillait avec acharnement au plan de son nouveau roman ; la composition était la grande préoccupation de son travail littéraire, et aussi la plus difficile ; si l'on se reporte à la composition de ses précédents ouvrages, à celle des *Possédés* par exemple, on voit qu'il la refit plusieurs fois. Le travail avançait si vite qu'en décembre 1878, non seulement le plan était achevé, mais dix placards des *Frères Karamazoff* paraissaient déjà dans le numéro de janvier du Messager Russe.

Le 14 décembre 1878, Dostoïewski prêta son concours à

une soirée musicale et littéraire dans les salons de Blagorodnéï Sobranié [1], donnée en faveur des cours de Bestoucheff. Il lut, dans son roman les *Humiliés et les Offensés* le récit de Nelly. Ce qui fit impression sur le public dans cette lecture, ce fut la bonhomie, la sincérité de Fiodor Michaïlovitch. On pouvait croire que ce n'était pas l'auteur qui lisait, mais l'adolescente, la pauvre fille, qui racontait sa vie misérable ; et cette séance était empreinte d'un art particulier qui laissa, quoique ce ne fût qu'une simple lecture, une impression ineffaçable à tous les auditeurs. Les étudiants entourèrent mon mari et lui firent une ovation, et je me souviens qu'il était très agréable à mon mari d'être entouré par cette jeunesse enthousiaste qui manifestait ses sentiments avec tant de sincérité. Dostoïewski eut plusieurs fois l'occasion et le plaisir de lire au profit de la studieuse jeunesse.

Quand parut, dans son avant-dernier numéro, la nouvelle que Dostoïewski allait cesser, pour cause de maladie, de faire paraître son Journal, mon mari commença à recevoir des abonnés et des lecteurs du *Journal d'un Écrivain* des lettres sympathiques dans lesquelles on formait des vœux pour sa santé ; d'autres exprimaient le regret de la disparition d'un Journal qui prenait une si grande part à tout ce qui passionnait la société de l'époque. Quelques-uns suggéraient que si l'auteur était trop fatigué pour faire paraître un numéro chaque mois, il ne le publiât que par intervalles, sans respecter de date déterminée, et lorsque sa force et sa santé le lui permettraient ; ils souhaitaient seulement qu'il fût possible de connaître de temps en temps, même rarement, son jugement sain sur les événements de la vie. Au début de l'année, plus de cent lettres semblables produisirent sur mon mari une excellente impression. Elles lui prouvaient qu'il avait des adhérents, que la société appréciait sa parole impartiale, lui faisait confiance. A ce propos, j'ai conservé

1. Assemblée de la noblesse.

une lettre que Fiodor Michaïlovitch écrivit à son ami S. D. Janowski, et que je recopie ici :

« Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'à quel point j'ai joui de la sympathie des Russes pendant les deux années que j'ai fait paraître ma publication. Je recevais par centaines des lettres d'encouragement ; d'autres m'exprimaient un amour sincère. A partir d'Octobre, quand j'eus annoncé la cessation du périodique, elles arrivaient chaque jour de toutes les classes et de tous les coins du territoire, pleines de regrets, me demandant de ne pas suspendre le journal. C'est ma conscience seulement qui m'empêche de révéler jusqu'à quel degré la sympathie m'a été exprimée. Ah ! si vous pouviez savoir tout ce que j'ai appris moi-même dans le cours de ces deux années par ces centaines de lettres de vrais Russes. L'important pour moi est de savoir que les véritables russes, non pas ceux qui ont l'esprit retourné par la pseudo-intelligence petersbourgeoise, mais les vrais, sont en effet en beaucoup plus grand nombre que je ne le croyais il y a deux ans, plus nombreux que je ne me l'étais imaginé dans mes brûlants désirs et dans mes rêves. Je ne pouvais m'attendre à un tel résultat. Vous pouvez me croire, Notre Russie compte beaucoup moins de désabusés qu'on ne pensait auparavant, et ce qui est capital comme preuve, c'est qu'il se forme dans chaque homme un effort vers une vie droite et nouvelle, l'espoir profond d'un prochain changement dans les manières de penser de notre société intellectuelle, laquelle est restée fort éloignée du peuple, sans le comprendre une seule fois.

« Vous vous irritez contre Kraevski, mais il n'est pas le seul, tous ont considéré le peuple comme une quantité négligeable, tous ont ri et rient encore de son effort, de l'expression ardente et pure de sa volonté, de la forme par laquelle il manifeste ses désirs. C'est par cela que ces messieurs disparaîtront, ils sont trop vieux, ils sont usés ! Ceux qui, maintenant, ne comprennent pas le peuple doivent absolument s'unir aux boursiers et aux juifs ; voilà les représentants des « pensées avancées ». Mais le nouveau vient à nous. Notre jeunesse et nos femmes (les infirmières) ont montré aux armées autre chose que ce qu'on attendait, autre chose que ce qui avait été prophétisé. Nous pouvons

attendre. (Kraevski est au service de certains personnages connus, et à mon avis, il voulait se distinguer par une originalité, déjà à l'époque de la guerre serbe. Ayant pris une fois cette attitude, il ne pouvait en rester là.)

« Du reste, cela fait peu de bruit dans nos journaux, excepté dans les *Nouvelles de Moscou*, dont les articles politiques sont très cotés à l'étranger. Les autres problèmes sont traités légèrement et à la dernière minute. Dans ces centaines de lettres que j'ai reçues pendant ces deux années, j'ai été félicité pour ma sincérité et l'honnêteté de mes pensées. Ce qui signifie que c'est ce qui nous manque le plus, ce que nous attendons et ce qu'on ne trouve pas. Il y a peu de citoyens parmi les représentants de notre « intelligence ».

Le 6 février 1878, Fiodor Michaïlovitch reçut du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences la note suivante :

L'Académie impériale des Sciences, désireuse de vous témoigner son respect pour vos travaux littéraires, vous a élu membre correspondant dans la section de langue et littérature russes.

L'élection eut lieu en séance solennelle le 29 décembre 1878. Dostoïewski se montra très satisfait par cette élection, encore qu'elle fût un peu tardive (comparé à ses collègues du même âge, il s'occupait de littérature depuis trente-trois ans).

Je rappellerai qu'au début de l'année 1878, Fiodor Michaïlovitch assista aux dîners mensuels des groupes littéraires, organisés dans différents restaurants : chez Borel, au Petit Iaroslavtze et autres. Les invitations portaient la signature du célèbre chimiste D. I. Mendéléeff. Ces dîners réunissaient exclusivement des littérateurs de tous les partis, et Dostoïewski s'y rencontrait avec ses pires ennemis. Mon mari assista quatre fois à ces banquets pendant l'hiver 1878 ; il revenait à la maison toujours très ému et me faisait part avec intérêt des rencontres inattendues et des connaissances qu'il avait faites.

Au commencement de cette année, un événement eut une

grande influence sur lui. Dmitri Serguiéevitch Arsénieff, précepteur des Grands Ducs, Serge et Paul Alexandrovitch, lui fit une visite et exprima le désir de faire connaître à ses élèves les écrivains célèbres dont ils aimaient les œuvres. Il ajouta qu'il venait au nom de l'Empereur, qui désirait beaucoup que les entretiens de Dostoïewski eussent une noble et heureuse influence sur les jeunes Grands Ducs.

Fiodor Michaïlovitch était très occupé par la composition des *Frères Karamazoff*, et il lui était difficile de perdre une minute de son temps, mais la parole du Tsar libérateur était pour lui un ordre et un devoir. Il était agréable à mon mari de pouvoir satisfaire le désir, même un désir insignifiant, d'un homme à qui il était profondément reconnaissant de son geste de libération des paysans, geste qui réalisait ainsi un de ses rêves de jeunesse, qu'il avait chèrement payé de sa personne en son temps.

Le 15 mars il reçut d'Arsénieff la lettre suivante :

« Il s'est passé beaucoup de temps depuis le jour où j'ai fait votre connaissance. La conversation que nous avons eue m'a affermi dans la conviction qu'il est préférable d'organiser avec les Grands Ducs une entrevue qui ne paraisse pas venir à la suite d'une décision des parents, ou d'une indication de leur gouverneur, mais plutôt de leur propre initiative. Pour atteindre ce résultat, il a fallu profiter de conversations accidentelles, ce qui a pris un certain temps. Outre cela, au moment du carême, et pendant la première semaine de dévotions, j'ai craint que des influences d'un autre ordre ne vinssent affaiblir l'impression de leur première rencontre avec vous, et c'est pourquoi je viens seulement aujourd'hui vous demander de tenir votre promesse... »

Cette entrevue avec les Grands Ducs fit une heureuse impression sur Fiodor Michaïlovitch ; il trouva qu'ils avaient le cœur sensible et l'esprit sain, qu'ils savaient, dans la discussion, faire état de leurs opinions, pas toujours assez mûres, et respecter aussi les opinions contraires de leurs interlocuteurs. Les rapports avec Dostoïewski furent cer-

tainement à la convenance des Grands Ducs, car les invitations furent renouvelées.

Un jour qu'il n'avait pas trouvé mon mari à la maison, Arsénieff lui laissa la lettre suivante : (23 avril 1878) :

« Si cela ne vous dérange pas trop de venir à cinq heures et demie, vous m'obligeriez beaucoup, car je désirerais m'entretenir avec vous en particulier avant l'arrivée des Grands Ducs. Je voudrais vous prier de toucher la question du rôle qu'ils peuvent avoir à jouer dans la société actuelle, de la façon dont ils doivent se rendre utiles, et naturellement du moyen par lequel on peut arriver à cette question. C'est pour cela que je voudrais causer un peu avec vous à l'avance. »

Les relations de mon mari avec les Grands Ducs se prolongèrent jusqu'à sa mort. Leurs Majestés se trouvant à l'étranger en 1881, m'envoyèrent, au moment de mon malheur, le plus touchant des télégrammes.

Mon mari eut l'occasion chez eux de faire la connaissance du Grand Duc Constantin Constantinovitch. C'était à cette époque un jeune homme sincère et bon, qui l'étonna par son amour des beautés de la littérature de son pays. Devinant en lui un don poétique, il exprimait son regret que le jeune prince eût choisi, à l'exemple de son père, la carrière maritime, alors que, selon l'opinion de mon mari, son talent aurait pu s'exercer plus heureusement dans les lettres ; ce sentiment s'est brillamment vérifié un an plus tard. Malgré la différence des conditions sociales, mon mari eut avec les Grands Ducs des rapports extrêmement amicaux ; Constantin Constantinovitch l'invitait pour s'entretenir seul à seul avec lui, ou bien il réunissait une société choisie et demandait à mon mari de vouloir bien lire à son choix un passage de ses nouvelles œuvres.

Deux ou trois fois Fiodor Michaïlovitch eut l'occasion de faire une lecture chez le Grand Duc, en présence de l'épouse du Tzarevitch, de la Grande Duchesse Marie Fiodrovna, de Marie Maximilianovna de Bade et d'autres membres de la famille impériale. Je conserve plusieurs

lettres charmantes du Grand Duc à mon mari. A la mort de Fiodor Michaïlovitch, Son Altesse m'adressa, en plus d'un télégramme, une lettre de condoléances qui m'a le plus touchée de toutes celles que je reçus en 1881. Connaissant les rapports cordiaux qui existaient entre lui et mon mari, j'étais convaincue qu'il était très profondément peiné par la mort de Fiodor Michaïlovitch. Je ne puis résister au désir de communiquer cette lettre d'un charmant homme parti trop tôt, hélas ! pour un monde meilleur :

Fr. Duc d'Edimbourg. Naples 14/26 février 1881.

Très respectée Anna Grigorievna,

« Vous venez de subir une perte irréparable, mais vous n'êtes pas la seule, toute la Russie est profondément affligée de la mort d'un grand homme qui lui a sacrifié toute sa vie.

« Dieu, en vous donnant dans sa miséricorde une lourde croix à porter, vous envoie en même temps une rare consolation : Votre profond chagrin est partagé ; tous vos concitoyens, toutes les connaissances personnelles de Fiodor Michaïlovitch, et ceux qui ne le connaissaient pas, le pleurent avec vous.

« Une lointaine croisière m'a empêché d'apprendre plus tôt la perte que vient de faire notre patrie et c'est hier seulement que j'ai eu connaissance de cette nouvelle, qui m'a frappé comme un coup de tonnerre ! Bien que je n'aie pas eu jusqu'à ce jour l'occasion de vous approcher, je ne pourrais dans ces tristes minutes aller contre l'immense désir de vous adresser toute ma profonde sympathie et de vous dire la grande part que je prends à votre chagrin. Comme Russe et comme ami personnel de votre inoubliable mari, que j'ai sincèrement aimé, il m'est impossible de ne pas vous exprimer en ce jour de grande blessure morale pour vous, toutes mes condoléances, tout ce que je ressens, et que les paroles ne sauraient dire. Pardonnez-moi la liberté avec laquelle je m'adresse à vous dans d'aussi pénibles instants, au moment où rien sur la terre ne pourrait vous consoler,

et soyez assurée de la profonde sincérité de mes sentiments. »

Votre tout dévoué

CONSTANTIN.

A l'époque des funérailles de l'Empereur Alexandre II, le Grand Duc me fit savoir, par l'entremise de la Comtesse A. E. Komarowski, qu'il désirait me voir. La comtesse m'invita chez elle et je passai plusieurs heures en tête-à-tête avec le Grand Duc. Je me souviens avec un vif sentiment de reconnaissance de tout ce qu'il me dit de mon cher mari, et de la forte et noble influence que Fiodor Michaïlovitch avait eue sur lui.

Le Grand Duc voulut aussi voir mes enfants, dont mon mari lui avait parlé avec beaucoup d'enthousiasme. Comme il partait pour une croisière, il m'invita le jeudi saint avec mes petits, auxquels il fit des cadeaux, et qui s'amusèrent chez lui à peindre des œufs de Pâques. Puis, dans le courant de la semaine sainte, le Grand Duc me fit une visite et nous offrit son portrait, en uniforme de marin, orné d'une amicale dédicace.

Par la suite, lorsque fut fondée l'École Fiodor Michaïlovitch à Staraïa Roussa, le Grand Duc Constantin Constantinovitch désira se joindre aux personnes qui venaient en aide à cette fondation, et offrit de verser une cotisation mensuelle de cinquante roubles que l'École accepta avec reconnaissance.

***

Un jour, au commencement du printemps de 1878, nous déjeunions tous tranquillement en famille. Rasséréné par une longue et fraîche promenade, Fiodor Michaïlovitch était de très bonne humeur et s'entretenait joyeusement avec les enfants. Tout à coup, retentit un violent coup de sonnette ; la servante courut à la porte et nous entendîmes une voix de femme un peu criarde qui disait :

— Il vit encore ?

La servante, qui ne comprit pas la question, ne répondit pas.

— Je demande si Fiodor Michaïlovitch vit encore ?

— Il vit, s'empressa de répondre la servante.

Je voulais aller m'informer, mais mon mari, qui se tenait plus près de la porte, me devança et disparut rapidement dans l'antichambre. Une femme d'un certain âge, qui était assise sur une chaise, se leva, vint à sa rencontre les bras tendus et s'écria :

— Vous êtes en vie, Fiodor Michaïlovitch, comme je suis heureuse que vous soyez en vie !

— Eh ! bien, Madame qu'avez-vous, répondit mon mari très étonné. Je suis vivant et j'ai l'intention de vivre encore longtemps.

— Nous avons entendu dire à Karkoff, dit cette dame avec beaucoup d'émotion, que votre femme vous avait abandonné, que cette trahison vous avait rendu gravement malade, que vous étiez sans aide d'aucune sorte ; je suis partie sur-le-champ pour venir vous soigner. J'arrive directement de la gare.

Au bruit de ces exclamations, j'accourus dans l'antichambre et trouvai Fiodor Michaïlovitch fort indigné :

— Tu entends, Ania, me dit-il, quelque canaille a fait courir le bruit que tu m'avais quitté ; comment trouves-tu cela ? Que dis-tu de ça ?

— Calme-toi, mon cher, ne t'emporte pas, lui dis-je ; il y a certainement un malentendu. Rentre ici ; dans l'antichambre, tu pourrais prendre froid. Et tout doucement je l'attirai dans la salle à manger. Il m'obéit et s'éloigna. Longtemps encore j'entendis ses exclamations indignées dans la pièce. Enfin je m'adressai à l'inconnue, qui semblait être une institutrice, très bonne personne, mais certainement pas très intelligente. L'idée l'avait emballée, semble-t-il, de venir soigner un écrivain célèbre que sa méchante femme avait abandonné, de l'aider à partir pour un monde meilleur et de passer le reste de sa vie à proclamer avec orgueil que l'écrivain était mort dans ses bras.

Je plaignais de tout mon cœur la pauvre femme, qui était très émue. Puis, m'excusant auprès d'elle, je vins dire à mon mari que j'avais l'intention de l'inviter à déjeuner. Fiodor Michaïlovitch fit un geste de la main et me chuchota :

— Entendu, appelle-la ; seulement attends que je sois parti d'abord !

Sur ces mots, il bondit de sa chaise et entra dans son cabinet de travail.

Je revins auprès de l'inconnue et lui proposai de se reposer, de déjeuner à la maison, mais elle était visiblement offensée par la réception que lui avait faite mon mari. Elle refusa mon invitation, me demanda seulement d'autoriser la servante à descendre dans la voiture de place un assez volumineux panier que le commissionnaire avait apporté derrière elle. Je n'insistai pas, mais la priai de me dire où elle s'était arrêtée, quel était son nom de famille, son prénom et celui de son père.

Je trouvai mon mari irrité.

— Non, mais pense un peu, dit-il en arpentant la pièce avec agitation. Quelle horreur ! Tu m'avais abandonné. Quelle infâme calomnie ! Quel est celui de mes ennemis qui a inventé cela ?

La pensée qu'on pouvait me calomnier le consternait. Voyant qu'un événement relativement peu important le tourmentait à ce point, je lui conseillai d'écrire à son vieil ami N. N. Beketoff, professeur à Karkov, au sujet des bruits qui couraient sur son compte dans la ville. Mon mari suivit mon conseil, et le soir même il écrivit au professeur, ce qui lui rendit un peu de calme. Le lendemain il me pria d'aller voir l'inconnue, mais je ne la trouvai pas, car elle était partie le matin même.

CHAPITRE XVIII

LES OUBLIS DE FIODOR MICHAÏLOVITCH

Les crises d'épilepsie avaient affaibli d'une manière considérable la mémoire de mon mari, surtout la mémoire des noms, des visages, et il se fit un certain nombre d'ennemis parce qu'il ne reconnaissait pas les gens à leurs figures. Lorsqu'on se nommait devant lui, il n'était pas en état de savoir avec qui il parlait et demandait force détails, ce qui vexait les gens. Et ses interlocuteurs, qui oubliaient, ou ne savaient pas qu'il était malade, le considéraient comme un orgueilleux, dont la prétendue perte de mémoire n'avait d'autre but que de les offenser. Je me souviens d'un incident qui eut lieu un jour que nous allions faire une visite à Maïkoff. Nous rencontrâmes dans l'escalier l'écrivain Berg, autrefois collaborateur du *Temps*, mais que mon mari avait complètement oublié. Berg salua très poliment Fiodor Michaïlovitch, mais voyant que celui-ci ne le reconnaissait pas, il demanda :

— Vous ne me reconnaissez pas, Fiodor Michaïlovitch ?

— Je vous demande pardon, mais je ne me souviens pas de vous.

— Mon nom est Berg.

— Berg ? répéta mon mari sur un ton interrogateur.

Dans le même instant il pensait au Berg de Tolstoï, un allemand typique, le gendre des Rostoff dans *La Guerre et la Paix*.

— Le poète Berg, reprit l'autre. Est-il possible que vous m'ayez oublié ?

— Le poète Berg, répéta mon mari ; très heureux, très heureux.

Mais Berg, obligé d'expliquer ainsi sa personnalité, resta profondément convaincu que Fiodor Michaïlovitch ne le reconnaissait pas volontairement, et toute sa vie il se souvint de cette offense. Combien d'ennemis ne se créa-t-il pas dans les milieux littéraires par la faute de cette absence de mémoire ! Cet oubli des visages qu'il rencontrait dans la société nous plaçait parfois dans des situations fâcheuses, et je devais m'excuser pour lui.

Je me souviens à ce sujet d'un autre cas, mais comique. Trois ou quatre fois l'an, nous allions en visite les jours de fêtes dans la famille de mon cousin, N. M. Snitkine, qui adorait réunir ses parents chez lui. Je rencontrais là, presque chaque fois, ma marraine Alexandra Pavlovna, que j'avais cessé de voir depuis mon mariage, parce que son mari et Fiodor Michaïlovitch n'avaient aucune sympathie l'un pour l'autre en raison de la divergence de leurs opinions politiques. Ma marraine était très fâchée que mon mari, qui la saluait fort poliment, ne s'entretînt jamais avec elle ; elle s'en plaignait à nos parents communs, qui me le répétaient. La première fois que nous allâmes chez les Snitkine, je demandai à mon mari de s'occuper un peu de ma marraine et d'être aussi aimable qu'il pouvait l'être.

— Très bien, très bien, promit Fiodor Michaïlovitch, montre-moi seulement qui est ta marraine parmi les dames, et je trouverai un intéressant sujet de conversation, de telle sorte que tu seras contente de moi.

Arrivés chez nos parents, j'indiquai à mon mari une dame assise sur le divan. Il se mit à la regarder attentivement, puis me regarda, puis il dirigea de nouveau ses yeux sur elle, mais, de toute la soirée, il n'alla pas s'asseoir auprès d'elle. En revenant à la maison je lui reprochai sa conduite et lui demandai pourquoi il n'avait pas voulu me faire un plaisir aussi insignifiant, dès l'instant que je l'en avais prié.

— Dis-moi, Ania, je t'en prie, me répondit-il tout confus. Qui de vous deux est la marraine de l'autre ? Laquelle de vous deux a baptisé l'autre ? Je vous ai bien examiné toutes deux pendant la soirée, mais vous différez si peu l'une de l'autre que j'ai eu des doutes, et, dans la crainte de me tromper, j'ai décidé de ne pas m'approcher d'elle.

La différence d'âge entre nous deux est de seize ans, mais comme je m'habille toujours très simplement et que je porte des robes sombres, tandis qu'elle aime au contraire à se montrer en toilettes élégantes, Alexandra Pavlovna paraissait de beaucoup plus jeune que son âge, et mon mari s'y était laissé prendre. Mais le plus curieux est qu'un an plus tard, pendant les fêtes de Noël, sachant que nous devions rencontrer ma marraine chez les Snitkine, je fis la même recommandation à mon mari. Il me sembla que Fiodor Michaïlovitch m'écoutait très attentivement (évidemment en pensant à quelque chose d'autre). Il me promit cette fois de s'entretenir avec ma marraine, mais il ne tint pas sa promesse, car il fut assailli par les mêmes doutes que l'année précédente et ne put résoudre cette question : « Qui de nous deux avait baptisé l'autre ? » Le demander à Alexandra Pavlovna en présence d'étrangers lui avait paru incommode.

Cette amnésie, qui se manifestait dans ses rapports avec ses proches, le mettait parfois dans des situations difficiles. Je me souviens que pendant notre séjour à Dresde il dut aller au consulat russe pour faire légaliser ma signature sur une pièce quelconque (mon état ne me permettait pas de quitter la chambre). Tout à coup je le vis par la fenêtre qui se hâtait de rentrer à la maison, et je courus à sa rencontre. Très agité, il me demanda d'un ton fâché :

— Ania, comment t'appelles-tu ? Quel est ton nom de famille ?

— Dostoïewski, répondis-je, étonnée par une question aussi étrange.

— Je sais que c'est Dostoïewski, mais quel est ton nom de jeune fille ? On me l'a demandé au consulat, je n'ai pas

su le dire et je dois y retourner. L'employé s'est, je crois, moqué de moi parce que j'avais oublié le nom de famille de ma femme. Écris-le moi sur ta carte, sans quoi je vais encore l'oublier.

Des cas semblables étaient fréquents dans sa vie et lui attirèrent bon nombre d'ennemis.

CHAPITRE XIX

1879.

Les deux premiers mois de cette nouvelle année se passèrent tranquillement pour nous. Mon mari travaillait avec beaucoup d'ardeur et d'assiduité à son roman. En mars, il dut prendre une part active à des soirées littéraires, et le 9 de ce mois, il fit, devant l'assemblée de la Noblesse, une conférence au profit du « Fonds littéraire ». A cette soirée, quelques écrivains, parmi les plus célèbres : Tourguéneff, Saltikoff, Potiekhine, d'autres encore, avaient prêté leur concours. Fiodor Michaïlovitch choisit le récit du secret dans les *Frères Karamazoff*. Il lut magnifiquement, et le morceau fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Le succès de cette soirée fut si grand qu'on décida d'en organiser une seconde le 16 mars, et la plupart de ceux qui avaient participé à la première, à l'exception de Saltikoff, acceptèrent de revenir. Cette fois, les élèves du cours supérieur des jeunes filles offrirent à mon mari une gerbe de fleurs ornée d'un ruban, qui portait, brodée dans le goût russe, un hommage de sympathie à l'écrivain.

Le 20 mars, mon mari fut victime d'une agression qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses. Un soir qu'il faisait sa promenade habituelle, un individu tout à fait ivre s'approcha de lui devant la rue Nicolas et lui porta un coup violent à la nuque. Fiodor Michaïlovitch s'affaissa sur

le sol, il avait le visage ensanglanté. En un clin d'œil, la foule fit cercle autour de lui ; on appela un agent de police qui emmena l'ivrogne au commissariat et pria mon mari de l'accompagner. Fiodor Michaïlovitch demanda au commissaire de laisser partir son agresseur, disant qu'il lui pardonnait. Le fonctionnaire promit de tenir compte de ce désir ; mais le lendemain, la presse rendait publique l'incident de la veille parce que le nom de l'écrivain attaqué avait attiré l'attention ; le procès-verbal dressé par la police fut mis à la disposition de Trofimoff, juge de paix près le 13e district. Deux semaines plus tard, mon mari était appelé à l'audience. A l'interrogatoire, l'accusé, un paysan, Fiodor Andréeff, expliqua qu'il était complètement ivre et qu'il avait à peine bousculé le monsieur qui était tombé. Fiodor Michaïlovitch dit au Juge qu'il pardonnait à son agresseur et demandait qu'il ne fût pas puni. Le juge de paix prit cette demande en considération, mais cependant, en raison du bruit et du désordre qu'il avait occasionné dans la rue, il condamna l'ivrogne à seize roubles d'amende et quatre jours de prison. Mon mari attendit le paysan à la sortie et lui remit seize roubles pour payer son amende.

Le 3 avril, pendant les fêtes de Pâques, au cours d'une séance organisée dans la salle de Solanoï Gorodok, au profit de la Société Frebel, mon mari lut « Le petit garçon chez le Christ à Noël ».

C'était une fête enfantine, et mon mari y avait amené nos enfants pour leur montrer comment leur papa lisait sur l'estrade, et l'accueil que lui faisait le public. Sa réception fut chaleureuse ; un groupe des petits auditeurs vint présenter un bouquet de fleurs au lecteur. Fiodor Michaïlovitch resta jusqu'à la fin de la fête, se promenant dans la salle avec les enfants, s'amusant de leurs yeux enchantés, de leur ravissement devant un spectacle qu'ils n'avaient encore jamais vu.

Pendant les fêtes de Pâques, Fiodor Michaïlovitch fit une lecture au Gymnase féminin Alexandrowski, à une réunion organisée au profit des cours Bestoucheff. Il choisit

une scène de *Crime et Châtiment*, qui produisit sur les assistants un effet extraordinaire. Les jeunes filles ne se contentèrent pas de l'applaudir avec enthousiasme, mais, pendant l'entr'acte, elles l'entourèrent, s'entretinrent avec lui, lui demandant de faire connaître son opinion sur différentes questions qui les intéressaient ; et quand, à la fin de la soirée, il fut sur le point de partir, une foule de deux cents personnes environ le suivit dans l'escalier et l'accompagna jusqu'à la porte pour l'aider à s'habiller. J'étais à côté de lui, mais l'empressement de la foule nous sépara, et je restai en arrière, convaincue que mon mari ne s'en irait pas sans moi. Effectivement, lorsqu'il eut mis son pardessus, il me chercha et, ne me voyant pas, il demanda à voix plaintive : « Où donc est ma femme ? Elle était avec moi, cherchez-la, je vous en prie ! » disait-il aux jeunes filles qui l'entouraient. Aussitôt elles se mirent à crier mon nom toutes ensemble. On n'eut pas à m'appeler longtemps car je vins immédiatement me mettre à côté de mon mari.

Au printemps, nous nous hâtions, comme d'habitude, de partir pour Staraïa Roussa, et cela d'autant plus que le professeur Kochlakoff avait conseillé à Fiodor Michaïlovitch d'aller à Ems. Mais mon mari tenait à passer quelque temps à la campagne, avec sa famille, et voulait travailler un peu en liberté.

Pour notre malheur, le printemps était froid et pluvieux ; Fiodor Michaïlovitch ne prit aucun repos et commença à maigrir, ce qui nous attrista tous ; mais en revanche, les premiers jours de l'été furent très agréables. A. V. Schaklar-Korvine, que nous aimions beaucoup, vint passer la saison, à Roussa et presque chaque jour, lorsqu'il revenait de sa promenade, mon mari entrait bavarder avec cette femme intelligente et bonne, qui a joué dans sa vie un rôle non dénué de sens.

Dans la deuxième quinzaine de juillet, le 18, Fiodor Michaïlovitch partit pour Ems où il arriva le 24. Il eut le même appartement que les autres années, et alla consulter le docteur Orth qui, bien qu'il ne l'eût pas vu depuis trois

ans, le reconnut et le rassura par la promesse que le *Kränchen* le ressusciterait.

« Il a trouvé, *m'écrivait-il le 25 juillet*, qu'une certaine partie de mon poumon s'est déplacée, ainsi que le cœur, qui occupe aussi une autre position, tout cela à cause de mon emphysème ; encore que, *ajoutait-il pour me rassurer*, le cœur soit tout à fait en bon état et que ces déviations n'aient pas beaucoup de signification et ne présentent aucun danger réel.

Certes, il est obligé comme docteur de dire des choses rassurantes, mais si l'emphysème a déjà de telles conséquences au début, qu'arrivera-t-il ensuite ? Du reste je fonde beaucoup d'espoirs sur la cure. »

Le diagnostic du docteur me troubla au plus haut point. J'avais vu mon mari vaillant les dernières années, et je ne pouvais pas prévoir que la maladie eût déjà fait de si sérieux progrès. Mais je n'ignorais pas que l'eau de Kränchen eût toujours été salutaire à mon mari, et je me consolais à la pensée qu'elle lui rendrait la santé cette fois encore.

J'espérais beaucoup aussi qu'il rencontrerait pour sa distraction quelques-unes de ses bonnes connaissances, et qu'il ne serait pas sujet à l'ennui, ainsi qu'il arrivait toujours lorsqu'il était séparé de sa famille. Malheureusement mes souhaits ne se réalisèrent pas, et pendant les cinq semaines qu'il passa à Ems, il ne rencontra aucune connaissance et se plaignit amèrement de la solitude. Pour comble de malheur, il n'y avait au salon de lecture que le *Messager Russe*, qui arrivait toujours avec beaucoup de retard, et l'abominable journal *Golos (La Voix)* qui le mettait en rage. La seule distraction pour lui était de regarder les enfants assez nombreux et de causer avec eux.

« Et cela apporte aussi du chagrin... J'ai rencontré aujourd'hui un enfant de cinq ans qui allait à l'école avec une troupe d'autres, il marchait en pleurant et se couvrait le visage de sa main. J'ai demandé ce qu'il avait et j'ai appris par un passant que ce petit souffrait d'une inflamma-

tion des yeux depuis un mois, mais que son père, un savetier, ne voulait pas l'emmener chez le docteur pour ne pas dépenser quelques pfennigs de médicaments. Cela m'a mis hors de moi ! En général, mes nerfs sont ébranlés et je suis très sombre. Non, Ania, l'ennui n'est pas rien. Avec l'ennui, le travail est une souffrance. Ah ! il vaudrait mieux être au bagne ; oui le bagne valait mieux ! »

Les lettres de mon mari étaient des plus tristes. Le 13 avril il m'écrivait :

« Les nouvelles que j'ai reçues au sujet de la pauvre Emilie Fiodrovna m'ont fait beaucoup de peine, il est vrai qu'avec une telle maladie, elle ne pouvait vivre longtemps. Mais sa mort m'enlève le dernier souvenir de mon frère en ce monde. Fédia reste seul ; je le portais dans mes bras. Les enfants de mon frère ont grandi loin de moi. Écris à Fedia pour lui exprimer mon profond chagrin, je ne sais où lui écrire. Tu ne pourrais imaginer le songe que j'ai eu le 5 de ce mois-ci, j'ai inscrit le jour : je voyais mon frère couché sur son lit, l'artère du cou sectionnée, couvert de sang. Dans mon effroi je voulais courir chez un médecin, mais en même temps j'étais arrêté par la pensée qu'il aurait perdu tout son sang avant l'arrivée du docteur. Songe terrible, et, ce qui est le plus frappant, le 5 avril, la veille de sa mort ! Je ne pense pas être coupable envers Emilie. Chaque fois que je pouvais, je lui venais en aide, et j'ai cessé de le faire quand elle a pu avoir des secours plus proches : son fils et son gendre. L'année même de la mort de mon frère, je me suis tué dans leurs affaires, sans discuter et sans me plaindre, non seulement j'ai donné mille roubles, mais j'ai sacrifié toutes mes forces et mon nom littéraire, qu'il avait déshonoré avec son édition en déconfiture ; j'ai travaillé comme un animal, et mon frère défunt ne pourrait pas me reprocher quelque chose de l'autre monde ! »

A la fin de sa lettre il ajoutait :

« Demain, il me restera exactement deux semaines à passer dans le silence, car ce n'est pas seulement la solitude, mais le silence ! J'ai même perdu l'habitude de parler ; je parle seul, comme un fou ! »

Le 16 août, je lis :

« La solitude m'a rendu soupçonneux, et il me semble voir la tristesse et le mal partout. Mon ennui est indescriptible. J'ai même oublié de parler et je suis rempli d'étonnement lorsque par hasard je prononce un mot à haute voix : voilà déjà quatre semaines que je n'ai pas entendu ma voix ! »

De mon côté, j'étais bien tourmentée par ce pénible état moral. Outre cela, je le savais inquiet au sujet d'un envoi d'argent que je lui avais promis ; et je ne pouvais le faire par suite d'un malentendu survenu au *Messager Russe*. On m'avait fait parvenir un chèque payable par la Banque Achenbach et Kolli à Saint-Pétersbourg, mais comme j'avais promis à mon mari de ne pas quitter les enfants, même pour un jour, je ne pouvais aller toucher le chèque, qu'il fallut retourner à Moscou, en priant le journal d'envoyer l'argent à Roussa. Dès que je fus en possession de la somme, je l'expédiai à mon mari à Ems.

***

Quel serait le sort de sa famille s'il était obligé de renoncer à écrire, ou s'il mourait ? Fiodor Michaïlovitch, qui avait souci des siens, pensait acheter un petit bien et y vivre en partie avec ses revenus dès qu'il aurait payé ses dettes. Dans sa lettre du 13 mai 1879 il m'écrivait :

« Ma chérie,

Je pense toujours à ma mort, mais ici très sérieusement, et je me demande ce que je vous laisserai, aux enfants et à toi. Tout le monde est persuadé que nous avons de l'argent, et nous n'avons rien ! Maintenant j'ai sur le cou les *Karamazoff*, qu'il faut bien terminer, en faire un objet d'art, et c'est une chose difficile et risquée, une chose fatale : elle doit placer mon nom très haut, l'affermir, autrement plus d'espoir ! J'achèverai ce roman, et à la fin de l'année prochaine, j'annoncerai la réapparition du *Journal d'un*

Ecrivain ; avec l'argent des abonnements j'achèterai une propriété pour assurer notre vie et éditer le journal jusqu'au renouvellement des abonnements; je m'en tirerai d'une manière ou d'une autre par la vente des livres. Il faut prendre des mesures énergiques, sans quoi nous n'aurons jamais rien ! Mais c'est assez sur ce sujet, nous avons le temps d'examiner la question ensemble, parce que tu n'aimes pas la campagne et qu'au contraire j'ai l'intime conviction, premièrement que la terre est un capital qui augmentera de lui-même jusqu'à la maturité des enfants, deuxièmement que celui qui possède de la terre participe à une puissance qui gouverne l'État. C'est là-dessus que s'appuiera l'avenir des enfants et leur situation dans la vie, ils doivent être des citoyens forts, aisés, pas plus mauvais que les autres ou alors... »

Dans une autre lettre je trouve ceci :

« Je songe toujours à préparer l'avenir, et surtout au moyen d'acheter une propriété. Croiras-tu que je suis bientôt fou à ce propos. Je tremble pour l'avenir des enfants. »

En principe, j'étais absolument d'accord avec mon mari sur cette question, mais je trouvais que dans notre situation la pensée d'assurer l'avenir des enfants par l'achat d'une propriété était presque irréalisable. La première et principale question était celle-ci : Qui s'occuperait de la propriété si l'on arrivait à en acheter une ? Fiodor Michaïlovitch avait des connaissances agricoles, mais il était occupé par ses travaux littéraires et n'aurait pas le temps. Pour mon compte, je n'y entendais absolument rien, et il se passerait probablement pas mal d'années avant que je fusse en état d'administrer une propriété. Il restait à prendre un intendant, mais d'après l'expérience de beaucoup de propriétaires de nos connaissances, je pouvais prévoir les résultats d'un pareil affermage. Pourtant Fiodor Michaïlovitch était tellement ancré dans cette pensée apaisante, que j'avais à cœur de ne pas le contredire, et je le priai seulement d'attendre notre part dans la succession de sa tante A. F. Koumanine, car nous pourrions commencer à ce

moment l'exploitation agricole. Fiodor Michaïlovitch se rallia à mon idée et décida de laisser à la rédaction du *Messager Russe* ses droits d'auteur sur *Les Frères Karamazoff*, afin de les avoir sous la main si le besoin s'en faisait sentir dans l'aménagement de nos terres.

Nous étions en droit de recueillir la succession de la tante de mon mari depuis 1870. Cette succession se composait d'une propriété de six mille dessiatines [1], située à cent verstes de Riazan, non loin de Spas-Klepiki. Les quatre frères Dostoïewski (qui devaient payer leurs sœurs en argent) reçurent un tiers de la propriété, environ deux mille hectares, sur lesquels cinq cents revenaient à mon mari. Mais comme les héritiers se présentèrent en nombre à la mort de la tante, il devint difficile de s'entendre. Vendre la propriété en entier était chose impossible : il n'y avait pas d'acheteurs ; en même temps on nous demandait, ainsi qu'à tous les héritiers, de l'argent pour payer les droits de succession. Notre avoué nous réclamait des fonds pour ses frais de voyage et pour toutes sortes de besoins, si bien que la succession ne nous rapportait que des ennuis et des dépenses.

Enfin les héritiers finirent par s'entendre et il fut décidé que l'on partagerait la terre, mais comme les terrains étaient de qualités différentes, qu'ils allaient des forêts séculaires jusqu'aux marécages, nous prîmes le parti de nous contenter d'une moindre étendue de terrain à condition qu'elle pût être exploitée avec avantage. Pour choisir sa part, il fallait nécessairement se déplacer et examiner la propriété. Chaque printemps, les conversations reprenaient entre les héritiers qui partaient évaluer les parts respectives. Mais il s'en trouvait toujours un ou deux qui, pour une cause ou pour une autre, étaient dans l'impossibilité de faire le voyage, de sorte que la chose traîna en longueur d'année en année, jusqu'à l'été de 1879, au moment où les héritiers décidèrent enfin de se réunir à Moscou avec le désir d'arriver à un

1. Autant d'hectares environ.

accord avant de partir pour Riazan, et de Riazan pour la propriété, afin de clore définitivement les pourparlers.

Fiodor Michaïlovitch était alors à Ems, et il ne devait revenir qu'au bout d'un mois. Laisser passer l'occasion d'en finir avec une affaire qui traînait depuis si longtemps était vraiment chose regrettable. De mon côté j'étais très embarrassée. Fallait-il avertir mon mari de ce projet de voyage dans la propriété, encore qu'il y eût des chances pour que ce voyage ne se fît point ? Comme je savais à quel point mon mari aimait ses enfants et tremblait pour leur vie, je craignais aussi de l'inquiéter en lui annonçant cette nouvelle et de nuire ainsi à son rétablissement. Par bonheur il avait consenti, peu auparavant, à me voir conduire les enfants au monastère de Saint Nil Stolbenski (à cent verstes de Roussa) et comme le voyage durait plus d'une semaine, je résolus de partir pour Moscou d'abord et de m'y arrêter deux ou trois jours. En arrivant à Moscou, je trouvai les principaux héritiers prêts à partir pour la propriété ; je décidai de profiter de l'occasion et de les accompagner pour visiter les terres en indiquant ce qui nous convenait le mieux d'après les désirs de mon mari. Notre séjour dans la propriété se passa sans incident et il me fut possible de choisir la part de Dostoiewski, qui comprenait deux cents déssiatines de forêts, (bois de construction) dans un endroit nommé Pekhorka, et cent déssiatines de terres labourables. Fiodor Michaïlovitch fut content de mon choix, mais dans ses lettres d'Ems il me gronda terriblement de ma cachotterie. Il m'était toujours désagréable de cacher quelque chose à mon mari, mais il était nécessaire de le faire quelquefois afin de ne pas l'inquiéter, de ne pas provoquer une crise inutile — ce qui avait toujours des conséquences fâcheuses pour lui, principalement quand il était loin de sa famille.

Nous revînmes à Roussa au début de septembre, et notre vie habituelle reprit son cours. Dans l'après midi, quelques personnes, en partie des connaissances, entraient à tour de rôle chez mon mari et restaient parfois des heures entières auprès de lui. Je savais combien les longues conversations

le fatiguaient, et j'envoyais quelquefois la servante le prier de venir me parler une minute ou deux, et lorsqu'il apparaissait, je lui donnais un verre de thé qu'on venait de préparer pour lui. Il buvait hâtivement, s'informait de l'état des enfants et retournait auprès de son visiteur. Quelquefois, lorsque la conversation se prolongeait outre mesure, il m'arrivait d'appeler Fiodor Michaïlovitch à la salle à manger pour recevoir une députation quelconque, qui venait le prier de lire à une soirée littéraire (au profit d'une bonne œuvre) ou bien pour parler avec un de ses amis qui ne pouvait attendre son tour. Au cours de cet hiver, la sympathie envers mon mari s'accrut encore grâce au succès des *Frères Karamazoff*, et lui-même reçut quantité d'invitations, de billets pour bals, soirées littéraires et concerts. Souvent il fallait écrire d'aimables lettres de refus, des remerciements ; parfois, ne voulant pas être incorrect avec ceux qui l'invitaient, mon mari me priait de me déranger à sa place ; lorsque je m'étais ennuyée la moitié d'une soirée, je cherchais l'organisateur de la fête et le remerciai de son amabilité, en lui faisant part des excuses de mon mari, qu'un travail très urgent retenait à la maison.

Tout cela compliquait notre existence sans nous donner de satisfaction.

Dans le courant de décembre 1879, mon mari fut obligé plusieurs fois de lire en public. Le 16, au profit de la Société de Secours pour les élèves pauvres du Gymnase Larinski, il lut *Le Petit Garçon chez le Christ à Noël*. La lecture avait lieu de jour, à une heure. Au nombre de ceux qui avaient prêté leur concours se trouvait le célèbre acteur Gorbounoff, conteur merveilleux, dont la présence avait attiré beaucoup de monde et créait une grande animation. Les orateurs inscrits ne se mêlaient pas au public et restaient dans la salle de lecture. Ivan Ossipovitch Gorbounoff était en verve ; il raconta beaucoup d'historiettes et d'anecdotes spirituelles, même il dessina le portrait de quelqu'un sur l'affiche.

Le 30 décembre, Fiodor Michaïlovitch lut en matinée, et de façon magistrale, *Le Grand Inquisiteur* dans les *Frères*

Karamazoff. Sa lecture eut un énorme succès, et le public, qui applaudissait à tout rompre, obligea mon mari à revenir plusieurs fois sur l'estrade. J'apportais toujours à ces séances l'ouvrage dans lequel l'orateur avait choisi sa lecture, un sirop pour la gorge, des pastilles d'Ems, un mouchoir de poche supplémentaire (pour le cas où il aurait perdu le sien) une couverture de voyage pour envelopper la poitrine et la gorge de mon mari au moment de sortir à l'air froid. Fiodor Michaïlovitch, qui me voyait toujours ainsi chargée, m'appelait son « fidèle écuyer ».

***

Les soirées et matinées littéraires avaient lieu pour la plupart dans la salle du Crédit Foncier, en face du Théâtre Alexandre, ou dans le Blagorodnéï Sobranié, non loin du Pont de la Police. J'accompagnai toujours Fiodor Michaïlovitch, mais par malheur, mes sorties dans le monde étaient souvent assombries par des scènes de jalousie imprévues et sans fondement que me faisait mon mari ; scènes qui me plaçaient parfois dans des situations stupides. En voici un exemple :

Nous arrivâmes un jour fort en retard à une soirée où nous étions conviés. Tout le monde était déjà rassemblé. A notre arrivée, on accueillit Fiodor Michaïlovitch très aimablement, et les messieurs me baisèrent la main (habitude mondaine qui avait le don de mettre mon mari en rage). Il salua tout le monde un peu sèchement et partit de son côté. Je compris en un clin d'œil de quoi il retournait et, lorsque j'eus échangé quelques phrases avec les invités, je m'assis à côté de lui avec l'intention de dissiper la mauvaise impression. Je n'eus pas de succès. Aux questions que je lui posais, il ne répondait pas. Enfin, jetant les yeux sur moi avec méchanceté, il me dit :

— Va le rejoindre !

Je le regardai avec étonnement et demandai :

— Qui ?

— Tu-ne-com-prends-pas ?

— Je ne comprends pas auprès de qui je dois aller, dis-je en riant.

— Auprès de celui qui vient de te baiser la main avec tant de passion.

Comme tous ceux qui se trouvaient dans le salon de lecture m'avaient baisé la main par respect et politesse, je ne pouvais pas savoir lequel d'entre eux était, selon mon mari, un criminel.

Toute cette conversation eut lieu par chuchotements et murmures, pourtant les personnes qui étaient assises à côté de nous l'entendirent parfaitement. Très confuse et craignant une scène de famille, je dis à mon mari :

— Bien, Fiodor Michaïlovitch, je vois que tu es de mauvaise humeur, que tu ne veux pas me parler ; je vais dans la salle à la recherche de ma place. Adieu.

Je partis. Il ne s'était pas écoulé cinq minutes que P. A. Gaïdebouroff vint me prévenir que mon mari me demandait. Je supposai qu'il n'arrivait pas à trouver dans son livre le passage qu'il devait lire, et je revins au salon de lecture où il me reçut en ennemi.

— Tu n'as pas pu y tenir ; il a fallu que tu viennes le regarder ? remarqua-t-il.

— Bien sûr, dis-je en riant, mais je voulais te voir aussi. As-tu besoin de quelque chose ?

— Je n'ai besoin de rien.

— Mais tu m'as appellée ?

— Je n'y ai même pas pensé. Ne te l'imagine pas, je t'en prie !

— Eh ! bien, si tu ne m'as pas appelée, adieu, je m'en vais.

Dix minutes plus tard, un des organisateurs s'approcha de moi et me dit que Dostoïewski désirait savoir où j'étais assise, ce qui le faisait croire que mon mari désirait aussi me voir. Je répondis que je venais de le quitter dans le salon de lecture, et que je ne voulais pas l'empêcher de concentrer toute son attention sur le texte qu'il allait lire.

Je ne bougeai pas de place. Au premier entr'acte, le commissaire revint auprès de moi en m'assurant que mon mari insistait pour me voir. Je m'empressai d'accourir au salon, m'approchai de mon cher mari, aperçus son visage fautif et confus. Il s'inclina vers moi, et je l'entendis à peine :

— Pardonne-moi, Annetchka et donne-moi la main pour me porter bonheur ; je vais lire tout de suite.

J'étais extrêmement contente qu'il se fût calmé, et je me cassais seulement la tête pour savoir quel était celui des assistants (tous du reste, comme par un fait exprès, étaient d'un âge respectable) que mon mari soupçonnait d'être amoureux de moi. En sortant, ces mots méprisants : « Tu vois ce petit Français qui se répand comme un petit diable » me firent enfin comprendre que les soupçons jaloux de mon mari se portaient ce jour-là sur D. V. Grigorovitch, dont la mère était française.

Au retour de cette soirée, je réprimandai vertement mon mari sur sa jalousie sans fondements. Comme d'habitude, il me demanda pardon, se reconnut coupable et jura que cela ne se reproduirait plus. Il regrettait sincèrement sa conduite et m'assurait qu'il lui avait été impossible de résister à ce brusque accès de jalousie dont il avait souffert une heure entière.

De telles scènes se répétaient à chaque sortie dans le monde. Fiodor Michaïlovitch ne manquait jamais de charger un des organisateurs de la soirée, ou une connaissance à nous, de regarder où j'étais assise et avec qui je m'entretenais. Il s'approchait souvent de la porte entrebâillée du salon de lecture et me cherchait de loin à la place indiquée. Habituellement, les parents des lecteurs étaient placés le long du mur de droite, à quelques pas du premier rang.

Lorsqu'il arrivait sur l'estrade, mon mari saluait le public qui applaudissait, mais il ne commençait pas sa lecture avant d'avoir examiné attentivement toutes les dames qui se trouvaient assises le long du mur de droite. Afin qu'il m'aperçût rapidement, je m'épongeais le front avec un mouchoir blanc ou je me soulevais de ma place ;

et il ne se mettait à lire qu'après s'être assuré que j'étais bien dans la salle. On remarquait parfaitement autour de moi le coup d'œil et les jeux de physionomie de mon mari, et l'on se moquait légèrement de nous, ce qui me faisait souvent frémir de colère.

Importunée par cette façon d'agir, je dis à mon mari, un jour que nous allions à une soirée littéraire :

— Sais-tu, mon cher, que si tu me cherches aujourd'hui dans le public en examinant toute l'assistance, je me lève et je quitte la salle en passant devant l'estrade. Je t'en donne ma parole.

— Et moi, je sauterai de l'estrade et je courrai après toi, pour voir s'il ne t'est rien arrivé, et où tu es allée.

Fiodor Michaïlovitch prononça ces mots d'un ton sérieux, et je demeurai convaincue qu'il agirait ainsi s'il m'arrivait de quitter brusquement la salle.

CHAPITRE XX

DERNIÈRE ANNÉE, 1880-1881

Le début de l'année 1880 a été marqué pour nous par l'ouverture de la librairie de F. M. Dostoïewski, affectée exclusivement à la vente en province.

Notre situation pécuniaire était meilleure et plus ordonnée ; la plupart des dettes de Fiodor Michaïlovitch, qui dataient encore de 1860, étaient réglées ; pourtant notre condition matérielle n'était pas stable : la vie devenait plus chère et plus compliquée, et nous n'arrivions pas à mettre un sou de côté pour les mauvais jours. Cette façon de vivre nous inquiétait beaucoup, d'autant plus que Fiodor Michaïlovitch avouait lui-même qu'il lui était de plus en plus difficile de travailler. Sa maladie (l'emphysème) progressait, et l'on pouvait craindre que l'aggravation de son état eût pour conséquence un arrêt de son activité littéraire. Et c'est en prévision de cette triste éventualité que nous aurions voulu avoir une réserve d'argent, ou du moins une occupation supplémentaire, qui nous eût fourni des ressources. Mais le cercle des occupations d'une femme est, même aujourd'hui, très restreint ; à cette époque il l'était bien davantage.

J'ai pensé longtemps à une occupation pour moi qui nous eût apporté du moins une aide. Après de longues réflexions et des conversations avec des personnes compétentes, je me suis arrêtée à l'idée d'ouvrir une librairie pour la province ; je connaissais déjà en partie la question, grâce à quelques éditions que j'avais faites moi-même. Cette

entreprise avait deux avantages. Le premier, et le plus important pour moi, consistait en ceci que je n'étais pas obligée de m'absenter de la maison et que je pouvais, comme auparavant, surveiller la santé de mon mari, l'éducation des enfants et diriger les affaires du ménage. Le second avantage est que l'ouverture d'une librairie n'entraînait aucune dépense : on n'avait pas à louer de magasin, on n'avait pas à acheter de marchandises ; les premiers temps, on pouvait se limiter au contraire au commerce des livres commandés et payés d'avance. Les seules dépenses consistaient à acquitter les « droits commerciaux » et à verser des appointements à un gamin, chargé des achats de livres, de la confection des paquets et de l'expédition des commandes par poste. Ceci représentait deux cent cinquante à trois cents roubles par an ; on pouvait risquer une telle somme. Il fallait naturellement, pour le succès de l'affaire, mettre des annonces dans les journaux, mais, pour les débuts, j'ai fait confiance aux lettres-circulaires que j'envoyais aux anciens abonnés du *Journal d'un Écrivain*.

L'année suivante, je comptais rédiger, de concert avec l'éditeur des *Soirées familiales*, une grande circulaire, et la tirer à plusieurs milliers d'exemplaires, en partageant les frais. Cette circulaire fut envoyée au début de 1881, mais elle n'eut aucune espèce d'influence sur les ventes.

L'affaire entreprise ne pouvait naturellement connaître le succès que si la librairie était la propriété de F. M. Dostoïewski. Lorsqu'il eut acquitté à l'État ses droits de concession, Fiodor Michaïlovitch dut encore se transformer en marchand, ce que ses ennemis ne manquèrent pas de tourner en ridicule dans les journaux. Les anciens abonnés du *Journal d'un Écrivain* formèrent le noyau de notre clientèle [1]. A la fin de la première année, il nous resta huit cent onze roubles de bénéfice.

1. Après la mort de son mari, Anna Grigorievna abandonna la librairie pour se consacrer exclusivement à l'édition des œuvres complètes de

L'année 1880 commença pour nous dans de bonnes conditions. Après son voyage à Ems l'année précédente (1879) la santé de Fiodor Michaïlovitch s'était considérablement fortifiée, et les attaques d'épilepsie étaient devenues beaucoup plus rares. Nos enfants se portaient le mieux du monde. Les *Frères Karamazoff* avaient un succès très net, et l'auteur, pourtant toujours fort sévère envers soi-même, était très satisfait de certains chapitres du roman. L'entreprise de librairie que nous avions fondée donnait de bons résultats, et nos éditions se vendaient bien. En général, nos affaires n'allaient pas mal. Toutes ces circonstances, prises dans leur ensemble, avaient une heureuse influence sur la santé de Fiodor Michaïlovitch, dont l'état d'esprit était gai et plein d'entrain.

Au début de l'année, mon mari fut très intéressé par la discussion de la thèse que V. S. Solovieff devait soutenir pour son grade de docteur en philosophie, et il voulut absolument assister à la cérémonie. Je l'accompagnai, et principalement pour le protéger dans la foule contre un refroidissement possible. La discussion fut brillante, et Solovieff repoussa avec succès les attaques de ses « adversaires ». Fiodor Michaïlovitch attendit le départ de la foule pour pouvoir serrer la main du triomphateur. Vladimir Solovieff se montra très satisfait de voir que Dostoïewski avait voulu, malgré sa faiblesse, être présent à l'Université, parmi ses amis, un jour si remarquable de sa vie.

Pendant l'année 1880, Fiodor Michaïlovitch fit un certain nombre de lectures dans des réunions littéraires au

Dostoïewski. On lui proposa jusqu'à mille cinq cents roubles pour racheter le fonds, mais elle ne voulut pas voir continuer cette affaire (qui portait le nom de son mari) sous la direction de personnes étrangères. Un certain nombre de clients croyaient naïvement que Fiodor Michaïlovitch s'occupait lui-même de la vente, et lui écrivaient directement. D'autres s'informaient de sa santé en demandant le règlement de leur compte ; quelques-uns le félicitaient au sujet des *Frères Karamazoff*, ou d'une autre œuvre ; d'autres encore lui adressaient leur admiration. Fiodor Michaïlovitch, qui souffrit beaucoup des attaques des critiques et de ses ennemis, était très touché par ces lettres d'amis inconnus et sincères, et il priait Anna Grigorievna de répondre en son nom.

profit de différentes Sociétés. Le public, attiré par sa diction parfaite, lui fit à plusieurs reprises des ovations triomphales. En général, mon mari ne refusait jamais de prêter son concours, lorsqu'il était bien portant, et même s'il lui arrivait d'être occupé.

En automne 1880, les lectures littéraires reprirent de nouveau. Le Président du *Fonds Littéraire*, Gaëvski, qui avait entendu le discours de mon mari à la fête commémorative de Pouchkine, le persuada de prêter son concours le 19 octobre (jour anniversaire de la fondation du Lycée) au profit du *Fonds Littéraire*. Dostoïewski lut la scène du sous-sol du *Chevalier avare* et des vers *Comme aux jours tièdes du Printemps*. Quand on le rappela sur l'estrade, il lut *Le Prophète*, ce qui provoqua un enthousiasme extraordinaire dans le public. Les murs semblaient crouler sous les applaudissements. Fiodor Michaïlovitch saluait, et se retirait, mais on le rappelait aussitôt ; cela dura une dizaine de minutes.

A la suite de ce succès énorme, Gaëvski décida d'organiser une nouvelle séance, la semaine suivante, avec le même programme et les mêmes participants. Grâce aux potins faits en ville, cette soirée attira beaucoup de monde ; non seulement toutes les places furent prises, mais une foule compacte restait debout dans les passages. Quand Fiodor Michaïlovitch apparut sur l'estrade, le public applaudit et ne le laissa pas parler pendant quelques instants. Puis les applaudissements venaient interrompre la lecture à tout moment. L'enthousiasme fut porté à son comble quand mon mari lut le *Prophète*.

Le 21 novembre, une nouvelle lecture eut lieu dans la salle de la Noblesse au profit du *Fonds Littéraire* (poèmes de Nekrassoff et fragments de Gogol). Le 30 novembre, lecture dans la salle de la Société Municipale de Crédit, au profit de la Société de Secours aux Étudiants de l'Université. Ici, mon mari lut « l'enterrement d'Iliouchetski ». Malgré la faiblesse de sa voix, il lisait avec un tel art que je voyais autour de moi des visages en pleurs, et non seu-

lement chez les femmes. Les étudiants offrirent à mon mari une couronne de lauriers et le reconduisirent en foule jusqu'à la sortie. Fedia vit à quel point il était aimé de la jeunesse. Cette révélation lui fut très agréable.

Il faut avouer que mon mari était un lecteur hors ligne, et il savait rendre toutes les nuances et les particularités des œuvres qu'il lisait (les siennes ou celles des autres) avec un grand sens artistique et une profonde maîtrise. Pourtant il lisait très simplement, sans avoir recours à quelque procédé oratoire. En l'écoutant, on avait les larmes aux yeux. Et moi-même je pleurais, quoique je susse par cœur les passages qu'il lisait. Avant chaque lecture, mon mari trouvait utile de faire un court exposé pour rappeler à ceux qui l'avaient oubliée ou même ne l'avaient pas lue, l'œuvre d'où provenait le passage qu'ils allaient entendre. Le public accueillait ses lectures avec une très grande sympathie, et l'apparition de l'écrivain sur l'estrade provoquait un tonnerre d'applaudissements.

Avant de commencer à lire, Fiodor Michaïlovitch craignait que sa voix faible ne fût entendue que des premiers rangs, et cette idée l'attristait. Mais sa surexcitation nerveuse était telle à ces moments que sa voix, habituellement éteinte, résonnait très nettement jusqu'au fond de la salle.

En dehors de ces lectures littéraires, dans le courant de l'hiver 1879-1880, Dostoïewski visita souvent ses amis. Le samedi, il allait chez l'honorable Ivan Petrovitch Korniloff (ancien inspecteur du cercle scolaire de Vilna) chez qui il rencontrait beaucoup de savants et des personnes qui occupaient de hautes situations officielles. Il allait également aux soirées d'Hélène Andréevna Stakenschneider (la fille de l'architecte Andréeff). Le mardi, se rassemblaient chez elle de nombreux écrivains en renom, qui lisaient quelquefois leurs œuvres. Elle organisait des représentations chez elle. Je me rappelle avoir assisté avec mon mari, en hiver 1880, à une représentation de *Don Juan*. Fiodor Michaïlovitch était très gai ce soir-là. C'est chez elle qu'il fit la connaissance de Lydia Ivanovna

Vesselitski, qui devint plus tard, sous le nom de V. Mikoulitch, un écrivain célèbre.

Je souligne ici ce cas de sensibilité et de clairvoyance de mon mari : S'étant entretenu deux ou trois fois avec cette jeune fille, il devina que, malgré sa jeunesse et sa timidité, elle avait en elle un talent littéraire et des inclinations idéales. Il ne se trompait pas, et l'auteur de *Mimotchka* a laissé une trace visible dans la littérature russe. Fiodor Michaïlovitch appréciait et aimait beaucoup Hélène Andréevna Stakenschneider, pour sa bonté et la soumission inaltérable avec laquelle elle supportait ses maladies continuelles, ne se plaignant jamais et réconfortant tout le monde. Dans sa famille, mon mari avait une sympathie marquée pour son frère, homme très intelligent et grand admirateur de Dostoïewski. Adrien Andréevitch, juriste de talent, que mon mari consultait dans tous les cas où il avait un conseil juridique à demander. C'est à lui que mon mari doit d'avoir pu écrire avec des détails si précis le procès de Mitia Karamazoff ; description qui est d'une telle exactitude qu'aucun critique n'aurait pu y trouver quelque chose à reprendre.

Fiodor Michaïlovitch aimait beaucoup à rendre visite à K. P. Pobédonostseff, dont les propos lui procuraient de grandes joies intellectuelles.

Mais le plus souvent, en 1879-1880, mon mari allait rendre visite à la veuve du poète Comte Alexis Tolstoï, la Comtesse Sophie Tolstoï. C'était une femme d'une très grande intelligence, très instruite et cultivée. Les conversations qu'il eut avec elle étaient très agréables ; et il s'étonnait toujours de la faculté qu'elle avait d'approfondir et de comprendre un grand nombre de subtilités philosophiques, à quoi les femmes parviennent si rarement.

En plus de son intelligence remarquable, la Comtesse avait un cœur très sensible, et je me souviendrai toute ma vie avec reconnaissance de la façon dont elle savait faire plaisir à mon mari. En parlant un jour avec elle de la Galerie de tableaux de Dresde, mon mari lui dit qu'il

mettait au-dessus de tout, en peinture, la Madone Sixtine, et il ajouta en passant qu'il regrettait de n'avoir pas encore pu rapporter de l'étranger une bonne photographie de cette toile qu'on ne pouvait pas trouver en Russie. Trois semaines se passèrent. Un matin je vois arriver chez nous Vladimir Solovieff (mon mari dormait encore) porteur d'un énorme carton qui contenait une excellente photographie de la Madone Sixtine, en grandeur naturelle, mais sans les personnages qui l'entourent. Solovieff, qui était un grand ami de la Comtesse, m'apprit qu'elle s'était adressée à des amis de Dresde, lesquels lui avaient envoyé cette reproduction. La Comtesse priait mon mari de l'accepter en « bon souvenir ». C'était au milieu d'octobre 1879. Le jour de naissance de mon mari était le 30 de ce mois. Nous décidâmes de faire placer la photographie dans un cadre et de la présenter à Fiodor Michaïlovitch le 30 octobre. Je priais V. Solovieff de remercier infiniment la Comtesse Tolstoï, mais en l'avertissant que mon mari ne verrait pas la reproduction avant son jour de naissance.

Le matin du 30 octobre, au moment où mon mari vint prendre le thé dans la salle à manger, le tableau fut accroché au mur de sa chambre, au-dessus de son lit. Après les félicitations traditionnelles, nous retournâmes dans sa chambre avec les enfants. Quelle ne fut pas sa surprise de voir soudain son tableau préféré : « Où l'as-tu trouvé, Ania ? » me demanda-t-il, croyant que je l'avais acheté. Quand je lui appris que c'était un cadeau de la Comtesse Tolstoï, il fut profondément touché et alla la remercier le jour même.

Que de fois, dans sa dernière année, l'ai-je trouvé debout devant ce tableau, dans une telle extase qu'il ne m'entendait pas entrer ; alors je ressortais doucement pour ne pas troubler sa ferveur. On comprend ma reconnaissance pour la Comtesse Tolstoï.

Cette photographie constitue pour nous une relique et se trouve chez mon fils.

Fiodor Michaïlovitch aimait beaucoup rendre visite à

la Comtesse parce qu'elle était entourée d'une charmante famille : sa fille, Sophia Petrovna Khitrov, une jeune femme extrêmement aimable, et ses trois enfants, deux garçons et une fillette. Ces enfants, qui avaient l'âge des nôtres, étaient devenus des amis, ce qui réjouissait mon mari.

Fiodor Michaïlovitch rencontrait beaucoup de grandes dames [1] chez la Comtesse, et toutes montraient de l'amitié pour lui. Quelques-unes d'entre elles étaient des admiratrices ferventes de son talent. Dostoïewski, si souvent irrité par les réunions masculines, les disputes littéraires ou politiques, appréciait hautement les conversations féminines, délicates et réservées. J'ajouterai encore qu'il avait beaucoup d'amies sincères parmi les femmes ; elles lui confiaient volontiers leurs secrets, ou leurs doutes, lui demandaient conseil, et il ne se refusait jamais à écouter ni à conseiller. Au contraire, il prenait part avec ardeur à leurs intérêts et disait ouvertement ses idées, risquant même quelquefois de chagriner ses confidentes.

Mais celles qui, d'instinct, s'étaient confiées à lui, savaient par intuition et devinaient qu'un homme comprenait rarement la femme et ses souffrances comme faisait mon mari.

1. Et notamment la comtesse A. A. Tolstoï, parente de l'illustre écrivain, la comtesse Komarowski, la princesse Volkonski, la princesse Zertélieff, Mme Abas et Mme Vanliarski. En outre Dostoïewski fréquenta assdûment le salon de la comtesse Elisabeth Nicolaévna Heiden.

CHAPITRE XXI

VOYAGE A MOSCOU A L'OCCASION DES FÊTES DE POUCHKINE

En mars 1880 le bruit courut dans les milieux littéraires que le monument de Pouchkine était achevé et qu'on se proposait de l'inaugurer solennellement à Moscou, au printemps. Notre cercle intellectuel s'intéressait vivement aux fêtes que l'on projetait d'organiser à cette occasion ainsi qu'à l'importance de l'événement, et chacun se préparait à faire le voyage de Moscou afin d'être présent à la cérémonie. Un comité des fêtes de l'inauguration se forma à Moscou, et la « Société des amis de la littérature russe de l'Univserité impériale de Moscou » décida de siéger en séance publique permanente. Le Président de la Société, A. Iourieff, convia tous les littérateurs à assister aux cérémonies. Fiodor Michaïlovitch reçut une invitation dans laquelle on le sollicitait, comme on l'avait fait pour d'autres, de prononcer, s'il le désirait, un discours devant le monument de Pouchkine. Son intérêt s'accrut lorsqu'il apprit que l'on était déjà très impatient de savoir dans la capitale quelles thèses seraient développées par les représentants des deux grands partis de l'époque : les « Occidentaux » et les « Slavophiles » et il était décidé, dans la mesure où son état de santé le permettrait, de prendre part aux fêtes de Moscou, afin de dire dans son discours tout ce qui occupait son esprit et son cœur depuis de longues années. Il exprima seulement le désir de me voir faire ce voyage avec lui. J'étais très sensible à cette proposition,

non pas seulement parce qu'il m'aurait été agréable d'être présente aux fêtes solennelles en l'honneur de Pouchkine, mais surtout pour me trouver aux côtés de mon mari pendant ces jours, qui devaient être, comme je le prévoyais, si troublés et si pleins d'émotions pour lui. Finalement, à mon immense chagrin, ce projet de voyage à deux n'aboutit pas, et Fiodor Michaïlovitch le regretta sincèrement. En évaluant les frais possibles du voyage, nous nous aperçûmes avec tristesse que nos moyens ne nous permettaient pas de l'entreprendre. Depuis la mort d'Aliocha, Fiodor Michaïlovitch, qui adorait ses enfants, était devenu plus tendre encore, il ne cessait de trembler pour leur santé et n'aurait jamais consenti à les laisser avec la nourrice. Nous aurions été obligés de les prendre avec nous ; et comme ce voyage pouvait durer une semaine, il aurait fallu descendre en famille dans un hôtel meilleur. Tout compte fait, les frais de déplacement s'élevaient pour le moins à trois cents roubles. Outre cela, il était décent pour moi de paraître à ces fêtes dans une toilette claire, et qui, sans être d'un prix élevé, devait être de circonstance — ce qui augmentait encore les frais du voyage.

A ce moment, nos comptes avec le Messager Russe étaient, pour comble de malheur, assez embrouillés, et il n'était pas opportun de demander une nouvelle avance. Bref, après de longs pourparlers, nous arrivâmes à cette conclusion que je devais renoncer aux plaisirs du voyage à Moscou. Je puis avouer que j'ai regretté toute ma vie de ne pas avoir vécu avec mon bien-aimé mari l'extraordinaire triomphe qu'il remporta aux fêtes de Pouchkine.

Pour préparer dans la paix et la tranquillité son hommage au poète, Fiodor Michaïlovitch me fit part de son intention de partir plus tôt pour Staraïa Roussa, si bien que nous quittâmes Saint-Pétersbourg les premiers jours de mai cette année-là.

Environ à la même époque, en avril, Fiodor Michaïlovitch apprit que le *Messager Européen* avait publié un article de P. W. Annenkoff, sous le titre « Une remarquable période

de dix années » dans lequel l'auteur citait particulièrement Dostoïewski. Mon mari manifesta beaucoup d'intérêt pour cet article et me pria de lui rechercher le numéro du journal. Quelques jours avant notre départ pour la campagne, un ami me procura la livraison que nous emportâmes en voyage. La lecture de l'essai mit mon mari dans une grande colère. Annenkoff signalait dans ses souvenirs que Dostoïewski avait une si haute opinion de son talent qu'il avait exigé que son premier ouvrage « Les Pauvres Gens » fût mis en évidence, et qu'il fût notamment imprimé avec de grandes marges. Une telle calomnie mit mon mari hors de lui ; il écrivit séance tenante à Souvorine pour le prier de rédiger une protestation en son nom dans le *Novoïe Vremia*, et de déclarer qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans les assertions d'Annenkoff. Un certain nombre d'anciens collègues de Dostoïewski, Maïkoff en particulier, qui se souvenait très bien de l'époque à laquelle Annenkoff faisait allusion, avaient été indignés par la prose du *Messager Européen*.

A. S. Souvorine écrivit à cette occasion deux réponses remarquables à la « période de dix ans » et les rendit publiques dans le *Novoïe Vremia*. En réplique à cette rectification, Annenkoff prétendit qu'une erreur s'était glissée dans son texte et que Dostoïewski avait demandé un encadrement spécial du texte pour les « Récits de Plissmilkoff ». Or mon mari n'a jamais rien écrit de semblable ; mais le procédé d'Annenkoff fit une telle impression sur lui qu'il décida de se détourner de lui aux fêtes de Pouchkine et de lui refuser la main si l'autre s'approchait.

L'inauguration du monument était fixée pour le 25 mai, Fiodor Michaïlovitch décida de partir pour Moscou quelques jours à l'avance, de façon à pouvoir se procurer sans se presser les différents billets nécessaires pour assister à toutes les fêtes. Outre cela, en qualité de second Président de l'Union Slave, il avait à représenter ce groupement à la cérémonie et à s'occuper de commander à temps la couronne qui devait être déposée au pied du monument.

Il nous quitta le 22 mai. Je l'accompagnai à la gare avec les enfants. Je pense avec émotion et attendrissement aux paroles qu'il me dit en partant :

— Pauvre Annetchka, tu dois rester à la maison. Quelle peine pour moi, quelle tristesse ! Il m'aurait été si doux de t'avoir avec moi. Pourquoi ne peux-tu venir ?

Je fus infiniment touchée par cet adieu, mais avant tout, j'étais très inquiète au sujet de sa santé, et je répondis :

— Cela n'a pas pu se faire ; mais, en revanche, tu dois me promettre de m'écrire absolument chaque jour, et d'une façon très détaillée, afin que je sache comment tu te portes. Si tu ne le fais pas, je vais connaître une inquiétude sans fin. Promets d'écrire.

— Je le promets, s'écria mon mari, je le promets absolument. J'écrirai chaque jour.

Il tint sa parole, et n'écrivit pas une seule, mais deux fois par jour, car il tenait à tout prix à me rassurer et à me tenir au courant de ses moindres impressions.

En nous séparant, nous supposions tous deux que son absence ne dépasserait pas une semaine ; deux jours pour le voyage et cinq jours de présence à Moscou ; mais il arriva qu'au lieu d'une semaine Fiodor Michaïlovitch demeura absent vingt-deux jours ; et je peux dire que ces jours furent pour moi des jours d'inquiétude et d'angoisse.

A la fin de 1879, à son retour d'Ems, mon mari avait demandé à mon cousin, le Docteur Snitkine, qui était venu le voir, d'examiner ses poumons et de lui dire si la cure d'Ems avait apporté une grande amélioration à son état.

Mon parent n'était pas un spécialiste, mais on le savait très compétent dans les maladies des voies respiratoires ; Fiodor Michaïlovitch avait confiance en lui et l'aimait pour sa bonté et son intelligence. Tout naturellement, comme l'aurait fait chaque docteur, mon cousin le rassura et lui affirma que l'hiver se passerait pour lui d'une façon parfaite, lui recommandant seulement de prendre quelques précautions. Mais à moi-même, et sur mes questions pressantes, M. N. Snitkine dut avouer que le mal avait fait des

progrès terribles, et que dans l'état actuel, l'emphysème était menaçant pour la vie de mon mari. Mon cousin Snitkine m'expliqua que les petits vaisseaux étaient devenus si minces et si cassants, qu'ils pouvaient à chaque instant se rompre, à la suite d'un effort physique, et que c'est pour cette raison qu'il conseillait à Fiodor Michaïlovitch d'éviter les mouvements brusques, de ne pas lever ni transporter d'objets lourds, de se garder en général de toute espèce d'émotion, agréable ou désagréable.

Il est vrai que le docteur parvint à me rassurer en m'apprenant que ces ruptures d'artères n'entraînent pas toujours la mort, qu'il se forme quelquefois un « bouchon » de sang coagulé, ce qui empêche une grande hémorragie.

Mais on peut imaginer à quel point je fus effrayée, et comme je me mis à veiller sur la santé de mon cher mari.

Pour ne pas le laisser aller seul dans certaines familles où il pouvait faire des rencontres, et se mêler à des conversations désagréables pour lui, je commençai à me plaindre, à lui dire que je m'ennuyais à la maison et que j'avais le désir d'aller dans le monde. Fiodor Michaïlovitch, qui regrettait toujours de me voir sortir si peu, fut heureux de cette décision, et pendant l'hiver 1879, ainsi que toute l'année 1880, je l'accompagnai souvent à des réunions amicales ou à des soirées littéraires. Je m'étais commandée pour les sorties une élégante robe de soie noire et deux coiffures de deux tons qui, selon mon mari, m'allaient très bien. Dans ces soirées et ces réunions, j'étais quelquefois obligée d'avoir recours à des ruses pour éviter à mon mari des rencontres et des conversations désagréables : je priais, par exemple, la maîtresse de maison d'asseoir Fiodor Michaïlovitch à une certaine distance de tel convive ou de telle dame ; ou bien, sous un prétexte quelconque, j'appelais moi-même mon mari, aussitôt que je le voyais commencer à s'échauffer et à discuter avec ardeur. J'étais, en somme, toujours sur le qui-vive, et ces sorties me procuraient peu de plaisir. Et voilà qu'au moment où je me trouvais dans un tel état d'inquiétude au sujet de sa

santé, nous devions nous séparer, non pas pour une semaine, comme je le supposais, mais pour vingt-deux jours !

Enfin arriva l'instant heureux qui mit fin à mes tourments. Fiodor Michaïlovitch revint le 13 juin à Staraïa-Roussa, gai et alerte comme je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Non seulement il n'avait pas eu de crise à Moscou, mais grâce à un état de surexcitation nerveuse, il s'était toujours senti bien portant.

Je le questionnai sans fin sur les fêtes de Pouchkine. Il me raconta longuement beaucoup de choses intéressantes que je ne trouvais pas dans d'autres descriptions, car il avait le don particulier de tout remarquer et de tout se rappeler pendant longtemps. Il me raconta, entre autres, qu'il était rentré très fatigué de la dernière séance qui clôturait les fêtes, mais aussi très heureux des ovations que le public lui avait faites pour ses adieux [1]. Il s'était allongé, exténué, puis très tard dans la nuit, il s'était fait conduire au monument de Pouchkine. La nuit était chaude au-dessus des rues désertes. En arrivant sur la place Strastnaïa, il avait soulevé avec difficulté la couronne de laurier qui lui avait été offerte le matin, après son discours, l'avait déposée au pied du monument et s'était incliné jusqu'à terre.

La joie sincère de penser que la Russie avait enfin apprécié à sa valeur le génie de Pouchkine en lui élevant, au cœur de la Russie, un monument ; le sentiment joyeux qu'il avait pu, lui, qui depuis son jeune âge était un admirateur du grand poète, rendre à Pouchkine l'hommage qui lui était dû ; enfin la griserie qu'il avait reçue des ovations de la foule, ovations qui s'adressaient à son propre talent ; tout cela avait contribué à créer pour lui « un instant du plus grand bonheur » comme il disait lui-même.

Pourtant, dix jours après son retour, son état d'esprit changea complètement. De nombreux journaux firent paraître des articles injurieux au sujet du discours qu'il avait prononcé à Moscou. Ceux qui l'avaient applaudi

1. A l'occasion des fêtes de Pouchkine, Dostoïewski prononça à Moscou un discours célèbre qui déchaîna un enthousiasme général.

le conspuaient. Mon mari en fut tellement bouleversé qu'il eut deux crises d'épilepsie coup sur coup, et demeura immobilisé pendant deux semaines. Le 26 août il écrivit à O. F. Miller :

« En ce qui concerne mon discours de Moscou, vous voyez comment m'a arrangé presque toute la presse ; on croirait que j'ai commis un vol, une escroquerie ou un faux dans une banque ; Okhantzeff lui-même n'a pas été plus couvert de boue ».

Oui, Fiodor Michaïlovitch a eu beaucoup, beaucoup trop à supporter de la part de ses confrères. Mais il ne se tint pas, malgré tout, pour vaincu ; n'ayant pas la possibilité de répondre à toutes les attaques, il se décida à répondre à la personne qu'il pouvait considérer comme un rival de valeur dans cette discussion littéraire, le professeur Gradowski, de l'Université de Saint-Pétersbourg, auteur de l'article : *le Rêve et la réalité*, dans la *Voix* (no 74). Mon mari inséra sa réponse en même temps que son discours sur Pouchkine dans l'unique numéro du *Journal d'un Écrivain* qui parut en 1880. Son discours sur Pouchkine, très demandé par le public, avait été préalablement publié par les *Moscovskii Vedomosti*. Pour m'occuper de cette édition, je me rendis pour trois jours dans la capitale. Le numéro du journal eut un succès formidable ; six mille exemplaires furent vendus en ma présence. Je dus commander une deuxième édition plus importante de ce fascicule, édition qui fut entièrement vendue dans le courant de l'automne.

Ayant rédigé sa réponse à ses détracteurs, mon mari se tranquillisa quelque peu et entreprit de terminer *Les Frères Karamazoff*. Toute la quatrième partie du roman n'était pas encore rédigée, soit une vingtaine de placards, et il était indispensable de finir avant le mois d'octobre, car nous voulions publier le roman en édition spéciale. Pour la commodité du travail, nous restâmes à Staraïa-Roussa jusqu'à la fin septembre, et nous n'eûmes pas

à le regretter, car l'automne était magnifique. A son retour à Saint-Pétersbourg, mon mari fit quelques lectures dans des soirées littéraires, et notamment le 14 décembre, au profit des Étudiants de l'Université, et le 22, dans la maison de la Comtesse Mengden, au profit de l'Orphelinat de Sainte Xenia. A cette dernière séance, Dostoïewski fut invité, pendant l'entr'acte, dans les appartements privés, selon le désir de l'Impératrice Marie Fiodrovna, qui le remercia du concours qu'il avait prêté à ses lectures, et causa longuement avec lui.

Cette participation avait d'ailleurs beaucoup d'attrait pour lui, et les ovations tumultueuses qui suivaient sa lecture, lui étaient particulièrement agréables. Malheureusement, en lui procurant de grandes émotions, elles lui retiraient le peu de forces qui lui restaient. Dans le courant de ces derniers hivers, la jeunesse, toujours très sensible, avait témoigné une affection spéciale à Dostoïewski. On lui envoyait constamment des invitations aux concerts et aux bals organisés dans les Facultés. Partout Fiodor Michaïlovitch fut toujours très entouré ; les jeunes gens le suivaient en foule, lui posant des questions auxquelles il devait répondre presque par des discours ; quelquefois il se mettait à discuter avec animation, et l'on attendait ses réponses avec curiosité. Ce contact vivant avec la jeunesse, qui l'aimait et appréciait son talent, était très attirant pour mon mari, et il rentrait de ces cordiaux débats très fatigué physiquement, mais agréablement ému, et il me racontait les détails de ces conversations qui l'intéressaient au plus haut degré.

Au début de décembre 1880, nous fîmes paraître *Les Frères Karamazoff* dans une édition séparée, à mille exemplaires. Cette édition eut immédiatement un succès retentissant, en quelques jours le public avait acquis la moitié des exemplaires. Dostoïewski était heureux de constater l'intérêt qu'avait suscité son nouvel ouvrage. On peut dire que ce fut le dernier événement heureux de cette vie si remplie de vicissitudes.

1881

Théodore Michaïlovitch était, par sa nature même, un travailleur extraordinairement acharné. Il me semble que s'il avait été riche, et qu'il eût pu vivre sans s'inquiéter des moyens d'existence, il ne serait pas resté inactif ; au contraire il aurait trouvé constamment des thèmes pour alimenter un travail littéraire ininterrompu.

Au début de 1881, toutes les dettes qui nous avaient si longtemps tracassés étaient liquidées, et même il restait une somme d'argent qui nous appartenait à la rédaction du Messager Russe (cinq mille roubles environ). Il n'y avait apparemment aucune nécessité impérieuse de se mettre au travail, mais mon mari ne voulait pas se reposer. Il était décidé à recommencer la publication du *Journal d'un Écrivain*, car, pendant ces années troublées, il avait amassé une quantité d'idées qui se rapportaient à la situation politique de la Russie, idées qui le torturaient et qu'il ne pouvait développer que dans son journal. De plus, le succès du numéro unique, paru en 1880, nous fit espérer que la nouvelle édition trouverait un grand nombre de lecteurs ; et mon mari tenait beaucoup à diffuser ses pensées et ses idées.

Il comptait éditer le *Journal d'un Écrivain* pendant deux ans, et songeait ensuite à une deuxième partie des *Frères Karamazoff*, dans laquelle auraient évolué les mêmes personnages, mais à vingt ans de distance, presque à notre époque, après avoir eu le temps d'accomplir certains actes et de ressentir beaucoup de choses dans la courant de leur vie. D'après les récits et les remarques écrites de sa main, le plan qu'il avait conçu pour ce roman futur était extrêmement intéressant, et il est vraiment regrettable que cette seconde partie n'ait pas vu le jour.

La souscription ouverte pour le *Journal d'un Écrivain*

débuta avec succès, et le 20 janvier, nous avions déjà un grand nombre d'abonnés. Mon mari avait la bonne habitude de ne pas considérer l'argent reçu pour les abonnements comme le sien propre, jusqu'au jour où il avait satisfait aux demandes ; il prit un livre d'épargne à son nom à la Banque d'État, et porta à ce compte l'argent qui lui était adressé. J'ai pu ainsi retourner immédiatement aux souscripteurs l'argent qu'ils nous avaient envoyé.

Pendant la première moitié de janvier, mon mari se portait à merveille ; il fréquentait chez des amis, et même il avait consenti à prêter son concours à une manifestation artistique que l'on comptait organiser chez la Comtesse Tolstoï, au début du mois suivant. Il était question de jouer deux ou trois scènes de la trilogie du Comte A. K. Tolstoï, et mon mari avait accepté de jouer le rôle de l'ascète dans *La Mort d'Ivan le Terrible.*

Les attaques d'épilepsie ne l'avaient pas inquiété depuis trois mois, et son air alerte et plein d'entrain nous faisait espérer à tous que l'hiver se passerait favorablement. Au milieu de février il se mit au travail pour le numéro de janvier du *Journal*, dans lequel il voulait exposer ses idées sur le *Zemski Sobor*, mais le sujet de l'article était tel que la censure pouvait ne pas l'autoriser à passer, et cela ne laissait pas de le préoccuper. Nicolas Ravitch Abaza, qui venait d'être nommé Président du Comité de Censure, apprit la chose par la Comtesse Tolstoï et la pria de dire à mon mari qu'il lirait lui-même l'article et que Fiodor Michaïlovitch pouvait l'écrire sans crainte.

Le texte écrit fut remis à l'imprimeur le 25 janvier, il ne restait plus qu'à le corriger avant de le remettre à la censure, et à le faire tirer, de façon à pouvoir distribuer la brochure le dernier jour du mois.

Le 25 janvier était un dimanche, et nous avions beaucoup de visiteurs. Le professeur D. F. Miller vint demander à mon mari de lire quelque chose le 29 janvier, anniversaire de la mort de Pouchkine, à une soirée littéraire qui devait avoir lieu au bénéfice des Étudiants. Ignorant

du sort qui était réservé à l'article sur le *Zemski Sobor*, et ne sachant pas s'il n'aurait pas à le remplacer par un autre, Fiodor Michaïlovitch refusa tout d'abord son concours, puis il l'accorda. Mon mari, comme l'avaient remarqué ce jour-là tous nos invités, paraissait tout à fait bien portant et très gai, et rien ne pouvait faire prévoir ce qui arriva quelques heures plus tard.

Le 26, Fiodor Michaïlovitch se leva comme d'habitude à une heure de l'après-midi, et, quand j'entrai dans son cabinet de travail, il me raconta qu'il lui était arrivé un petit accident pendant la nuit : son porte-plume était tombé à terre et avait roulé sous une étagère (il tenait beaucoup à ce porte-plume, car il s'en servait non seulement pour écrire, mais aussi pour bourrer ses cigarettes). Pour atteindre le porte-plume, il avait déplacé l'étagère. Le meuble était lourd, et Fiodor Michaïlovitch dut faire un effort qui causa la rupture d'une artère pulmonaire ; aussitôt, il eut un afflux de sang dans la gorge, mais comme la quantité de sang était insignifiante, il n'y attacha pas d'importance et ne songea même pas à me réveiller. Très inquiète, je dépêchais immédiatement, à l'insu de mon mari, notre gamin, Pierre, chez le Docteur Von Bretzel, qui soignait toujours mon mari, pour le prier de venir sans attendre.

Par malheur, le Docteur était en visite chez ses malades et ne pouvait arriver avant cinq heures. Fiodor Michaïlovitch, tout à fait tranquille, parlait et plaisantait avec les enfants ; il se mit à lire le *Novoïe Vremia*. Vers trois heures, nous eûmes la visite d'un Monsieur très bon et pour lequel mon mari éprouvait beaucoup de sympathie, mais qui avait un défaut : il discutait toujours, et avec acharnement. Il fut d'abord question de l'article qui devait paraître dans le numéro du *Journal*. Notre hôte se mit à expliquer quelque chose. Mon mari, qui était un peu bouleversé par son épanchement de sang de la nuit, le contredisait, et bientôt une discussion ardente s'éleva entre eux ; les tentatives que je fis pour les apaiser restèrent vaines, bien qu'à deux reprises j'eusse fait remarquer au visiteur que Fiodor

Michaïlovitch ne se sentait pas tout à fait bien, et qu'il était nuisible pour lui de parler fort et beaucoup.

Enfin, à cinq heures, notre hôte prit congé. Nous nous préparions à nous mettre à table pour le dîner lorsque tout à coup mon mari se laissa choir sur son divan et se tut pendant quelques minutes environ. Brusquement, je vis avec effroi son menton se teinter ; le sang coulait le long de sa barbe ! Je poussai un cri. A mon appel, la nourrice et les enfants accoururent. Fiodor Michaïlovitch n'était pourtant pas effrayé ; au contraire, il cherchait à me rassurer ainsi que les enfants qui pleuraient. Il les emmena vers son bureau et leur montra le numéro de « Strekoza » qui venait d'arriver, et dans lequel se trouvait une caricature représentant deux pêcheurs qui s'étaient pris dans les filets et étaient tombés à l'eau. Il leur lut même les quelques vers de la légende avec tant d'humour que les petits cessèrent de pleurer. Une heure environ se passa dans le calme, et le Docteur, que j'avais envoyé chercher une seconde fois, arriva. Au moment où il se mit à examiner et à ausculter la poitrine du malade, une nouvelle hémorragie se produisit, et cette fois si forte, que mon bien-aimé mari perdit connaissance. Quand il reprit ses sens, ses premières paroles furent pour moi. Il me dit :

— Ania, je t'en prie, fais venir immédiatement un prêtre, je veux me confesser et communier.

Le docteur m'assurait qu'il n'y avait aucun danger précis, mais j'exécutai le désir du malade, pour le rassurer. Nous habitions près de l'église de Saint-Vladimir, et le prêtre, le père O. Megorski, que l'on avait envoyé chercher, se présenta au bout d'une demi-heure. Mon mari l'accueillit avec calme et tranquillité, puis il se confessa longuement et communia. Lorsqu'il fut parti, j'entrai avec les enfants dans le cabinet de travail, pour le féliciter d'avoir reçu les saints sacrements. Fiodor Michaïlovitch nous bénit tous trois et demanda aux enfants de vivre en accord, de s'aimer mutuellement, de m'aimer et de me protéger.

Quand il eut renvoyé ses enfants, Fiodor Michaïlovitch me remercia du bonheur que je lui avais donné et me pria de lui pardonner s'il m'avait fait de la peine en quoi que ce soit. Je restais debout, plus morte que vive, n'ayant pas la force de lui répondre.

Bientôt le docteur entra, il coucha le malade sur le divan, lui interdit de faire le moindre mouvement et de soutenir la moindre conversation, puis il me pria aussitôt d'envoyer chercher deux docteurs : un de ses amis, le docteur Pfeifer, et le professeur Kochlakoff, que mon mari consultait souvent. Kochlakoff comprit, d'après le mot du docteur Von Bretzel, que l'état du malade était grave, et il consentit à venir immédiatement. Cette fois, on ne dérangea pas mon mari pour l'ausculter ; Kochlakoff déclara qu'il pouvait se former un bouchon, car la quantité de sang perdu était relativement peu importante (deux verres environ, en trois fois) et que le patient guérirait.

Le docteur Von Bretzel passa toute la nuit au chevet de mon mari, qui semblait dormir tranquillement. Je fermais les yeux au petit jour seulement.

La journée du 27 janvier se passa sans complications. Fiodor Michaïlovitch semblait rassuré ; il devint plus gai, fit venir les enfants, et s'entretint même avec eux à voix basse. Vers le milieu de la journée, il commençait à s'inquiéter au sujet du *Journal* lorsque le metteur en page de l'imprimerie, Souvorine, vint lui apporter la dernière épreuve. Il y avait sept lignes en trop, que nous devions supprimer pour pouvoir faire tenir le tout dans deux pages. Fiodor Michaïlovitch s'impatientait ; je lui proposais de couper quelques lignes dans les pages précédentes ! à quoi il consentit. Je retardai l'employé d'une demi-heure, mais, après deux corrections que je lus à mon mari, la mise en pages était en ordre. Quand il apprit que le numéro avait été envoyé à Abaza, et que celui-ci l'avait laissé passer, Fiedor Michaïlovitch se calma.

Entre temps, la nouvelle de la grave maladie de Dostoïewski s'était propagée dans la ville et, de deux heures

jusqu'au soir, très tard, on ne cessa pas de sonner à notre porte. Il fallut attacher les sonneries. On venait s'informer de la santé de Fiodor Michaïlovitch, des amis et des inconnus. Nous recevions des lettres de condoléances, des télégrammes. Mais il était interdit de laisser pénétrer qui que ce soit auprès du malade, et je sortais seulement par instants de sa chambre, le temps de donner de ses nouvelles à des amis. Mon mari était extrêmement content des marques de sympathie qu'on lui témoignait de toutes parts ; il me questionnait à voix basse, et il m'a même dicté quelques mots de réponse à une lettre affectueuse.

A la seconde visite, le professeur Kochlakoff trouva que la situation s'était considérablement améliorée, et il fit espérer que le malade pourrait être en état de se lever dans une semaine, qu'il serait complètement rétabli dans deux. Il lui ordonna de dormir le plus possible ; cette prescription obligea toute notre famille à se coucher d'assez bonne heure. Comme j'avais passé la nuit précédente dans un fauteuil, et que j'avais mal dormi, on me mit un matelas par terre, à côté du divan où reposait mon mari, qui pouvait ainsi m'appeler plus facilement.

Épuisée par une nuit sans sommeil, je m'endormis rapidement. La nuit, je me levai plusieurs fois et, à la lueur de la petite lampe, je vis que mon cher malade dormait tranquillement.

En me réveillant à sept heures du matin, je m'aperçus qu'il regardait dans ma direction. Je lui demandai, en me penchant sur lui :

— Eh bien, comment te sens-tu, mon chéri ?

— Tu sais, Ania, prononça-t-il à voix basse, il y a déjà trois heures que je ne dors pas, et que je ne cesse de réfléchir, mais il est clair pour moi maintenant que je mourrai aujourd'hui.

— Mon chéri, pourquoi penses-tu à cela ? (Je lui parlai remplie d'inquiétude). Maintenant tu vas mieux, tu n'as plus d'écoulement de sang, un « bouchon » s'est probablement formé, comme dit Kochlakoff. Pour l'amour

de Dieu, ne te torture plus de doutes ; tu vivras encore, je te l'assure !

— Non, je le sais, je dois mourir aujourd'hui ! Allume un cierge, Ania, et donne-moi l'Évangile.

Cet Évangile avait été offert à mon mari à Tobolsk, au moment où il se mettait en route pour les travaux forcés, par les femmes des Dekabristes, P. E. Annenkoff, sa fille Olga Ivanovna, R. D. Mouravioff-Apostel et Vonvizine. Elles avaient prié le commandant du fort de les autoriser à voir les condamnés politiques qui venaient d'arriver ; on leur permit de rester une heure avec eux. Elles les bénirent « sur cette nouvelle route » se signèrent et firent cadeau à chaque condamné d'un Évangile, seul livre autorisé dans la forteresse.

Fiodor Michaïlovitch ne se sépara pas un instant de ce livre sacré, pendant ses quatre années de bagne.

Par la suite, l'Évangile se trouva toujours à portée de sa main, sur son bureau, et souvent, quand il doutait de quelque chose, ou qu'il n'arrivait pas à prendre de résolution, il ouvrait l'Évangile au hasard et lisait, en haut et à gauche de la page ouverte. Cette fois encore il voulut interroger le livre saint, l'ouvrit et me pria de lire.

C'était l'Évangile selon Saint-Mathieu, III, 14-15 : « Mais Jean le retenait et disait : « Je dois être baptisé par toi et tu viens à moi ! » Mais Jésus lui répondit : « Laisse-moi faire maintenant, ne me retiens pas, car c'est ainsi que nous devons accomplir la grande Vérité. »

— Tu entends ! Ne me retiens pas, cela veut dire que je mourrai ! dit mon mari en fermant le livre [1].

1. Ces paroles : « Ne me retiens pas... » qui figuraient dans les éditions antérieures de l'Évangile, ont été remplacées dans les nouvelles par : « Laisse-moi... » Elles ont eu un sens profond dans notre vie, le jour où Dostoïewski ouvrit le livre saint à cet endroit. Il est possible que mon mari ait pu se rétablir, mais son rétablissement n'eût pas été de longue durée. La nouvelle de l'attentat du 1er mars aurait eu sur lui un effet désastreux, car il adorait le Tzar libérateur des paysans. L'artère qui venait de se fermer aurait pu se rompre à nouveau. Même à un moment troublé par l'émeute, sa mort aurait eu un grand retentissement, mais différent de celui que l'on connaît. En Mars, la société

Je ne pouvais plus retenir mes larmes. Mon mari essaya de me calmer, de me consoler ; il me dit des paroles affectueuses et me remercia de la vie heureuse qu'il avait passée à mes côtés. En me confiant les enfants, il me dit qu'il avait foi en moi ; il espérait que je les aimerais et que je les protégerais toujours. Puis il trouva pour moi des paroles que peu de maris peuvent dire à leur femme après quatorze ans de mariage.

— N'oublie pas, Ania, que je t'ai toujours aimée ardemment, et que je ne t'ai jamais trompée, même en pensée.

J'étais touchée jusqu'au fond de l'âme par ses paroles affectueuses, mais aussi, terriblement alarmée et inquiète, car chaque émotion pouvait lui être fatale. Je le suppliais de ne pas penser à la mort, de ne pas nous attrister tous par ses soucis et ses craintes ; je le priais de se reposer et de dormir. Fiodor Michaïlovitch me céda et cessa de parler, mais son visage apaisé donnait clairement à comprendre que l'idée de mourir ne le quittait pas et que le passage dans l'autre monde n'avait rien d'effrayant pour lui.

Vers neuf heures du matin il s'endormit tranquillement, sans lâcher ma main qu'il tenait dans la sienne. Je demeurai assise, sans mouvements, de peur de troubler son sommeil. Mais à onze heures, il se réveilla brusquement, et se souleva sur son oreiller. L'hémorragie recommençait. J'étais complétement désespérée, bien que je fisse tous les efforts du monde pour garder un air calme ; j'essayai de le convaincre que la quantité de sang répandu était faible, et qu'il se formerait un « bouchon » comme l'avant-veille. En réponse à mes paroles rassurantes, Fiodor Michaïlo-

aurait été trop préoccupée par l'attentat contre le Tzar et par les conséquences qui pouvaient en résulter, à ce moment tragique, pour la sécurité de la nation. En janvier 1881, lorsque les esprits étaient relativement tranquilles, la mort de mon mari fut un véritable événement social. Les personnes les plus opposées par leurs convictions politiques le pleurèrent, ainsi que les représentants de toutes les classes de la société. La solennité inhabituelle des funérailles qu'on lui fit, lui recruta un nombre considérable de lecteurs, même dans un public complètement indifférent à la littérature russe.

vitch remua tristement la tête, comme s'il eût été persuadé que le pressentiment qu'il avait de sa mort devait se réaliser ce jour-là.

Le défilé des parents, des amis et des visiteurs inconnus recommença dans le courant de la journée. On nous apportait sans interruption des lettres et des télégrammes. Enfin arriva le beau-fils de Fiodor Michaïlovitch, que j'avais prévenu la veille de l'état de santé de mon mari. Paul Alexandrovitch voulait à tout prix pénétrer chez le malade, mais le docteur l'en empêcha. Alors il se mit à regarder dans la chambre à travers une fente de la porte. Fiodor Michaïlovitch l'aperçut et me dit, agacé :

— Ania, ne le laisse pas entrer, il va m'énerver.

Paul Alexandrovitch Isaeff était fort agité et il disait à tous ceux, amis ou inconnus, qui venaient prendre des nouvelles de Fiodor Michaïlovitch, que le « père » n'avait pas fait de testament, qu'il était urgent de mander un notaire pour permettre à Fiodor Michaïlovitch de disposer lui-même, et comme il l'entendait, de ce qui lui appartenait.

A ce moment, le professeur Kochlakoff, qui était venu voir mon mari, fut mis au courant de l'intention de Paul Alexandrovitch ; mais il s'y opposa énergiquement et déclara qu'il était indispensable de ménager les forces du malade, qu'une conversation d'affaires où Fiodor Michaïlovitch devrait prendre des décisions, ne pouvait que le fortifier dans l'idée d'une mort prochaine, et que la moindre émotion risquait d'être fatale.

En réalité, un testament était inutile, Fiodor Michaïlovitch m'avait cédé ses droits d'auteur en 1873, et, à l'exception des cinq mille roubles qui étaient déposés à la rédaction du *Messager Russe*, il ne possédait rien ; mes enfants et moi étions les héritiers de cette petite somme.

De toute la journée, je n'ai pas quitté mon cher mari un seul instant ; il tenait ma main dans la sienne et murmurait : «... pauvre... chérie... avec quels soucis je te laisse... ma pauvre, comme il te sera difficile de vivre !.. »

Je le tranquillisai, le consolai par l'idée d'un rétablissement ; mais il était visible qu'il n'avait plus d'espoir lui-même, et cette idée ne le quittait pas qu'il allait laisser sa famille presque sans ressources. Les cinq mille roubles qui se trouvaient au Messager Russe constituaient tout notre avoir.

Mon cher mari murmura plusieurs fois : « Appelle les enfants ». Je les appelais ; leur père leur tendait ses lèvres, ils l'embrassaient, puis, sur l'ordre du docteur, ils se retiraient aussitôt. Fiodor Michaïlovitch les suivait tristement du regard. Environ deux heures avant sa mort, lorsque, sur sa demande, les enfants s'approchèrent encore une fois de lui, il fit remettre son Évangile à Fedia.

Un grand nombre de personnes s'étaient présentées dans la journée, mais je ne me montrai pas. Appolon Nicolaïevith Maïkoff vint dire quelques mots à mon mari, qui répondit à voix basse, et dans un murmure, à son salut. A sept heures, le salon et la salle à manger furent envahis par les visiteurs, amis et curieux : c'est à sept heures que le professeur Kolchakoff venait voir mon mari, et on l'attendait.

Tout à coup, et sans cause apparente, Fiodor Michaïlovitch eut un sursaut et se souleva légèrement sur son divan ; un filet de sang colora de nouveau son menton. Nous lui donnâmes de petits morceaux de glace, mais l'hémorragie ne s'arrêtait pas. Maïkoff et sa femme arrivèrent à ce moment, et la bonne Anna Ivanovna décida d'aller chercher le docteur Tcherepnine. Mon mari était sans connaissance. Je me tenais à genoux avec les enfants à côté du divan, et nous pleurions, en nous retenant de sangloter de toutes nos forces, car le docteur nous avait prévenus que le bruit est la dernière sensation perçue par un mourant, et que l'interruption du silence ne pouvait que prolonger l'angoisse et faire durer les souffrances.

Je tenais les mains de mon mari et je sentais que son pouls battait de plus en plus faiblement. Le soir même,

à huit heures trente-huit minutes, mon bien-aimé mourut [1]. Le docteur Tcherepnine, qui venait d'arriver, ne put que recueillir les derniers battements du cœur [2].

Lorsque tout fut fini, nous donnâmes libre cours à notre désespoir. Nous pleurions, nous gémissions, en prononçant des paroles déchirantes et sans suite ; nous lui embrassions le visage et les mains ; ce douloureux moment, je le revois dans un brouillard ; mais ce que je sentais clairement, c'est qu'à cet instant ma vie intime, pleine d'un bonheur infini, prenait fin, et que mon âme restait seule dans la vie. Pour moi, qui aimais si ardemment, si entièrement mon mari, pour moi qui étais si fière de l'amour, de l'amitié et de l'estime de cet homme si rare par ses qualités morales exceptionnelles, pour moi cette perte était irréparable ! Durant les instants atroces de la séparation, il me semblait que je ne devais pas survivre à la mort de mon bien-aimé Fedia, que mon cœur, qui battait à se rompre dans ma poitrine, allait éclater, que je deviendrais folle...

Certes il est arrivé à chacun de nous de perdre un être cher et aimé en ce monde, et chacun a connu le fond de la douleur au moment de ces séparations terribles. Mais la plupart du temps, les hommes ressentent le violent chagrin de ces minutes inoubliables dans le cercle de leur famille, entourés de leurs intimes ; ils peuvent exprimer toutes ces émotions qui les secouent sans honte ni retenue, et comme ils le veulent. Ce grand bonheur ne m'a pas été accordé. Mon mari expira au milieu d'un grand nombre de visages, dont certains étaient affectueusement tournés vers lui, mais la plupart se montraient complètement indifférents au malheur qui frappait notre famille abandonnée. Comme pour rendre mon malheur plus grand encore, et plus évident à mes yeux, je m'aperçus de la présence de l'écrivain Markévitch, qui n'était jamais venu

1. Quelqu'un, je pense que c'est Markévitch, enregistra l'heure exacte de la mort de Dostoïewski.

2. Le Dr. Tchrérépine m'apprit, à quelques années de là, qu'il conservai comme une relique le sthétoscope dont il s'était servi sur le lit de mort de mon mari.

nous faire une visite, mais s'était dérangé sur la prière de la Comtesse S. A. Tolstoï pour savoir comment le Docteur avait trouvé mon mari. Je connaissais Markévitch, je savais qu'il ne se retiendrait pas de décrire les derniers instants de Dostoïewski, et je regrettais amèrement que mon bien-aimé mari ne se fût pas éteint dans la tranquillité, entouré de visages et de cœurs dévoués. Mes craintes ne furent pas longues à se réaliser : le lendemain, Markévitch faisait paraître dans les *Nouvelles de Moscou* une description poétique du triste événement qui nous mettait en deuil. Quelques jours plus tard, lorsque j'eus l'occasion de lire cet article, je ne me reconnus pas dans les paroles que l'on me faisait prononcer, car elles n'étaient absolument pas à la ressemblance de mon caractère, et n'exprimaient rien de l'état de mon âme à ces minutes déchirantes.

Mais la miséricorde de Dieu m'a aussi apporté une grande consolation ce jour-là. Le soir, vers dix heures, je vis entrer mon frère Ivan Grigoriévitch Snitkine, qui arrivait de la campagne et se trouvait à Moscou pour affaires ; au moment de retourner auprès des siens, il avait fait le voyage de Saint-Pétersbourg sans autre raison que celle de nous voir. Informé de la maladie de mon mari par les journaux, cette nouvelle ne l'avait pourtant pas alarmé, car il pensait que son beau-frère avait subi de nouveau une double crise d'épilepsie. Comme son train était arrivé en retard, il était descendu à l'hôtel, remettant au soir la visite qu'il voulait nous faire. En arrivant, il fut fort étonné de voir que les fenêtres de notre appartement étaient éclairées et que des hommes à l'air étrange et suspect se tenaient devant la porte. L'un d'eux le poursuivit dans l'escalier et lui murmura :

— Monsieur, soyez assez bon pour me faire donner la commande à moi...

— Quelle commande ? demanda mon frère qui ne comprenait pas.

— Voilà, nous sommes croque-morts, nous sommes venus pour l'enterrement...

— Qui donc est mort ici ? demanda machinalement mon frère.

— Un écrivain quelconque, j'ai oublié son nom ; le portier nous l'a dit, mais...

A ces mots, mon frère demeura un instant glacé d'effroi, puis il monta les escaliers quatre à quatre, fit irruption dans l'antichambre où se trouvaient réunies de nombreuses personnes, jeta sa pelisse et entra dans le cabinet de travail où le corps de Fiodor Michaïlovitch se raidissait lentement sur le divan. J'étais agenouillée devant mon époux ; mais au moment où mon frère apparut, je me jetai à sa rencontre en pleurant, et nous nous étreignîmes longuement. Enfin je demandai :

— Par qui as-tu appris que Fiodor Michaïlovitch était mort ?

Il ne me vint même pas à l'esprit que mon frère n'habitait pas à Saint-Pétersbourg, et qu'il n'aurait pas pu accourir aussi rapidement, mais la brusquerie de mon malheur (le professeur Kochlakoff m'avait encore affirmé la veille que mon mari guérirait) me faisait perdre tout bon sens. L'arrivée de mon frère à ce pénible moment était pour moi un signe de la miséricorde de Dieu, parce que la présence d'un être aimé et d'un ami véritable et sincère m'apportait une puissante consolation ; j'avais enfin auprès de moi un homme dont je pouvais suivre le conseil, qui m'apportait une aide affectueuse et sûre et qui allait se charger de tous les petits, mais innombrables détails de l'enterrement. Grâce à lui, je fus délivrée de toutes les désagréables et pénibles démarches qu'entraînaient ces tristes jours. Le souvenir de la soirée du 28 janvier et des jours suivants, jusqu'au 1er février, est resté dans ma mémoire comme un lourd cauchemar. Certaines choses sont aujourd'hui pour moi assez claires, d'autres se sont tout à fait évanouies, et il en est que je ne connais que par le récit que l'on m'en a fait. Je me souviens pourtant de l'arrivée de A. S. Souvorine, ce même soir, vers minuit. Très affecté par la mort de mon mari, qu'il aimait et esti-

mait beaucoup, Souvorine a fait le récit de cette visite nocturne dans le *Novoié Vremia*.

A une heure du matin, les préparatifs nécessaires étaient terminés, et notre cher mort reposait sur un catafalque, au milieu de son cabinet de travail. A sa tête on avait placé une icône, et une veilleuse sur une étagère. Le visage de Fiodor Michaïlovitch était calme, et il semblait que mon mari ne fût point mort, mais qu'il dormait et souriait en rêvant.

A minuit, tous les étrangers s'étaient retirés. Je couchai les enfants, très attristés par la mort de leur papa, et tous trois (ma mère, mon frère et moi) nous restâmes devant le corps.

Je songe, avec une profonde reconnaissance pour le destin, à cette dernière nuit où mon cher mari appartenait encore à sa famille et que je pouvais pleurer sans témoins, pleurer sans gêne et sans retenue, prier pour le salut de son âme et me faire pardonner les petites offenses dont j'avais pu involontairement me rendre coupable envers lui dans la vie familiale. Mon frère et moi, nous restâmes jusqu'à quatre heures du matin devant le cercueil ; et c'est avec peine que Vania put me convaincre d'aller prendre un peu de repos, afin de conserver des forces pour supporter les émotions inévitables du lendemain.

Le 29 janvier, à 11 heures, je reçus la visite d'un Monsieur à l'air officiel qui venait me voir de la part du Ministre de l'Intérieur, le Comte Loris-Melikoff. M'ayant présenté les condoléances du Ministre, le fonctionnaire déclara qu'il avait à me remettre une somme pour les frais d'enterrement de mon mari. Je ne sais à combien se montait cette somme, mais je ne voulus l'accepter à aucun prix. Je n'ignorais pas qu'il est de coutume, dans chaque Ministère, de venir en aide à la famille du mort en ce qui concerne les frais d'enterrement ; et personne ne s'en offensait. Mais je me sentis presque injuriée par cette proposition. Je demandai au visiteur de transmettre me remerciements au Comte Loris-Melikoff, mais je lui

déclarai que je me faisais un devoir moral d'enterrer mon mari avec l'argent qu'il avait gagné. Le fonctionnaire m'annonça encore de la part du Comte que nos enfants seraient acceptés, aux frais du Gouvernement, dans les établissements d'enseignement où il me plairait de les faire entrer. Je priais le fonctionnaire d'exprimer au Ministre toute ma gratitude sincère pour son obligeance, mais à ce moment déjà, j'avais décidé que mes enfants seraient instruits et élevés, non pas aux frais du Gouvernement, mais grâce aux ressources du travail de leur père, et de leur mère ensuite. Je suis profondément convaincue qu'en refusant les secours offerts pour l'enterrement de Dostoïewski et pour l'éducation de nos enfants, je me suis comportée comme mon mari ; il n'aurait pas agi autrement.

A partir de ce moment, les amis et les inconnus qui avaient appris la mort de Fiodor Michaïlovitch par les journaux, vinrent prier en nombre devant la bière ; et bientôt les cinq chambres furent si pleines de monde qu'au moment du service funèbre, mes enfants et moi, nous eûmes de la peine à nous rapprocher du corps.

Pour le service religieux, j'avais prié le confesseur de mon mari. Le premier jour, les chanteurs furent ceux de Saint-Vladimir ; et les deux derniers jours (de une heure à huit heures) au moment des grands services religieux qui avaient été annoncés dans la presse, le chœur de Saint-Isaac vint au grand complet, sur sa propre demande, avec l'autorisation du chef de l'Église, sous la direction de E. W. Bogdanovitch.

Outre cela, chaque jour on m'apprenait que les délégations de différentes organisations, accompagnées de leur aumônier et de leur chœur, demandaient l'autorisation de célébrer une messe devant le cercueil de l'écrivain disparu.

Je me souviens principalement de la délégation des Cadets de la Marine et de leur chœur remarquable.

Je ne nommerai pas toutes les personnes qui assistèrent aux messes célébrées et aux prières faites dans la chambre

mortuaire ; j'ai vu se presser autour du catafalque les grandes figures de la littérature russe qui estimaient l'écrivain disparu et mettaient très haut son talent. Il y avait là aussi des ennemis notoires de Dostoïewski, mais qui, à la nouvelle de sa mort, avaient brusquement mesuré la perte subie par la littérature russe, et étaient venus en foule apporter un hommage de respect à un des plus nobles représentants de leur art. Le jeune Grand Duc Dmitri Constantinovitch, accompagné de son précepteur, vint en personne à l'un des services religieux du soir, ce qui fit une forte impression sur l'assistance.

Le 29, on me demandait de tous côtés où serait enterré Fiodor Michaïlovitch. A l'enterrement de Nekrassoff, mon mari avait exprimé le désir de reposer au cimetière du cloître Novodiévitch, et je ne l'avais pas oublié. Pendant que l'on s'occupait (ma belle-sœur Swatkowski et ma fille) des démarches dans ce sens et du choix de la place, je reçus la visite de W. Komaroff, directeur des *Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, qui venait m'offrir, de la part du cloître Alexandre Newski, une place dans leur cimetière pour le repos éternel de mon mari. Le cloître offrait cette place gratuitement et considérait comme un honneur de conserver dans ses murs les cendres de Dostoïewski, partisan et gardien jaloux de la véritable religion orthodoxe. Il était difficile de se dérober devant une proposition si noble. Seules, les démarches engagées par mon beau-frère au monastère Novodiévitch, m'empêchaient de me décider. Par bonheur je le vis revenir à temps pour m'apprendre qu'ils avaient, lui et ma fille, rencontré des difficultés, et que la concession ne pouvait être traitée que le lendemain. Libre de choisir moi-même une place dans le cimetière du cloître Alexandre Newski, je priai Komaroff de placer le cercueil de mon mari non loin des tombeaux de Karamzine et de Joukowski, dont Fiodor Michaïlovitch aimait particulièrement les œuvres. La chance voulut qu'une place fût libre à côté du tombeau du poète Joukowski. C'est là que le corps de mon bien-aimé mari fut inhumé.

Je reçus le 30 janvier, au moment du service religieux, la visite du Hofmeister N. S. Abaza, porteur d'une lettre du Ministère des finances dans laquelle il était mentionné que « pour services rendus à la littérature russe » l'Empereur nous assignait, à mes enfants et à moi, une pension de deux mille roubles. Après avoir lu cette lettre et remercié chaleureusement Abaza, je courus aussitôt dans le cabinet de travail de mon mari, et je comptais bien le réjouir par la bonne nouvelle que sa femme et ses enfants avaient maintenant leur existence assurée ; mais c'est seulement en entrant dans la chambre où reposait son corps que je me rappelais qu'il n'était plus de ce monde, et je me mis à pleurer amèrement (je dois dire que des oublis de cette sorte se renouvelèrent constamment pendant les deux premiers mois qui suivirent la mort de Fiodor Michaïlovitch). Ou je me dépêchais de rentrer afin de ne pas le faire attendre l'heure du dîner ; ou bien j'achetais pour lui des friandises ; ou bien encore, ayant appris une nouvelle quelconque, je pensais aussitôt qu'il fallait la lui communiquer. Naturellement, l'instant d'après, je comprenais qu'il était mort, et je ressentais un indescriptible chagrin.

Je dois dire que je me rappelle avec une certaine terreur les deux jours et demi pendant lesquels le corps de mon mari resta à la maison. Le plus douloureux à supporter était la présence ininterrompue dans notre appartement de personnes étrangères : un flux continuel de gens s'élevait par l'escalier principal ; un autre venait par l'escalier de service, traversait toutes nos chambres et s'arrêtait dans le cabinet de travail où, par instants, l'air était si vicié, que les veilleuses et les grands cierges s'éteignaient autour du catafalque.

Jour et nuit des étrangers demeuraient dans l'appartement [1]. Certaines personnes désiraient passer la nuit près

1. La présence continuelle d'une foule d'inconnus lassait Anna Grigorievna, malgré les sentiments touchants que l'on témoignait pour le mort illustre. Quand elle n'en pouvait plus, la veuve se réfugiait dans la chambre de sa mère, mais elle y était dérangée à chaque instant par l'arrivée d'une délégation, et elle devait écouter le discours du chef qui retraçait la carrière de l'écrivain disparu, exposait ses idées

du corps ; d'autres lisaient le livre des psaumes pendant des heures entières.

Le samedi 31 janvier, le corps de mon mari fut transporté de notre maison au cloître Alexandre Newski. Je ne parlerai pas du convoi funèbre qui fut décrit par tant d'autres. D'ailleurs, je n'ai pas vu tout le convoi, ou je l'ai vu sur les illustrations, car je marchais derrière le corbillard et je ne voyais que ce qui était près de moi. D'après ceux qui l'ont vu, c'était un spectacle imposant : un long défilé des personnes portant les innombrables couronnes accrochées à des perches, de nombreux chœurs de jeunes gens, les chants funèbres, le cercueil qui dominait de haut la foule, et cette masse de plusieurs dizaines de milliers de personnes qui formaient le cortège et suivaient le corps... La grandeur de ces funérailles solennelles vient de ce qu'elles n'ont été ni préparées ni organisées. Elles résultaient d'une action simultanée et d'un accord unanime de toute la population qui désirait témoigner sa reconnaissance de la façon la plus grandiose au célèbre écrivain disparu.

Le convoi quitta la maison à onze heures et il n'arriva qu'au bout de deux heures au cloître Newski. Je marchais

et soulignait l'irréparable perte que la Russie venait de subir dans la personne de Dostoïewski. Personne ne songeait à la perte qu'elle avait faite comme épouse et comme femme. Aussi, quand un membre d'une nombreuse délégation parla « de la perte qu'elle avait personnellement subie » elle saisit la main de l'inconnu et l'embrassa. Après cinq jours de surexcitation, Anna Grigorievna eut une crise nerveuse. On se mit à chercher de la valériane partout. Valeriana est aussi un nom propre ; et l'on vit ce spectacle d'un groupe de personnes affolées qui appelaient une certaine Valeriane, pendant que la veuve, atteinte de convulsions, perdait connaissance. Au bout de dix minutes on revint avec des médicaments, mais à ce moment Anna Grigorievna était prise d'une crise d'hystérie et se débattait en riant dans les bras des dames qui l'entouraient. Aussitôt, une femme énergique, Sophie Victorovna Awerkéieff, versa dans un verre trente gouttes d'un liquide quelconque, et obligea Anna Grigorievna à boire malgré la répulsion qu'elle montrait. La malheureuse ressentit sur-le-champ une violente brûlure à la langue, et rejeta le liquide. Sophie Victorovna, dans la hâte de venir en aide à la veuve de l'écrivain, avait brouillé les flacons et s'était servie d'ammoniaque au lieu de valeriane. Cette erreur aurait pu avoir de graves conséquences. Anna Grigorievna n'en souffrit pas moins plus d'une semaine.

à côté de mon fils et de ma fille, et des pensées sombres me poursuivaient. Comment pourrais-je élever mes enfants sans le père qui les aimait tant ? Quelle terrible responsabilité n'avais-je pas devant la mémoire de mon mari ? Saurais-je m'en acquitter avec honneur ? En suivant le corps de Fiodor Michaïlovitch, je me jurai de vivre pour nos enfants, et je fis le serment de consacrer le reste de mes jours, dans toute la mesure de mes forces, à la glorification de la mémoire de Dostoïewski et à la divulgation de ses nobles idées. A la fin de mon existence, je puis dire que tous les serments faits à ces heures pénibles, je les ai tenus, autant qu'il m'a été possible de le faire.

Le même soir, dans la chapelle Doukhovskaïa du cloître Alexandre Newski, où se trouvait le cercueil de mon mari, un grand service religieux fut célébré. J'y assistai avec mes enfants. La basilique était pleine de fidèles : des jeunes gens en très grand nombre, des étudiants et étudiantes des différentes facultés. La plupart d'entre eux passèrent la nuit à dire des prières auprès du corps. On me fit part dans la suite d'un détail assez caractéristique. Lorsque le personnel domestique arriva pour nettoyer l'église, on ne trouva pas un seul bout de cigarette sur le sol, ce qui étonna vivement les religieux, parce que, pendant les longs services, il arrivait toujours que quelqu'un fumât en secret dans un coin. Mais cette fois, par respect pour le mort, personne n'avait eu le cœur de fumer.

Le 1er février 1881 le corps de mon mari fut béni dans la chapelle du Saint-Esprit du cloître Alexandre Newski. L'église avait un aspect somptueux. Le cercueil surélevé au milieu de la nef était recouvert d'innombrables couronnes, les autres couronnes, avec leurs larges rubans qui portaient des inscriptions étincelantes et dorées, étaient suspendues le long des murs et décoraient magnifiquement l'église. Ce jour-là, mon frère conduisit ma mère et mon fils à la chapelle. Madame J. D. Zassetski, la fille de Davidoff, une ardente admiratrice de mon mari, m'emmenait en voiture avec ma fille. Un peu avant d'arriver à l'église, notre voiture

rejoignit un fiacre dans lequel se trouvait un colonel. Il salua, et Madame Zassetski lui fit un signe de la main. Sur la place, l'affluence était telle qu'il semblait impossible d'arriver jusqu'à l'église. Nous fûmes obligés de nous arrêter au milieu de la foule. Je descendis de voiture avec ma fille et me dirigeai vers la grande porte ; Madame Zassetski attendit le colonel, sur lequel elle comptait pour l'accompagner à l'église. Nous nous frayâmes tant bien que mal un chemin dans la cohue ; mais on nous arrêta bientôt pour nous demander nos billets. De fait, je n'avais pas pensé dans mon chagrin, et dans la hâte du départ, à me munir des cartes, et je croyais aussi qu'on nous laisserait entrer sans papiers. Je répondis que j'étais la veuve du défunt et que ma fille m'accompagnait. On ne me cacha pas qu'un certain nombre de veuves de Dostoïewski s'étaient déjà présentées, les unes seules, les autres avec des enfants.

— Mais vous voyez bien que je suis en grand deuil !

— Les autres aussi étaient vêtues de noir. Montrez au moins votre carte de visite.

Je n'avais naturellement pas de carte de visite sur moi, mais je suggérai que l'on pouvait s'adresser à un ordonnateur quelconque des pompes funèbres et je nommai Grigorovitch, Rikatcheff, Awerkéieff, mais on me répondit :

— Où voulez-vous que nous les cherchions ; nous ne pouvons quand même pas les trouver dans la foule !

J'étais outrée. Sans parler de l'effet que cette scène pouvait produire sur les personnes étrangères qui ne m'auraient pas aperçue à la bénédiction du corps de mon mari, je désirais ardemment moi-même à tout prix dire un dernier adieu à mon bien-aimé, et pleurer et prier au pied de son cercueil. Je ne savais que faire, d'autant plus que Madame Zassetski devait être entrée à l'église et ne pouvait plus venir à mon secours. Ce ne fut heureusement pas le cas ; le compagnon de Madame Zassetski vint énergiquement confirmer mes paroles et l'on nous laissa pénétrer dans la chapelle. Le service funèbre venait à peine de commencer. Un archevêque dirigeait la liturgie, le très vénérable évêque

von Wyborg, Nestor, avec l'assistance des archimandrites et des révérends ; le recteur de l'académie ecclésiastique I. I. Ianicheff et le représentant de l'archimandrite Siméon, que mon mari avait personnellement connu, étaient présents à la bénédiction finale. Les chœurs du cloître Newski et celui de la cathédrale Saint-Isaac chantèrent de façon magnifique. Avant l'absoute, l'évêque Ianicheff prononça un admirable sermon dans lequel il fit ressortir tous les mérites et tous les titres de Dostoïewski comme chrétien et comme écrivain.

Après le service funèbre, le cercueil de Fiodor Michaïlovitch fut soulevé et porté hors de l'église par les admirateurs du romancier et de l'homme, au premier rang desquels le jeune philosophe Solovieff se faisait remarquer par son air particulièrement ému.

La foule avait envahi le cimetière Tikhvinski ; certains s'étaient juchés sur les monuments, d'autres grimpaient aux arbres ou s'accrochaient aux grilles ; et la procession avançait lentement sous la double haie des couronnes des organisations et groupements les plus différents, qui s'inclinaient au passage du cercueil. Après l'inhumation, des discours furent prononcés au-dessus de la tombe ouverte. Le premier fut celui de A. I. Palm, puis O. F. Miller, le professeur Bestoucheff-Rioumine, V. Solovieff, Gaïdebouroff et d'autres encore prirent la parole à leur tour.

On lut aussi un grand nombre de poèmes dédiés à la mémoire du défunt. Le public recouvrit le cercueil de couronnes qui s'élevèrent presque jusqu'au sommet du caveau. Celles qui ne trouvèrent pas place dans cet amoncellement furent arrachées et déchirées en morceaux, et les personnes présentes emportèrent les feuilles et les fleurs en souvenir. Le tombeau ne fut pas fermé avant quatre heures ; alors, épuisée par les larmes et la faim, je rentrai à la maison avec mes enfants. La foule ne se dispersa que longtemps après.

CHAPITRE XXII

LES PREMIERS TEMPS APRÈS LA MORT DE DOSTOIEWSKI

Les tristes cérémonies de l'enterrement et de la mise en terre du corps de Fiodor Michaïlovitch étaient terminées. Après avoir éprouvé pendant ces sept journées pénibles (26 janvier — 1er février) tant d'impressions diverses, je sentais le besoin impérieux de m'isoler avec mes proches, de me donner entièrement à mon chagrin, de méditer sur lui, et de pleurer à satiété loin des yeux étrangers. Comme mon père, j'observais exactement et sévèrement les pratiques de l'Eglise Orthodoxe ; j'accordais une importance toute particulière aux quarante jours de prière pour l'âme du défunt. Pendant ces quarante jours, d'après les Saints Pères, l'âme du mort se trouve encore parmi nous. Je voulus que ces prières eussent lieu au cloître Alexandre Newski, aussi, pendant quarante jours, j'ai assisté avec mes enfants à la messe des morts, à la chapelle du Saint-Esprit, et au service religieux sur la tombe.

Ce pèlerinage journalier à la dernière demeure de Fiodor Michaïlovitch, nos prières et nos larmes nous rapprochaient du mort, et il nous semblait que pour quelque temps nous n'étions pas encore séparés de lui. Ces voyages du matin par les froids vifs de l'hiver, et la présence prolongée au cimetière nous calmaient, et je revenais à la maison apaisée. Mais une fois rentrée, je ne trouvais ni le calme ni la soli-

tude que je désirais. Quelques-unes de mes bonnes connaissances qui compatissaient sincèrement à mon malheur et désiraient le soulager par leur présence m'attendaient immanquablement chez moi. C'est avec une gratitude profonde que je me souviens de ces visages, mais il y avait des visiteurs qui me semblaient inutiles et incompréhensibles ; et certaines personnes même me bouleversaient et m'effrayaient par leurs discours et leurs actes, à tel point que le premier mois qui suivit la mort de mon mari m'apparaît aujourd'hui, à travers mes souvenirs, comme un cauchemar. Quelques-unes de ces étranges visites restaient gravées dans ma mémoire, et la sténographie m'aidait aussi à fixer leur passage à la maison.

Il y avait le Monsieur qui s'était aperçu que la seconde page du numéro posthume du *Journal d'un Écrivain* manquait, et qui avait adressé à Madame Dostoïewski une lettre dénuée de la plus élémentaire politesse. A quelque temps de là, ce Monsieur se présenta chez elle, accompagné de sa fille, déclara qu'il était un goujat et s'excusa d'avoir offensé la veuve de son idole. Puis, à chacun de ses voyages à Saint-Pétersbourg, ce même Monsieur venait faire une visite et réciter son acte de contrition. Au bout de deux ans, Madame Dostoïewski en fut tellement lasse qu'elle pria sa bonne de répondre à l'importun qu'elle était absente.

Il y avait le diacre, qui faisait de longs discours sur la perte douloureuse qu'Anna Grigorievna avait subie et qui ne se retirait que lorsqu'on lui mettait une pièce d'or dans la main.

Madame Dostoïewski reçut un jour la visite d'un docteur qui était accompagné d'une dame ; il se nomma et dit en montrant sa compagne : « ... et voici ma patiente. » Pendant que celle-ci somnolait dans un fauteuil, le docteur causa longuement avec Madame Dostoïewski et lui donna des conseils utiles pour l'organisation de sa vie. Anna Grigorievna eut beaucoup de peine à se débarrasser d'eux, et le but de leur visite resta toujours obscur pour elle.

Une dame d'un certain âge, pourvue de moustaches, se présenta un autre jour chez Anna Grigorievna et déclara qu'elle avait de grandes relations, qu'elle serait heureuse

de rendre service à Madame Dostoïewski. Tout en parlant, elle embrassa plusieurs fois Anna Grigorievna, en l'assurant de son amitié. En partant, elle laissa même son adresse. Par ses bavardages cette dame avait si profondément fatigué la veuve de l'écrivain que celle-ci entra dans un état d'énervement tel qu'il lui semblait qu'elle avait des hallucinations, et qu'en réalité la visiteuse ne portait pas de moustaches. Ce n'est qu'après son départ que la domestique confirma l'existence des moustaches et qu'Anna Grigorievna se calma.

Les amis de Madame Dostoïewski étaient très intrigués par la visite de cette personne, et ils prirent des renseignements sur elle à l'adresse qu'elle avait laissée. Mais ils furent très étonnés d'apprendre qu'on ignorait complètement et cette dame et le nom de famille qu'elle avait donné.

Un jour, après une messe des morts, célébrée pour Dostoïewski, Anna Grigorievna vit s'approcher d'elle une dame parfaitement habillée qui, après des paroles de condoléance, supplia la veuve de l'écrivain de s'adresser à elle au cas où elle se trouverait dans un embarras quelconque. Mais comme cette dame avait oublié de se nommer, Madame Dostoïewski ne sut jamais qui elle était.

Un autre jour, c'est une petite vieille qui se présente chez elle, et qui promet de faire cadeau d'un million aux enfants de Dostoïewski, si sa femme veut bien l'aider dans ses démarches au sujet d'un héritage. Anna Grigorievna, qui crut avoir affaire à une folle, eut très peur. Fort heureusement, l'arrivée d'un ami mit fin à la conversation et la vieille s'éloigna. L'ami expliqua que cette vieille dame devait hériter d'une grosse fortune par l'intermédiaire d'une Banque, mais qu'il lui manquait certains documents, et que la Banque ne voulait pas lui délivrer l'héritage. Depuis vingt ans, cette dame s'adressait à toutes les personnes et à toutes les institutions qu'elle croyait susceptibles de l'aider dans cette affaire. Anna Grigorievna donna des ordres pour ne plus recevoir cette vieille dame.

Madame Dostoïewski recevait souvent la visite d'une autre dame, très sympathique et très modeste, et qui compatissait au malheur qui avait frappé Anna Grigorievna,

Elle parlait souvent des difficultés qu'aurait Madame Dostoïewski à vivre seule et à élever ses enfants. Un jour, elle amena la conversation sur la possibilité d'un second mariage, et révéla qu'Anna Grigorievna avait fait une très forte impression sur un jeune homme « présentant bien ». Cette déclaration mit tellement en colère la veuve de Fiodor Michaïlovitch qu'elle cria : « Absurde, absurde, absurde ! », mots qu'elle prononçait toujours dans les moments de colère ; puis elle se retira dans sa chambre sans prendre congé de la visiteuse. Cette dame se présenta plusieurs fois les jours suivants, mais Anna Grigorievna ne voulut pas la recevoir.

Deux semaines plus tard elle reçut d'elle une lettre dans laquelle l'inconnue, se disant malade, la suppliait de lui rendre visite.

Madame Dostoïewski pria sa mère de se déranger. Cette dernière revint à la maison et raconta à sa fille que la dame n'était nullement malade et qu'elle fêtait ce jour-là l'anniversaire de sa naissance, au milieu d'une nombreuse assistance, dans laquelle devait certainement se trouver le jeune homme en question. La dame avait déclaré qu'elle désirait seulement revoir Anna Grigorievna et lui demander pardon. (En réalité Madame Dostoïewski était un parti très avantageux, grâce à sa pension et ses relations influentes).

Je me souviens avec un sourire indulgent de ces visites bizarres, et presque absurdes, de gens inconnus. Mais c'est avec un tout autre sentiment que je me rappelle les visites qu'on me faisait dans une intention intéressée, d'ordre moral ou commercial. Certaines personnes venaient me voir, compatissaient à mon malheur, exprimaient leur admiration pour le talent de mon mari en faisant ressortir ses qualités personnelles. Ils arrivaient ainsi à m'attendrir, quelquefois ils m'arrachaient des larmes, et ils profitaient alors de mon état déprimé pour me demander quelque chose ou me pousser vers une décision que je devais regretter par la suite. Que de cas semblables ! Et les personnes qui se conduisaient ainsi étaient certainement cultivées et estimées de la société.

Quelles décisions inconsidérées n'étais-je pas capable de prendre dans cet état de bouleversement moral où je me trouvais les premières semaines et les premiers mois qui suivirent la mort de Fiodor Michaïlovitch ! Mais je pense souvent que son esprit planait sur moi et me mettait à l'abri des erreurs irréparables.

Voici quelques-unes de ces visites :

Madame Dostoïewski reçut un jour la visite d'un littérateur renommé pour sa collection d'autographes. Après une conversation banale au cours de laquelle il appela Anna Grigorievna « Charmante petite veuve » (cette familiarité déplut à Madame Dostoïewski) il aborda le sujet qui l'intéressait, et demanda s'il restait beaucoup de lettres de Dostoïewski. Ayant appris que sa femme avait une nombreuse correspondance de l'écrivain, il essaya de se la faire remettre, puis, sur le refus de la veuve, il offrit de l'acheter. Madame Dostoïewski fut offensée par cette proposition. Alors il la pria de lui montrer seulement les lettres. Elle promit de l'avertir aussitôt qu'elle aurait fait le tri des papiers. Mais Pobédonostseff lui conseilla de ne communiquer à personne les lettres qu'elle avait en sa possession, et elle suivit cette sage recommandation. Ce n'est qu'au moment où l'on édita les lettres de Tourguéneff qu'elle remit la copie de cinq lettres de Tourguéneff à son mari.

Un éditeur vint un jour rendre visite à Anna Grigorievna et parvint à l'attendrir par une longue conversation sur son mari. Il parla également du devoir d'éditer ses œuvres complètes pour la divulgation des idées élevées qu'elles contenaient, et il était prêt à acquérir les droits. Madame Dostoïewski promit de réfléchir et s'engagea à lui donner une réponse au bout d'une semaine. Mais le tuteur des enfants, Pobédonostseff, la dissuada de traiter avec cet éditeur, connu pour son absence de scrupules, et réputé insolvable.

Le 22 février, Anna Grigorievna reçut la visite du professeur Wagner, de l'Université de Saint-Pétersbourg, qui était un spirite très connu. Il venait la persuader d'entrer en relations avec son mari par le moyen du spiritisme. Elle refusa, car son mari avait toujours considéré le spiritisme

comme un péché. Quelques jours plus tard, elle recevait une lettre. Le professeur Wagner la suppliait de venir assister chez lui, le lendemain, à une séance de spiritisme au cours de laquelle on devait évoquer l'esprit de Dostoïewski. Anna Grigorievna vint à cette soirée pour prier le professeur de ne pas troubler le repos de l'âme de son mari. Elle trouva là une société peu nombreuse de spirites, qui ne lui furent pas sympathiques.

On attendait, pour commencer la séance, l'arrivée d'un membre, paraît-il, indispensable. Mais, après avoir prié une seconde fois le professeur de ne pas évoquer l'esprit de son mari, et attendu quelques instants, elle se retira. Dans le couloir, elle rencontra le membre qu'on attendait.

En rentrant à la maison, après onze heures, j'appris que ma fille souffrait d'une rage de dents. La pauvre petite pleurait. Sachant par expérience que la chaleur a une heureuse action sur la douleur, j'enveloppai la tête de ma fille d'un châle d'Orenbourg, puis je la transportai sur mon lit, qui était plus près du poële allumé, la couvris d'une couverture et m'allongeai toute habillée à côté d'elle en lui racontant des histoires pour lui faire oublier la souffrance. Elle s'endormit bientôt ; je ne sais si c'est à cause de la promenade que j'avais faite à l'air froid, ou parce que j'étais transie, ou pour une autre raison, mais je m'endormis aussitôt après elle. Il se passa une demi-heure, peut-être davantage (il était un peu plus de minuit et les membres de la maison n'étaient pas encore couchés) quand je sentis tout à coup que quelqu'un me secouait violemment par l'épaule et me criait d'une voix effrayée : « Niouta, ma chérie, qu'as-tu, calme-toi ; pour l'amour de Dieu, calme-toi ! » Je m'assis sur mon lit et je m'écriai dans ma frayeur : « Mon Dieu, que s'est-il passé ? Qu'ai-je vu tout de suite ? Je l'ai vu, lui... » Et tout à coup, ma fille, que mes cris et mes exclamations avaient éveillée, se mit à pleurer et me dit : « Maman, j'ai vu à l'instant Papa en rêve, il avait l'air de se lever de quelque part, et tellement pâle... » Dès qu'elle eut prononcé

ces paroles, je me rappelai nettement le songe que je venais de faire et qui m'avait effrayée : « Oui, moi aussi, je l'ai vu en rêve, à l'instant, si pâle, avec un visage empreint de souffrance ; il semblait se lever d'un tombeau. »

J'étais très frappée par la coïncidence de nos rêves, que nous fîmes au même moment, et la première pensée qui me vint à l'esprit fut la suivante : le professeur Wagner avait organisé une séance en compagnie des deux dames spirites qui se trouvaient chez lui, et il avait appelé l'esprit de Dostoïewski. Et c'est à cet instant que Fiodor Michaïlovitch nous était apparu en rêve, et qu'il nous avait interdit pour toujours, par son air douloureux, de troubler son repos éternel.

Ma mère m'apporta de l'eau sucrée et des gouttes calmantes, et elle me raconta qu'elle était assise dans la pièce voisine et buvait du thé en attendant que je fusse éveillée, quand tout à coup elle avait entendu des cris affreux, plutôt même des hurlements, qui venaient de ma chambre. Les cris étaient si perçants qu'ils épouvantèrent les bonnes, dont les chambres se trouvaient beaucoup plus loin. Accourues aussitôt auprès de moi, elles me trouvèrent encore en train de crier. On peut penser d'après cela que les cris avaient duré plusieurs minutes.

Le lendemain j'écrivis à Wagner une lettre dans laquelle je lui racontai ce qui s'était passé et je le suppliai de nouveau de ne pas évoquer l'esprit de mon mari et de ne pas troubler son repos éternel.

Madame Dostoïewski reçut une réponse de Wagner où il lui affirmait qu'il n'avait pas évoqué l'esprit de Fiodor Michaïlovitch, et qu'il ne le ferait pas sans l'autorisation de sa femme. Il mettait la coïncidence des rêves sur le compte de son état de dépression nerveuse.

Un dimanche, en revenant du cimetière, Anna Grigorievna trouva, assemblées dans son salon, quelques dames de sa connaissance et un Monsieur inconnu qui portait une barbe noire. Elle s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il voulait. Il répondit d'un air mystérieux qu'il désirait lui

parler d'une « affaire importante » mais sans témoins. Elle le pria d'attendre le départ des invités ; mais les uns partaient et d'autres venaient. Il se passa ainsi près de trois heures ; l'inconnu était toujours assis et attendait silencieusement. Quand tout le monde se fut enfin retiré, l'homme prononça un long discours sur l'importance du talent de Dostoïewski, en émaillant constamment ses propos de « Vous me comprenez ». Et c'est seulement quand Anna Grigorievna, qui était très fatiguée, lui demanda d'être bref, qu'il exposa son « importante affaire ». C'était la question de l'éducation des enfants de Dostoïewski, laquelle, d'après lui, n'intéressait pas seulement leur mère, mais la Russie tout entière. Les meilleurs représentants des milieux littéraires et scientifiques ne pouvaient que se réunir en Comité pour étudier le système d'éducation qui devait être appliqué à ces enfants. Et ce Monsieur se proposait de prendre l'initiative des pourparlers à ce sujet. Madame Dostoïewski crut avoir affaire à un homme possédé par une idée fixe, et, pour ne pas l'irriter, elle fit mine d'être d'accord avec lui. Enfin elle respira quand il eut pris congé. Il fit au début un certain nombre de démarches et rendit visite à plusieurs personnalités du monde littéraire ; mais, brusquement, on n'en entendit plus parler. Avait-il reçu un accueil trop froid ; ou bien l'attentat du 1er mars avait-il changé le cours de ses pensées ? On n'en sut rien.

Madame Dostoïewski dit que les visites d'inconnus ou de personnes très peu connues cessèrent à partir du 1er mars. Elle fut oubliée.

Le 1er mars elle rencontra au cimetière une amie à qui elle confia ses enfants pour la journée ; il était entendu qu'elle irait les rechercher le soir. En rentrant à la maison, elle trouva un vieux général qui avait connu Dostoïewski et qui venait présenter ses condoléances.

Pendant qu'il racontait pour la centième fois à Anna Grigorievna les circonstances dans lesquelles il avait lié connaissance avec l'écrivain, la bonne accourut en criant que l'on venait de tuer l'Empereur ! Anna Grigorievna fut si bouleversée qu'elle eut une crise de nerfs. Mais quand la bonne parla de désordres dans la ville, elle s'inquiéta de ses enfants et courut, affolée, à travers la pièce, sans prendre garde au général, qui avait perdu connaissance

dans son fauteuil. On le ramena à la vie, et Anna Grigorievna le fit reconduire par sa bonne. Elle-même courut aussitôt chez son amie et retrouva ses enfants sains et saufs.

CHAPITRE XXIII

1891-1916.
MON ÉTAT MORAL APRÈS LA MORT DE FIODOR MICHAÏLOVITCH

Lorsque je me reporte à ces temps lointains, pleins de tristesse sans fin, d'impressions diverses, parfois pénibles, et d'une fatigue physique infinie, je m'étonne d'avoir pu, faible comme je l'étais, supporter tant de secousses morales, car je me rends compte maintenant que pendant cinq ou six mois je me suis trouvée à la limite de la folie. Qu'il n'y ait pas eu d'issue fatale, je vois là un signe de la miséricorde de Dieu, qui eut pitié de mes petits enfants.

Trois semaines environ après la mort de mon mari, j'ai observé sur moi des sensations particulières. Je me souviens qu'une fois, en pleine nuit, je me mis à penser à cette immense solitude morale dans laquelle j'étais condamnée à vivre toute ma vie, lorsque tout à coup une idée me traversa l'esprit, une idée qui me frappa par son étrangeté. Était-il vrai qu'il y eût une catastrophe dans ma vie ? Que mon cher mari fût décédé ? Qu'il n'y eût pas de retour vers notre ancien bonheur ? Je me trompe peut-être, Fiodor Michaïlovitch est vivant, c'est moi qui suis malade, qui suis folle ; tout ce qui s'est passé ces derniers temps n'est que le fruit de mon imagination en délire. Cela ne pouvait-il arriver ? Pendant ces deux dernières années, mes nerfs avaient été très ébranlés, et j'étais toujours poursuivie par l'idée de la

mort possible, imminente, de l'homme qui m'était si cher. Cette pensée était si torturante qu'elle avait pu me faire perdre l'esprit.

Madame Dostoïewski raconte les idées qui lui passaient par la tête pendant ce moment de folie. Elle se demandait si on ne la conduisait pas chaque jour à la tombe d'un étranger, uniquement pour la promener ; si les nombreuses personnes qui venaient lui parler de la mort de son mari n'observaient pas une consigne dictée par son mari lui-même. Elle se disait que les personnes inconnues qui venaient la voir étaient des médecins aliénistes désireux de se rendre compte de son état. Il lui semblait que tout le monde la trompait pour lui cacher son état ; et elle se méfiait de tous. Elle supposait que, pour ne pas la troubler, son mari ne venait la voir que quand elle dormait, et elle essayait d'entendre les pas de Fiodor Michaïlovitch dans son cabinet de travail, et il lui semblait les entendre.

Sous l'influence de ces idées, elle fouilla dans les tiroirs le lendemain, prit plusieurs carnets de notes et les disposa sur la table de travail de son mari, comme elle en avait l'habitude. Elle priait Dieu de la guérir rapidement pour se retrouver avec son mari bien aimé. Enfin, en Juillet 1881, lorsqu'elle fut convaincue de l'inanité de ces idées, il lui fut très pénible de s'en défaire, car elles étaient fortement liées à l'espoir de revoir bientôt son mari.

Première édition complète des œuvres de Dostoïewski

La mort de Dostoïewski provoqua un très grand mouvement d'intérêt dans le public pour les œuvres de l'écrivain. En quelques jours on vendit pour quatre mille roubles de ses ouvrages.

Les libraires de Saint-Petersbourg et de la province adressaient des demandes de réédition de toutes les œuvres, et principalement des *Mémoires de la Maison des Morts* et du *Journal d'un Ecrivain*. Madame Dostoïewski fit

réimprimer ces deux volumes. Deux éditeurs proposèrent d'acheter l'ensemble des droits d'auteurs ; l'un d'eux offrait douze mille roubles. Ses amis conseillaient à la veuve de vendre les droits, car le revenu de ce capital, joint à la pension qui lui était versée, l'aurait mise à l'abri du besoin. Mais elle refusa, car elle voulait s'occuper elle-même de l'édition complète des œuvres de son mari. Un marchand de papier et un imprimeur vinrent au-devant de son désir, et lui ouvrirent un crédit. Elle entreprit l'édition après avoir reçu l'approbation du tuteur des enfants, Pobédonostseff.

Pourtant elle était très indécise sur la question de savoir à qui confier la biographie de Dostoïewski, biographie qui était nécessaire pour l'édition complète des œuvres. Beaucoup d'hommes de lettres lui demandèrent de la leur confier. Son choix se porta enfin sur Strakoff, qui s'engagea à écrire ses souvenirs sur Dostoïewski : quant à la biographie proprement dite, elle fut confiée à Miller.

Quelque temps plus tard, Madame Dostoïewski consulta les amis intimes de son mari au sujet des différentes questions soulevées par la préparation de cette édition, et notamment pour savoir s'il fallait faire figurer dans les œuvres complètes les différents articles d'actualité que Dostoïewski avait écrits dans plusieurs journaux. Il fut décidé de ne pas les réunir. Le succès obtenu par l'édition (6.000 exemplaires) dépassa toutes les espérances et le bénéfice net atteignit soixante-quinze mille roubles.

Dans les moments très durs de leur vie conjugale Dostoïewski disait à sa femme : « Plus tard tu auras de l'argent, beaucoup d'argent, je te l'assure ! » Il semblait prévoir qu'on ne l'estimerait à sa juste valeur qu'après sa mort.

Le succès de l'édition des œuvres complètes procura à la famille Dostoïewski une certaine indépendance matérielle et permit de payer les dettes d'honneur contractées par Fiodor Michaïlovitch. Il devait des sommes variant de cent à mille roubles à plusieurs personnes.

Malgré toute la satisfaction que j'avais à constater le succès de l'édition, une pensée me torturait souvent. Pourquoi ces grandes sommes d'argent étaient-elles venues si

tard, quand mon cher mari n'était plus de ce monde ! Que de joie lui aurait procuré cet argent, à la pensée que ses enfants ne resteraient pas sans instruction, que sa famille ne tomberait pas dans la misère après sa mort. Une dizaine de mille roubles supplémentaires, voilà qui aurait permis à mon mari de travailler tranquillement et sans précipitation, et, peut-être qu'ainsi, au moins une fois dans sa vie, il aurait écrit une œuvre sans se presser, sans l'abîmer comme il dut le faire souvent à cause de notre situation précaire. La Société et la Littérature comparent souvent les œuvres de Dostoïewski à celles de Tourgueneff (ou d'autres écrivains) et l'on admire l'harmonie et le fini de certains romans que l'on oppose à ceux de mon mari. Mais rarement il vient à l'esprit de quelqu'un d'examiner dans quelles conditions vivait et travaillait tel ou tel auteur. Alors que les autres écrivains, qui jouissaient d'une bonne santé, et dont la vie était assurée par leur fortune ou leurs occupations, avaient le loisir de soigner, de corriger et de recopier plusieurs fois leurs œuvres, mon mari, chargé de famille et plein de dettes, et qui souffrait de deux maladies graves, était constamment préoccupé par les soucis matériels. Avait-il la possibilité de réfléchir dans de telles conditions, et de terminer ses œuvres ?

Que d'inquiétudes ne se créait-il pas à l'idée que le *Messager Russe* (dans lequel on publiait habituellement ses romans) pouvait ne pas prendre son manuscrit, pour des raisons quelconques (par exemple s'il avait retenu le roman d'un autre écrivain). Et il se tourmentait, en pensant à ce qu'il pourrait bien entreprendre pour assurer notre vie à tous en attendant que le roman fût écrit, imprimé quelque part. Mon mari n'aurait pas eu à souffrir de cette inquiétude constante, si l'argent qui afflua si rapidement après sa mort, était arrivé plus tôt. J'eus beaucoup de chagrin à me rappeler que mon cher mari avait dû se refuser tant de fois les plus modestes satisfactions. Souvent, ayant entendu vanter par des amis un spectacle quelconque ou un concert remarquable, il me disait :

— Tu sais, Ania, dès que j'aurai fini tel travail, nous irons voir cette pièce.

J'étais toujours consentante, mais le moment venu, lorsqu'il pouvait disposer d'une soirée, je le priai d'aller seul, et j'inventais toutes sortes d'excuses pour ne pas l'accompagner : je ne me sentais pas bien, ou j'avais peur de laisser les enfants à la maison. Fiodor Michaïlovitch refusait de partir seul et me disait avec tristesse :

— Tu ne peux jamais, Ania, tu t'excuses toujours. Et moi j'aurais tellement voulu me reposer, me distraire, aller avec toi au théâtre, rire avec toi, recueillir des impressions nouvelles. Vraiment, je pense quelquefois que tu as honte, devant tes amies, d'avoir un si vieux mari, et que tu ne veux pas te montrer dans le monde à côté de lui.

Ah ! qu'il m'était pénible d'entendre ces reproches immérités et mal fondés, car j'étais toujours très fière de mon mari, et je considérais que personne au monde n'était plus beau, meilleur et plus attrayant. Comme j'aurais voulu moi-même me distraire de notre vie pleine de soucis et de chagrins, comme j'aurais voulu passer la soirée au théâtre avec mon mari, échanger mes impressions avec les siennes ! Que de fois il fut impossible de réaliser ce désir ! On était obligé de prévoir une dépense de dix roubles ! Mais comment pourais-je les dépenser ? Je n'avais en réserve qu'une très petite somme. (Mon mari me remettait toujours l'argent qu'il recevait et il en demandait ensuite, quand il en avait besoin).

Mais aussi, comme j'étais heureuse quand les circonstances nous étaient favorables, et que nous pouvions assister ensemble à un concert ou un spectacle ! Mon mari était alors très content et très animé.

Je me rappelle avec peine que Fiodor Michaïlovitch était très chagriné chaque été, au moment de partir pour Ems ; il ne pouvait, faute de ressources, emmener sa famille avec lui. En Allemagne, il s'ennuyait sans nous, et nous écrivait qu'il lui avait été moins pénible d'endurer les tra-

vaux forcés que de vivre tout seul à Ems, et de s'inquiéter sans cesse au sujet de sa femme et de ses enfants.

La préparation de l'édition complète, les corrections, la tenue des livres et l'envoi des exemplaires, avaient beaucoup fatigué Madame Dostoïewski, car elle travaillait sans aide, avec un garçon de course. Sa fatigue était telle que l'idée d'une seconde édition l'effrayait par la somme de travail nécessaire à son exécution, et qu'elle croyait ne pas pouvoir fournir. Mais après un bon repos, pendant l'été de 1884, elle put se remettre à l'ouvrage.

Cette deuxième édition fut d'une détestable présentation ; les volumes (6 tomes) étaient affreusement épais, mais en revanche le prix était très inférieur (quinze roubles). On ajouta à cette édition (de six mille exemplaires) une « courte description de la vie de F. M. Dostoïewski et de son œuvre » composée par Awerkeïeff. Cette édition étant à très bon marché, fut rapidement enlevée. Deux ans plus tard, paraissait la troisième édition (douze mille exemplaires, douze tomes), puis la quatrième ; après quoi il y eut un arrêt dans l'activité de Madame Dostoïewski.

Au moment où parut l'édition complète, Anna Grigorievna demanda à Miller et à Strakoff ce qu'ils désiraient recevoir pour leur collaboration. Strakoff indiqua une très forte somme, Miller demanda beaucoup moins. Madame Dostoïewski considérait qu'elle n'avait pas le droit de payer Strakoff plus cher, et par cela même de diminuer le revenu commun de la famille. En fin de compte elle paya aux deux collaborateurs le maximum et compléta la différence en prélevant sur sa part.

Strakoff avait cité dans sa biographie les lettres de Dostoïewski au Baron Vrangel. Quand l'ouvrage fut achevé, Madame Dostoïewski voulut retourner les originaux au Baron, mais elle ne sut où les lui adresser. En 1912, le Baron publia ses *Souvenirs sur Dostoïewski* ; Anna Grigorievna lui écrivit en lui demandant de conserver les lettres pour le *Musée Dostoïewski*, mais le Baron ne lui répondit pas.

Les admirateurs de Dostoïewski réunirent une somme importante pour élever un monument au grand écrivain, et organisèrent un concours pour le projet.

On plaça sur le monument un buste de Dostoïewski que

sa femme trouvait mal réussi et trop grand, mais ce buste avait été approuvé par le Comité ; Anna Grigorievna fut obligée de donner son approbation.

Après l'exécution du monument il resta deux mille roubles. On acheta des titres qui furent déposés à la Banque d'État. Le revenu de ces titres, une centaine de roubles environ, fut affecté à l'entretien d'une école qui devait porter le nom de Dostoïewski. Cette école devait être édifiée sur le modèle des écoles paroissiales, et le Saint Synode promit une subvention de trois cents roubles par an. Madame Dostoïewski fit don d'une partie de sa fortune personnelle et s'engagea à verser une cotisation annuelle de trois cents roubles. On fit construire l'école à Staraïa Roussa, et la direction en fut confiée au Père Jean Roumiantzeff, qui avait été ami de Dostoïewski. Anna Grigorievna rencontra pourtant quelques difficultés pour l'obtention de l'autorisation officielle de l'archevêque de Novgorod. Elle fit elle-même le voyage pour demander l'autorisation. Elle raconte qu'elle fut bien reçue par l'archevêque, mais elle emporta un souvenir pénible de cette entrevue, car le prélat était vraisemblablement mal disposé à l'égard de cette fondation.

Quand l'autorisation fut enfin délivrée en haut lieu, les amis et les personnes qui s'intéressaient à cette école assistèrent à sa bénédiction. Un dîner eut lieu dans le jardin de Madame Dostoïewski. Elle en a gardé le meilleur souvenir. Une confrérie, dite de Saint Fiodor Tikone, fut créée dans l'établissement ; la confrérie aida beaucoup à la bonne marche de l'école, puis elle se dispersa. Une bibliothèque de livres religieux fut fondée. Les livres étaient donnés par Madame Dostoïewski et beaucoup de personnes dévouées à l'école ; bientôt de nombreux écrivains envoyèrent leurs ouvrages. Plus tard, Madame Dostoïewski construisit au même endroit une maison d'internat pour trente fillettes.

En 1887, le grand événement de l'année pour l'école fut la visite du Grand Duc Vladimir Alexandrovitch, qui décida de prendre l'établissement sous sa protection. Cette visite fut organisée avec beaucoup de pompe et nécessita un grand nombre de soucis et de démarches.

Après l'inspection de l'école, le Grand Duc se rendit chez Madame Dostoïewski.

Je priai Son Altesse d'entrer dans le cabinet de travail de mon mari ; sa suite resta dans le salon. Quand, sur mon invitation, le Grand Duc se fut assis dans le fauteuil, je lui présentai la collection complète des œuvres de Dostoïewski. Son Altesse me remercia et me dit qu'il possédait toutes les œuvres de mon mari, car il avait acheté tous les livres au fur et à mesure de leur publication.

— Je suis sincèrement heureux, dit-il, de pénétrer dans la maison où vécut et travailla le célèbre romancier russe. Mes frères cadets ont été heureux d'approcher votre mari et d'avoir pu s'entretenir quelquefois avec lui. A mon regret, je n'ai pas eu l'occasion de faire sa connaissance. Mais, en parcourant la Sibérie avec mon frère Alexis, nous avons tenu absolument à visiter, à Omsk, la prison où vécut Fiodor Michaïlovitch. A ce moment, les lois sévères de l'établissement étaient considérablement modifiées, et il est certain que l'amélioration était en partie une conséquence des *Souvenirs de la Maison des Morts*.

On peut imaginer sans peine la joie profonde que j'ai ressentie en apprenant de la bouche du Prince Impérial que les œuvres de mon mari avaient contribué à l'adoucissement du sort des malheureux prisonniers. Je me souviens de ces paroles avec un sentiment de gratitude profonde.

Notre conversation dura plus de vingt minutes, et je suppose que la suite du Grand Duc, qui attendait silencieusement dans la pièce voisine, s'est fort ennuyée. Mais je ne pouvais interrompre moi-même la conversation, et le Grand Duc se montrait si bienveillant et simple dans ses manières, que j'oubliai totalement l'étiquette et répondis tranquillement à toutes ses questions.

Le grand Duc Vladimir Alexandrovitch emporta un excellent souvenir de sa visite. En janvier 1890, l'école fut détruite par un incendie. Mais on en reconstruisit une nouvelle avec le secours du Grand Duc et l'argent personnel de Madame Dostoïewski.

Le 3 février 1886, parut dans le *Novoié Vremia* un feuil-

leton de Serge Atava, sous le titre de l'*Ecrivain mort*. Il y était rappelé que Dostoïewski devait à la rédaction des Ecrits de la Patrie une somme de mille roubles qu'il n'avait jamais rendue. Madame Dostoïewski écrivit à la rédaction du Journal pour réfuter cette assertion. Dostoïewski avait bien reçu mille roubles en paiement d'un article qu'il devait écrire pour ce journal, et qu'il n'eut pas le temps de faire avant sa mort, mais sa femme avait rendu l'argent à qui de droit. A un autre endroit du feuilleton l'auteur raconte qu'il vint saluer le corps de Dostoïewski :

« Il était presque impossible de pénétrer dans l'appartement Ceux qui arrivaient en voiture de maître ou en fiacre, s'arrêtaient au loin, descendaient et venaient à pied, espérant pouvoir ainsi s'approcher du corps. Je n'ai jamais vu une telle affluence ; c'est-à-dire une foule de cette composition : des pauvres, des vieux, des vieilles, des visages de femmes et de jeunes filles, pâles, épuisés, vieillis avant l'âge, des visages d'hommes, hâves, portant des traces certaines de longues souffrances, quelle étrange foule ! Plusieurs femmes, déguenillées, sales, fardées, ivres, sanglotaient convulsivement. La peur me prit...

C'est là que j'ai compris ce que c'est qu'un écrivain, et ce que peut faire une parole sincère, arrachée du cœur et jetée dans la foule... »

Le *Fonds Littéraire* avait par deux fois accordé un prêt à Dostoïewski ; la somme avait été rendue dans les délais convenus. Mais des bruits couraient avec insistance à Saint-Pétersbourg, selon lesquels Dostoïewski devait de l'argent à cette institution, et que ses héritiers ne le restituaient pas.

A la demande d'Anna Grigorievna, l'affaire fut mise au point par le *Fonds Littéraire* lui-même. Une note à ce sujet parut le 1er décembre 1889 dans le *Novoié Vremia*.

Un jour qu'elle allait à Jalta, Madame Dostoïewski s'arrêta en cours de route à Odessa, où un journaliste vint l'interroger, mais il arrivait dans un mauvais moment. Anna Grigorievna était en retard pour prendre le bateau et courait dans la pièce en tous sens, pour rassembler ses

bagages. Elle reçut le journaliste peu aimablement, se plaignit de n'avoir jamais de chance à Odessa. Non seulement elle était en retard, mais elle avait encore perdu son porte-monnaie. Enfin le porte-monnaie fut retrouvé, et la famille eut juste le temps d'arriver au port avant le départ du bateau. L'aimable journaliste les accompagna jusqu'au quai et, malgré l'accueil froid qu'il avait reçu, écrivit un article où il citait la bienveillance et l'éloquence de la veuve de l'écrivain avec laquelle il s'était, disait-il, entretenu fort longuement de son mari.

Le directeur du journal *Niva* demanda en mars 1893 à Madame Dostoïewski de lui céder le droit de publier les œuvres complètes de Dostoïewski pendant deux ans, sous forme de supplément gratuit au journal qu'il dirigeait. Il offrait soixante quinze mille roubles. Après beaucoup de réflexions Anna Grigorievna accepta. Il semblait à tout le monde que l'éditeur fît une mauvaise affaire, mais en réalité elle fut excellente pour lui. Le nombre de ses abonnés s'éleva de 70.000 à 190.000, grâce à la publication des œuvres de Dostoïewski. L'auteur de *l'Idiot* est le premier grand écrivain dont les romans ont été publiés dans le supplément de ce journal.

En revanche, cette affaire eut des répercussions fâcheuses sur l'héritage. Un grand nombre d'institutions, de restaurants, hôtels, etc., qui recevaient ce journal, conservèrent les suppléments dans lesquels paraissaient les œuvres du romancier. Par la suite, ces suppléments furent offerts aux bouquinistes qui les revendirent au public. Il fut ainsi impossible de créer une édition populaire à bon marché pendant une dizaine d'années. Anna Grigorievna profita de cette transition pour trier les papiers de son mari, organiser le musée Dostoïewski, et éditer séparément quelques œuvres de Fiodor Michaïlovitch.

D'après le contrat qui existait entre la direction du journal *Niva* et les héritiers de Dostoïewski, les livres invendus par l'éditeur devaient être détruits au bout de quelques années. Lorsque les délais prévus furent atteints, Anna Grigorievna exigea l'exécution de cette clause ; 14.000 volumes furent vendus à une papeterie, pour être mis au pilon.

En 1898, procédant à l'organisation du *Musée Dostoïewski*, la veuve de l'écrivain essaya de retrouver les papiers qui avaient été confisqués à son mari, lors de son arrestation en 1849. Ces papiers étaient conservés dans la 3e section de la Chancellerie privée de Sa Majesté ; il était difficile de les retirer. Au moment où Anna Grigorievna préparait la première édition des œuvres de son mari elle avait obtenu, pour les biographes de l'écrivain, l'autorisation d'entrer à la Chancellerie. Mais ces derniers tardèrent à profiter de l'autorisation et, le Ministre de l'Intérieur ayant démissionné entre temps, celle-ci se trouva annulée.

En été 1898, une Autrichienne, Madame Hoffmann, auteur de plusieurs études allemandes sur les œuvres de Dostoïewski, arriva à Saint-Pétersbourg. Par l'intermédiaire de son ambassade, elle obtint le droit d'entrer à l'Office de la Justice Militaire et aux Archives de la 3e Section ; mais elle ne fut autorisée à examiner les papiers de Dostoïewski qu'en présence de sa veuve seulement. A ce moment, on autorisa Madame Dostoïewski à prendre copie des papiers qui se trouvaient aux archives, à condition que ces copies ne seraient pas « laissées à l'usage du public ». On trouva à l'Office de la Justice Militaire des dossiers relatifs à l'affaire Petrachewski. Le « témoignage » de Dostoïewski était écrit de sa propre main et comprenait près de cinquante pages. Anna Grigorievna dut revenir cinq fois pour transcrire entièrement ces textes. La dernière fois, elle était accompagnée de Mme Hoffmann. On leur annonça que les dossiers allaient être transportés à la forteresse Pierre et Paul pour y être conservés. Au moment de mettre son manteau, Anna Grigorievna confia pour quelques instants à Mme Hoffmann le rouleau des copies qu'elle avait faites. En sortant dans la rue, elle redemanda son rouleau, mais Mme Hoffmann refusa avec aplomb de rendre les copies et déclara qu'elle les enverrait le jour même à Vienne, car elle avait l'intention de les faire imprimer. Anna Grigorievna estimait qu'il était impossible de laisser traduire et imprimer ces documents à l'étranger d'abord, et pria Mme Hoffmann de lui confier les documents jusqu'au soir, afin qu'elle eût le temps de les recopier, mais Mme Hoffmann refusa. C'est alors qu'Anna Grigorievna avertit l'Autrichienne qu'elle était décidée à appeler

un agent et à la faire arrêter pour vol. L'autre, effrayée, céda, et Mme Dostoïewski passa sa journée à recopier les documents, qu'elle fit remettre à Mme Hoffmann le soir même. Elle entreprit ensuite des démarches pour faire passer les copies dans des revues russes, mais les numéros de Septembre étant déjà sous presse, les documents ne parurent que plus tard. Entre temps la traduction allemande fut publiée à Vienne. Des journaux russes reproduisirent ces documents dont la traduction était très différente des copies de Mme Dostoïewski.

Entrevue avec Tolstoï

La Comtesse S. A. Tolstoï vint trouver Mme Dostoïewski à Saint Pétersbourg, en 1885, pour lui demander des renseignements au sujet de l'édition de ses livres, car elle avait décidé de s'occuper elle-même des œuvres de Léon Tolstoï. Anna Grigorievna, très favorablement et heureusement impressionnée, trouva que la Comtesse était réellement l'ange gardien du génie de son mari. Elles eurent très souvent par la suite l'occasion de se rencontrer, [1] soit chez l'une, soit chez l'autre, mais Mme Dostoïewski ne voyait jamais Léon Tolstoï, qui se trouvait régulièrement en villégiature à Iasnaïa Poliana. Une fois pourtant, Mme Dostoïewski apprit au cours d'une visite que le Comte était à la maison. Souffrant, il ne recevait personne, mais, ayant été informé de la présence de Mme Dostoïewski, il désira la voir.

La Comtesse me prévint que Léon Tolstoï avait eu le jour même une crise hépatique, qu'il se sentait faible, et me demanda de ne pas lui parler trop longtemps. Je la suivis à travers des couloirs qui se communiquaient de maison à maison, mais, en marchant, je n'étais pas tout à fait contente d'aller voir Tolstoï. Malgré tout le désir que j'avais de

1. A la suite de ces conseils, la comtesse Tolstoï édita avec succès les œuvres de son mari et n'eut plus recours aux éditeurs.

connaître l'écrivain de génie dont les œuvres m'avaient toujours enthousiasmée, je sentais la peur augmenter à mesure que je m'approchais de lui ; il me semblait que je ne produirais sur lui qu'une impression facheuse, et c'est ce que je ne voulais pas.

Nous entrâmes dans une grande pièce, basse de plafond, dans laquelle le Comte Léon Nicolaïevitch était assis sur un divan, vêtu de cette blouse grise que les photographies ont rendue célèbre. L'exclamation joyeuse avec laquelle il m'accueillit dissipa instantanément mes craintes.

— Comme il est étonnant que les femmes de nos écrivains ressemblent autant à leurs maris !

— Est-ce que je ressemble vraiment à Fiodor Michaïlovitch ? demandai-je gaiement.

— Énormément, et c'est exactement comme vous êtes que je me représentais la femme de Dostoïewski.

Il n'y avait naturellement entre mon mari et moi aucune espèce de ressemblance, mais Tolstoï ne pouvait me faire de plus grand plaisir que celui de me laisser entendre, même sous forme de mensonge, que je ressemblais à mon regretté mari. Le Comte me sembla plus proche et plus cher.

Léon Nicolaïevitch me fit asseoir près de lui, dans un fauteuil et, m'indiquant sa poitrine recouverte de petits coussins (bourrés de cendre chaude ou d'avoine) il se plaignit de sa santé. Il y eut une minute de silence.

— Je souhaitais depuis longtemps vous voir, cher Léon Nicolaïevitch, dis-je ; et je tenais à vous remercier de tout mon cœur de la lettre magnifique que vous avez écrite à Strakhoff au sujet de la mort de mon mari. Strakhoff m'a remis cette lettre, et je la garde comme un trésor.

— J'ai écrit sincèrement ce que je ressentais, dit le Comte Léon Nicolaïevitch. Je regretterai toujours de n'avoir jamais pu rencontrer votre mari.

— Et comme il l'a regretté, lui aussi ! Pourtant vous auriez pu le rencontrer quand vous êtes allé à la Conférence de Vladimir Solovieff à *Solianoï Gorodok*. Je me rappelle que Fiodor Michaïlovitch a reproché à Strakhoff de ne l'avoir

pas prévenu que vous assistiez à la Conférence. « J'aurais pu au moins le contempler, disait alors mon mari, si je n'avais pu lui parler ».

— Vraiment ? Et votre mari était à cette Conférence ? Pourquoi donc Nicolas Nicolaïevitch Strakhoff ne me l'a-t-il pas dit ? Comme je le regrette ! Dostoïewski était pour moi un être cher et, peut-être, le seul que j'aurais pu questionner sur beaucoup de choses, et qui aurait pu me répondre souvent.

La Comtesse entra. Me rappelant son avertissement, je me levai pour m'en aller, mais le Comte me retint par ces mots :

— Non, non, restez encore ! Dites-moi quel homme était votre mari, quelle image en avez-vous conservée dans votre âme et dans vos souvenirs.

J'étais très touchée par le ton sincère avec lequel il parlait de Fiodor Michaïlovitch.

— Mon cher mari, dis-je avec enthousiasme, représentait l'idéal d'un homme. Toutes les hautes qualités morales et spirituelles qui peuvent orner un être, il les avait au plus haut degré. Il était bon, généreux, charitable, juste, désintéressé, délicat, compatissant comme personne. Et sa simplicité, sa sincérité incorruptibles, qui lui ont valu tant d'ennemis ! Y a-t-il une seule personne qui soit sortie de chez lui sans avoir reçu un conseil, une consolation, une aide sous une forme ou une autre ? Il est vrai que lorsqu'on le dérangeait, encore souffrant, après une crise, ou pendant un travail sérieux, il était morose, mais cette sévérité faisait aussitôt place à la bonté, s'il voyait que la personne qui s'approchait de lui avait besoin de son secours. Savez-vous, Léon Nicolaïevitch, le caractère n'apparaît nulle part aussi bien que dans la vie courante, dans la famille, et je vous dirai qu'après avoir vécu quatorze ans avec lui, je ne pouvais que m'étonner et m'attendrir en voyant ses actes ; et même lorsqu'il m'arrivait de reconnaître parfaitement l'inutilité pratique et même nuisible de ses actes, quand il s'agissait de nous personnellement, je devais encore convenir que mon mari

s'était comporté comme un homme qui plaçait très haut l'honneur et l'équité.

— J'ai toujours pensé ainsi à son sujet, prononça Léon Tolstoï d'un air songeur et pénétré. Dostoïewski fut toujours pour moi un homme qui avait beaucoup de véritables sentiments chrétiens.

La Comtesse entra de nouveau ; je me levai, serrai fortement la main que me tendait mon écrivain préféré, et je me retirai sous une impression d'enchantement, impression que j'ai rarement ressentie. Oui, cet homme savait conquérir les cœurs humains. En rentrant à la maison par les rues désertes de Moscou, et en contrôlant l'impression que j'emportais de cet entretien, je me donnai la parole (et je l'ai tenue) de ne plus jamais revoir le Comte Tolstoï, malgré les invitations réitérées de la bonne Comtesse qui me demandait de venir passer quelque temps à Iasnaïa Poliana. Je craignais de trouver à une prochaine visite le Comte Léon Nicolaïevitch malade, énervé, ou sans volonté, et de voir en lui un autre homme, et je ne voulais à aucun prix que le charme ressenti une première fois auprès de lui s'effaçât pour toujours.

Pourquoi eussé-je jeté bénévolement au feu une de ces impressions pures, un de ces trésors de l'âme que le sort nous envoie si rarement.

Strakhoff avait écrit le 28 novembre 1883 une lettre à Léon Tolstoï dans laquelle il parlait très mal de Dostoïewski. Anna Grigorievna ignorait cette lettre et considérait Strakhoff comme l'ami de son mari. En 1913, cette lettre parut dans le numéro d'octobre du *Monde Contemporain*. M^me^ Dostoïewski n'en eut pas connaissance et elle se montrait fort étonnée lorsque ses amis en parlaient devant elle sans jamais préciser le journal où elle avait été publiée. Toutefois, elle n'y attacha pas d'importance, et ce n'est qu'en 1914, en mettant de l'ordre dans les découpures de presse qu'on lui envoyait pour le Musée Dostoïewski, qu'elle remarqua le texte suivant :

« Je vous écrirai, inestimable Léon Nicolaïevitch, une

petite lettre, quoique le sujet soit très riche. Mais je ne suis pas bien portant, et il serait trop long de développer entièrement ce sujet. Vous avez certainement déjà reçu la *Biographie de Dostoïewski* (pour laquelle je demande votre attention et votre bienveillance). Dites-moi ce que vous en pensez. C'est en effet à cette occasion que je tiens à me confesser devant vous. Pendant tout le temps que j'écrivais, j'ai eu à lutter contre le dégoût qui montait en moi, et j'ai essayé d'écraser ce mauvais sentiment. Aidez-moi à trouver une issue. Je ne puis considérer Dostoïewski comme un homme bon ni comme un homme heureux (ce qui, en réalité, se confond). Il était méchant, envieux, vicieux, et il passa toute sa vie dans des émotions et irritations qui l'eussent rendu pitoyable et même ridicule, s'il n'avait pas été si méchant et si intelligent. Il se considérait lui-même, comme Rousseau, le meilleur et le plus heureux des hommes. A l'occasion de la *Biographie*, je me suis rappelé nettement certains traits de caractère. En Suisse, devant moi, il maltraitait tellement son domestique, que ce dernier, offensé, s'écria : « Je suis *aussi* un homme ! » Je me souviens d'avoir été frappé par cette scène à l'époque, parce que ces paroles de protestation s'adressaient justement au prédicateur de la charité, et que ce sont les conceptions que se fait la Suisse libre des droits de l'homme qui lui ont répondu.

Des scènes semblables se répétaient sans cesse, parce qu'il ne pouvait pas retenir sa méchanceté. J'ai répondu souvent par le silence aux extravagances auxquelles il se laissait aller, comme fait une femme, brusquement et sans droiture, mais il m'est arrivé deux fois de lui dire des choses désobligeantes en face. Naturellement, il offensait plus souvent les gens qu'on ne l'offensait lui-même, et le plus terrible était qu'il en jouissait et que jamais il n'avouait jusqu'au bout toutes ses vilenies. Il était attiré par les actions basses et il s'en vantait. Viscovatoff me raconta un jour qu'il s'était vanté d'avoir..... dans un bain, avec une petite fille qu'une gouvernante lui avait amenée. Remarquez qu'à côté de sa volupté bestiale, il n'avait aucun goût, aucun sentiment

de la beauté féminine et de son charme. Cela se voit dans ses romans. Les personnages qui lui ressemblent le plus sont le héros des *Mémoires écrits dans un souterrain*, Svidrigaïloff de *Crime et Châtiment* et Stavroguine des *Possédés*. Il y a une scène des *Possédés* (la dépravation) que Katkoff n'a pas voulu imprimer, et Dostoïewski l'a lue à beaucoup de personnes.

Malgré ce caractère il était enclin à une sentimentalité doucereuse, à des rêveries élevées et humanitaires ; ces rêveries, qui nous montrent ses tendances, constituent sa muse et son chemin. Tout compte fait, ses romans, pris dans l'ensemble, forment une longue disculpation et ils démontrent que, dans un homme, la noblesse et toutes sortes de vilenies peuvent se concilier.

Il est pénible pour moi de ne pouvoir me débarrasser de ces pensées, ni trouver aucun point de conciliation. Suis-je indigné ? Suis-je jaloux ? Peut-on dire que je lui veuille du mal ? Nullement ; je suis seulement prêt à pleurer, en pensant que ce souvenir, qui aurait pu être si lumineux, ne fait que me peser.

Je vous rappelle vos paroles : que les gens qui nous connaissent trop bien ne peuvent nous aimer. Mais il peut en être autrement. Il est possible, par une longue amitié intime, de trouver dans une personne un trait de caractère qui fait qu'on lui pardonnera tout. Un mouvement de bonté sincère, une minute de contrition réelle, peuvent tout effacer ; et si j'avais pu avoir un souvenir semblable au sujet de Fiodor Michaïlovitch, je lui aurais pardonné et je me serais réjoui pour lui. Mais faire croire qu'on est un homme admirable, n'avoir qu'une charité cérébrale et littéraire ! Mon Dieu, que c'est dégoûtant !

C'était réellement un homme malheureux et mauvais, qui se croyait un heureux, un héros, et qui n'aimait tendrement que lui. Comme je sais par expérience que je puis être ignoble, et que j'ai appris à comprendre et à pardonner aux autres ce sentiment, je croyais trouver une issue pour Dostoïewski aussi. Mais je ne trouve pas, et je ne trouve pas !

Voici un petit commentaire à ma *Biographie*. J'aurais pu

enregistrer et décrire ce côté du caractère de Dostoïewski ; plusieurs cas se présentent à moi plus vivement que celui que je vous ai raconté, et le récit aurait été beaucoup plus exact. Mais que cette vérité périsse ! Ne soyons élégants que sur un seul côté de la vie, comme nous le faisons partout et en toutes occasions.

Je vous ai envoyé encore deux œuvres, que j'aime moi-même beaucoup, et qui, comme je l'ai remarqué au cours d'une visite que je vous ai faite, vous intéressent : *Pressensé*, un livre délicieux, d'une érudition hors ligne, et *Joly*, certainement la meilleure traduction de Marc Aurèle, et qui me ravit par sa maîtrise.

Voici la réponse de Tolstoï :

J'ai aussi lu le livre de Pressensé, mais toute l'érudition est perdue à cause d'un seul défaut.

Il existe des chevaux de toute beauté : un trotteur d'une valeur de *x* roubles ; tout à coup on s'aperçoit d'un défaut, et le cheval, magnifique et puissant, ne vaut plus rien. Plus je vis et plus j'apprécie les hommes sans défaut. Vous dites que vous vous êtes réconcilié avec Tourguéneff. Et moi je l'aime beaucoup maintenant. C'est drôle, c'est parce qu'il n'a pas de défaut, et qu'il vous mène dans le bon chemin ; ce n'est pas comme certains trotteurs qui ne vous mènent nulle part, si ce n'est dans un fossé. Et Pressensé, et Dostoïewski, tous les deux ont leur défaut. Chez l'un, l'érudition ; chez l'autre, le cœur et l'intelligence, ne valent plus rien. Tourguéneff survivra donc à Dostoïewski, et ce ne sera pas pour son art, mais parce qu'il n'a pas de défaut.

Indignée par la lettre de Strakhoff qu'elle avait considéré comme l'ami de la famille, Mme Dostoïewski en réfuta tous les points.

Elle ne comprend pas que Strakhoff ait écrit avec *dégoût* la biographie de son mari. Plusieurs autres personnes étaient disposées à s'en charger, il n'avait qu'à refuser.

La réponse du garçon de restaurant lui semble étrange ; elle fait observer qu'en Suisse les serviteurs sont si grossiers

qu'ils auraient plutôt répondu par des injures si on les avait vexés à ce point.

Elle nie l'égoïsme de Fiodor Michaïlovitch et dit que Strakhoff a été le témoin des secours que Dostoïewski a accordés pendant longtemps à la famille de son frère décédé, à son frère malade Nicolas et à son beau-fils Issaeff. Elle rappelle que c'est à la suite d'un article raté de Strakhoff que le journal *Vremia* fut interdit, ce qui plongea Dostoïewski dans l'embarras financier pour le reste de sa vie.

Elle certifie que son mari était extrêmement bon et charitable, que souvent il se servait de l'influence d'amis, tels que Pobedonostseff, Vichnegradski, pour venir en aide à des étrangers, pour placer des enfants dans des orphelinats, des vieillards dans des asiles, pour trouver des places à des personnes qui l'avaient sollicité. Et il venait au secours des autres de son propre argent et de ses conseils, et quand il n'avait pas d'argent il apposait sa signature sur des traites. Il était envieux ? De qui ? Et Mme Dostoïewski répond qu'il n'y a qu'à citer les articles et les discours élogieux de son mari sur les écrivains russes les plus connus.

Enfin elle se révolte contre *la dépravation de Dostoïewski*. Le fameux chapitre que Katkoff ne voulut pas imprimer était nécessaire pour caractériser le héros du roman, Stavroguine. Dostoïewski, ennuyé par ce refus, fit lire le chapitre à plusieurs personnes pour connaître leur opinion. La scène ayant été trouvée trop réaliste, Dostoïewski chercha des variantes. L'une d'elles était « la scène dans une salle de douches » qui avait été racontée à l'auteur comme un fait réel. C'est cette dernière scène que Strakhoff n'a pas hésité à faire jouer à Dostoïewski lui-même. Mme Dostoïewski fait remarquer que la satisfaction d'un tel vice exige des moyens financiers hors de proportion avec ceux de son mari. Enfin, elle trouve étrange le témoignage de qui ne vint jamais chez Dostoïewski. Dostoïewski avait d'ailleurs lui-même une opinion peu flatteuse de Viscovatoff.

Anna Grigorievna, qui voulait publier une protestation contre la lettre de Strakhoff, s'informa auprès d'un certain nombre de personnes des motifs qui avaient poussé Strakhoff à écrire. L'opinion générale était qu'il l'avait fait par envie. N'ayant pas osé l'écrire publiquement et ouvertement, il avait envoyé la lettre à Tolstoï, comptant que ses insinuations se répandraient par la suite.

CHAPITRE XXIV

LES SOUVENIRS.

Les personnes ayant connu, ou soi-disant connu Dostoïewski, qui ont écrit des « souvenirs » sur mon mari, m'ont procuré souvent beaucoup de chagrin. Chaque fois que je lisais dans un journal que telle personne parlait de mon mari, dans ses « souvenirs », mon cœur se serrait et je pensais : « Encore, certainement, une exagération, une invention quelconque ou de simples racontars ». Et je me trompais rarement. Je ne me trompais pas non plus en pensant que les narrateurs sincères ne comprenaient pas toujours le caractère réel et les actes de Fiodor Michaïlovitch et n'appréciaient pas exactement ses qualités morales. Je ne parle naturellement que des souvenirs personnels. Les analyses de son activité littéraire ne se rapportent pas à ce que je dis ici ; certaines personnes au contraire, par leurs points de vue sur les œuvres de mon mari, se rapprochaient beaucoup de Fiodor Michaïlovitch.

J'étais toujours stupéfaite par le ton, devenu presque courant, des « Souvenirs sur Dostoïewski ». Tous les narrateurs le représentaient, par un commun accord (et ceci probablement en le jugeant d'après ses œuvres) sous l'aspect d'un homme lugubre, lourd en société, intolérant pour les opinions des autres, se disputant toujours avec tout le monde et cherchant à offenser son partenaire ; outre cela, excessivement orgueilleux et sujet à la « folie des grandeurs ».

Peu de personnes (Micoulitch, les parents de Moscou, et Von Fokht, qui se rappelait de lui quand il était à la campagne près de Moscou) ont emporté de l'homme, et raconté plus tard, des souvenirs qui correspondent à la réalité.

Que de fois j'ai eu l'occasion d'entendre et de lire que mon mari entrait dans un salon avec un air lugubre, serrait silencieusement les mains, sans daigner adresser à personne une parole de bienvenue, s'asseyait dans un fauteuil et restait taciturne et morose, ce qui jetait un froid dans la société jusqu'alors gaie et vivante. Après un silence majestueux, ou lorsqu'il avait, en l'espace d'une demi-heure ou davantage, répondu par deux ou trois paroles à des questions et des salutations, il se décidait à « descendre » vers les simples mortels et commençait une conversation, non pas avec la société, mais habituellement avec une personne qu'il choisissait parmi ses admirateurs et qui s'effaçait devant lui. Il conversait à mi-voix, en jetant parfois un regard de mépris ou une parole blessante sur le reste de l'assistance. Cette parole était aussitôt relevée par les interlocuteurs et, embellie, la voilà qui était colportée dans les cercles littéraires comme un nouvel échantillon de l'intransigeance de Dostoïewski et de l'opinion exagérée qu'il avait de soi-même.

Et pourtant, la conduite de mon mari dans le monde s'expliquait très simplement. Après son retour de l'étranger, plus exactement en 1872, il souffrait d'un emphysème. Cette affection, malgré ses voyages à Ems, s'aggravait chaque année, ses poumons absorbaient de moins en moins l'air qui leur était nécessaire et, même à la maison, il étouffait parfois tellement, que sa poitrine ne semblait pas devoir supporter une telle tension et que le dénouement fatal risquait à chaque instant de se produire. C'est ce qui arriva : Fiodor Michaïlovitch mourut à la suite d'une hémorragie pulmonaire. On peut donc se représenter ce que ressentait mon pauvre mari, quand, après avoir enduré le froid, ou, ce qui est pire, l'humidité, il montait encore au troisième étage (salles de la Société de Crédit, de la Noblesse...) et

quelquefois au cinquième, comme chez les Polonski où il aimait aller. Il montait l'escalier en s'arrêtant à chaque marche, perdait son souffle et me disait parfois : « Ne te presse pas, laisse-moi me reposer, la respiration est coupée, je respire comme à travers un fichu de laine plié en quatre. » On pense bien que je ne me pressais pas, et notre ascension au troisième ou quatrième étage durait vingt à vingt-cinq minutes ; et malgré ces précautions, Fiodor Michaïlovitch arrivait chez les gens affaibli, épuisé, presque à bout de souffle. Il était encore heureux pour nous que le Suisse ne prévînt pas d'en bas, par un coup de sonnette, l'arrivée d'un nouvel invité ; nous pouvions monter ainsi l'escalier sans nous presser. Mais comme les invités se rassemblent à peu près vers la même heure, nous étions souvent dépassés par des connaissances qui prévenaient les maîtres de la maison de l'arrivée imminente de mon mari. Or il ne faisait quelquefois son entrée qu'une demi-heure plus tard, s'étant reposé sur les chaises des paliers. « Ne croyez-vous pas que ce soit un Olympien ? » pensaient et disaient ceux qui étaient mal disposés envers lui. Les maîtres de la maison prévenus, et quelquefois ses admirateurs, venaient à sa rencontre dans le vestibule, le comblaient de paroles de bienvenue, l'aidaient à enlever sa pelisse, son chapeau, son cache-nez (à ceux qui souffrent de la poitrine, il est pénible de faire des mouvements inutiles et accélérés) et Fiodor Michaïlovitch entrait au salon, absolument épuisé, dans l'impossibilité de prononcer une seule parole, et ne cherchant qu'à reprendre sa respiration et à se remettre. Voici la vraie cause de cet aspect lugubre qu'on lui voyait chaque fois qu'il était obligé de paraître en société. La plupart de ses amis savaient qu'il ne souffrait pas seulement d'épilepsie ; mais comme il ne se plaignait jamais de sa santé et qu'il avait toujours un air alerte, comme il ne se récusait jamais ni pour les lectures au profit d'œuvres charitables, ni pour des visites d'affaires ou autres, les personnes qui le connaissaient ne portèrent aucune attention, jusqu'au jour de l'issue fatale, sur sa maladie pulmonaire, et, par conséquent, continuaient

d'expliquer dans leur faiblesse humaine, son air taciturne et morose par des traits de caractère complètement étrangers à sa nature noble et élevée.

En se rendant à des soirées dans des maisons amies (chez le Comte A. Tolstoï, Trakenberg, Polonski, Gaïdebouroff, etc...) il venait chercher un délassement à son travail, l'occasion de causer avec quelqu'un et de vider ce qu'il avait sur le cœur, et c'est pour cette raison (et non pas par orgueil « olympien ») qu'il aimait à parler doucement avec les personnes qui lui étaient sympathiques ; parfois (surtout après une crise) il n'aimait pas se lier avec de nouvelles figures. Je peux certifier que mon mari n'aimait pas le moins du monde discourir en Société, entreprendre des discussions et prononcer des mots blessants ou ironiques.

Il m'arrivait souvent de voir que les gens refusaient de croire que j'étais la femme, ou la veuve de Dostoïewski. Cette résistance provenait surtout du fait que ceux qui savaient que Fiodor Michaïlovitch avait passé quatre années de sa vie aux travaux forcés, se le représentaient comme un homme lugubre, morose, irrité, et ils supposaient qu'il avait choisi une femme du même genre, ou bien une personne instruite « un bas bleu ». Aussi mon air franc et gai détruisait l'image qu'ils se formaient de la compagne d'un homme intelligent, si doué, et qui souffrit tellement dans sa vie. J'ai eu à ce sujet un certain nombre d'aventures.

En 1911, au début du carême, on annonça au Théâtre Artistique de Moscou une série de spectacles parmi lesquels figurait un drame, *Les Frères Karamazoff*, tiré du roman de Dostoïewski. Anna Grigorievna se rendit au théâtre pour savoir si on lui avait réservé une place d'honneur ; dans le cas contraire, elle comptait louer une place elle-même. Lorsqu'elle vit le grand nombre de personnes qui faisaient la queue devant les guichets elle s'adressa au commissaire et le pria de la faire passer avant son tour, car elle était la veuve de l'écrivain dont on représentait la pièce.

Le commissaire refusa net et répondit que Dostoïewski étant mort depuis 30 ans, sa veuve devait être décédée

aussi. Mais il s'excusa aussitôt qu'Anna Grigorievna lui eût montré sa carte de visite, et il l'accompagna avec respect à l'intérieur du théâtre. Une partie de la foule la regarda passer avec envie, la prenant pour une « personnalité » ; d'autres supposèrent qu'on venait d'arrêter une voleuse à la tire qui avait dérobé une montre à une certaine personne de la queue.

CHAPITRE XXV

LE MUSÉE F. M. DOSTOÏEWSKI

Du temps que son mari était encore vivant, Madame Dostoïewski conservait avec soin, non seulement ses manuscrits, mais ses notes, ses portraits et sa correspondance. Quand elle apprenait qu'un article sur Fiodor Michaïlovitch venait de paraître, elle se le procurait immédiatement et le communiquait à son mari, qui s'intéressait beaucoup et indifféremment aux louanges et aux critiques qu'on lui décernait.

Un admirateur inconnu eut la pensée de retirer les rubans des couronnes offertes le jour des funérailles et de les apporter à Anna Grigorievna. Beaucoup d'auteurs, qui avaient consacré des articles à la mémoire de Dostoïewski (ou des poèmes) lui envoyèrent leurs œuvres. En 1881, la presse fut assez abondante quant au romancier disparu, et Anna Grigorievna se procura tout ce qui était publié. Au bout de quelques années, elle avait déjà une malle de documents, et elle dut en acheter une seconde pour continuer à amasser ce qui concernait son mari.

Dans ses instants de repos et de liberté, quand les affaires de l'édition lui laissaient des loisirs, elle mettait en ordre et classait tous ces documents. Tremblant pour leur disparition, elle était depuis longtemps très préoccupée de leur trouver un emplacement digne du nom de Dostoïewski.

Un soir, chez une vieille amie du gymnase, elle rencontra

Sisoff, conservateur du Musée Historique de Moscou, qui lui demanda un portrait de son mari, portrait qu'il désirait mettre dans une salle consacrée aux hommes éminents du règne d'Alexandre II. Anna Grigorievna promit d'envoyer le portrait, et, profitant de l'occasion, demanda à Sisoff s'il ne se trouvait pas au Musée Historique un local vacant où elle pourrait installer le Musée Dostoïewski. Sisoff consentit à faire des démarches à la condition d'examiner la valeur des documents. En quittant son amie, Madame Dostoïewski passa la nuit à déballer ses malles et ranger les documents qu'elle avait rassemblés ; puis elle disposa le tout dans le salon. Sisoff fut étonné de la richesse de la collection et promit de faire le nécessaire pour trouver un emplacement digne de l'écrivain dans le musée historique. Il expliqua à la veuve qu'elle devait rédiger avant tout un acte de donation et demander officiellement une salle séparée pour la collection. Anna Grigorievna suivit ce conseil. La réponse arriva au bout d'une semaine : la veuve du romancier pouvait disposer d'une tour du bâtiment. Anna Grigorievna fut heureuse d'apprendre que cette collection, qui était pour elle un sujet d'inquiétude, allait être enfin installée convenablement et mise en sûreté.

Son impatience de visiter l'emplacement accordé était telle qu'en plein Carême, en 1885, elle se rendit à Moscou et visita la tour. Elle tremblait d'appréhension en franchissant la porte monumentale du musée, mais elle ressortit enchantée. Le plafond de la salle était si haut qu'en levant la tête pour l'examiner, elle perdit son chapeau, ce qui la remplit de confusion et fit rire les personnes qui l'accompagnaient. Avec l'aide d'un employé, elle prit ensuite les dimensions de la salle pour commander le mobilier. Celui-ci, en chêne sombre, fut exécuté à Saint-Pétersbourg, et revint, compris le transport jusqu'à Moscou, à près de mille trois cent roubles.

Dans le courant de l'année 1886, Anna Grigorievna expédia au Musée des caisses énormes pleines de livres, de portraits, de bustes etc... Parmi les objets de Dostoïewski,

elle fit don au musée de l'armoire où il rangeait ses livres, du bureau et d'un fauteuil.

N'ayant plus à s'inquiéter du sort de la collection, elle entreprit de la compléter dans la plus grande mesure possible. Il y avait, en effet, des lacunes, principalement en ce qui concerne la première période de l'activité littéraire de Dostoïewski et sa vie en Sibérie ; c'est-à-dire pour les années 1840-1850. La recherche de ces documents coûta beaucoup de peine à sa femme. Pendant plusieurs années, elle passa des heures entières à la Bibliothèque Nationale, jusqu'au jour où elle trouva les renseignements qui lui manquaient. A chacun des voyages qu'elle fit à l'étranger ; Anna Grigorievna ne laissa jamais l'occasion de rapporter les traductions des romans de son mari, ou des articles qui avaient été écrits sur lui.

Le plus difficile fut de se procurer les documents qui étaient déposés dans des institutions de l'État.

Pendant la guerre russo-japonaise, Anna Grigorievna et sa fille se firent inscrire à un groupe qui envoyait des colis aux soldats du front. Les membres de cette association se réunissaient dans le « Château des Ingénieurs ». A cette occasion, Madame Dostoïewski entra en rapport avec quelques professeurs et fonctionnaires de l'administration.

Elle apprit par eux qu'une chambre dite « chambre de Dostoïewski » existait au château. On la lui montra. Cette « chambre » était en réalité un local retiré et exigu où l'on pouvait travailler sans être aperçu de personne. C'est là, d'après les souvenirs de ses camarades et des professeurs, que Fiodor Michaïlovitch avait écrit ses premières œuvres d'adolescent.

Avec l'aide de ses nouvelles relations, Madame Dostoïewski réussit à se procurer à la Chancellerie de l'École les copies des documents qui concernaient son mari. En recevant le paquet qui contenait les copies, elle le défit pour examiner le contenu. Mais le vent violent de la rue faillit disperser tous les documents ; aussitôt Anna Grigorievna entra précipitamment dans une papeterie et acheta un

cartable de dimensions énormes (le seul qu'elle trouva) pour ranger ces copies. Après avoir fait quelques autres emplettes, elle prit un fiacre, donna l'adresse de la gare Baltique, s'assit et déposa le cartable derrière son dos.

Mais en descendant de voiture elle oublia de le reprendre, et ce n'est qu'en arrivant à Péterhoff, où elle passait l'été, qu'elle s'en aperçut avec terreur. Une pluie torrentielle l'empêcha pendant quatre jours de revenir à Saint-Pétersbourg, pour faire des recherches. Lorsqu'elle put enfin retourner dans la capitale, elle commença par se tromper de bureau : au lieu de se rendre au bureau des objets trouvés, elle entra dans le bureau où l'on amenait les personnes qui voyageaient sans billets. Là, on la confondit avec ces personnes, et on lui fit des remontrances. Quand l'erreur fut reconnue, on lui montra le chemin du bureau des objets trouvés, où elle aperçut enfin son cartable.

CHAPITRE XXVI

AU SUJET DE MES SOUVENIRS.

Le fait que mon mari m'aimait et me respectait, non pas seulement comme font beaucoup d'autres maris, mais qu'il m'adorait comme si j'eusse été un être extraordinaire, créé pour lui seul, et qu'après m'avoir aimée les premiers temps de notre mariage, il continua de m'aimer le restant de ses jours et jusqu'à sa mort, ce fait a été pour moi un mystère pendant toute ma vie. En réalité, je ne me distinguais pas par la beauté, je ne possédais ni talent ni développement intellectuel particuliers, et j'avais reçu une éducation moyenne. Pourtant j'ai été profondément respectée, et presque adorée, par un homme intelligent et magnifiquement doué.

Ce mystère s'est éclairci pour moi en partie quand j'ai lu un commentaire de Rosanoff à la lettre de Strakhoff du 5 janvier 1890.

Personne, pas même un « ami » ne peut nous corriger ; mais c'est un grand bonheur dans la vie que de rencontrer un homme d'une nature complètement différente, ayant d'autres traits de caractère et d'autres points de vue ; un homme qui, tout en restant toujours lui-même, ne nous suivant jamais, ne cherchant pas à nous imiter (cela arrive) et ne mêlant pas son âme (dans ce cas une âme pas sincère) à notre vie intérieure, à notre chaos, constitue un mur solide et un rempart aux « bêtises » de chacun de nous. L'amitié est dans la contra-

diction, et non pas dans l'accord. En vérité, Dieu m'a gratifié de Strakhoff en guise de maître ; et mon amitié pour lui, mes relations avec lui, représentaient toujours une sorte de mur solide contre lequel je sentais que je pourrais toujours m'appuyer, ou plutôt m'adosser. Et il ne me laissera pas tomber, et il me réchauffera...

En effet, nous étions, mon mari et moi, « des personnes » d'une nature complètement différente, ayant chacun nos traits de caractère et nos points de vue, mais restant toujours nous-mêmes, ne nous suivant pas l'un l'autre, ne cherchant pas à nous imiter mutuellement, et ne mêlant pas nos âmes, moi à sa vie intérieure, lui à la mienne. Ainsi mon bon mari et moi, nous nous sentions libres d'esprit. Fiodor Michaïlovitch, qui réfléchissait beaucoup dans la solitude aux problèmes profonds de l'âme humaine, appréciait probablement mon refus de ne pas m'immiscer dans sa vie intellectuelle et morale, et il me disait parfois : « Tu es la seule femme qui m'ait compris » (ce qui était le plus important pour lui). Ses relations avec moi représentaient toujours ce « mur solide contre lequel il pouvait s'appuyer, ou plutôt s'adosser, et qui ne le laissera pas tomber, et qui le réchauffera... »

Ceci explique également, d'après moi, cette confiance extraordinaire que mon mari avait en moi et en toutes mes actions, bien que rien ne sortît chez moi des limites de l'ordinaire.

Ces relations nous ont donné la possibilité de vivre quatorze ans de vie conjugale dans le plus grand bonheur possible sur la terre.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR 7

DOSTOÏEWSKI ET LE PARRICIDE 15

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier. — Comment je fis la connaissance de Dostoïewski 35

Chapitre II. — Déclaration d'amour 66

Chapitre III. — Fiançailles 74

Chapitre IV. — Notre mariage 106

Chapitre V. — Les ennemis dans la Maison ... 118

Chapitre VI. — La délivrance 127

Chapitre VII. — Lune de miel 131

Chapitre VIII. — Visite à mon frère 138

Chapitre IX. — Impressions de Moscou 142

Chapitre X. — Voyage à l'étranger 144

Chapitre XI. — Notre première dispute conjugale 155

Chapitre XII. — Dresde 157

Chapitre XIII. — Dostoïewski joueur 169

Chapitre XIV. — Genève 1867 173

Chapitre XV. — En Italie 190

Chapitre XVI. — Retour à Dresde 196

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre Premier. — Retour dans la Patrie. Arrivée à Saint-Pétersbourg 215

Chapitre II. — Lutte avec les créanciers 221

Chapitre III. — L'été de 1872 236

Chapitre IV. — Jalousie de Dostoïewski..... 256
Chapitre V. — La maladie de Fédia, à Noël... 261
Chapitre VI. — 1873. Édition des *Possédés*. Rédaction du *Grajdanine*. Nouvelles connaissances.... 264
Chapitre VII. — Arrivée de Nekrassoff..... 280
Chapitre VIII. — Voyage à l'Étranger..... 285
Chapitre IX. — Été et hiver à Staraïa Roussa.. 290
Chapitre X. — L'hiver de 1874..... 302
Chapitre XI. — 1875. Voyage à Ems..... 306
Chapitre XII. — 1875. La petite souris..... 310
Chapitre XIII. — A la recherche d'une vache.... 325
Chapitre XIV. — Hiver de 1876..... 328
Chapitre XV. — La dette envers Tourgeneff.... 334
Chapitre XVI. — L'année 1877..... 345
Chapitre XVII. — Conférence de Solovieff. Mort de notre fils cadet. Relations avec les Grands Ducs. 356
Chapitre XVIII. — Les oublis de Fiodor Michaïlovitch..... 371
Chapitre XIX. — 1879..... 375
Chapitre XX. — Dernière année, 1880-1881.... 389
Chapitre XXI. — Voyage à Moscou à l'occasion des fêtes de Pouchkine..... 397
Chapitre XXII. — Les premiers temps après la mort de Dostoïewski.... 426
Chapitre XXIII. — 1891-1896. — Mon état moral après la mort de Fiodor Michaïlovitch 435
Chapitre XXIV. — Les souvenirs..... 454
Chapitre XXV. — Le musée de F. M. Dostoïewski. 459
Chapitre XXVI. — Au sujet de mes souvenirs.... 463

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 1er SEPTEMBRE 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS

DÉJA PARU

RASPOUTINE

par son secrétaire

ARON SIMANOVITCH

Traduit du russe par S. de Léo et Mme de Naglowska

OUVRAGES A PARAITRE

VERA FIGNER :

MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE

Traduit du russe par Victor Serge

LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS

DÉJA PARU

RASPOUTINE

par son secrétaire

ARON SIMANOVITCH

Traduit du russe par S. de Léo et Mme de Naglowska

OUVRAGES A PARAITRE

VERA FIGNER :

MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE

Traduit du russe par Victor Serge

nrf EN SOUSCRIPTION

" in-octavo "

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
DOSTOÏEVSKI

Nous entreprenons de publier une édition des œuvres complètes de Dostoïevski : les traductions seront les meilleures existant en français ; elles suivront les textes scrupuleusement établis par les Editions d'Etat d'U.R.S.S. (Ed. 1926-1929) et bénéficieront par conséquent des résultats très importants obtenus dans l'étude de l'œuvre de Dostoïevski depuis 1920. En outre, elles comprendront tous les textes demeurés inédits jusqu'à ce jour en France : notes, brouillons, correspondance, articles, etc... Notre édition sera donc l'instrument de travail indispensable à tous ceux qui désireront approfondir l'œuvre du grand romancier russe.

Cette publication constituera, comme les Œuvres Complètes de Marcel Proust, une section spéciale de notre collection in-octavo N. R. F. « à la gerbe ». Les Œuvres Complètes de Dostoïevski seront donc imprimées comme les autres volumes de la collection in-octavo, au format in-octavo jésus, et ne s'en différencieront que par la couleur du papier et de l'impression de la couverture.

La collection comprendra au moins 30 très forts volumes. Plusieurs tirages seront exécutés sur chine, hollande et chiffon de Bruges, tous limités et numérotés. Les détails concernant les tirages et les prix, ainsi que les conditions de souscription, figureront sur une annonce ultérieure. Toutefois nous pouvons annoncer, d'ores et déjà, que le tirage total sera d'environ 1000 exemplaires et que les exemplaires sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » seront au prix de **60** francs le volume.

BULLETIN DE DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

Veuillez noter, dès que les conditions de tirages et de souscription des **ŒUVRES COMPLÈTES DE DOSTOIEVSKI** *seront fixées, de bien vouloir m'envoyer le prospectus détaillé les concernant.*

Nom ..... A ..... le ..... 1930.

Adresse ..... (SIGNATURE)

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

" in-octavo "

ŒUVRES COMPLÈTES DE

DOSTOÏEVSKI

Le premier tome qui paraîtra au début de 1932 se composera de

CRIME ET CHATIMENT

Traduit par Madame ERGAZ

suivi de

nombreux brouillons et notes inédits

et du

JOURNAL DE RASKOLNIKOV

Traduit par VLADIMIR POZNER

Deux volumes tirés à :
Tirage limité et numéroté sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » .. - **120** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer ____ *exemplaire* ____ *de* **CRIME ET CHATIMENT**, *suivi de* **nombreux brouillons et notes inédits** *et du* **JOURNAL DE RASKOLNIKOV** * *sur chiffon de Bruges.*

Ci-joint la somme de * ____
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de * ____ } *montant de ma souscription.*

Nom ____ A ____ le ____ 1930.

Adresse ____ (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ chez VOTRE LIBRAIRE

nrf A PROPOS DE DOSTOÏEVSKI

"Les Documents Bleus"
PREMIÈRE SÉRIE
N° 27

DOSTOÏEVSKI
A LA ROULETTE

Textes et documents recueillis par
R. FULOP MILLER et FR. ECKSTEIN
Traduit de l'allemand par HÉLÈNE LEGROS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. 12 fr.

DÉBUT DE LA PRÉFACE

Les carnets qui ont été retrouvés dans les papiers laissés par Dostoïevski donnent une idée de la manière dont sont nés les grands romans de ce maître. La correspondance et les notes biographiques de sa femme et de son amie Pauline Suslowa renseignent sur les circonstances qui ont influencé son travail littéraire. Ces documents publiés, fourniront enfin les matériaux à la future biographie du poète qui sera beaucoup plus équitable à l'égard de celui-ci qu'on n'a pu l'être en se fondant sur les textes insuffisants qui ont été jusqu'à présent à notre disposition. Le livre que voici doit être considéré comme un effort pour apporter d'importantes contributions à la nouvelle image de Dostoïevski que seules les nouvelles recherches pourront tracer. Les documents qu'on va lire et les détails biographiques apportent notamment des renseignements sur la passion à peine compréhensible de Dostoïevski pour les jeux du hasard.

Quoique ces écrits n'embrassent qu'une période d'environ dix ans de la vie de Dostoïevski et n'aient trait qu'à un seul aspect de son caractère, ils apportent des choses essentielles si l'on veut comprendre non seulement sa destinée, mais encore son œuvre et les sources de celle-ci. C'est pourquoi il est nécessaire de faire connaître même des textes qui contiennent des aveux sur la faiblesse du poète. Pour éditer dignement un tel legs, il faut laisser de côté toutes craintes mesquines de faire du tort à sa mémoire, et travailler seulement à donner une image aussi fidèle que possible de son éminente personnalité.

RENÉ FULOP-MILLER et FRÉDÉRIC ECKSTEIN.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

43, RUE DE BEAUNE
PARIS-VII^e
TÉL. : LITTRÉ 12-27, 04-31

R. C. SEINE : 35.807

COLLECTION "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS"

DOSTOÏEWSKI

PAR

M^me A. G. DOSTOÏEWSKI

traduit du russe par
ANDRÉ BEUCLER

précédé d'une étude inédite sur

Dostoïewski et le parricide

par SIGMUND FREUD

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **18** fr.
250 ex. sur alfa .. .. **21** fr.

Il n'est pas exagéré de dire que c'est presque un nouveau Dostoïewski, un Dostoïewski inconnu des lecteurs français, qu'Anna Grigorievna, sa seconde femme, nous dépeint dans ses *Souvenirs*. De nombreuses lettres traduites depuis sa mort, maintes études publiées en divers points de l'Europe, une renommée qui s'étend et s'enrichit sans cesse, nous ont rendu l'écrivain familier, et ceux qui l'ont pratiqué avec ce consentement profond que son œuvre réclame pour être aimée et comprise, savent qu'il tient dans notre vie intérieure une place considérable. L'homme pourtant demeurait insaisissable et secret, et, comme le dit M. Stéfan Zweig, Dostoïewski lui-même « n'a pas fait le moindre effort pour nous faciliter son approche ». Une *certaine* curiosité subsistait toujours.

Or voici qu'il se révèle à nous pour la première fois dans les mémoires de celle qui a vécu à ses côtés — récit abondant et scrupuleux de femme sereine, dont le traducteur, André Beucler, s'est efforcé de conserver en français le ton charmant fait de vertueuse désinvolture. Bien qu'elles aient été composées près de trente ans après sa mort, l'intérêt de ces pages ne décroît pas un instant. On jurerait qu'elles ont été écrites du vivant de l'homme, par le tendre témoin qui a suivi son mari pas à pas depuis la première entrevue jusqu'aux dernières paroles. Tout le long de cet ouvrage, qui s'apparente au roman par l'accumulation des détails et au journal intime par une candeur inimitable, ce n'est plus l'écrivain qui nous apparaît, mais le fiancé, le mari, le père, l'homme et le Russe dans la vie quotidienne. L'importance de ce document pour la connaissance de Dostoïewski ne saurait échapper à personne.

DÉJA PARU DANS CETTE COLLECTION :

RASPOUTINE, par son secrétaire ARON SIMANOVITCH, traduit du russe par S. DE LÉO et M^me DE NAGLOWSKA.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE